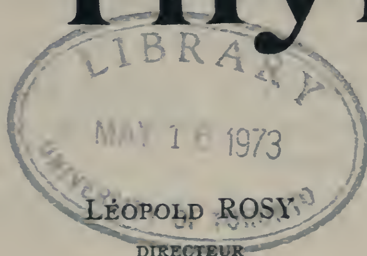
LE THYRSE

IIIe SÉRIE ONZIÈME ANNÉE 1909-10

Le Thyrse



REVUE D'ART
mensuelle

LÉOPOLD ROSY
DIRECTEUR

TOME ONZIÈME



BUREAU DE LA REVUE :
16 – Rue du Fort – 16
BRUXELLES

ABONNEMENTS ANNUELS :
Belgique . . . . fr. **5. »**
Etranger . . . . » **6.50**

Les abonnements prennent cours le 5 septembre.

Le Thyrse

REVUE D'ART MENSUELLE FONDÉE LE 1er MAI 1899

PAR

EMILE LEJEUNE, JULIEN ROMAN †, LÉOPOLD ROSY, POL STIÉVENART, CHARLES VIANE

LE THYRSE n'a pas été créé dans le but de devenir la Revue d'une école d'art et, moins encore d'une secte intransigeante et pontifiante. Son programme de libre arbitre laisse à chacun la plus entière latitude.

Il est rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires parviennent à la direction. — Sans autorisation ou citation de source, la reproduction des articles du *Thyrse* n'est pas autorisée.

Le *Thyrse* paraît le 5 de chaque mois.

DIRECTEUR : **LÉOPOLD ROSY**

TOME ONZIÈME

Chroniques :

La vie intellectuelle : Léon Wéry.
Les poèmes : G. M. Rodrigue.
Les romans : Omer De Vuyst. — Léopold Rosy.
Les arts plastiques : Maurice Drapier. — Georges Buisseret. — H. C. — Ch. D. — Oscar Liedel. — Léopold Rosy. — George Van Wetter.
La musique : Victor Hallut. — J. De L.
Le théâtre publié : François Léonard.
Les théâtres : Léopold Rosy. — Désiré-Joseph Debouck. — François Léonard. — Maurice Pelletier-Osmont. — Constant Zarian.
Les conférences : Héléna Clément. — Désiré-Joseph Debouck. — François Léonard. — Léopold Rosy.
Les revues : Désiré-Joseph Debouck.

LETTRES DE L'ÉTRANGER :

Paris : Julien Ochsé.
Hollande : Fernand Vellut.
Suisse : Hubert Krains.
Italie : Paolo Buzzi. — Fernand Vellut.
Portugal : João de Barros.
Russie : Constant Zarian.

Anniversaire.

Un premier mai, — notre confiante et juvénile ardeur s'affirmait avec le réveil de la nature — en 1899, parut le numéro un du *Thyrse*, journal littéraire, artistique et scientifique, bi-mensuel.

Nous avions adopté le format de la dernière *Jeune Belgique*, hommage à notre illustre devancière; quelques-uns — ils étaient bien deux : Charles Viane et ce pauvre Roman — d'entre ceux qui tinrent le *Thyrse* sur les fonts baptismaux avaient accompagné la *Jeune* à sa demeure ultime. Et l'on se souvenait. N'est-il pas vrai qu'on fait de la vie avec de la mort, toujours?...

En somme, qu'est-ce qui nous avait poussés à tenter cette aventure : créer une nouvelle revue? Est-ce qu'on sait? Je rassemble mes souvenirs : j'avais rencontré Viane à un banquet, et dans la chaleur communicative du festin, nos relations, antérieurement assez vagues, s'étaient senties soudain sympathiques, très sympathiques même : on avait dit des vers, on s'était ému de se sentir ainsi des aspirations jumelles. Et l'idée d'avoir un journal où publier, avait surgi. Sans tarder, on s'était réuni, Viane rassemblant ses anciens amis du *Cornélien Moderne*, éphémère revue dont il avait été collaborateur, voire même Secrétaire de rédaction, avec Roman comme rédacteur en chef. Celui-ci, notre aîné de quelques années, devait rapidement nous en imposer — oh! très paternellement — avec son allure d'apôtre et la sereine majesté de son attitude.

Pol Stiévenart, Emile Lejeune s'étaient joints à nous. Nous formions un comité de cinq auquel un administrateur fut adjoint.

On fut plutôt embarrassé quand il s'agit de choisir le titre : *Floréal* avait les préférences de Viane et les miennes; mais Roman, chargé de rédiger la proclamation, sut si habilement y insinuer le symbole du *Thyrse*, qu'il conquit à ce titre, qu'il proposait, les suffrages nécessaires à son adoption.

« Le *Thyrse* n'est pour nous ni un » bâton, ni un sceptre : nous l'envisa- » geons comme symbole, et ainsi, il » représente l'Idée tutrice des enroule- » ments des fleurs de l'art. En créant » cette revue, et en y transplantant ces » fleurs — que nous voulons aussi belles » que possible — nous ne faisons » qu'obéir au besoin d'expansion qui » parle en chacun de nous et qui est » irrésistible, même pour le plus fort de » tous ».

C'est ainsi que s'exprimait Roman dans la page liminaire du tome premier.

De bonne heure, les Maîtres nous accordèrent l'appui de leur talentueuse collaboration. Parmi tous, Lemonnier nous fut particulièrement bienveillant, dès le début.

Oh! l'exquise matinée de printemps, où bien timides et bien gauches, nous allâmes, Viane et moi, le solliciter, non loin du bois où il habitait. Un soleil joyeux inondait les allées, jetant sur le sol la délicate dentelle des ombres des feuillages Un vent tiède et léger éveillait la musique dans les arbres, au cœur frais de la forêt. Maître, votre accueil fut si cordial, vous nous apparûtes si beau de toute la vie débor-

dante dans la jeune clarté du printemps radieux qu'il m'en est toujours resté une énergie prête à toutes les audaces pour la réussite de l'œuvre que si sympathiquement vous avez encouragée !

Et ce fut la lutte, sans trève, principalement pour assurer la «matérielle». Il fallut des trésors d'habileté pour séduire l'abonné récalcitrant, il fallut se faire humble, quémandeur pour gagner à la cause la souscription bienfaisante. La ruse, l'éloquence, la persuasion, l'embuscade, tout fut mis en œuvre pour apaiser les incessants appels de nos grands argentiers ! Rien ne nous a arrêtés. Nous n'avons pas craint d'être cyniques par moment. A ceux qui, croyant se débarrasser des importuns que nous étions, en nous disant « Je ne lis pas, Monsieur ! » nous avons répondu, imperturbables : « Nous ne demandons pas que vous nous lisiez, nous demandons que vous vous abonniez ! » Peut-être en avons-nous eu quelquefois un peu de honte... Mais le *Thyrse* a vécu !...

Dix ans ont passé. Notre zèle n'a pas décru. Notre bonne humeur non plus. Les uns ont abandonné ; d'autres, et nombreux ceux-là, sont venus à nous, désintéressés et enthousiastes.

Parmi les fondateurs, Roman ne vit pas les diverses phases de l'aventure dans laquelle délibérément nous nous étions lancés. Il mourait le 20 juillet 1900, sans se douter peut-être de la vivacité de ce *Thyrse* qu'il avait si joyeusement planté avec nous. Et aujourd'hui que cet anniversaire ramène en notre cœur les souvenances lointaines, parmi elles nous retrouvons, sans qu'elle s'efface, sans qu'elle s'obscurcisse, celle de Julien Roman, poète mort à 29 ans. Les Muses l'ont aimé. Il est mort heureux.

L'art est le népenthès des humaines douleurs.

Sans les entraves débilitantes d'un programme étroit, le *Thyrse* a vécu allègrement, doublant le cap des années les unes après les autres, à l'étonnement de ceux-là mêmes qui lui avaient donné la vie. Tant de robustesse surprenait. Tant de revues naissent, saluent, disparaissent... Celle-ci poursuivit sa carrière avec un éclectisme sans cesse à l'affût de manifestations nouvelles pour son activité. Sans parti-pris, elle accueillit, fidèle à la ligne de conduite tracée par les fondateurs, les productions — proses et vers — les plus variées ; un seul souci la guidait : l'art. Ses collaborateurs y ont eu toujours leur franc parler même si celui-ci pouvait être trouvé déplaisant à quelque Puissant ou quelque Ami. La maison fut hospitalière à toutes les opinions, à toutes les esthétiques, à toutes les hardiesses. Il en est résulté, dans l'ensemble, une diversité d'esprit assez neuve dans une revue comme la nôtre.

Avec des ressources modestes, elle organisa, bien avant la naissance des Universités populaires, soutenue par l'Administration communale de Saint-Gilles, des séances *publiques* d'art, des conférences. Elle se mêla à la vie publique, mena diverses campagnes, créa le mouvement pour l'érection d'un monument à Max Waller...

Et cependant les crises de croissance ne lui ont pas manqué. Les unes n'eurent pas de répercussion sur l'aspect extérieur de la revue, les autres, plus profondes, aboutirent à des transformations radicales. Le *Thyrse* fut dirigé quatre ans par un comité de rédaction très variable dans son nombre et dans ses éléments où dominaient cependant toujours ceux de l'origine. En 1903, le Comité de rédaction abdique ses pouvoirs. Deux directeurs : M. Léon Wéry et moi-même, (Goies et René Enne, administrateurs,) assumons la responsa-

bilité de l'œuvre; mais nous la transformons complètement; nous modifions le format et rendons la publication mensuelle. C'est la deuxième série, qui dure cinq ans avec Liebrecht et Morisseaux directeurs, (Arthur Van Mechelen et Omer De Vuyst, successivement administrateurs), la troisième et la quatrième année, et Morisseaux directeur seul à la fin de la quatrième et pendant la cinquième année (De Vuyst, rédacteur en chef; Gauchez, secrétaire de rédaction). Enfin la dixième année, celle qui vient de finir, inaugure une troisième série sous ma direction (Gauchez, secrétaire de rédaction). Le format de la revue est agrandi, le texte considérablement augmenté.

J'ai indiqué, au seuil du tome dixième, l'orientation qu'allait avoir désormais la revue. Sans abandonner aucunement le programme de libre arbitre, d'indépendance artistique qui est l'honneur du *Thyrse,* celui-ci a voulu prendre parmi nos revues une attitude nette, déterminée et nécessaire. Ennemi déclaré de la réclame personnelle, il se voue à l'Art et à la Pensée sans restriction. Il estime toutefois que ceux-ci sont universels et il croit qu'il faut briser les bornes étroites où voudraient les enfermer aussi bien le nationalisme littéraire que certaines esthétiques réduites. La *Revue des œuvres de la Pensée et des Arts* que le *Thyrse* s'efforce de devenir, est ouverte à tous les écrivains, de quelque point de l'horizon intellectuel qu'ils viennent. Mais il pense que le bruit ne supplée pas la Pensée, et il regrette que trop souvent dans notre pays cela remplace ceci et induise en erreur le public. On ne saurait assez éviter des duperies de ce genre auprès de la masse déjà si peu disposée aux indulgences pour les Lettres et les Arts.

Le terroir, certes, ne manque pas d'intérêt, mais il serait désastreux d'y limiter notre inspiration. La littérature, l'art, peuvent scruter tous les domaines; nous l'oublions trop souvent pour prendre pour exemples certains maîtres illustres et éminents sans doute, mais qui nous fascinent trop exclusivement. Elargissons notre vision, pénétrons davantage la vie, la vie active. Il reste, à côté du terroir, des sources vives où abreuver la soif d'inspirations de nos jeunes générations littéraires. Qu'elles sachent que, non seulement les lamentations amoureuses, les évocations plus ou moins mystiques ou naturalistes, mais la Pensée tout entière s'offre à leurs spéculations dont le résultat sera d'autant plus brillant qu'elles auront reçu ce « don providentiel » d'expansion élégante et poétique.

Mais il faut se garder des coups d'œil superficiels, des productions hâtives qui ne dénotent qu'une excessive fécondité là où l'on désirait de la maturité. Il faut éviter cette verbalité exhubérante qui se grise de mots vides et se perd dans le bruit auquel nul n'accorde d'importance réelle.

Notre Intellectualité est riche de ressources cachées que nos écrivains ont ignorées trop jusqu'à présent. Nous avons voulu, en élargissant nos habituelles rubriques, en y associant progressivement des études nettement idéistes, en y juxtaposant des aperçus de la Pensée et des Arts à l'étranger, donner au *Thyrse* le caractère de revue éclectique du rayonnement intellectuel général, qui jusqu'à présent a fait défaut dans notre pays.

C'est à l'accomplissement de cette tâche que nous prions toutes les bonnes volontés de nous aider.

LÉOPOLD ROSY.

Fin Septembre.

La verdure maigrit pauvrement dès Septembre;
L'herbe se rétrécit au long des chemins roux;
La baie en sang se multiplie autour des houx;
Le feuillage des peupliers se teinte d'ambre.

Pourtant l'été rayonne encor : c'est l'heure douce.
Septembre est le mois clair qui songe et n'agit plus;
Il recueille les fruits abondants et velus
Parmi l'or des gazons et le bronze des mousses.

Et si Juillet fut chaud et bienveillant, les vignes
Parviennent à mûrir, opiniâtrement,
Contre les murs tièdes des vieux pignons flamands
Le cœur de pourpre et d'or de leurs raisins insignes.

EMILE VERHAEREN.

Le Piège.

Malgré l'épouvantail, malgré le chien qui jappe,
Chaque nuit, des renards, peut-être un sanglier,
Forçant la basse-cour, renversant l'espalier,
Egorgeaient plus d'un coq, foulaient plus d'une grappe.

C'est pourquoi, près du tertre où ricane un Priape,
Je creusai, sans rien dire, un grand trou régulier
Que je couvris de fins rameaux de peuplier,
Après avoir, au fond, mis une chausse-trape.

Trois jours d'attente et d'espoirs vains. Mais, ce matin,
Dans la fosse, empalé, râlant, l'œil presque éteint,
Un jeune pâtre ensanglantait l'argile grasse.

Double fut mon bonheur : j'étais vengé deux fois,
Car, faux comme un Dolope et brutal comme un Thrace,
Ce berger, qui pillait mon domaine en sournois,

Se plaisait en public à me vaincre au pancrace.

—

Les Vestales.

Avec un bruit d'aulos, de tambours, de crotales,
Les trombes et le vent courent dans le matin;
Et le Tibre, enjambant le pont du Palatin,
S'élance vers le temple où chantaient les Vestales.

Elles ont pris la lampe aux clartés capitales,
Les anciles jadis tombés d'un ciel lointain
Et le palladium de mon pays latin.
Déjà, le flot profane a recouvert les stalles.

Il baigne les genoux des prêtresses du feu,
Puis affleure les flancs chastes selon le vœu,
Puis arrose les seins parfumés d'asphodèle.

Et, tout à coup, plus d'yeux, ni noirs, ni bleus, ni d'or.
Mais, levés par les mains que l'eau cingle et martèle,
Les boucliers bombés réfléchissent encor

Notre Pallas romaine et la flamme immortelle.

—

Les Captives.

Nous avons vu le jour à Sichem d'Israël,
Et de Salmanazar nous sommes les captives.
Deux fois autour de nous ont mûri les olives,
Les dattes, les raisins de ce pays cruel.

Ici le ciel de Dieu n'est plus le divin ciel.
Jamais de nos vainqueurs les caresses lascives
N'ont donné de plaisir à nos lèvres passives.
Nous trouvons aux gâteaux l'amertume du fiel.

N'est-il plus de guerriers sur nos monts pleins de baumes ?
Nous écoutons, la nuit, l'oreille près du mur,
Si personne n'approche en chantant les vrais psaumes.

Nous n'entendons, hélas ! parmi l'espace obscur,
Que la douceur de la musique assyrienne,
Les bruits de danse et de baisers, le talon dur

Du geôlier et le rire horrible de l'hyène.

FERNAND MAZADE.

L'HERBE ET LA FEUILLE.

Le toast.

M. Jean-Jean, l'ancien marchand de fer de Fontaine revient, dans sa petite maison de la rue de Leernes, d'avoir été enterrer sa femme. Il n'a ni famille, ni enfant. Rentré ici, et la porte fermée, la cérémonie est finie !

Au fond de la maison, dans la chambre qui sert de cuisine, et donne sur le jardin, il fait obscur et frais. La verdure d'au-delà les vitres étincelle, aux cadres des petites fenêtres basses, comme en de beaux tableaux soigneusement vernis. Parmi les objets familiers et bien rangés de son ménage cossu, M. Jean-Jean va s'asseoir devant la table de bois blanc, proche la pompe au long ventre de cuivre rouge. C'est là qu'il peut goûter le mieux, en cette matinée d'été, la fraîcheur qui monte de la citerne sous les pierres.

M. Jean-Jean a dépassé la soixantaine. C'est un petit homme rose, gras et bedonnant. Il dépose le mouchoir très blanc qu'il dut tenir à la main durant toute la cérémonie; tire ses gants de filoselle noire; et pousse un long soupir qui fuse haut, comme une fuite de gaz, par la fente de ses lèvres pincées. C'est un soupir de soulagement. C'est un soupir du soulagement de n'avoir plus à soupirer; de n'avoir plus à parler de cette voix dolente qu'ordonnaient sans doute les circonstances funèbres, mais qui lui faisait mal au gosier.

Certainement, certainement, M. Jean-Jean aimait sa femme!

« Rosalie, vas-tu mieux, ma bonne? » criait-il à tous moments, du pied des montées, vers la chambre de sa femme. Et durant les trois mois de sa maladie fatale, souvent après sa sieste, il montait encore la voir à l'étage, malgré qu'il fût si vite court d'haleine.

Mais à présent, elle est morte.

« Pauvre Rosalie! » répète M. Jean-Jean, pour être gentil; pour dire quelque chose; pour n'en plus parler.

Et il va, au jardin, voir ses fleurs. Il fait tout bleu, à l'ombre des vieux murs de pierres palissés de groseilliers. Les grappes des baies multicolores lui sourient, acides et naïves. Enfin, il retrouve ses géraniums.

« Où donc ont passé ces jours derniers? » pense M. Jean-Jean.

Que les fleurs sont fidèles! Jusqu'aux plus belles, pavoisées de ces touffes dont le carmin pur éclate, il lui semble, dans ses oreilles, comme elles accueillent tendrement leur maître!

« Ah! pense M. Jean-Jean, elles ne meurent pas, elles!... Elles ne troublent pas la maison par des catastrophes, elles! »

Puis, tout à coup, il ajoute :

« Pauvre Rosalie! »

Accroupi dans l'herbe qui borde son parterre, il élague quelques feuilles fanées. Il découvre, à l'aisselle des rameaux, les bourgeons prêts à s'élancer, montrant déjà leurs petits museaux violets qui vont faire craquer les tiges noueuses gonflées de suc. Il en froisse, entre ses doigts, quelques débris. Il savoure leur odeur vague, un peu piquante, qui n'est pas encore un parfum.

Cependant l'exercice inaccoutumé; toutes les allées et venues de ce matin ont étrangement creusé l'estomac de M. Jean-Jean. Il se lève sur ses pieds; et les mains réunies en cornet devant sa bouche, il crie d'une voix qui, dans le silence de la petite cour, sonne comme le bruit d'un coup de tisonnier sur la bassine de cuivre :

« Phine! Phi-ine! »

Mais aussitôt il lève un bras pour rattraper son cri d'enfant heureux. Marchant sur la pointe des pieds, il vient jusqu'à la porte de la cuisine, murmurer à la cuisinière, du ton dont il lui avouerait une faiblesse, à l'oreille :

« Phine, avance l'heure du dîner, hein? J'ai une faim!... Une faim!... Il me semblait pourtant avoir copieusement déjeûné, ce matin, avant. .avant... Hum!... Enfin!... Pauvre Rosalie, hein, Phine?

— Ah oui, pauvre Madame, Monsieur!... » continue Phine en montrant le pot-au-feu qui trône à toute vapeur

sur la tôle du poêle, au milieu du menu peuple de casseroles, poêlons et lèchefrites de toutes allures. « Ah! Si elle avait goûté de ma purée de tomates aux céleris! Pauvre chère Madame!... Monsieur, je sers tout de suite... »

La soupière fume dans la salle à manger qui s'éclaire sur la rue silencieuse. Il fait calme, mœlleux et sombre. L'air est velouté de l'odeur tendre des framboises violettes qui s'écrasent, dans un plat jaune, sur le buffet.

M. Jean-Jean se met à table. Qu'y a-t-il?... Brusquement il se lève de la chaise où il tournait le dos à la rue. Ah! Voilà quarante ans qu'il était marié, et voilà quarante ans qu'il rêvait de manger en regardant la fenêtre; de couper sa viande en voyant clair dans son assiette. Il transporte, pièce par pièce, son couvert à l'autre bout de la table. D'ici, tous les mets prennent pour lui un goût nouveau.

Le dîner est réussi. Bah! un simple rognon de veau à l'oseille. Mais quelle délicatesse, en cette chair ambrée sertie dans sa graisse légère! Quelle jeunesse, en cette purée acidule qui excite toutes les glandes!... La bonne Phine, aussi, va aujourd'hui comme un balai neuf de sarrasin. Elle a, pour son maître, des regards et des attentions qui entourent le gros homme à deux mains et le prennent comme un pot de fleurs.

Voici M. Jean-Jean au fruit. Il mange ses framboises à la crême sure. Il mâche longuement, avec hygiène. Il boit son vin après. C'est un Saint-Bonnet de rien du tout. De rien du tout, sur la facture!... Mais il a vingt ans de bouteille; et il n'a pas fini!... Pour son « corps », pour sa « tenue », M. Jean-Jean ne troquerait pas le Mâcon de son ordinaire contre maint Bourgogne à fla-fla du Notaire.

Phine présente la fiole couchée dans un panier d'osier blanc et emplit le large verre du maître. Elle manie le flacon en tenant la bouche serrée, les regards fixes; avec une conviction ardente qui sait bien qu'elle est une flatterie pour M. Jean-Jean. Et elle sort.

Lui, approche les yeux du miroir sombre du vin. Il en aspire le parfum chaud et finement épicé. Tout-à-coup il tourne la tête; il promène ses regards autour de lui. Dans la chambre vide, devant son verre qui n'est qu'*un* verre, M. Jean-Jean, pour la première fois depuis la mort de sa femme, M. Jean-Jean sent qu'il est veuf.

Il se lève, va à l'armoire et prend, sur une planche, un verre pareil au sien : une sorte de gobelet à large fond, sans pied, et d'un cristal si ancien qu'il semble terni, comme certains yeux de vieillards, d'une laiteuse buée. De sa serviette, il l'essuie et le frotte; le pose sur la table, et se rassied. Il emplit le deuxième verre. Il contemple les lueurs jumelles qui brillent, au flanc du cristal, comme deux longs yeux tendres et ardents de rubis brûlé!

M. Jean-Jean prend son vin. Il le lève à hauteur de ses lèvres, et dit à mi-voix, tout juste comme il parlerait à quelqu'un assis de l'autre côté de la table, avec une douceur calme :

« A ta santé, Rosalie! »

Et lentement, les narines dilatées, les yeux au plafond, il hume la précieuse liqueur.

Il s'essuie la bouche, sourit, agite la tête de haut en bas, fait un clin-d'œil d'intime remerciement. Puis il saisit le second verre. Et il se répond :

« A *ta* tienne, Jean-Jean! »

D'un trait, rubis sur l'ongle, il vide le vin.

Ensuite, comme un hôte généreux, il remplit à nouveau et à pleins bords, les deux verres.

LOUIS DELATTRE.

Les Lotophages.

Dans l'aspect confus des cieux indéfinis, des hommes erraient, le corps las et recouvert d'écume. Parfois, une pluie s'écroulait des nuages; un vent cruel la jetait sur les chairs nues et le héros sentit une glace implacable mordre sa chair. La foule passait sous les buées humides : Héraklès, maintenant, percevait les cris enfermés dans la rumeur semblable à la houle des mers. C'était de la rage, de l'amour, du désespoir et de la colère. C'étaient des voix rauques issues de gosiers fatigués par les hurlements des désastres; c'était quelque chose de cruel et d'inhumain, quelque chose qui ne se pouvait entendre que dans le domaine de la mort.

Certains, les yeux baignés par les épaisseurs de la brume, jetaient les bras en avant, tentaient de saisir au hasard des apparences confuses qui, à peine formées s'évanouissaient dans la nuée. Ils poussaient des cris atroces, des hurlements de souffrance et d'agonie. D'autres, à pleines mains, ramassaient des lotos épanouis; ils en mangeaient les pétales; puis, une expression d'apaisement et de quiétude profonde détendait leur visage baigné de larmes. Ils s'écartaient lentement de la troupe perdue dans la tourmente; ils se reposaient sur les herbes ou marchaient vers des lointains indistincts où leur forme blanche disparaissait.

Comme un d'entre eux passait, Héraklès l'arrêta :

— Dis-moi quels sont ces hommes, demanda le héros.

Mais l'autre secoua lentement la tête et s'éloigna. Héraklès n'avait fait qu'entrevoir ses yeux atones, sans expression, affreusement vides; des yeux d'oubli et de néant, des yeux qui ont vu les choses au-delà de la mort.

Alors, il s'approcha de la foule; auprès de lui, un homme marchait. Un nuage opaque roulait, baignant son front et ses yeux d'une épaisseur floconneuse. Le guerrier le saisit par le bras :

— Arrête-toi, dit-il !

La brume déposait des gouttelettes humides sur la peau du lion de Némée.

L'autre s'arrêta. Ses bras retombèrent dans un geste de lassitude; il inclina la tête, puis, tout-à-coup, il s'écroula à terre et, la face cachée dans ses mains, il pleura.

— Homme, dit Héraklès, Ombre ou homme! quels sont ces êtres et pourquoi pleures-tu?

— Qui es-tu? Toi qui passes par ces plaines douloureuses sans pleurer et sans savoir? s'écria le supplicié! Ne vois-tu donc pas voler au-dessus de ta tête les formes de ton rêve? Hélas! Si le baiser de la nuit n'a point touché tes yeux, fuis la brume qui masque les choses, écarte-toi du pays des chimères!

— Je suis Héraklès, fit le héros, et je cherche les Hespérides.

— Ah! tu as aussi ton désir inassouvi, ta recherche et ta torture! Mais elle doit être terrible car elle est de celles que je ne connais pas. Maintenant tu peux parler, frère, que demandes-tu?

— Qui sont ces hommes?

— Je ne sais pas. Jadis, j'ai connu un monde éclatant de lumière et de bonheur; mais la Mort a touché mon front de son aile; je suis descendu dans des régions de ténèbres et d'incertitude où mon âme a flotté durant des périodes sans mesures. Immatériel et subtil, j'ai erré sous la forme d'un petit enfant entre les griffes de la noire Kère. J'ai vu le royaume d'Hadès et j'ai assisté aux banquets infernaux. Mais je me souvenais, vois-tu! et ce fut la cause de

mon présent supplice. Je me souvenais que, jadis, j'avais goûté les baisers voluptueux d'une vierge et je me rappelais les heures délicieuses de son amour. Je me souvenais des tendresses cachées, des fleurs écloses de son souffle. Sa forme marmoréenne m'apparaissait en des séries d'emmorphoses et de démorphoses, toujours plus belle selon qu'elle portait des voiles de pourpre ou des robes de lin, éclatante comme la beauté même et pareille à la forme adorable des dieux. Je me souvenais aussi des désirs inassouvis qui remplirent ma vie d'homme, de mes rêves déçus, de mes tenaces espoirs. Tout le passé m'apparaissait comme une vision délicieuse et colorée, dans la morne pénombre où passait mon fantôme subtil. Alors, la puissance du souvenir m'a conduit ici, sous ma première forme d'homme. J'ai retrouvé un corps vide de sang et dont tous les esprits avaient été consumés par la flamme du bûcher. Ce n'est plus qu'une enveloppe équivoque, quelque chose comme le fantôme survivant de ma chair détruite et moi, pareil à ceux qui sont là, je poursuis parmi les brumes les images de mon rêve.

L'humidité de cette prairie reforme à mesure des nuages qui s'évanouissent. Mes regards sont trop faibles pour traverser leur épaisseur et je marche, les yeux baignés par les profondeurs de la nuée, battant l'air des bras, aveuglé par l'hostilité des choses, hésitant à chaque pas dans ma marche incertaine. Parfois, cependant, des lueurs éclairent ma nuit. Je vois la forme adorable de la vierge que j'aimais. Je la vois tantôt vêtue d'un péplos magnifique, dévoilant à demi son corps blanc et pur, le visage grave, les yeux baissés; tantôt nue, ployant et déployant ses formes parfaites aux lignes onduleuses où chantent de suprêmes harmonies, les yeux brillant de la flamme du désir, les lèvres entr'ouvertes, appelant le baiser. Elle me tend les bras et je me dresse éperdûment et je tente de la saisir; mais mes bras impuissants se referment sur le vide et les images aimées s'échappent tout à coup. Parfois encore, je vois ces richesses que j'ai tant désirées, cette puissance dont j'ai joui, dont je voudrais pouvoir jouir plus encore. Ou bien, les portes d'un palais royal s'ouvrent devant moi et des foules sont là qui m'acclameraient si je passais le seuil; mais je marche et les choses s'éloignent. Elles ont la réalité de la vie qui s'écoule et moi, je ne suis plus qu'une ombre, une forme vide de sang et de chair, quelque chose de plus vaporeux et de plus impuissant que la brume.

Alors, plein de lassitude, je voudrais m'écrouler à terre, sur cette herbe humide, m'endormir pour toujours. Mais la pluie vient qui fouette mon spectre fragile; ces gouttes d'eau, chassées par le vent, sont comme des pointes aiguës qui me déchirent et me causent d'indicibles souffrances. Je fuis, je marche parmi les brumes, cherchant à saisir l'insaisissable et, toujours, les images adorées se reforment et je pleure sur ce que j'aimais...

De nouveau, l'homme se cacha la figure dans les mains. De lourds sanglots le secouèrent. Il demeura très longtemps aux pieds du héros, absorbé dans les larmes douloureuses venues du souvenir.

— Mais ces hommes qui mangent les fleurs? dit Héraklès.

L'autre releva sa face.

— Ce sont des lâches! s'écria-t-il! C'est la prairie de la Mort où fleurissent de pâles asphodèles et les lotos de l'oubli. Ceux qui mangent les pétales de la fleur, ce sont ceux qui ont trop souffert; ils s'écroulent sous le supplice de la pluie effroyable et du rêve qui s'enfuit.

Ils n'ont plus le courage de résister à l'anéantissement. Cependant, ils regrettent la fin de leur rêve et leur désespoir. Ils se jettent sur les fleurs comme on s'égare dans la mort et dès qu'elles se sont écrasées sur leurs lèvres, le suc glacé de la plante anéantit leurs peines,

— Pourquoi n'en manges-tu pas? dit le héros.

— J'aime mieux le désespoir que l'oubli.

Mais Héraklès se baissa et, de sa main robuste, cueillit un lotos parfumé. Il le tendit au misérable.

— Prends — dit-il.

Et l'autre qui vivait encore le pâle reflet de sa vie perdue, — l'autre qui passait les heures et les jours dans la poursuite impuissante des souvenirs et des rêves, — l'autre qui marchait à la suite d'une image décolorée de l'Amour de jadis, — l'autre, pâle, défaillant, pris de vertige, se précipita sur la fleur et la mordit.

Lorsqu'il releva sa face, Héraclès vit avec horreur, un visage hébété, pareil à celui des hommes auxquels les dieux ont retiré l'esprit. La chair tombait, flasque, formant des rides abjectes et les yeux surtout, les yeux vides de vie et de raison, n'étaient plus que des prunelles hagardes où se reflétait, énorme, implacable, dominateur, le néant du sépulcre et de la Mort.

L'être marcha au hasard, d'un pas lent et morne, comme une bête qui ne sait plus. Héraklès, se détournant de ce spectacle atroce, s'enfuit.

R. Petrucci.

Ping-Pong.

Jeunesse

— La Jeunesse, saison où les poires mûrissent au printemps, disait Lucio dans un sourire.

* * *

— J'ai été jeune, disait Lucio; il faut bien être bête pendant un moment.

Et puis, pourquoi ne pas dire du mal de ce qui est passé?

Dilettantisme

— Ah! si l'on pouvait être dilettante à tout moment, remarquait Lucio. Mais voilà, il y a l'amour, le manque d'argent, et la gueule de bois... c'est beaucoup trop pour ne pas nous mettre en colère et pour que nous ne méprisions pas la vie.

* * *

— Le dilettantisme, me dit un jour Lucio, attitude commode pour les jeunes esprits qui masquent d'un peu d'élégance leur naturelle avidité. Mais il faut pour garder cet air de niais qui se plie à toutes choses une dose de courage, ou de paresse, qui me manque.

* * *

— Jouir de tout ce que la vie m'apporte, je veux bien, disait Lucio; mais si la vie ne m'apporte rien? ou si elle ne m'apporte que des objets insignifiants?

* * *

Le dilettante, un sot éperdu qui attend, le bec ouvert, les cailles qui tombent toujours loin de sa bouche.

* * *

Le comble du dilettantisme : apprécier les charmes du cocufiage, lorsque cela ne vous rapporte rien.

Satiété

— Certes, disait Lucio, à l'âge où d'autres regrettent leur jeunesse perdue, nous ne pourrons que nous réjouir d'avoir, enfin, échappé au pouvoir de ces gaupes.

Et il désignait du doigt, dans la pièce à côté, sa maîtresse et la mienne, occupées à un ouvrage de broderie.

* * *

— Seul le coup de fouet du désir pour la femme coudoyée un instant dans la rue me réveille, disait Lucio, mais la femme ne s'arrête pas, et je n'ai pas le temps de la suivre.

* * *

— J'ai pu autrefois, racontait Lucio, me faire du mal en pensant que je n'aimais pas la femme avec qui je couchais, mais aujourd'hui, bernique! je ne me laisse plus prendre à ces contes d'enfant : je couche, je sais que je n'aime pas, et qu'avec mon cœur sec, je ne puis pas aimer, mais je n'ignore pas que si j'aimais, ce serait tout pareil; et cela me console.

* * *

« Le déluge, n'a pas réussi, disait Becque; il est resté un homme. »

Solitude

— Il est des hommes que rien ne peut atteindre, me dit un jour Lucio; ils sont nés solitaires : un ami les blesse, ils rentrent en eux-mêmes; leur maîtresse les abandonne, ils se retrouvent tels qu'ils étaient. Cette tranquillité que l'on croit affectée terrifie les mortels ordinaires, qui ont toujours envie de s'accrocher à quelque chose, fût-ce même à une viande pourrie.

* * *

— On ne nous comprend pas, on ne peut pas nous comprendre, disait Lucio. Comment! nous voulons vivre seuls, et nous n'aspirons pas à ces plaisirs dont ils se gavent : nous sommes fous, c'est certain. Et ils ne se gênent pas pour nous le dire, eux, les imbéciles, les goujats et les brutes.

* * *

— Et dire que nous n'arrivons à être seuls que dans le repos de la tombe, me disait Lucio. C'est à vous donner envie d'en finir tout de suite, pour ne plus rencontrer ces animaux-là.

* * *

Ces soirs de septembre où sous un petit vent froid l'on se sent plus seul que jamais, vieux et triste — et la sagesse amère qu'ils nous donnent.

* * *

On s'habitue à la solitude comme on s'habitue à l'idée de la mort, avec une terreur domptée qui glace.

* * *

On aspire à être seul, comme on aspire à être libre, par une illusion puérile sur la nature et la puissance de nos facultés, qui ne sauraient supporter que la vie en commun et la paresse du servage.

* * *

— Parfois, me disait Lucio, au moment d'entrer dans une maison où j'allais retrouver des amis, je reculais, et pendant quelques minutes je goûtais encore le plaisir d'être seul et d'entendre

dans une rue silencieuse le bruit léger du vent à travers les jardins.

*
* *

Que de fois à la caserne, ou au lit avec une femme, je me suis dit : « Quel plaisir de se sentir seul ! »

Et le réveil sonnait toujours; la femme souriait en me tendant les lèvres!

*
* *

L'homme et la femme ont quelquefois le goût de la solitude; pour les hommes elle est absolue, pour les femmes elle se pratique à deux : elle et lui (parfois elle et elle : cela devient tellement à la mode).

*
* *

Les femmes ne comprendront jamais cet amour de la solitude qui est dans le cœur de l'homme qui pense : il leur faut toujours se frotter à quelque chose ou à quelqu'un.

*
* *

L'image tragique de Carlyle solitaire à Cragenputtock; mais il fallait qu'il eût sa femme pour venir le distraire... et l'ennuyer.

Le Vainqueur

Le Temps, maître sourd et aveugle.

*
* *

Soyez fort, disent les moralistes; et le Temps sur la route où il marche les pousse, les entraîne, jusqu'au moment où il les abandonne, brisés, derrière lui, dans le fossé.

*
* *

— Lorsqu'un vieillard parle d'un père de famille âgé de cinquante ans comme d'un homme encore jeune, vous souriez, me disait Lucio. Rappelez-vous le temps où il vous semblait que vous n'auriez jamais vingt ans! Sont-ils assez vite venus, et ne les regrettez-vous pas, déjà?

Science

— La Science, ce dieu moderne, disait Lucio. Moi, je suis athée.

*
* *

— La Science, puisqu'on y tient, je veux bien la respecter, me disait Lucio; mais pour ce qui est de l'amour, je le réserve à la Toscane et à ma petite amie, qui s'appelle Julia.

Art

Il est des gens qui croient avoir tout dit lorsqu'ils ont affirmé que Lycaste « est un artiste ».

Je préférerais un homme.

*
* *

Le véritable artiste, celui qui s'extasie devant chaque beauté, et ne sent pas combien cela même est vide, ainsi que toutes choses ici-bas.

*
* *

Le véritable artiste, celui qui est assez sot pour ne pas voir que tout est vain, et qui, plein de jactance, met ses émotions et ses rêves au pinacle, ridiculement.

*
* *

Le véritable artiste, un sot à la recherche du bonheur : un bonheur d'une espèce un peu particulière, voilà tout.

*
* *

Créer une œuvre, s'acharner après un morceau de marbre ou sur une toile, ou plus ridiculement encore sur des feuilles de papier, besogne grotesque : le len-

demain de notre mort, cela ne nous ressuscitera point. Et par conséquent, à quoi bon?

*
* *

Combien heureux nous sommes qu'il y ait eu quelques magnifiques sots, pour nous léguer ces chefs-d'œuvre, source éternelle de joie, d'orgueil et de satisfaction.

*
* *

Ce qu'il y a de merveilleux chez un artiste, c'est qu'il ne pense jamais au succès matériel; ce qu'il y a de terrible pour lui, c'est que ses parents et ses proches s'en occupent toujours.

*
* *

« C'est un grand artiste! » dit un de ses pairs après l'avoir entendu chanter.

Et le public répond : « Combien gagne-t-il par an? »

*
* *

Créer des chefs-d'œuvre pour se distraire, et sourire lorsqu'on vient vous en féliciter.

*
* *

— Et après tout, disait Lucio, si c'est une illusion que l'art, cela vaut bien l'absinthe.

Poésie

Note trouvée dans les papiers de Lucio :

Pour s'expliquer cinquante querelles littéraires et le caractère d'un très grand nombre de candidats à l'Académie, relire cet aphorisme de Hebbel : « Toute médiocrité dans la poésie mène à l'hypocrisie dans le caractère et dans la vie ».

*
* *

On voit certains poètes écrire beaucoup, qui feraient mieux d'apprendre la grammaire : ils cherchent la gloire, le malheur est qu'on ne les lit point.

Ce sont les éternelles victimes de Boileau : on revisera plus tard leur procès; pour le moment, il est instruit et jugé : à la hotte pour le chiffonnier!

*
* *

Note trouvée dans les papiers de Lucio :

M. Abel Bonnard jugé par Hebbel : « Que la poésie soit image, mais qu'elle ne fasse pas étalage d'images. On ne fait point une glace en juxtaposant des miroirs. »

*
* *

Jamais on n'aura tout dit sur les poètes; jamais on ne les ridiculisera assez; on n'arrivera jamais à leur dévider leur chapelet au complet, à les montrer tels qu'ils sont, fats, bornés, insipides, sans culture, crasseux...

Et cependant, pourquoi ne pas leur passer tout, à ces enfants tristes?

*
* *

Ce mépris instinctif de la plupart des Français pour le lyrisme et les poètes, expression profonde d'une sagesse tempérée, qui ravit lorsque l'on sait quels vers et quels auteurs admirent presque toujours les Allemands et les Anglais, férus d'une poésie qu'ils ne comprennent pas.

*
* *

— Dieu de Dieu! s'écriait Lucio en terminant une chanson de douze vers; nous devenons bien productif; il est doux de sentir que la patrie a les yeux fixés sur nous!

*
* *

L'on racontait un jour devant Lucio

que le vieux Cornélius, le poète, était à tous ceux qui le payaient : « Je sais, dit Lucio, c'est un poète auquel la fatalité a attaché un homme ; il faut le blâmer de ce que par certains côtés il nous ressemble. »

LOUIS THOMAS.

Reflexions.

I

SUR L'ÉSOTÉRISME VERBAL.

> La prose, les mots dans leur meilleur ordre ; la poésie, les *meilleurs* mots dans leur meilleur ordre.
>
> COLERIDGE.

Edmond de Goncourt rapporte dans la préface de *Chérie* que Joubert adjura un jour ainsi Mme de Beaumont : « Puisse Chateaubriand garder avec soin les singularités qui lui sont propres : les étrangers ne trouvent que frappant ce que les habitudes de notre langue nous portent machinalement à croire bizarre dans le premier moment. » Et le noble romancier qui malgré les erreurs naturalistes fut un grand artiste, ajoute : « Le jour où n'existera plus chez le lettré l'effort d'écrire personnellement, on peut être sûr d'avance que le reportage aura succédé en France à la littérature. »

Certes il importe à l'écrivain de ne pas accepter impersonnellement la terminologie de l'usage ; le sens des vocables varie historiquement, c'est indéniable. Hugo a pu dire :

> Oui, le mot, qu'on le sache, est un être vivant ;

donc il doit évoluer, et, comme ils modifient son orthographe, les siècles modifient son acceptation. N'argumentons point du pédantisme de Taine : « Il faut employer les mots dans la plénitude de leur sens », c'est le truisme d'un scholastique lequel en a édicté en esthétique et en politique, voire en philosophie, quelques autres aussi insignifiants : qui peut être législateur de la plénitude du sens d'un mot, sinon l'écrivain qui l'emploie ? La plupart du temps d'ailleurs, la signification d'un terme dépend de sa place dans la phrase ; par la juxtaposition des mots à l'intérieur des constructions logiques mieux encore que par les néologismes, l'écrivain travaille plastiquement pour exprimer plus intense sa vision ou sa pensée ; et de telles hardiesses verbales n'appartiennent point qu'au génie : elles sont le devoir de tout écrivain de bonne volonté, amoureux des vitalités de la langue française et soucieux de ne point la laisser étouffer dans les ankyloses du convenu et les scléroses des ressassements.

« Donner un sens plus pur aux mots de la tribu », selon l'admirable vers de Mallarmé, est la plus haute des tâches littéraires et par conséquence un des meilleurs instruments intellectuels.

II

SUR LE VERS LIBRE.

Que l'agréent ou non la foule et la critique officielle, le vers libre s'est définitivement incorporé aux vraies lettres françaises, tant lui sont des titres de noblesse irrécusable les poèmes

d'un Régnier, d'un Verhaeren, d'un Viélé-Griffin. Pourquoi donc les plus récentes générations poétiques témoignent-elles quelque prévention envers cet outil si subtil? N'interprètent-elles point restrictivement les justes soucis des méthodes latines, en ne voulant point reconnaître qu'il s'insère aisément dans cette haute tradition littéraire? Pour éviter toutes ces équivoques, il suffirait de distinguer le principe même du vers libre et les abus dont certains le disqualifièrent en voilant de ses heureuses arabesques un néant mental ou sentimental; certainement le vêtement magnifique qui habille, non un être vivant, mais quelque mannequin de baudruche vite dégonflée, git bientôt à terre comme la plus vaine des loques.

Donc ne rendons pas le vers libre responsable de telle ou telle insanité dans les revues décadentes. Différencions-le aussi du vers prétendu libéré : cette tentative pourrait paraître presque hypocrite, si elle veut leurrer le goût, et presque puérile si elle ne vise qu'à se leurrer elle-même; elle atteste généralement la plus profonde ignorance de l'euphonie française ; un alexandrin libéré n'est ni un alexandrin, ni un vers libre; c'est pis qu'un bâtard : un hybride impuissant, si même son qualificatif de libération n'évoque point sur sa démarche le signe sournois et dégradant du bagne, alors que le beau nom de vers libre revendique implicitement l'adolescence éternelle de l'inasservissable Poésie.

Ce n'est pas en effet un esclavage que la tradition : ceux qui parlent à tort et à travers du classicisme devraient aller discerner à Versailles la suprême leçon classique : le Temps immortel et la féconde Nature y modifient l'architecture de la logique humaine dans l'enchantement de dorures et de patines qui réconfortent jusqu'à nos mélancolies; le classicisme n'est point un moule infrangible, ou plutôt le classicisme est continu; les multiples classicismes sont les points de vue légitimes des siècles qui se transforment; quand on a lu beaucoup de vers français, il est impossible de ne pas éprouver combien la Poésie étouffe dans la monotonie de leur amble sans cesse identique; le vers libre au contraire, synthèse de divers éléments prosodiques, s'adapte à tous les développements de pensée, et seule sa fluidité multiforme est capable de refléter l'ondoiement d'un paysage psychologique ou d'un paysage naturiste. Grâce à cette fluidité, la Poésie réintègrera toutes les conceptions interdites à l'étroit alexandrin trop souvent contraint par l'inévitable cheville au prosaïsme non moins qu'à l'inharmonie. Le poème sans formes fixes, lui, saura fournir, s'il le faut, à l'Elégie ou à l'Ode, expressions immédiates et rapides d'une « furie » subjective, pour modeler leur palpitation passionnée, un rythme successivement isochrone comme une respiration humaine, et modèlera à l'opposé, dans toute l'abondance des musiques reprises et variées, le développement complet d'épopées philosophiques, de narrations sociales ou de thèmes pittoresques.

Enfin cette abondance même du vers libre sera réglée par le souci de la rime. Affirmons-le sans témérité; concurremment avec la mélodie mineure des assonnances, le vers libre doit user de ces rimes riches et rares qui estampillent hautement d'éclat et de relief la pensée; sans paradoxe, la rime riche paraît plutôt convenir au vers libre et l'assonnance au vers régulier, car celui-ci par la musique nette de son mètre accoutumé peut considérer comme superflu un écho harmonieux, dont le timbre caractéristique est presque nécessaire pour accentuer fréquemment la

musique plus lointaine du vers libre.

C'est là d'ailleurs, — satisfaction de la couleur et de la plastique, — que, si besoin était, on réconcilierait avec notre légitime héritage latin la conquête irréfutable du vers-librisme, car on a trop facilement convenu de l'associer à une invasion nordique; protestons contre cette conception du génie méditerranéen apparaissant une armature rigide dans une atmosphère sans ombres; de même que la lumière brutale provoque l'éblouissement, la transparence n'est pas toujours de la clarté; rien n'est aussi translucide qu'une cloche sous laquelle on a fait le vide; et les cieux du Midi sont-ils si uniformément dépourvus de mystères? On voit dans les plus limpides étés sur les horizons méditerranéens, non pas seulement des crépuscules nuageux, mais des aurores embrumées où flot et ciel s'amalgament en un mur gris barrant le regard et si dense que le spectateur se sent au pied d'inviolables secrets.

Que, latin donc, le vers-librisme ne soit pas une polyphonie indistincte et laisse le vers blanc aux monotones alexandrins; orfévrées par le génie roman, les rimes riches offriront à l'œil les scintillements appariés de pendeloques curieusement ciselées et à l'ouie les fraîches délices sonores de carillons jumeaux. Oui, faisons s'envoler le vers futur en son mètre spontané, soit que tantôt il effleure le sol avec des hésitations élégantes, soit qu'il plane, toute envergure déployée, dans l'Infini. Grâce à cette liberté ailée qui le rendra familier de la vie quotidienne comme des plus hauts sommets, le rêve poétique pourra poursuivre la meilleure ambition humaine : Le perfectionnement de la Pensée dans l'extase de la Musique.

III

Sur une attitude poétique.

La poésie est une fête éternelle.
Ozanam.

Par cet axiome « les parallèles se rejoignent à l'infini », la mathématique qui se proclame toujours la plus formelle des connaissances implique inéluctablement la relativité de ces lois auxquelles on voudrait asservir l'indomptable poésie. Si notre vérité risque d'être erreur et contradiction au-delà de la terre, les sciences peuvent tout au plus contrôler et expérimenter les phénomènes immédiats. Mais l'Art s'atteste la plus haute mémoire où l'élite humaine consigne magnifiquement les drames, les passions et les espoirs des peuples; à la fois expression et satisfaction du désir, il surprend par l'intuition tels secrets de la Vie et, par l'imagination, en provoque des formes nouvelles: son origine ainsi n'est ni religieuse, ni sociale, elle est le produit spontané d'une émotion subjective qui tend à se perpétuer d'autant mieux qu'elle fut plus intense; ensuite, fixée, cette émotion d'un état lyrique, en créant la sympathie d'êtres, soumis à des états analogues, doit engendrer des conséquences éthiques ou politiques. Ainsi l'Art extrait des enchevêtrements phénoménaux les théorèmes apodictiques de leurs répétitions; et ces démonstrations progressives, en dehors de tous les moralismes, accroissent le butin humain, car, une opposition du vice et de la vertu étant inadmissible dans l'Etre, considérons-y simplement une adaptation indéfinissable des tendances à la Réalité; l'Idéal, — ce support même de l'Art qui ne peut consister en une transposition stricte des spectacles de la Vie, — démontre sa nécessité comme l'aimant indéfinissable et invincible de l'Aspiration.

Pierre Fons.

Albrecht Rodenbach et les fêtes de Roulers.

Pour faire connaître et comprendre Rodenbach au public lettré du *Thyrse*, je ne saurais mieux faire que d'invoquer ici le souvenir de Max Waller, le glorieux chef d'école de la *Jeune Belgique*, le modulateur mélancolique de *La flûte à Siebel*, tant regretté.

Rodenbach a été avant tout un novateur, et sous ce rapport il a bien réalisé en Flandre la mission dont Max Waller se chargea pour la littérature française de Belgique. Avec Guido Gezelle, Hugo Verriest et Pol de Mont, il prépara la riche éclosion littéraire de nos jours. Comme Max Waller, il est mort jeune — à peine âgé de vingt-quatre ans (1856-1880) — laissant une œuvre assez réduite encore, très inégale, pas mûrie pleinement, mais étincelante de promesses supérieures. Comme Max Waller aussi, il fut un admirable susciteur d'enthousiasmes et d'énergies, un carillonneur de réveil, d'action et de vie. Son nom est devenu pour toute une jeunesse un cri de combat et sa figure un symbole; il incarne l'âme de la jeunesse flamande, résume tout le moment de libération de notre peuple. Comme Max Waller enfin, Rodenbach fut un échantillon d'humanité parfaite : tous deux se révélèrent des jeunes hommes gœthiens. Leur âme fut belle, pure, saturée de grandeur, de noblesse, d'idéal, avide de croître en tous sens, de développer ses énergies de tous côtés; un insatiable désir, une hantise de vérité, de liberté et de beauté l'éperonnaient. Ils firent tous deux de leur vie même une œuvre de beauté grande.

Cependant l'influence de Rodenbach s'affirma plus diverse que celle du tendre Siebel : son activité ne s'exerça pas seulement sur champ littéraire, mais se développa, très intensément, sur des terrains plus rudes, plus exposés, plus lourds. Il fut un des fondateurs et un des chefs les plus ardents du mouvement estudiantin. qu'il organisa à la façon de la *Burschenschaft* allemande; il fonda dans tout le pays des cercles et des ligues où il propagea les vastes idées de la renaissance flamande, telle qu'il la concevait, au point de vue linguistique, artistique, politique, folkloriste, social et économique; pour mieux défendre ses idées, il publia la revue *Het Pennoen*, après avoir assidûment collaboré à la *Vlaamsche Vlagge*. Rodenbach mena en somme — avec quelques autres, tels Pol de Mont, Flor. Heuvelmans, P. Eeman,Ségher Malfait, Amaat Vyncke, etc. — toute l'agitation de la jeunesse flamande, pendant plusieurs années.

Rien d'étonnant par conséquent à ce que l'admiration de beaucoup de nos compatriotes vise en Rodenbach plutôt le combattant que le poète, le meneur flamingant que l'artiste universel, ou voie la poésie rodenbachienne à travers l'action rénovatrice du jeune tribun, en apprécie, par conséquent, moins les poèmes lyriques que les hymnes nationaux et les pièces patriotiques.

Certes, dans un nombre assez considérable de poésies, l'harmonie et l'unité entre ces deux personnalités, le poète et le chef militant, sont étroites : c'est l'indignation, le désespoir, la fierté ou la révolte du flamand qui décident le poète et qui communiquent à ses vers — je cite : *Sneyssens, Wandeling langs de Vaart, Van eene Jonkvrouw, Ter Venster*, etc. — leur souffle véhément d'enthousiasme fervent et de passion puissante. Il n'en reste pas moins vrai que le sentiment patriotique, l'esprit batailleur flamingant ont déterminé, en

d'autres occasions, le poète Rodenbach à écrire des strophes peu dignes de son talent, superficielles et grandiloquentes, semblables à des harangues enflammées de meeting, mises en vers. L'ensemble de ces pièces combattives constitue, en tous cas, une œuvre très inégale, plus inégale certainement que l'œuvre purement lyrique de Rodenbach, dans laquelle nous trouvons parfois des poésies parfaites, profondément senties et adéquatement exprimées, telles *Avond, De Zwane, Koning Freier, Es ist eine alte Geschichte, Fantasie*, etc.

La poésie de Rodenbach peut être caractérisée suffisamment par les trois notions suivantes, nettement accentuées : la virilité passionnée du sentiment — la plasticité précise des images — la sonorité forte du vers, — qualités qui feraient classer plutôt Rodenbach parmi les poètes épiques que parmi les grands lyriques et qui le sacraient d'avance aussi poète dramatique.

Qu'on ne cherche nullement dans Rodenbach le jeu subtil des nuances, la dégradation précieuse des sensations, le rythme doucement berceur de vers murmurés en sourdine, la tendresse quiète et le silence mystique d'une œuvre comme celle de son cousin Georges, le poète de rêve des *Vies Encloses*, l'évocateur recueilli du *Voyage dans les Yeux*.

Albrecht Rodenbach n'a jamais été un analyste raffiné de ses impressions, un ciseleur amoureux de sonnets, caressants de contemplation douce, d'émotion paisible, d'expression musicale.

Je ne veux point en entendre parler de ces âmes latines de femmes,

qui, sentant le mal fatidique ronger leurs bronches,

s'en vont, sous l'effeuillaisson des arbres, pour se plaindre

qu'ils sont bien lamentables, eux, leur maîtresse et les feuilles mortes...

Son art, au contraire, apparaît un peu rude, violent, âpre, surtout très sobre, au premier abord. Des images nettes, fermes, décisives rendent la vision intérieure du poète. Cependant toujours sous l'apparente froideur des formes — je ne parle pas ici des poésies patriotiques qui souvent éclatent d'enthousiasme exubérant, sonnant haut la gloire de notre grand passé — se cache un sentiment très profond, très intense. Lisez : *De Zwane, Fantasie.*

On pourrait comparer l'âme de Rodenbach à une mer — une mer, dont la surface lisse, sereine, silencieuse recèle des profondeurs d'agitation, des remous de rumeur éternels ; il faut un violent coup de vent pour démasquer cette paix trompeuse d'eau morte et pour faire éclater les voix tumultueuses du fonds obscur et monter les hordes barbares des passions. Rodenbach savait *brider* son émotion, quand il le fallait.

Si donc aucun vers de Rodenbach ne constitue par soi-même un joyau de sonorité musicale, de beauté plastique et d'idée harmonieuse, si aucune de ses poésies ne possède la perfection des formes ni la pureté et la plénitude ordonnées des sentiments des poésies d'un Prosper van Langendonck ou d'un Karel van de Woestijne, on ne peut pas en conclure — comme cela a été fait très injustement par certains critiques de Hollande — à une pauvreté réelle d'émotion sincère, vraie et de rythme vital. On ne discute pas un tempérament d'artiste, un genre de poésie : on les admet.

Rodenbach — homme virulent, de tempérament essentiellement viril, sanguin — était fatalement condamné à échouer comme poète analyste. Sa nature le portait à la synthèse, à la grande poésie, la poésie monumentale, la poésie dramatique. Voyez quel violent effort, quel effort de surhommes s'agite dans *Gudrun*, quelle vie pleine, empoignante! Aussi

est-ce dans *Gudrun* que Rodenbach a donné la mesure de son pouvoir. Ce drame reste l'œuvre théâtrale la plus solidement charpentée, la plus puissante d'humanité que nous possédions; seul *Starkadd* d'Alfred Hegenscheidt pourrait lui être comparée. Il n'y a pas à songer à donner ici une analyse de *Gudrun : Gudrun* — histoire de la libération de Moerenland, longtemps dominé par les Romains, grâce à l'union fraternelle des derniers fidèles et du peuple jeune des Winkingers, union réalisée par l'amour de Gudrun, l'unique fille du roi déchu et de Herwig, le juvénil héros, chef des Wikingers — est devenue l'image dramatisée de notre lutte flamande. « Uit houwe trouw werd Moerenland herboren! » Ainsi la Flandre sera ressuscitée par l'amour fidèle et l'union tenace de tous ses fils...

Je ne suis pas de ceux qui clament le génie de Rodenbach : la culture de Rodenbach était trop peu affinée pour lui permettre de se développer en grand poète lyrique. Mais Rodenbach serait devenu un créateur dramatique de force première.

Rodenbach mourut jeune. Mourir jeune constitue souvent un moyen pour arriver du coup à la gloire. Notre mémoire attendrie gratifie le défunt de toutes les qualités qu'il promettait de posséder aux jours de maturité, sans se demander si les fleurs printanières de la floraison ne seraient pas demeurées éternellement des promesses, incapables de trouver la sève pour mûrir en fruits vermeils. La moindre œuvrette posthume nous devient chère comme un souvenir et précieuse comme une relique. Presque sans le savoir, nous exagérons et amplifions ainsi par l'amour notre admiration pour l'œuvre effective. Nous avons fait cela pour Rodenbach, nous l'avons fait pour Waller.

Mais indépendamment de notre volonté, Rodenbach reste dans notre mouvement flamand une personnalité dont la *signification* est plus grande que sa *valeur*, le *rôle* plus étendu que son *œuvre*, l'*influence* plus précieuse que la *beauté fournie.*

Rodenbach — je le disais déjà — est devenu un symbole sacré de l'âme vivante de la Flandre, l'incarnation bénie d'un idéal collectif, une de ces figures belles avant tout par l'affection de leur peuple.

* * *

Cette thèse — que certains flamingants au sens critique éteint et dénués de toute clairvoyance intellectuelle contestent — a été péremptoirement démontrée par la journée du 22 août, à Roulers.

Cette journée, je ne l'oublierai jamais : jamais, au grand jamais, je n'ai assisté à pareil débordement d'enthousiasme. L'inauguration de la statue de Rodenbach fut triomphale, dans le vrai sens du mot : les flamands ont gagné ce jour-là une rude victoire, *une victoire d'amour*. Cette statue qui maintenant se dresse fière, glorieuse dans le ciel, il a fallu six ou sept années d'efforts pour l'ériger. Elle a été payée par toute la Flandre, sou à sou. Elle a été élevée en dehors de toute intervention gouvernementale, sans subsides, sans l'intervention de quelques grands mécènes : la somme nécessaire a dû être récoltée patiemment, tenacement, avec l'aide de tous. Chacun y a contribué de son obole, tous ont tenu à y mettre un peu du leur, l'étudiant sa pièce de dix centimes, le curé, le docteur, l'avocat, leur pièce de cinq francs. On a désespéré, on a cru que jamais on n'amasserait la somme énorme exigée. On a quand même persévéré, on a continué à faire appel à l'amour de la jeunesse, à l'admi-

ration des aînés, on a organisé de nouvelles fêtes, fait tout, tenté tout. Et voilà que Rodenbach s'érige à Roulers, admirablement sculpté par Lagae, comme un héros, lançant son geste vainqueur...

Cette statue, œuvre de tous, a été inaugurée au milieu d'une affluence de monde telle que M. le Gouverneur Ruzette put dire « qu'il pleuvait des flamands » et surtout au milieu d'une pétarade d'enthousiasme qui à la fin devenait réellement émouvante, à force de ferveur, de sincérité, de spontanéité. J'ai vu des gens qui pleuraient. Les esprits les plus critiques furent emballés, attendris.

Autour de la statue se pressait l'élite de la Flandre : littérateurs, artistes, hommes politiques, prêtres, docteurs, avocats, les intellectuels et les flamingants militants, alors qu'autour d'eux défilait la foule des étudiants, des bourgeois, des paysans, qui les acclamaient.

De toute la manifestation grandiose s'est dégagée cette impression ci : que la journée était autre chose que la glorification immédiate d'Albrecht Rodenbach seul, le jeune poète de *Gudrun*, mort à vingt-cinq ans, mais la glorification — en Rodenbach — *de toute l'âme flamande*.

Prise objectivement, l'œuvre même de Rodenbach – ni son œuvre de littérateur, ni son œuvre d'organisateur — ne justifie point un hommage national aussi grand, aussi passionné que celui célébré par le peuple flamand autour du monument de cet enfant précocement décédé, n'explique pas l'enthousiasme fou, l'amour excessif de cette journée inoubliable. Mais cet hommage royal, cet enthousiasme et cet amour s'expliquent quand on admet Rodenbach comme symbole et qu'on croit à la célébration collective du mouvement flamand même, spréciaiement du mouvement estudiantin. Un peuple se réunit dimanche 22 août à Roulers, en ses représentants les plus illustres et les plus obscurs, pour affirmer son droit de vivre et son existence effective. C'est pourquoi cette journée fut aussi *une journée d'orgueil*.

Ce fut enfin *une journée de révolte*. Les prêtres et les étudiants constituaient aux fêtes de Roulers, le gros de l'armée flamande. Leur attitude fut nette, décisive, énergique. Les évêques pourront-ils continuer à faire oreille sourde et à négliger les exigences de toute cette jeunesse catholique et d'une notable partie de leur propre clergé ? Nous posons la question, sans y répondre.

L'esprit de Rodenbach a revécu le 22 août : mort, Rodenbach continue à exercer une influence plus efficace et plus durable que pendant sa vie — c'est là ce que je voulais faire ressortir encore. Des fêtes comme celles de Roulers électrisent un peuple, comme elles ont retrempé aux feux d'un enthousiasme aussi vrai, mon âme assez sceptique de touriste, contente de la surprise.

Nous souhaitons une pareille journée — bientôt — à Max Waller.

André de Ridder.

A propos de deux volumes à paraître.

Après dix ans d'un silence austère et d'une indifférence cousine d'une rosserie un peu voulue, M. Albert Giraud s'apprête à faire dans le monde littéraire une rentrée triomphale. Ce monument d'orgueil dans lequel il prétendait naguère s'être retiré, contient heureusement d'autres appartements que ceux où *L'Etoile Belge* a ses bureaux, et que le local d'un petit café de la place du Musée où il aime à se retrouver une fois la semaine avec de vieux amis. L'étage qu'il y habitait était au dessus de l'entresol où se trouvent les bibliothèques chargées des chroniques de Vieille France, des poètes de la *Pléiade* et de ceux de l'*Anthologie* et au dessous des appartements particuliers de Mesdames Thalie et Calliope et même, paraît-il, Erato.

J'ignore au juste s'il a renoué depuis longtemps ses relations avec ces deux petites cocottes, dont personnellement je ne suis que l'un des amants de cœur. — Monsieur Albert Giraud est trop discret pour me le dire, et ces dames craignent ma jalousie. — Tout ce que je puis affirmer, c'est que Thalie, après lui en avoir fermé deux ou trois fois la porte au nez, lui a permis enfin l'accès de son cabinet de toilette, et que quelques entretiens plus ou moins tendres n'ont pas même coûté au poète le prix de l'édition d'un volume de vers chez l'éditeur Sansot.

Il n'en fut, fort probablement pas de même chez la môme Calliope, qui me conta l'autre soir, à souper, au Café Américain, tandis qu'elle baignait de la mousse de Pommery ses lèvres étincelantes de rougeur, qu'il ne serait rentré chez elle que par supercherie, s'étant affublé de la blanche défroque d'un ancien ami, mort depuis longtemps, qui se faisait appeler tantôt Pierrot Narcisse et tantôt Pierrot Lunaire.—«Même, ajoutait-elle, que le petit Mercure, tu sais celui qui a donné autrefois de la part de la mère Vénus un coup de pied à ce vieux singe de François Coppée pour le convertir, passait chez moi la nuit... Il a dû s'envoler par la fenêtre.»—

Calliope, après d'autres confessions que je me garderai de mettre ici, m'avoua que Monsieur Albert Giraud lui aurait même juré un amour éternel. — « Eternel, lui aurait-il dit, comme le travail des Danaïdes » et Calliope ajouta pour me faire mieux comprendre : « Tu sais bien, mon chéri, les Danaïdes... celles qui au fur et à mesure qu'elles versaient du vin dans un tonneau, ça sortait par un trou. »

Mais qu'importe le verbiage de cette petite grue indiscrète... Monsieur Albert Giraud est revenu, comme on revient toujours... à ses premières amours...

C'est un événement capital en l'honneur duquel, Monsieur et Madame Jupiter vont, paraît-il, offrir un banquet auquel seront également invités, Monsieur Emile Faguet, Monsieur Francis de Croisset, Monsieur et Madame Valère Gille, Monsieur Hubert Kufferath, Monsieur Henry III, ci devant roy de France, Monseigneur de Paphos, primat de Chypre et prince-évêque d'Amathonte, Madame Catherine de Médicis, Mademoiselle Géniat, Monsieur Paul Ginisty et les Frères Margueritte. Monsieur Henry Liebrecht et Monsieur François-Ch. Morisseaux seront admis à venir dire bonjour, à l'heure du café... Monsieur Maurice des Ombiaux a été exclu de la liste des invités comme ayant essayé de corrompre le traîteur pour substituer le bourgogne à l'ambroisie... Quant à Monsieur Léon Souguenet, un

nouvel arbre lui étant, paraît-il, poussé dans le ventre, se trouvant à la veille d'être opéré, il sera empêché... Monsieur Dumont-Wilden sera retenu au consulat Barrésien, fort occupé par ses travaux de reconstitution de la Basse Lotharingie. Monsieur I. Gilkin a décliné l'invitation sous prétexte que ses quatre amis MM. Pluton, Vulcain Satan et l'abbé Moeller n'avaient pas été priés. Monsieur Van Arenbergh a décliné l'Invitation, lui aussi, prévoyant qu'il serait retenu par la facture de son quatrième sonnet, commencé il y a huit ans à peine.

* * *

Monsieur Albert Giraud revient à la littérature. Après une parade coloniale et diverses autres escarmouches politiques, où seule sa boutonnière fut blessée, et saigne souvent encore, après avoir conférencié un peu partout où il y avait un verre d'eau, sur les poètes classiques, indifférent aux polémiques mesquines auxquelles nous nous livrions presque tous, indifférent même aux jeunes gens qui venaient parfois allumer leurs cigarettes au feu de son cigare, sans le dire à personne, entre deux visites à ses voisines de l'étage supérieur, il a trouvé moyen d'écrire force poèmes et quelques actes... car, nul n'est prophète dans son pays. Monsieur Albert Giraud qui proclamait naguère le théâtre un art inférieur et facile, s'est mis à en faire et fort sérieusement.

Est-ce à dire pourtant que son talent ait subi tant de changements? Non pas. Son vers, tout en gardant l'allure hautaine et un peu raide parfois des traditions Raciniennes et Hugolâtres, a gagné en émotion. Il s'est pour ainsi dire humanisé, et c'est ce qui nous permettra de revoir bientôt sous un jour plus soleilleux que jamais *L'ombre des Roses* et la *Guirlande des Dieux*. *L'omdes Roses* nous montrera tour à tour la mélancolie d'un trop doux bonheur, le charme des amours éphémères, la joie de vivre et de s'en sentir doucement mourir...

La *Guirlande des Dieux* est d'une inspiration plus haute, et surtout plus moderne. Qu'il promène Vénus dans les bars ou les lupanars, Apollon en aéroplane, ou quelqu'autre de ces messieurs en automobile, M. Albert Giraud leur fait regretter la *Grèce Maternelle*.

Je crois, entre nous, qu'il la regrette aussi. Mais que lui importe, puisque c'est avec justesse qu'on lui appliquerait ce vers d'un de ses amis :

La gloire t'a donné la jeunesse immortelle.

SYLVAIN BONMARIAGE.

Les poèmes.

THÉO HANNON : *Au clair de la Dune* (Bruxelles, O. Lamberty.) – JOSEPH JEANGOUT : *Le rouet d'or* (id.). — PAUL CASTIAUX : *La joie vagabonde* (Paris, Mercure de France.) — J.-J. VAN DOOREN : *L'Eau frissonne* (Roubaix, Edition du Beffroi.)

N'est-ce donc pas les vacances pour tous? Les poètes ne peuvent-ils durant les beaux jours nous laisser en paix courir par les grèves, les champs et les bois? J'avais juré de n'ouvrir ces volumes qu'en octobre, mais je n'ai pu résister à la curiosité et j'ai cédé tout de suite à la claire invite de cette jolie couver-

ture de Cassiers et de ce titre en à peu près *Au Clair de la Dune*, qui vous met tout de suite à l'aise. Ajoutez y le nom de Théo Hannon et cette première page, *la Muse*, dessinée par H. Thomas, une muse canaille un peu dans son caleçon de bain très décolleté : tout annonce un volume ni pontifiant ni doctoral, un vrai livre de bains de mer. En effet, ce ne sont que folles balades sur la plage, dans la brise, dans le soleil et dans le vent : parfois sentimentale, gamine presque toujours, irrévérencieuse souvent, sa muse, en maillot de bain à jours ou en robe claire selon l'heure, savoure pleinement la joie de vivre, s'amusant du temps, des promeneurs et des marchands Elle s'arrête longtemps devant l'étal des poissonniers :

Car devant les citrons effilés et luisants
Je rêve aux tétins d'or pâle des Japonaises.

Elle se réjouit de ce que le vent sculpte voluptueusement les femmes, les trousse et les retrousse sans respect. D'autres fois, elle s'en va voir la mer mauvaise qu'avec son esprit moqueur, elle appelle « la mer enrhumée »; la mélancolie chez elle ne dure guère.

Malgré son air débraillé, insouciant, ce livre dénote chez son auteur un métier parfait, il est bien du même qui fit les *Rimes de joie*. Ne vous souvient-il pas de ces poèmes « Façon de Madrigal, Buveuses de phosphore, la Fourrure », etc., qui classèrent dès 1881 parmi les poètes originaux, Théo Hannon : celui-ci ne s'est pas fait faute d'ailleurs de reprendre au présent volume quelques croquis parus dans *Rimes de joie*.

Avec le *Rouet d'or* de Jeangout, nous voici en Ardenne; le livre débute ainsi :

C'est ici le chemin des côteaux et des landes.
Coupe à ce brin de hêtre un bâton et suis moi.
Le guide est sûr, ô voyageur. Viens sans émoi
Par ce pays de rêve et d'antiques légendes.

Autant le livre de Hannon est primesautier, tout en pochades, autant celui-ci est minutieux et composé. C'est une suite de paysages et de tableaux de la vie rurale, c'est vu avec un œil de peintre, précis, fait par petites touches successives, on dirait que chaque poème a été écrit en plein air, devant le coin de nature à évoquer; l'on peut dire que c'est un bon livre, malgré que la phrase y soit souvent courte, la forme parfois prosaïque à force de simplicité : il est même quelques vers que ne renierait pas M. Emile Valentin.

Si M. Jeangout n'a jamais pensé à ces paroles de Boileau « Quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit dans notre langue », M. Castiaux semble y penser toujours; malheureusement, dans la recherche de l'originalité, l'on dépasse aisément la mesure, surtout quand on s'est fortement imprégné de Laforgue (L'influence de l'auteur des complaintes, n'est-ce pas le microbe du « Beffroi ? ») Dans ces croquis de voyages, car c'est encore un livre de vacances, l'auteur, qui nous promène de Zélande en Provence, de Bretagne en Italie, se veut impressionniste mais son amour du coloris et de l'image neuve va jusqu'à l'outrance. Voici un coin du potager :

Porcelaines en luisances craquelées,
Les mappemondes vertes des gros choux cabus
Déhiscent,
Ecarquillant des lames lourdes de cuirasses
En métaux intriqués et rigides de vie ;
Ils pâment, monstrueux,
Guerriers hiératiques du champ minuscule,
Débandant les nervures denses des armures.
Et tout auprès,
Carnage débonnaire et sang en rutilance,
Les choux rouges coagulent leur mare épaisse.

Nous voilà loin, me semble-t-il de la poésie, il ne s'agit plus d'impressions vraies mais d'images baroques. Et le rythme, que devient-il dans tout ce fatras? M. Castiaux n'a pas l'air d'y songer beaucoup dans ses « Images au

long des routes », pourtant, il est bien doué, il a parfois des trouvailles heureuses, quand, par exemple, il dit :

Un hoquet de sang pourpre à l'horizon lilas
Décide l'agonie du crépuscule.

ou

Brusque, violant la paix et le charme,
Se détend comme une corde de métal,
La soudaine clangueur éclatante d'un coq,..

Il sait ce qu'est l'harmonie, je n'en veux pour preuve que la partie de son livre titrée « Paroles musicales » desquelles il faudrait détacher le beau poème qui commence par ce vers :

Ecoute... Tristan meurt de ne revoir Ysolde.

De la musique avant toute chose. Ce semble être la seule pensée de M. Van Dooren dans son volume au titre si joli *L'Eau frissonne*. Ne dit-il pas lui-même :

Je fais de petites chansons
Aux rythmes vagues et si doux
Qui ne sont rien, mais qui sont tout,
Je fais de petites chansons.

N'importe, ces riens sont charmants; il faudrait admirer tout simplement « Petites chansons d'automne » si l'on ne connaissait les poèmes de Paul Géraldy et après lui les chansons de Schmickrath, que M. Van Dooren ne doit pas ignorer, car il a beaucoup de littérature et il ne sait pas toujours s'en dégager. Le jour où il voudra n'être que lui-même, ce sera délicieux; lisez pour vous en convaincre ces sonnets au rythme lent et doux : « Poèmes des soirs ».

G.-M. RODRIGUE.

Le Salon de Gand.

Le Salon est installé tant bien que mal dans les locaux du Casino où l'on piétine la terre comme dans un simple concours hippique et où l'éclairage, surtout dans les salles du haut, est très défectueux. Au catalogue figure la série habituelle des noms inévitables précédant l'énumération d'œuvres attendues. Quelques invités étrangers fréquentent le Salon : les uns sont notoires, d'autres sont là en humoristes pour égayer en pince-sans-rire, l'atmosphère de l'exposition, tels Pointelin avec sa *Solitude* simple toile mi-brune et mi-blanche, sans plus, et M. Schmürr, Wilhelm de Obercassel bei Dusseldorf, exposant *Die Schönheit der Form :* une Berthe aux grands pieds couchée en long, la face dans une draperie dont la ligne droite masque toute la « Schönheit » des formes de la poitrine et du ventre.

Qu'est-ce donc qu'une «avant-saison», M. De Graaf Jan-Paul ?

Le jury de placement a fait voisiner déplorablement bien des toiles. Detilleux ne se réjouira certes pas du voisinage de *la Modiste* de Pinot pas plus que Miss White pour sa délicate *Santa Margherita* aux tons d'une si douce mélancolie, de celui du portrait de *S. M. le Roi de Suède* par M. Bernard Osterman. L'infortuné souverain en frac, la poitrine barrée d'un grand cordon bleu est assis sur un sopha jaune, dans un salon vert éclairé par une lumière jaune.

Salle I. — Thysebaert expose une *Porte de Ville*. La couleur triste pleine de recherches de ce peintre se retrouve tout entière ici, mais ses silhouettes conservent cette allure penchée dont aucune ne se départit. L'homme est-il à ce point déchu, écrasé par le labeur ou le souci

que toute attitude noble et fière soit exilée de nos foules modernes. François dépare son paysage par des nuées solidifiées. L'*Arrivée des Corbeaux* de M. Demont note une heure de crépuscule de fin d'été pleine de charme. Menet, coloriste puissant, que les rouges passionnent nous montre sa *Corrida* déjà vue à Bruxelles.

Dans le double portrait d'André Cluysenaer exactement dessiné, les chairs de l'enfant manquent de vie. Tout proche est un paysage de neige de Van Doren, largement vu et rendu, d'une expression saine et vigoureuse.

Salle II. — Près de l'entrée une aquarelle de Reckelbus : Le pavillon Louis XV, évocatrice, aux tons heureux et fins. Une seconde toile de Van Doren nous donne l'âpre et amère vision des bruyères de Campine. Lucien Simon expose un « Portraits d'enfants » groupe aux attitudes remarquables de vie.

Gilsoul dont la lumière me semble moins vibrante, moins vigoureuse que dans ses œuvres antérieures évoque les voiles brunes, les coques vertes d'une flottille de pêcheurs à quai dans un port paisible de Flandre.

Dans la même salle encore, Luyten dit la tristesse mauve d'un paysage à l'horizon retréci : *Après l'Averse*.

Salle III. — Delaunois attire ici toute l'attention par ses « Vigiles ». Rarement l'Eglise St-Pierre de Louvain, qu'il est accoutumé à peindre, lui inspira une œuvre d'aussi troublante vérité : lumineuse et recueillie à la fois.

M. Verbrugge exprime d'une même couleur terreuse et grise le soleil de la campagne de Rome et l'intérieur d'un atelier. De Navez un *Nu* bien peint, d'un modelé flou très savoureux, de Ottevaere, deux paysages aux amoncellements de mornes nuages. A noter une toile lumineuse d'Iwan Cerf, une étude de nu d'Henri Martin; ici et dans la salle IV les pastels raffinés de Rodolphe de Saegher.

Salle IV. — *Un soir estival* de Billiet, décoratif avec la lune placée juste au milieu de la toile.

C'est en cette salle que sont logés les deux Claus tout vibrants de lumière. *Le petit pont* à l'atmosphère limpide et fraîche, et les *Astères* peintes à l'heure où le soleil mourant dore les troncs crevassés des saules du bord de l'eau. Vivantes aussi sont les fleurs du *Rêvé* de Mme Wytsman, traitées avec une finesse de touche et une variété de nuances délicates presque infinie. Un portrait de peintre de Van Holder révèle les qualités solides de dessin et de coloris qui distinguent cet artiste apte à évoquer de clairs visages de femme et des étoffes aux molles ondulations. Citons encore l'original *Matin* de Langaskens dont l'art précieux paraît s'orienter d'une façon définitive.

Salle V. — Attirant les regards, c'est le *Soir de grève* de Laermans dont la salle suivante abrite *Le Mort* tragique. Sous le ciel crépusculaire aux tonalités d'un bleu métallique, — la foule des travailleurs à l'allure pesante, — dominée par l'envol du drapeau rouge, s'avance; les têtes innombrables coiffées de casquettes sont semblables aux pavés dont on fait les barricades. Thomas affirme une fois encore par une claire nature morte, son exceptionnelle délicatesse de vision. Léon Frédéric expose une *Religieuse assoupie*.

Notons un curieux intérieur de « Bar » signé Orpen. Deux toiles de Le Sidaner, sont faites de tons légers, d'une délicieuse harmonie, de toute la somptueuse magie des roses éteints, des jaunes lumineux, des nacres irisées... *La salle jaune* et toute voisine, *La fenêtre rose* au travers de laquelle on voit trembler la gerbe d'un jet d'eau alangui dans l'ombre du jardin.

Salles VI. — Un *Petit canal sous la neige* aquarellé par Reckelbus intéresse par les mêmes qualités que le *Pavillon Louis XV* de la salle II. Les *Vieux bateaux* de Baseleer solides et fermes s'érigent en pleine lumière. Voici trois figures de femmes savoureusement peintes par Oleffe. Suréda note pittoresquement les toilettes clinquantes des « dames » d'un bar marseillais. Une marine de Hens est surmontée de nuages trop lourds.

Salle VII.—Willaert n'apporte aucune note nouvelle dans la peinture des vieux quais des villes de Flandre. L'effort de M. Vermeylen dans *Au piano* est sans doute louable, mais le résultat n'est guère encourageant : dessin et couleurs sont étrangement pauvres. La mer de Cogen n'est pas assez mouvante, les vagues mourantes de l'avant plan sont figées.

Salle VIII. — Paul Dom a saisi avec une remarquable intensité de vie des silhouettes de patineurs hollandais. *La visite du médecin* de Farasyn est sobrement, exactement peinte dans une note originale. Des peupliers d'or au milieu d'un calme paysage de prairies chantent la jolie *Symphonie d'automne* de Paul Mathieu. Dierckx a rendu d'une main experte et sincère, une série de physionomies d'enfants sans en faire de petits vieux ou de naïves et stupides poupées. Wagemaeckers évoque avec finesse l'accueil parfumé d'uue *Cour d'honneur* toute fleurie.

Salle IX. — Trois vues de Paris, traitées dans un style nerveux, précis, de Raffaëlli ; un portrait de femme d'un métier rapide et vivant signé Van Rysselberghe et la rayonnante *Après-midi de juin* de Morren.

Salle X. — La belle *Matinée de septembre en Flandre* de Géo Bernier : la grande lumière de l'horizon large éclaire les bestiaux solides et puissants campés dans l'herbe grasse et fleurie. Jean Collin, d'un style un peu confus mais de couleur réelle, note l'aspect d'un chantier de bâtisseurs modernes. *Polka!* c'est signé Melsen et c'est toute l'ironie lourde et profonde des attitudes et des physionomies des paysans campinois. C'est le coloris truculent du peintre adonné à cet humour placide et mordant qui le caractérise et lui fait une place parmi nos artistes contemporains. On revoit avec plaisir *Inquiétude*, la toile aux tons soyeux de Gouweloos, si caractéristiques. Le *Vieux bourg* de Taelemans semble avoir été peint il y a longtemps, très longtemps. . Jacob Smits érige sa *Mater*, au centre d'un panneau; une mère sans divinité, mais idéalisée surtout dans son essence humaine.

Salle XI. — La salle des Cottet : un portrait de Lucien Simon que caresse une lumière verdâtre, une délicate effigie de jeune fille, plus un émouvant *Pays de la douleur :* des groupes de pêcheurs entourent une civière sur laquelle repose un noyé. Mestdag a peint les flots de la mer âpre qui s'apaise sous l'envolée des grandes nuées après l'orage.

Dans cette rapide énumération entreprise salle par salle, il ne saurait y avoir place pour tenter d'établir jusqu'à quel point les admirateurs enthousiastes de la *Mangeuse d'huîtres* de James Ensor et ses détracteurs peuvent avoir raison. L'œuvre est là puissante, large, d'une couleur généreuse et chaude qui nous requiert davantage chaque fois qu'il nous est donné de la revoir. Mais la fougue d'une palette, l'emportement joyeux et sensuel du coloriste peut-elle faire admettre sans réserve d'inexcusables et grossières fautes de dessin et de perspective. Pour nos modernes, et il me souvient avoir vu ces... négligences... chez Cézanne comme chez Ensor, le mépris de ces éléments essentiels n'est pas si louable qu'il faille sans

réserve leur accorder notre admiration malgré l'asymétrie d'une bouteille et l'évidente erreur d'une table qui ne repose pas sur ses pieds.

Salle XII. — La *Mare aux chevreuils* de L. G. Cambier est une page évoquant le charme prenant et grave d'un sous-bois de haute futaie se reflétant dans l'eau endormie. La mélancolique rougeur du soleil couchant illumine les *barques de pêche* de Van Beurden tandis que la joie du plein air égaie le frais visage du *Baiser* de Lambert. La cimaise s'éclaire aussi du *Vallon* de Roidot. Firmin Baes expose plus loin un très amusant *Retour de veillée :* sur la route sombre dans la nuit deux femmes s'en vont éclairées par une lanterne. Le *Banquet des élèves* de Lyons offre un intérêt documentaire sans doute, mais c'est le seul. Rien de vibrant ni de vivant n'existe dans cette peinture sans âge.

Les salles de l'étage abritent la plupart des médiocrités, des honorables barbouillages admis par pitié ou par compassion vraisemblablement. Le *Prométhée* de Jean Delville, né d'un cerveau puissant et exprimé avec grandeur fait paraître avec plus d'évidence la niaiserie, la puérilité des images prétentieuses. Tranchant sur ce ramassis d'œuvres de brosseurs vaniteux il est juste de faire exception pour le délicat portrait du père de Styka, le curieux coin de New-York de Cooper, la marine aux flots mouvants de Lemayeur, le *Soir* de Servaes, le savoureux intérieur de Thévenet, le *Quai mouillé* de Marcette, la *Jeune femme* d'Avigdor et la *Fillette au soleil* de Bertram.

*
* *

La sculpture est peu importante au Salon. Rousseau et beaucoup d'autres ne sont pas représentés. Rodin n'a envoyé qu'un buste, énorme, qu'on ne peut suffisamment apprécier, dans le cadre étroit de la salle et dans le pêle-mêle de plâtres et de marbres, écrasés par l'amplitude de l'œuvre du maître. Quelques bustes intéressants : de Siegel un buste de jeune femme, de Jespers une tête de *Jeune femme de Milan* fort expressive, bien traitée ; de De Bremaecker un buste réussi de Roland de Marès, de Mlle Bender celui de M. Discailles. M. Canneel expose un bas-relief : *La Nuée* qui a de la grandeur, Stoffijn, des *Gens pauvres*, d'un sentiment intense. De De Valériola une figure, et une statuette de Brichy, qu'il intitule *Enigme*, ne manquent pas de mérite. Quand nous aurons noté les envois de Grandmoulin et Rombeaux, ceux du prince Troubetzkoy si curieux dans leur diversité et leur finesse de modelé, une *Judith* remarquable de feu Namur, les animaux de Bugatti, les *Mûlet* et *Cheval* des frères Collard, nous aurons à peu près signalé tout ce qu'il faut retenir de l'exposition de sculpture du Salon de Gand.

O. L.

Le théâtre publié.

F.-T. Marinetti : *Poupées électriques*, trois actes. (Sansot et Cie, Paris.)

Après avoir symbolisé par son *Roi Bombance* la vulgaire frénésie des appétits humains, M. F.-T. Marinetti, en l'œuvre nouvelle qu'il intitule *Poupées électriques*, développe une idée apparemment plus originale, mais encore décevante malgré tout.

Une fois de plus, le Futurisme, ainsi que le clown de Théodore de Banville, a voulu bondir jusqu'aux étoiles ; mais cela n'est possible que dans les poèmes merveilleux. La vie est autre ; et comme le théâtre doit être un reflet de la vie, ce que M. F.-T. Marinetti a parfaitement compris, la conclusion de toutes ses idées neuves s'accorde, pour être vraisemblable, avec de très vieilles théories.

Sa pièce semble nous prouver, en effet, que nos passions sont déterminées par les circonstances ; que nous sommes des jouets complexes dont le mécanisme est livré au hasard de certains déclanchements, et que les heurts de la vie nous font agir de telle ou telle sorte, selon des lois inconnues, malgré la flamme illusoire, légère et vacillante de notre volonté.

Cette conclusion est-elle voulue par l'auteur ? Je n'ose le croire, étant donné l'enthousiasme de celui-ci pour « l'héroïsme quotidien » de l'âme et du corps de l'heureuse bête humaine... Pauvre héroïsme, si l'on accepte ce qui précède ! Mais, quoi qu'il en soit — que l'auteur l'ait voulu ou non — ses personnages parlent et se meuvent, aux moments les plus *vrais* et les plus pathétiques de leur existence, comme s'ils étaient *forcés d'obéir*. C'est alors surtout qu'ils sont beaux, et c'est en ces minutes mêmes qu'ils ressemblent — ô cruelle ironie — aux fantoches électriques qu'inventa John Wilson. C'est ainsi que vont l'un vers l'autre Paul de Rozières et Mary, la femme de l'inventeur ; comme deux étincelles qui palpiteraient en vain parmi les ombres de la nuit, et qu'entraineraient, vers une aurore blafarde, les forces de l'ouragan. C'est ainsi encore, avec un geste de poupée, que cette femme se tue, et l'on croit presque, en la voyant tomber, que les vagues de la Mort la repousseront indemne sur la plage, comme les mannequins animés que Wilson avait jetés à la mer.

L'œuvre, dans son ensemble, est étrange et inégale ; hâtivement écrite sans doute, elle manque d'équilibre en ses proportions et de force progressive en son développement ; de-ci de-là, un éclair de pensée, une phrase étincelante, révèlent le jeune poète, admirateur passionné de Gabriele d'Annunzio ; et, sous les défauts de la pièce jeune, on sent une lave ardente qui cherche son cratère.

Souhaitons qu'elle le trouve, et qu'elle éclate un jour aux yeux du monde, plus belle par elle-même que tous les feux de joie, qu'elle avait rêvé nourrir, de nos anciennes bibliothèques.

François Leonard.

Lettre de Paris.

Discours a une distribution de prix.

Mesdames,

Cette distribution de prix, à laquelle vous m'avez fait l'honneur de me convier me cause un double plaisir : Celui d'avoir l'occasion de vous voir toutes réunies, et de voir sourire ensemble, dans l'attente de récompenses justement méritées, la petite fille, la jeune fille, la mère et l'aïeule ; celui surtout de voir que l'art poétique longtemps abandonné aux rudes mains des hommes est enfin, comme il le devait, retourné aux muses, qui de ce fait ont été à la hauteur de la

tâche qui leur incombait, et du nombre ridicule de neuf sont montées rapidement à vingt cinq mille. L'une de vous écrivait dernièrement :

« L'espace s'amplifie, notre rêve l'explore

« Et le bondissement vigoureux de nos reins

« Nous livre l'infini...

— Mesdames, devant ce magnifique élan, il ne reste aux hommes qu'à s'incliner, et à reconnaître qu'il ne sont plus de force à lutter désormais.

Vous leur avez marquéleur place dans l'art poétique : Mannequins de votre tir à la cible, ils seront désormais les bien-aimés. Ah! le bien-aimé! nouveau venu dans un monde vide jusqu'à présent, il a rénové grâce à vous tout l'art moderne; il a vaincu l'automobile et l'aréoplane, car il est partout et toujours à la fois. Vous l'étreignez dans les champs de blé, dans les forêts, dans les fleuves et sur la mer; vous en avez fait l'incarnation même de la nature. Il ne lui reste plus, au milieu de si pathétiques embrassements qu'à se laisser faire, en silence. Vous avez pris possession de lui, vous lui avez lié les mains de centaines d'alexandrins, et fermé les lèvres d'un baiser *éternel*.

Je dois cependant, malgré toute la joie que j'éprouve à vous saluer toutes au seuil de tous les salons poétiques, je dois cependant, Mesdames, vous prémunir contre un danger que je sens menaçant, et peut-être plus proche que vous ne sauriez l'imaginer. De même que les petites filles d'autrefois brisaient leurs poupées à force de les habiller et de les déshabiller, ne craignez-vous pas que par trop de tendresses et d'enthousiasme, vous ne finissiez par briser ce jouet tout idéal que vous avez dressé comme but de votre course poétique, et qu'il ne reste plus un jour du bien-aimé que l'étiquette que vous lui avez collée au front? Ménagez-le un peu, Mesdames, si vous en croyez mon expérience; imaginez ce que deviendraient vos crises en huit ou douze pieds, si soudain vous vous trouviez sur une arène dont le but aurait disparu; vous n'auriez plus de raison d'être, vous n'auriez plus de raison même d'exalter votre propre beauté, qui n'existe que par le fait du bien-aimé qui l'admire. Vous en seriez réduites à chanter pour vous seules, et à tordre vainement vos bras nus autour d'une forme imaginaire; vous en seriez réduites à pleurer vainement le vieillissement futur d'une beauté dont, Mesdames, vous jouissez toutes également. Il semble que le ciel, qui vous a parées de tous les dons de l'esprit, ait voulu y joindre tous ceux de la nature : jamais on ne vit tant de beaux bras nus, de corps légers, de chevelures défaites, et de regards profonds. L'une de vous a dit :

Mes bras ont la douceur de la jeune pelouse,

et aussi, car les bêtes se mêlent désormais à l'universelle allégresse que vous prodiguez :

Le faon m'a regardée en bondissant de joie
J'ai vu ses jeunes flancs frémir...

Vous avez toutes des yeux de petites étrangères, des pieds danseurs, et des cheveux pleins de nuit; et l'on peut dire de vous toutes ces vers qui servent d'épigraphe aux poèmes d'une de vous :

Elle mettra sa robe blanche
Et posera pour l'embaumer
Une verveine sur sa hanche
Car il lui faut un bien-aimé.

Mesdames,

Au nom des bien-aimés un peu fatigués de l'avenir, je vous remercie; car vous supprimerez la laideur, et nous vivrons désormais entourés d'Isadora Duncan de la poésie, dont les cortèges

nous enlaceront de couronnes charmantes et parfumées; la petite fille de sept ans donnera la main à sa grand'-mère, et qui pourra dire d'une de vous qu'elle est épaisse, un peu bossue et presque chauve, puisque vous répétez toutes en chœur :

Puisque il nous faut un bien-aimé !

Qui pourra dire que vous êtes laides, puisque vous répétez sans cesse le contraire; soyez en sûres, Mesdames, nous vous croirons de bonne foi. A moins cependant, que vous abandonnant à l'Eros peint en rouge, vert, orange et bleu marine que vous adorez, les hommes ne se retournent vers son frère fugitif le désir, et se séparent dans des quartiers gardés, avec de belles filles muettes et aussi bêtes qu'il sied, pour satisfaire tout simplement un grossier égoïsme que toute votre poésie n'aurait pu vaincre.

Il est inutile de vous dire, Mesdames, que je ne serai pas de ceux-là ; l'honneur que vous m'avez fait aujourd'hui me gardera toujours d'oublier que vos pires frénésies ont des instants muets, et que certaines de vous ont racheté par une grâce souveraine, une harmonie véritable et un charme profond, les fautes qu'on aurait tort de reprocher aux autres. Ce ne sera pourtant pas à celles là qu'iront les prix qu'on va vous décerner tout-à-l'heure : Car parmi tant de vous, Mesdames, elles sont peut-être les seules à avoir un bien-aimé, et ce laurier suffit à leur modestie. C'est à votre effort glorieux, bruyant et universel qu'iront les récompenses. Et parmi les nombreuses lauréates du Conservatoire Bien-aimé, des concours si utiles organisés par les journaux illustrés, on n'aura eu que l'embarras du choix.

Continuez donc, Mesdames, c'est le conseil que je vous donne, et soyez, petites filles, mères ou grand-mères, les bacchantes farouches de la ténébreuse forêt de la librairie moderne, où j'espère que de nombreux bien-aimés viendront acheter votre volupté écrite.

JULIEN OCHSÉ.

Petite chronique.

Pour célébrer le dixième anniversaire du Thyrse, *un banquet par souscription est organisé à l'*Hôtel de l'Espérance, *place de la Constitution, Bruxelles-Midi, dans la seconde quinzaine de novembre. Le montant de la souscription est de cinq francs. On peut dès à présent envoyer les adhésions à M. Léopold Rosy, Directeur du* Thyrse, *rue du Fort, 16, Bruxelles. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, des détails sur l'organisation de cette fête.*

Nous mettons en recouvrement nos quittances d'abonnement pour l'année 1909-10 (tome onzième). Nous espérons que nos abonnés voudront bien y réserver bon accueil. Par anticipation, merci.

—

La Rédaction du Thyrse. — M.

Maurice Gauchez, requis par des travaux personnels absorbants, cesse sa collaboration régulière au *Thyrse*.

Nous remercions vivement notre ami des services qu'il a rendus à la revue.

C'est M. Omer De Vuyst qui assurera désormais la rubrique : *Les Romans*. M. G.-M. Rodrigue rendra compte, seul, des *Poèmes*, et M. François Léonard du *Théâtre publié*.

MM Gaston Heux et F.-T. Marinetti s'excusent de n'avoir pu, jusqu'à présent, assurer leur chronique. Le temps leur a fait défaut. Afin de ne pas impatienter nos lecteurs, ils nous ont prié de faire appel à deux de nos confrères, qui ont accepté les rubriques : *Les Revues* et les *Lettres d'Italie*. Ce sont MM. Désiré-Joseph Debouck et Paolo Buzzi.

Nous n'en remercions pas moins Heux et Marinetti de leurs excellentes intentions et nous pouvons espérer que prochainement ils gratifieront le *Thyrse* de quelques pages.

D'autre part, nous avons le plaisir d'annoncer que MM. Hubert Krains et Joâo de Barros nous tiendront au courant des manifestations artistiques et intellectuelles en Suisse et en Portugal.

Nous souhaitons une cordiale bienvenue à nos nouveaux collaborateurs, nous les remercions de leur précieux concours. Merci aux anciens qui nous continuent leurs sympathies !

Et maintenant, allons travailler !

—

Nous présentons à notre collaborateur et à Mme Louis Thomas, née Raymonde Delaunois, nos plus vives félicitations et nos vœux les meilleurs à l'occasion de leur récent mariage.

—

Les opérations du Dr Valentin — Le célèbre praticien exerce à la trinité de nos grands illustrés patriotiques. De jeunes poètes crédules se sont confiés à lui. Avec la sureté de diagnostic qui le caractérise, le Dr Valentin a « mis au point » leurs vers, et afin que la douleur fut moins cuisante, il n'a pas consulté nos pauvres patients. Ceux-ci ont eu la joie de reconnaître, dans de petites lignes inégales bien policées, publiées à leur insu, les petits monstres dont ils étaient les auteurs et qui grâce aux opérations énergiques du Dr Valentin, sont devenus de petits saints. Le docteur est en passe de devenir une « illustration européenne ».

—

Une cour d'Amour a lieu, paraît-il, au Kursaal d'Ostende le 12 septembre. M. René Dethier n'est donc pas parti au Caire ? Ou en serait-il déjà revenu, hélas ?

—

A la Bibliothèque royale. — En attendant les améliorations promises, faisons-nous l'écho de quelques doléances, sans espoir, évidemment, mais pour ne pas en perdre l'habitude, uniquement.

Ne pourrait-on gratifier la salle des périodiques de bons dictionnaires, d'éditions plus récentes que celles qui s'y trouvent. Certaines datent de 1884 ! Les revues ne pourraient-elles pas être mises à la disposition des lecteurs un peu plus tôt. Elles ont paru depuis longtemps lorsqu'elles sont déposées dans les casiers. Enfin ne pourrait-on en augmenter le nombre : il en est certaines, intéressantes cependant, qui n'y figurent pas. On objectera les crédits limités. Qu'il nous soit permis à ce sujet de demander si le système d'acquisition des livres et publications tel qu'il est pratiqué est le plus avantageux ? Nous en reparlerons prochainement.

—

Aux éditions du *Thyrse* paraîtra incessamment : *Les Maîtres classiques du XVIIIe siècle* (Bach, Haydn, Mozart, Beethoven) par Victor Hallut. Le vo-

lume, avec quatre portraits hors texte sera mis en vente au prix de deux francs.

Désiré-Joseph Debouck publiera sous peu un recueil de *Contes wallons*, chez l'éditeur Willems.

—

Paraîtront à nos prochains sommaires : G. Dwelshauvers, Paul de Reul, Albert Mockel, Touny-Lerys, F. Noël-Nouet, G. Virrès, Joseph Chot. (nouvelle : Le Juif Errant) André De Ridder (Cappiello), etc.

—

Le Mur de Marbre, tel est le titre d'une pièce en trois actes, due à la collaboration de MM. Albert Giraud et Sylvain Bonmariage qui sera jouée cet hiver au Théâtre royal du Parc.

—

Expositions : *Bruxelles*. — 4-27 septembre. Au Musée Moderne. 3e salon de l'Elan. — Molenbeek-St-Jean, 5-26 septembre. Exposition d'art appliqué (Ecole de Dessin), rue Mommaerts.

Gand. — 1er août-27 septembre. Au Casino. Salon triennal. Secrétaire : M. Scribe, rue de la Chênaie.

Tournai. — 12 septembre-18 octobre. 25me Exposition des Beaux-Arts et d'art appliqué. Exposition d'œuvres d'artistes tournaisiens au XIXe siècle. Secrétaire : 10, rue des Carliers.

Paris. — 30 septembre-8 novembre. Salon d'Automne au Grand Palais.

Aix-les-Bains. — Mai-septembre. Exposition internationale des Beaux-Arts. (Gaime, secrétaire).

Liverpool. — 20 septembre 8 janvier, Exposition internationale (Galerie Walker.)

Nancy.— Juin-octobre. Exposition organisée par la Société Lorraine (Exposition de l'Est de la France). Secrétaire : M. Pottier, rue Gaillon, 14.

Berlin. — 24 avril-septembre. Exposition de la Sécession.

Dresde. — 15 mai-1er octobre. Exposition internationale d'aquarelles, pastels, arts décoratifs.

Munich. — 1er juin-fin octobre. Exposition internationale des Beaux-Arts (Société des artistes et l'Union Artistique de Munich). Palais de Cristal.

Venise. — 22 avril-31 octobre. Exposition internationale des Beaux-Arts.

Interlaken. — 20 juillet-septembre. (Kursaal). Exposition internationale des Beaux-Arts.

—

Le Nouveau Théâtre Indépendant, Direction et Administration, 8, rue Pigalle, Paris, annonce la composition de son premier spectacle de la saison. Au programme : *Quand je serai député*, de Jules Gondoin et Alphonse Greilsamer, *L'Auto* de Pierre Chaffange et M. Mazet, *Maître Ruban*, de Jean Plémeur et O. de Gourcuff, *La Grève Rouge!* de Jean Conti et Jean Gallien.

—

Mécislas Golberg. — Avec une piétié respectueuse qui fait le plus grand honneur à son caractère, M. Jean-René Aubert publie le *Dernier Cahier de Mécislas Golberg*.

« Golberg, sorti de la lutte charnelle, » est entré dans la gloire lumineuse et » fière, et rien ne peut entraver l'essor » du Verbe. »

Ce cahier a été composé par Golberg et corrigé entièrement de sa main. La mort l'a interrompu. Il contient de notre regretté confrère *La Morale des lignes, Mes frasques directoriales, Démence royale, Disgrâce couronnée d'épines* qui attestent tout l'imprévu, toute la subtilité de cet esprit d'élite.

Le cahier, abondamment illustré, contient en outre des articles, études très appréciables.

On peut se le procurer, au prix de trois francs, chez M. Aubert, chaussée du Port, 33, à Reims.

Les lettres flamandes d'aujourd'hui.

La lecture des publications officielles qui enclosent la littérature de nos législateurs ne manque pas toujours — comme on pourrait le croire — de certain intérêt. Nos parlementaires n'ont pas, il s'en faut, l'éloquence folâtre et le sens comique ne leur a pas été départi par la benoîte Providence. Mais les Représentants du Peuple, pénétrés de la grandeur de leur mission, savent dramatiser avec cette majesté sereine dont ils imprègnent jusqu'aux moindres de leurs actes. C'est ainsi que M. Daens, Henderickx, Augusteyns, ont posé, en flamand, au Ministre des Sciences et des Arts cette question que reproduit le *Compte rendu analytique :*

« Récemment a eu lieu à Bruxelles, à la Maison du Livre, une réunion organisée par M. le professeur Wilmotte et à laquelle assistait M. Gautier, directeur de l'instruction en France.

» Il y fut décidé de procéder à une enquête qui, à en croire ces Messieurs, devra avoir pour résultat de porter le coup de grâce à l'enseignement de la langue flamande dans la province du Brabant, et, à notre sens, de mettre en péril le caractère national de notre enseignement.

» Un professeur d'une université de l'Etat peut-il impunément se livrer à une telle besogne avec le concours d'étrangers?

» M. le Ministre estime-t-il qu'on puisse, pour semblables réunions disposer d'un local subsidié par l'Etat? »

Je vous jure que cette question est authentique autant que cette réponse ministérielle, du plus ironique sérieux :

« Si mes renseignements sont exacts, l'initiative de la reunion à laquelle font allusion MM. Daens, Henderickx et Augusteyns appartient à des Belges qui ont usé du droit que leur confère l'article 19 de la Constitution (1).

» Pour le surplus, la réunion avait un caractère officieux et aucun texte de loi ou de règlement ne pouvait empêcher (2) un professeur d'une université de l'Etat de la présider.

» Quant à la Maison du Livre elle ne reçoit pas de subvention de mon département (3), qui se borne à souscrire au Musée du Livre (4), publication dont l'Administration a son siège en la dite maison, où des groupements divers tiennent leurs séances. »

Nos lecteurs ont immédiatement reconnu la réunion qui a ému nos honorables : il s'agit de la séance où fut fondée la « section brabançonne de la Fédération internationale pour l'extension de la culture de la langue française. » Ceux qui y ont assisté ne se sont pas certes douté qu'ils attentaient à l'enseignement de la langue flamande ni qu'ils mettaient en « péril le caractère national de notre enseignement ! »

L'opinion de trois députés de la Nation ne les en a pas convaincus davantage de l'existence de ce crime, j'en suis persuadé, pas plus d'ailleurs que la campagne assez intempestive que le *Laaste Nieuws*, sans beaucoup d'élégance du reste, a cru devoir mener contre ces odieux « fransquillons » que nous sommes! On frémit en imaginant ce que seraient devenus MM. Wilmotte et ses amis, sans l'ombre tutélaire de l'article 19 de la Constitution, qui les protège. Rassurons cependant les esprits inquiets : la *section bra-*

(1) Merci, bienveillant article!
(2) Loué soit le Seigneur!
(3) Pauvre Maison!
(4) Heureux Musee!

bançonne n'a pas de dessins attentatoires au prestige de la langue, de la culture flamandes. Elle n'attaque pas le flamand, elle défend, elle sert le français.

Propager celui-ci n'est pas, que nous sachions, offenser celui-là. La section « se propose d'aider au développement » et au perfectionnement de l'enseigne- » ment du français dans les écoles pu- » bliques et d'organiser elle-même, s'il » y a lieu, des cours et des bibliothèques » dans certaines localités. » La diffusion de la langue française est son but essentiel et il n'appartient à personne de lui prêter des attitudes d'antagonisme mesquin. L'éloquente simplicité, la sincérité, la dignité de son programme, la ferveur profonde et sans puffisme de ses adhérents pour la culture de la langue française, la dispensent de ces moyens d'action sans grandeur, sans beauté aucune. Elle ne veut pas, comme trop souvent certains de nos farouches flamingants, user d'autorité pour bannir ou reléguer sans raison tout ce qui ne concourt pas directement à la réalisation de ses désirs.

Et vraiment, l'on serait tenté de croire que la langue, la culture flamandes ne portent en elles qu'une puissance très réduite lorsque l'on constate chez quelques-uns de ses protagonistes une prédilection pour l'emploi des « trucs » de propagande douteux que chaque jour nous apporte, principalement dans le domaine administratif. Ils défrayent la chronique quotidienne de nos grands journaux. Pourtant, combien sont inutiles les mesures coercitives, vexatoires, ou les interventions vaines du genre de celles que j'ai rapportées plus haut, quand on se rend compte de la richesse réelle de la culture flamande, de la véritable et vivante robustesse de sa littérature.

M. André De Ridder vient de publier à ce propos un petit livre (1) qui, écrit en français, contribuera plus efficacement, j'en ai la conviction, à réhabiliter, si c'est nécessaire, la culture flamande. Avec tact, précision, sincérité il évoque le magnifique travail de renaissance et d'évolution que la littérature flamande actuelle accomplit. Il lui consacre, avec une fierté légitime, une étude probe et digne, sans grandiloquence, comme sans mièvrerie. On a la perception bien nette de l'existence incontestable d'un mouvement littéraire du plus curieux aspect, et n'est-ce pas là une preuve irréfutable de la perpétuation de la culture flamande ? Sans contredit, pareille démonstration n'est pas inutile. Elle rencontre cette opinion assez accréditée d'une indigence trop aisément admise, même dans notre pays.

Sans fausse honte, M. André De Ridder rattache les origines de cette renaissance au courant de civilisation universelle qui influença l'Europe intellectuelle aux environs de 1875-1880 pour engendrer en Angleterre le préraphaélisme pictural et poétique, en France, le symbolisme, en Hollande le mouvement des *Nieuwe Gids*, en Belgique, celui de la *Jeune Belgique* pour le français, celui de *Van Nu en Straks* pour le flamand.

Van Nu en Stracks, revue fondée à Anvers, se garda bien de s'en prendre aux « anciens », comme Conscience — Hij leerde zijn volk lezen — Ledeganck, le romantique auteur des *Drie Zustersteden*. Développant normalement la tradition de leur œuvre, les novateurs du groupe la rendirent « plus moderne et universelle. » Une période de transition — mélange de réalisme et de romantisme — où des prosateurs remarquables : Loveling, Tony Bergman, le gracieux

(1) Les lettres flamandes d'aujourd'hui. — Anvers. — De Nederlandsche boekhandel. 1 fr.

et délicat auteur d'Ernest Staas, Armand De Vos, Raymond Stijns, des poètes estimables comme Van Beers, Dautzenberg, Decort se sont produits, témoigne du développement progressif de la culture flamande, de l'épurement lent du goût artistique. Elle prépare Stijn Streuvels, ancien boulanger, puissant peintre verbal, vigoureux descripteur, incomparable paysagiste littéraire; Herman Teirlinck, romancier nerveux et nuancé; Vermeylen, essayiste éclectique, auteur d'une épopée de l'humanité qu'il intitule de *Wandelende Jood* (Le Juif-Errant); Van Langendonck, Vande Woestyne, poète délicat et raffiné; Cyril Buysse, Baekelmans, Vermeersch, Maurice Sabbe, Eeckels, Guido Gezelle, le poète simple et sain, Vanden Oever, Declercq, Hegenscheidt, l'auteur de *Starkadd*, Van Offel, Rodenbach, l'éveilleur d'enthousiasme dont ici même M. A. De Ridder parla avec éloquence le mois dernier. D'autres encore ont apporté à cette culture flamande l'hommage filial de leurs œuvres. M. De Ridder les analyse tour à tour en critique impartial, consacrant un hommage spécial à Stijn Streuvels « maître incontesté du groupe, » celui qui, avant tous, lui a communiqué une signification plus que locale.»

Dégageant les caractères généraux de cette littérature actuelle l'auteur constate : « Presque aucun de nos écrivains n'échappe à la forte empreinte » de la patrie : un amour égal pour la » Flandre éclate à travers leur œuvre » différente, quelque forte que soit l'empreinte française que cette œuvre ait » reçue, telle celle de M. Herman Teirlinck ou de M. Karel Vande Woestyne. »

» Tous nos écrivains flamands sont du » reste, substantiellement nourris de » culture française, » ajoute-t-il. Il signale le génie fortement descriptif des auteurs flamands, leur sens plastique extraordinaire, l'amour de la ligne et de la couleur, leur réalisme, et aussi le *particularisme* intense qui a enrichi la langue des trésors puisés au plus profond des idiomes populaires.

Il ne m'appartient pas, pour ne pas dépasser les limites de cet article, de m'étendre davantage sur cet excellent ouvrage. Il est une œuvre de tendre affection érigée à la gloire de la littérature flamande d'aujourd'hui. Sans parti pris, comme sans aveuglement, son auteur a su déterminer avec preuves à l'appui — les proses, les poèmes, les romans, les études des écrivains de la langue — la place enviable que la production littérature flamande doit occuper dans l'intellectualité continentale. Il a su rendre infiniment sympathique l'œuvre littéraire contemporaine flamande parce qu'elle est l'affirmation évidente d'une mentalité qui eut son heure de gloire dans le passé et dont les fils aujourd'hui attestent la toujours vibrante vitalité.

En rendant ainsi un hommage à ses confrères, M. André De Ridder a plus fait pour la cause flamande que ne pourraient jamais l'espérer ceux dont les gestes inutiles et agaçants, naïfs ou outranciers rendent le « flamingantisme » si déplaisant. Puisse M. De Ridder être entendu quand il condamne « ce » mouvement flamand systématiquement hostile au français », ce flamingantisme qui rêverait « d'une littérature » flamande parquée — comme en une » muraille de Chine — dans nos cinq » provinces des Flandres ! »

LÉOPOLD ROSY.

Proses (1).

NUIT DE MORT.

Cette gémissante nuit appesantit un long deuil sur nos cœurs orphelins, sur nous tous qui sommes seuls comme des lépreux.

Une pluie étrange imprègne l'atmosphère : ses gouttes sales et épaisses, comme les larmes maquillées des filles des carrefours sombres, tombent lourdement sur les silhouettes des édifices, sur les rues et sur les jardins, dont les couleurs se sont noyées dans le tombeau d'un ciel morne et grisâtre.

Les heures rampent sur nos âmes, imbibent nos entrailles et sucent notre sang.

Cette nuit morne est une nuit de mort.

Un chant monotone et simple plane sur les toits et dans ses trois notes glacées et anxieuses enserre les clartés de nos cerveaux, étouffe les flammes de notre volonté.

Et tout est mort.

Là-bas au loin, où nous voudrions nous enfuir, la mer n'agite plus ses vagues joyeuses, car les souffles immenses d'un monstre inconnu les ont dispersées pour la transformer en un marais puant. Les rivières ont arrêté leur cours et ont vomi des boues qui empestent et tuent les poissons multicolores. Les montagnes faibles et molles comme des vieillards épuisés se sont noyées lâchement dans les amertumes de la plaine, et les arbres apeurés et effrayés ont embrassé le sein de la terre, tels ces chauves-souris affolées qui viennent s'agripper dans les noirs cheveux d'un enfant.

...et qui est ta mère, enfant ?

Ne disons rien, n'élevons pas nos voix, ne faisons pas de gestes brusques, car c'est la nuit de mort.

Au loin dans les brumes, le vieux sonneur de l'église, qui domine les toits de nos chimères, est monté sur le clocher pour envoyer comme d'habitude la langue de fer sur le cuivre résonnant de la grosse cloche et s'est arrêté effrayé par les folies des sons, qui pleuvaient sur sa tête comme ces malédictions qui martèlent notre terre.

Ne disons rien par cette nuit de mort, n'élevons pas nos voix, ne faisons pas de gestes brusques.

Les cadavres nous guettent.

La terre pleure

...la nuit de mort.

LES FLAMMES DE NOS LARMES.

(Fragment).

A Mlle R. Simchovitsch.

...Regarde! oh regarde, ces nuages monstrueux suspendus sur les plaines, et qui étouffent, et qui pèsent si impitoyablement sur les fleurs et les herbes! Et ces bouleaux, minces comme des jeunes filles élancées, chassés par la rage du souffle des vents, malades et affolés, penchant leurs têtes en avant pour courir et comme des fantômes enracinés dans les profondeurs de la nuit, ne le peuvent pas. Et ces arbustes et ces jardins qui tendent à rouler vers la folie, à travers les hurlements de terreur et les sanglots, et qui craquent et tombent épuisés de faiblesse.

Entends-tu le vent? Il gronde, rugit, fracasse et hurle en pleurant. Oh, ce sont les pleurs des hommes et des fleurs qui passent sous ce ciel fuligineux, et en mugissant sonnent les trompettes tordues du malheur.

(1) Traduites du russe par l'auteur.

Là, sur cette plaine, il y avait naguère un chemin joyeux et menu, qui serpentait, comme un ruban sur la jupe d'une jeune fille, — et il n'y est plus.

Il y avait une maison blanche et gaie, là-bas sur la colline tout près de la route, où les voyageurs fatigués se reposaient, — et, elle n'y est plus. Et dans cette monstrueuse forêt, il y avait un vieux gardien, il y avait un chien, il y avait des cors qui lançaient leurs voix dans les profondeurs, — et ils n'y sont plus.

O ma bien-aimée! Le ciel charrie de la lave brûlante, les vents rongent mes habits, déchirent mes cheveux, brûlent mes yeux et engloutissent ma voix qui t'appelle vainement.

O ma chérie! Parmi l'épouvante, les sarcasmes des affolés, les éclairs des outrages de ce ciel noir, tu brilles comme le soleil d'antan, et je vais vers toi.

Entends-tu? O, entends-tu ces lamentations des pensées dont les siècles accouchèrent se tordant et se déchirant, et ces plaintes des vieillards édentés, qui me poursuivent. Vois-tu les rangs de ces fantômes accroupis et leurs mains crispées? Et l'incendie de ces lettres hiéroglyphiques que tracent les pattes monstrueuses des éclairs. Et ces oiseaux noirs apeurés et lâches. Et ces cris de terreur des aigles blessés.

Je vais vers toi. Les chemins sont morts et la lumière n'est plus, mais par les zigzags des appels de ce ciel, je te retrouverai.

O ma bien-aimée!

* * *

— Qui es-tu?

— J'arrive des pays lointains. J'ai passé sur les ossements de mes frères, jetés sur les routes tortueuses et rongés par les pluies. J'apporte les affres de la mort et les angoisses de la nuit. Comme un loup écorché, j'ai laissé dans le chemin de la souffrance des morceaux de ma chair, des mares de mon sang empoisonné. Ces pierres et ces rochers abrupts et ces forêts fantastiques ont déchiré mon visage et égratigné mon corps sucé par des sangsues.

J'apporte avec moi les pleurs des vents, qui déchirent l'air et assassinent les arbres, et si je courbe mon corps, c'est que leur charge pèse trop lourdement sur mes épaules. Empoisonné par les éclairs, j'ai perdu mes forces et épuisé mes muscles.

Des rides ont sillonné mon front et mon rire est mort en se convulsant.

Ma danse est morte aussi.

Vous me demandez ce que je suis? — Voilà mon cœur. Je vous l'ouvrirai sans l'aide d'une lancette — ma poitrine est rongée par les vautours.

Voilà mon cœur.

Vous trouverez dans ce morceau de chair ensanglanté, la pâleur des topazes, qui brillent comme les yeux de tigres et parfois comme les orbites des cadavres. Ces blessures qui, avec tant d'indécence, se contractent aux regards des hommes, sont les marques des ongles des bêtes de mes souffrances; ces rides sont les chemins convulsés où s'entrelacent les démons de mes tortures et où ricanent âprement les brumes, les horizons, les lointains et les infinis.

Voilà l'affolement qui parmi les orages de la terreur, secoue les nerfs, fouette le sang, brûle les poumons et écrase l'esprit. Voilà les rêves qui tyrannisent et torturent mon cœur. Et voilà les haillons de mon âme, et voilà le visage saccagé de mon amour.

Vous demandez qui je suis?

Laissez moi vous dire, que quoique pâle, crispé, torturé et convulsé, je ne suis pas venu vous offrir mes blessures et étaler devant vous les sons douloureux de mon chant auréolé de sang.

Je ne suis point un marchand et les biens me manquent. Mais puisque mon

front est déchiré et puisque vous avez bien voulu, ô vierges de bonté! ouvrir vos portes à un truand macabre, laver ses pieds blessés et lui apporter de l'eau, je vais vous ouvrir le cercueil de mon esprit pour vous montrer le suaire lugubre de mes pensées, tissées avec les sourires tordus des éternels pendus.

Je vous dis:

— Si vous cherchez le meilleur, sachez bien que le meilleur parmi les serpents est tout de même un serpent.

Et encore:

— Soyez des prisons et des geôliers de vos chants, comme le sont ces pierres d'Orient qui après avoir dérobé les couleurs de l'arc-en-ciel, les gardent pour toujours.

Et encore:

— Je vous en supplie, ne soyez jamais les espions de vous même, et cassez vos ongles pour ne point déchirer vos cœurs.

— Savez-vous, ô savez-vous, que lorsque l'araignée finit l'étreinte avec sa femelle — elle la mange, que le chat broie, quand il le faut, le cerveau des petits qu'il vient de mettre au jour?

— Et bien! soyez araignées et soyez chats et cassez sous vos dents les Pierres de vos pensées.

Je vous dis:

— Si les ténèbres de la folie vous guettent, allez vers elles, cherchez-les parmi les cortèges hallucinants des deuils et des horreurs, autrement elles vous engloutiront. Si vous entrez sous des voûtes sombres qui répercutent les résonances funèbres de vos pas — n'oubliez jamais que les dalles où vous marchez sont les toits de vos tombeaux.

Et maintenant je m'en vais. Je vais trouver le troupeau des images blessées, les champs semés de pétales de sang et de chairs affaissées.

Je vous dis adieu. Je ne vous baise pas les mains, car mes lèvres brûlent dans le feu de mon sang.

Je vous dis, tout simplement: adieu.

. . . .

... Et celle qui avait des yeux tristes et pensifs me cria: attends! et mit un baiser sur mon front ensanglanté.

CONSTANT ZARIAN.

Le Juif-Errant.

A Maurice Gauchez.

Le soleil grillait le tienne surchauffé. Les dernières, herbes échappées aux chaleurs torrides de juillet, se mouraient, desséchées, faute de sève. L'air dilaté dansait au-dessus de la lande et les grillons, mussés sous les calcaires blancs, se taisaient.

Au milieu de la glèbe enfiévrée, les Mahy, homme et femme, lient, sous le ciel ardent uniformément bleu, les dernières bottes de seigle coupé la veille. Le blé gisait là, en bandes ajourées, d'un jaune clair, plissant ce champ misérable créé avec tant de peine au milieu du plateau aride. La faux étincelante du moissonneur avait couché les épis mûrs, peu remplis, maigrelets, récolte suffisante toutefois pour cette terre où rien ne poussait d'habitude.

Secs et nerveux, les deux paysans travaillaient avec la tenacité, la vaillance des Ardennais dressés à l'école du cheval; elle, Babeth, un peu moins âgée que son mari qui frisait la soixantaine, semblait plus vieille de dix ans. Là-bas, dans ce pays pauvre où la terre ne nourrit ceux

qui doivent vivre d'elle qu'au prix des pires labeurs, les femmes, si belles qu'elles soient, passent et se fanent vite. Le travail les use et les dessèche. Pour s'assurer l'existence, elles s'épuisent, comme les hommes, en de constants efforts. Après trente ans, les visages se rident et se boucanent, au plein air, sous les morsures du soleil et du froid.

Les Mahy, depuis deux ans déjà, avaient, au milieu du tienne, créé ce champ nouveau. Ils avaient brûlé, purgé, fumé, graissé ces arpents stériles donnés gratuitement par la commune. Et le seigle lentement avait poussé, frêle et clairsemé, parmi les milliers de petits cailloux.

Aujourd'hui, l'homme regardait, d'un œil satisfait, les dix petites meules que formaient les gerbes qu'il venait de lier. Elles s'alignaient, épaisses et blondes, coiffées du capuchon de paille qui leur donnait des airs de grosses commères en manteaux. Et des bluets, des coquelicots, des miroirs de Vénus, des fleurs de chardon piquaient leurs flancs clairs de pointes vibrantes. Plus éclatant, le mouchoir rouge qui couvrait la tête de Babeth glanant les derniers épis parmi les guérets effacés, allumait d'une tache de sang vermeil le rectangle tondu où hier, frissonnait encore la moisson.

Gus Mahy souriait. La récolte, sans être grasse, était suffisante. Il ne restait plus au paysan qu'à la charrier, en une seule prise, jusqu'au logis. Il essuya son front hâlé, s'affala dans l'ombre violette d'une meule et but, au cruchon de fer blanc dissimulé dans le blé, une longue gorgée de café froid, bouilli la veille. La glaneuse s'en vint à lui, le tablier plein d'épis. Elle dit en déposant son butin :

— En voilà encore assez pour nourrir mes poules pendant trois jours... Vite! Nous allons retourner, mon homme! Il doit être dix heures au moins. Tu sais que c'est dimanche aujourd'hui? En nous dépêchant, nous pourrons encore entendre un bout de grand'messe.

Tout en parlant, elle parut distraite. Gus s'inquiéta de la fixité du regard, tendu vers l'horizon du tienne.

— Qu'est-ce donc que tu vois-là, Babeth?

— Bin là! Je ne sais pas trop ce que je vois... On dirait un vieux « roulant » qui s'en vient de ce côté.

Puis, après une pose :

— Ma foi, ça m'a l'air d'un drôle de gaillard. Lève-toi un peu, Gus...

Mahy se redressa, examina à son tour.

— En effet, dit-il, voilà un personnage comme il n'en vint jamais dans le pays. A-t-il l'air vieux, bon Dieu!... D'où sort-il? Faut croire qu'il arrive de Matagne et qu'il aura perdu le sentier d'Olloy. Il porte une caisse sur le dos.

— C'est un mendiant, un chemineau, ajouta Babeth apeurée. Défions-nous, Gus, défions-nous! Celui-ci ne me dit rien qui vaille. Il sent le sorcier, l'enfer et la peste. Allons-nous en!...

— Non fait! Je ne m'en irai pas!... Il faut que je voie cet homme-là de tout près. Reste aussi... Voilà qu'il nous a vus; il nous regarde, il vient à nous.

— Si c'est pour mendier, dis que tu n'as rien en poche...

A cinquante mètres de là, surgissant d'un rideau d'aubépines et de noisetiers, un vieillard s'avançait, évitant avec peine les pierres et les ronces. Nul être humain ne paraissait supporter plus aisément le poids des années. Le visage, auréolé d'une chevelure touffue enflammée de reflets d'argent, quoique plissé de mille rides, rayonnait encore d'un grand éclat de vie; et longue, la barbe blanche flottait au vent, boucles des neiges du passé éparses sur la poitrine. Le corps, grand et maigre, vêtu d'un vieil habit trop large, pliait à peine.

Les Mahy frissonnèrent. Les yeux de ce vieillard les troublaient. Une même idée leur traversa l'esprit. Cet homme qui, si vivement, les impressionnait, était peut-être quelque génie pervers, un des esprits diaboliques du pays, celui même de cette terre de misère au milieu de laquelle il leur apparaissait. D'où venait-il? Ce regard limpide et pénétrant, qui les couvrait, fusait comme un rayon de feu, secouait leur volonté fruste.

Babeth fit hâtivement un signe de croix.

Cependant, à cinq mètres de là, le petit vieux, essuyant son front large du revers de sa manche, fit entendre une voix sonore, à peine hésitante. Il demanda, en bon français :

— Dites-moi donc, mes amis, où je trouverai un chemin qui me permettra de sortir de ce maudit pays où je me perds. Il y a-t-il un village tout près d'ici?

— Allez devant vous, fit Mahy. Làbas, au bout du champ, vous trouverez un chemin. Suivez-le. Vous descendrez à Olloy, au milieu de la commune.

— Merci. J'ai hâte de trouver un peu d'ombre et de me mettre à l'aise. Vous comprenez cela. A mon âge, beaucoup ont perdu leurs jambes et ceux qui les conservent en voudraient bien de neuves.

Et l'inconnu si vieux, si chevelu, si blanc, eut un petit rire saccadé.

— Si vous êtes fatigué, ajouta Gus en montrant la gerbe sur laquelle il s'était assis, vous pourriez vous reposer un brin et boire à mon bidon un coup de café froid?

— Merci. Vous êtes bien bon. Je ne puis m'arrêter.

— Vous venez de loin, je gage? demanda timidement la villageoise.

— Oui, oui, de très, très loin.

— Et vous allez?

— Devant moi. Cela a toujours été ma vie, la vie du Juif-Errant, quoi!...

Gus et Babeth pâlirent affreusement et d'un brusque mouvement ils reculèrent.

— Bonne Notre-Dame de Walcourt! Qu'a-t-il donc dit là? fit la commère terrifiée en se signant à nouveau. Le Juif-Errant? Vous êtes le Juif-Errant?

L'étranger eut un sourire et parut étouffer une ironie. Mahy, bouche bée, l'examinait avec stupéfaction et défiance. Il y eut alors un long silence.

— Alors, dit Gus avec peine, c'est vrai tout de même?... Vous êtes Monsieur le Juif-Errant?

— Parbleu! Faut-il que je le répète! Cela se voit assez, sans doute? Je suis bien à plaindre, mes amis!...

Et pour exprimer son malheur, le vieillard leva vers le ciel, en signe de pitié et de détresse, ses mains longues et blanches.

— Pour sûr, c'est lui! coula Gus à l'oreille de Babeth.

Puis, il demanda humblement :

— C'est-il vrai, tout de même, que vous avez toujours cinq sous dans la poche?

— Parbleu! Les voilà, fiston!

Et l'étranger, très amusé, montra deux gros sous et un petit sou français. Puis il ajouta :

— Si vous voulez être généreux et m'en donner cinq autres, je dépenserai ceux-ci à boire un coup à votre santé. Cela vous portera bonheur.

Il tendit son chapeau de feutre. Mais Mahy, qui ne faisait jamais l'aumône, eut l'air de ne point comprendre.

— Alors, achetez-moi du fil, des aiguilles, une boule de savon? ajouta le vagabond se disposant à ouvrir la boîte noire qu'il portait sur le dos.

Gus ne répondit pas davantage. Il s'éloigna à petits pas, saisissant un rateau, gagnant l'extrêmité du champ où, du regard, sa femme l'entraînait.

Le vieillard haussa les épaules; il remit son chapeau de feutre tordu; puis, ayant un peu repris haleine, il s'en fut droit devant lui; à dix mètres de là, il se retourna, eut un geste étrange qui fit frissonner Babeth. Et comme une malédiction, des paroles singulières, incohérentes, tombèrent de sa bouche. Puis, il reprit son chemin.

Les Mahy le virent disparaître dans la gorge schisteuse de la «Goulette» où le raidillon dévalait ferme vers le village. Alors, gravement ils se regardèrent.

— Je crois, dit Mahy, que j'ai eu tort de lui refuser les cinq sous. Il a eu un air si moqueur en s'en allant... Et puis, ces paroles? Tu les as entendues, Babeth?

— Oui...Elles m'ont effrayée!Pourvu, bon Dieu! qu'il n'ait pas jeté de mauvais sort sur notre grain!

— Avec ces gens là, il faut toujours prendre garde...J'ai fait une bêtise, pour sûr... C'est à cause de toi, du reste!... Ce que tu me les aurais reprochés, les cinq sous!

— Bin là, si tu as peur, refilons au village par la route de Vierves, nous arriverons au grand pont avant le Juif-Errant. Là, nous l'attendrons et tu lui feras la charité.

Du coup, ils ramassèrent bidon et râteaux, puis, rapidement, ils escaladèrent le sommet de la roche de « D'seu l'pas » qui dominait la vallée du Viroin, dégringolèrent lestement la pente rapide de la montagne et gagnèrent les premières maisons d'Olloy avant que ne parut, au tournant du chemin, la silhouette de l'étranger.

Ils se cachèrent derrière un tas de fagots de genêts, scrutant, sans pouvoir être vus, la gorge étroite. Le Juif-Errant apparaissait en ce moment, peu à l'aise dans cette descente crevée d'ornières.

— Il a « co » plus d'mille ans, comme il est là! fit Mahy en le dévorant du regard.

— Dire qu'il a insulté Notre Seigneur! ajouta Babeth. Aussi le voilà bien puni! Il « routera » toute sa vie ainsi!

— Faut-il tout de même lui faire la charité, Babeth? Je me dis qu'après tout, puisqu'il a toujours cinq sous en poche, il a de quoi se rassasier?

— Ça, c'est vrai! Et puis, le bon Dieu pourvoit à ses besoins. Filons et garde ton argent, « m'fi »!

Elle l'entraîna, tremblant qu'il ne revint encore sur sa résolution...

En passant devant les maisons du village, la voix des Mahy jette à présent par l'entrebaillement des portes la nouvelle de l'événement :

— « Abie! » Voilà le Juif-Errant qui passe!... Le Juif-Errant est à Olloy!

Des têtes apparurent, surprises, sceptiques ou railleuses. L'étrange vieillard débouchait en ce moment au milieu de la route poudreuse et ses longs cheveux d'argent flambaient dans le soleil. Sa haute stature,à peine affaissée,redressée comme elle était alors, s'imposa tout de suite à tous comme celle d'Ahasvérus, le grand vagabond des siècles.

La nouvelle se propagea avec la rapidité du vent. Elle gagna tout le village, franchit les escaliers de l'église où des paysans, parlant de leurs affaires, étaient censés assister à l'office. puis pénétra dans le temple. Il y eut ici un tel remuement de chaises, de tels bourdonnements que le curé Fosti, énervé par tout ce bruit, se retourna, vers ses fidèles, le front sévère. Mais nul ne vit ou ne comprit son air courroucé. Alors, comme le malaise persistait, et que les paysans quittaient l'église, le prêtre, intrigué, gagna rapidement la fin de la messe...

* * *

« Le Juif Errant est à Olloy! »

La foule en se précipitant répétait

ces paroles. Dans la sacristie, Monsieur Fosti se débarrassa de ses vêtements sacerdotaux et reçut, de la bouche du bedeau, la nouvelle qui venait de remuer toute la masse. Le prêtre alors sourit et haussa les épaules. Puis, moins empressé, il remit tout en ordre, quitta l'église solitaire et apparut au-dessus des grands escaliers.

Tout le village était entassé sur la place, entourant un vieillard de prestance remarquable...

Une femme s'en vint vers le prêtre qui, très amusé de la curiosité populaire, souriait à la scène.

— Mais, Monsieur le Curé, dit la villageoise, il n'y a pas à rire ! C'est bien le Juif-Errant !

Et comme Monsieur Fosti traversait les rangs des curieux, un paysan plus téméraire, pour persuader le pasteur, saisit le vieillard par le bras et, le secouant, l'obligea à répondre.

— N'est-ce pas, l'homme, que vous êtes le Juif-Errant ?

— Mais oui, mais oui !... dit l'étranger. Mais, de grâce, qu'on me laisse passer ! Je suis fourbu et vous m'avez assez vu !

Monsieur Fosti eut pitié de son embarras et vint à son secours.

— Entrez chez moi, mon brave homme ! dit-il.

Et le prenant doucement par la main, fendant la foule qui s'écartait devant lui, il le fit entrer au presbytère, refermant sur les curieux peu satisfaits de cette intervention, la lourde porte de chêne.

Le prêtre conduisit le vieillard à la cuisine. Celui-ci y mangea de fort bon appétit et de cœur joyeux le substantiel repas qui lui fut servi. Puis, quand il se fut bien repu, Monsieur Fosti lui demanda malicieusement :

— Le Juif-Errant est-il content ?

— Très content, Monsieur le Curé, et merci pour lui ! En réalité, le Juif-Errant s'appelle François Capélou, ceci pour ne pas vous effrayer davantage.

— Comme vous êtes là, mon brave homme, vous portez très fièrement un âge que je crois respectable ?

— J'ai quatre-vingt-douze ans. Je suis né à Paris, le jour où on guillotina Danton.

— Et vous avez toujours voyagé ?

— Et oui !... Je suis vagabond de métier et je mourrai tel, au bord d'une grand'route, dans un fossé, dans une grange, dans un bois peut-être !... Mais je suis bon encore pour dix ans.

Il se prit à rire avec éclat, tandis que le prêtre surpris d'une telle sérénité, partageait joyeusement cette bonne humeur.

Cependant, devant le presbytère, la foule était toujours intense. Impatiente, elle attendait la sortie du vieillard. Et la nouvelle courait par les chemins, gagnait les villages environnants.

Le sieur Capélou s'était redressé et avait repris sa boîte tout en se confondant en des remerciements. Le curé lui demanda où il allait.

— Je voudrais rentrer en France, répondit-il, trouver la route de Charleville qui me conduira à Reims où je compte me reposer un peu chez des petits neveux.

— Je vais vous mettre sur la bonne voie, dit Monsieur Fosti. Suivez-moi ; je vous épargnerai l'ennui de devoir supporter toute cette cohue curieuse, victime de votre gros mensonge. Il faudra bien que je lui dise à la fin qu'elle a été trompée.

— Gardez-vous en bien, Monsieur le Curé ! Tant que ces gens-là parleront de moi, ils ne commettront point d'autre mal !... Et puis, ne suis-je pas pour eux un bel exemple de punition céleste ? Annoncez plutôt à vos ouailles que vous leur conterez dimanche prochain, l'histoire du Juif-Errant et vous n'aurez

jamais vu telle cohue en votre église.

Tandis que le prêtre, très amusé, riait de ces boutades, le sieur Capélou reprit son bâton et sa boîte. Tous deux traversèrent alors le jardin, gagnèrent un bosquet de sapins. Puis, Monsieur Fosti désigna au vieillard un sentier qui montait quelque peu dans le bois.

— Suivez ce chemin, dit-il. Vous n'y trouverez aucun importun à cette heure. Vous arriverez à la route de Oignies et de Fumay que vous n'aurez plus qu'à suivre pour être bientôt en France.

Il lui mit un franc dans la main et prit congé du joyeux vieillard. Puis, après qu'il eut dîné de fort bon cœur, Monsieur le curé jugeant que le vagabond était assez loin pour qu'on le retrouvât encore, ouvrit la porte donnant sur la grand'place et annonça à ses paroissiens que, mystérieusement, le Juif-Errant venait de disparaître!...

Le dimanche suivant, l'église regorgeait de monde. Monsieur Fosti parla, comme il l'avait annoncé, d'Ahasvérus; il fit en même temps l'éloge de la charité et recommanda à ses fidèles de ménager et de respecter toujours la vieillesse.

Puis, il termina en promettant le ciel aux cœurs généreux.

« Il fallait, ajouta-t-il, toujours secourir le vieillard malheureux, fût-il même le Juif-Errant. Les cœurs de pierre, ceux-là qui se détournent du pauvre quand ils peuvent donner, paieraient cher, plus tard, leur manque d'humanité ! »

Les Mahy frissonnèrent, atteints par ces paroles. Ils rentrèrent chez eux de très mauvaise humeur... Et lorsque Gus accusa Babeth de l'avoir empêché de satisfaire sa générosité naturelle, une dispute violente éclata. Il y eut, ce jour-là, pour cinquante sous de vaisselle cassée, ce qui, dans la suite, fit toujours penser aux deux rustres que le Juif-Errant s'était vengé d'eux en leur faisant payer dix fois leur premier refus.

JOSEPH CHOT.

Vents dans la campagne.

O vents mystérieux, ô vents
Qui roulez à l'entour de nos blanches demeures
Et des châteaux et des couvents,
Qui suivez nos chemins, qui remplissez nos heures,
O clairs et fluides torrents,

En vous se déversent les urnes
D'en haut, d'en bas, des jours qui chavirent le soir,
Les nectars, les pleurs taciturnes,
Les sueurs et ce que le monde à son pressoir
Fait jaillir en gouttes noctures;

En vous, ô vents, sont suspendus
De tous côtés les fruits des vergers des provinces
Et les pêches pleines de jus,
Les cerises de sang chargeant les tiges minces
Et les prunes aux dos fendus.

En vous, ô mouvantes corbeilles,
Sont la figue de miel, la grappe à douce peau,
Les grains sucés par les abeilles
Et crevés par la grive et vers qui l'escargot
Rampe du milieu des oseilles.

En vous sont tous les fruits pesants,
Les fruits à cœur d'amande et les petites baies,
Les fruits chéris des arbres lents,
Aimés des animaux qui vivent dans les haies
Et précieux à nous, vivants !

En vous se dressent les bâtons
Des lis aux grands pistils et des roses trémières,
Des mufliers pleins de boutons,
Les gobelets comblés d'odeurs et de lumières,
Les calices doux et profonds.

C'est pourquoi, vents des saisons douces,
Pleins de gommes, de sève et d'humides vapeurs,
Pleins d'oiseaux et de graines rousses,
Vous nous jetez souvent en de telles stupeurs,
Assis à l'ombre sur les mousses !

—

Le vent dans la ville.

A mon ami Georges Frégé.

I

Le vent met dans la ville une odeur d'aventure
Qui enivre les parcs à l'étroite clôture.
Les pigeons tournoyants se rappellent soudain
Autre chose que leur monotone jardin ;
Les maisons à pignons sentent leurs mille pierres
S'émouvoir en songeant aux anciennes carrières,
Aux champs mystérieux d'où leurs blocs sont venus
Et, pâles, les humains rêvent des Inconnus.

On regarde la fuite immense des nuages.
Les esplanades sont d'éblouissantes plages
Et comme un tronc de bois desséché qui se fend,
La paisible cité, l'enceinte l'étouffant,
Ouvre son carrefour en étoile, et, farouche,
Sur tous les horizons en même temps débouche.

Le vent souffle! On savoure un goût âcre dans l'air
Comme si l'on avait à ses portes, tout vert,
Le mont environné de forêts, de prairies,
Couvert de pins géants et de sauges fleuries,
Comme si l'on avait au pied du vieux rempart
Déployé tout à coup devant notre regard
Comme l'arène blanche aux coureurs qui piétinent,
L'Océan, remué de colères divines!

Ah! désirs de s'enfuir en des voyages purs
Sur le conseil des airs, de l'heure et de l'azur!
Du moins, buvons le vent qui trouble les platanes
Et regardons de loin, au dos des paysannes
Qui passent dans nos murs, nostalgiques un peu,
Les rubans des bonnets claquer sous le ciel bleu!

II

Le vent ensoleillé remplit encor la ville.
Les voitures avec des femmes, des fleurs filent
Resplendissantes, vont, joyeuses, se suivant,
Et les nuages ronds, blancs, parallèlement
Filent! Les beaux hôtels sont à l'angle des places
Clairs, clairs plus que jamais et le soleil en face
Les frappe comme un flot l'éperon d'un vaisseau.

Les magasins bourgeois qui bordent le ruisseau
Ont des toiles devant leurs calmes devantures,
Des tentes aux couleurs blanches avec rayures
Roses, écrans penchés, placides, mais que l'air
Fait trembler par moments sur leurs tringles de fer,
Et tout en haut, bien loin des ruelles mesquines,
Au fronton des palais, au bout des hampes fines,
Chaque étendard éperdûment déployé bat
Comme dans la ruée ardente d'un combat!

Et je crois aujourd'hui que c'est la ville entière
Qui voyage à travers l'espace et la lumière
Et que ce sont les vents de la course qui font
Battre le cœur, flotter les cheveux sur le front.

Noël Nouët.

Les Pendules.

A Monsieur Delporte, Chef du Service de l'Heure à l'Observatoire d'Uccle.

Loin du bruit, des frissons, des fièvres et folies
Que le bonheur de l'Homme exalte sous les cieux,
Loin des mots, loin des cœurs, loin des mains, loin des yeux
Mathématiquement calmes et merveilleux,
Quatre organismes — fruits de nos mélancolies —
Hors du monde, hors du siècle, œuvrent, comme des dieux.

Leur temple, cœur exsangue, absorbe le silence
En son orgueil farouche, énorme et solennel
Qu'anime étrangement l'effort surnaturel
Des aiguilles en marche; et le prodige est tel
Que l'on croit voir s'unir à leur obéissance
Le roulement complexe et splendide du ciel.

Dans l'ombre recueillie, autour des quatre idoles,
Pour en transmettre l'ordre aux tumultes humains,
L'Electricité veille, et heurte, en des chemins
Mystérieux et sûrs, les cris des lendemains
Et les rêves sculptés parmi les acropoles
Fantastiques du Temps qu'emprisonnent nos mains.

Or le Temps se débat, éparpille en poussière
L'Espérance, l'Amour, la Force, la Beauté
Qui s'attaquent sans cesse, avec témérité,
A l'impassible bloc de son éternité...
Mais des jours et des jours montent vers la Lumière,
Et l'Homme tout-puissant les chevauche, indompté.

François Leonard.

Danse...

Danse, danse sous les pommiers,
Petite, danse...
Il vaut mieux danser que rêver;
Petite, danse!...

Danse, danse sous les lilas,
Petite, danse...
Elève les fleurs en tes bras;
Petite, danse!...

Danse, danse sous le soleil,
Petite, danse...
Ton âme est bleue comme le ciel;
Petite, danse!...

Danse, danse sur la prairie,
Petite, danse...
L'herbe est neuve comme ta vie;
Petite, danse!...

Danse, danse sous les cyprès,
Petite, danse...
Il vaut mieux mourir que rêver;
Petite, danse!...

—

Chanson Nuptiale.

Le batelier qui pêche sur le Tarn
pêche pour sa mie;...
le chasseur qui va, lorsqu'il se fait tard,
à l'affût, tranquille, au bord des prairies
chasse pour sa mie...

L'oiseau qui s'envole avec un brin d'herbe
revient vers le nid...
Et le moissonneur, en liant sa gerbe
sous le ciel d'été quand s'endort la nuit,
chante pour sa mie...

Moi, je suis passé sans baiser aux lèvres,
Sans herbe à mes doigts, n'ayant pas de nid,...
mais je veux, avant que ce jour s'achève,
chanter pour l'amour qui te réunit,
beau gars à ta mie...

TOUNY-LERYS.

(Chanson du Pays).

L'Amour et la Mort

Dans le temps que la lune puissante recueillait sa lumière,(1)
L'Amour errait aux pelouses de thym du Paradis
Et tout autour de lui promenait ses yeux lumineux,

(1) Au crépuscule.

Quand, tournant autour d'un cassier, bien en vue,
La Mort, se promenant toute seule, sous un if
Et parlant à elle-même, d'abord frappa sa vue.
« Vous devez vous en aller, dit la Mort, ces promenades
[sont miennes. »
L'Amour pleura et déploya, pour fuir, ses ailes éclatantes;
Toutefois avant de partir il dit : « Cette heure est tienne :
Tu es l'ombre de la vie, et comme la branche
Se trouve dans le soleil et ombrage tout au dessous,
Ainsi dans la lumière de la grande éternité,
La vie éminente crée l'ombre de mort;
L'ombre passera quand la branche tombera,
Mais je règnerai à jamais sur tout. »

—

Chant.

Larmes, vaines larmes, je ne sais ce qu'elles veulent,
Larmes qui du fond d'un divin désespoir
Sourdent au cœur et s'amassent aux yeux,
A la vue des heureux champs d'automne
Et à la pensée des jours qui ne sont plus.

Frais comme le premier rayon brillant sur une voile
Qui ramène nos amis de l'autre hémisphère,
Tristes comme le dernier rayon qui pourpre celle
Qui sombre sous les flots avec tout ce que nous aimons,
Ainsi tristes et frais, les jours qui ne sont plus.

Ah! tristes et étranges comme, dans d'obscures aubes d'été,
Les premiers pépiements des oiseaux à demi-éveillés
Pour des oreilles mourantes, lorsqu'à des yeux mourants
La croisée lentement devient un carreau lumineux,
Ainsi tristes et frais, les jours qui ne sont plus.

Chers comme les baisers remémorés après la mort
Et doux comme ceux-là feints par une fantaisie désespérée
Sur des lèvres qui sont pour d'autres; profonds comme l'amour
Comme le premier amour et farouches de tout le regret;
O mort dans la vie, les jours qui ne sont plus.

—

In Memoriam A. H. H.

XCIV

Combien pur de cœur et sain d'esprit,
Encouragé de quelles divines affections
Serait l'homme dont la pensée demeurerait
Une heure en communion avec les morts!

En vain tu appelleras, toi ou quelque autre,
Les esprits de leur chemin d'or,
A moins que, comme eux, tu puisses dire aussi :
« Mon esprit est en paix avec tout. »

Ils fréquentent le silence du cœur,
Les pensées calmes et pures,
La mémoire (qui est) comme un ciel sans nuages,
La conscience, comme une mer au repos.

Mais quand le cœur est plein de bruit
Et que le doute à côté du portail veille,
Ils ne peuvent qu'écouter aux portes
Et entendre la familière discorde en dedans.

ALFRED TENNYSON.
(Trad. G.-M. Rodrigue).

J.-L. Forain.

Le talent intense de M. Forain a peut-être moins étonné son époque que l'amertume incroyable de son âme. Et cependant cette époque n'est ni douce ni tendre. Mais elle a reconnu en lui un de ses portraitistes moraux, et l'a couvert d'éloges, comme on élevait prudemment des autels aux Euménides. Il s'est vu rendre les hommages de la peur, et appeler maître parce qu'une certaine partie de la société avait trouvé en lui son maître de haine et d'acerbe pessimisme. Par là il est incontestable que M. Forain est un homme représentatif, et son œuvre et son nom resteront liés à l'histoire de nos mœurs.

Sa personnalité est cependant ondoyante et diverse. Il a été, il est, tour à tour ou simultanément, anarchiste, antisémite, antirépublicain, catholique, mondain, gavroche, réactionnaire. Ces avatars ont surpris. On n'a point vu sans stupeur le dessinateur des filles retourner au giron de l'Eglise, le satiriste de la finance juive fréquenter chez les millionnaires, l'incorrigible gamin de jadis siéger auprès de M. Coppée dans les réunions de la « Patrie française ». Mais la puissance de haine qui anime M. Forain n'a pas désarmé. Elle lui tient lieu de génie, elle en a fait quelqu'un avant d'en faire quelque chose. Il y a dans le poème de Mallarmé, le *Guignon,* un vers où ce grand poète parle des malchanceux, des impuissants « qui convoitent la haine et n'ont que la rancune ». M. Forain sait haïr, et nous prouver que la haine peut aussi nous forcer à trouver de la grandeur dans l'artiste qu'elle anime. Il faut s'incliner, même si l'on avait toujours pensé qu'un grand artiste n'est façonné que par l'amour.

Il semble que le désenchantement misanthropique de M. Degas se soit décomposé en M. Forain, et que l'humeur chagrine de ce merveilleux analyste se soit extravasée jusqu'à devenir cette toxine qui circule dans l'art corrosif de son disciple. M. Degas ne hait

pas. Il observe. Il étudie avec la patiente et ardente sagacité d'un Japonais les tares imposées à la créature par la civilisation, et cela enchante son goût du dessin, son amour du caractère qui n'admet ni beauté ni laideur dans l'étude du vrai. Personne n'a peint plus véridiquement, mais nous ne savons pas ce que M. Degas pense des êtres qu'il exprime. Au contraire c'est, chez M. Forain, l'opinion qui crée le dessin, et ainsi chacun de ses dessins est un testament de sa haine; et comme en chacun d'eux il semble avoir voulu l'exprimer toute, il n'en est pas un seul qui n'ait une signification extraordinaire.

Huysmans haïssait la vie contemporaine, et quand il l'eut, selon son expression, « vomie », il se fit catholique, après avoir dépensé un talent magnifique à clamer ses détestations. M. Forain, que Huysmans goûtait beaucoup, semble évoluer parallèlement à lui sans en avoir les vertus. Nous le verrons peut-être peindre des vierges. Ce ne sera pas beaucoup plus étonnant que de le voir peindre des femmes du monde, étant donné son passé, mais ce sera certainement plus intéressant pour les critiques d'art. En attendant, il est le traducteur des mépris dont les gens du bon ton accablent cette démocratie dont il est issu; la considération qu'il y gagne est encore affermie par la crainte salutaire qu'on a de ces mots justes et cruels dans un monde où il est plus aisé d'être bien né que de bien vivre. Là tous ont leurs péchés secrets, et M. Forain en est le confesseur perspicace, nullement amène, et d'une discrétion conditionnelle. Il entend, il retient, et il est prompt à exprimer; il est donc redouté, et par là même choyé. On lui pardonne aisément d'ailleurs de diriger les flèches de ses mots contre ceux qu'il sert, puisqu'il ne tourne la pointe de son crayon que contre l'état social qu'ils détestent. Et c'est pourquoi M. Forain est devenu célèbre dans un milieu qu'il avait commencé par scandaliser. Son hypocondrie sarcastique ne s'en est d'ailleurs pas adoucie. Elle était trop liée à son talent pour qu'il négligeât d'en doser l'âcreté : et tant qu'il dessinera comme il dessine, c'est-à-dire admirablement, il donnera ce spectacle singulier d'un homme qui, ayant pleinement réussi, semble toujours aigri.

Jamais la bonté n'a tempéré une de ses notations de la vie, atténué sa blague féroce; l'âge et le conservatisme sont venus sans l'apaiser. Ce n'est point à lui qu'il faudrait dire que « le pire n'est pas toujours certain ». Il subodore avec délice la vilenie humaine. Il paraît la dénoncer, mais il ne saurait s'en passer, il l'adore, elle seule le passionne et sollicite ses facultés d'artiste. Ces facultés sont très belles. Si sa peinture se ressent par trop des œuvres de M. Degas, ses croquis ont réalisé une synthèse très personnelle de l'attitude et de la face humaines, et leur apparente négligence est de celle qui n'est permise qu'aux forts. Cela n'a pu être imité. C'est le vrai caricatural, et cela tient de la grande peinture avec une sobriété prodigieuse, par le jaillissement de quelques traits brisés, brusques comme un geste de colère et implacablement exacts. Les légendes de ces dessins, très vantées, sont parfois belles, souvent spirituelles; mais le dessin avait déjà parlé. Il est si intelligent que souvent il a l'air d'un hiéroglyphe, d'une phrase profonde figurée par un seul signe. Vraiment c'est supérieur et personne, pas même Lautrec, ne nous a donné cela.

Toute la vie sociale passe dans cette série énorme. Et cependant on y étouffe. Peu importe qu'on pense ou non comme M. Forain. Le sujet n'aide ni ne gêne l'estimation de sa verve, et ses démêlés

avec Marianne, s'ils ravissent les nationalistes, n'intéressent pas l'amateur d'art. Mais la haine a singulièrement restreint ce grand talent. Elle seule, traduite par la légende politique, requiert les gens de parti, incapables de goûter sans elle le charme des quelques traits et taches que M. Forain se borne maintenant à donner aux journaux. Mais quelle monotone tristesse nous saisit! Eh! quoi, cet homme à ce point doué pour exprimer la vie n'a pas rencontré une figure d'amour, une douceur, un sourire, une clarté de la nature? Toujours cette crispation rageuse, cette tension mauvaise, ce rictus! Et, s'il ne raconte que ses haines, au moins ne soupçonnerons-nous jamais de quels enthousiasmes déçus, de quelles générosités trahies, de quelles aspirations vaincues elles naquirent, et ne verrons-nous jamais ce que cet homme a pu aimer pour avoir été conduit à une révolte pareille? Mais on ne sent pas même de révolte en M. Forain, et s'il a une foi on ne saurait la définir. Il regarde les ignominies de la vie, et il ricane. C'est sa nature, et c'est exaspérant comme une attitude; on est bien plus triste de lui que de ce qu'il relate, car, s'il est toujours armé de son rire éternel, il n'a du moins pas de sérénité, non plus que de passion. Jamais cette âme ne s'est reposée, jamais elle n'a vu ce qui est beau, désintéressé, dévoué, ingénu, loyal; et jamais non plus ses invectives n'ont été dues à la sainte colère. Elle accepte le hideux avec une effrayante tranquillité, et le restitue tel quel avec un talent supérieur qui, malgré sa nervosité, garde toujours quelque chose de froid et d'impassible dans sa netteté.

C'est là un trait bien étrange. M. Forain me semble être le seul caricaturiste pessimiste qui n'ait jamais laissé paraître de l'indignation, de la passion, tout au moins du parti-pris. L'indifférence imperturbable de ce chercheur de tares est effrayante. S'il incline maintenant vers un monde réactionnaire et chauvin, tous les partis pourraient le revendiquer en feuilletant son œuvre. Il les a tous servis, non point en les aimant, mais en divulguant les vilenies des autres, et finalement on voit que cette enquête seule l'intéressait. Au fond, toutes ses variations ne sont que les modalités diverses de son nihilisme anarchiste.

M. Forain se plaît actuellement dans la société élégante et bien pensante sur laquelle ses dessins de jadis nous donnèrent de si terribles documents. Il s'y tient en amateur, désinvolte et cynique, et fait la joie de tous en notant les traits qu'il est toujours agréable de reconnaître chez autrui quand on ne les admet point en soi-même. Par ses propos et ses croquis, il a ainsi porté de l'un à l'autre, dans un monde restreint où tous se retrouvent quotidiennement, d'acerbes vérités que chacun certifiait en se croyant exempt. Le monde, qui s'estime peu, aime ceux qui le châtient, et fête ses frondeurs. Ainsi M. Paul Hervieu s'y fit une place importante par quelques très beaux romans qui sont de durs et implacables réquisitoires, et ce n'est pas le moindre symptôme de la démoralisation d'une société fortunée et blasonnée que cette indulgence bizarre. Elle n'est peut-être d'ailleurs que la suprême vanité de gens qui se croient au-dessus de toute critique et pensent adroit de paraître assez forts pour faire bon visage à leurs plus cinglants satiristes. Ainsi fut-il à la mode d'aller s'offrir aux rudes grossièretés du cabaretier Bruant.

La haine de Marianne, à quoi noblesse oblige, et qui valut jadis au pauvre Mac-Nab ses entrées au faubourg, acheva de décider de la fortune de M. Forain. Il est cependant nécessaire de dire que son art mérite infiniment mieux que de telles raisons de succès;

aux yeux des écrivains et des peintres qui le louèrent jadis, M. Forain restera toujours le Forain du *Courrier Français*, le Forain qui débutait entre Louis Legrand et Willette, le Forain des filles, des noceurs, des rastas et des interlopes qu'il dessinait en maître et synthétisait en des légendes d'une atroce ironie. Si ce Forain-là, psychologue autant que peintre, avait créé le second panneau de son diptyque, si, après nous avoir résumé la laideur née du désir de l'argent, il nous avait montré la beauté des intègres et des pauvres, nous honorerions aujourd'hui un second Daumier. Mais c'est Steinlen qui a peint ce que M. Forain a oublié, et c'est en lui que la bonté, le libéralisme et la tendresse de Daumier revivent. Ces deux anarchistes ont pris deux routes bien différentes.

Il faudra plaindre une Société qu'on jugera sur les dessins de M. Forain, et qu'il construit à l'image de sa haine. On disait, en riant, de Zola, très inexactement d'ailleurs, qu'au lieu de nettoyer les écuries d'Augias, « il en remettait. » On serait tenté de penser, en étudiant l'œuvre considérable de M. Forain, qui lui aussi « en remet » quand il note le vice et ses transformations dans la société vermoulue. Tout ce qu'il dit est vrai, mais il le choisit, et on sort de l'examen de son œuvre avec un grand écœurement. Comme beaucoup de nationalistes, il sert la France en criant chaque jour au scandale et à l'effondrement, en sorte qu'on se demanderait avec angoisse si l'on ne vit point dans le plus misérable des pays; mais un regard autour de soi rencontre tout de même de saines consolations, et s'agace alors du petit rire sec de M. Forain, de son méphistophélisme sans romantisme. On regrette qu'une intelligence si aiguë, un esprit si prompt et un talent si souple soient à demi stérilisés par le doute et l'amertume, par l'impuissance d'envisager l'autre face de la vie, par le désir maladif de la destruction et de la négation, que seule vérifie, en art, l'éloquence du désespoir indigné, par, enfin, la manie de tout ramener à un mot cruel. Il y a là un germe morbide. Et c'est à cause de ce germe que cet artiste d'un énorme talent laisse froid. Il ne passionne pas, il n'est pas éloquent, il n'émeut jamais, il ne fâche même pas. On ne saurait sans puérilité lui garder rancune d'une de ces épigrammes « terribles » qu'il distribue avec une sorte d'automatisme analogue à celui des faiseurs d'à-peu-près. Il fait œuvre de haine avec une méthodique et triste application, et on ne pourrait pas le haïr. On ne peut que s'amuser de la façon dont le trait haineux a été barbelé par un professionnel. On est atteint, mais non touché. Et un tel but ne suffit peut-être pas à remplir toute une vie, quand la nature a mis dans l'homme qu'elle anime le génie de l'observation et du dessin.

CAMILLE MAUCLAIR.

Alfred Tennyson.

Arriver tôt à la popularité, c'est peut-être l'événement le plus désastreux dans l'existence d'un poète, s'il n'a pas le courage de refuser toute concession à ce public qui l'idolâtre. La gloire est exigeante et cruelle : Tennyson expie aujourd'hui par un oubli profond l'engouement et les dithyrambes de ses

admirateurs, car sans cet anniversaire de sa naissance à Somersby, le 6 août 1809, à part quelques fervents d'art, qui aurait songé présentement à parler du poète lauréat de l'ère Victorienne, Lord Alfred Tennyson ?

La foule s'est vengée de ces admirations complaisantes qui voulaient que tout dans l'œuvre du poète national fut parfaitement excellent et qui plaçaient au-dessus de toute critique l'auteur des *Idylles du Roi*.

« Sa réputation, dit H. D. Davray dans le *Mercure de France*, repose sur ce double fait qu'il exprima les croyances, les aspirations et les goûts de la grande majorité de ses contemporains en des vers qui valent surtout par la suprême perfection de leur forme. Pendant soixante ans que dura sa fécondité poétique, il s'occupa de parfaire le style musical, simple et lucide, qu'il s'était de bonne heure formé avec une surprenante précision.

Tennyson rédigea pour ainsi dire la profession de foi de son époque ; il a interprété la mentalité de sa génération ; il fut le sage de l'heure présente. C'est là justement qu'il se limite ; il ne grandira plus ; au contraire, il se démodera, il se diminuera. Si importante qu'ait été sa personnalité, si absolue qu'ait été son autorité, il ne l'exerce plus en dehors de son époque, en dehors de ses contemporains immédiats. »

Je ne sais s'il tombera plus bas, mais nul doute qu'il remontera un jour pour reprendre sa place au rang des maitres ; il ne sera jamais admis parmi les plus grands ; mais il s'assiéra avec les plus beaux sous les arbres du Bois Sacré.

Tennyson fut avant tout un artiste ; il possédait à l'extrême le souci de la forme ; son vers toujours musical, jamais négligé est de plus, d'une surprenante clarté qui devait lui conquérir la faveur de la foule peu apte à goûter une perfection aussi exceptionnelle. D'ailleurs Tennyson lauréat, réprimant tout instinct, tout désir qui auraient pu blesser ses contemporains, exprimait admirablement les sentiments de la classe moyenne ; obligé de compter avec la foule dont il craignait la versatilité, il fut le type du parfait gentleman, l'idéal du bourgeois distingué qui ne bouscule jamais la morale établie et se tient dans les limites du convenu sans oser découvrir à l'humanité quelque horizon nouveau. Lui, d'abord chevalier de l'art pur, qui avait ciselé avec tant d'amour ses premiers vers où il célèbre le moyen-âge romanesque et les mythes antiques, qui avait joint à la pensée de Wordsworth l'exquisité de Keats, il eut le tort de penser que, moraliste, la poésie pouvait servir à illustrer un plan de vie : ce fut l'erreur du poète lauréat, celui qui écrivit *The Princess*, *In Memoriam*, *Maud* et *The Idylls of the King*.

Dans cette partie de sa production que la postérité élaguera graduellement il traite de questions sociales, de l'émancipation de la femme, de l'amour, de la légitimité de la guerre, de la morale ; il essaie d'exprimer à travers les vieilles légendes les aspirations de son siècle. Aussi les *Idylles du Roi* seront toujours pour les artistes une suite de fragments épiques sans unité et sans profondeur, où l'on sent le plus le manque d'énergie et l'absence d'originalité de l'auteur, qui dut, à l'amitié de la reine Victoria et de Gladstone d'être choisi comme poète lauréat devant son compétiteur Robert Browning, de qui l'œuvre pour être moins parfaite est bien plus vigoureuse et plus profonde.

Il faut savoir discerner dans toute œuvre les éléments au charme éternel et l'on doit avouer avec Keigh Hunt, qu'ils sont abondants dans l'œuvre de Tennyson ; dans celle-ci, l'on peut distinguer trois périodes, deux époques de

suprématie, d'art, séparées par une époque néfaste, celle de la composition officielle et populaire. Sans doute tout n'est pas à dédaigner dans cette dernière partie, il y est même de très belles pages; il est certain que c'est la seule qui importe pour le gros public si même, — un peu comme Sully Prudhomme est en France l'auteur du *Vase Brisé* — Tennyson n'est pas en Angleterre le poète de *Tears, idle tears*, (*Larmes, vaines larmes*), ce chant, extrait de *la Princesse*, que l'on trouve dans toutes les anthologies.

Il semblerait que cette période de composition incessante et de virtuosité inutile ait dû éteindre au cœur du poète toute flamme de beauté, mais — et c'est ici qu'il faut rendre justice à son talent — ce poète était si merveilleusement trempé qu'à 70 ans, il put abandonner complètement sa manière un peu guindée, un peu conventionnelle et retrouver le frais lyrisme des premiers poèmes qui éclata soudain dans une éblouissante renaissance.

Edmund Gosse, dans un article de *The Morning Post*, insiste sur cette revivification de l'art de Tennyson.

« Ce génie, dit-il, jaillit comme une fontaine impolluée dans *Rizpah*, dans *The Revenge*, dans *The Voyage of Maeldune*, dans d'autres glorieuses pièces révélées dans les ballades : « Ballads » de 1880.

Le volume de 1885 répéta le miracle : ici c'était *Tiresias*, *Frater ave atque vale*, et cette majestueuse et adorable ode à Virgile : *To Virgil* que l'on doit peut-être considérer comme la pierre d'achèvement du monument Tennyson. Et ce n'était pas tout, dans sa 80e année, le poète publiait un autre volume lyrique contenant de charmantes choses et après sa mort paraissait *La mort d'Oenone* (*The death of Oenone*). De son lit de mort, le noble barde dictait un petit poème, parfait de technique, d'une exquise élévation de sentiment, si bien que nous pouvons dire que Tennyson mourut, comme nul poète anglais ne fit, avec un chant sur les lèvres, la dissolution de la vie poétique et celle de l'existence physique étant absolument synchroniques. »

Ainsi ce bel artiste descendit au vallon du mystère avec sérénité comme il avait vécu et chantant ses derniers vers.

G. M. RODRIGUE.

Sur le poète Guy Lavaud.

Quand parut la première plaquette de M. Guy Lavaud : *La Floraison des Eaux*, quelques critiques — peu lucides, à mon sens — ne manquèrent pas de proclamer que ce petit livre était une preuve nouvelle de la vitalité du symbolisme. Sont-ils aujourd'hui toujours aussi enthousiastes? Osent-ils voir encore dans *Du Livre de la Mort* l'application des doctrines et préceptes littéraires de 1885? C'est, mon Dieu, bien possible! car la clairvoyance fut, hélas! refusée au symbolisme par les fées qui présidèrent à sa naissance. Une doctrine faite de vague et de nuées et n'ayant pas de bases plus solides que l'individualisme et la personnalité, peut toujours affirmer se reconnaître dans une œuvre originale. Il me semble bien plutôt que ces deux volumes font apparaître devant nos yeux l'image d'un classique qui s'ignore.

Pour prouver ce que j'avance, je prendrai l'argument même utilisé par M. Jean Royère (1) : le *rythme*, surtout, du poète servira de base à mes affirmations. D'ordinaire ces questions de technique et de prosodie me paraissent secondaires; je comprends, et j'admets, l'usage du vers régulier ou du vers libre. Mais il est certains sujets — l'élégie spécialement — qui exigent la psalmodie même des alexandrins. Donc des rythmes divers existent; cependant je n'en reconnais que deux : le rythme classique et le vers libre (ou *rythme symboliste*, pour user de l'heureuse expression employée par M. Jean Royère). Or M. Guy Lavaud se sert d'un compromis entre ces deux formes : le vers *libéré* : assonnances, élision des *e muets* devant une consonne, déplacement des césures, enchevêtrement des rimes masculines ou féminines, etc... Pourquoi conserver alors la superstition du nombre 12? Pourquoi donner l'apparence purement typographique de l'alexandrin à ce vers désossé, si ce n'est par un préjugé de « classique quand même »?

M. Guy Lavaud me répondra, je le sais, qu'il n'a pas choisi son rythme : — « *Comme si j'avais* CHOISI! *Peu de gens peuvent comprendre que* LA FORME S'EST IMPOSÉE A MOI *et que je n'ai été le maître que du développement de ma pensée.* (2) » — Ceci m'a l'air plus d'une excuse que d'une explication. Il est regrettable de voir un tel poète s'en remettre à son instinct pour la *forme* de ses vers! On peut comprendre que l'inspiration, que la pensée même, soient intuitives (encore les classiques n'hésitaient-ils pas à les soumettre d'abord au jugement de la raison) mais on ne se représente guère un écrivain se laissant conduire par quelque force intérieure et irrésistible dans le soin de combiner la *facture* d'un poème! Je crois trouver une raison bien plus simple à ce choix du vers *libéré*. M. Guy Lavaud, par haine de la forme classique, veut se créer une prosodie personnelle, et, le vers libre ne le satisfaisant pas pleinement, il se sert d'un compromis entre ces deux méthodes.

Pourquoi ne pas admettre le vers régulier? Ce n'est pas imiter servilement qu'accepter une forme qui s'est constituée et développée avec les siècles pour s'épanouir et se fixer enfin définitivement. Le vers *libéré* — que l'on y réfléchisse — n'est point un développement de l'alexandrin, mais simplement un retour aux formes primitives et barbares de la poésie. Car, de deux choses l'une : — ou bien l'on admet que *chaque* poète crée à nouveau son vers, sans utiliser jamais la tradition, et qu'ainsi la forme, la prosodie, n'existent pas en dehors de chaque poète; — ou bien l'on reconnait l'existence indépendante de cette poésie et, par conséquent, sa naissance, ses premiers bégaiements, ses développements et ses progrès. La première partie de ce dilemme me semble insoutenable; ne contredit-elle pas l'histoire de la littérature? Dans le second cas, puisque la poésie suit une courbe visible, il est aisé de vérifier si l'on avance ou si l'on recule. Nous devons donc conclure que le vers *libéré* est un retour vers le commencement de la prosodie. Le vers *libre* au contraire est un essai, plusieurs fois repris au cours des siècles, et qui se poursuit d'une façon parallèle au développement du vers régulier. Or ce vers libre ou rythme symboliste, M. Guy Lavaud ne l'admet pas pour traduire ses émotions; n'avais-je donc pas raison d'affirmer que M. Lavaud, au seul point de vue prosodique, s'éloignait du symbolisme?

(1) JEAN ROYÈRE : *A propos d'un poète nouveau.* — M. Guy Lavaud. *La Phalange*, octobre 1907.

(2) Lettre de Guy Lavaud à Jean Royère.

D'autant plus que les dissonances rencontrées au milieu d'un poème régulier sont en bien plus grand nombre dans la première des deux plaquettes. Dans la seconde, au contraire, elles se font plus rares; on les dirait involontaires. Je m'explique : presque chaque poème débute par des vers réguliers; ce n'est qu'après quelques instants que les dissonances apparaissent. Ces dissonnances ne seraient-elles pas plutôt de simples *licences?* Le poète semble las de s'être trop surveillé et le voici tout-à-coup qui s'oublie. Peut-être aussi le poète ne sacrifie-t-il la belle ordonnance de son poème que pour satisfaire à sa réputation de symboliste! Que M. Guy Lavaud soit bien persuadé que je ne m'occuperais pas de tels détails, si je ne voyais en lui un de nos meilleurs poètes d'aujourd'hui, un de ceux capables de restaurer la poésie ruinée par les barbares.

Car, à part ces négligences (1) de forme, les autres qualités de M. Lavaud sont classiques. Ce poète a comme la passion de l'unité, de l'ordonnance et de la composition. *La Floraison des Eaux* que certains ont jugée monotone, me plaît au contraire par son unité de ton : chaque poème se renforce du précédent et, tous ensemble, ne forment plus qu'une seule élégie. Il en est de même pour *Du Livre de la Mort*.

L'élégie! M. Guy Lavaud a vraiment renouvelé cette forme qui semblait devoir dépérir depuis l'effroyable *Chute des feuilles* de Millevoye! Le paysage qui jusqu'à ce jour n'était rien qu'un décor pour l'idylle, avec lui se mêle intimement aux états d'âme et même à la vie des personnages. M. Lavaud a le don vraiment exceptionnel des assimilations de la nature. Il rend plus émouvant, plus pénétrant ce qui, dans la Bible, dans Homère, Théocrite, Virgile ou Mistral, n'était que comparaison : je veux dire, *l'équilibre entre les beautés de la nature et celles de la femme.* Merveilleusement, avec quel doigté! il sait supprimer le terme de comparaison sans jamais étonner le lecteur. C'est ce qu'apporte surtout de nouveau et de pleinement réalisé, le jeune poète.

Hier encor tu disais : « Jamais vous reverrai-je,
O roses de la chair sur mon corps consumé
Et refleurirez-vous, ô fleurs de rose neige,
Sur les faibles rameaux de ces bras dépouillés ? »
Tu doutais... et voici qu'elles sont revenues
Toutes les frêles fleurs que jadis tu portais,
Voici comme autrefois des lys dans tes mains [nues
Et des camélias sur ton corps reposé.
En sorte que ta Mort ressemble à ta jeunesse
Et que devant ton lit si largement fleuri
Me penchant sur ton front, ma morte aux belles [tresses,
Je cesse de pleurer, croyant que tu souris. (1)

Je ne voulais transcrire que les quatre premiers vers, mais en les copiant, je n'ai pas osé mutiler ce poëme. Je ne connais pas de plus adorable soupir.

Comme troisième tendance classique je signalerai également l'impérieux besoin que ressent M. Guy Lavaud d'expliquer ses allégories. En ceci surtout le poète s'affirme adversaire des doctrines symbolistes. Enoncer un seul des termes de ses comparaisons, donner la seule matérialisation de ses symboles, ne le satisfait pas; sa claire raison lui demande d'interpréter ses images. M. Lavaud sait trop le prix d'une idée et il veut qu'on saisisse totalement sa pensée et non pas qu'on la déchiffre et, de ce fait, qu'on la déforme. Il a constaté les interprétations diverses que peuvent subir une seule et même image, aussi se plait-il à résumer nettement, en deux vers parfois, souvent en un, l'essentiel de sa

(1) J'emploie ce mot dans son meilleur sens : action de ne pas tenir compte de certaines choses.

(1) *Du Livre de la Mort :* poème VIII, p. 43.

pensée. Je ne puis que l'approuver. En effet, ici encore, un nouveau dilemme se présente à nous, qu'il importe de résoudre avant de se décider à écrire! — ou bien l'on écrit pour une majorité de lecteurs, — ou bien pour une élite qui se trouvera presque exclusivement composée d'écrivains. Dans le premier cas il est nécessaire d'être clair. Dans le second, on comprend la beauté du vague et de l'indéfini : les poèmes de Mallarmé, par exemple, peuvent servir de régal à une élite restreinte de poètes. Mais c'est ici même qu'est le nœud de la question. Ces poèmes sybillins qu'on livre à la sagacité d'un petit nombre de littérateurs, ne font rien que suggérer, à leurs lecteurs, des pensées et des images nouvelles; ils sont des forceps intellectuels, ils coopèrent à de neuves créations. C'est-à-dire qu'ils se réduisent à l'utilité des paysages naturels ou des émotions intérieures. Ils sont des instruments de création, mais ne sont eux-mêmes ni une création ni de la réelle beauté.

M. Guy Lavaud, au contraire, en déterminant ainsi sa pensée, limite la rêverie aux seules bornes qu'il lui a prescrites. Il ne laisse donc admirer que son œuvre et défend, de la sorte, toute divagation à son sujet.

Attendons avec confiance son prochain volume où de nouveaux progrès encore viendront confirmer sans nul doute les espoirs que nous fondons sur lui.

JEAN-MARC BERNARD.

Les romans.

FLORIAN PARMENTIER : *Déserteur?* (Paris, Gastein-Serge.) — FERSEN : *Et le Feu s'éteignit sur la Mer* (Paris, Léon Vannier.) — JEAN BOX : *Totia* (Bruxelles, Paul Lacomblez.)

Il était quelque peu téméraire d'écrire un roman comme celui que M. Florian Parmentier nous offre sous le titre de *Déserteur?* Il y a toujours de la témérité à faire ce que d'autres ont fait de main de maître. Le roman de Lucien Descaves *Sous-Off*, qui dénonce l'atmosphère avilissante, déprimante et même odieuse de la vie des casernes, devrait lasser les imitateurs qui n'y peuvent rien ajouter. Je sais que l'auteur de *Déserteur?* a voulu défendre une thèse et c'est en cela, en cela seulement, que son œuvre diffère de sa redoutable devancière : Un soldat appelé auprès de sa mère mourante, et à qui l'autorisation d'aller l'assister est refusée, est-il déserteur s'il s'absente malgré la volonté de ses chefs? Ainsi se pose la question, je crois. Ces passages de l'œuvre, où ne manquent ni une certaine éloquence, ni une émotion sincèrement ressentie, ne comprennent qu'un nombre infime de pages, toutes les autres étant consacrées à la description peu édifiante de scènes de chambrées. L'auteur, dont la sensibilité s'accommoda fort peu du régime militaire a écrit une autobiographie, c'est visible. Les faits dénoncés sont vus ou vécus, mais je ne puis m'empêcher de croire qu'ils sont exagérés. La vie de soldat serait une vie infernale si, à part les brimades et autres mauvais tours qui s'y jouent à plaisir, elle était rendue

insupportable par des exactions inhumaines, des dénis de justice qui révoltent et font haïr.

Déserteur? est donc l'œuvre d'un écrivain à l'esprit outrancier. Ceci n'est pas pour déplaire. C'est de la couleur mais sans gradation de nuances; de la couleur pas toujours belle, beaucoup s'en faut, car la plume de M. Florian Parmentier qui se veut réaliste sans défaillance, a abdiqué toute grâce attique. N'importe! son courageux effort est louable. Il faut même passer à l'auteur la fantaisie qu'il a eue d'exposer une thèse et de l'avoir laissée sans conclusion.

Et le Feu s'éteignit sur la Mer! J'ai eu un instant de joie en commençant la lecture du livre de M. Fersen qui rappelle, par son titre, l'œuvre maîtresse, si humaine et si vivante, de Rudyard Kipling: *La lumière qui s'éteint*. Cependant, je l'avoue, le charme n'a pas été de longue durée. Après la belle page dédiée à Capri, « l'île de la Clarté, de la Langueur et du Calme », après le poétique début qui semble promettre une œuvre hautaine, admirable, je suis retombé dans les détails peu captivants d'une histoire assez banale, dont les héros ne sont qu'esquissés, ébauchés; fantômes qui ne disent rien que de trivial.

Pourquoi faut-il que les promesses du début avortent si misérablement? J'en attribue la raison à la hâte d'une composition qui ne peut être, dès lors, qu'artificielle. Je veux étayer cette opinion en relevant quelques négligences impardonnables comme celles-ci :

« C'était elle qui, son petit malade, là-bas, était venue le voir et l'avait soigné ».

« Il avait grandi ainsi, au fur et à mesure de sa mauvaise mine changeant de bahuts et de boîtes ».

J'opposerai à ces phrases obscures, incompréhensibles, ces lignes qu'on peut lire au seuil du livre, et qui sont une belle évocation :

« ... l'allée droite alignait parallèlement ses cyprès orgueilleux semblables à du bronze. Ici, une source fusait, pisti frémissant, diamanté de soleil. Là-bas des escaliers de marbre couverts par le lierre et le jasmin étageaient leurs gradins humides et des statues. Plus loin parmi les touffes de laurier, une colonne corinthienne se dressait vers le ciel Tout en haut, enfin, voilé d'atmosphère luisait le mur rose du palais des Archiducs : C'était beau comme la procession des voluptés du monde. On aurait voulu là des cortèges de nudités ».

Et le Feu s'éteignit sur la Mer est une œuvre inégale qui, pour être belle et parfaite, devait être mûrie. Fersen le pouvait.

Dans son roman *Totia* M. Jean Bo a noyé en de copieuses digressions un sujet ténu, à peine susceptible d'alimenter une nouvelle. Cependant le sous-titre « Roman colonial » laisse attendre mieux. On espère des évocations de sites, des descriptions de mœurs ou de coutumes qui ont toujours le don d'intéresser parce que bizarre étranges. Rien de tout cela; mais une présentation de gens sans âme dont les dialogues sont sans suite, les discussions sans passion. La nature extrême-orientale, dont tant d'auteurs ont vanté la luxuriance et la splendeur, apparaît, ici assez terne. Quant au texte, il est écrit agréablement, sans trop d'inspiration de style courant et le critique en terminant la lecture, comme dirait Arvers: n'ayant rien demandé et n'ayant rien reçu.

O. De Vuyst.

Les théâtres.

THÉATRE ROYAL DU PARC : *Madame Sans Gêne.* Pièce en quatre actes de MM. V. Sardou et E. Moreau. — THÉATRE ROYAL DE L'ALCAZAR : *Le Boute-en-train,* Comédie en trois actes, de M. Alfred Athis.

Assez périodiquement, des troupes quelque peu hétérogènes viennent faire revivre pour quelques soirées des pièces à succès, telle *Madame Sans Gêne,* que Francisque Sarcey eût volontiers cataloguées sous le nom de pièces pour « braves gens ». D'après lui, les « braves gens » ne sont pas ceux qui, arrivant au théâtre absolument harassés, fatigués, ont besoin d'un rire amer, macabre, de ce que nous appelons le rire « rosse ». Non, celui-là est un brave homme « qui, » trois ou quatre heures par jour, se » déprend de ses intérêts, de ses soucis, » pour s'intéresser au bonheur ou au » malheur de personnages imaginaires, » ou pour rire de leurs petits ridicules ». Il faut croire que les braves gens sont fort nombreux puisqu'ils assurent régulièrement la fortune du répertoire Victorien Sardou. Sardou connaissait leur mentalité et puisqu'en somme, la « rosserie » n'était pas son fort — ou son faible — il savait rendre intéressants le bonheur et le malheur de ses personnages, et comme ceux-ci étaient souvent historiques, il leur imaginait des actions bien plus attrayantes que si elles eussent été réelles. « Quand l'Histoire fait du drame, a-t-il écrit un jour, elle le fait bien ». Quel dommage que sa modestie l'ait empêché d'ajouter : « M. Sardou le fait encore mieux qu'elle! »

Certainement il eût dit vrai! Car il est le maître du drame pour « braves gens ». Ceux-ci vont au théâtre pour rire — sans méchanceté — des petits ridicules des personnages de la comédie.

Et ici l'auteur écrit sa pièce sur ceux de la maréchale Lefebvre : généreux; gavroches; ils sont héroïquement poudrés de gloire; ils sont si sympathiques, que le « brave homme », ignorant de scepticisme autant que d'humanitarisme, s'alarme, se réjouit, s'insinue sans s'en douter dans l'atmosphère de la cour impériale du «Corse aux cheveux plats»; l'émotion le gagne; il a l'âme d'un grognard de la garde, il fait des vœux pour cette bonne « Sans Gêne » et s'inquiète vraiment des péripéties de l'aventure dans laquelle elle s'est lancée; il applaudit en toute sincérité quand elle triomphe. Le rideau peut se baisser; le brave homme, vibrant encore de son alerte, est rassuré... Le théâtre lui a donné tout ce qu'il lui demande : une secousse sentimentale. un délassement sans effort et sans qu'aucun ennui ait surgi. Le «brave homme» et l' « heureux auteur » se sont compris

Mme Andral a joué avec beaucop d'entrain et d'enjouement le rôle de la Maréchale; M. Keppens avec beaucoup d'autorité celui de Napoléon. M. Franck-Morel fit un maréchal Lefebvre convenable.

A l'Alcazar, une nouvelle Direction où nous retrouvons le sympathique M. Meer, a donné comme spectacle de début *Le Boute-en-train*, comédie en 3 actes de M. Alfred Athis. M. Jules Berry a incarné très prestement le rôle d'un jeune homme avenant que des embarras d'argent obligent à entrer dans la peau du prince de Sylvanie. S'il y gagne le crédit nécessaire, il fait la connaissance des mille petits désagréments des grandeurs. Vous les énumérer serait trop long Homme de ressources, le pseudo prince surmonte heureusement, comme vous pensez, les désagréa-

ment orgueilleux des deux héritiers. Gabriele D'Annunzio, aussitôt après la mort de Carducci, a bien voulu se proclamer royalement l'unique successeur du grand Défunt.

La fiaccola che vivo Ei mi commette
l'agiterò sulle più aspre vette.

(*Le flambeau vivant qu'Il me confie je vais l'agiter sur les sommets les plus apres.*)

M. D'Annunzio est, vraiment, la personnalité la plus haute de la littérature italienne de nos jours. L'indomptable énergie qu'il déploie, sans arrêt, dans sa création multiforme est toujours un titre qui lui vaut bien le premier rang.

M. Pascoli (son aîné) semble depuis quelque temps vieillir, dans ses œuvres: et l'on peut dire que la curiosité littéraire de la jeune génération d'Italie est presque exclusivement éveillée par l'apparition d'une œuvre d'annunzienne. Cela a été confirmé, cette année, par la représentation de *Fedra* et par la publication de *Nuovi : Poemetti.*

Fedra est une des tragédies les moins réusies de M. D'Annunzio. Il est fort difficile de comprendre comment un esprit très avisé, tel que celui du poète d'Abruzze, ait pu encore une fois se laisser séduire par la chimère fossile d'un Théâtre Grec de ce genre.

Le personnage de *Fedra*, dans sa décrépitude scénique, ne pouvait pas, quoique évoqué avec une certaine richesse verbale, avoir une vie nouvelle et aspirer à la conquête de l'avenir. M. D'Annunzio déploya des efforts héroïques pour arracher des étincelles de passion à ses poupées archaïques.

Mais, dans l'ensemble de la pièce, le public a compris l'extrême caducité de tout un système artistique de pénible imitation classique. Le succès, dans les principales villes d'Italie, n'a été qu'une froide proclamation d'estime littéraire. Estime que la critique se hâta, cette fois, de contester fort sérieusement.

L'un des plus beaux et rares talents critiques d'Italie, M. G.-A. Borgese nous apprend, tout simplement, que les vers de *Fedra, sont de mauvais vers.* » Cela est certain : jamais, comme dans cette dernière pièce, n'a éclaté le défaut capital de l'œuvre d'annunzienne : *La monotonie de l'éloquence.* Les éléments secondairés sont exprimés avec une solennité identique à celle des éléments essentiels. D'où, désormais, une source inépuisable de lassitude : quelquefois, on peut bien le dire, d'ennui profond.

L'Italie invoque, à présent, un grand poète bien différent : le poète qui chante comme on pense parmi les étoiles et comme on parle dans les rues.

M. Pascoli, autrefois, paraissait en marche vers ce but éternel de la poésie.

Avec *Myricæ* nous dirons de plus : il chanta comme l'on chante le long des sentiers de la campagne. Ce fut dans *Poemi Conviviali* qu'il arriva aux sommets de son art. Mais c'était déjà un art usé, avec un vernis professoral. Dans *Poemetti*, dans *Canti di Castelvecchio*, le poète mêla dans une admirable fusion ses qualités autochtones de pensée et de forme. La déchéance commença avec les *Canzoni dell'Olifante :* et elle paraît continuer avec ces derniers *Nuovi Poemetti.*

Au fond, cet homme, dans le vingtième siècle, ne respire et n'exprime qu'une vie morte. L'Italie moderne, pour lui, n'est qu'un petit coin de province. On pourrait dire que ce qui intéresse davantage ce poète, à l'heure actuelle, c'est le plus petit potin du plus petit pays dont il connaît, très bien, avec l'argot, les commérages. Et cette poésie, lorsqu'elle lance de rauques éclats de trompettes pour chanter une épopée rouillée comme dans l'*Olifante*, aboutit, presque toujours, à nous

onner le bonheur lourdaud de la nédiocrité humaine observée dans la ullité d'un entourage villageois. M. Pascoli, au fond, est, toujours, un écrivain le patois, une âme provinciale qui nodule son joli chant rustique. Que onnaît-il, désormais, ce grand vainqueur des concours de poésie latine, de a vie que l'on vit, aujourd'hui, dans les nilieux des grandes villes où la consience véritable de la Patrie future vient e former sans relâche?

C'est pourquoi, en Italie, les jeunes alents d'avenir regardent avec enthouiasme le grand mouvement littéraire et politique créé par le poète F. T. Marinetti sous le nom de *futurisme*. Cette loctrine libératrice qui a déjà fait le our du monde, triomphe quotidiennenent des polémiques les plus violentes et des attaques acharnées que lui livre a coalition des professeurs et des archéologues d'Italie. Milan est la seule ville de la péninsule d'où pouvait partir un mouvement d'une si grande imporance.

Dans ses murs vibrent tous les courants les plus nécessaires à la vie noderne de la Nation. L'élément économique qui attire, désormais, à son centre tous les besoins des différentes contrées d'Italie, y épouse naturellenent l'élément spirituel et vient, chaque our, le féconder.

Ici, la vie artistique a toutes ses fièvres bienaisantes. Les théâtres de Milan dictent la loi au monde théâtral italien. Ses journaux dirigent le goût esthétique du pays. Des poètes nouveaux y chantent et y sont écoutés. Giampietro Lucini (un beau talent révolutionnaire qui est l'aîné de ces jeunes écrivains) vient de lancer le *Verso Libero* (une Bible colossale de l'art poétique) : et il prépare *Revolverate*, un livre qui sera un brûlot.

Federico De Maria, l'un des plus vaillants futuristes, sicilien de naissance et milanais d'élection, avec la *Leggenda de la Vita* a chanté une des plus audacieuse nouvelles harmonies italiennes de ces derniers temps. Enrico Cavarchioli (le plus jeune de tous ces poètes) dans *Ranocchie Turchine* a répandu tout son génie vibrant dans une fête de rimes et de rythmes qui, merveilleusement symboliques, expriment tout entière, dans une belle impétuosité futuriste, la vie sceptique de la modernité. Et bien d'autres livres paraîtront grâce à l'autorité du poète du *Roi Bombance* de qui la France attend le chef-d'œuvre princier du *Futurisme* et à qui la jeune Italie reconnaît le titre de maître dans une poésie digne du temps où les automobiles filent sur la terre et les aéroplanes volent dans le ciel.

PAOLO BUZZI.

Petite chronique.

Notre critique d'art, notre excellent ami Maurice Drapier a épousé à Gand, le 23 septembre, Mademoiselle Adrienne Guequier. Nous adressons à notre collaborateur et à sa femme nos plus chaleureuses, nos plus vives félicitations et nos vœux les plus cordiaux.

—

Nos Samedis. — Nous publierons dans notre prochain numéro le programme de *Nos Samedis* pour cet hiver. La première séance est fixée au 20 novembre.

—

Le banquet organisé à l'occasion du Xe anniversaire du *Thyrse* aura lieu le samedi 27 novembre, à l'Hôtel de l'Espérance, place de la Constitution,

Bruxelles-Midi. Mme Delbove-Derboven, du théâtre du Parc, Mme Laure Dewin, du théâtre de la Monnaie, M. Georges Carpentier, du théâtre du Parc nous font l'honneur d'y assister. Nos sympathiques convives interpréteront du Giraud, du Lemonnier, du Verhaeren.

Les adhésions peuvent être envoyées à la Direction du *Thyrse*, rue du Fort, 16. La souscription est fixée à 5 francs.

—

Lettres russes. — M. Constant Zarian, dont nos lecteurs apprécieront dans ce numéro le talent aigu et nerveux donnera désormais au *Thyrse* des *Lettres russes*. Qu'il soit le bien venu parmi nous et qu'il agrée tous nos remerciements.

—

Livres nouveaux. — A paru, aux éditions du *Thyrse : Les Maîtres classiques du XVIIIe siècle* (Bach, Haydn, Mozart, Beethoven) par V. Hallut, notre sympathique critique musical. Le volume, d'un format très élégant, contient quatre portraits hors texte. Adresser les souscriptions à la direction du *Thyrse*. Deux francs le volume.

La librairie Etienne Hovsepian éditera bientôt *Les Saisons Mystiques*, le nouveau livre de notre ami G. Ramaekers.

Les *Contes Wallons* de notre jeune confrère Désiré-Joseph Debouck seront mis sous peu en vente au prix de franc 1.75. Ils contiennent quatre contes : 1. Le Crollé ; 2. Conte à pleurer ; 3. Farces de rustres : *a*) Le chat ; *b*) Une vengeance ; 4. Le petit Vacher. Adresser les souscriptions à l'auteur, 52, rue de Saint-Gilles, Bruxelles-Midi.

Styn Streuvels, le bel écrivain flamand va publier une traduction flamande du vivant roman de notre excellent confrère Ferdinand Bouché : *Les Mourlon*.

—

Hommage. — Les admirateurs, les amis et les anciens élèves du savant maître liégeois, M. Maurice Wilmotte, se sont réunis pour lui offrir à l'occasion de son 25e anniversaire d'enseignement, un volume de *Mélanges d'histoire littéraire et de philologie*.

Le recueil comprendra environ 800 pages ; le prix de souscription minimum, donnant droit au volume et payable par mandat adressé à M. G. Cohen, 3, rue Severo, Paris XIVe, ou à la réception, a été fixé à 10 francs.

—

Expositions. — *Bruxelles. Musée Moderne*, IIe Salon annuel de l'association d'art *Union*. 2-24 octobre.

Tournai — Cercle artistique La 25e Exposition des Beaux-Arts et d'Art appliqué restera accessible au public jusqu'au dimanche 18 octobre, de 10 heures à 5 heures. Pendant la même période, restera ouverte, à la Halle-aux-Draps, l'*Exposition des Œuvres d'Artistes Tournaisiens du XIXe siècle*. Le prix d'entrée est fixé à 1 franc par personne, donnant droit à la visite des deux Expositions. L'entrée pour l'Exposition de la rue des Clairisses, seule, est de 50 cent.

—

Charles Demange, le jeune auteur du *Livre du Désir*, sur qui les lettres françaises fondaient beaucoup d'espoir, est décédé à Epinal récemment, à l'âge de vingt-cinq ans.

Nous présentons à la famille du défunt nos respectueuses condoléances.

—

Nous remettons à notre numéro de novembre le compte-rendu de l'exposition, au Musée moderne, du Cercle *L'Elan*.

—

L'Ecrin. Du *Figaro*, 25 septembre, signé : Ph. Emmanuel Glesener :

J'ai renoué connaissance avec ce Pierre Nozière, ce délicieux bambin de cinq ans qui avait commencé de *respirer le jour* au quai Malaquais....

L' " Ame belge ".

A propos d'un livre récent :
Histoire de la Littérature belge d'expression française, par M. Henri LIEBRECHT.
Préface de M. E. Picard. (Vanderlinden, éditeur à Bruxelles.)

L'art de M. Henri Liebrecht n'est, en rien, un art « raciné », un art « du terroir », un art « de chez nous »; ce n'est point par la méthode tainienne qu'on pourrait expliquer sa formation, ses caractéristiques, ses qualités. Il est dans sa nature, il est dans sa logique intime de s'affranchir de tout régionalisme, de toute particularisation; et si quelque jour le jeune écrivain se préoccupait trop d'en faire « un exact reflet de ses ambiances », je crois bien qu'il irait à l'encontre de sa sensibilité, imprudemment... Aussi, je ne m'étonne nullement de rencontrer, dans son « Histoire de la Littérature belge », une adhésion quasi-totale à cette théorie de l' « Ame belge » dont on attribue — faussement, d'ailleurs — la paternité à M. Edmond Picard. Car cette théorie ne peut guère séduire que ceux-là de nos littérateurs qui bénéficient d'une telle « indépendance » d'inspiration. Les autres, eux, ne s'avoueront jamais « belges » — au point de vue littéraire, s'entend. — Les Wallons se sentent trop différents des Flamands et les Flamands des Wallons pour qu'ils puissent croire, les uns et les autres, à la possibilité d'une fusion. « Il y a des écrivains belges, c'est-à-dire flamands ou wallons, mais il n'y a pas de littérature belge. A part de vagues travaux officiels qui sont belges dans le mauvais sens du mot, je ne vois guère que des œuvres qui, tout en gardant un fort accent wallon ou flamand, doivent énormément à l'influence française ou européenne ». Ainsi parle M. Fernand Séverin. « L'expression géographique et politique qu'est la Belgique contient deux races bien distinctes qui ne sympathisent pas et qui sympathisent moins encore maintenant que par le passé... Elles ont chacune leur génie propre, et il est malaisé de concevoir le moment où ils pourront se confondre ». Ainsi parle M. Maurice des Ombiaux. « Je ne vois aucune tendance commune aux écrivains de nationalité belge... Si ce n'est celle d'aller s'établir à Paris ». Ainsi sourit M. Louis Delattre. Est-il nécessaire d'ajouter à ces affirmations, d'une absolue netteté, d'autres, non moins significatives, de MM. Hubert Krains, Stiernet, Demolder, Maubel, Carton de Wiart? (1) — Je le répète : c'est parce que M. Henri Liebrecht ne possède pas l'expérience intérieure du fait même — extrêmement compliqué, d'ailleurs — de l' « enracination », qu'il peut aussi facilement adhérer à la doctrine toute factice d'une « originalité belge ». Il n'en sent pas en lui les contradictions. Sans défiance, il confère à une démonstration d'historien une valeur esthétique, c'est-à-dire psychologique, que l'historien — en l'occurrence M. Pirenne — ne lui donne point Peut-être encore oublie-t-il que l'unité d'une nation n'est pas le signe d'une parfaite homogénéité, et que si, au point de vue patriotique, une telle homogénéité serait peu désirable, au point de vue artistique, elle est franchement néfaste. Mélangez les couleurs les plus éclatantes de la palette, qu'en résulte-t-il ? Du gris. Un art qui procède d'une inspiration éclectique est un art impuissant et avorté. L'éclectisme est un idéal d'aca-

(1) Voir tome I du *Thyrse*. Enquête sur la situation des lettres belges.

démie. Prétendre tout accorder, tout unifier, tout concilier, c'est se dépersonnaliser, s'affaiblir, se nier, et cesser précisément d'être intéressant et utile pour autrui. Dans la compétition pour la gloire, seules les œuvres « typiques » triomphent. N'est-ce point parce qu'il a été si frénétiquement flamand que Verhaeren a conquis une renommée universelle...

Mais M. Henri Liebrecht ne pouvait qu'être séduit par une théorie qui non seulement lui permettait d'écrire une « histoire », au lieu d'un simple « tableau » des lettres belges, mais encore lui fournissait la matière d'une conclusion précise. Coudre bout à bout quelques centaines de biographies, eussent-elles même — et c'est le cas — les mérites de la documentation patiente et de la juste proportion, est une tâche quelque peu ennuyeuse, et l'on comprend fort bien que le poète des « Fleurs de Soie » ait préféré, à l'absence de tout lien entre les parties diverses de son œuvre, un lien purement artificiel. La théorie qui lui a servi à l'établir, il l'a abandonnée, d'ailleurs, quand elle pouvait devenir d'une application périlleuse. Il n'a pas entrepris d'y ramener tous les phénomènes de notre littérature et ne s'est jamais dissimulé la complexité et l'hétérogénéité de ceux-ci. Il reconnaît combien nous furent bienfaisantes les influences françaises, sans restrictions chagrines. A aucun degré, il n'est systématique et exclusif; et si l'on peut lui reprocher d'avoir — dans son souci d'unité et de composition — peut-être aussi pour satisfaire aux exigences de l'enseignement — adopté une doctrine un peu simpliste, il faut lui rendre cette justice qu'il n'y puise pas — comme certains — prétextes à contemptions furibondes et à pontifications faciles. La probité de cette attitude se remarque d'autant mieux que « L'Histoire de la Littérature belge » accumule, en ses pages premières et sous une autre responsabilité que celle de M. Liebrecht, tout ce qui pouvait lui servir de repoussoir...

Mais quelles que soient les commodités didactiques de ce système de « l'originalité belge » employé, ainsi que le fit le jeune critique, avec tact et discrétion, quels que soient ses mérites simplificateurs, il eût été préférable cependant de l'écarter sans la moindre hésitation. Il n'explique rien — ai-je dit déjà — de la sensibilité et de l'esprit de nos écrivains, et l'on chercherait vainement à découvrir une seule œuvre à laquelle il puisse s'adapter exactement: le talent de M. Edmond Picard lui-même y contredit, et de la façon la plus catégorique. (1) Il nie, au profit d'un éclectisme déplaisant, cette tendance au « typique » qui porta certains de nos compatriotes à « s'occidentaliser » davantage encore: le Demolder de « la Route d'Emeraude » et de l' « Arche », le Maeterlinck d'avant Saint-Wandrille, le Maeterlinck de « la Princesse Maleine » et de « Pelléas », en sont des exemples caractéristiques. A aucun degré, ce système ne constitue donc une méthode esthétique. Mais il est une dernière raison de le rejeter qui doit tout particulièrement obliger l'historien de nos lettres: c'est qu'il nous est né depuis plus d'un demi-siècle déjà, qu'il a été un moment capable d'influence, qu'il a été expérimenté — en quelque sorte —

(1) Le Belge est foncièrement optimiste : M. Picard a écrit « Fatigue de Vivre » et rimé « La Désespérance de Faust »; le Belge est réaliste : M. Picard aime le Théâtre Idéologique, le Belge est empirique : M. Picard a signé le « Droit pur »; Wiertz est une exception dans l'art « belge » : personne n'ignore qu'à la devise « l'Art pour l'Art » de la Jeune Belgique, l'auteur du « Juré » opposa une formule d'Art Social... Ce sont là des contradictions fort significatives.

dans notre vie littéraire même et que les faits — dans leur implacable logique — se sont prononcés contre lui. Le livre de M. Henri Liebrecht note que, vers 1833, Nothomb « cherchait à déterminer *la loi de sociabilité belge*, et à établir *notre besoin de nationalité*. Mais « la philosophie de l'histoire n'était pas encore créée pour nous et s'il a le pressentiment d'un état de choses qui va faire apparaître bientôt le caractère de la nation belge, il ne sait pas encore déterminer la psychologie de la nation. » Cette préoccupation requit, pendant un long temps non seulement nos historiens, mais aussi nos critiques. Et ceux-ci réussirent fort bien à « déterminer la psychologie de la nation » — longtemps avant la venue de M. Pirenne. J'en trouve la preuve dans une étude parue en 1857, dans le volume XV de la *Revue Trimestrielle*, sous la signature de Salvador Morhange, où trente pages durant (1), et non sans éloquence, est présentée, sous son aspect littéraire, la doctrine de « l'âme belge » : cette étude ne présente pas une vague analogie avec les articles où s'avouent les desseins de nos actuels « nationalistes », elle est identique, en tous points identique! Si quelque revue s'avisait demain de la reproduire sans avertir le lecteur, elle serait considérée comme le parfait manifeste de l' « âme » nouvelle... Contrairement à ce que croit M. Liebrecht, notre nationalisme ancien fut donc totalement conscient — je veux dire aussi conscient que celui dont nous jouissons à l'heure présente. Il pouvait librement affirmer son excellence par les œuvres... Où sont les œuvres? Celles des Wacken, des Potvin, des Labarre, que M. Henri Liebrecht classe dans « l'école du bon sens et de la médiocrité bourgeoise ? » Ou bien omirent-elles de naître, le temps n'étant pas venu, sans doute, des encouragements officiels? On en jugera comme on voudra. Mais toutes les façons possibles d'en juger conduisent à une même conclusion générale...

*
* *

L' « Histoire de la Littérature » de M. Henri Liebrecht est un livre d'un détail consciencieux et d'une écriture habile, que consulteront avec fruit les Belges assez affranchis des traditions chères à leur Patrie pour s'intéresser au labeur littéraire d'autres Belges; ils trouveront en lui un guide d'information sûre et de totale impartialité. Mais c'est précisément parce que l'ouvrage possède les qualités qui peuvent rendre bienfaisant son contact avec le grand public, qu'il est nécessaire de mettre en garde contre les suggestions de la méthode factice qu'il adopte. La vie procède par continue différenciation; si notre littérature se révèle fortement différenciée, elle prouve par là sa vitalité; ce n'est point l'heure, encore, de lui inventer une étiquette et une « légende » de muséum. Non, rien ne presse. Laissons « l'âme belge » jouir quelque peu de son corps. Et puisque le dualisme est inévitable, sachons y consentir.

LÉON WÉRY.

(1) *De la nationalité littéraire au point de vue de la Belgique.* Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, le 27 mars 1857.

démie. Prétendre tout accorder, tout unifier, tout concilier, c'est se dépersonnaliser, s'afflaiblir, se nier, et cesser précisément d'être intéressant et utile pour autrui. Dans la compétition pour la gloire, seules les œuvres « typiques » triomphent. N'est-ce point parce qu'il a été si frénétiquement flamand que Verhaeren a conquis une renommée universelle...

Mais M. Henri Liebrecht ne pouvait qu'être séduit par une théorie qui non seulement lui permettait d'écrire une « histoire », au lieu d'un simple «tableau» des lettres belges, mais encore lui fournissait la matière d'une conclusion précise. Coudre bout à bout quelques centaines de biographies, eussent-elles même — et c'est le cas — les mérites de la documentation patiente et de la juste proportion, est une tâche quelque peu ennuyeuse, et l'on comprend fort bien que le poète des « Fleurs de Soie » ait préféré, à l'absence de tout lien entre les parties diverses de son œuvre, un lien purement artificiel. La théorie qui lui a servi à l'établir, il l'a abandonnée, d'ailleurs, quand elle pouvait devenir d'une application périlleuse. Il n'a pas entrepris d'y ramener tous les phénomènes de notre littérature et ne s'est jamais dissimulé la complexité et l'hétérogénéité de ceux-ci. Il reconnaît combien nous furent bienfaisantes les influences françaises, sans restrictions chagrines. A aucun degré, il n'est systématique et exclusif; et si l'on peut lui reprocher d'avoir — dans son souci d'unité et de composition — peut-être aussi pour satisfaire aux exigences de l'enseignement — adopté une doctrine un peu simpliste, il faut lui rendre cette justice qu'il n'y puise pas — comme certains — prétextes à contemptions furibondes et à pontifications faciles. La probité de cette attitude se remarque d'autant mieux que « L'Histoire de la Littérature belge » accumule, en ses pages premières et sous une autre responsabilité que celle de M. Liebrecht, tout ce qui pouvait lui servir de repoussoir...

Mais quelles que soient les commodités didactiques de ce système de « l'originalité belge » employé, ainsi que le fit le jeune critique, avec tact et discrétion, quels que soient ses mérites simplificateurs, il eût été préférable cependant de l'écarter sans la moindre hésitation. Il n'explique rien — ai-je dit déjà — de la sensibilité et de l'esprit de nos écrivains, et l'on chercherait vainement à découvrir une seule œuvre à laquelle il puisse s'adapter exactement: le talent de M. Edmond Picard lui-même y contredit, et de la façon la plus catégorique. (1) Il nie, au profit d'un éclectisme déplaisant, cette tendance au « typique » qui porta certains de nos compatriotes à « s'occidentaliser » davantage encore: le Demolder de « la Route d'Emeraude » et de l' « Arche », le Maeterlinck d'avant Saint-Wandrille, le Maeterlinck de « la Princesse Maleine » et de « Pelléas », en sont des exemples caractéristiques. A aucun degré, ce système ne constitue donc une méthode esthétique. Mais il est une dernière raison de le rejeter qui doit tout particulièrement obliger l'historien de nos lettres: c'est qu'il nous est né depuis plus d'un demi-siècle déjà, qu'il a été un moment capable d'influence, qu'il a été expérimenté — en quelque sorte —

(1) Le Belge est foncièrement optimiste : M. Picard a écrit « Fatigue de Vivre » et rimé « La Désespérance de Faust »; le Belge est réaliste : M. Picard aime le Théâtre Idéologique, le Belge est empirique : M. Picard a signé le « Droit pur »; Wiertz est une exception dans l'art « belge » : personne n'ignore qu'à la devise « l'Art pour l'Art » de la Jeune Belgique, l'auteur du « Juré » opposa une formule d'Art Social... Ce sont là des contradictions fort significatives.

dans notre vie littéraire même et que les faits — dans leur implacable logique — se sont prononcés contre lui. Le livre de M. Henri Liebrecht note que, vers 1833, Nothomb « cherchait à déterminer *la loi de sociabilité belge*, et à établir *notre besoin de nationalité*. Mais « la philosophie de l'histoire n'était pas encore créée pour nous et s'il a le pressentiment d'un état de choses qui va faire apparaître bientôt le caractère de la nation belge, il ne sait pas encore déterminer la psychologie de la nation. » Cette préoccupation requit, pendant un long temps non seulement nos historiens, mais aussi nos critiques. Et ceux-ci réussirent fort bien à « déterminer la psychologie de la nation » — longtemps avant la venue de de M. Pirenne. J'en trouve la preuve dans une étude parue en 1857, dans le volume XV de la *Revue Trimestrielle*, sous la signature de Salvador Morhange, où trente pages durant (1), et non sans éloquence, est présentée, sous son aspect littéraire, la doctrine de « l'âme belge » : cette étude ne présente pas une vague analogie avec les articles où s'avouent les desseins de nos actuels « nationalistes », elle est identique, en tous points identique! Si quelque revue s'avisait demain de la reproduire sans avertir le lecteur, elle serait considérée comme le parfait manifeste de l' « âme » nouvelle... Contrairement à ce que croit M. Liebrecht, notre nationalisme ancien fut donc totalement conscient — je veux dire aussi conscient que celui dont nous jouissons à l'heure présente. Il pouvait librement affirmer son excellence par les œuvres... Où sont les œuvres? Celles des Wacken, des Potvin, des Labarre, que M. Henri Liebrecht classe dans « l'école du bon sens et de la médiocrité bourgeoise? » Ou bien omirent-elles de naître, le temps n'étant pas venu, sans doute, des encouragements officiels? On en jugera comme on voudra. Mais toutes les façons possibles d'en juger conduisent à une même conclusion générale...

(1) *De la nationalité littéraire au point de vue de la Belgique.* Conférence donnée au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, le 27 mars 1857.

⁂

L' « Histoire de la Littérature » de M. Henri Liebrecht est un livre d'un détail consciencieux et d'une écriture habile, que consulteront avec fruit les Belges assez affranchis des traditions chères à leur Patrie pour s'intéresser au labeur littéraire d'autres Belges; ils trouveront en lui un guide d'information sûre et de totale impartialité. Mais c'est précisément parce que l'ouvrage possède les qualités qui peuvent rendre bienfaisant son contact avec le grand public, qu'il est nécessaire de mettre en garde contre les suggestions de la méthode factice qu'il adopte. La vie procède par continue différenciation; si notre littérature se révèle fortement différenciée, elle prouve par là sa vitalité; ce n'est point l'heure, encore, de lui inventer une étiquette et une « légende » de muséum. Non, rien ne presse. Laissons « l'âme belge » jouir quelque peu de son corps. Et puisque le dualisme est inévitable, sachons y consentir.

LÉON WÉRY.

Le vendeur d'amulettes.

(APOLOGUE ORIENTAL.)

Une nuit Haroun, le calife bien-aimé, se promenait solitaire dans les rues de Bagdad, quand soudain il aperçut étendu le long de la porte close du Bazar des Orfèvres, un homme revêtu d'une chemise légère malgré le froid intense qui sévissait.

— Qui es-tu et que fais-tu là? interrogea le Calife.

L'homme répondit :

— Je suis un malheureux marchand d'amulettes, mon commerce est mort, personne n'achète plus mes fétiches; mourant de faim j'ai bazardé tout mon avoir jusqu'à mes vêtements, je n'ai plus que cette chemise loqueteuse, je suis nu comme l'arbre,qui préfère laisser le vent d'automne, lui arracher les feuilles plutôt que de succomber.

Pris de pitié le Calife lui dit :

— Du courage, brave homme, prends ceci, mange, bois et vis heureux. Ce disant, Haroun le bien-aimé remit au marchand d'amulettes une bague en or ornée d'un énorme rubis connu sous le nom d'*œil d'amour*.

Ce geste accompli, le Calife continua tranquillement sa route.

* * *

La nuit suivante, Haroun passa de nouveau devant la grande porte close du Bazar des Orfèvres. Quel ne fut pas son étonnement de retrouver le marchand d'amulettes couché au même endroit que la veille. Le malheureux était si déprimé, et si épuisé par la fatigue et la faim, qu'il faisait peine à voir. On avait nettement l'impression que la mort mettait autour de lui toute sa sollicitude et tout son empressement.

— Que fais-tu là encore, lui cria Haroun le bien-aimé, pourquoi restes-tu dans cet état lamentable, n'as-tu pas encore vendu la bague que je te donnai hier soir.

Agonisant, le claquedent répondit :

— Hélas! Seigneur, j'ai essayé de vendre la bague au superbe rubis, mais les uns prétendirent qu'elle était fausse, d'autres que je l'avais volée,et tous sans pitié me chassèrent de leurs maisons, si bien que je suis encore en possession d'*œil d'amour*. Et le vendeur d'amulettes d'une voix éteinte ajouta philosophiquement : Voyez-vous, Seigneur, il m'arrive ce qui advient à l'homme de basse extraction à qui Allah donne trop d'intelligence, il n'a pour toute nourriture que la raillerie de ses semblables. Pour moi qu'importe, maintenant je suis riche. La mort, cette reine altière mais clémente qui régit le monde, m'a donné son amulette; bientôt je ne connaîtrai plus ni la faim, ni la soif; les soucis et les douleurs seront loin de moi. Je vais être heureux.

Et l'homme expira.

Les dernières paroles du mort émurent le Calife jusqu'aux larmes, il se pencha sur son cadavre et retira doucement de ses doigts crispés la bague au superbe rubis, puis songeur il s'en alla dans la nuit à travers les rues désertes de la capitale, riche de nouvelles pensées.

ARY RENÉ D'YVERMONT.

Rêve polaire. (1)

I

Le Roi des Neiges

Mon corps s'est assoupi près de mon âtre en flamme.
La boussole du rêve invite vers le Nord.
Partons pour le pays des fijords,
Mon âme!

. . . .

Abords mystérieux du Pôle inaccessible :
Sur l'âpre majesté d'un horizon de roches
Nocturne éclat de neiges impassibles!...

A mon vouloir, tel un lichen, s'accroche
L'attrait de forcer l'impossible.

La hantise du Nord grandit comme une approche...

Décor occulte et net : rocs blancs, pics de glace;
L'océan vers la nuit étage la menace
De ces spectres figés, anguleux, cruels...

L'eau sombre fait reluire une lueur nacrée.

Me voici face à face
Avec le Roi du Gel,
Plus blanc que les Vikings à la barbe sacrée.

Il s'est dressé, là, fatal, devant moi.

Géant, son front couvert de neiges et de nues
Surplombe en surplomb lourd son regard froid.
Son geste de défi détient en angle droit
Le pouvoir de m'ouvrir la contrée inconnue.

— « Ouvre! scalde glacé qui gardes ce mystère :
Le Pôle, où l'Hiver infernal
Dévoile aux yeux le Pivot de la Terre.

Je veux forcer ce rempart hivernal ! »

---

(1) Ce poème inédit est extrait du prochain volume de Georges Ramaekers, *Les Saisons Mystiques*, qui paraîtra incessamment à la Librairie Moderne.

— « Je suis le blanc Tyran taciturne du Nord.
Crois-tu pouvoir franchir ma banquise infinie?
Où tant de vains vouloirs, en atroce agonie,
Avec, pour seul témoin, leur désespoir, sont morts!... »

— « Le Paradis des neiges
Au centre des glaçons fleurit, inviolé! »

— « Mais combien de périls, d'obstacles, de pièges :
Glace, famine, gouffres voilés
Ne t'opposeront-ils en ces lieux désolés
Qu'il te faudra franchir, pélerin isolé,
A qui les ours feront en silence cortège,
Jusqu'à l'heure où leurs crocs, pour te manger,
De ton sang sans chaleur maculeront la neige? »

— « La neige est chaste, ô Roi, et je veux m'y plonger.
La reine des blancheurs célestes me protège.
Son étoile au ciel guide mon voyage
Comme en un bleu Noël l'astre des Mages
Guide leur confiance au pays de la Crèche. »

— « Ignores-tu qu'au fond de mon triste royaume
Il n'est rien des plaisirs qui font vivre les hommes.
Pour oublier l'absence immense — ô ignavie! —
Ton cœur n'y connaîtra, dans la torpeur des jours,
Aucun espoir, quelque lointain qu'il soit, d'amour!

» Ah! pas même l'émoi de suivre dans les brumes
Les cygnes des Sàgas de la Scandinavie...

» Dans les plaines du froid, seul le Passé s'exhume.
Tu y vivras lugubre en face de ta vie... »

— « Douceur du souvenir d'avoir versé des larmes!
Délivré de la chair dont j'ignore les charmes,
Haussant pour Dieu mon âme à sa propre grandeur,
Et comme un frère aimant me confortant moi-même,
Je m'enfoncerai seul dans la candeur que j'aime,
Dans la candeur du Nord semblable à ma candeur. »

— « La lune est le soleil blême de ces déserts
Où erreras sans fin ton inutile audace. »

— « La lune éclaire, ô Roi, la chasteté des airs...
Hiver étincelant des cristaux de l'espace...

Et je serai pareil en marchant sur la glace
Au Prophète divin qui marchait sur la mer. »

— « La rafale en sifflant glacera ta victoire,
Terrassera ton front qui voulait vivre seul
Et t'étendra, vaincu, sur l'immense linceul. »

— « Mon âme est immortelle et quel que soit mon sort,
Mon œuvre, Roi du Gel, vivra dans les mémoires.
Je suis l'esprit chrétien qui peut braver la mort.

Je veux connaître enfin ce qu'il reste à connaître
Des mystères du globe, où l'appel de la Croix
N'attire plus leurs cœurs vers le Pôle de l'Être.

Ouvre-moi ce portail de glace et, sans effroi,
J'irai vers l'inconnu du Nord béant!... »
— « Peut-être! »

II

Le Soleil de Minuit

La glace au loin pendant des lieues;
Puis les neiges aux ombres bleues.
Geôlier gris des plaines mortes,
Le Froid a refermé la porte
Radieuse de l'Orient.

Seul, sous le silence du ciel,
— Fantômatique et charriant
Ces phantasmes de l'horizon :
Les icebergs et les glaçons,
Décors de mondes irréels
Sortis des brumes qui s'espacent —
Par le chenal artificiel
Que son tranchant trace et retrace
Le voilier blanc des mers de glace
Péniblement avance et casse
Des blocs de gel.

Oh! cette impasse,
Où s'aventure son audace,
Que prolonge l'acier tenace
Sous le pesant ennui si grisâtre de l'air
Et que referme dès qu'il passe,
Inflexible tyran, l'Hiver!

Désert sans soirs et sans matins.
Contrée où les nuits indécises
Sont semblables aux brumes grises
Et désespérantes des jours.

Ni phoques blancs, ni lamentins.
Ni renards bleus; seuls, de grands ours
Au poil de neige, mais balourds
Comme des pingouins ridicules...

Et toujours
L'orbe des lointains nus recule
Dans la région trouble des brumes,
Où s'étagent en blanc des visions indécises
D'apocalypse nébuleux.
Rempart monstre et anguleux!
C'est la banquise
Ancrée aux confins plats de la mer sans écume.

Clair de lune en effroi
Sur du Froid
Etagé en terrasses;
Surfaces
Immensément lisses
Où glissent
Les rayons de l'astre fatal.
Dandinement blanc de cette face
Aériennement farouche
Dans cet esseulement total!...

Air glacé coupant la bouche;
Froid qui assourdit,
Froid qui engourdit,
Froid qui terrasse,
Froid qui poignarde jusqu'à l'âme,
Froid qui changerait des flammes
En stalagmites de glace!...

Solitude polaire! en la nuit du salut.
Être le seul témoin de l'Hiver absolu!...

O blanche Immaculée,
O Vierge catholique,
Ma vie est acculée
A la nuit diabolique.
Que ne suis-je à présent dans une basilique,
Où l'orgue très chrétien prélude à la Noël.

Que ne vais-je,
Parmi les neiges,
Vers ta crèche
O Emmanuel!

Mais quoi ? une aurore ingénue
Se lève sur la glace nue
Où reluit sa gloire ingénue.

Dans l'air sombre un beau météore
Se déroule — arabesque étrange —
Suspendant sur la neige et l'aurore
L'hiver scintillant de ses franges.

Oh ! Noël et ce sont tes Anges
— Ailes d'ambre, tuniques d'or —
Célèbrant la Lumière environnée de langes.

Le Soleil a forcé les portes de la Mort !

Baignant la blancheur bleue des plaines liliales
La mer polaire, où rit la féerie idéale,
Parmi les frisselis des glaces et des ailes,
Hors de ses flots de flamme aux tendresses charnelles
Laisse émerger soudain, dans l'ombre boréale,
Le Soleil de minuit sur la neige éternelle !

Triomphale éclosion de fleurs surnaturelles !
Sempiternel Hiver en fête de rochers
Virginité dressant daus l'Heure maternelle
Les prismes aériens des glaciers sans péché...

Emblême très chrétien de la Toute-Innocence,
La glace est par éclat, la neige est par essence,
Le solaire décor de la grande naissance
Que célèbre ta gloire au pôle des Hivers,
O Soleil de minuit qui sauvas l'Univers !...

GEORGES RAMAEKERS.

La mystique de Rudyard Kipling.

S'il est un truisme périmé, c'est bien la complication psychologique de l'enfant et du barbare. Leur âme a toutes les facultés en germe ; la culture n'en atrophia aucune. Si elle se développe harmonieusement, grâce au milieu ou à l'expérience acquise des aînés, l'on a toutes les chances d'être en présence d'un exemplaire d'humanité parfait : ce fut la fortune de la race grecque, c'est celle de quelques branches germaniques.

Si nous considérons la famille européenne comme tripartite, Gréco-Latine,

Celte ou Germaine, nous voyons que si les deux premières branches ont choisi de développer l'une le cerveau par le sens spéculatif et pragmatique, l'autre le sentiment par la mystique, la troisième — en raison peut-être de son équilibre territorial, ni trop continental, ni trop méditerranéen et solaire, — fait osciller sa vie intérieure entre son sentiment et son pouvoir critique.

De bons esprits pourront y voir un indice de l'ordre d'invasion arya en Europe. Les Celtes sont mystiques, les Gréco-Latins cérébraux. Les Germains, échelon intermédiaire, tiennent des uns et des autres. Spéculations et hypothèses pleines de séduction pour des esprits ingénieux portés à faire de l'histoire comme de la géométrie, dans l'espace.

L'échantillon contemporain le plus parfait de Germain semble bien être l'Anglo-Saxon. Combien le Teuton semble mâtiné au prix de l'Anglais! Trop de Latin, de Slave, voire de Touranien en ses veines. Mais l'Anglais! Toile celte brochée d'Angle, brodée de Saxon et surbrodée de Scandinave : toute la Germanie, — celle du Nord, — et salée dans les embruns de l'Atlantique comme des harengs dans la saumure.

Qui n'a constaté le ménage que font dans un cœur britannique un drapier de Londres et une sorcière de country? Sorcière qui peut être fée et drapier tournant à l'armateur : cela dépend du degré d'évolution auquel est parvenu l'individu. Quand ils ne s'entendent point, jaillit l'humour. Des tempéraments étranges sont toujours possibles, comme Mérédith et Wilde : mais ce sont des anormaux et des littérateurs peu goûtés de l'ensemble de leurs compatriotes. Fruits de culture exotique, produits tombés de la lune : la sorcière les déteste — leur étrangeté lui fait concurrence, — et le drapier ne les comprend pas.

La littérature nationale anglaise réfléchit admirablement cette double tendance. Celui qui signe Shakespeare, par ses vues réalistes et arrivistes, plaira au drapier qui se réclamera de Richard ou de Lady Macbeth; la sorcière se délectera aux fées, spectres, lutins que Will verse sur la scène par hottées comme un bonhomme Noël. Autre exemple : Dickens, dans ses Contes de Christmas; comme il connaît bien son public et que l'avarice du négociant talonnée par un fantasme somnambulique est bien faite pour la joie de quelque aldermen pansu! Et Chaucer, et Marlowe, et Swift, et Tennyson et les autres, et les autres! *Sat prata biberunt.*

Les contemporains? Notre science, à un niveau si pratique qu'ils la réduisent, si peu spéculative la rendent-ils, notre science n'en chatouille que davantage leur appétit de mystérieux, leur fringale d'inexploré, leur boulimie d'inconnu. Qu'ils sont bien les neveux des rêveurs Celtes et les fils des Scandinaves inquiets! Ils se partagent les domaines inconnus et, armés de réalisme, les explorent, les mettent en coupe réglée. L'avenir est à Wells et le mystère cosmique; Doyle pêche dans la mathèse psychologique avec la gaffe de la police. Swinburne, — sa cendre vibre encore à l'appel de son nom, — a fouillé dans *Anactoria* l'insoupçonné sexuel. Et si nous en venons à Kipling, c'est décidés à franchir les frontières du monde invisible conscient.

Le sort en soit jeté! Aussi bien est-ce de tout le lot le plus intéressant. Anglais par son père, Hindou par sa mère, il est deux fois Arya : une essence d'Iranien, et si nous pouvons essayer une comparaison avec la chimie, l'élément hindou est balancé par l'élément saxon et l'atome celte s'y combine dans la

molécule scandinave : l'Orient extrême et l'extrême Occident.

Dans une étude très fouillée, (1) Monsieur André Chevrillon faisait ressortir ses peintures guerrières, ses rêves sanglants, « la jouissance » avec laquelle « il ravage et foule aux pieds ce que notre main n'ose toucher », — la figure humaine —, cette conception d'un Dieu national spécialement attaché à la grandeur anglaise », ces prédications de « bataille et d'entreprise, d'action audacieuse jusqu'à la violence, « bref la brutalité active et la religiosité biblique. Nécessité de l'absolu dans la violence active (Normand) méprisante tolérance pour les *gentes* (Anglo-Saxon) (2) souvent inquiétées par — c'est le point sensible, — une soif inextinguible de personnalisations métaphysiques (Hindou) ou supra-sensibles (Celte).

C'est cette caractéristique spéciale de sa personnalité, une âme de gymnosophiste ou de néo-platonicien qui s'éveille en cet insulaire, que nous allons tenter de faire ressortir.

* * *

« Il y a peu de choses... Mais Strickland a horreur de cette citation. Il prétend que je l'ai usée jusqu'à la corde.»(3) Kipling peut se railler : il ne s'en connaît que mieux. Des choses non compréhensibles relevant d'une sphère supérieure : le bon sens du drapier n'apporte qu'un faible correctif, nulle tentative de les définir, constatation sans plus de leur existence, nulle manie de ratiocination, comme chez les philosophes Alexandriens. Ailleurs même, Kipling va jusqu'à féliciter un de ses héros de croire à tout sans ombre de scepticisme. Et c'est qu'en effet, il faut, pour croire à tout, ou bien une naïveté sans limites ou bien un esprit d'une force et d'une maturité telles qu'il a pu cataloguer N phénomènes et s'en composer un ensemble de théories, incompréhensible peut-être pour un Francisque Sarcey, mais risquant fort de s'apparenter aux idées d'un Villiers ou d'un Poë. C'est l'éternelle histoire de l'enfant et du vieillard enveloppés par l'homme d'un indulgent mépris, mais qui, au fond, ont raison contre sa sagesse terre-à-terre. « Beati pauperes spiritu. »

Car il est des âges dans la vie morale tout comme dans la vie physique. Demandez-le plutôt à ce jeune Wiking, qui, mille années avant, fut grec et, dix siècles après, Charlie Mears, esq., commis de banque. (1) Ne vous évoque-t-il pas, cet honnête garçon, ce fantastique personnage de Poë, tué aux Indes d'une flèche empoisonnée à la tempe et succombant soixante ans après en Amérique à la morsure d'un serpent — et toujours à la tempe? Choses nuisibles à croire, évidemment. « Sans cela, du diable si vous autres Anglais ne seriez pas, dans la boutique au bout d'une heure pour bouleverser l'équilibre du pouvoir et à faire du désordre ! » Sage réflexion d'une jeune Hindou à l'âme trop usée pour vouloir : Si vieillesse pouvait...

— Je passe sous silence les menus faits courants : homme assassiné qui vient crier vengeance, (2) ou régiment massacré par traitrise agitant le sommeil de quelque village perdu. (3) Ce sont choses niées par les seuls peureux,

(1) *Sur le Mur de la Ville.* (Mercuce de France, in 18). Sur le même point l'article remarquable de M Louis Fabulet, paru dans *l'Echo de Paris* du 13 decembre 1907.

(2) Hymne avant l'Action.

(3) La Marque de la Bête.

(1) La plus belle histoire du monde.

(2) Le retour d'Imray.

(3) La Légion perdue.

en crainte de trouble dans leur repos.—

L'âme revient sur terre, dix, vingt, trente fois peut-être jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment usée pour se fondre : transposition du physique au moral. Mais n'y-a-t-il pas des amours prédestinées, des fusions d'âmes de différents sexes, mariages inscrits au ciel et qu'étudia Swedenborg? Ne peut-il y avoir de Sara pour ces Axël suffisamment affinés qui les aident à reconstituer le primitif androgyne, frère des anges, Seraphitüs-Seraphita? Kipling ne l'affirme, ni ne l'infirme. Il nous soumet un fait : deux enfants unis par un même songe chronique, qui sans se connaître, s'aiment à distance, se rencontrent... et s'épousent. J'ai cité Axël, mais, au dénoûment près, « La Cité des Songes » n'a-t-elle point le même fond qu'Akëdysseril?

Si les âmes survivent à la mort des jours et sont susceptibles d'union, c'est qu'il est une autre vie : pardonnez la prud'hommerie. S'il est une autre vie, c'est qu'il est des maîtres de la vie et la mort. Qu'on les nomme : Dieu, Allah, Brahma, ou simplement Nature, peu lui chaut. Ce n'est que la robe à changer. Qu'il y en ait des hiérarchies en puissance de transformation, c'est encore possible pour Jamblique, c'est même, toujours d'après Kipling, probable. « Quelques gens tiennent qu'à l'Est de Suez, la Providence suspend son contrôle direct, l'homme y passant au pouvoir des dieux et des diables d'Asie. » Suit le châtiment d'un Anglais trop sensé pour croire à tout. Ces dieux mêmes, la prestigieuse vision de l'auteur nous les fait connaître en même temps qu'à l'ingénieur Findlayson. (1) Les gens sensés diront que ce fonctionnaire était sous l'influence de l'opium. Raison de plus pour être persuadé de leur existence, car la drogue fatale n'avait pu qu'exalter la perceptivité de Findlayson aux dépens de ses réflexes. Tel Hummil, des chemins de fer, qui est « descendu aux pays sombres et là fut pris pour n'avoir pu s'échapper avec assez de rapidité. »

En tout cas, Brahma, endormi pendant que fonctionnent les intermédiaires, peut toujours se réveiller assez à temps et, avec indulgence mais non sans fermeté, rappeler à des gens trop hardis l'existence de son absolu. Si vous tenez à en être certains, « vous n'avez, devant Aurelian Mac Goggin, qu'à mettre un instant le doigt sur vos lèvres, et vous verrez alors ce qui se passe. » (1) Cela rappellera en effet à l'imprudent budgétivore que pour avoir, une fois de trop, nié dans l'Inde l'existence dudit Absolu, un Anglais même peut subitement être frappé d'aphasie; mais Brahma, brave homme au fond, le guérira après trois mois de silence.

Telle est donc la gradation des forces au-dessus de l'homme : âme, androgynes reconstitués, puissances intermédiaires — Hannumans ou petits Jupiters d'étain, — et Dominateur des êtres, Celui dont on ne connaît pas l'époque du réveil.

Au-dessous de nous, semblable hiérarchie, mais descendante. Kipling ne nous a pas encore donné les impressions des végétaux, mais il a montré la conscience et la justice régnant sur les bêtes de la Jungle et autres lieux; et non pas notre justice sociale, bornée, mesquine, subdivisée en trop de cas, subordonnée à trop de principes contradictoires, mais la vraie, la seule Justice, celle qui découle d'un équilibre parfait des choses, de la Nécessité et dont l'axe de la balance est la Force.

Car la Force, dans toutes ses mani-

(1) Les bâtisseurs de ponts.

(1) La conversion d'Aurelian Mac Goggin.

festations, n'est-ce pas l'attribut prédominant de la vie et, conséquemment, de Dieu? N'est-ce pas elle, obscurément cachée en nous, qui dirige nos pas vers tel ou tel horizon ou, sourdant obscurément dans les plantes, les fait jaillir en constellations de fleurs? Toute hypostase de la Force, synthèse universelle, est vénérable et il ne nous paraît « pas si bête » en effet, ce Peroo qui, « la première fois qu'il entra dans la chambre des machines d'un steamer quand il était petit, fit sa prière au cylindre à basse pression ». (1)

Cette synthèse panthéiste de la vie, embrassant depuis les êtres inorganisés eux-mêmes, jusqu'aux Invisibles-qu'il-ne-faut-pas-nommer, tel est l'ensemble des vues éminemment mystiques de notre homme, à qui bien du bon sens fut nécessaire. Il ne devait pas, en effet, oscillant d'une vile humiliation à un orgueil enfantin, se voir ou pivot du monde, ou jouet aveugle de la basse nécessité. Ne fait-il pas penser à ces vieux maîtres des sciences perdues, qu'il connaît si bien pour les avoir étudiées « en Orient où sont nées les subtilités de Roses-Croix? » Et j'ai, suivant l'expression de son King, comme une vague idée qu'il a « trouvé encore ceux qui les enseignent au pied de la colline de Yakatala ». (2)

***

Lorsque nous voulons bien ne pas nous cuirasser de notre détestable vanité d'enfants qui savent par de neuves expériences que l'*Old Brown Windsor* est du savon et le chlore un métalloïde, nous sommes bien forcés de nous rendre compte qu'il y avait du bon, beaucoup de bon dans les vieilles méthodes. La classification des hommes par influences planétaires était en particulier, bien commode, tant à fin d'usage personnel qu'en vue d'une simplification toujours recommandable. Kipling lui-même et ses occultes inquiétudes nous permettent de prendre ce vieil instrument mis au point par son compatriote Fludd et de nous en servir comme spectroscope pour analyser la *lumière astrale* des principaux personnages de la « Comédie Britannique ».

Tout d'abord l'ensemble de la troupe — j'entends, des caractères chers à l'auteur, — est influencé de Saturne, le vieillard qui donne la science des choses cachées et leur intelligence. A remarquer que les personnages masculins sont en général de Jupiter ou de son succédané Mars. Résumé des qualités : méthode et volonté. Quant aux personnages féminins — pour être vrai, disons: au seul personnage féminin, car un seul est traité autrement qu'une perruche, — il est nettement de la Lune et non pas sujet de Phœbé mais d'Hécate, — mysticisme, et qui la porterait aux grands desseins, n'était son incurable paresse. « Voyez Luna à son apogée, » quand vous méditerez les exploits de Mistress Hauksbee.

Cette « petite femme brune, mince, décharnée même, avec de grands yeux mobiles nuancés en bleu de violette et les plus douces manières du monde »,(1) ce « pétrel des tempêtes » est en effet un être terrible et bienfaisant, bien-aimé de Kipling qui rencontre en lui un rare spécimen de force désorbitée. Elle est capable de tout suivant l'occasion, de désorganiser un ménage comme de sauver un jeune homme des griffes d'une sotte coquette. Elle n'ira pas, comme Stalky ou Strickland, provoquer la Fortune; elle l'attendra et, chose curieuse

(1) Les bâtisseurs de ponts.

(2) Simples contes des collines, épigraphe.

(1) Trois et un de plus.

mais naturelle, la trouvera à ses pieds et dans l'instant voulu.

Au demeurant une excellente et intelligente créature, à moins qu'un coup de lune n'ait passé dans sa cervelle. Auquel cas elle sera telle que Moti-Guj refusant le travail, « à peu près aussi maniable qu'un canon de quatre-vingt-une tonnes lâché par temps de roulis ». Elle est la digne sœur de Bagheera la panthère, noire comme elle et comme elle protectrice des faibles, quand elle a le temps d'avoir du cœur. Elle est reconnaissante et l'on peut se fier à sa parole, mais pour elle aucune nuance entre la minute urgente et l'indéfini du Temps.

De caractère, mystique? Je ne sais. Mais elle est par excellence la Force mystique, puisque indéfinissable comme le Sentiment, et en apparence, tout comme un Bonaparte ou une comète, hors de la norme. Vous pourrez — avec quelle difficulté — pénétrer l'âme de Miss Threegan, future Mistress Gadsby, la psychologie de Mistress Bremmil, la jugeotte si étroite de la fiancée de Dick Heldar et toutes autres femmes à votre choix, mais je vous mets au défi de connaître de Mistress Hauksbee autre chose que les résultats de cette intelligence sans cadre, flottante et terrible par ce propre frottement. Au fait se connaît-elle elle-même?

Son coup de maître est la nomination de Tarrion au Foreign-Office (1) Elle n'a rien fait, rien dit, rien bougé, mais le cheval nécessaire pour charger s'est, de lui-même arrêté à sa porte. Elle a dirigé les événements dans un sens favorable, et sans y prendre part. Aussi comme nous comprenons Tarrion quand il s'exclame : « Si Mistress Hauksbee avait vingt ans de moins et que je fusse son mari, je voudrais être vice-roi des Indes au bout de quinze ans! » S'il avait connu le fonds de Mistress Hauksbee, Tarrion eût supprimé le premier conditionnel, car — dernier trait, — telle à vingt ans, telle à soixante; pas plus que Diane de Poitiers ou la Galigaï, les Mistress Hauksbee ne perdent jamais leur puissance.

(1) Conséquences.

Mais — et c'est là son seul travers, — cet élément admirable de progrès est incapable d'un effort suivi pour soi-même, en dehors de sa fantaisie. Cela risquerait de la fatiguer. L'être qui pourrait la diriger, par amour, par point d'honneur, par reconnaissance, arriverait à tout s'il avait la volonté. C'est, selon Kipling, l'attribut du mâle. Volonté ordonnée du Jovien, tel que Stalky ou ce « prussien de Bates » (1) volonté irréfléchie de Marsien, Dravot, par exemple, c'est, pour la lutte, le Nothung qu'il donne à ses héros.

Cette volonté peut consister dans l'emprise sur soi-même, sur les événements ou sur l'entourage : la race, le temps, le milieu. Je ne fais par là qu'indiquer le démembrement d'une faculté qui, perdu l'un de ses arcs-boutants, cherra tout entière. Supposez Wee Willie Winkie, (2) enfant de la race dominatrice, laissant échapper une larme devant les Afghans prêts à enlever Miss Allardyce et lui-même; il eût cessé d'en imposer à son cercle et de créer ainsi une ambiance d'hésitation qui permet d'accourir à la compagnie E. C'est, d'autre part, parce que Daniel Dravot cesse de tenir à ses sens les rênes courtes, qu'il commet l'imprudence de prendre femme en pays « étrange », cause initiale de sa chute et de sa mort.

Mais si, au contraire, l'homme sait, même « aux dépens d'un compatriote, apprendre la leçon de sa race : réfréner toute émotion et prendre l'étranger au

(1) Stalky and C°.

(2) Wee Willie Winkie, officier et gentleman.

piège au moment propice », il aura la force d'influencer des auxiliaires, d'attirer l'ennemi dans une embuscade longtemps à l'avance méditée et préparée et de la sorte méritera d'obtenir un définitif triomphe.

Et qu'il me soit permis d'insister sur « Stalky ». Cette œuvre délicieuse, récit d'apparents enfantillages, est en réalité féconde en leçons et profitable d'exemples. Plein de maximes profondes — « Quand vous serez en face d'une situation en dehors de la normale, agissez toujours d'une façon anormale », — ce livre, le moins connu en France de Kipling, est peut-être l'un de ses trois chefs-d'œuvre Je puis, d'emblée et sans désavantage, le comparer aux *Livres de la Jungle*. Stalky, c'est Mowgli dans la jungle scolaire : « En dehors de ce qui le touche immédiatement, le collégien est aussi ignorant que le sauvage qu'il admire tant ; il est vrai qu'il possède aussi toutes les ressources des sauvages». Shere Khan, piétiné par les buffles, n'est-ce pas King, lapidé par Crotte-de-Lapin ?

Pour que la ressemblance soit tout à fait complète — tout parallèle à ses imperfections — il ne manque à Stalky que les leçons de Bagheera et la liberté : deux appoints qui font de Mowgli l'homme-type, l'homme complet, union parfaite de la force mystique et de la force volontaire, « Faunus lui-même » (1) dont

> Libidine fut la mère et Briape
> Le père, ô Cheune Grec deux fois dieu.

C'est ainsi que, dans Kipling, le Northman civilisé rejoint le Saxon nuageux et la Nature notre factice, fusion des deux états de la force terrestre, canalisée par la Nécessité ou par l'Intelligence humaine.

(1) Dans le Rukh.

*
* *

L'un des grands écueils de la métaphysique, qu'elle soit bouddhique ou pythagoricienne, c'est le dégoût de l'Action, l'abdication de la volonté entre les mains du Destin conscient. Kipling l'évite : c'est ainsi qu'il est bien de son île.

Sa race en effet connaît tous les énivrements de la puissance, toutes les expansions en force individuelle agissante, tous les opiums de l'imagination et du rêve. Il l'incarne prodigieusement, mieux que tout autre, favorisé qu'il est par son hérédité maternelle hindoue, qui lui permet de développer son kosmos sans rien perdre de sa volonté. Qu'il échafaude une philosophie avec des matériaux pris à Platon ou au Bodhisat, ses conceptions du monde ne lui feront pas perdre de vue que la beauté d'un être consiste dans le développement harmonieux de toutes ses facultés équilibrées dans l'adaptation parfaite à ses fins utiles et dans l'action, « le Jeu » (1) qui trempe les meilleures lames : On ne peut juger de la beauté d'une épée que jaillie du fourreau. L'homme tenant de l'ange et de la bête, devra avoir un esprit puissant pour guider la bête et un corps superbe pour hospitaliser et servir l'ange.

De temps à autre le drapier peut railler la sorcière (2) : cela ne tire pas à conséquence. Le bourgeois des fabliaux se gaussait volontiers de son curé, quitte à se mettre en règle au moment de faire son paquet. Quel dévot ne joue avec son idole ? Le sacrilège pimente étrangement la faute. Il n'est pas donné à tous de pécher dignement.

Cette double mentalité, c'est toute la raison d'être de l'Anglais. Supprimez

(1) Kim.
(2) Au blanc et noir.

cette sorte de l'Au-delà : vous avez un être grossier, arriviste, un commis-voyageur sans gaieté. Enlevez le sens pratique : il vous reste un déséquilibré, une miss rêveuse et maniaque, une Ophélie noyée dans la moisissure d'un salon bien tenu et dans l'amour mystique des animaux en la personne d'un matou pelé. La beauté de l'Anglais est sa force, la force de l'Anglais est sa beauté : sa beauté et sa force, c'est l'équilibre, qui en fait un admirable exemplaire d'humanité, harmonieusement développé en toutes ses parties, l'équilibre, qui lui donne l'empire des affaires, de la mer, de l'Infini, l'équilibre qui permet au Scandinave à la proue de sa barque de clamer aux peuples soumis devant son épée : « Et pourtant mon royaume n'est pas encore de ce monde ! »

MAURICE PELLETIER-OSMONT.

Antonio Beltramelli.

En France, les romanciers régionalistes sont à la mode : ce sont *les Enfances lorraines*, de Moselly ; *Jacquou le Croquant*, d'Eugène Le Roy ; *Miguette de Cante Cigale*, de Delbousquet, etc., etc. En Allemagne, ce genre vient d'être renouvelé par le mélancolique Frenssen, pour le Nord *(Jorn Uhl)* et par Ludwig Thoma, humoriste savoureux, pour la Bavière *(Bauerngeschichte)*. En Italie, les écrivains qui se sont consacrés à la synthèse d'une contrée définie, sont légion, depuis le succès des siciliens Verga, Capuana et de Roberto.

Antonio Beltramelli, le conteur des Romagnes, peut-il être rangé parmi ceux-là ? Quoi qu'il en soit de cette classification sans importance, un point capital distingue Beltramelli des Grazia Deledda, des Salvatore di Giacomo, des Matilde Serao, qui sont, dans la génération italienne actuelle, les peintres de mœurs locales les plus marquants : dans son œuvre déjà considérable, la nature occupe le premier plan. Et la nature, que le poète glorifie, ne peut apparaître à un esprit aussi vif, à un sentiment aussi spontané, qu'en l'image précise du lieu de dilection. La mer, pour Beltramelli, c'est l'incomparable Adriatique, la mer suave de Romagne, « d'un vert smaragdin, embrasée de voiles rouges », et que tout un peuple adore au jour de Saint Laurent ; la Terre, c'est la vallée fleurie qui descend des roches de l'Apennin, l'âpre lande au bord des lagunes ou par delà les bois sauvages, ou encore, la Pineraie tragique et millénaire hantée par les souvenirs de la muette et sombre Ravenne.

Faut-il retrouver en ces paysages d'une barbarie grandiose qu'ignore la molle Italie classique, le principe de la mentalité de notre auteur ? Voilà des villes mortes, des cités accablées par le destin, comme Ravenne et Comacchio, et voilà d'immenses solitudes où l'indigène reste aussi étranger à la subtilité du Toscan qu'à la souplesse du Napolitain : la gravité joyeuse du conteur, souvent mêlée à une fière mélancolie, semble en effet s'inspirer des aspects de douceur lasse et de désolation que la Romagne offre tour à tour.

Beltramelli, ce fils pieux pour qui la Terre bonne doit être la conseillère unique, la règle sacrée, déplore la vilenie des êtres que la civilisation corruptrice a éloignés de la Mère antique ; le regret des cultes archaïques de la mer, du

soleil et des claires fontaines l'obsède et lui fait dire la splendeur des choses en un panthéisme lyrique.

Les personnages de ses nouvelles n'expriment eux-mêmes que des instincts, des énergies émanant de la nature féconde et sereine. Balestar, « le frère du fleuve », est une force aveugle, comme Pscador, le faune, qui ressemble « aux chênes tordus, aux sapins qui ten- » dent leurs bras énormes vers les hori- » zons; son monde, c'est l'espace, ce » sont les forêts, — les nuées infinies » qui passent sans un frémissement. » « Il ignorait tout : ses sensations étaient » comparables à celles du lac qui réflé- » chit les aubes, les crépuscules et l'om- » bre des nuages. » Poussés par une sincérité vibrante, tous les *héros* de Beltramelli ont droit à ce vocable glorieux, ils ne connaissent d'autres lois que la violence et la bonté, et personnifient les passions les plus naturelles et les plus absolues; l'amour, la haine, la douleur, éternels et indomptables comme les éléments, dominent en dieux implacables ces âmes victorieuses. Au delà des vices dégradants et des calculs mesquins, une humanité supérieure, non contaminée par le triste mysticisme du Moyen Age, affirme puissamment sa joie de vivre.

« Etre joyeux », a dit André Maurel, » c'est posséder un cœur sans arrière- » pensée et irréductible. C'est être inac- » cessible aux petitesses humaines, pos- » séder une conscience infrangible, ne » pas douter de ses forces résistantes, » c'est garder, en un mot, toute la pureté » de son âme (1). » Nulle définition, — (celle-ci était destinée à Saint François d'Assise) — ne pourrait résumer mieux la tendance d'*Anna Perenna*, l'un des recueils les plus caractéristiques du romancier italien. Chacun des chapitres de ce livre est un monument élevé à la mémoire d'un héros ignoré, d'un solitaire fruste et puissant, fort de sa virilité et de l'ingénuité de ses conceptions. Déjà, dans l'*Antica Madre*, Beltramelli avait tenté l'esquisse de ces caractères d'exception. Mais l'imperfection de la forme, l'abondance et l'imprécision des détails avaient nui dans cette œuvre de début au pathétique des situations.

Dans *Anna Perenna*, le ferment le plus généreux en grandes actions, c'est l'Amour. Voici comment Giacquita, le vieux berger, conte la légende des trois frères Ruta, Grisu et Oium : *(les Aveugles)*.

Anzula avait alors dix-huit ans; «celui » qui n'a pas vu le soleil ne peut parler » de beauté, et Anzula était pareille au » soleil. On allait, on venait, on passait » la nuit à chanter sous sa fenêtre... Les » vieilles disaient : Elle se mariera, elle » ne se mariera pas; elle attend le soleil » de mai, elle attend sa porte d'or... » Parce que, vois-tu, la vie donne à » chacun son héritage; mais celui qui » naît beau a souvent part double; les » hommes se dépouillent pour les privi- » légiés de la terre, et c'est justice... »

« Qui la voyait en était heureux. Un » beau jour d'avril ne se paie point, et » même ta fortune entière ne pourrait » compenser la joie que donnent deux » yeux de femme... »

Les trois frères du Mont-d'Or désirent Anzula. « Ils étaient tous trois de même » taille... Ils avaient de longs cheveux » ondulés, et dans les yeux, une orgueil- » leuse hardiesse. Quand ils virent An- » zula, ils connurent la saveur de la dis- » corde, eux qui avaient vécu unis » comme les montagnes. Ils se regardè- » rent et se dirent : Elle est plus belle » que le monde et sera mienne! »...

Un devin prédit aux amoureux l'inutilité de leurs espoirs, mais les frères ne l'écoutent point, et, comme Anzula ne

(1) Petites villes d'Italie.

peut se décider à choisir, ils attendent, muets, les regards chargés de haine.

« Vint le printemps. Au-dessus du vil- » lage, il y avait une forêt de grenadiers » qui, à la saison de l'amour, fleurissait » en un rouge de sang et allumait le » plaisir des hommes. La coutume vou- » lait qu'aux premiers jours de mai, on » célébrât dans la forêt rouge la fête de » l'amour... » Or, les trois frères se défient pour la possession de l'aimée :

— « Ecoutez! crie Oium... le soleil est » Dieu : il sauvera donc l'élu. Celui de » nous qui tiendra le plus longtemps les » yeux fixés sur le soleil, aura la pre- » mière nuit d'Anzula! De toute part, » s'élevèrent des cris de protestation, » mais les frères firent scintiller leurs » poignards, et l'on se tut... Les trois » visages admirables s'étaient levés au » ciel et dirigeaient leurs yeux d'aigles » vers le soleil. Pas un mouvement, pas » un mot : les paupières ne se fermèrent » point... Peu après, les frères étaient » aveugles. »

Et voilà pourquoi aujourd'hui, fête de l'amour, les trois vieux aveugles s'en vont encore par la forêt, et, les yeux morts, cherchant la lumière, chantent...

Le volume entier narre l'histoire immuable de l'Amour, un Amour aux yeux d : feu, sans soupirs, sans raffinements, roi viril des mâles qu'une vigueur audacieuse anime. La Mort est son partenaire : *le Vaisseau rouge, un Dieu des Hommes rudes, la Biche, le Vieux de la Lande,* elle couronne, libératrice et suprême volupté, le triomphe de ces géants.

*
* *

Peu de temps après *Anna Perenna*, Antonio Beltramelli publiait une autre série de contes *(J. Primogeniti)* dont plusieurs, - *le Corsaire, Dèvila di Gera, l'Herbe sardonique, Vinzador,*—rappellent l'inspiration de l'œuvre antérieure. Mais cependant, il semble que la tristesse de cette Pineraie — que Dante évoque en son Paradis terrestre, (Purgatoire, chant XVIII) et où Boccace situe de terribles drames, — ait attendri l'âme violente du Romagnol et atténué ses instincts farouches. Les lénifiants souvenirs d'enfance,auxquels l'homme mûr s'arrête avec affection, ont certes donné les nouvelles les plus charmantes et les plus parfumées de celles qui sont dédiées aux « Aînés. » Avec une délicatesse que l'on chercherait en vain dans les volumes précédents, Beltramelli redit les rêves de ses jeunes années et la beauté des imaginations sans frein qui savent se créer des mondes. A vouloir les analyser, un commentateur flétrirait ces fleurs légères, et il faut lire *le Conteur, les Portes du Ciel, le Roi* pour en goûter la saveur délicieuse et profonde.

Ainsi les enfants de la Pineraie, qui, d'un inconnu triste et malade, se font un roi, ignoraient encore « l'amère incertitude que les sages appellent vérité. » Pour eux, l'homme mystérieux qui erre dans les bois ne pouvait être qu'un chef, un grand de la terre, un roi.

« Il pouvait mettre le monde en mou- » vement, faire fleurir le printemps, le » Roi; il pouvait faire naître magique- » ment des villes, des châteaux, des » forêts et des fleuves; il avait en sa » puissance le bien et le bonheur de » de toute créature; sur un signe de lui, » un jardin surgissait du désert; des » palais fabuleux constellés de diamants » et de rubis, aux colonnes d'or et d'ar- » gent, aux murailles de cristal, sortaient » de terre...; il pouvait nous dévorer » l'un après l'autre comme les petits » fruits du prunier, ou nous changer en » plantes, en statues, en torrents. »

Cachés dans les fourrés, les enfants épient l'étranger et conviennent de lui parler. Mais une crainte respectueuse les retient longtemps. Un soir enfin,

« Gion nous héla : Venez, venez vite! — » Nous franchîmes en courant l'espace » qui nous séparait de notre compagnon. » Il était debout à la lisière d'une étroite » clairière, au milieu des tamaris et des » genèvriers. Nous nous serrâmes au- » tour de lui et dirigeâmes nos regards » vers l'endroit qu'il nous indiquait.

» — Est-ce le Roi ? demanda Marten » stupéfait.

» — Oui.

» — Mais que fait-il ?

» — Je ne sais.

» La clairière était fermée comme d'une » haute paroi sanglante; d'un seul côté » s'ouvrait un large chemin vers la mer.

» Devant le soleil couchant se dressait » un pin centenaire, au feuillage énorme » et aux branches puissantes qui descen- » daient jusqu'au sol, semblables à des » bras. D'un rameau pendait une corde » noire. Le Roi était monté sur une sou- » che abandonnée dans l'herbe. Il tour- » nait le dos au soleil et nous l'avions » en face.

» — Que fait-il ? demandèrent les plus » petits. Personne ne répondit. Il était » rigide, solennel, ses yeux s'étaient ar- » rêtés en une horrible fixité, tragique- » ment grands dans ce visage immobile. » Quelle onde de terreur passa dans l'air ? » Je sentis trembler ceux qui étaient à » mes côtés, et l'on entendit chuchoter, » tel un frémissement d'ailes : — J'ai » peur!

» Mais aucun de nous ne bougea, tant » la terreur a d'invincible fascination.

» Il leva les bras que nous vîmes noirs » sur le ciel, il prit la corde, s'en entoura » le cou, puis resta immobile encore.

» Le cri des *mendiants de la mer* nous » parvint. Il l'entendit sans doute : il se » plia, se pencha et se lança.

» Le battement de nos cœurs se per- » çut comme un galop rapide. Le Roi se » tordit, une fois, dix fois ; ses bras s'ou- » vrirent devant le soleil; il fut sembla- » ble à un arc, à un reptile blessé, à une » corde secouée avec fureur...; finale- » ment, il palpita et se raidit. Seule la » branche à laquelle il était attaché, os- » cillait encore de haut en bas comme » pour dire : Oui! pauvre vieux, oui!...

» Et Broca, le marmot blond, lorsqu'il » vit le seigneur là-haut, dans l'espace, » sans mouvement, et qu'il vit au-des- » sus de sa tête fleurir les premières » étoiles, s'avança, tendit la main et dit » en souriant :

» — Veux-tu me donner la lune!

» Mais Marten le saisit par le bras et » lui cria brusquement :

» — Tais-toi, il est mort!

» Et, sombre image du mystère, il » était là, pendu, l'homme descendu du » Nord, le tout-puissant de nos rêves, le » Roi! »

* * *

Toutes les créations de Beltramelli n'offrent point cette simplicité dans le dramatique, et l'écueil de son talent original, c'est précisément la recherche parfois excessive de la « situation » qui amène aussi quelque grandiloquence. Dans les volumes cités, ainsi qu'ailleurs (*J. Canti del Faunus*, etc.), les nouvelles les plus expressives sont celles qui se bornent à décrire un seul type ou à conter un fait unique.

C'est encore la complication superflue qui fait du *Cantico* un roman incomplet. Dans ce livre, qui prend toutes les allures d'une autobiographie, l'auteur semble partager les vicissitudes de son héros. Tant que Duccio della Bella, homme libre, mène une existence précaire parmi les pêcheurs de Comacchio ou dans les quartiers pauvres de Rome, le style serré, le dessin net et ferme, la marche décidée de la narration, présentent une belle et claire vision d'humanité indépendante. Mais Duccio s'introduit dans les salons de la Rome moderne,

disperse sa volonté, affaiblit son individualité : en même temps, le récit se relâche, et perd, avec son unité, tout son intérêt...

Depuis, cependant, comme Duccio à l'épilogue du *Cantico*, Beltramelli a repris le chemin de ses Romagnes. Sans doute va-t-il, lui aussi, se libérer des influences anémiantes de la vie sans sincérité des villes, et, retrouvant ses bois, ses landes et ses lagunes, nous chanter le poème définitif de sa race altière et le rêve merveilleux de sa rude patrie...

FERNAND VELLUT.

Cappiello

OU LE GÉNIE DE LA SILHOUETTE... COMIQUE !

Rouveyre fait paraître un album de caricatures, *Carcasses Divines*. En regardant ces croquis pour la plupart prétentieux et inutilement méchants, j'ai songé aussitôt à « la géométrie d'âme » de Cappiello, cet autre caricaturiste de personnalités parisiennes, et la comparaison m'a fait admirer, une fois de plus, la probité et le sens purement plastique de l'artiste, dont j'esquisse ici l'œuvre.

Il est vrai que les « Carcasses divines » de Cappiello sont aussi terriblement humaines et n'ont, en vérité, rien de divin... si ce n'est ce titre très ironique. Au contraire : ces carcasses — et les carcasses que Cappiello daigne portraiturer appartiennent toutes au monde le plus distingué de l'aristocratie (authentique ou truquée), de la politique et des arts, au monde le plus mondain de Paris — esquissent plutôt quelque chose du geste de... l'animal. L'attitude de Mlle Brandès ressemble fabuleusement à celle d'une dinde valsante et celle de la Granier au sautillement d'un pinson amoureux et gamin, alors que la figure de M. Paul Hervieu se fige dans l'impénétrabilité d'un grand hibou héraldique, oiseau de la nuit mystérieuse, et que Mme Simone le Bargy imite la hauteur dédaigneuse de l'autruche. La ressemblance de l'homme avec les autres... mammifères, s'accentue dans le célèbre dessin *Mme Séverine et ses bêtes*, où la femme de lettres épanouit une bouche aussi large que celle de sa biche et des yeux aussi éperdus que ceux de sa vache.

Je ne puis partager l'opinion de M. Verneuil qui, dans *Art et Décoration*, a écrit une étude, dans laquelle il dit ceci : « Ses caricatures le firent d'abord connaître. Acteurs, actrices, auteurs excitèrent tour à tour la verve de son crayon et d'un trait aigu, il sut saisir à merveille la caractéristique physique de ceux qu'il entendait représenter. Il ne chercha pas, sans doute, à en exprimer la caractéristique morale, estimant peut-être que la caricature doit avoir de moins hautes visées. Il fit de ses personnages des pantins ressemblants et ses pantins nous amusèrent. Doit-on leur demander davantage ? »

Moi, il me semble que Cappiello a bien voulu extraire de ses sujets cette caractéristique morale et que par conséquent, il a demandé davantage à un art, trop longtemps méconnu comme exclusivement léger. L'œuvre sérieuse de Cappiello portraitiste et décorateur (dont je ne parle point dans cette étude) est là pour donner à cette opinion un semblant de vérité et un essai de preuve.

Sans qu'il possède l'âpre tristesse d'un Steinlen ou la férocité implacable d'un Forain ou d'un Léandre (dans son *Musée des Souverains*, entre autres), comparez l'art de Cappiello à celui de ces autres caricaturistes : Albert Guillaume, Rabier ou Caran d'Ache… et la différence se spécialisera nettement, sans aucune équivoque. A première vue, il est vrai, on est obligé de sourire (le dilettante seul *sourit*, car l'homme plus grossier *rit* ou *s'esclaffe*) mais pas longtemps. Quand on les regarde un peu plus attentivement ces pages folles… et qu'on feuillette la série entière de ces pantins déhanchés, esquissant un geste de cake-walk baroque ou de menuet démodé… à la fin, on ressent plutôt l'envie de pleurer.

Car ce sont des *tares* que Cappiello crayonne, le geste ridicule du grand homme qu'il fixe, la position bête de l'académicien qu'il portraiture, le visage avachi et le corps dépostiché de l'actrice qu'il caresse de son crayon. Ses divers albums : une galerie pathologique, encombrée de curieux documents pour nos descendants. La satire, ainsi comprise, peut du moins servir à mettre un cran à l'orgueil du « Tout Paris », un peu trop gonflé décidément — et l'enflure nuit à l'esthétique (des hommes ou des femmes, peu importe) — de la suffisance de sa beauté et de sa célébrité.

Au prime abord, on dirait que cette caricature reste exclusivement physique. Comme je l'ai déjà dit, je n'en crois rien. Et c'est là peut-être l'élément de désenchantement le plus cruel de ces verveux croquis, que, sans conteste, ils sont le résultat d'une longue et fouillante étude psychologique des sujets exposés… en liberté. A celui qui connaît personnellement soit la vie intime de telle de ces actrices, soit l'œuvre littéraire de tel maître immortel, il n'est pas toujours difficile de retrouver, dans quelques coups de crayon, la quintessence d'une vie humaine ou d'un labeur d'artiste…, notablement réduits au cran de cet impitoyable microscope-scrutateur des petits « tics » familiers et du linge de… ménage.

Vais-je maintenant prétendre que Cappiello soit un moraliste ? Si cela vous plaît, admettez ce qualificatif… et s'il vous semble qu'exposer l'immoralité c'est contribuer à la morale, que photographier la laideur, c'est servir la beauté, que diagnostiquer la maladie, c'est propager la santé, alors n'hésitez plus. Vous risquerez du reste neuf chances sur dix de penser juste, bien que je n'oserais jurer que cette morale fût intentionnelle. Quoi qu'il en soit, je raffole de ces raccourcis de vie, mettant à nu, d'un seul coup de main, la stupéfiante vanité de la comédie humaine et l'inanité paradoxale de la civilisation, et j'applaudis chaleureusement l'effort de l'artiste qui ose cette… restauration.

Et aussi, je connais telles pages de Cappiello qui sont intensément tristes : ainsi son affiche pour *Le Friquet* de Willy. La Polaire, dans un tricot collant qui fait saillir ses maigres hanches et ses seins menus, grimace sur une estrade et offre au public l'appât de son corps. La figure est angoissante, malgré son apparence comique et sa grimace joyeuse : quelle lassitude, quelle usure, quelle laideur même dans ce sourire de jolie femme ! Oh, que la vie d'artiste est belle, le soir sous le feu diffus des lustres, quand scintille l'or des lustres et étincellent les épaules rosées des femmes ! Mais ici le spectacle commence en plein jour, sous l'ouate crue d'un ciel blême, dans des décors banals. Nous sommes derrière la scène ou devant, si vous préférez, mais pas *sur*, quand applaudit la claque,

...lorsque tout est fini (comme chantonne la romance)... ou que tout doit encore commencer dans la salle obscure et encore vide. — Quant à la technique de Cappiello? Une des plus rudimentaires et en même temps des plus impressionnantes que je connaisse. Elle lui est propre; il la monopolise comme une marque de fabrique, dont il est seul dépositaire. Il n'y a que Sem qui soit son rival et la technique de Sem (beaucoup plus dandy, plus snob et moins largement humain que Cappiellio) est bien la seule qui noue avec la sienne quelque lien de parenté. Ils parviennent tous deux à résumer d'un trait, de quelques lignes, une physionomie humaine : un trait, et voilà esquissée la plus humoristique et la plus fidèle silhouette. Ils travaillent tous deux aussi à la façon japonaise, c'est-à-dire à la ligne géométrique. Tel des dessins de Cappiello se présente presque entièrement nu : deux courbes, les yeux; un trait, le nez; quelques coups de crayons, les dents ricanant dans la bouche; une large ondulation, les épaules et le buste, et puis c'est tout. C'est le même Cappiello cependant qui a peint le superbe portrait de l'*Enfant écossais*, très fin et minutieux, vivant d'une vie toute chaude, d'une vie italienne.

Cette technique toute sobre, Cappiello l'applique identiquement à ses affiches : à la synthèse du dessin, s'ajoute la synthèse des couleurs, de là, un effet très bizarre et unique. Connaissez-vous son affiche pour « Nuzins 's Menthe? » Une danseuse, habillée de rose, à peine plus rose que la nudité de sa gorge et de ses bras, danse sur un fond sanguin. Au total, l'artiste a employé pour ce tableau, quatre teintes, encore ces teintes n'étant que des nuances plus ou moins relevées d'une même couleur fondamentale.

De même dans cette autre affiche : un Romain, drapé d'une toge jaune, est assis devant une futaille brune et vide sa coupe remplie de vin; une couronne de laurier vert entoure sa tête délirante.

A cause de cette rareté des couleurs — et en même temps du choix en général trés divergent de ces couleurs, prises presque toujours assez fortes et tranchées, même criardes — ainsi un enfant presque entièrement jaune, est assis sur une chèvre toute rouge, debout sur un gazon d'un vert foncé uniforme — l'affiche manque d'harmonie peut-être, mais à l'instant même, attire violemment l'attention.

Aussi Cappiello ne vise-t-il pas au charme, mais plutôt à l'étrange et au curieux. Le dessin de ses affiches étant en général caricatural comme ses portraits théâtraux et la couleur presque toujours bizarre, dénotant une recherche curieuse, ce but est facilement atteint. De fait, les affiches de Cappiello se distinguent-elles irrémédiablement de toutes leurs voisines. Elles portent une griffe d'originalité plus résistante que les autres, les griffes-signature.

Il me reste pour terminer cette petite étude sur Cappiello caricaturiste (puisque même en peignant des affiches, il demeure tel) à attirer l'attention sur la fidélité de cette œuvre. Qu'il crayonne quelque carcasse... divine, humaine ou animale..., ou qu'il peigne quelque portrait de belle dame, côté (le portrait s'entend) aux hauts prix, l'œuvre de Cappiello demeure toujours une œuvre de stricte vérité esthétique et sociale. L'accentuation des traits — qui est la base de sa technique satirique — ne pose que mieux ses personnages; ils se maintiennent reconnaissables à première vue. Cela se comprend; puisque, précisément, Cappiello fait violemment ressortir, d'une manière un peu outrée, le trait distinctif de leur physionomie, ce trait spécial qui, normalement, ne frappe pas l'œil inexercé du vulgaire.

De la sorte, malgré le caractère caricatural de ses compositions, Cappiello (un ironiste comme Caran d'Ache ne se hausse pas toujours à cet équilibre) a réussi à créer une galerie de types vraiment humains et vivants.

Ainsi les aquarelles qu'il a tracées pour *La carrière d'André Tourette* de Lucien Mühlfeld (Edition Modern Bibliothèque) constituent un ensemble des plus variés et des plus véridiques et, nonobstant leurs déformations, des types comme André Tourette (tel, par exemple, qu'il figure sur la couverture, mi-Bel Ami et mi-Vicomte de Courpière), Mme Tourette, Margot à la beauté vulgaire de soubrette bien en chair, M. de Chambolles, Mme Favart (voyez la perfection de la planche page 91, où les types Favart, Tourette, Santeuil sont réunis), Paulette, Germaine, etc., vivent d'une vie plus vivante, paraissant remuer, respirer et poser devant nous, jouant leur déplorable comédie mondaine, que maint portrait élaboré d'après nature ou d'après... photographie, par un membre décoré de l'Institut.

Tant mieux alors si son guignol déhanché de nos célébrités mondaines nous a appris la tristesse fréquente de la caricature... (ce genre supposé nécessairement « humoristique » et « tordant » par Joseph Prudhomme)... et la possible amertume du rire le plus bruyant.

ANDRÉ DE RIDDER.

Les expositions.

L'ELAN. — LA COLLECTION DU ROI. — L'UNION. — A LA SALLE BOUTE.

Certes pas un seul instant nos peintres ne chôment. Les salles du Musée Moderne ne se vident que pour faire place à d'autres exposants et tout l'été, au milieu de l'indifférence souvent injustifiée du public, nos artistes, imperturbables, continuent d'en garnir les cimaises. Tout cela, bien entendu, sans oublier les Expositions plus importantes telles que le Salon de Printemps et le Salon Triennal dont notre ami Liedel vous a rendu compte d'une façon à la fois si exacte et si vivante.

C'est une véritable débauche! Quel statisticien évaluera la surface des toiles que l'on décore annuellement! Je ne crois pas cependant que l'on peigne plus qu'autrefois. Si le public... et la critique sont submergés, c'est bien plutôt, je pense, parce que les peintres se laissent complaisamment aller à nous montrer les plus insignifiantes de leurs études et les plus malheureuses de leurs esquisses. Il y a là un réel danger. Je ne me dissimule pas qu'il est assez vain de le signaler mais je tenais tout de même à le dénoncer.

C'est d'une manière tout à fait générale que je parle et il ne faudrait pas voir dans ces constatations la cause de l'absence de ma chronique mensuelle dans le dernier numéro du *Thyrse* où j'aurais dû vous parler de l'exposition de l'*Elan*. Je m'empresse de dire au contraire que ce fut une des plus belles expositions de la saison d'été. Que l'on en juge par les noms du fin et délicat paysagiste Taverne représenté par un important envoi; de Bytebier dont on sait la poétique vision; de Kurt Peiser qui nous montrait des toiles d'un sentiment âpre et profond; de Chotiau, un artiste raffiné dont les *Natures mortes* et les *Portraits* nous permettent de bien augurer;

de Gastemans, de Ludwig, de Siéron, dont j'ai beaucoup aimé les *Roses* et la *Soirée calme* et de Verstraeten. Il convient de signaler aussi de remarquables gravures sur bois de Meeter de Zorn, assez mal présentées, par exemple, et enfin les sculptures de Callie et de De Brichy.

Ce sommaire compte rendu est loin de donner une idée exacte de la belle et probe tenue du salon de l'Elan, mais l'abondance des expositions du mois d'octobre m'oblige à abréger.

D'abord, à tout Seigneur tout honneur, je vous parlerai de l'Exposition des Collections du Roi.

Elle fit quelque bruit, cette Exposition et pourtant, il faut bien le dire, elle ne présentait guère qu'un seul élément d'intérêt, et encore n'était-il pas d'ordre artistique. Pour importante que soit cette collection — le catalogue des tableaux comporte 158 numéros — elle est loin d'être aussi remarquable qu'on aurait pu s'y attendre. Elle compte évidemment quelques toiles tout à fait admirables : des Leys, surtout, des Alfred Stevens, des Joseph Stevens, des Eug. Smits dont un *Profil de jeune femme*, chef-d'œuvre de grâce et de séduction, deux très beaux Courtens, mais la plupart de nos peintres sont loin d'y figurer avec leurs œuvres les plus significatives. Si l'on ajoute qu'elle comporte un nombre important d'œuvres médiocres, et que plusieurs de nos plus beaux maîtres y ont été oubliés, on comprendra que, pour ma part, je me résignerai assez aisément à sa dispersion. Certes, je ne me cache pas combien devait être délicate la tâche de constituer une collection semblable à celle qui nous occupe; je sais que d'autres règles et d'autres mobiles y président que ceux qui régissent un amateur ordinaire. Cependant il semblait qu'on eût pu souhaiter que cette exposition offrît une image plus exacte de l'intéressante évolution de notre art national en ce XIXe siècle qui comptera parmi les belles époques de l'histoire de la peinture.

En même temps que les collections du Roi attiraient le public au Musée de la rue de la Régence, l'Association d'art l'*Union* nous conviait à son deuxième Salon annuel.

Je crois avoir loué déjà l'an dernier l'attitude sérieuse et honnête de ce groupement d'artistes si différents. Tous les genres y voisinent, depuis les paysages lyriquement et savoureusement peints de Leduc qui célèbre tantôt le calme de son *Coin tranquille* ou l'âpreté de son *Pays industriel*, tantôt les brumes grises de Hollande ou le soleil éclatant de Vérone, — jusqu'aux portraits élégants, raffinés et vaporeux de Watelet. — Voici de lumineuses toiles de Lemmers; un très beau portrait et des coins de Bruges d'une poésie recueillie de Jamar; des impressions d'Espagne dans la note âpre et violente qu'il affectionne de Florent Menet. Voici les toiles un peu décolorées, mais si tendres de Jacques et les paysages assez traditionnels de Joseph François. Les portraits que nous montre André Cluysenaer, dont j'aurai plus loin encore l'occasion de parler, le signalent une fois de plus comme un de nos jeunes artistes les plus talentueux. Albert Geudens reste fidèle au culte des vieux intérieurs touchants et silencieux et aux coins pieux de vieilles villes flamandes.

Je citerai encore les aquarelles de Jomouton, les *Intérieurs* d'une facture un peu timide de Potvin, les tableaux d'une observation si amusante et les intérieurs de Denonne, enfin les dessins de Rels, de Jean Droit et de Thiriar.

Quant à la sculpture, elle est plus remarquable par le nombre des œuvres exposées que par leur qualité. Je signalerai pourtant le copieux envoi de Herbays.

Ce salon comporte en outre une section d'art appliqué très curieuse : des cuirs et des bijoux de Mme Ringel-van de Zande, des *Plats* et des *Vases* d'une grande richesse de couleur de Mlle Levert et des .. *Fleurs modelées en mie de pain* de Mlle Denekam.

Au résumé une exposition qui, si elle ne révolutionne rien, fait bien augurer de la saison qui s'ouvre.

Pourtant je ne cacherai pas le plaisir plus grand que j'ai éprouvé à voir l'admirable exposition qu'organisèrent quelques artistes à la Salle Boute — car les galeries du Musée ne suffisent plus à abriter les productions de nos peintres. Déjà l'année dernière quelques dissidents de cercles y avaient ouvert une exposition. Est-ce l'exiguité de la salle qui se prêterait moins aux déballages, est-ce le mode de groupement qui permet une sélection plus sévère? En tout cas cette nouvelle expérience me semble des plus heureuses.

Très coquettement orné de meubles et de fleurs, ce Salon avait un air d'intimité qui charmait.

A l'entrée, l'architecte De Win exposait une série de plans, de projets et de photographies de constructions où se distinguaient en même temps un goût très sûr et une très belle compréhension du style moderne.

Cluysenaar, que j'ai cité plus haut, avait réservé pour cette exposition son envoi le plus important. A côté de très beaux portraits, il nous montrait des *Etudes* et des *Paysages* d'une peinture solide et savoureuse et d'un sentiment exquis.

Un artiste finlandais Finck, dont je n'ai guère apprécié l'art par trop sommaire arrive cependant parfois, comme dans son *Port d'Helsingfors* et dans ses eaux-fortes à des impressions vraiment remarquables.

Hazledine affectionne les foules et leur grouillement qu'il excelle à rendre : sa *Tamise à Twikenham* en particulier, avec son soleil, son air de fête et la joie des claires toilettes était d'une vie intense et spirituelle.

Lemmen avait une exposition extrêmement importante. Sa fécondité déconcerte et, en ces deux dernières années surtout, il s'est classé parmi les plus curieux et les plus originaux de nos peintres. Le présent Salon, après ses expositions de l'an dernier à la *Libre Esthétique* et à *Vie et Lumière,* le consacrera définitivement. Tout lui est motif à peindre : nus, impressions, natures mortes, paysages et dans chacune de ses œuvres se retrouvent la même séduction de couleur et le même charme prenant.

On a trop rarement le plaisir d'apprécier le beau talent du luministe qu'est Willy Schlobach, pour ne pas se réjouir de rencontrer ici quelques-unes de ses œuvres très significatives : son *Verger* était d'une exquise fraîcheur, son *Automne* d'une merveilleuse rutilance ; l'atmosphère qui baignait ses *Meules* était d'une lumière et d'une fluidité délicieuses et ses *Côtes de Cornouailles* étaient empreintes d'un réel sentiment tragique.

Quant aux œuvres de G.-M. Stevens, elles affirmaient à nouveau le talent si raffiné de ce peintre charmant épris d'élégance.

Enfin les sculpteurs Du Bois et Gaspar complétaient cet ensemble, le premier avec une série de statuettes et un beau groupe de *Baigneuses ;* le second avec des animaux dont il rend si merveilleusement la vie nerveuse et puissante.

Je vous parlerai le mois prochain de l'intéressante exposition de M. Langaskens au Cercle Artistique.

MAURICE DRAPIER.

Les théâtres.

THÉATRE ROYAL DU PARC : *4 fois 7, 28*, comédie en trois actes, de M. Romain Coolus. — La *Route d'Emeraude*, pièce en cinq actes, de M. Jean Richepin, d'après le roman d'Eugène Demolder. — THÉATRE ROYAL DE L'ALCAZAR ; *Master Bob, gagnant du Derby*, pièce en quatre actes, de MM. Henry de Brisay et Marcel Lauras. — L'*Age d'aimer*, comédie en quatre actes, de M. Pierre Wolff.

Voici quatre pièces, de mérite certes, dont l'acteur principal est le même : l'Amour. On peut même dire que dans deux d'entre elles il est l'acteur exclusif. Faut-il donc que le petit Dieu malin soit puissant, pour séduire ainsi constamment le public et s'imposer au choix des dramaturges ? On doit évidemment avouer que ceux-ci apportent aux variations sur un thème connu une bonne volonté, une diversité qui prédisposent à bien des indulgences. Si l'amour n'a point connu de loi, il n'ignore point les scrutateurs et ce nous est un plaisir nouveau chaque fois qu'un aspect inédit nous en est révélé. L'amour déçu, ferment de rancune féroce, intraitable, n'est peut-être pas absolument inconnu au théâtre, mais le milieu dans lequel MM. de Brisay et Lauras le font agir avec *Master Bob, gagnant du Derby* vaut bien quelque attention et la vérité presque photographique, avec laquelle il est évoqué, mérite des applaudissements. Le milieu des courses, le monde des joueurs, ont une mentalité toute spéciale aussi intéressante qu'intéressée, et l'on sait si elle l'est ! Que de rêves entretenus, que d'appétits suscités, que de mirages entrevus chez ceux que le démon du jeu a damnés ! *Master Bob* porte leurs espoirs fervents. La pauvre bête est leur idole. Mais dans l'ombre malpropre et louche, le fameux personnage : l'amour déçu et rancunier a agi, pour préparer la chute de l'idole à l'instant où, dans une apothéose, elle allait triompher. Tous les espoirs meurtris, toutes les déceptions cruelles se jettent en orage formidable sur celui, sur ceux qui ont entretenu au cœur des fidèles le culte aveugle du cheval vaincu. Malheureux propriétaire, malheureuse famille que la folie des parieurs écharpe, ensanglante, hideusement... Oh, le frisson d'épouvante ! l'angoisse douloureuse éprouvée à ce spectacle lamentable du délire d'une foule exaspérée et mauvaise, se ruant sans merci à l'assaut de pauvres êtres : hommes désemparés, femmes sans défense... Il fallait de l'audace pour oser mettre à la scène cette foule, la faire crier, hurler, la faire mouvoir, et pourtant éviter le ridicule, dissimuler l'artificiel que porte en soi tout spectacle théâtral. Et certainement une grande part du succès revient à l'habile metteur en scène qui sut défier la réalité des situations et en donner l'illusion sur les planches. Sans doute on peut contester un intérêt vraiment artistique à semblable drame, aussi puissant que soit l'effet produit, et crier à la décadence du théâtre. N'exagérons rien : Il ne faut pas sacrifier les mouvements de la conscience humaine, qui sont les plus passionnants qui soient, aux gestes extérieurs d'individualités sans raffinement. Sans contredit. Mais ici, remarquons que c'est précisément la blessure faite à l'amour d'un Goldstramm qui est cause du délire assassin de cette foule écharpant le rival heureux : Durieu, et sa famille. L'intensité de la vengeance donnera la mesure de l'âpreté de la haine. Que

celle-ci eût gagné à des développements psychologiques plus détaillés? Peut-être. *Master Bob* n'est point une œuvre parfaite. Elle est un exemplaire non sans éclat d'une mise à la scène d'un milieu, d'une foule passionnés qu'une individualité, blessée dans son amour, secoue, bouleverse et exaspère jusqu'aux criminels emportements. La foule est un acteur dangereux à manier, surtout au théâtre. Felicitons ceux qui osent en user et le font avec bonheur.

Les autres pièces ont moins d'originalité. Regrettons le surtout pour cette *Route d'Emeraude* dont Richepin n'a guère retenu que l'anecdote du livre prestigieux de Eug. Demolder. Brillant jouteur de rimes, le nouvel académicien a écrit des vers étincelants sur l'aventure de Kobus, le cousin non renié du Jean de Paul Spaak, dans *Kaatje*, et il les a écrits sans oublier son romantisme, son amour des gueux, ses *truands*, prenant à Mérimée plus qu'à Demolder un personnage de *Carmen*, sans même omettre l'acte dans la montagne. Insister sur d'autres réminiscences serait peut être de mauvais goût, puisqu'après tout l'œuvre de Richepin porte sa « marque » qui donne de l'intérêt à tout ce qu'elle touche : lyrisme, verve, panache...

Et nous voici devant les deux pièces où l'amour est l'acteur exclusif. *L'âge d'aimer*, que Rose Syma vint jouer, il y a quelques années, à ce même Alcazar, où actuellement Jeanne Rolly fait encore applaudir la pièce de Pierre Wolff. Non sans raison, puisque l'œuvre a presque la logique d'un théorème appliqué à la passion frénétique d'une femme pour qui seul l'amour au monde existe. A quarante ans, est-ce l'âge d'aimer ? elle s'éprend d'un jeune homme de dix ans moins âgé qu'elle, qui ne tarde pas à la tromper. Et c'est le douloureux calvaire...

M. Coolus a moins de cruauté dans le choix de son sujet... amoureux. 4 fois 7, 28, c'est si l'on ose dire : le *Maître de Forges* traité par un homme d'infiniment d'esprit et la situation qui, dans Ohnet, avait des fadeurs de salon de coiffure prend ici un aspect de vie, de charme, d'amabilité souriante, de pétillant, de mousseux que la troupe du Parc, renforcée par Mlle Juliette Clarens, a rendue avec infiniment de talent, car le titre n'a d'autre mérite que l'imprévu et cette théorie d'un changement de caractère tous les sept ans est d'autant plus caduque que l'écrivain a voulu la concrétiser. L'œuvre de M. Coolus a le mérite des boissons capiteuses : elle grise, et l'on s'en souvient avec l'agrément qui reste d'une soirée passée en compagnie aimable et où pas un instant l'on ne s'est ennuyé.

Sigualons, pour finir, l'ensemble excellent de la troupe de l'Alcazar où il faut citer MM. Bosc, Bureau-Lindet, Hauterive, Paulet, Mmes Sureau, Landry, Bergé; le mérite de celle du Parc est déjà connu et si nous y avons retrouvé avec plaisir MM. Carpentier, Richard, Scott, Mme Terka Lyon, nous avons beaucoup apprécié dans les nouvelles recrues: MM. Bertic, Paul Daubry, très intelligents et bien doués tous deux, Mlle De Brandt qui a fait très bonne figure à côté de sa partenaire « vedette » Lucie Brille, de l'Odéon. LÉOPOLD ROSY.

***

THÉATRE ROYAL DU PARC : *Mihien d'Avène*, pièce en 3 actes, tirée du roman de M. des Ombiaux, par M. Gabriel Nigond.

Les matinées du Parc connaissent la douceur des comédies champêtres. Maurice des Ombiaux avait fait dans son admirable *Mihien d'Avène* un tableau violent et vivant des mœurs wal-

lonnes. M. Gabriel Nigond, un bien gentil garçon, s'est souvenu qu'il était berrichon et gendelettres en mettant à la scène le roman de des Ombiaux.

M. Nigond (Gabriel) n'a qu'un désir : ne se brouiller avec aucune république, même pas celle des lettres. Sa pièce est en vers, de l'espèce de ceux dits « libérés », produit destiné à concilier l'alexandrin parnassien et le moderniste vers-libre. Aussi les tirades succèdent-elles aux répliques avec mollesse et candeur. Ces paysans s'égorgent avec une suave violence et une haine de bergerie de Saxe. Ainsi finit le torrent de des Ombiaux, comme tous les torrents à notre époque civilisatrice, par le bec en cul de poule d'un robinet de bains.

Mais il y a un Dieu pour M. Nigond — outre la déesse Sand et la demi-déesse Séverine. La Providence lui a donné des interprètes qui ont su transformer cette guimauve en forêt de chênes robustes et de vivaces noisetiers. M. Carpentier fut M. Carpentier, un Mihien plus sauvage que ne le concédait le texte. M. Richard, un amoureux rustique, frisé comme un agneau, tourna bien des têtes. Mais la révélation de la journée — car il y eut une révélation ! — fut Mlle Andrée Roger, une ingénue, vous savez, une vraie, une artiste, sans *chiqué* — le vilain mot d'argot pour une vilaine chose ! — sans mines, simplement, vraiment la petite Wallonne qui pour être mêlée à une tragédie rustique, n'en a pas moins appris que le blé ne pousse pas sur une toile de fond MM. Seran, comme Daubry, Mme Angèle Renard comme Mme Damy, et tous les autres et tous les autes furent parfaits, et surtout Flic, chien de son état, chien sauveteur qui comprit que dans la pièce il avait à sauver quelque chose... au moins son rôle.

MAURICE PELLETIER-OSMONT.

Les Revues.

... Elles sont là, en face de moi, sous la lampe douce qui me regarde sans rien dire, comme une amie bien-aimée, muette parce qu'elle me comprend ; elles sont là, en un volumineux paquet rayé de rouge, de jaune, de vert, de bleu, — un régal pour l'œil, quoi ! — sans compter toutes les autres teintes bâtardes et inqualifiables dont les très qualifiables directeurs se sont ingéniés à les vêtir, pour ne pas singer un confrère plus âgé.

Donc, ce paquet de papier noirci est affligé d'un embonpoint que je dirais désespérant, si un grand respect envers lui n'était venu m'habiter tout à coup un soir de la semaine dernière que je réfléchissais, (cela m'arrive), au nombre certainement imposant des cerveaux si divers dans leurs rouages compliqués et mystérieux, qui se sont mis à travailler tels des horloges de la Pensée, dans le temps et dans l'espace, avec le but unique de charmer mes loisirs, et parfois aussi, — il faut bien le dire pour clore cette interminable phrase par des points de suspension — dans le but de m'ennuyer un peu...

Quoi qu'il en soit, Revues, compagnes des heures de spleen et d'ennui ; Revues grandes ou petites, insignifiantes ou captivantes, mordantes ou inoffensives ; Revues jaunes ou rouges ou vertes ou bleues, qui vivrez, adorées, ou qui verserez là-bas, au détour du chemin, je veux saluer en vous l'admirable effort incarné, varié et multiple des esprits, vers l'Art et vers l'insaisissable Beauté éternelle...

Et s'il me plaît d'écrire ici ces lignes

qui ne vous célèbrent, point « pour rire » c'est surtout afin que, dans les mois à venir où vous m'arriverez moins intéressantes et moins neuves peut-être, dépourvues de cette excitation à la curiosité qu'éveillaient en moi celles d'entre vous qui m'étaient encore inconnues, je puisse, en les relisant, y puiser le courage de sourire à nouveau, de mes yeux un peu las, à vos couvertures toujours désespérément jaunes, ou grises, ou vertes, ou bleues, ou rouges, à la ritournelle de vos sommaires, dont difficilement vous parviendrez à changer le ton.

***

La *Nouvelle Revue française* (1[er] octobre) est ce qu'on peut appeler, sans faire un usage abusif et déplorable d'épithètes flatteuses, une *belle* et *bonne* revue.

A travers « *Ecce homo* », la dernière œuvre rapidement parcourue du grand philosophe allemand, M. Henri Ghéon étudie le « Cas Nietzsche » — qui est celui de l'orgueil porté à son degré le plus élevé.

L'auteur de *Zarathoustra*, désolé de se voir méconnu a fait lui-même son apologie et celle de ses livres avant la mort, qu'il sentait prochaine. Cet article de M. Ghéon vaut surtout par d'excellentes considérations sur l'œuvre de Nietzsche en général; — il est bien pensé et non sans profondeur.

— Des vers exquisement musicaux de MM. Guy Lavaud et Gaston Furst sont autant de fleurs qui répandent autour du lecteur un parfum de fraîche poésie. M. Valéry Larbaud signe une nouvelle douce et mélancolique, et M. Laloy, de très intéressantes traductions de chansons chinoises. M. J. Jehl termine son roman hallucinant et puissamment pictural : « Cauët ».

Des *Notes* sur les livres nouveaux complètent ce beau numéro de l'excellente publication de M. André Ruyters.

Le tome XVIII de *Vers et prose*, la grande revue française dont M. Julien Ochsé, le correspondant parisien du *Thyrse* est devenu rédacteur en chef (toutes nos félicitations à notre distingué confrère), offre un intérêt spécial parce qu'il renferme le déjà fameux *Macbeth* de Maeterlinck; — la préface de cette « adaptation » mérite de retenir un instant notre attention; — à côté d'idées très justes sur les multiples traductions de Shakespeare, M. Maeterlinck y énonce des vérités générales qui ne vont pas sans être, pour lui-même, d'un certain danger. C'est ce que pense aussi *La Phalange* qui reproduit une note de *Comœdia* dont voici un passage.

M. Maeterlinck dit : « *Les humbles traducteurs sont, devant* SHAKESPEARE *comme autant de peintres assis devant la même forêt, la même mer ou la même montagne. Chacun d'eux en fera un tableau différent. Presque autant qu'un paysage, une traduction est un* « *état d'âme* ».

Comœdia répond : « *Demain, un traducteur de Monna Vanna pourra changer un acte entier par des fantaisies de sa composition et invoquer... son état d'âme.*

Demain, l'état d'âme d'un ADAPTATEUR *étranger exigera peut-être que le 2e acte de* PELLÉAS *se passe chez Maxim. Comment s'y opposer? Affaire d'état d'âme!...* »

C'est vrai, pourtant! Que répondrait Maeterlinck à ces remarques piquantes?

— Le nouveau *Macbeth* que nous donne l'auteur des *Aveugles*, n'en constitue pas moins une véritable merveille.

Vers et prose publie en outre des vers de Henri de Régnier, de Stuart Merrill, de Julien Ochsé, de G. Apollinaire, d'Elsa Koeberlé, d'autres encore; — une page pieuse consacrée par P. Margueritte à la mémoire du pauvre Marcel

Lami, la fin d'un drame poignant, *Elektra*, de Hugo von Hofmannsthal, adapté de l'allemand par Paul Strozzi et Stéphane Epstein ; — des *Fumées* subtiles, non jusqu'à l'impalpable de M. Louis Thomas ; d'André Salmon, une spirituelle étude sur Stuart Merrill ; de délicieuses ballades de Paul Fort.

Enfin, pour nous borner à cette énumération incomplète, un substantiel article, illustré de reproductions de tableaux, sur l'œuvre de Emile Bernard, par Milos-Marten. — *Vers et prose* est une revue supérieure qui n'offre à ses lecteurs que des pièces de valeur réelle.

De bonnes *Guêpes*, pour porter dignement ce nom, dégaînent leur aiguillon, dût cette fantaisie leur causer parfois la mort, contre tous ceux qui ne leur donnent point du miel et des confitures, en vantant, d'une voix mielleuse aussi, les dorures de leurs corsets et l'incroyable sveltesse de leurs petites personnes élégantes et prétentieuses Celles dont M. J. M. Bernard dirige non sans habileté le vol, se sont portées le mois dernier en essaim bourdonnant vers les pauvres « *bosses* » de Henri de Régnier, Louis Mandin et Jean Royère, directeur de la *Phalange*, lequel en si bonne compagnie, ne peut manquer de devenir célèbre. — On ignore s'ils guériront des suites de leurs piqûres, — et j'en reste bien angoissé, car j'apprends de source certaine que M. Royère est toujours à l'hôpital.

N'oublions pas de présenter à la compassion du lecteur attendri, les tristes mines littéralement défigurées des habituelles victimes auxquelles Mlles les *Guêpes* de la firme J.-M. Bernard et Cie donnent mensuellement l'aiguillon de leur mépris (en clamant bien haut sur la couverture de leur revue le nom de ces impertinents, qui ne seront point leurs amis aussi longtemps qu'ils ne leur auront apporté... du miel et des confitures).

Ce sont *ceux qui ne collaboreront pas :* MM. J. Aicard, M. Bouchor, G. Deschamps, Aug. Dorchain, J.-Ernest Charles et d'autres, sans oublier ce toujours pauvre Jean Royère pour lequel décidément il nous reste bien peu d'espoir de guérison.

— Nannette ! mon vieux cordon-bleu, avec la *vitesse v'* des « *Problèmes des mobiles* », apportez-moi le cruchon au vinaigre...

La Société Nouvelle (septembre) : *Le Duel d'Anvers et de Bruges*, de belles pages d'histoire que signe notre grand Georges Eekhoud.

M. Louis Piérard, un des heureux élus de *Saint-Wandrille,* essaie de nous donner ici une peinture du spectacle terrifiant et admirable dont il fut témoin pendant la mémorable nuit du 28 août.

Nous avons lu avec intérêt ces lignes quelque peu embarrassées de glose inutile.

Evidemment puisque Maeterlinck lui a serré phalanges, phalangines, et phalangettes, M. Piérard trouve le tout « très bien » et Mme Georgette sublime. Nous avons vu l'actrice sur la scène du *Parc ;* certes elle a atteint à des effets très grands, mais il reste néanmoins vrai que Mme Leblanc est avant tout une *Française expansive* dans toute la force du terme, et qu'elle n'a point eu ce je ne sais quoi de roide et froid qui même aux heures de passion aiguë vêt toute lady d'un habillement de réserve hautaine.

— En parcourant cet article, nous avons goûté le moment d'un sourire. Il faut vous dire (Ah ! vous le saviez déjà !) que M Piérard est socialiste et qu'il se le répète à lui-même de crainte de l'oublier ; et de crainte aussi peut être de le laisser perdre de vue par ses futurs électeurs... Qui sait ?

Quoi qu'il en advienne, en nous parlant de l'immortel *Macbeth* de Shakespeare, traduit par le non moins immortel Maeterlinck, joué par la non moins éternelle Georgette Leblanc, M. Piérard a eu une clameur de meeting qui a dû résonner étrangement faux dans le « miraculeux silence » de Saint-Wandrille... C'est la phrase inévitable — si intruse soit-elle — où l'orateur justement indigné, flétrit Léopold II et ses « millions infâmes »...

— De M. Jules Noël qui aime jouer au philosophe un long et savant article intitulé *L'athéisme, base rationnelle de l'ordre*, — lequel article de raisonnement parfois peu serré, et écrit dans un style plutôt vague, s'émaille de quelques affirmations utopiques dont on peut tirer des effets inattendus et plaisants.

Ainsi, s'évertuant à prouver l'absurdité de la tolérance, M. Noël, après avoir constaté avec le « sceptique Grimm » que « tous les grands hommes ont été intolérants » et « qu'il faut l'être » nous affirme le plus crânement du monde que « Jésus et Socrate ont été *justement* mis à mort » — « Il fallait les combattre et les juger, ajoute t-il, non les tolérer car leurs doctrines portaient dans leurs flancs les germes de la dissolution sociale ».

Très bien ! Si M Noël avait écrit cet article deux mois plus tard, sans doute aurait-il ajouté aux noms des deux martyrs cités plus haut, celui de *Ferrer*, la grande victime de *l'intolérance* espagnole ?

Il nous reste en outre la crainte que nos gouvernants, subitement illuminés, ne viennent à mettre en pratique les savoureuses théories de M. Noël.

Seigneur ! Seigneur ! Que feraient-ils de vous, Monsieur Jules Noël ?

A placer en regard de l'article précédent des pages de M. Paul Guériot : *Religion pour le peuple ?* que nous lisons fort à propos dans la *Coopération des idées* du 1er octobre.

M. Guériot ne se frictionne pas l'imagination pour y découvrir des théories, des rêves, des idéals dont se bercent volontiers les philosophes, les sociologues, les politiciens surtout ; — il examine la question en parfaite liberté d'esprit, sans partialité, il y répond dans un style clair, et il base ses arguments sur ce qui *est*, sur l'état intellectuel, moral, social des peuples à l'heure présente, non sur de douteuses transformations à venir dans la manière de penser, de sentir et vouloir de l'âme humaine.

A une époque où le monde monstrueusement boursoufflé d'orgueil à la vue de l'esprit si faible que l'aveugle la lueur plutôt indécise pourtant de la *Raison* — cette pâle veilleuse de tombeau qu'on adore comme le plus vertigineux des soleils — à une époque où l'homme rougit de n'être point encore complètement matérialiste, et veut à tout prix le devenir, contre lui-même parfois, et contre sa conscience. parce qu'il trouve cela de bon ton — il faut savoir louer M. Paul Guériot comme il mérite de l'être, parce qu'il a eu la franchise d'écrire ces pages sincères.

Les Marches de l'Est : Voici une revue que nous proposons tout simplement à l'admiration de ceux qu'intéressent de près ou de loin, les questions d'*Histoire*, d'*Art* et de *Littérature*. Parce que jamais, avouons-le, nous n'en vîmes de plus luxueuse.

De cette publication trimestrielle, nous tenons le n° 2 de l'année courante ; et il nous sera absolument impossible de dire tout ce que nous suggère ce recueil d'une écriture copieuse et variée, richement et abondamment illustré.

M. René d'Avril, y signe d'étranges vers libres où transparait le Maeterlinck

des *Serres chaudes* et des *Douze Chansons.*

Une étude puissamment intéressante de M. Atalone, sur le grand sculpteur messin : *Ch. Pêtre;* et une nouvelle de Ch. Garnir. — Des articles d'histoire : *Dix lettres inédites du maréchal Lefebvre. — Le blocus de Metz;* sans oublier les admirables gravures qui les illustrent et qui constituent des documents réellement précieux.

En somme, revue d'idéal noble, qui se consacre à défendre en Alsace, Lorraine, Luxembourg, Ardennes et Pays Wallons, la civilisation latine; revue recommandable à tous points de vue, surtout aux folkloristes qui sont une petite légion dans notre Wallonie.

Homonymes — ou presque — des précédentes, les *Marges* d'octobre, renferment de fortes pages de M. Valère Bernard, *Les Monstres;* des *Mélanges* de M. Montfort parmi lesquels les notes spirituelles qu'il consacre aux *Pointes sèches* de notre compatriote Leben-Routchka; d'autres chroniques mensuelles, — le tout déshonoré par une insignifiante *Musique sur l'eau* dont la plus grande qualité (!) est de n'être point musicale du tout, où M. L Piérard nous parle entre autres choses très « gaga » d'un cigare de Célèbes, des narines de M. Piérard, d'une série de curaçaos généreux, et d'une « petite chemise levée! » — Page banale que n'aurait pas commise, au retour d'une excursion Anvers-Flessingue ma sentimentale petite amie d'enfance qui a quinze ans, et qui fait des phrases romantiques, là-bas, sous les yeux scandalisés des Révérendes Sœurs Sainte-Marie à Saint-Nicolas ..

L'Occident, revue luxueuse, un peu froide à l'aristocrate, nous apporte un bel article de M. Adrien Mithouard, des vers originaux de André Suarès, et d'intéressantes pages de MM. Ch. Bernard, G. Batault et B. Combette.

D'une excursion — oh! bien peu mouvementée! — à travers *La Belgique artistique et littéraire*, nous avons gardé bon souvenir de ce qui suit : une série de petites proses moins *réelles* qu'imaginées par L. Legavre, la fin de « Fidélaine », beau conte lyrique tiré d'une vieille légende et musicalement écrit par M. Honoré Lejeune; des vers de Ramaekers; les premières pages du nouveau roman de Smulders: « La ferme aux clabauderies »; une série de petits coups de bâton, très paternellement administrés par Edmond Picard au volcanique P. Broodcoorens qui, paraît-il, avait imaginé de vilaines choses sur l'auteur de *N'a-qu'un-œil;* et surtout des pages chaudement colorées et pleines d'une savoureuse poésie où M. F. Hellens explique comment le beau peintre de la Lys, *Valérius De Sadeleer*, d'abord épris de touches plantureuses à la *Courtens*, s'est peu à peu, suivant une évolution naturelle, tourné vers l'idéal mystique et fervent des *Primitifs* flamands.

La Vie Intellectuelle : Que voilà bien un grand titre! M. Rency est un homme habile qui mérite des félicitations; il a compris que pour éveiller l'attention de nos bons boursiers, de nos marchands de pommes de terre et autres denrées à éplucher, de tous nos corpulents « épiciers de Molenbeek», une revue «belge» devait prendre un titre qui sonnât comme un bombardon à leurs oreilles imbéciles — sans qu'ils en comprissent rien, pourtant, mais afin que, littéralement renversés par ce tonnerre d'apocalypse, ils ne voulussent point laisser croire qu'ils étaient tout à fait sourds, et mordissent au hameçon de l'abonnement.

En attendant, cette *Vie intellectuelle*, admirablement éditée d'ailleurs, — cette *Vie intellectuelle* qui fait songer aux mers profondes et mystérieuses où

œuvrent on ne sait quels organismes qui plus tard peut-être renverseront les mondes; cette *Vie intellectuelle* qui éveille en nous les images innombrables de l'armée des artistes et des littérateurs, de tous ceux qui pensent et qui... se taisent, — de toute la foule des savants affairés de recherches, rués aux portes de l'Inconnu, — depuis le mathématicien qui par les longues nuits (quand cessera son malheur?) cherche le moyen de faire se rejoindre les parallèles avant l'Infini — jusqu'à l'ouvrier obscur et révolté qui se brasse en vain l'esprit afin de trouver la solution d'un insoluble problème qui le tourmente depuis vingt ans: manger, boire, téter des pipes et faire l'amour, sans devoir pour cela prendre chaque matin, le chemin de la mine ou de la fabrique; — cette *Vie intellectuelle*, ne nous apporte, ce mois-ci du moins (septembre) rien d'aussi universel ni d'aussi varié.

Une conférence — oh! oui une conférence! — intéressante ma foi, — par nature elles le sont toutes — de M. Louis Delattre aux naturels de Fontaine-l'Evêque; des vers de F. Mazade coulés au même moule solide où ont pris corps ceux du *Thyrse* de septembre dernier; de M. Rency, une nouvelle réellement divertissante et alertement contée; la fin d'un article de sociologie signé pompeusement par M. Benoît Bouché, qui profite de l'occasion pour nous apprendre son titre vénérable de licencié en sciences écomiques (ah! mon cher B. B., nous te croyons! nous te croyons!) de belles proses de M. Max Deauville; — six pages de petit texte de M. Rency — propos de littérature très intéressants, disons-le, de même que ceux de MM. Paul de Reul et Louis Thomas. Enfin une lettre pétrie d'esprit à la lecture de laquelle nous avons eu un brin d'angoisse, de nous demander si l'auteur (Levêque) en a accouché sans trop de douleurs et sans suites fâcheuses.

Et c'est tout — Ah! non! il y a encore... la couverture; « très bien! » la couverture, « très bien! ». — M. Rency profile l'ombre réellement imposante de ses phrases sur le tiers environ du fascicule; avouons que c'est « un peu beaucoup » et que pour une *Vie intellectuelle* celle-ci est plutôt celle de M. Rency.

Malgré ses 17 années d'existence, *Wallonia*, la belle revue de folklore que dirige le toujours vaillant Osc. Colson, ne vieillit pas, ne radote pas... et est loin, comme de méchants pourraient l'insinuer de raconter les histoires de sa jeunesse.

Cette revue porte en elle une jouvence; elle a une source inépuisable où s'alimenter : les traditions populaires, les contes et légendes de nos campagnes wallonnes : source fraîche et vivifiante pour la race, à laquelle, le mois dernier, MM. Joseph Hens, Oscar Colson et Joseph Vrindts nous faisaient boire délicieusement.

La *Revue des Poètes* (septembre) nous apporte tout un paquet de vers pour lesquels nous ne serons pas injuste au point de leur appliquer une comparaison plutôt malodorante dont usait un jour Max-Waller-le-Gamin en sermonnant, dans la *Boîte aux lettres* de la *Jeune Belgique*, un certain Monsieur Helvépé.

Il y a là en effet de bonnes fleurs parfumées de poésie, des strophes qui ont agréablement chanté à nos oreilles et dont les accents ont eu parfois un écho dans notre cœur.

Dans *la Phalange* (20 septembre), lire les vers d'Elsa Koeberlé « Eros vous m'avez prise » et ceux de John Antoine Nau « Tristesses d'Alger »; un long article admiratif de Jean Royère à propos de la « Joie Vagabonde » de Paul Castiaux, que G.-M. Rodrigue

nous présenta dernièrement comme le peintre des choux-cabus : « La critique, me disait un jour quelqu'un, ne sera jamais que l'avis d'un homme » ; et ce quelqu'un, on le voit, avait parfaitement raison.

Lire aussi les pages de M. Robert de Souza sur la réforme de l'orthographe « Comment nos maîtres enseignent les sons français ».

Le Divan (n° 5) : M. Albert Erlande chante des *Emotions* sur l'éternel thème de l'amour, et ma foi sa voix est juste, et il touche la lyre adroitement... D'autres vers de MM. J. Martin, J.-M. Bernard et Gaston Luce. De M. Edm. Jaloux une nouvelle qui a titre l'*Amoureux*, et où contrairement à ce que vous en pourriez attendre, l'auteur ne se montre point jaloux du tout ; d'intérêt peu palpitant d'ailleurs, ces pages par trop romantiques nous présentent un *Laurence* — oh ! très vague ! — et une *Bérénice* un peu plus clairement aperçue mais qui a le tort de n'être point la propriétaire du *Jardin* de M. Barrès. Cette petite femme appelle M. Jaloux : « mon Cher ! » et bras dessus, bras dessous, ils s'en vont faire des phrases jusque dans le crépuscule...

M. Fernand Mazade est d'une multiple et surprenante activité ; nous avons rencontré son nom déjà au sommaire de la *Vie Intellectuelle ;* les *Documents du Progrès* nous donnent de lui une étude sur Jean Richepin, légère, spirituelle, ce qui ne signifie pas qu'elle soit de la moindre superficialité, au contraire ; *Médicina* publie les résultats d'une enquête que M. Mazade a faite sur *La Douleur*. Nous lisons ici les réponses de sommités médicales aux deux questions qui leur avaient été posées :

1° La médecine est-elle parvenue, parviendra-t-elle jamais à supprimer la souffrance humaine ?

2° La douleur physique est-elle sans utilité ?

Avec la majorité de ses correspondants, M. Mazade conclut que l'on ne parviendra sans doute jamais à anéantir la douleur, laquelle n'est pas toujours, comme on pourrait le croire, sans utilité. « La souffrance, dit-il en terminant, est la rançon de la vie. »

Durendal n° 9 : Des vers où M. Ernest de Laminne voudrait faire du Verhaeren tourmenté ; la suite du copieux roman de M. H. Carton de Wiart, « *Vieux Bruxelles* », de belles pages de Jean Nesmy, et un article de G. de Golesco à propos du livre que M[lle] Belpaire vient de consacrer à la noble mémoire de Constance Teichmann. — La *Revue Théosophique* publie la fin du « *Christ futur* », pages exaltées où M[me] Annie Besant se berce d'un espoir trop beau pour n'être point la fumée bleue d'une chimère. M. Paul Castiaux nous fait tenir les fascicules IX et X réunis de son aimable anthologie « Les Bandeaux d'Or ». A signaler : *Une heure de septembre*, d'Em. Verhaeren, des pièces de M. Paul Castiaux et des sonnets de Th. Varlet ; un fragment d'une comédie « L'apothéose » par Ch. Vildrac ; sans oublier d'humoristiques pages du Varlet déjà cité. A lire dans *La Province*, une étude sur la *Tradition vendéenne dans l'œuvre de Rabelais* par Jehan de la Chesnaye ; des pages poétiques de Touny-Lerys sur la *Prairie fauchée* de George Gaudion.

Saluons la naissance d'un nouveau confrère au beau titre éclectique : « L'Art Libre ». Le premier numéro ne manque pas d'intérêt. Bon courage, et bonne chance !

La *Revue Mosane* contient des sonnets classiques de M. Félix Bodson, des vers de M. Roger Richelles, encore des vers de M. Dantinne, et de mauvais vers de M. Evrard.

Il y a là aussi sur le *Théâtre contemporain*, un article obscur et tout bonnement ridicule où, à force de nous parler de *mufles*, de *muflerie*, de *panmuflisme*, M. Paul Demasy s'empêtre dans le sol plus ou moins fangeux de son esprit. Ne nous dit-il pas que Mendès et Sardou « pourrissent déjà »? Hélas! nous les savions morts, mais nous n'aurions point été comme M. Demasy, forcer les portes de leurs tombeaux pour voir s'ils y pétrifient ou s'ils ont affreusement verdi, tels de simples mortels... C'est tout, c'est assez n'est-ce pas? Mais non, ce n'est pas tout : MM. Demasy et Dermée, tous les deux Paul, celui-là au cours de ses mauvaises pages, l'autre dans une note protectrice qui termine l'article s'appellent mutuellement « mon cher »; et le premier tombe en pamoison admirative devant son ami et s'écrie : « O... O Paul Dermée! humaniste passionné!... » etc. Cela suffit pour donner aux deux Paul précités et à M. Edmond Delsa qui a illustré la couverture, l'intime conviction que la *Revue Mosane* est un organe réellement imposant qui tient en mains les destinées de la chancelante *République des Lettres françaises*.

Mais interrompons ici ce bavardage léger; nous avons trop abusé déjà, de l'hospitalité paternelle du *Thyrse*; et M. Rosy, son sympathique Directeur, aura certes de grands yeux épouvantés lorsqu'on lui remettra cette épaisse « *tartine* » à la confiture et au vinaigre... Il nous reste à souhaiter qu'elle ne cause à personne le douloureux désagrément d'une indigestion.

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

Reçu et lu avec intérêt : *L'Art moderne*, *Théatra*, *Les rubriques nouvelles*, la *Fédération Artistique*, l'*Idéal philosophique*, la *Revue pour les Français*, etc., etc.

Petite chronique.

Le premier de Nos Samedis *de cette saison — tous consacrés à des lectures dialoguées, in extenso — aura lieu samedi 20 novembre, à huit heures précises du soir, à l'ancien Hôtel communal, parvis Saint-Gilles (local de la Fédération Postscolaire), avec le concours de Madame Marie Derboven, du théâtre royal du Parc et de Madame Léopold Rosy.*

Au programme : Intérieur, *drame en un acte*; *La* Mort de Tintagiles, *drame en cinq actes de M. Maurice Maeterlinck.*

A nos prochains Samedis : *un acte inédit tiré de l'*Hallali, *de Camille Lemonnier,* Les Racines, *trois actes de Henry Maubel,* Le Sculpteur de Masques, *de Fernand Crommelynck.*

Rappelons à nos lecteurs que Nos Samedis *sont publics et gratuits. Nous adressons des invitations aux personnes qu'on voudrait nous renseigner comme susceptibles de s'y intéresser.*

Le banquet du X[me] *anniversaire du* Thyrse *sera présidé par M. Henry Maubel, qui nous donne ainsi un témoignage de haute sympathie dont nous lui savons profondément gré. Cette fête lui sera une occasion d'énoncer quelques idées sur la littérature et la vie littéraire en Belgique Comme nous l'avons déjà dit, M*[mes] *Derboven et*

Dewin, M. Carpentier, assisteront au banquet et interprèteront des œuvres de nos meilleurs écrivains. Notre ami Oscar Liedel a dessiné pour la circonstance un programme spirituel. Notre réunion commémorative prend donc le caractère d'une manifestation artistique.

Rappelons qu'elle aura lieu le samedi 27 novembre, à 7 heures du soir, à l'Hôtel de l'Espérance, place de la Constitution. Le montant de la souscription est de cinq francs. On trouvera encarté dans le présent numéro un bulletin d'adhésion à adresser aussitôt que possible à M. Léopold Rosy, directeur du Thyrse, *16, rue du Fort.*

Expositions : *Bruxelles.* — 14 octobre-14 novembre. Au Palais des Beaux-Arts. Exposition de tableaux et objets d'art appartenant aux collections de S. M. le Roi. — Musée Moderne. Novembre XVe salon annuel du Sillon.

Liége. — 14 novembre-5 décembre. Bibliothèque Centrale. Salon du Dessin organisé par l'œuvre des artistes. Renseignements à M. A. de Neuville, rue Bassange, 21, Liége.

Nice. — Janvier-février 1910. Exposition internationale de peinture et de sculpture.

Liverpool. — 20 septembre-8 janvier. Exposition internationale (Galerie Walker).

Florence.— Décembre 1909-juin 1910. 5e Exposition des artistes italiens (1).

Rome. — Février-31 octobre 1910. Exposition internationale des Beaux-Arts (1).

—

M. Henri Seguin, l'éminent artiste si unanimement apprécié, a repris ses leçons particulières, chez lui, 29, rue de l'Evêque, à Bruxelles.

—

L'abondance des matières, malgré les pages supplémentaires que nous donnons à ce numéro extraordinaire, nous oblige à remettre au mois prochaine des articles de Léon Wéry, Georges Van Wetter, Héléna Clément, François Léonard, Constant Zarian, Paolo Buzzi, Victor Hallut, etc. Que nos lecteurs et collaborateurs veuillent bien nous excuser en raison même des sacrifices que nous nous imposons pour faire honneur à cette « abondance de biens ».

—

Les Bibliophiles fantaisistes. — Nous assistons, c'est un fait, à l'agonie du volume à 3 fr. 50. Les statistiques du dépôt légal constatent la diminution du nombre des romans qui paraissent chaque année. Est-ce à dire qu'on lise moins? Bien au contraire. Mais il s'imprime dans des collections à 95 centimes, 1 fr. 35, etc., des ouvrages tirés à cinquante mille exemplaires, ou davantage. On ne vendrait pas cinq mille exemplaires de ces mêmes ouvrages publiés à 3 fr. 50.

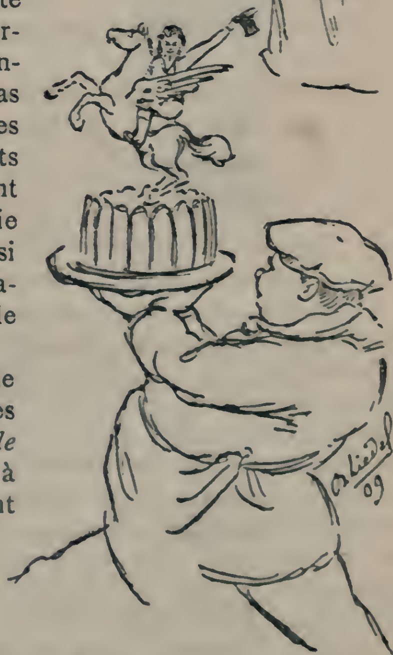
S'en étonner serait mal connaître les besoins modernes. S'en plaindre serait vain. Les éditeurs français n'ont fait qu'imiter leurs confrères anglais et américains qui depuis longtemps ont mis en circulation des collections à bon marché. Mais à côté de ces séries populaires, les libraires étrangers offrent au public des livres qui, sans constituer des publications de luxe réservées à quelques curieux, sont bien supérieures, par l'élégance du format, la beauté du papier et des caractères, au banal volume jaune de nos devantures. On ne trouve rien de semblable en France.

C'est à quoi les Bibliophiles Fantaisistes, (Louis Thomas, Directeur), se sont proposés de remédier. Nous en reparlerons prochainement.

(1) Les documents pourront être consultés à la Direction des Beaux-Arts, rue Henri Beyaert.



Ce fut une fête fraternelle et cordiale. Nous n'entreprendrons pas d'en détailler les menus incidents qui lui donnèrent une physionomie si pittoresque et si animée, sans jamais qu'elle perdit son caractère de dignité et de bon ton.



La réunion ne cessa d'être charmante et le repas, œuvre succulente des frères Antognoli, propriétaires de l'*Hôtel de l'Espérance,* prédisposa discrètement à la Cène intellectuelle heureuse dont M. Maubel fut l'Officiant acclamé. La lumière tranquille de son éloquence, l'inflexion chère de sa voix aimée suscitèrent cette atmosphère de joie sereine dont fut baigné le « banquet du dixième anniversaire du *Thyrse* ».

A la table d'honneur, que présidait M. Henry Maubel, avaient pris place Mmes Héléna Clément, Gabrielle Rosy, Derboven, Dewin; MM. Albert Giraud, Léopold Rosy, Fernand Bernier, notre confrère de *L'Etoile Belge.* Puis étaient

groupés Mme et M. Maurice Drapier et Mme et M. Oscar Liedel, MM. Léon Wéry,



O. L.

Fernand Bernier

F.-Ch. Morisseaux, anciens directeurs de la Revue, Omer De Vuyst, ancien rédacteur en chef, Maurice Gauchez, ancien secrétaire de rédaction, G.-M. Rodrigue, Constant Zarian, François Léonard,



O. L.

Constant Zarian

Gaston Heux, Victor Hallut, Désiré-Joseph Debouck, nos collaborateurs habituels, puis Maurice J. Lefebvre, Mme et M. Franz Hellens, Mme Neeter, MM. Hubert Stiernet, Georges Virrès, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Louis Dumont-Wilden, Albert Mockel, Jean Delville, Georges Rens, Georges Ramaekers, Prosper Roidot, Sylvain Bonmariage, Louis Piérard, Gaston Pulings, Prosper-Henri Devos, les peintres Gailliard et Jamar, l'ingénieur Paul Drapier, Gaston Chotiau, secrétaire-adjoint de l'Extension et de la culture de la langue française.

M. Léopold Rosy se lève, au dessert, pour excuser les absents : Mlle Lafontaine, MM. Maurice Wilmotte, Charles Vanderstappen, Jean-Marc Bernard, José Hennebicq, Marius Renard, Isi Collin, Jules Noël, Louis Morichar, échevin de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts de la commune de St-Gilles, René Dethier, Henri Liebrecht. Il lit le télégramme de félicitations du Cercle d'Œuvres Philanthropiques et Scolaires *Le Taciturne,* dont il est secrétaire depuis dix ans, le télégramme de nos amis de Milan, souligné d'applaudissements :

Milano, 26 novembre 1909.

Réunis ce soir après tumultueuse conférence futuriste rouge abordage d'idées, de théories et de coups de poings contre les vieux bateaux des passatistes coalisés, nous toastons avec l'enthousiasme de nos cœurs italiens à la prospérité grandissante et déjà glorieuse de la belle revue d'avant-garde *Le Thyrse.*

Marinetti, Paolo Buzzi

et Groupe rédacteurs Poesia, poètes, peintres, sculpteurs futuristes.

M. Rosy communique ensuite la lettre de M. Camille Lemonnier :

Paris, 26 novembre 1909.

Mon cher Rosy,

J'aurais aimé me trouver parmi vous pour célébrer ensemble cette date vaillante. Après dix ans de littérature, vous vivez encore, et peut-être vous n'avez jamais été plus jeunes et plus vivants. J'admire et j'applaudis.

Vous êtes un de nos bataillons sacrés ; le bruit des tambours avec lesquels vous avez battu la charge demeurera dans nos lettres. Vous étiez alors, à côté de nous, les aînés, des petits conscrits qui faisaient le coup de feu comme les

croyants vont à la Sainte Table. Eh! les conscrits, là, à leur tour, sont devenus des capitaines...

Permettez à un des chevronnés du temps des premières barricades de les saluer en s'inclinant devant votre drapeau...

A vous, mon cher Rosy, de toute ma cordialité dévouée.

CAMILLE LEMONNIER.

M. Firmin Van den Bosch a tenu également à faire part au *Thyrse* de ses sentiments de sympathie en ces termes :

Gand, le 25 novembre.

Mon cher Confrère,

Si je n'étais retenu samedi soir par une obligation antérieure, j'aurais été heureux d'assister aux fêtes jubilaires du *Thyrse*. Votre Revue est de celles auxquelles nul lettré belge ne peut refuser son estime et sa sympathie, car elle s'inspire toujours de la haute discipline de l'enthousiasme et de la tolérance. Et le *Thyrse* réalise vraiment l'école d'art modèle, largement ouverte à tous les talents — et qui donne déjà à nos Lettres quelques écrivains de premier choix.

En cette heure d'anniversaire, veuillez donc, mon cher Confrère, agréer pour vous et tous vos collaborateurs, mes plus cordiales félicitations. Et croyez bien qu'en souhaitant au *Thyrse* longue vie et persévérant succès, j'ai conscience de faire un vœu grandement utile à notre Littérature.

Je vous charge de mon très affectueux souvenir pour le bel et subtil artiste, Henry Maubel, qui présidera vos fêtes.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Le nom de M. Maubel est acclamé longuement.

Puis celui-ci se lève et prononce, au milieu d'un silence religieux, le discours suivant :



MAUBEL

Mesdames, Messieurs,

Chaque fois que je me suis levé pour parler devant une assemblée ou dans un cercle de convives, chaque fois que j'ai senti le poids de ma voix faire le silence autour de moi, je me suis demandé ce qui m'autorisait à m'imposer de la sorte à mes auditeurs. Vous causiez gaîment, légèrement et j'entends bien que vous vous dites que je ferais mieux de me rasseoir et de me taire. Pardonnez-moi! Si j'interromps les conversations qui faisaient l'animation de cette fête, c'est dans le but de vous dire ce qu'elle a de grand et d'heureux. Je voudrais vous rappeler que nous sommes réunis ce soir pour une communion intellectuelle dont le pain, la chair et le vin que nous mangeons et buvons ensemble ne sont que les agréables symboles.

Manger, dit à peu près Francis Jammes, c'est prendre conscience des choses. Cette parole convient à ceux qui tirent de la chaleur de leur sang des pensées lumineuses et de belles images. Mais il est pour les hommes, une autre manière encore de se nourrir et nous savons,

depuis quelque temps, que ce n'est pas celle qui importe le moins à leur richesse. Que nous ayons des manières passionnément différentes de le savoir, c'est ce qui atteste la vitalité de notre mouvement littéraire; c'est aussi ce qui fait la valeur des manifestations par lesquelles nous le célébrons de temps en temps. Il n'y a peut-être pas, à cette table, trois écrivains qui soient d'accord sur les points essentiels de leur art. En venant ici, malgré cela, ils nous donnent un précieux témoignage de leur fidélité à la pensée et de leur sympathie pour les jeunes gens, qui pendant dix années, l'ont sincèrement défendue.

Vraiment, quand je nous considère, je me dis qu'elle n'est pas si loin l'époque héroïque et j'ai la certitude que si quelque danger menaçait notre littérature ou ceux qui s'y consacrent, nous serions encore capables de nous grouper fraternellement. Il y a des dangers sournois : prenons-y garde!

On reproche souvent aux artistes de ne pas aimer la vie. S'ils ne l'aimaient pas toute, et plus fort, et mieux que n'importe quels hommes, jusqu'à la chercher sur les sommets où elle est pure, pour y boire à longs traits, comment nous en donneraient-ils ces représentations merveilleuses dont quelques-unes ont le caractère des choses éternelles? A vrai dire, c'est par l'équilibre de la vie et du rêve que l'art se crée et l'équilibre est difficile à garder. Les artistes sont impressionnables; le moindre courant les entraîne; la moindre parole les trouble. L'heure où ils se mêlent à la foule est une heure d'épreuve.

Il est plus facile assurément de travailler dans la solitude. Nous avons travaillé ainsi pendant des années, ne souhaitant que la gloire intérieure, ce pâle soleil sans rayons, cette hostie jaune et douloureuse dans la brume. Nous nous entendions bien et, quand il faisait trop froid, nous nous serrions les uns aux autres... Mais la brume n'est pas longtemps respirable. Nous avons besoin de consécration. Douter de l'efficacité de notre effort nous tue. Il nous faut une certitude. Où la prendrions-nous si ce n'était à l'opposé de nous-même? Le jour où le soleil des vivants a déchiré les vapeurs qui nous enveloppaient, nous avons été pareils à des enfants qui s'imaginent que le ciel est descendu sur la terre parce que le petit Noël a mis dans leur soulier trois noix dorées et une trompette d'un sou.

Le succès!... la faveur du public... et des pouvoirs publics!... Cela nous est venu tout à coup, par miracle, comme la fortune à de pauvres gens. Il est naturel que, dans l'ivresse de ce bonheur, nous n'ayons pas toujours gardé le sens exact de nos possibilités et la claire notion des devoirs que la nécessité nous dicte pour notre accomplissement.

Qu'est-ce que le devoir d'un poète? C'est d'obéir à sa sensibilité, à son imagination; c'est de prendre suffisamment conscience de ce qu'elles recèlent pour pouvoir l'exprimer dans une forme. Mais, dehors, la société appelle le poète. Elle lui parle de la morale, de la patrie, de la religion; elle lui parle de l'intérêt du peuple, du plaisir de la foule et de mille autres choses très respectables qui n'ont rien à faire dans son ouvrage. Elle le sollicite de paraître en lui promettant ses applaudissements. Il en prend de l'impatience et, faute d'avoir bien écouté la voix intime qui devrait être son seul guide, il lui obéit de travers.

Messieurs, je ne vous raconterai pas la parabole de « l'enfant prodigue ». L'œuvre humaine se règle et se balance dans une sorte d'automatisme. Une génération d'artistes ne ressemble, ni par l'esprit, ni par le caractère, à celle qui l'a précédée. Après être descendu

follement dans la vallée pour en arracher toutes les fleurs, on remonte... et l'effort de monter invite à la réflexion.

Peut être que le moment est venu de modérer notre effréné désir d'expansion. Je n'en sais rien. Je vous découvre ma pensée. Nous sommes à la croix des chemins et voici, justement une maison où nous pourrons méditer sur ces choses en nous reposant un peu. Elle porte un joli nom païen qui évoque la joie des dieux dans la nature. C'est la maison du « Thyrse ». Posée aux confins de la ville et de la campagne, elle est discrète; elle est intime; elle est claire. Elle a un beau jardin. Chacun y plante ce qu'il veut. On l'agrandit tous les ans. Dans la plaine qui l'entoure, il reste encore quelques moulins à vent pour les batailles de demain. C'est la maison du bon vouloir; c'est la maison de la liberté. Des aspirations mêlées de ceux qui l'habitent, est née une idée. Lorsqu'il y a dix ans, les écrivains que nous fêtons se mirent en campagne, le chemin où ils allaient s'engager n'était pas tracé. Du voyage, ils ne savaient qu'une chose, c'est qu'ils n'avaient ni programme, ni doctrine... et qu'ils n'en voulaient pas. Cependant, leur horreur de ce qui limite et de ce qui contraint n'était rien moins qu'un sentiment de barbare. Ils étaient curieux des modes de leur temps et religieux du passé. Tout en écrivant du théâtre, des romans, des essais, des poèmes, ils entreprirent — j'emploie leurs propres termes — « de mettre le *Thyrse* en action ». Ils créèrent les « samedis » de conférences et de lectures; ils s'attachèrent, vous savez avec quelle persévérance, à ressusciter l'image de Max Waller qui symbolise la jeunesse de nos lettres. En menant de front leur travail personnel et cette bonne œuvre de culture, ils sont arrivés, d'étape en étape, à s'assurer d'un but. Rosy, Wéry, Gauchez, Morisseaux, Liebrecht, De Vuyst se sont succédé à la direction du *Thyrse* sans y faire prévaloir des vues personnelles qui eussent affaibli leur revue en l'inclinant vers une esthétique particulière. Rosy, surtout, s'y est dévoué avec sa clairvoyance, avec son tact et sa bonté... qui n'est pas invisible. L'action de l'un continuait l'action de l'autre. Ils vivaient en république. La souplesse de leur groupement en faisait la solidité.

Aux rameaux de l'idée qu'ils avaient plantée sans le savoir, toutes les conceptions ont pesé du même poids; c'est pour cela que l'idée est demeurée droite et qu'elle a grandi. Ce qui n'était naguère en eux qu'un désir sourd est devenu leur volonté : entretenir en Belgique le goût — et je dirai mieux — le culte d'une littérature d'expression française ; le garder de toute atteinte; le propager, sans qu'il s'égare, sans qu'il s'altère. Quelles que soient nos tendances, nous pouvons partager leur joie. Ils ont fait mieux que de bâtir une maison, ils ont créé un foyer. Entrons-y. Celui qui en est l'âme nous attend sur le seuil avec des paroles de bienvenue. *(Longs applaudissements).*

M. Gaston Heux prend la parole après le président :

Mesdames, Messieurs,

A peine s'éteignent autour de nous des paroles magistrales, qu'avec une présomption qui se croit juvénile, je réclame la parole au nom des intimes du *Thyrse*. Sans doute, je le sais, un tel discours a tout épuisé,... la sagesse serait de se taire .. Eh! mais . précisément puisqu'il n'y a plus rien à dire, c'est l'heure propice : aux Jeunes de parler.

Et puis, qui sait ?... Pile et face, toute pièce d'or a deux aspects... Côté face, le *Thyrse* porte gravée une tête de Miner-

ve, à moins que ce ne soit ce paysage: l'antique jardin d'Akademos, oliviers et vignes, grave un peu d'être un jardin où réfléchissent des hommes, avec cette correction heureuse, d'être grave sous la beauté du ciel hellène. Cette face-là, Maubel nous l'a dite; le côté pile nous appartient.

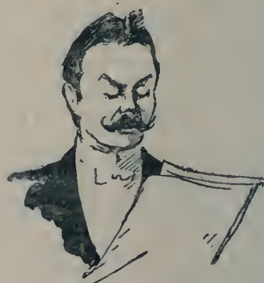
Eh bien! je l'examine de près, cette face à nous concédée. et j'y découvre une effigie... une effigie qui nous est douce : c'est la tienne, mon cher Rosy.

Tu as été le roi d'un petit royaume intellectuel, et ta revue en garde la frappe. Dût mon toast n'être spirituel que par là, je dirai que tu lui fus une âme, un principe de vie: indulgence, bonne grâce, intelligence, — âme de conciliation dans un milieu de pensées que de fois... trépignantes... Une âme? mieux que cela! quelque chose de moins solennel... une faveur! tu as réuni des esprits en bouquet.

Tu as été pour nous un Max Waller sérieux... Que dis-je? les poètes futurs réussiront peut-être un jour un « monument Rosy » !

— Va! je te sens venir!... Tu me donnes au diable! Qu'avais-je à t'arracher à ta chère réserve?... Car tu es un modeste, toi, — d'une modestie qui me met en mémoire... — Gageons que tu connais l'admirable symbole dont Banville a fait son profit. C'est quelque part, en Grèce ancienne, au fond d'une tanière sombre, un sanglier, — modeste comme toi, sans doute, car il ne sortit un instant de sa retraite volontaire, que lorsqu'un Héraclès, muscles tendus par l'exploit, l'eut emporté jusqu'à l'issue et l'eut plongé dans la clarté. — Eh bien! mon Cher Rosy, de par la volonté de tes vieux camarades, je fais l'Hercule, ce soir, à l'entrée de ta modestie. Et je te prends à bras le corps, avec toutes les mains qu'ils m'ont comme prêtées, (qu'ils se rassurent: je les leur rendrai dans un instant, pour qu'ils puissent lever leur verre) et tu as beau te défendre, mon vieux Sanglier, je t'entraîne de force à la lumière de leurs acclamations. (*Copieux applaudissements*).

C'est alors au tour de notre Directeur, M. Léopold Rosy :



O. L.

LÉOPOLD ROSY

Mesdames, Messieurs,

Je ne saurais trouver des paroles assez éloquentes pour vous dire toute la gratitude que j'ai mission d'exprimer. *Le Thyrse* connaît l'honneur et la joie d'un hommage inaccoutumé dont il apprécie l'insigne éclat et dont il gardera impérissablement le souvenir.

Voici : Après dix ans de labeur, il sent quelque fierté, il vous convie à fêter avec lui une carrière qu'il croit avoir remplie avec quelque mérite; mais il hésite; il craint le péché de vanité, il s'interroge et n'ose se décerner le *satisfecit* qu'il désire. Un aîné vient alors, qui s'était complu dans une retraite qu'on pouvait supposer indifférente; un aîné de qui la vie est une page de probité artistique; un aîné de qui l'œuvre est un joyau limpide dans l'écrin de nos richesses littéraires: Henry Maubel accepte de présider cette cérémonie et nous dit, avec la claire simplicité de son cœur : Je vous félicite!

Un des nôtres se joint à lui pour me mettre en pleine lumière. C'est trop vraiment!

O bonheur de se sentir vivant, pour éprouver cette allégresse! Le doute s'est dissipé. Et pourrait-on nous accuser d'une fatuité puérile devant les compliments si flatteurs que vient de nous adresser celui dont tous vous connaissez la sereine et pure autorité. Je le remercie du plus profond de l'âme.

Vous avez bien voulu, Mesdames et Messieurs, vous associer à lui et apporter aujourd'hui au *Thyrse* vos congratulations. Nous y sommes extrêmement sensibles. Venus de tous les coins de l'horizon intellectuel, seule une mutuelle sympathie vous a guidés, car il est une caractéristique de la fête qui nous réunit aujourd'hui : aucun intérêt personnel et direct ne nous anime; uniquement une commune et sincère dévotion pour la grande déesse qui nous inspire : l'Art, nous incite à une fraternisation cordiale. *Le Thyrse* ne dispose d'aucune influence transcendentale : Né pauvre comme Job, il y a dix ans, pauvre comme Job il est resté. Mais l'estime que vous lui témoignez aujourd'hui, il vous la rend, sans aucune arrière pensée, trempée au creuset solide de sa vive reconnaissance. Il remercie chaleureusement les artistes qui ont nom Mme Derboven, Mlle Dewin, M. Carpentier, d'avoir bien voulu, en cette solennité, se joindre à nous pour célébrer cet anniversaire et faire entendre ici la voix de nos maîtres aimés : Camille Lemonnier, Albert Giraud, Emile Verhaeren. Je salue Albert Giraud, qui, par sa présence parmi nous, nous accorde ce gage si recherché, inappréciable, de son amitié encourageante. (*Applaudissements nourris.*) Je salue Camille Lemonnier, le Maître qui, retenu loin de nous, a voulu nous envoyer ses compliments dans des termes si élogieux, qu'ils nous laissent confus. Je salue Emile Verhaeren, que les circonstances empêchent d'être des nôtres, mais qui, néanmoins, a tenu à nous assurer de ses sentiments bienveillants. Je salue nos aînés qui, à l'époque de notre illustre devancière, le *Jeune Belgique,* virent l'aube du réveil de notre conscience littéraire. J'adresse à nos confrères de la Presse quotidienne, — que j'avais espéré voir plus nombreux ce soir, — eux qui sont nos plus précieux auxiliaires auprès du public, nos remerciements sans réserves et je saisis l'occasion pour leur dire combien nous sommes touchés chaque fois qu'ils nous apportent le concours si extraordinairement efficace de cette puissance invincible. Aujourd'hui nous n'avons à notre table que quelques uns de ses représentants. Ils sont les bienvenus parmi nous. Que la cordialité de notre accueil atteste combien nous apprécions l'appui que peut nous réserver, dans ses multiples et encombrantes préoccupations, le journal quotidien, cet Evangile moderne.

A vous tous, sans oublier notre ami Liedel, l'auteur de notre spirituel programme, merci.

Mesdames, Messieurs,

On vient de vous le dire : l'époque « héroïque » de notre littérature n'est pas encore fort éloignée de nous. Cependant, déjà, des deuils ont assombri les victoires de nos luttes pacifiques. Et notre mémoire garde pieusement le nom de ceux qui, avant nous, aux avants postes, ont tracé le chemin, où allègrement nous marchons à présent Ils sont morts trop tôt pour connaître la conquête qu'ils ont préparée et que nous agrandissons quotidiennement, sans défaillance.

Aujourd'hui, que nos regrets s'avivent donc à l'évocation de leur mé-

moire, dans la solennité de ce moment où nous fêtons une réussite, que peut-être ils n'ont osé entrevoir. Je rends hommage à la mémoire d'André Van Hasselt, l'Annonciateur; de Charles Decoster, n'ayant connu que les tourments de la Vie et pour qui la Gloire fut d'une si décevante coquetterie; d'Octave Pirmez, le solitaire d'Acoz, philosophe méconnu, de qui le nom, à l'heure actuelle encore, doit lutter contre l'oubli; de Max Waller, le susciteur d'enthousiasme, capitaine téméraire monté vaillamment à l'assaut des médiocrités qui assombrissent l'Idéal; de Georges Rodenbach, doux poète à la sentimentalité rêveuse et élégante, mort à quarante ans; de Charles Van Lerberghe, disparu après une agonie lamentable, mais de qui l'œuvre d'épouvante, de grâce et d'ironie survit ardente et fière; de Charles de Sprimont. notre ami arraché à notre affection à vingt-cinq ans, ayant à peine eu le temps d'évoquer le sourire d'une rose et, vaillant, d'avoir pressenti les fulgurations d'une épée. Je rends enfin hommage à notre cher Julien Roman, fondateur du *Thyrse*, mort à trente ans. Calme, serein et digne il est entré dans le Néant avec une majestueuse fierté, heureux d'avoir chanté, d'avoir élevé son âme constamment vers une conception haute et claire, prêt à s'en aller dans l'au-delà, sans courroux contre la vie, sans haine contre la mort!

Roman! son nom est indissolublement joint dans ma pensée au souvenir de la fondation de ce *Thyrse* que nous fêtons aujourd'hui. Quelle occasion meilleure aurais-je, que ce dixième anniversaire, pour ressusciter un moment cette époque déjà lointaine où dans l'arrière boutique d'un « estaminet » bruxellois, portant un nom barbare s'il en fut : « Au Congo », nous nous trouvions réunis Viane, Roman, Stiévenart, Lejeune et moi pour jeter, avec des précautions infinies, les bases de l'œuvre qui survit miraculeusement! Je crois aussi que Lefebvre vint de temps à autre, sceptique et blagueur, nous rendre visite, nous disant l'oraison funèbre qu'il avait rimée pour le dernier numéro de la revue. Ces vers attendent de voir le jour dans la poche de notre ami. Et je suis sûr que ce soir, avec nous, il souhaite qu'ils y restent longtemps!

L'idée d'une revue était née d'une rencontre assez fortuite entre Viane et moi : un banquet, comme aujourd'hui, où l'on avait dit des vers : « Tiens, tu fais de la poésie — Mais oui, comme toi! Et tu ne publies pas? — Où? — Ah! oui, voilà! — La *Jeune Belgique*, morte, Le *Coq rouge*, agonisant, Le *Cornélien moderne*, défunt, La *Wallonie*, loin, Le *Réveil*,... Tu n'as jamais songé à faire une revue? — Oh! si — Eh bien? — Oui! Eh bien!» Nous étions accoudés au marbre d'un comptoir sur lequel l'avant-dernier « chasse-café » obligé de tout banquet érigeait la petite tulipe fauve de sa mixture corrosive. Nous avions un peu plus de vingt ans! Il était deux heures du matin. C'est l'âge des grandes entreprises littéraires et c'était l'heure des résolutions spontanées. Au dernier « chasse-café », nous étions décidés : nous fonderions une revue! Celle-ci, vous la connaissez! Elle était née sans pompe, sans apparat; elle devait avoir le goût du pittoresque et ses manifestations parfois n'ont pas craint des hardiesses périlleuses : nos *samedis*, dont M. Maubel vous a si judicieusement exprimé l'esprit, trouvèrent asile d'abord chez un « marchand de bières » qui ne consentait à nous prêter sa salle qu'à la condition expresse de pouvoir débiter son breuvage au public de nos réunions. Et notre Président s'est rappelé sans doute la première séance à laquelle il assista et où le rythme des pompes à

bière accompagnait la cadence des vers de Musset. C'était Albert Devèze, qui a quitté la littérature pour les succès de la politique, qui conférenciait. Imperturbable et convaincu, il disait la *Ballade à la Lune* que nous écoutions recueillis, imperturbables et convaincus. Un jour nous avons fait une incursion, très sérieusement, je vous le jure, très fructueusement d'ailleurs, dans l'arène électorale. Et voyez l'agrément de ces tentatives : Le propriétaire de la salle où nous désirions « meetinguer » n'accepta de nous louer son local que sur serment que nous n'étions pas des libertaires ! « Car voyez-vous, Messieurs, nous dit » ce brave homme, je ne connais pas le » *Thyrse* et la police m'a créé des » ennuis récemment pour une réunion » d'anarchistes qui a eu lieu ici ».

Nous drapant dans une dignité qui n'avait rien d'emprunté, nous avons demandé « aux candidats qui sollicitaient nos suffrages », c'est le mot qu'employa M. Carton de Wiart, quel serait leur vote sur la proposition de M. Gheude demandant de rétablir au budget de la province de Brabant le crédit pour l'encouragement aux lettres. L'année suivante, le crédit était rétabli. Il vient d'être majoré.

Si, à certaines reprises, nous avons senti passer près de nous le souffle dangereux du grotesque que créent de téméraires et probables incompatibilités, nous avons imposé le respect par la foi, la sincérité, l'enthousiasme, la dignité, le désintéressement, et aussi il faut le constater, la réussite de nos tentatives souvent audacieuses.

Mesdames, Messieurs,

L'absence de programme dogmatique, le libre arbitre absolu dont nous nous étions fait une règle, ont donné à notre action, toujours, une élasticité, une souplesse indispensable à la réalisation de la devise qui fut nôtre : *Par les œuvres et l'action !*

Notre revue fut créée à une époque indécise de notre évolution littéraire « pour obéir au besoin d'expansion qui » parlait en chacun de nous et qui est » irrésistible, même pour le plus fort » de tous ». Chacun énonçait les aspirations de son individualité, sans les asservir aux rigueurs d'un programme. « L'on vit, de tout temps, » disions-nous, les programmes violés, » le but en est souvent illusoire et l'ex» posé des motifs ne cache ordinaire» ment, que de doux caprices de » parade ou d'enfantins désirs de glo» riole ! »

Et le *Thyrse* s'est ouvert, largement hospitalier, accueillant aux conceptions les plus diverses des lettrés. La variété des aspects n'a pas été l'un de ses moindres attraits. Il ne faut pas s'y méprendre, le *Thyrse*, revue éclectique, ne fut pas une revue d'éclectiques. « Elle » n'entreprit point de concilier les opi» nions diverses, ni de s'appliquer, sous » prétexte de neutralité, à éloigner pru» demment des croyances trop vives ou » trop extrêmes. »

Ceux qui auraient la curiosité de feuilleter nos sommaires s'en convaincraient aisément. Dès les débuts, l'art pour l'art, l'art social y trouvèrent des défenseurs ; toujours le vers libre comme le vers parnassien y reçurent asile ; des écrivains, des artistes dont les théories esthétiques sont diamétralement opposées les développèrent sans restrictions ; le programme de *Nos Samedis* offre à cet égard, par l'infinité des sujets qui y ont été traités, une preuve édifiante.

Une revue, avons-nous pensé, doit, dans notre pays, rebelle au frisson littéraire, entretenir une effervescence continue, dont le public finit, malgré lui, par être touché. Elle est un « foyer »,

comme l'a si bien caractérisé tantôt M. Maubel. Elle réunit tous les éléments d'entretien d'une vie littéraire. Si elle n'agit pas, elle néglige une partie de sa mission qui est de susciter un courant sympathique vers ceux qui ont senti en eux ce besoin d'expansion dont je parlais tantôt. Lorsqu'elle a publié, un à un, les fascicules qui composent sa collection, sa tâche n'est qu'en partie accomplie. Qu'importe que des tableaux ornent un musée, si le musée ne s'ouvre pas et si la lumière ne fait pas étinceler ses éblouissements. Cette lumière, il nous a paru que nous pouvions la faire naître et nous avons essayé. Avec des moyens réduits, mais qui avaient le mérite de représenter des efforts purs de toute compromission, demandant à ceux mêmes que nous nous efforcions de catéchiser l'obole nécessaire, ne connaissant guère le mécénat que de nom, nous avons poursuivi pendant dix ans cette double tâche de publier une revue et de la faire lire. Nos aînés nous y ont aidé. Merci, merci à eux. Tous ceux qui se sont succédé à la tête de la revue : Wéry, Liebrecht, Morisseaux, De Vuyst, Gauchez, moi-même nous avons œuvré dans ce sens ; nous avons regardé le mouvement littéraire avec attention et nous en avons noté les manifestations. Dès l'origine, nous publions une enquête sur la situation des lettres belges dont les indications précieuses ont été rappelées récemment par Léon Wéry, ce probe et pur artiste, à qui je ne puis m'empêcher de rendre l'hommage qu'on néglige si souvent de lui décerner. (*Vifs applaudissements*).

Nous affirmons notre respect des anciens par la publication d'un numéro entier consacré à Lemonnier lors des fêtes de 1903 ; nous organisons la souscription publique pour l'érection d'un monument à Max Waller, honorant ainsi et le promoteur et l'œuvre de la « Jeune Belgique », nous ouvrons des concours dramatiques, qui ont leur épilogue dans une représentation de trois pièces à l'*Alcazar*, et d'une au *Parc*, cette dernière sous la direction de Liebrecht et Morisseaux ; des concours poétiques : un concours de sonnets, un concours de vers libres ; d'autres encore ; sans compter nos *Samedis* qui périodiquement réunissent nos invités pour communier intellectuellement.

Toute cette agitation, que je qualifierai de systématique, n'est pas sans intéresser à la revue bien des indifférents. Et si nos collaborateurs voient leurs proses, leurs vers lus, ils le doivent peut-être un peu au bruit que fait le *Thyrse*. Oh ! ne nous méprenons pas : la pénétration est lente ! mais elle se fait sûrement, aidée sans cesse par un peu de la vie du *Thyrse* qui fuit imperceptible, vers celui qui passe et qui s'arrête pour écouter ravi les poèmes que vous y avez publiés, les contes et nouvelles que vous y avez insérés, vous tous qui m'écoutez, collaborateurs dévoués.

Vous avez cru devoir, mes chers amis, adresser personnellement à celui qui tient le gouvernail des compliments.

Dois-je dire qu'ils m'ont été très sensibles et qu'ils m'ont ému infiniment. Je vous sais gré, à vous, mon cher Président, à toi, mon cher Gaston Heux, qui fûtes des interprètes bien trop indulgents. Je vous suis infiniment obligé à tous. Mais si mon rôle n'a pu être inaperçu, j'aurais été heureux qu'on n'insistât pas tant sur le peu que j'ai pu faire et qui n'est rien en comparaison du concours de chacun à l'œuvre collective.

Fêtons-la sans nous préoccuper de ceux qui en ont été les artisans puisque tous nous pouvons en revendiquer une part.

Je vous remercie, Mesdames, Messieurs, et vous tous qui, au cours de ces dix années avez, avec une patience d'autant plus louable qu'elle était sans profit immédiat, apporté cette collaboration si variée, si intéressante au *Thyrse*. Je remercie ceux qui nous ont assuré l'existence matérielle et particulièrement la commune de Saint-Gilles qui a eu foi dans notre œuvre dès l'origine, et dans les limites d'une sagesse administrative mesurée, nous a accordé un appui matériel enviable. Je sais gré tout particulièrement à l'Echevin Morichar, qui sut persuader le Conseil Communal et nous conserver sa confiance.

Dix ans, *le Thyrse* a poursuivi sa tâche, s'efforçant de ne jamais s'embarrasser de considérations qui n'ont avec l'art que des rapports fort lointains. Les servants désintéressés que nous sommes d'un Dieu qui est assez grand pour accaparer notre ferveur tout entière n'ont pu se résoudre à embrasser telle ou telle théorie subtile ou mal établie qui livrent l'art aux disputes byzantines. Elles seraient inquiétantes pour son avenir, si nous ne le savions placé bien au dessus des questions d'École, de Religion, de Race... L'individualité de chacun de nous doit régir son œuvre sans qu'elle s'embarrasse de se conformer à tels ou tels préceptes étroits. Gardons-nous du *conformisme*. Que des affinités se découvrent entre les personnalités, abstenons-nous d'en tirer des conclusions hâtives, des systématisations chanceuses.

Si l'on a vu l'attitude du *Thyrse* se préciser sur certaines questions qui se sont fait jour récemment, qu'on veuille bien n'y voir cependant que la continuation d'une ligne de conduite que je viens de retracer.

Le Thyrse rêve d'élargir les limites de son action. Mais il ne veut pas se départir de cette déclaration qu'il inscrivait en tête de son premier numéro, voici dix ans : « Nous n'admettons pas à l'art de » but étranger à l'art lui-même; mais » nous ne pouvons nier son influence » sur l'esprit du monde, et c'est dès » lors pour nous, en quelque sorte, un » devoir impérieux que d'étendre cette » influence par les efforts du peu que » nous sommes, joints à ceux des » hommes de bonne volonté, qui voudront bien par leurs œuvres, participer a notre manifestation. » (*Longs applaudissements.*)

M. Henry Maubel lève son verre aux collaborateurs du *Thyrse*.

M. François Ch. Morisseaux ancien directeur porte, fort agréablement, le



F.-Ch. Morisseaux

toast aux dames, improvisant — en s'excusant avec coquetterie d'être pris au dépourvu — un agréable madrigal où il salue galamment « l'inspiratrice, l'essentiel de l'Art; la femme, fleur, papillon, oiseau. »

C'est alors que Sylvain Bonmariage, gamin, demande de boire aussi aux lecteurs. Ce qui amène Grégoire Le Roy à demander, avec à propos, s'il y en a dans la salle.

La série des discours close, Mlle Laure Dewin, du théâtre royal de la Monnaie chanta une *mélodie* de Vandam, sur un poème de Van Hasselt et les *strophes saphiques* de Brahms; sa voix bien tim-

brée vibra, puissante et nuancée. L'artiste fut saluée de bravos.

Puis Mme Derboven, du théâtre royal du Parc, professeur au Conservatoire, dit, avec des accents pathétiques, cette page d'un souffle ardent, où Lemonnier, dans les *Deux Consciences,* clame les phases de son œuvre : « Je suis Wildman »... Elle termina dans un grand enthousiasme, et lorsque cessèrent les applaudissements, Gauchez se leva et proposa d'adresser un télégramme de sympathie au Maître. L'envoi fut décidé séance tenante.

Le *Réveil ingénu* d'Albert Giraud continua le programme. Mme Derboven en détailla les beautés avec infiniment de nuances. Ce fut le signal d'une ovation émotionnante au Maître présent.

Verhaeren succéda, et aux délicates joailleries de Giraud firent suite les robustes et sonores poèmes : *Avec mon cœur, avec mon sang* et *les baisers morts des défuntes années.* On acclama l'absent, à qui sur les conseils de Gauchez, debout à nouveau, on transmit un télégramme respectueusement cordial.

Et quand Mme Derboven eut dit encore *Le Clavecin,* de Giraud, avec le même succès, Morisseaux proposa d'adresser un télégramme au poète de *Hors du siècle.* Cette spirituelle proposition fut le signal de nouveaux applaudissements à l'adresse du Maître.

M. Carpentier, du théâtre royal du Parc, venait d'arriver. Il fit de nouveau applaudir le nom de Giraud avec la *Mort d'Hunald* et celui de Verhaeren, en lisant les *Mages* dont il fit ressortir avec un art exquis l'inspiration tour à tour ingénue, biblique, fervente.

Et il nous fut donné, pour terminer cette soirée mémorable de connaître un hommage imprévu. Celui de Mlle Kalff, de l'Odéon, qui, en représentation aux *Galeries,* vint après le spectacle nous apporter le charme de son talent : elle interpréta, toute vibrante d'un lyrisme contenu, une scène de



O. L.

CARPENTIER

Pelléas et Mélisande de Maeterlinck, Nous remercions infiniment l'aimable artiste de sa gracieuse attention.

Il était tard quand on se sépara. Pas un moment la cordialité de cette réunion n'avait été menacée.

Le *Thyrse* se félicite de l'avoir provoquée et remercie encore tous ceux qui lui témoignèrent avec tant d'éclat, l'estime dont il s'enorgueillit et où il puise pour son action de demain, de précieux encouragements.

Nous donnons ci-après, pour terminer, l'affectueuse réponse que M. Emile Verhaeren nous a fait parvenir au télégramme qu'il a reçu :

Mes chers amis,

Croyez-bien que je vous remercie de la bonne pensée que vous m'avez envoyée pendant la fête du *Thyrse.* Je regrette de n'avoir pu me trouver parmi vous : j'avais déjà quitté Bruxelles et j'étais quelque peu fatigué à cause des fêtes universitaires. Mais votre mot, qui me parvient ici, à Saint-Cloud, ranime mon regret de ne vous avoir là, près de moi, chers Maubel et Rosy, pour vous

serrer, avec affection et joie les deux ou plutôt les quatre mains.

Votre
EM. VERHAEREN.

Disons aussi que le *Thyrse* a reçu encore, après les fêtes, une lettre de félicitations de la *Fédération Post-Scolaire de Saint-Gilles* et les excuses de nos amis Pelletier-Osmont, Louis Moreau, Léon Sneyers, empêchés, au dernier moment, d'assister au banquet.

La Vie Intellectuelle.

JULES NOËL : *Un philosophe belge : Colins.* (Editions de la « Société Nouvelle »). — GEORGES DEHERME : *Auguste Comte et son Œuvre. Le Positivisme.* (V. Giard et Brière, Paris.) — Dr L. LEFÈVRE : *Essai sur la physiologie de l'Esprit.* (Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière. — Masson et Cie, Paris.)

Certains tiennent Colins pour le type assez réussi de ces idéologues creux, grandiloquents, autoritaires, pontifiants, qui semblent avoir assumé la tâche de démontrer avec éclat que les dogmatismes « laïcs » peuvent être tout aussi intolérants et intolérables que les autres, sinon davantage... D'autres voyent en lui — au contraire — un pur génie philosophique et sociologique, un précurseur, un voyant, un prophète, un demi-dieu... M. Jules Noël, avec enthousiasme, avec lyrisme, adhère à la seconde de ces opinions, et nous présente Colins comme un « grand méconnu » : ce fut, dit-il, « un homme qui osa comme Balzac, regarder en face l'Absolu, qui lutta avec le mystère comme Jacob avec l'Ange, qui, comme Œdipe, voulut déchiffrer l'Enigme éternelle! »

Ce sont là, évidemment, de sublimes labeurs. Malheureusement, quand M. Noël consent à nous conter plus prosaïquement la métaphysique colinsienne, il s'avère de flagrante façon, malgré tout le talent et toute la prudence du commentateur, qu'elle fut une chose assez inconsistante et assez médiocre! On ne peut guère se faire illusion à ce propos, et il étonne un peu que notre auteur, esprit fort averti, n'ait pas jugé bon — tout au moins en ce qui concerne le Colins philosophe — de mettre une sourdine à l'expression de ses ferveurs. Ceci, d'ailleurs, est significatif: M. Jules Noël évite de choisir le critère de l'œuvre qu'il apprécie dans les doctrines contemporaines, qui seules peuvent légitimement le lui fournir. S'il indique quelques unes des principales objections faites au système de l'auteur de « La Science Sociale », il n'en souligne guère l'exacte portée et les écarte par des procédés verbaux un peu sommaires. Nous assistons ainsi, au profit de Colins, à la négation catégorique et quasi sans discussion d'idées qui sont peut-être ce qu'il y a de plus stable dans la philosophie contemporaine... Et tandis que les théories d'un Descartes, d'un Kant, d'un Hegel, d'un Comte, d'un Taine... ne pourraient aujourd'hui, être l'objet que d'études *historiques*, voici qu'on nous affirme la valeur actuelle et la vérité absolue d'un système qui, même à l'époque où il fut conçu, constituait un flagrant anachronisme intellectuel!

M. J. Noël avouera, lui-même, qu'il y a là une légère exagération, peut-être même quelque... religiosité. Une philo-

sophie grosse d'un « système sociologique », ça tourne si facilement à la religiosité !

* * *

Il semble que *l'Auguste Comte et son œuvre* de M. Georges Deherme ait été écrit pour démontrer cela une fois de plus. Car c'est précisément l'aspect religieux et métaphysique du positivisme qui séduit M. Deherme ; c'est sur celui-là qu'il insiste ; c'est celui-là qu'il commente avec tout l'enthousiasme du disciple le plus résolu, tandis qu'il fait bon marché du reste, de l'influence que la pensée de Comte exerça sur le développement des Sciences. Que dis-je ? Cette influence que les historiens de la Philosophie s'accordent à reconnaître la seule chose vraiment intéressante du Positivisme, il est bien près de la condamner ! Ce qu'il admire et défend, c'est l'intolérance et l'autocratisme de la doctrine, ce sont ses « dogmes » hostiles à toute pensée libre, ce sont ses naïvetés et ses ridicules... Oh ! les frénésies de l'esprit dogmatique ! Tantôt M. Jules Noël proclamait : « Hors du Colinsisme, pas de salut ! » M. Deherme, à son tour, clame : « Pas de salut hors du Positivisme ! » Comme tout cela est bien fait pour donner raison à la boutade de certain écrivain catholique : « Le catholicisme a des douceurs : nous, au moins, nous n'avons qu'un seul pape ! »

* * *

Au positivisme de M. Deherme j'opposerai volontiers le positivisme de M. Lefèvre : l'un tire une certitude morale d'une pensée relativiste, l'autre, une méthode intellectuelle ; l'un est prisonnier du système, l'autre le perfectionne ; l'un est d'esprit mystique, l'autre est d'esprit scientifique. Par cette opposition, l'antinomie foncière du comtisme, pure légende selon M. Deherme, se trahit. Il se trahit si bien que l'on pourrait puiser chez M. Lefévre une réfutation de la « Religion du Grand Etre », si celle-ci n'était fossile déjà : elle correspond, en effet, à l'état métaphysique de la connaissance humaine, état que Comte considérait comme transitoire. Toute doctrine basée sur quelque théorie psychologique doit d'ailleurs, selon M. Lefèvre, disparaître pour faire place à des doctrines purement physiologiques. « Quelle est en effet la valeur de la psychologie qui prend le nom de science et qui a pour objet l'étude des manifestations intellectuelles ? » — écrit notre auteur. — Un simple rapprochement... entre la nécessité absolue de connaître l'anatomie et la physiologie d'un organe pour comprendre et expliquer sa fonction d'une part et l'état insuffisant de nos connaissances au sujet du fonctionnement du système nerveux d'autre part, montre clairement en quelle piètre estime on doit tenir et ses propositions et sa terminologie. Elle forme une œuvre si peu consistante et si peu positive que ses adeptes peuvent souvent en faire varier les conclusions au gré de leurs impressions personnelles, sans qu'on puisse leur démontrer qu'ils ont tort aussi longtemps que l'on reste sur le même terrain et sans qu'il soit possible d'établir leurs affirmations sur des bases solides et convaincantes. Tout en elle est débile, instable et fragile. On peut se demander à quel point est parvenue l'interprétation des manifestations intellectuelles ; auquel des trois états d'Aug. Comte correspond la psychologie qui occupe tant de grands esprits et remplit tant de pages. Cette science nous parle d'affaiblissement de l'esprit, sans nous dire d'une façon concrète et positive ce qu'est l'esprit ni

même en quoi consiste l'affaiblissement. Le terme intelligence est une de ses expressions favorites, sans qu'elle lui ait jamais donné un sens parfaitement intelligible, en lui fournissant une explication de nature physique ou chimique. Elle opère des synthèses et des désagrégations des facultés où « l'esprit » se perd facilement, parce qu'elles ne lui représentent rien d'accessible aux sens. Si l'abstraction consiste à considérer isolément une qualité séparée de son objet, la psychologie n'opère même pas des abstractions, car elle travaille sur des qualités qui ne sont pas unies à des objets matériels ou sur des objets sans réalité concevable. Pour elle, beaucoup de mouvements reconnaissent pour cause la volonté qui, en somme, n'est pas autre chose que la capacité d'agir... La psychologie est donc bien une science d'explication par les mots et non par les choses. Elle est incontestablement l'état métaphysique de la connaissance des opérations intellectuelles. Or, nous savons que ce n'est jamais là le dernier terme évolutif de l'explication des faits. Ce n'est qu'un stade intermédiaire, une phase d'attente d'une durée plus ou moins longue suivant la difficulté du sujet, un précurseur du progrès ultime de la connaissance, de sa conception comme réalité positive... Nous pouvons donc avancer sans crainte et prédire sans erreur possible que la psychologie se transformera en physiologie des manifestations intellectuelles ou qu'elle disparaîtra du cadre des sciences ».

On voit par ceci que la méthode positive n'est pas précisément celle des disciples dogmatiques de Comte et de Colins, et que le reproche de religiosité que je leur adressai se justifie aisément. Il n'y a point d'ailleurs un seul système philosophique ou moraliste qui puisse y échapper à l'heure actuelle. Il serait fort vain, de la part des gens aux fortes propensions dogmatiques, de se faire quelqu'illusion à ce propos.

L. W.

Accusé de réception :

Eugène Marsan : *Au Pays des Firmans. Les Cannes de Paul Bourget.* (Edition du Divan, Paris.) — Franz Foulon : *Jemmapes au point de vue belge.* (Lamberty, Bruxelles.) — Pierre Baudin : *La Politique réaliste à l'extérieur.* (Charpentier, Paris.) — Alphonse Séché et Jules Bertaut : *Lord Byron. Goethe.* Collection de : *La Vie anecdoctique et pittoresque des grands écrivains.* Le volume : 2 fr. 50.

Les poèmes.

Emile Verhaeren : *Les villes à pignons* (Bruxelles, Deman.) — Olivier Calemard de la Fayette : *La Montée* (Paris, Hachette et Cie.) — Jean Viollis : *Charles Guérin* (Paris, Mercure de France.) — Charles Callet : *Poètes nouveaux* (Paris, Revue Isis.) — Marguerite Berthet : *La poésie féminine française à l'étranger, I. Roumanie* (Paris, Gastein Serge.) — Elsa Koeberlé : *Décors et chants* (Paris, Mercure de France.) — Léon Marie Thylienne : *Anacréon* (Liège, Société belge d'éditions.) — Charles Moulié : *Les Mignardises* (Paris, Edition du Nain Rouge.) — Marcel Wyseur : *Coups d'ailes* (A. Siffer, Gand.) — Comte d'Arschot : *Quelques vers* (Bruxelles, Paul Lacomblez.) — Jules Leroux : *Les franges du rêve* (Roubaix, Ed. du Beffroi.) — Jules Leroux : *A la forêt d'Ardenne* (Lefèvre, à Charleville.) — Pierre Rodet : *La dame en noir* (Paris, Ed. du Beffroi,) — Abel Léger : *Le cœur insoupçonné* (Paris, Librairie Léon Vannier.) — Etzer Vilaire : *Années tendres* (Paris, Fis-

bacher, Collection des poètes français de l'étranger.) — ETZER VILAIRE : *Poèmes de la mort* (id.) — EDMOND LAFOREST : *Sonnets médaillons du XIXe siècle,* ornés de 90 portraits (id.) — ADRIEN ARENNES : *La route douloureuse* (Paris, Sansot et Cie.)

E. Verhaeren ! Celui-ci est une grande exception dans la littérature; n'offrant avec nul autre aucun point de comparaison, il a sa marque à lui, qui n'appartient qu'à lui; je sais qu'on a voulu l'imiter: cela s'est borné à la copie de certaines de ses tournures, car l'on ne copie pas sa vision. Il a du monde une interprétation toute personnelle; n'est-ce pas la raison d'être d'un poète? Il voit comme nul autre n'a vu; même quand il décrit des choses humbles et quotidiennes, il aperçoit ce que personne n'a remarqué avant lui, il frappe toutes choses au coin de son aigüe sensibilité. Et pourtant, force qui se renouvelle constamment, il n'est jamais pareil: voici le IVe cahier de *Toute la Flandre* aussi loin des *Héros* que celui-ci se différenciait des deux premiers. Il y chante les petites villes flamandes, celles qui, plus que Bruges sont mortes, où le carillon ne laisse plus s'épuiser *qu'un petit air estropié,* pauvres vieilles cités du silence qui ne comprennent plus leurs beffrois ni leurs églises et ne revivent un peu qu'aux jours de kermesse et de marché. Dans les *Petites légendes* il chantait l'âme de la Flandre, ici, il dit son cœur, sa vie épaisse de calme et d'honnêteté, prudente et routinière. Bien qu'il leur en veuille un peu de leur léthargie,

Vos cerveaux sans révolte et vos cœurs sans [fierté,
Se complaisent aux moindres choses,
Et de pauvres apothéoses
Font tressaillir vos vanités.

Verhaeren décrit minutieusement, presque avec amour, l'existence journalière de la cité, s'exaltant lorsqu'à l'occasion d'une kermesse, d'une ripaille ou d'un cortège, il peut relâcher un moment la force magnifique qui bouillonne en lui. (1) Il y a, dans ce volume, toutes les qualité de l'intimiste des *Heures d'après midi* et du coloriste puissant qu'il fut toujours; d'autres vous diront que tel poème a la beauté d'un H. de Braekeleer et tel autre la fougue d'un Jordaens; tout n'a-t-il pas été dit sur le poète de la multiple splendeur? moi j'hésite à prolonger un éloge dont peut se passer E. Verhaeren, le premier poète français contemporain, universellement admiré; des jeunes d'ailleurs sont là qui attendent.

Dans ses essais sur une éthique naturaliste (2), Pierre Fons découvrait à la poésie contemporaine cette tendance : « le besoin essentiel d'unir l'émotion à la raison, d'identifier l'intelligence à la sensibilité, de réintégrer l'humanité dans les choses de la Nature, — notre amour, passionné comme un culte, de l'Action et de la Vie. » Avec raison pouvait-il citer O. C. de la Fayette, alors seulement le poète du « Rêve des jours » aujourd'hui l'auteur, mort avant l'âge, de « la Montée » poème publié par les soins de ses amis. Pour la Fayette, bien qu'il ait pu dans un ardent désir d'idéal écrire ce beau vers, qui commence la Montée :

Puisque tes grands yeux bleus dans l'ombre ont [soif d'aurore,

l'homme est comme ce bourdon qui « confond la vie entière à son bourdonnement »; mais lui, poète, redescend de son rêve toujours à l'heure

---

(1) Je ne cite rien faute de place. Le poème *Les Bons Fumeurs* paru ici même, tome VII page 262, légèrement remanié, a sa place dans « les villes à pignons ».

(2) *Le réveil de Pallas* (Paris, Sansot et Cie, 19 6).

Où la chair, anxieuse et trouble malgré l'âme,
Frissonne de faiblesse énervée, et sourit
De se sentir pesante, hélas! malgré l'esprit.

Mais s'il a replacé l'homme à son rang dans la nature, s'il croit que « le rythme universel le guide et le pénètre », il n'a jamais pardonné à Remy de Gourmont d'avoir posé comme un axiome : « l'impuissance de la pensée sur la marche des choses, son inutilité sociale »; ainsi, toujours sollicité par deux tendances opposées, il nous apparaît dans sa correspondance et ses critiques qui complètent le volume et nous font mieux connaître la Fayette que ses derniers vers dans lesquels il n'a pu donner sa mesure. Préoccupé d'idées profondes ou morales, il a négligé parfois le côté artistique de sa forme qui jamais n'est lâche mais souvent terne; avec une belle âme de poète et un merveilleux sentiment de la nature, sa crainte du vain ornement l'a fait tomber quelquefois dans la sèche énumération. Mais on est constamment charmé par la distinction et la hauteur de la pensée; chez lui, comme a dit Henri Hertz, « l'émotion particulière s'élargit tout de suite en une expression qui est générale sans cesser d'être familière. »

Il est mort sans avoir pu parfaire une œuvre qui l'eût placé dans notre admiration peut-être après Guérin et Samain.

La belle figure mélancolique de Charles Guérin, la voici puissamment détachée du fond même de son œuvre. Dans cette plaquette de luxe (dix gravures) où Jean Viollis s'attache surtout à montrer l'unité de la vie et des poèmes de Guérin, il ne clame pas une seule fois son amour ou son admiration, mais l'émotion contenue qui imprègne ces pages, les épisodes contés et les vers cités, avec un relief saisissant, offrent à notre ferveur l'ombre sympathique de ce noble poète, triste de son inaptitude au bonheur et de son impuissance, malgré sa toute bonté, à aimer la vie.

Nous sommes loin de cette étude émue, si profondément sentie avec Charles Callet qui nous présente, plutôt en citations qu'en analyses, Louis Nandin, Michel Puy, Roger Frêne et Louis Pergaud et ne peut donner que le vif désir de mieux connaître ces poètes de tempéraments si différents.

Le volume de Marguerite Berthet, consacré à Ellena Vacaresco et à Julie Hasdeu, est le premier d'un ouvrage d'ensemble sur la poésie féminine française au XIXe siècle. Ce que M. Berthet recherche, c'est de quelle façon les poétesses étrangères ont adapté au moule de notre poétique le génie de leur race et si elles ont suffisamment pénétré l'âme française pour nous faire à notre tour comprendre leur âme. Sa critique est consciencieuse et impartiale; mon seul reproche est qu'elle s'attache trop au détail et ne ramasse pas ses impressions en un seul faisceau.

« Rythme douteux, rime faible, mot impropre note M. Berthet, ce sont là avec le manque d'unité, les défauts qu'on reproche le plus souvent aux poésies féminines ». Pas plus que Hélène Vacaresco, Elsa Koeberlé n'a ces défauts : si son vers est avant tout musical, il n'est jamais mou; le décor n'est pas photographié mais peint à grands traits, parfois même noté d'une seule image synthétique.

Elle voit d'ailleurs le paysage à travers son amour : il semble qu'elle promène de site en site une peine encore inconsolée. Son amour n'a rien de la frénésie caractéristique des femmes poètes contemporaines, il a quelque chose de doux et de voilé, de fémininement étrange et de mélancolique comme des yeux d'enfant qui sourient à travers des larmes. « Décors et chants » semble être le prolongement d'une œuvre où cet amour se serait exprimé plus clair,

car, comme l'a dit Mme de Stael, « l'amour est l'histoire de la vie des femmes ».

Il y a des hommes qui ne savent non plus qu'aimer, témoin L. M. Thylienne (Lisez Léon Wauthy) qui, après son «Passionnément»,a transposé Anacréon, avec trop de mollesse, hélas! Je préfère les Mignardises de M. Moulié, qui dans leur simplicité et leur franchise ont quelque chose de plus grec sans être du pastiche; chaque tableautin est ici parfait. Je n'en pourrais pas dire autant de tous les poèmes de M. Wyseur; mais ce débutant est plein de promesses, il note avec beaucoup de facilité des impressions toutes juvéniles; pour un oisillon qui essaye ses ailes, l'on peut espérer qu'il volera haut un jour. Qu'il châtie donc sa forme et qu'il endigue mieux sa sensibilité!

D'un troisième Belge, le comte d'Arschot, voici en un coquet petit volume, des vers d'amour agréables à lire et sans prétention comme leur titre si modeste « Quelques vers ».

Ceux du Beffroi, même quand ils souffrent d'adorer Laforgue et que je ne parviens pas à les aimer, m'intéressent toujours : voyons les derniers venus, deux jeunes, j'augure. Leur gaucherie me charme par sa franchise. Pierre Rodet, en vers musicaux chante « la Dame en noir » dont il a rêvé si longtemps et qui tant le chagrine après la possession, car elle est celle qui ne se donne qu'une fois; ne serait-ce le sort de tous nos rêves, sans nul charme dès qu'ils sont réalisés? Jules Leroux a encore bien des naïvetés, des réminiscences, mais il s'avère poète par son essai dramatique « le Précurseur » et sa belle ode à la forêt d'Ardenne.

Le volume d'Abel Léger ne manque pas de qualités; à la centaine de sonnets qui composent les deux premières parties, il y a peu à redire; on pourrait exiger çà et là plus de fermeté dans la facture, malgré la tendresse des sujets. Dans tout son livre, il a la nostalgie du passé; devant un paysage, il évoque surtout l'autrefois; mais il a beau vouloir vivre en soi, en communion intime avec son rêve, comme ce poète, chanté par O. Wilde, qui ferme les yeux quand se réalise sa rêverie et dit : « Je n'ai rien vu, » il comprendra qu'il ne peut vivre isolé, que seul l'amour complètera sa vie et il sentira s'éveiller son « cœur insoupçonné. »

De cette aimable mélancolie, il m'effrayait de tomber dans le pessimisme de la « Route douloureuse » : ce titre jeune, ces 250 pages de quelqu'un que j'ignorais, je n'ouvris le livre qu'avec crainte, mais tout de suite je reconnus un poète de race. Il n'hésite pas à regarder en homme la vie; il ose avouer ses faiblesses; il hait la volupté mais il retourne à Laïs; il succombe à son instinct, la voix des mauvais jours, il se résigne à ne pas connaître la finalité de notre existence; tout n'est qu'apparence, nous passons et la vie continue; le mensonge est tout, père des dieux, seul dieu des hommes; comme Vigny, il chantera la fausseté de la femme, son goût de la domination et, par cela même, ses regrets de vieillir, etc... Ces choses ont déjà été dites, mais pas comme il les dit; je sais que plus d'un de ses poèmes (je ne puis citer, faute de place) touche aux sources même du mystère; ce que je sais aussi, c'est qu'en plus de pensées fortes, Arennes a du talent : son vers fort, d'une harmonie incomparable, moule l'idée non pas comme un lâche vêtement de soie mais comme une cotte de mailles, solide et souple à la fois. S'il fallait évoquer un ancêtre à ce nouveau venu, j'appellerais la grande ombre de Ch. Baudelaire, bien qu'il n'y ait au fond entre eux aucun point de similitude, sinon l'idéalisme malgré la volupté et

l'amour de la forme impeccable. Adrien Arennes! je grave ce nom dans ma mémoire.

Georges Barral, cet apôtre, car la langue française lui est comme une religion qu'il s'efforce de propager en créant des rapprochements entre les poètes français de l'étranger et leur patrie d'élection, G. Barral, ce « Christophe Colomb des poètes », qui a publié nombre de Belges, m'envoie trois volumes de deux Haïtiens. Je suis dispensé de vous présenter aujourd'hui le plus poète des deux, Etzer Vilaire, qui écrivit les « Poèmes de la Mort » ces vers, où une grande âme, dans des formes d'inspiration originales, se cherche à travers les inquiétudes du mystère de son devenir, car Marguerite Coppin vous l'a fait connaître ici même (1). Il est touchant pourtant de penser qu'à 8000 kilomètres de Paris, dans cette île depuis si longtemps séparée de la France, se soit conservé si fort l'amour du beau langage français et que là-bas la lutte s'engage comme ici aux jours glorieux de la « Jeune Belgique » : aussi, c'est de tout cœur que je salue dans cette revue ces deux combattants, Etzer Vilaire et Edmond Laforest.

Un livre comme les Sonnets-médaillons du XIX[e] siècle échappe à l'analyse; l'auteur a choisi ses portraits parmi toutes les nations : poètes, romanciers, philosophes, savants, musiciens, peintres, sculpteurs, hommes politiques, E. Laforest a tout chanté avec la même force; il est une vaste intelligence, qui joint à son talent d'érudit celui d'un bel onvrier d'art. Sans doute, tout n'est pas parfait mais Laforest a bien mérité de sa patrie et de la France.

G.-M. RODRIGUE.

(1) Tome IX du *Thyrse*, page 427.

Les expositions.

LE SILLON. — AU CERCLE ARTISTIQUE. — AU STUDIO.

Cédant à la suggestion de ce X[e] anniversaire, j'ai refeuilleté, ces jours derniers, la collection des dix années du *Thyrse*. J'ai relu les chroniques que successivement signèrent Stiévenart, Wéry et Liedel. De la sorte il me fut donné par surcroît de revoir la marche suivie par le Cercle qui détenait, le mois passé, les salles du Musée Moderne.

Il serait certes inadéquat de parler d' « évolution » à propos du *Sillon*. Les mêmes critiques et presque les mêmes termes pourraient resservir que l'on trouve dans tous les articles qui furent consacrés, les années antérieures, à la plupart des exposants.

Je retrouve, dans le numéro de décembre 1904, une subtile et pénétrante chronique de Léon Wéry où, parlant du souci à peu près exclusif de la recherche du morceau et de la virtuosité de quelques peintres que nous trouvons encore réunis cette année, il dit : « Je sais qu'il est aisé d'évoquer le spectre de la peinture *littéraire* pour justifier cette compréhension. Comme si un peintre pouvait frôler la littérature en un pays où les littérateurs eux-mêmes ne savent point s'abstraire, malgré tous leurs efforts, de la peinture? N'y aurait-il point plutôt, au fond de cette crainte si mal définie, une hésitation devant l'énorme difficulté d'un art complet,

prenant, passionnant, vivant? Difficulté énorme, dis-je, et j'insiste à ce propos. Car cet élément qui est l'esprit et l'âme des œuvres, aucun travail d'érudition picturale, aucune étude des techniques ou des pensées des maîtres ne permet de le saisir et de le fixer. Il est une chose intérieure, un fait de sensibilité et de conscience, voire même de subconscience. Il s'acquiert, en quelque sorte, par l'inexprimable vertu d'une grâce... » Et depuis lors, la grâce ne paraît pas encore les avoir touchés. Il semble même qu'ils veuillent de plus en plus — je songe à Wagemans et à Smeers — s'abandonner à cette facilité. Leur vision s'est affinée, leur palette s'est éclaircie, mais leur horizon ne s'est pas élargi. C'est la couleur seule qui leur importe, ce sont les aspects immédiatement sensibles de la nature qui seuls les requièrent. Parmi les vastes pochades de Smeers de si délicates tonalités, si vives, si aérées, mais qui toutes se redisent inlassablement, nous en cherchons vainement une qui soit plus qu'une notation, plus qu'un instantané et qui témoigne d'une observation émue et pénétrante de la vie.

Cette impression devient plus nette encore lorsque, du panneau occupé par Smeers, nous passons à celui que le Sillon a réservé à James Ensor. Les tableaux de cet artiste réunis ici ne constituent pas une sélection dans l'œuvre du maître du *Lampiste* et du *Salon Bourgeois :* il en est qui datent de sa jeunesse et d'autres plus récentes, il y a un Intérieur, des Natures mortes, des dessins et cette toile admirable, si complète, si tragiquement poignante les *Braconniers* qui vont, êtres simples et frustes, portant leurs armes et leur proie, dans une atmosphère humide et brumeuse de fin d'automne, dans la plaine qu'on sent infinie.

Certes cette exposition ne nous permet pas de nous informer entièrement sur cet artiste étrange et déconcertant. Tous les si divers aspects de son talent n'y sont pas représentés. Mais pour incomplète qn'elle soit, il y apparaît bien l'artiste exceptionnel et déroutant, le merveilleux coloriste que Verhaeren étudiait il y a quelques mois dans un livre enthousiaste. Coloriste, il l'est toujours, dans ses tableaux les plus assourdis, dans ses intérieurs les plus recueillis comme dans ses toiles les plus éclatantes; il l'est encore dans celles de ses œuvres qu'on peut aimer le moins. Car il a, au plus haut point, le sens si précieux et si rare de la lumière et des ombres, de leur jeu, de leur lutte et de leurs oppositions, par lequel il se manifeste plus et mieux luministe que la plupart de ceux qui se réclament de cette école. C'est une constante recherche de couleur et de lumière que l'on retrouve dans toutes ses œuvres, dans ses eaux-fortes — devant lesquelles on songe à Rembrandt — dans ses *Intérieurs,* dans ses *Masques,* dans ses *Natures mortes.* Il semble même que ce soit presque par surcroît qu'il lui soit donné si souvent de traduire ainsi une émotion si intense comme dans ses *Braconniers* dont je parlais plus haut; dans sa *Musique Russe,* où règnent une concentration et un calme angoissants et qui fait penser à l'atmosphère lourde et poignante des drames ibséniens; dans la série de dessins *Les Pauvres Gens,* d'une pitié si émouvante; dans ses natures mortes tels sa *Raie* et ses *Rougets,* où s'évoque la fantastique et mystérieuse vie sous-marine.

Combien plus frappante apparaît, devant le spectacle de cet artiste toujours en travail, se renouvelant perpétuellement, la stagnation de plusieurs des peintres du *Sillon,* prisonniers de leur pauvre formule!

Quelques-uns cependant paraissent

chercher : tel Swyncop qui fut toujours un des artistes les mieux doués de ce Cercle, dont on suit avec intérêt les efforts et qui parfois semble même si près d'aboutir. A cet égard, son exposition de cette année vaut d'être signalée, car ses portraits d'enfants sont très curieux ; tels aussi Simonin et Haustraete en remarquable progrès.

Déjà l'an dernier le *Sillon* avait partiellement élargi ses cadres. Plusieurs mêmes des jeunes artistes qu'il admit n'en constituent pas le moindre intérêt.

Parmi les nouveaux venus on ne peut guère compter Bastien qui a fait sa rentrée dans le Cercle où il remporta ses premiers succès. Il nous montre cette année des Marines aux tons chauds et savoureux et sa *Maison ensoleillée* où se projettent, çà et là, les taches sombres et fraîches de l'ombre des arbres.

Navez nous donne des *Nus*, des Natures Mortes et un *Portrait d'enfant* qui témoignent d'une belle vision et d'un remarquable tempérament de peintre.

Van Zevenberghen reste toujours coloriste hardi et vigoureux, mais il montre en plus un admirable sentiment d'intimité dans son *Damier*.

Beauck affirme une préoccupation très artiste qui se manifeste dans le coloris et la composition de ses *Bouquets* et dans sa *Vue de Venise*. Il a presque totalement changé de caractère depuis ses *Effrois* dont on retrouve un souvenir dans son intéressant petit *Intérieur*.

Quant à Mlle Denise qui, pour la première fois, expose chez nous, elle fait preuve d'un sentiment à la fois très délicat et robuste dans ses *Portraits*, l'un à l'huile, l'autre au pastel. Leurs belles harmonies argentées et la rare compréhension de l'enveloppe que l'artiste y montre en font des œuvres en tout point remarquables. Quant à son *Veau* qui attira l'attention cette année à la Nationale des Beaux-Arts de Paris, c'est une tentative pleine d'originalité et d'observation juste.

Et voici Lefebvre, retour de Versailles. Que je comprends la mystérieuse et impérieuse attraction qu'exerce sur les artistes la mélancolique Cité des Eaux ! Et comme la comprendront aussi ceux qu'auront retenus les toiles de Lefebvre ! Des vers de Henri de Régnier chantent en ma mémoire. La belle et noble et solennelle ordonnance des allées, la voici magnifiée dans l'*Allée Versaillaise* peinte avec une légèreté et une liberté étonnantes ; voici l'*Ombre du Palais* d'une mise en page si curieuse et dont l'impression est si étrangement émouvante avec cette terrasse déserte, ses urnes, les escaliers que l'on devine et cette ombre imposante du château que le soleil d'après-midi profile sur le sable.

C'est bien le Versailles aimé des poètes, non pas le Versailles des fêtes et des grandes eaux, mais celui où revivent tant de souvenirs, où s'évoque un siècle unique, où l'on croit entendre encore des échos de menuets et de gavottes car l'âme de Gluck semble toujours l'habiter.

Mais nulle part cette sensation de mélancolie très douce, de solitude peuplée d'ombres illustres et charmantes, animée encore d'une vie secrète et profonde, nulle part cette sensation n'est traduite aussi intensément que dans le *Pavillon fleuri* et le *Pavillon morose* et surtout dans cette toile que j'aime entre toutes, *La Maison de M. Oudinot* si calme, si tranquille, si intime. N'est-elle pas la « charmante retraite » rêvée ; et d'être un peu délabrée, mais toute fleurie, n'est-elle pas plus exquise ?

Pous s'être si heureusement passionné pour les paysages versaillais, Lefebvre n'a pas été infidèle à la figure : cette ravissante petite *Liseuse* en fait foi et je vous en détaillerais le charme prenant s'il n'était temps de terminer cet article.

Or, je m'aperçois que je n'ai parlé ni de Jefferys, ni de Oleffe; que de ce dernier j'aurais dû vous signaler d'admirables eaux-fortes et un curieux *Portrait* et que de Ramah, dont je m'étais promis de vous dire le talent aigu, la puissance tragique et la merveilleuse imagination, je ne pourrai faire que citer le nom!

J'aurais voulu détailler les envois des sculpteurs et en particulier de Wouters qui a réalisé la prédiction que je faisais l'an dernier qu'il serait un de nos meilleurs sculpteurs de demain. Des autres, en effet, de Rombaux, le maître admirable des *Filles de Satan*, de Kemmerich, de Puttemans et de Mascré, il m'aura suffi de les citer pour que vous sachiez que la statuaire ne le cédait en rien au *Sillon*, à la peinture.

Je ne voudrais pas terminer sans féliciter la belle artiste qu'est Mme Delstanche pour ses cuirs et son coffret.

Au Cercle Artistique.

Le Verger — la Lys — La Maison, le Jardin et la Plaine — La Ville, ne croirait-on pas lire les sous-titres d'un volume de vers? Ce sont bien en effet des poèmes et de clairs poèmes de joie que les pages lumineuses de Mlle De Weert, et j'ai bien du regret que l'espace me manque pour vous les traduire. — En même temps que Mlle De Weert, M. Beauck, dont j'ai parlé plus haut nous montrait des *Fleurs* encore et des *Vues de Venise* et aussi de très curieux *Intérieurs*.

Quant à l'exposition de M. Langaskens dont j'avais promis de vous entretenir ce mois-ci, je crois préférable d'attendre que le prochain salon de *Pour l'Art* me rende l'occasion de vous parler des considérations qu'elle m'avait suggérées.

Au Studio.

Une Salle nouvelle! Le besoin s'en faisait impérieusement sentir?!

Le plus large éclectisme y règne, les artistes de tempéraments les plus divers s'y donnent rendez-vous. Jugez en par les noms de G.-M. Stevens que la recherche de l'élégance fait tomber parfois dans une préciosité un peu fade; de De Bruycker, le merveilleux aquafortiste, dont le burin cruel et précis évoque des physionomies étranges et sordides; de Gouweloos, le coloriste raffiné de scènes d'intérieurs qui, à côté de belles nudités nous montre des paysages remarquables; de Bernier, toujours savoureux, dont le talent nous apparaît sous un aspect moins habituel mais non moins admirable dans ses tableaux *Au bois* et *Tennis*, de Pinot qui de plus en plus — et très heureusement — s'adonne à la peinture des fleurs; de l'aquarelliste Uytterschaut; de Mlle Ronner, de Ch. Michel; du spirituel Am. Lynen. Il n'en fallait pas tant pour constituer une exposition très intéressante, inaugurant avec bonheur la jolie salle du *Studio*.

Maurice Drapier.

Les concerts.

C'est Sylvain Dupuis qui, avec son vaillant orchestre des Populaires, fit cette année la réouverture de la Saison musicale des Concerts. Programme varié, intéressant surtout par le virtuose qui en constituait le principal attrait. Emile Sauer est certes, au point de vue de l'ensemble des qualités pianistiques, un de nos magiciens du clavier, car s'il brille par la souplesse, la légèreté, l'ex-

trême délicatesse de son jeu, il impressionne aussi par son style large, sa compréhension haute et saine des maîtres classiques. Le Concerto en mi bémol de Beethoven, joué par Sauer, est une des pages les plus belles de la littérature du piano. Une symphonie de Haydn, d'une inspiration ravissante et d'une écriture limpide comme toutes celles de ce maître; l'ouverture de Faust, de Wagner, et le « Caprice espagnol » de Rimsky-Korsakow, complétaient ce programme copieux.

C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu se poursuivre cette année l'œuvre d'extension musicale fondée et dirigée par Félicien Durant, qui nous promet pour la saison une série d'auditions des plus attrayantes et des plus instructives.

Le premier grand concert d'abonnement du 14 novembre brillait par la présence de notre virtuose De Greef, qui exécuta de magistrale façon le concerto en ré mineur de Bach, et donna du concerto de Liszt une interprétation remarquable. Il ne fallait pas moins que les doigts d'acier, le jeu hardi, l'éloquence fougueuse d'un Degreef pour venir à bout de cette œuvre hérissée de difficultés techniques. Aussi ce fut pour notre virtuose l'occasion d'un véritable triomphe. La belle ouverture de Coriolan, de Beethoven, et les intéressantes variations de Brahms sur un thême de Haydn, encadraient ces deux numéros, avec une symphonie néo-classique d'Eug. d'Harcourt, œuvre bien charpentée, d'une orchestration riche, voire tintamaresque, mais dont le mérite se borne, pensons-nous, à produire trop uniquement le « métier » du compositeur.

La partie la plus intéressante des Concerts Durant est constituée assurément par les séances de musique de chambre qui ont lieu tous les mercredis soirs. Combien de trésors ignorés dans ce genre trop délaissê par nos artistes! Nous avons entendu le célèbre quintette de Mozart, pour clarinette, deux violons, alto et violoncelle, avec son adorable larghetto (qu'on a eu trop souvent le tort de jouer au violoncelle); un amusant sextuor de Beethoven, pour deux cors, alto, violoncelle et deux violons, œuvre de jeunesse qui nous montre ainsi que le quintette pour piano, clarinette, hautbois, cor et basson, l'enfance d'un génie tout imbibé encore de la mélodie mozarienne. D'autres exhumations encore, non moins intéressantes, telles que le Divertissement en ré majeur de Mozart, œuvre démodée, curieuse néanmoins par son absurdité même; les chorals de Beethoven, pour quatre trombones, et enfin le beau quintette de Brahms, où se retrouve toute la note de ce musicien classique et pondéré, d'un académisme assez froid et compassé, mais si profond pourtant et attachant par sa technique.

Et pourtant le public semble rester indifférent! Il importe qu'on le sache : ces séances sont uniques, et nous n'aurons plus d'ici à longtemps l'occasion d'assister à Bruxelles à de pareilles auditions qui retracent toute l'histoire de la musique de chambre.

Des lieder agréablement chantés par Mmes Gabrielle Bernard, Emma Ringel et Marguerite Das mettaient un charmant intermède à ces belles soirées.

L'œuvre entreprise par Félicien Durant comprend encore une suite d'auditions populaires régulièrement données tous les dimanches soirs, où l'on eut l'occasion d'entendre des œuvres du plus pur classicisme. Auguste Bouilliez y chanta l'air du concours de « Tannhaüser » et Franz Doehaerd, l'excellent violon solo des Concerts Durant, fit entendre, finement détaillé, le ravissant concerto en mi bémol de Mozart.

L'œuvre de Durant, comme on le voit, est des mieux conçues et des mieux

réalisées : elle comptera et fera époque dans l'histoire de la musique à Bruxelles.

Il nous eut été agréable d'analyser quelque peu le talent de M. Francis Macmillen, qui nous vint récemment donner un récital de violon à la Grande Harmonie. Nous aimons à croire qu'il possède une belle technique, un archet sûr, un son agréable, du moins d'après les quelques bribes de Concerto qui sont parvenues à notre oreille. Pourquoi cet orchestre, surtout quand on possède un son léger, impuissant à dominer la voix des instruments?

Mac-Millen a, croyons-nous, un vif sentiment du rythme et un archet très sûr. Si le son avait quelque peu d'ampleur, ce serait un talent complet.

Dans le domaine de la musique de chambre, la belle séance de sonates donnée cette année encore à la Salle Allemande, par Marcel Jorez et Henri Wellens, avait attiré un public nombreux et choisi. Brahms, Sjögren et César Franck qui figuraient au programme, reçurent de la part de ces deux artistes une interprétation consciencieuse et fouillée, surtout l'op. 19 de Sjögren, dont Jorez, admirablement secondé par le pianiste Wellens, a rendu avec entrain la note émue et palpitante, particulièrement dans l'élan du presto final. Quant à la sonate célèbre de Franck, elle fut rendue, dans sa note douce et sévère — le « soave austero » des maîtres florentins — avec intelligence et avec amour, je dirais presque : avec piété, tant la mise au point en parût exacte, témoignage d'une religieuse compréhension de l'art sévère de Franck, épris de grave et souveraine beauté. Nous applaudissons sans réserve au bel exemple donné par Marcel Jorez et Henri Wellens, autant qu'au tempérament vraiment artistique dont ils ont fait preuve.

V. Hallut.

Les théâtres.

Théatre Royal du Parc : *Connais-toi,* pièce en trois actes, de M. Paul Hervieu. — Théatre Royal de l'Alcazar : *La Femme X,* pièce en cinq actes, de M. Alexandre Bisson. — *Le Ruisseau,* pièce en trois actes, de M. Pierre Wolff. — Théatre communal : (Cercle Royal *Euterpe*) *Le Roi Petaud,* pièce en trois actes, de M. Félix Bodson.

M. Paul Hervieu est un observateur patient et sincère du cœur humain. Patiemment il en scrute les replis, sincèrement il note ses découvertes. L'amertume de celles-ci ne l'arrête point; aucune de leurs cruautés ne l'émeut; froidement il les expose, s'efforçant à une sobriété, à une concision qu'on sent volontaires et dédaigneuses de la verve, du brio; sa pensée est stylée d'une plume sans défaillance, son sujet enclos au moule sans échappement des situations qu'il imagine ou qu'il transpose. Ses œuvres ont une armature solide qui donne évidemment une impression de force et de grandeur. Elles commandent la réflexion et troublent la quiétude de nos cerveaux : leur vérité puissamment évoquée par l'art robuste et sain de l'écrivain est d'autant plus émouvante qu'elle est exempte de développements parasitaires. Il y a là un système qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, mais qui, poussé trop loin, peut aboutir à de la

sécheresse. Sans doute, au cours d'une représentation, la mentalité du spectateur suit une évolution influencée par la succession des scènes. Cette évolution doit logiquement prédisposer à la réception sans étonnement des conclusions du problème. Car remarquons que les pièces de Paul Hervieu sont généralement démonstratives. Or, dans *Connais-toi* cette conclusion — un truisme que nous n'avons aucune peine à admettre : Qui se connait ? — nous a paru précipitée parce que les éléments que le dramaturge propose à notre appréciation pour nous y amener sont des états d'âme successifs et différents sans les transitions qu'on attendait et que l'écrivain a celées. L'action, réelle, sans contredit, a manqué de quelques détails qu'un roman n'eut point négligés.

Le général de Sibéran, de principes inflexibles, est successivement déçu dans son amour filial, dans son amour conjugal. Lui, qu'on nous présente d'une morale rigide et dogmatique, rebelle au pardon, se montre soudain indulgent quand il s'agit de son bonheur ou de ses malheurs personnels. Cela n'est point pour nous surprendre. Mais en vérité, dans la circonstance, les événements se précipitent avec trop de rapidité et le général nous paraît déposer les armes sans combattre. Que nous soyons d'une veulerie sans beauté vis-à-vis de nous mêmes, nul n'y contredira ; néanmoins ce n'est point sans effort que nous l'avouons et présenté comme il l'est dans *Connais-toi*, le personnage d'Hervieu se devait une... résignation moins prompte. Le dramaturge nous a paru avoir outré sa méthode, et sa pièce, fortement charpentée eut peut-être gagné à être « assemblée » avec plus de raccords.

Certes, il n'entre pas dans ma pensée d'établir une comparaison entre *Connais-toi* et la *Femme X*. Cette dernière pièce est un mélodrame suivant l'ancienne formule. Mais un rapprochement s'impose. Ici le mari tompé, magistrat sévère, chasse sans mansuétude son épouse infidèle. Ce n'est que lorsqu'il a pris conscience de la cruauté de son geste et de ses conséquences désastreuses, qu'il s'évertue à retrouver sa femme. Après son acte brutal, sous l'effort de suggestions révélées et puissantes, cette clémence est plus admissible.

M. Bisson n'a pas voulu faire œuvre de psychologue. Il a cherché à secouer et le public ne dissimula point l'intérêt larmoyant qu'il portait à cette pauvre femme qu'une faute a jetée au *Ruisseau*. Ceci est aussi le titre de la pièce que M[lle] Paz Ferrer, la fille du malheureux fusillé de Montjuich, joue en ce moment à l'Alcazar. Nous avons déjà parlé de l'œuvre de Pierre Wolff l'an dernier. La sympathie que l'on manifeste aux filles tombées, à l'Alcazar, part-elle d'un bon naturel et est-elle à l'honneur de la sensibilité de nos concitoyens ? Ces infortunées inspirent-elles une pitié qu'elles méritent :

Ah ! n'insultez jamais une femme qui tombe !

Il est curieux de constater comment le public admet, au théâtre, l'assimilation de la pitié à l'amour. Bien sûr, l'habileté de MM. Bisson et Wolff et l'art de leurs interprètes M[me] Jane Hading et M[lle] Ferrer y est pour beaucoup. Faut-il s'alarmer de cette confusion ? Non, si encore elle prédisposait à l'indulgence et au pardon. Mais, hélas, peut-être tels honnètes gens qui ont abondamment pleuré sur les malheurs de la *Femme X*, qui ont cru à la voix du sang et approuvé ce fils qui devine sa mère dans cette prostituée criminelle et se jette dans ses bras ; tels braves bourgeois qui ont sincèrement plaint la fleur du *Ruisseau* et applaudi celui qui en fait sa compagne, se sont dans la rue, après

le spectacle, prudemment écartés de la marchande d'amour qui les frôlait. Malheureusement, la portée généreuse de ces spectacles est douteuse ; ils atteignent notre nervosité, mais ils ne trouvent pas le chemin du cœur. Ils sont fort conventionnels. N'en médisons point trop pourtant : pleurer soulage autant que rire, n'est-ce pas, et réjouissons-nous avec Murger du mélo où Margot a pleuré.

Signalons dans l'interprétation de *Connais-toi* au Parc : Mlle Clarel qui a fait une rentrée légitimement applaudie, MM. Scott, Richard, Daubry, à l'Alcazar, Mmes Landray et Bergé, MM. Bosc, Hauterive, Paulet.

Disons aussi que le chanteur populaire Mayol est venu le 1er et le 2, recueillir l'ample moisson de bravos auxquels il est accoutumé.

LÉOPOLD ROSY.

—

Grâce à l'effort consciencieux du Cercle Euterpe, une œuvre nouvelle et joliment fantaisiste de notre clair poète Félix Bodson nous a été dernièrement révélée, en une fête imprévue, au Théâtre Flamand.

Entre les pièces un peu lourdes du répertoire habituel, l'esprit léger et frissonnant de Wallonie a éclaté soudain, comme une fusée adamantine, comme un thyrse pailleté de grappes de bijoux, comme une gerbe de fleurs scintillante de rosée.

Et ce fut, parmi ce feu d'artifice verbal, une glorification neuve de l'amour, une mise en relief, très amusante, de ses multiples influences sur l'organisation complexe de toute la comédie humaine.

Comme il l'avait déjà fait, en *Pierrot Millionnaire*, M. Félix Bodson s'est plu à montrer au public quelques ficelles, généralement cachées, des innombrables fantoches de la vie. Avec l'ironique sourire qu'on lui connait, il s'est posé, cette fois, cette grave question : « Qu'arriverait-il dans une société quelconque d'où l'amour serait exclu, ne fût-ce que par plaisanterie et pendant quelque temps ? » Et, ne choisissant dans toutes les réponses possibles que les conséquences spirituellement légères de la plus exquise fantaisie, il nous montre, très gentiment, bien des choses qui s'envolent. Tour à tour, l'ordre, la politesse, le courage, l'énergie, et même le bonheur, quittent la Cour du Roi Pétaud, pour n'y revenir, vêtus de neuf, qu'avec la jolie Alysette dont les yeux jeunes recèlent la lumière rédemptrice.

Grâce au constant souci d'art du Cercle Euterpe, l'ensemble de l'interprétation, assez homogène, mit en valeur la souplesse harmonieuse de l'écriture, et c'est pourquoi la pièce qui semblait n'être qu'une fusée obtint un véritable succès.

FRANÇOIS LEONARD.

Le théâtre publié.

HONORÉ LEJEUNE : *Fidélaine*, 3 actes (Belgique Artistique et Littéraire). — SYLVAIN BONMARIAGE : *L'Automne*, 1 acte (Association Internationale des Auteurs et Compositeurs, Paris). — PIERRE BROODCOORENS : *Eglesygne et Flourdelys*, 3 actes (L. Verhellen, Bruxelles).

La *Belgique Artistique et Littéraire* vient de publier une œuvre vraiment délicieuse; un conte lyrique que nous aurons bientôt le plaisir de voir triompher au Théâtre royal de Liége, et qui fut, l'année dernière, couronné au con-

cours organisé par Ostende-Centre d'Art.

Ce conte s'intitule « *Fidélaine* »; il est signé Honoré Lejeune, et a été mis en musique par M. Albert Dupuis; il a la beauté fraîche d'un rêve printanier, le charme exquis d'une légende parfumée, et l'on songe, en le lisant, aux pages les plus divines des Niebelungen, à ces pluies délicates de somptuosités lumineuses que le prodigieux Wagner a traduites par des sons.

J'ignore, jusqu'à présent, de quelle draperie musicale le sympathique compositeur de « Jean-Michel » a revêtu cette œuvre nouvelle; mais je la souhaite légère et fine, complexe et douce, ruisselante d'une féerie d'aurore, et mystérieuse un peu; car le livret s'y prête, voluptueusement.

Emprunté à la vieille poésie germanique, le sujet en est simple, mais d'une simplicité lourde de fruit mûr, par le symbole qu'il contient :

« A Epfenbach, près de Sinzheim, trois blanches jeunes filles qui étaient des Nixes, esprits des eaux, venaient tous les soirs, dans une salle commune du village, jusque onze heures, filer le lin.

« Un jeune homme qui les aima, retarda l'horloge — l'heure fatidique passa. Elles ne reparurent plus.

« Et le lendemain on entendit, dans le lac proche, des gémissements, tandis que sur l'eau, trois flaques de sang stagnaient...

« Et le jeune homme aussi mourut. »

Voilà le thème de la pièce, tel que l'a trouvé, dans la légende, l'auteur que nous applaudissons; mais il y a ajouté une beauté émouvante, en opposant au charme irrésistible des Nixes l'amour meurtri de Fidélaine, cette délicieuse enfant; la puissance dramatique de l'œuvre a, par ce fait, été enrichie d'un symbole d'une portée générale, matérialisant le conflit perpétuel de la *vie* et du *rêve*. Car, que sont les Nixes, les Elfes, les Kobolde, les Hexen, les Alrunes de la vieille Germanie, sinon les expressions poétiques du rêve humain, toujours désorbité par les attirances splendides de la nature extérieure?

Et cela est, en cette pièce-ci, rendu de façon saisissante, avec une précision d'effets scéniques remarquable, et en un style délicatement harmonieux.

L'Automne de M. Sylvain Bonmariage ne possède pas tant de qualités; néanmoins, mis à la scène, cet acte plairait par son émotion jeune et le reflet d'un esprit que nous eûmes maintes fois l'occasion d'entendre pétiller, en des pièces dont la mousse était bien souvent l'essentiel.

L'auteur des « Fleurs de Vie » imite l'auteur de « La Bonne Intention ». L'intention en est bonne, sans doute, mais il est, dans la vie d'un poète, d'autres fleurs à cueillir.

Par simple jeu d'imagination, M. Pierre Broodcoorens tente même d'en ajouter à celles que nous offre le merveilleux spectacle du monde.

En sa pièce « *Eglesygne et Flourdelys* » il nous montre le Trésor découvert sous la Roche, l'humble et vivace fleur d'amour, toujours fraîche sous le poids de notre âme compliquée.

Quoique chacun de nous l'ait découverte en soi-même, cette petite flamme dans l'ombre, ce petit envol pur aux pétales d'enthousiasme, il eut été très intéressant d'en symboliser au théâtre la divine ténacité. Mais il eut fallu, pour cela, exprimer la splendeur étouffante de la vie contemporaine essayant d'amoindrir, sous son écrasement toujours vain, cette jolie étincelle qui souffre, palpite, se débat et sourit.

Ce n'est pas ce qu'a fait M. Broodcoorens.

Entraîné par son rêve en un pays splendide, mais irréel, il s'est contenté d'y faire naître un amour plus lyrique que vivant, et d'y opposer la volonté

aveugle d'un vieillard qui fut roi. L'action se résume en deux mots : « Le père fait enfermer sa fille, mais celle-ci, grâce à la toute-puissance de l'amour, renverse tous les obstacles, et se sauve. » En l'occureuce, le seul obstacle à renverser est le mur du cachot, et, en pleine scène, il tombe au 3[e] acte.

Heureusement, sur le canevas un peu maigre d'un sujet ainsi compris, M. Pierre Broodcoorens n'a pas hésité à verser prodigalement les reflets, parfois somptueux, de son caractère. Il est, dans le dialogue de la pièce, des phrases qui ne peuvent être ni d'Eglesygne, ni de Flourdelys; elles sont d'un jeune homme irréfléchi; par contre, il en est d'autres qui sont dignes de Flaubert, et c'est surtout sur ces phrases là que nous bâtissons, au sujet de M. Broodcoorens, nos meilleures espérances.

François Léonard.

Les conférences.

Je rends grâce au hasard qui, rouvrant ma rubrique au nom de Léopold Rosy, me permet de rendre hommage à ce modeste et probe artiste.

— Modeste, un littérateur encore jeune! tu n'as pu écrire cela, me suggère ma plume. Aujourd'hui, ne s'avère-t-il pas que le bluff engendre le succès.

— Chère plume, les règles souffrent des exceptions. Aussi ne t'étonne plus, si à cette épithète, j'ajoute « esprit clair, ferme, méthodique, philosophe souriant et désintéressé ».

— Désintéressé aussi! il n'est vraiment pas ordinaire, tu devrais me le présenter.

— Avec plaisir, regarde... là-bas.

— Je n'aperçois en pleine lumière, que des petits jeunes gens qui se gonflent à qui mieux mieux, devant un miroir convexe.

— C'est le miroir de leur vanité; regarde derrière eux, dans l'ombre.

— Je vois s'estomper une physionomie sereine et légèrement ironique, qui les contemple. Est-ce lui?

— Oui, regarde toujours.

— Elle s'approche et je l'entends murmurer « Prenez garde mes amis vous pourriez éclater »... Les petits se retournent et l'invectivent, tandis qu'impassiblement il s'éloigne... toujours... toujours... Où va-t-il donc ainsi?

— Il se rapproche de la retraite aimée, d'où il dirige, fermement, la revue créée par lui, voici dix ans.

— Une revue littéraire de dix ans vieille!!... écoute l'écho qui répond « vieille! vieille! ».

— Ce n'est pas un écho, ce sont les petits bouffis de tantôt.

— Mais s'ils attaquent cette revue c'est une preuve de sa vitalité; à moins d'être peu crâne, on n'attaque plus ceux qui œuvrent laborieusement avec patience, on les respecte.

— Très bien, ma plume!... Maintenant es-tu satisfaite, curieuse?

— Oui merci, excuse mon bavardage je n'étais plus accoutumée à rencontrer des « caractères ».

*
* *

M. Rosy a donc conférencié, à l'université populaire du quartier Nord-Est et au Cercle d'anciens élèves de l'Ecole moyenne, à l'école de la rue de Louvain, s'ingéniant à prôner le

lyrisme de Verhaeren et la vaillance combative de Max Waller.

Verhaeren, prototype novateur de la poésie contemporaine, dit-il, joint au plus puissant lyrisme, le modernisme des sujets, du rythme et de la langue. Entretenue par une ardente névrose, sa combativité le rallia au drapeau insurrectionnel de « La Jeune Belgique », puis à celui du *Coq rouge*, l'affranchissant du joug classique, subi dans ses premières œuvres : « Les Flamandes » et « Les Moines ».

Ainsi qu'un fauve « décagé » retrouvant sa forêt natale, le lyrisme de Verhaeren enfin débridé, rugit et bondit, ivre d'espace et de liberté, dans ses nouvelles œuvres : *Les Apparus dans mes Chemins, Les Soirs, Les Débâcles, Les Flambeaux noirs, Les Villages illusoires, Les Villes tentaculaires.* La rafale, qui emportait le poète à travers les taillis d'une sauvage indépendance, se calme devant la sérénité d'une aube meilleure, qui le ramène dans la voie de la certitude. Sous l'influence de la paix et de la santé retrouvées, éclosent : *Les Heures claires* et *Les Heures d'après-midi* qui le dirigent vers une conception désormais plus humaine et le portent à célébrer la beauté de l'Energie et la Joie de vivre.

Une rapide incursion dans le domaine du théâtre le désenchante malgré « Les Aubes » « Le Cloitre » et « Philippe II ». Se ralliant à la méthode adoptée par M. Wilmotte, à propos de Verhaeren, M. Rosy le présente sous deux faces : l'une ethnique, d'où lui viennent ses appétits sensuels et sa foi panthéïste, l'autre sociale, apparaissant dans le choix de certains sujets : « Les Aubes », « Les Villages illusoires », « Les Villes tentaculaires ». La dernière étape de ce génie accentue le généreux altruisme et la philosophie optimiste qui s'affirment dans *La Multiple splendeur* résumée par ce vers :

La Vie est à monter et non pas à descendre.

Il n'importe que le torrent verbal, déterminé par le souffle d'un Verhaeren, entraîne quelques débris de roche : l'impulsion donnée en est-elle moins forte et l'onde moins pure ? Il faut, d'ailleurs, que de pareils écrivains surgissent, de temps en temps, pour aider à l'évolution d'une langue. Accentuant la suggestion de cette persuasive conférence, M. Rosy y ajoute la lecture dialoguée du *Cloître,* où il incarne avec feu Don Balthazar, tandis que Mme Rosy, tendrement émotive, en Don Marc, et d'autres interprètes convaincus soutiennent son effort artistique.

L'éclectisme de bon aloi de M. Rosy s'indique dans le choix antithétique de sa seconde causerie, sur « Max Waller ».

Après avoir montré que notre race peu littéraire — parce que peu expansive — fut longtemps rebelle à toute manifestation artistique et déduit qu'elle devrait compenser l'exiguïté de son territoire par un plus large envol esthétique, M. Rosy nous rappelle qu'il fallait « une audace » pour tenter avant 1880 l'édification d'une œuvre littéraire en Belgique. Cette « audace » s'appela Max Waller. En commémoration de son geste libérateur, *Le Thyrse* aidé de multiples bonnes volontés, s'efforce depuis des années de réunir les fonds qui permettront de confier à Victor Rousseau l'exécution de cette effigie de jeunesse et de beauté.

Dans un rapide historique de la vie de Waller, M. Rosy appuie sur sa fougue estudiantine qui, en le bannissant de Louvain, le ramena à Bruxelles où dans un magnifique isolement œuvraient Camille Lemonnier, De Coster, Pirmez et quelques autres. Bientôt Waller réunit autour d'une revue, appelée après quelques métamorphoses « *Jeune Belgique* », un groupe de jeunes talents frémissants d'indépendance et dont il fut sacré chef de file. Violent autant que

brave, spirituel, audacieux, ennemi du poncif, il entraîna dans son orbe, cette pléïade piaffante, qui ne demandait qu'à ruer. Ce fut une orgie d'épigrammes, une soûlerie de sarcasmes, un vrai massacre de « l'officiel ».

Son *Impertinence le page Siebel*, — ainsi nommé à cause de sa beauté élégante, de son geste chevaleresque, de son ironie sentimentale, fut devenu, sans doute, un prince de la Littérature, si la mort ne l'eut, trop tôt, envoyé rejoindre « Daisy », l'héroïne de son dernier roman « au Pays du Rêve ».

L'œuvre collective : « La Jeune Belgique » absorba Waller au point de lui faire négliger son œuvre personnelle, qui,toute restreinte qu'elle paraisse, n'en est pas moins exquise, délicate, claire, spirituelle, narquoise, émotive et voilée souvent de pressentiments funèbres, tels que le prouvent *La Vie Bête, L'Amour fantasque, La flûte à Siebel, Greta Friedman, Lysiane de Lysias* et *Daisy*.

« C'est original en diable, écrivit Giraud à son ami Waller, avec des larmes du diable et des rires de gamin d'Athènes. Tu es toi-même la flûte et c'est toi, tout entier, qui passes à travers les trous. »

Pauvre Siebel, qui « trop tôt, laissa tomber sa flûte dans la mer » ainsi qu'il le chante lui-même dans des vers récités par M. Rosy, au zèle de qui s'adjoignirent encore, dans la lecture de contes divers et de poésies charmantes, le dévouement éclairé de Mme Rosy et la compréhension artistique de M. R. Grimber, alias Arthur Van Mechelen.

***

M. Georges Carpentier le sympathique et talentueux comédien vient de se révéler conférencier, à l'Institut des Hautes Etudes musicales à Ixelles, où le beau sexe lui avait formé un si nombreux auditoire, que c'est à peine s'il ne dut point partager la tribune !

Dès l'abord applaudissons au choix du sujet : *Le Théâtre et la Vie.*

De la pensée de Zola : L'art, c'est un coin de nature vu à travers un tempérament, M. Carpentier déduit « l'art n'intéresse qu'autant qu'il fait vibrer notre moi ». Donc il faut que le théâtre soit vivant, éclectique, humain, car si la vie influe sur le théâtre, le théâtre influe sur la vie. Partant le comédien doit être observateur et auto-observateur, conscient et sub-conscient et se servir pour ses interprétations de son physique, de son cerveau et de sa sensibilité.

On peut apprendre à un néophyte la technique : diction, articulation, assouplissement du corps par la gymnastique rythmique, la danse, l'escrime, tout ce qui concourt en somme à la composition extérieure d'un rôle; impossible de lui enseigner la composition interne, qui émane d'une intelligence avisée et assimilatrice capable de s'imprégner de l'esprit des âges, des races et du rythme.

Tout acteur qui ne posséderait pas une sensibilité nerveuse aux fluides assez vibrants pour aimanter vers lui l'âme collective des foules, et qui serait impuissant à conduire et à discipliner cette sensibilité, n'aurait d'autre horizon que l'échec.

L'éclectisme au théâtre veut aujourd'hui la mise en valeur non plus des individualités mais d'un effort commun dirigé vers l'unité d'ensemble intrônisée par Antoine.

C'est l'œuvre du metteur en scène dont les fonctions requièrent des dons de psychologue de peintre, de chef d'orchestre et d'entraîneur d'hommes.

Si la vie influe sur le théâtre par des conditions économiques et intellectuelles, le théâtre influe sur la vie, di-

rectement, par la vulgarisation artistique, scientifique et philosophique dont il est l'organe; indirectement, par sa mission sociale : la distraction. Maintes fois au cours de sa substantielle causerie, en jonglant avec les idées générales et les paradoxes, M. Carpentier a soulevé devant nous le voile de ses rêves d'avenir pour un théâtre idéal, qu'il entrevoit, aurore lointaine, susceptible de remplacer l'Eglise.

M. Carpentier, qui en toute sincérité, s'était annoncé révolutionnaire, a certes révolutionné par cette vivante causerie son charmant auditoire, qui l'a entouré à sa sortie d'une chaîne d'enthousiasme, dont il eut bien difficile de rompre une maille, pour s'évader vers « La Vie et le théâtre. »

*
* *

Je ne ferai que citer, n'ayant pu les entendre, la conférence aux hôpitaux, de Mlle M. Van de Wiele sur « les opéras populaires », celle à la Maison du Livre, de Mme Nyst sur un voyage « au Canada » et que des auditeurs plus heureux m'ont déclarées pleines de mouvement et d'intérêt.

Notre Premier Samedi

La lecture dialoguée de notre premier samedi affichant l'*Intérieur* et la *Mort de Tintagiles*, de Maeterlinck, avait attiré un public nombreux, qui taxait d'exiguïté notre gentille salle du Parvis Saint-Gilles, tout ébahie d'être mesurée à cette toise.

Inutile, je pense, de raconter et d'analyser ces drames; tous, en Belgique, connaissent le metteur en scène de synthèses exprimant des états d'âmes et des vies spirituelles.

Ces entités, qui n'ont d'autre similitude avec les humains que celle d'aimer et de souffrir, se meuvent inquiètes et douloureuses avec une lenteur et une gravité de gestes renfermant toute l'angoisse du doute devant l'Eternité... Symboles pleins de mystères évoquant les paraboles d'un Jésus, qui aurait perdu la foi!!

A ce mysticisme, il faut un cadre adéquat que le théâtre du Parc présenta jadis, avec assez de bonheur. En écoutant *La Mort de Tintagiles* je me rappelais ces décors hallucinants : harmonie en bleu nocturne coupée de rayons lunaires tombant sur des arbres blafards; ou encore, ténèbres tragiques percées par l'éclair vacillant d'une lanterne qui découvre soudain une porte de fer et d'enfer!

Paupières mi-closes, tout à ces souvenirs j'entendais comme à travers un Rêve, bruire les voix qui me semblaient l'expression même des « Idées »...

Tintagiles, délicat, anxieux, tremblant malade et brusquement emporté : notre bonheur. Sœur Ygraine dont la vigilance première s'oublie dans le sommeil : notre âme qui trop tôt se rassure, jusqu'au réveil terrible dans l'effroi de la catastrophe accomplie et l'affolement de la montée au calvaire au sommet duquel elle se brise à la porte de fer.

Ce qu'en termes plus simples on traduirait : « Gens heureux fermez vos portes et vos fenêtres, le malheur ne cherche qu'une issue pour entrer. »

Le décor « Intérieur » : un jardin planté de saules funèbres, appelle déjà par son aspect, l'effroi de l'Inconnu et de la Mort. Si grave, si pénétrante est la symbolique de Maeterlinck que bien des auditeurs frissonnaient en écoutant le vieillard et l'étranger retenir sur leurs lèvres des paroles lourdes de malheur, qui devaient créer de la souffrance humaine.

N'est-il pas atroce d'annoncer à des parents touchés par maints automnes que leur fille, une aube, un printemps,

vient d'emporter dans la mort, la promesse d'une moisson de bonheur... »

Quand les voix se turent, le silence troua l'atmosphère de l'inquiétude et de l'épouvante qu'elles avaient créées. Des bravos saluèrent les interprètes, parmi lesquels Madame Derboven (professeur de diction au Conservatoire) qui incarna remarquablement une sœur Ygraine douloureuse et angoissée auprès de Mme Léopold Rosy, un Tintagiles navrant et craintif et de Mlles Laur, Sabbé, Lulli, MM. Rosy, Aron, qui lisaient intelligemment les autres rôles.

HÉLÉNA CLÉMENT.

Petite chronique.

Notre prochain Samedi *aura lieu samedi 18 décembre, à 8 heures précises du soir, à l'ancien Hôtel communal, parvis Saint-Gilles (local de la Fédération Postscolaire).*

Au programme : Pierrot Narcisse, *comédie en vers de Albert Giraud.*

Rappelons à nos lecteurs que Nos Samedis *sont publics et gratuits. Nous adressons des invitations aux personnes qu'on voudrait nous renseigner comme susceptibles de s'y intéresser.*

Université Nouvelle, rue de la Concorde, 67, Bruxelles. — M. Henri Liebrecht, les mercredis, à 5 heures de l'après-midi, à partir du mercredi 15 décembre : Leçons sur l'*Histoire de la littérature belge d'expression française.*

—

Les Bibliophiles fantaisistes dont nous avons parlé récemment, ont eu le rare plaisir de voir leur initiative comprise par un certain nombre d'auteurs déjà célèbres : MM. Maurice Barrès, J.-E. Blanche, Marcel et Jacques Boulenger, René Boylesve, François de Curel, Claude Farrère, Gérard d'Houville, Louis Laloy, Pierre Louys, Paul Margueritte, Francis de Miomandre, Nozière, Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Jérome et Jean Tharaud, dont ils ont publié ou publieront des œuvres.

Chacun des volumes est imprimé avec les caractères, le format et le papier qui semblent le mieux convenir au sujet. Ainsi les ouvrages, par la manière seule dont ils sont présentés, constituent déjà des ouvrages de bibliophile.

Ils sont toujours tirés à 500 exemplaires numérotés à la presse.

Les souscripteurs s'engagent à verser une somme de 5 francs pour chaque volume qui leur est remis par la poste contre remboursement. La souscription annuelle ne s'élève jamais au-dessus de 50 francs, et la Société se réserve, s'il est publié plus de dix volumes par an, de les offrir aux membres souscripteurs. (Dès le 1er novembre 1909, la Société offre à ses souscripteurs un essai sur Mme Colette Willy, par M. André du Fresnois.)

Les exemplaires non souscrits sont mis dans le commerce à un prix variable, mais qui ne s'abaisse jamais au-dessous de 7 francs 50.

Le nouveau règne.

Il ne nous appartient pas d'apprécier ici le règne du défunt souverain, du Roi *business man*. Son œuvre, pour vaste et multiple qu'elle est, ne révèle qu'un souci fort atténué des Belles Lettres et des créations de la Pensée.

Orientée par une volonté admirable vers des conceptions pratiques, l'Intelligence étonnante du Monarque dédaigna les manifestations de l'Art et de l'Intellectualité pure. Sans doute, deci delà, voulut-il consentir à témoigner quelque intérêt à des tentatives isolées — et le *Thyrse* lui dut, lors de sa représentation théâtrale de 1905, un léger encouragement pécuniaire — mais il se garda de généraliser ce geste et d'adopter une attitude systématique de sympathie envers nos écrivains, nos artistes, nos penseurs. Il sembla les ignorer.

Ne récriminons pas. Il est mort. Paix à ses cendres.

Cependant, le règne qui vient de finir comporte un enseignement: Le succès des courants d'opinion et d'action que Léopold II encouragea quand il ne les suscita pas, montre à quel degré la mentalité du pays est encore soumise à l'influence du Prince qui préside à ses destinées. Le prestige royal a conservé toute sa puissance et l'exemple d'en haut régente la mode, dirige la vogue.

Nous plaçant au point de vue particulier des arts, qui nous inquiète, nous pouvons souhaiter que la Cour accorde à notre production intellectuelle et artistique le bénéfice de cette mode, de cette vogue qu'elle peut créer. J'entends bien: Evitons cet écueil d'un art courtisan! Mais, de grâce, ne soulevons pas d'équivoque : Il ne s'agit pas d'asservissement. L'œuvre de nos poètes, de nos prosateurs, de nos penseurs, de nos artistes n'existe-t-elle pas déjà et ses développements vont-ils modifier leurs cours si le nouveau Roi y prête attention? Non! S. M. Albert, dans son discours du trône, a solennellement reconnu que la culture intellectuelle d'un peuple n'est pas étrangère à la grandeur de l'Etat! Eh! bien, c'est là un résultat acquis, dont il faut savoir gré au souverain. L'atmosphère d'indifférence que feu Léopold II entretenait par son désintéressement se fait moins hostile. Il va s'en suivre une détente dans l'opinion à notre égard; nous serons moins traités en « déments rêveurs » que sous le règne précédent. Ne nous en plaignons pas. Pour peu que le jeune couple royal et son entourage prêchent d'exemple, le public, qui s'inspire des actes des grands, envisagera avec moins de dédain ce qui ne paraîtra plus « inutile au bien de la Nation ».

Le règne qui s'inaugure a déjà cela de consolant qu'il permet de prévoir que la mode au moins ne sera plus contre ces assoiffés d'idéal, de pensée et d'art que nous avons eu l'outrecuidance d'être et que nous aurons la joie complète de rester.

LÉOPOLD ROSY.

La cryptomanie.

La Cryptomanie... ce vocable, digne par son allure pédante, de quelque moderne Trissotin, semble désigner un mal nouveau cher à la pathologie. Il n'en est rien cependant, mais aucun mot ne caractérise mieux l'instinct irrésistible dont je veux parler et qui porta les hommes de tous les âges et de tous les pays, à celer mystérieusement les objets les plus beaux ou les plus précieux de leur temps.

A cet instinct, l'archéologie, l'ethnographie, l'histoire et l'esthétique, doivent une bonne part de leurs certitudes les plus lumineuses. Quels qu'en fussent les mobiles, en effet, il nous apparaît souvent aujourd'hui, par ses résultats, sous l'aspect d'une obéissance obscure à l'occulte providence, consciente des lointains avenirs. Un dieu caché, qui eût voulu nous révéler le passé dans toute sa saveur et son vrai parfum, n'eût point employé d'autre moyen pour cela, que de celer la fleur même de ce passé, sous la garde súre des siècles, jusqu'à l'heure propice des découvertes. Sans doute, elles furent étonnamment diverses, ces causes déterminantes, qui poussèrent l'homme d'hier et de jadis à se priver d'objets appréciés, en les dérobant à tous, et à lui-même en particulier. Il fallait pour cela un ordre secret bien profond et bien impérieux à la fois, aussi fût-ce principalement de la raison religieuse qu'il émana. La croyance à une renaissance plus heureuse, mais matériellement semblable à l'existence terrestre, a de tout temps aidé les hommes à supporter les peines et les inégalités de la vie; c'est elle aussi, qui, plus que tout autre sentiment, nous a conservé l'essence lointaine et l'originalité des races éteintes.

Le mystère est d'ailleurs, par excellence, l'ardent éperon des actions extraordinaires, dont la portée échappe même à leurs exécuteurs. Aujourd'hui, la puérilité de ce mystère dévoilé nous déconcerte, ou bien son originalité, sa beauté grave et puissante, nous séduisent et nous instruisent singulièrement, en parlant à la fois à notre âme et à notre cerveau. Et nous éprouvons en même temps cette délicieuse satisfaction que l'on ressent, en pénètrant l'idée supérieure, qui se dégage d'un ensemble vu de haut, dans sa continuité et sa véritable signification. Il en est ainsi, lorsque nous lisons aux murs de la chapelle funéraire du mort égyptien, les offrandes de victuailles, le dénombrement des serviteurs, l'image de ses domaines, lorsque nous retrouvons dans la tombe romaine, les poupées de la jeune fille morte avant les noces, ou l'obole amère et inutile entre les machoires d'un passager de l'Achéron.

Nous devons il est vrai, nous refaire une âme ancienne, nous mettre au niveau des temps évanouis; alors, la grandeur inquiétante de leur rêve nous pénétrera, et éclairera de sa puissance poétisante, la marche de l'esprit humain. Et nous apprécierons d'autant mieux la distance morale qui sépare par exemple le « viking » sommeillant en armes, avec ses instruments de pêche, au fond de sa barque hardie, sous les pierres, du Grec serein, dont les exquises petites figurines de Myrina, de Smyrne ou de Tanagra, évoquent les conceptions harmonieuses, l'amour du rythme et de la beauté lumineuse.

Mais la cryptomanie religieuse atteint son paroxysme au fond des hypogées et dans la pénombre étouffante de l'âme égyptienne. Les fils des sables brûlants poussent, d'une manière unique, cett

conception jusqu'à l'énorme et à l'effroi, avec leurs labyrinthes de corridors, les nombreux « doubles » du mort, les cachettes, splendidement décorées, au cœur des pyramides, et enfin, la momie elle-même, si purement sauvée de l'éphémère, qu'on y peut retrouver la physionomie d'un Séti, ou d'un Ramsès. Un des traits les plus remarquables de la cryptomanie funéraire, c'est le souci du « double » du mort. Ce double, pour avoir une utilité réelle, demandait une ressemblance quasi-parfaite avec le mort. Ainsi l'Egypte nous a donné le « Scribe accroupi » parmi tant de merveilles et certains masques aux prunelles de cristal, singulièrement vivants, (Musée de Bruxelles), l'Argolide, ses barbares masques d'or, l'Etrurie, ces personnages de terre cuite, mi-couchés, mi-assis, qui sourient dans leur barbe archaïque, sur le couvercle de leurs sarcophages. Je ne m'attarderai pas aux formes de la cryptomanie religieuse chez les autres peuples, le sujet est trop vaste ; les ceinturons et les cestes gaulois, les colliers romains, les bijoux émaillés, les armes, les objets de toutes sortes retrouvés dans les tombes, constituent les jalons les plus solides sur lesquels nous puissions nous reposer, lorsque nous évoquons certaines époques.

Mais d'autres formes mystico-religieuses ont encore coloré diversement l'instinct qui nous occupe, et cela dès les âges premiers de l'humanité. L'homme quaternaire a gravé, sur la paroi de ses cavernes, l'image des animaux qui l'entouraient. Il l'a fait avec naïveté, mais souvent aussi avec une intuition de la vérité, presque photographique, et une rare intensité d'expression. L'on s'est demandé dans quel but, notre lointain ancêtre s'était astreint à exécuter ces dessins et ces peintures dans des conditions plutôt pénibles : (obscurité, dureté, rugosité des parois, etc.) Par analogie, l'on a conclu à une raison religieuse. Très probablement, était-ce là une sorte d'envoûtement, destiné dans la pensée de ses auteurs, à attirer aux abords du campement les animaux nécessaires à leur subsistance. Les animaux reproduits ne sont d'ailleurs que ceux dont ils pouvaient tirer profit. Peut-être, comme l'a fait remarquer Salomon Reinach, ces œuvres d'art, sont-elles le premier chaînon, qui mena à l'adoration des dieux animaux de l'Orient, ancêtres eux-mêmes des divinités anthropomorphiques. Quoi qu'il en soit, cet art magico-réaliste qui s'est dérobé sous le « tuf » des cavernes, pour mieux se conserver, a fourni et fournira peut-être encore des données inédites, sur des aspects et des attitudes que la paléontologie ne saurait nous rendre qu'imparfaitement.

Mais en dehors de ces formes religieuses, il est incontestable que la cryptomanie est le produit d'époques plutôt troublées. Outre l'avarice banale, et la puissance de l'instinct jouisseur qui dépasse le but, en croyant se réserver exclusivement des richesses, c'est surtout l'anxiété, la crainte du pillage ou des persécutions, qui poussèrent à confier à l'avenir inconnu, des trésors dangereux. Imaginons des prêtres ensevelissant jalousement le palladium et les trésors de leur temple, sous la menace des prochaines hordes barbares, représentons-nous, courbés sous la fatalité sans issue des luttes suprêmes, les vaincus enterrant leurs dernières richesses, avec l'anxiété fébrile du soldat cachant son drapeau. Imaginons tout cela, en contemplant les pures œuvres d'art retrouvées à Bosco-reale, à Hildesheim, ou même devant les vases grossiers pleins de lourdes monnaies aux profils impériaux (humbles pécules domestiques ?) et peut-être serons-nous bien loin encore de la tra-

gique réalité et des cieux tourmentés qui présidèrent au mystère de leur long sommeil.

Cryptomanie aussi, la ruse défensive, qui inventera les portes secrètes, les escaliers dérobés, les panneaux invisibles, à ressorts, tout l'attirail dont le romantisme a usé et abusé en général. C'est elle qui créera les repaires indécouvrables où dorment les armes des révoltes et ces mille petites combinaisons défensives plus ou moins méchantes, propres à certaines époques enténèbrées de dangers multiples, ou affolées de plaisirs. Pour peu que l'on fouille les siècles, abondent les portefeuilles à replis secrets, les tiroirs à double fond, les petits coffrets inexpugnables comme des forteresses, et dont certains détails, boutons, ornements ou secrets intérieurs voilent habilement la case à serrer les billets compromettants tout aussi bien que l'édition minuscule des livres défendus, qu'ils soient sacrés ou libertins. Ce sont encore, ces curieuses clefs-stylets, ces cannes poignards, ces pommeaux d'épées farcis de reliques, ces poisons déguisés sous les apparences les plus aimables, et tous ces objets du même genre où l'ingéniosité de certaines époques se plaît à montrer sa force et son amour des complications dissimulatrices. Parfois, souvent même, cela dégénère en plaisanteries puériles comme dans les « oyselets de Chypre » (pelotes de parfums en forme d'oiseaux) les pots ajourés dits « zuigerken » qui paraissent ne pas pouvoir contenir de liquides, les livres, bonbonnières, etc.

Ce qui est caché prête au mystère, aux imaginations amplificatives, les légendes découlent bientôt tout naturellement des ruches précieuses où se transfuse le miel magique du passé. Et l'alliance est intime, aussi des légendes, avec les mythes religieux les plus purs, dont elles ne sont souvent que de transformations populaires. Dans l domaine spirituel, d'ailleurs, les force naturelles et les grandes lois surhumaines se sont enveloppées de bonn heure de splendides manteaux allégoriques dont la cryptologie est d'un incomparable beauté. Prométhée voil prudemment aux hommes le feu sacr qui les aurait aveuglés ou affolés. Cett cryptomanie morale est la mère de tou les mystères religieux. D'elle daten l'ésotérisme et l'exotérisme, c'est-à-dir la vérité aristocratique et le symbol populaire de toutes les grandes religions. L'art leur doit l'étrangeté de créations hindoues et égyptiennes, l puissante splendeur des mythes grecs le peuple de figures sculptées qui transfigurent la pierre des cathédrales. En u mot, la force des symboles et la vérit qu'ils enferment assurent leur longévité en attirant vers eux les efforts de l sagacité humaine.

Il semble en somme que l'on puisse entrevoir dans l'ensemble et le résultat de ces instincts féconds, la pérennité d'une de ces lois qui aident à perpétuer chez les hommes, et par leurs propres mains, la valeur de cet autrefois toujours s'accumulant et toujours plus lointain.

Les découvertes ainsi suscitées agissent de double façon; les uns s'en tiennent à la lettre, à la méthode étroitemen exacte, les autres à l'esprit plus libéralement compréhensif, quand il n'est pa maladroitement victime d'un enthousiasme sans contrôle. Les premier archéologues ne savent éviter une aridit si terrible qu'elle en oublie la vérit générale, les seconds échafaudent a gré de leur imagination hasardeuse, tombent de Charybde en Scylla. A large de ce double écueil, la scien moderne du passé s'efforce de progresser sûrement et sagement, instruite p

de cruelles expériences. Mais cet enthousiasme surtout fut aussi explicable que noble dans ses erreurs Qui oserait blâmer le magnifique aveuglement d'un Schliemann « voulant » retrouver dans les sépultures mycéniennes les sanglants héros de l'épopée grecque la plus sombre et la plus brûlante. Qu'importe qu'il se soit trompé, son erreur facilement rectifiée a produit des fruits magnifiques. Ils n'auraient peut-être pas mûri, si le petit employé allemand, exalté par la lecture des classiques grecs, n'avait su puiser en son rêve vaillamment poursuivi, l'énorme somme d'énergie persévérante qui lui permit d'accomplir ses recherches.

Aujourd'hui, notre façon de scruter, sans idées préconçues ni paradoxes, nous permet de saisir la norme et la vie des temps, des êtres et des choses. Par analogie, n'arriverons-nous pas un jour à manier, avec une certitude relative, la clef de l'avenir, comme nous avons appris à diriger celle du passé, aux portes des heures éteintes? Chose curieuse, devant cet éclaircissement des lampes de l'intelligence, la cryptomanie fléchit, meurt ou devient consciente et plus noble, elle se spiritualise en quelque sorte. Il en reste peu de traces actuelles. Je songe cependant aux médailles encore scellées aux pieds des monuments, aujourd'hui, et aux disques d'or déposés sous le conservatoire de Paris, et qui réveillés dans un siècle, révèleront à nos petits-fils la voix éteinte de nos meilleurs chanteurs.

Il s'établit ainsi un pont entre le passé, le présent et l'avenir. Plus que jamais le passé devient éternel, tout nous permettant, de mieux en mieux, de le fixer sous ses formes et ses manifestations les plus tangibles (photographie, phonographe, etc..). Il semble bien que nous puissions arriver, un jour, à une espèce de négation du temps, et par conséquent à une conception plus nette et renouvelée de l'éternité, car en réalité, ce qui a été, est, et ce qui sera, doit déjà exister quelque part en potentiel. De telles spéculations ne paraissent déjà presque plus chimériques, encore que ce ne soient que de futurs axiomes, évoluant vers la certitude. Peut-être, en fin de compte, le but véritable n'est-il voilé, à l'homme-instrument, qu'afin de réserver son courage et sa force qui l'abandonneraient, et l'eussent abandonné certainement, s'il s'était senti l'infime agent, à peine le minuscule polypier d'un continent de corail, au lieu d'écouter les prétextes qui flattaient son orgueil et son égoïsme.

Mais il est cependant peu d'êtres, assez dénués de pensée profonde, pour ne pas sentir, à l'heure où ils travaillent à cet avenir, comme un avertissement secret, un encouragement tacite, surtout lorsque leur œuvre est religieuse ou créatrice.

Ce dormeur merveilleux, que nous possédons tous en nous-mêmes, que nous connaissons si mal, et qui se révèle brusquement dans certaines occasions critiques de la vie, la surconscience psychique, enfin, n'a-t-elle jamais éclairé vaguement certains celeurs privilégiés? Vraiment, celui qui aurait pu deviner l'influence et la valeur future de ce qu'il accomplissait, aurait saisi une trame singulière, soulevé un coin du voile, compris le sens de bien des choses cachées, et leur importance, au point de vue de l'évolution de l'idéologie humaine. Les faits de télépathie, les pressentiments de l'avenir, contrôlés aujourd'hui, et fréquents autrefois, dans certaines contrées comme l'Inde et l'Egypte, expliqueraient la possibilité d'une telle clairvoyance. Ceci me remémore les curieuses déductions d'un de nos compatriotes, le savant Ch. Lagrange, qui croit avoir retrouvé dans les

dimensions intérieures des pyramides, certaines combinaisons mathématiques, correspondant aux principales dates historiques, passées, présentes... et futures!

C'est évidemment la nécessité de la cryptomanie qui força l'homme à travestir sa pensée comme ses actes, depuis toujours, ce qui a dû atrophier à la longue certaines intuitions retrouvées encor bien puissantes parfois, chez les natures primitives. Cette ruse nécessaire dut se traduire par des moyens matériels analogues en quelque sorte au « mimétisme » animal, cet instinct particulier, qui pousse les animaux à se confondre le plus possible avec la couleur des plantes et du terrain, l'aspect général des lieux où ils se tiennent. C'est le seul moyen défensif de certains êtres faibles, vis-à-vis de leurs ennemis habituels. Il dut en être ainsi des primitifs, qui dans le même ordre d'idée, cherchent à se rendre terribles par tous les moyens à leur disposition : dépouilles d'animaux, masques grimaçants, cris, etc. L'armée de Malcolm, qui se déguise en forêt, pour attaquer Macbeth, est un exemple de ce mimétisme, tout à fait dans l'ordre naturel. Les guerres anciennes abondent en faits de ce genre, que l'on retrouve un peu partout, et qui ont pris de jolies couleurs légendaires.

Nous avons l'impression, lorsque nous éprouvons le métal de cette cryptomanie lointaine, que les circonstances solennelles, tragiques et obscures dont elle s'entoura, se sont transformées en l'or pur de l'idéal, de la science et de l'enthousiasme. Les formes de la tendance qui nous occupe varient à l'infini, et sont en général d'un intérêt remarquable.

Je ne reviendrai plus à celles d'origine religieuse, les plus importantes évidemment. Au hasard de certaines recherches, l'on est vite frappé par la découverte au fond des fleuves et des rivières, d'objets assez constamment les mêmes. Ce sont naturellement des brocs de grés, des objets usuels brisés, mais surtout, quantité de plaques en plomb historiées, très curieuses (enseignes de pélerinage, minéraux, etc...). Le musée de Cluny en possède énormément d'exemplaires, trouvés dans la Seine, ce qui témoigne donc d'une intention arrêtée. L'usage de jeter ces objets au fleuve, n'était-il pas une survivance des offrandes aux divinités des eaux, christianisées? Les découvertes, faites dans quelques lacs, témoignent d'intentions semblables, et l'origine de « l'or du Rhin » qui peut être toute naturelle, peut aussi avoir des raisons analogues. Comme l'a fait remarquer un auteur singulier et touffu, L. P. de Brinn-Gaubast, certains lacs furent ainsi de véritables réceptacles, où s'entassaient les richesses en prévision de guerres futures.

Enfin, la hâte et les procédés anciens nous ont également servis à souhait. Les Romains, en particulier, ne mettaient pas à démolir les mêmes soins que nous; les débris, simplement enterrés sur place, exhaussaient le sol, contribuant à la formation d'une aire nouvelle, sur laquelle on rebâtissait. Cela explique bien des fouilles fructueuses, et la superposition régulière de fragments et d'objets d'époques successives, qui retracent sans lacune l'histoire des lieux. Ce dernier exemple de cryptomanie si simple et si inconscient est le plus fréquent. Combien de monuments antiques ont servi à élever des forteresses au moyen-âge. L'Acropole d'Athènes, elle-même, n'y a pas échappé. Ainsi, l'on a reconnu, il y a quelque temps, que des édifices et des jardins des villes de Tours et de Saintes surtout, reposaient sur des terrasses, dont les murs grossiers, constituaient une véritable mine de débris romains

des plus variés. Ces débris étaient d'ailleurs disposés avec un certain soin, et bien cachés, ce qui ferait croire à des projets de reconstruction de la part des démolisseurs, après la disparition de la cause qui les faisait agir : invasion normande, ou analogue.

Nul n'ignore non plus que l'usage de crépir et de badigeonner les églises à la chaux, a seul sauvé certaines fresques anciennes, aujourd'hui retrouvées un peu partout, et que les iconoclastes, le style jésuite, ou l'empire surtout, ne se fussent peut-être sans cela, pas fait faute de détruire. C'est bien souvent aussi l'ensevelissement précipité sous le plâtras ou la maçonnerie, d'un détail exquis, d'un fleuron, d'un cul-de-lampe gothique ou renaissance, retrouvé à temps, qui permet de rétablir tout l'esprit d'un édifice et facilite sa restitution quasi miraculeuse. Mais, hélas, ici encore, que de fois, l'enthousiasme trop ardent du retrouveur, l'a lancé dans des aventures pitoyables, au point de vue de la probité archéologique et artistique, et lui a fait prendre pour la vérité, un rêve passablement faux.

En résumé, presque toutes les formes profondes de la cryptomanie, peuvent se rapporter à un égoïsme aveugle et inconscient, à tel point, qu'il a dépassé le but immédiat de ses contemporains. Ce qui les fit agir, c'est ou bien le souci d'une résurrection matérielle ou spirituelle, avec tout l'appareil de puissance, toutes les habitudes qu'ils possédaient, ou bien le désir de se sauver soi-même, en sauvegardant ses richesses ou sa subsistance, en se ménageant des armes, de sûres cachettes, ou des moyens de fuite, et enfin la satisfaction des multiples penchants égoïstes, qui ont toujours déparé l'exemplaire humain. La nécessité de cacher ses sentiments véritables, afin de surprendre un ennemi, d'éviter sa colère ou sa vengeance, tous les détours de la ruse sont de semblable origine, comme aussi ce qu'Emerson a si bien nommé le « conformisme » c'est-à-dire la tendance commune à suivre la mode, l'opinion, les coutumes des autres hommes, au détriment des véritables sentiments personnels.

Donc, dans un certain sens, la cryptomanie est encore une forme fréquente de l'instinct de la conservation, matérielle ou morale, qui a fait les races puissantes au temps où elles luttaient contre les grands obstacles, les grands dangers et l'inconnu naturel.

Peu à peu, l'Humanité se fit à la lutte, devint plus habile à ruser ; au lieu de se briser les ongles aux rochers, elle se tailla des leviers si puissants, qu'aujourd'hui elle domine merveilleusement tout ce formidable mystère de jadis, et déniche jusqu'aux arcanes les plus indéchiffrables.

Manteau usé, que nous délaissons, la cryptomanie achève de perdre son caractère, obscur, fatal et magique ; nous pouvons la secouer sans crainte, et tendre les mains au manteau de lumière que l'avenir nous offre dès maintenant, jusqu'au jour où ces nouvelles certitudes cèderont à leur tour devant des vérités plus hautes et plus pures.

Aussi est-ce avec le respect dû aux reliques ancestrales, que nous recueillerons toujours les messages du passé, ces flèches qu'il décoche à notre présent, en fuyant vers l'abîme, armé d'écailles fabuleuses, et le visage masqué, comme le Parthe ironique et insaisissable des légendes antiques.

George Van Wetter.

Les romans.

Contes Wallons, par DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK, (Willems-Van den Borre, Bruxelles.) — *Cyrille Van Overbergh*, par RENÉ DETHIER (Désiré Hallet, Charleroi.) — *Ailleurs et chez nous*, par GEORGES VIRRÈS (Vromant et Cie, Bruxelles.)—*Mme Kaekebroeck à Paris*, par LÉOPOLD COUROUBLE (Paul Lacomblez, Bruxelles.) — *Contes brabançons*, par CHARLES GOVAERT (Collection de la Revue des Romans, Liège.) — *Camille Lemonnier*, par MAURICE DES OMBIAUX (Ch. Carrington, Bruxelles.) — *La Maison qui dort*, par CAMILLE LEMONNIER (Fasquelle, Paris.) — *Le Pays wallon*, par LOUIS DELATTRE (Association des Ecrivains belges, Bruxelles.) — *Contes affronteurs*, par MARC STÉPHANE (Cabinet du Pamphlétaire, Paris.) — *Le Fils de ma femme*, par MAX DEAUVILLE (Edition de la Belgique artistique et littéraire, Bruxelles.)

Et d'abord il faut que je signale aux amis du *Thyrse* une œuvre de D.-J. Debouck qui signa, ici même, une pétillante chronique des Revues, laquelle eut le don de faire frémir quelques sensibles ombrageux. C'est intitulé : « Contes wallons » avec un sous-titre : « Simples histoires de la Hesbaye » Oui, elles sont simples, ces histoires, simples comme les fleurs des champs, mais colorées, rustiques et belles comme elles. Il arrive que M. Debouck, oublie cette simplicité pour écrire de prestigieuses phrases comme celles-ci : « Novembre — aux songes de mort — dégringole du haut de ses trente jours dans les brumes du passé ». Il y en a beaucoup de celles-là. Ce qui fait surtout apprécier cette œuvre de début, c'est une note agreste, fruste, qui appartient à l'auteur et qui n'appartient qu'à lui ; c'est une émotion communicative obtenue sans recherche ; c'est une originalité qui donne au sujet, pas neuf cependant, un relief imprévu. « Conte à pleurer » et « Farces de rustres » sont des scènes de belle vérité prises sur le vif, et « Le petit vacher » est une nouvelle, un morceau de littérature tout bonnement charmant. Je ne résiste pas au désir d'en reproduire la fin, l'invitation faite à une vieille mère qui saura, trop tôt, le suicide de son enfant : « Viens dormir, vieille mère, viens, le sommeil est doux et accueillant ; viens dormir, la nuit est bonne, la nuit éternelle ! Dépends du mur blanchi le vieux crucifix de cuivre, serre-le entre tes doigts brisés, étends-toi sur ta couchette dans l'ombre molle ; et sans penser, très doucement, ferme tes petites lanternes d'yeux presqu'éteintes, ferme tes yeux et ne les ouvre plus !... »

Les qualités d'écrivain de M. Cyrille Van Overbergh, si souverainement incontestables, ont inspiré à M. René Dethier, une monographie documentée et laborieuse. Il n'y a pas là, seulement, un panégyrique mérité d'homme éminent, mais aussi d'aigres attaques à l'adresse de tiers qui n'ont que faire dans une œuvre de ce genre. J'aime la nature combattive de l'auteur des *Ecrivains de chez nous*. Cependant, qu'il me permette une timide observation : Qu'importe au lecteur que l'écrivain en question soit doublé d'un fonctionnaire et pourquoi ce ton acerbe, dans une œuvre d'étude, à l'adresse de « messieurs les amants de la fantaisie et de la vie de Bohême » M. René Dethier a de l'autorité, ses cheveux blancs et son long passé littéraire la lui confèrent, c'est entendu. Mais, pour Dieu ! qu'il se montre magnanime

envers de jeunes confrères, et qu'il ne les écrase pas de tout le poids de ses illustres amitiés, y compris celle de Catulle Mendès, qui devait s'estimer très honoré !

Evocations somptueuses, souvenirs d'histoire et d'art, style incomparable, voilà ce qui séduit dans « Ailleurs et chez nous » de Georges Virrès. L'auteur aime, admire et, que ce soit dans les pages consacrées à l'Italie, claire et fastueuse, ou dans celles réservées à sa chère et brumeuse Campine, le lecteur le suit avec un abandon entier, heureux d'aimer et d'admirer à son tour. Je ne connais que des extraits des œuvres antérieures de M. Georges Virrès. Je me souviens de notations vives, très simples et très éloquentes de scènes villageoises. Il m'a paru aimer les humbles et, dans maintes pages du livre que voici, je retrouve cette inclination à découvrir l'âme des rustres. « Le retour », par l'action et la vie qu'il contient est un beau conte parmi les plus beaux, et le jardin où se passe la scène « Comme dans la vie » est digne d'être celui du « Jardinier de la Pompadour » — *Ailleurs et chez nous* est, pour moi, la révélation d'un noble et rare talent.

Léopold Courouble continue imperturbablement la série de ses études de mœurs bruxelloises. Cet humaniste, car c'en est un, envoie sa « Mme Kaekebroeck à Paris » et retrouve une veine qui n'est pas épuisée, tant s'en faut ! Si le séjour de Joseph et d'Adolphine, dans la grande ville, n'est pas de longue durée, il est fécond en péripéties de tous genres. Il a fallu ce déplacement ; les enfants de l'ineffable ménage grandissent ; leur mère tient à en faire des façons de petits français à grande facilité verbale. Vous jugez des développements ; ils sont amusants au possible. Le plaisant de l'aventure, c'est que le professeur de beau langage sera précisément Adolphine, celle qui semble avoir gardé comme un droit d'hérédité l'étrange jargon de ses pères ! A ses côtés on admire l'humeur singulière de Joseph qui se contente de récriminer et de s'emporter contre l'innommable prononciation : il dénonce le mal mais n'applique aucun remède. Ah ! que de Kaekebroeck de l'espèce contient notre bonne ville ! et comme l'auteur connaît bien ses modèles ! Je tiens ce livre non seulement pour une œuvre amusante mais encore utile. L'auteur cède la plume, parfois, au censeur peu tendre, surtout lorsqu'il s'élève contre l'impéritie de certains maîtres d'études. Le censeur n'aurait-il pas raison ?

Autre chose sont les « Contes brabançons » de M. Ch. Govaert. Il me semble qu'ils ne sont brabançons que parce que le titre plaît à l'auteur. Ils ne portent pas, en effet, de marque d'authenticité comme les fantaisies si amusantes de Courouble et de Garnir. Ces heureux auteurs écrivent une langue châtiée dès qu'ils ôtent la parole à leurs héros bizarres ou populaciers. Le glossaire marollien est abondant et fleuri et il en faut si peu pour donner à leurs écrits un parfum de terroir qui ne trompe personne. Il est présumable que l'auteur a dédaigné ce vocabulaire ; il les a voulus, ces contes, d'une tenue décente oui, mais entendre des naturels de la rue Haute parler un dialecte fleurant l'Académie est un parfait anachronisme. Il s'ensuit que Paul et Angélique ne sont pas d'ici, le pavé que foulent ces petits étrangers n'est pas le leur. Au surplus, ces contes sont agréablement écrits.

C'est une monographie très intéressante du maître écrivain Camille Lemonnier, la plus complète qui ait paru jusqu'ici, que M. Maurice des Ombiaux

a tracée pour la belle collection des « Ecrivains français de la Belgique ». L'enfance du brillant auteur est décrite avec une profusion de détails, souvent émouvants, et les tribulations des débuts donnent une idée de ce que devait être, dans une ambiance revêche, la lutte que dut soutenir Lemonnier contre l'inertie ou le parti-pris de ses compatriotes. Il faut que le sol patrial ait eu, pour lui, de l'attrait et de la toute-puissance pour qu'il soit demeuré fidèlement à son poste de combat, alors qu'il était aimé et apprécié à l'étranger. Il a eu raison. Si la littérature d'expression française a atteint, en Belgique, l'admirable développement que nous lui connaissons, c'est au maréchal de nos lettres que nous le devons pour une grande part, et c'est pourquoi aucun détail de sa belle et laborieuse existence ne nous laisse indifférents. Maurice des Ombiaux a été heureux; son livre est beau et documenté à souhait. Il a œuvré avec la foi et l'enthousiasme des hommes qui n'ignorent pas ce qui est dû à de grands précurseurs.

Et voici précisément, de Camille Lemonnier, un volume de nouvelles dont l'une d'elles prête son titre à l'œuvre *La Maison qui dort*. Cette maison paisible où tout se fait dans un glissement onctueux, où la parole devient un murmure, où la pensée, comme le geste, comme le regard, est lente et douce, cette maison, dis je, c'est la Hollande. Ce qui se fait, ce qui se voit dans la demeure quiète de Joost, se fait et se voit dans les demeures de ses congénères placides et taciturnes. C'est un plaisir de les connaître mieux lorsque l'introducteur est le bon styliste qui signa tant d'œuvres si diversement belles. — *Au beau pays de Flandre* atteste que si l'écrivain peut étendre son inspiration, dans tous les domaines, nulle part il n'est mieux chez lui que dans sa Flandre de dilection. Et *Mon Mari* troisième compartiment du triptyque parfait qui nous occupe, est une œuvre d'observation fine et pénétrante, une œuvre qui révèle, après tant d'autres, ce qui n'est plus une révélation : une maîtrise!

Que faut-il dire de ce nouvel ouvrage de M. Louis Delattre *Le Pays wallon?* que ce n'est pas un livre, que c'est mieux; que c'est l'hymne enthousiaste et brillant que chante, pour sa terre, la terre wallonne, un de ses fils, éloquent, évocateur accompli, tendre et aimant avec une sincérité charmante. Suivez-le dans ses pérégrinations; écoutez-le, vous qui avez dans l'âme une étincelle d'amour patrial et dites-moi si vous pouvez l'entendre sans que vous communiez avec lui dans la joie, dans la joie de vivre, d'aimer, de contempler. Vous me dites que des descriptions somptueuses et savantes vous plaisent. Parbleu! il faut l'étendue à celui qui porte des ailes de belle envergure; il faut qu'il plane souverainement; mais qu'il touche terre, le sol béni, et il vous dira dans la langue savoureuse des autochtones chez lesquels il se repose, ces mots simples, fleurs de terroir, qui dévoilent l'âme candide du pacant, ou celle, fine et goguenarde, du loustic. Ah! suivez, vous autres, qui voulez connaître le pôle, les aventures peu vérifiables de ceux qui le virent ou ne le virent pas, moi je veux suivre ce voyageur qui décrit un monde dans une moitié de la petite patrie, et je le suis sur les talons pour ne pas perdre un mot de sa verveuse et touchante parole!

« Au directeur du *Thyrse*, hommage littéraire de Marc Stéphane. Et pour lui exprimer l'espoir que *quelqu'un* enfin en Belgique, sera assez bien inspiré du dieu des Arts pour s'apercevoir qu'un écri-

ain tel que le signataire existe! » Telle st l'orgueilleuse dédicace que Marc téphane écrit au fronton de ses *Contes ffronteurs*. J'avoue que, tout d'abord, ai éprouvé la crainte de ne pas voir stifier cette belle opinion et je pensai quelque grosse suffisance. J'ai lu et je ois rendre au talent ce qui lui apparient; car M. Marc Stéphane a du talent. e qui caractérise ces contes, c'est une rreur comme en suspens. Je sais bien ue les éléments de ces histoires, ou lutôt de deux d'entr'elles, sont emruntés au problème tenaillant de la surie qui, chez beaucoup, provoque le ouble ou la peur. L'auteur procède utrement pour le « drame chez les tranuilles » qui ne le cède en rien au point e vue de l'effroyable. Il serait souhaible, que ce bon conteur délaissât tout n glossaire de néologismes et un style ontourné qui ne peuvent aboutir, pour le lecteur, qu'à une lecture lente et laborieuse. Il n'en reste pas moins certain que M. Marc Stéphane, tout comme un Poë, possède le secret de concentrer, avec une acuité singulière, ce qui est poignant et torturant et qu'il sait et ose ouvrir de force, les portes redoutées qui donnent sur l'épouvante.

M. Max Deauville nous donne un roman « Le Fils de ma femme » qui est une œuvre jolie. D'un trait vif et simple une figure y trouve du relief. Les personnages qui font le sujet de cet ouvrage, aussi spirituel qu'aimable, sont croqués avec bonheur et si la trame est menue, elle est relevée par une pointe de scepticisme souriant et, souvent, par une émotion qui pénètre. J'ajouterai que ce livre est écrit avec une élégance sans apprêt et que l'auteur y sème un esprit de bon aloi.

Omer De Vuyst.

Les salons.

Société Royale Belge des Aquarellistes.

Encore un anniversaire, et tout à fait nérable celui-ci : cinquante années existence, cela compte pour un cercle art, surtout lorsque, comme celui-ci, se consacre uniquement à la propaation d'un seul genre. En sorte que la ule récapitulation des expositions de Société royale des Aquarellistes perettrait de faire très complètement istoire de l'aquarelle dans la seconde oitié du XIXe siècle

Or l'évolution de cette technique préte un réel intérêt. On sent en effet, ez presque tous les peintres qui s'y onnent, la préoccupation de sortir du amp si limité qui semblait autrefois ır être assigné. Cette tendance, il est vrai, s'observe dans tous les arts où l'on voit tous les genres, jadis nettement tranchés, se confondre peu à peu. Mais c'est ici peut être qu'elle se marque le mieux. Et ce ne sera pas sans doute la moindre acquisition de notre époque que ces recherches techniques, cette confusion des méthodes qui peut donner parfois sans doute l'impression du chaos mais qui aura enrichi singulièrement les moyens d'expression artistique.

La fraîcheur, la fluidité, la finesse exquise et le caractère prime-sautier de l'aquarelle, les artistes ont tenté, non sans bonheur, de les rendre dans la peinture à l'huile. De leur côté les aquarellistes se sont efforcés de donner à

leurs œuvres la saveur et la solidité de la peinture à l'huile. D'aucuns même ont voulu en donner une illusion plus complète et se sont attachés à en imiter la pâte, tels feu H. Stacquet dont les *Intérieurs* et les *Marines* rappellent l'admirable talent.

La Société royale des Aquarellistes se devait, pour cet anniversaire, de nous offrir une exposition très belle et très complète où se trouveraient représentées toutes ces tendances, et elle n'y a point failli.

Certes ce sont toujours les notations aimables et anodines de paysages ou de sites pittoresques qui dominent. Mais à côté de celles-là que d'œuvres remarquables se trouvent rassemblées. J'en citerai quelques-unes, un peu au hasard, en regrettant de ne pouvoir m'y arrêter davantage.

L'admirable peintre Eugène Smits nous montre avec des aquarelles anciennes telles que *Au piano,* un *Portrait* et des souvenirs d'Italie, des tableaux plus récents : les *Bûcherons* et une *Baigneuse.*

L'humour d'A. Lynen se donne libre cours dans ses petites anecdotes savoureuses d'un esprit curieux, attentif et observateur.

Uytterschaut expose des paysages d'une curieuse fraîcheur, parmi lesquels je retiendrai son *Bois de La Haye* et son *Bois de la Cambre.*

Delaunoy reste le peintre ému, recueilli et pieux du pays monastique : son *Matin chez la Béguine* raconte avec un sentiment profond et poignant la vie humble et menue des petites nonnes recluses et ses *Panneaux d'Impression d'art* sont des recueils d'admirables notations.

Parmi les *Marines*, et il en est pas mal ici, il convient de citer celles de Marcette et de Charlet.

La *Belle au bois dormant,* la *Tiare d'argent* et *Idole* de Fernand Khnopff sont étrangement troublantes dans leur leur énigme et il est indéniable que dans leur souci parfois presque exclusif d'intellectualité, qui leur donne si souvent un aspect artificiel, froid et peu sympathique, ce sont des œuvres d'un art hautain et singulier.

Baeseleer dont l'exposition est particulièrement remarquable et qui célèbre, avec tant d'enthousiasme, la gloire de sa ville natale, expose plusieurs tableaux dont chacun mériterait d'être analysé mais dont je citerai surtout les deux *Triptyques : Anvers (Pluie, Dégel et Neige* et *Anvers (Un rayon d'or sur la ville)* d'un admirable lyrisme.

Puis voici Cassiers et son lot traditionnel de Vues de Hollande, parmi lesquelles il en est de très belles; Claus avec quelques brèves notations; James Ensor, dont l'exposition, après l'ensemble réuni au dernier *Sillon,* est particulièrement intéressante, car elle nous offre une face différente de son génie ondoyant et subtil; des frivolités de Ch. Michel; des paysages, des impressions et des *Tulipes* exquises de Pinot; des fleurs aussi, beaucoup de fleurs de Mme Gilsoul Hoppe; enfin Hagemans, Dierckx, Carpentier, de curieuses aquarelles de Donnay et de beaux portraits de Jacob Smits.

Maurice Drapier.

Les concerts.

Ainsi donc, c'en est fait! Félicien Durant, découragé par l'indifférence publique, n'achève pas ses projets d'extension musicale. Une œuvre aussi vaste et encyclopédique, d'un aussi grand intérêt, mériterait, selon nous, d'être mieux encouragée et même d'être subsidiée par les pouvoirs publics... Mais comment amener la foule à des auditions aussi intéressantes et aussi choisies, alors qu'elle est sollicitée par tant d'autres attractions si attachantes : le phonographe, les cinémas... que saisje encore?

Hâtons-nous de dire que les grands concerts d'abonnement sont maintenus, ainsi que les trois séances du Quatuor Capet, qui doit nous faire entendre les principaux quatuors de Beethoven.

En tous cas, le deuxième des grands concerts dirigés par Félicien Durant comptera parmi les fastes de cette institution. La huitième symphonie de Beethoven y reçut une interprétation très consciencieuse, et si l'exécution en fut faible à certains endroits (pas assez nette particulièrement dans les cordes), elle peut compter parmi les bonnes que nous ayons entendues à Bruxelles. Quant à la belle « Sérénade » en Ré majeur, de Brahms, écrite pour grand orchestre, elle fut un triomphe pour l'auteur et ses interprètes. Œuvre très développée, évoquant la forme de la « Suite » d'orchestre, elle réunit ces deux qualités primordiales : la mélodie généreuse, abondante, et le style large, profond, varié. Ce n'est plus ici le Brahms des austères Symphonies; c'est celui des Lieder et des Danses hongroises, sorti de son académisme, et présentant, fortement soudés entre eux, une suite de morceaux brillants et animés, pleins de caractère et de jovialité, au reste soutenus par une technique savante, approfondie, et par une orchestration pleine de charme et d'imprévu.

Le programme se corsait, en outre, par la présence d'une artiste remarquable : Mlle Agnès Borgo, de l'Opéra de Paris. Talent admirable de cantatrice-interprète, à qui l'on n'a guère à souhaiter qu'un peu plus d'ampleur dans l'organe, pour réaliser la perfection. Agnès Borgo, du reste, n'avait pas craint de se produire dans des pages du plus haut style, comme l'air « Divinités du Styx » et la scène finale du « Crépuscule des Dieux » qui évoquent fatalement un rapprochement avec cette artiste unique qu'est Litvinne. Elle a néanmoins dans ces deux morceaux écrasants, soutenu son rôle sans faiblesse, et s'y est vaillamment comportée. Elle fut acclamée : c'était justice.

Comment exprimer à présent le charme profond, l'attirance magique et aussi le regret, — regret des belles choses envolées, — que laissa, j'en suis sûr, dans l'âme de nombreux auditeurs, la séance de musique de chambre donnée, sous les auspices de Durant, par la Société des instruments anciens de Paris? Avec quel recueillement pieux furent écoutés ces airs délicieusement fanés, poudrés, tout mignards et joyeusement mélancoliques, qui nous plongèrent, deux heures durant, dans l'atmosphère charmeuse du Pays du Tendre? Bruni, Nicoley, Lorenziti, Montéclair, quelle âme était la vôtre, pour avoir su créer des choses aussi profondément exquises? Que me parle-t-on des progrès de la musique? Mais elle existait cette musique, il y a deux siècles, plus pénétrante, plus intimement joyeuse, et saine, et réconfortante que celle d'aujourd'hui!

Ce quatuor de violes, aux sonorités

moëlleuses et fondues, auquel s'unissait, mieux que le piano moderne, le carillon vieillot et cassé du clavecin, devrait donner à réfléchir à nos compositeurs ; à tel point qu'il faut se demander si nos ancêtres n'avaient pas une musicalité plus profonde que la nôtre, eux qui se contentaient de si peu de bruit, si peu d'effet, de sonorités constamment douces et comme voilées... Voilà bien le secret de l'ancienne musique, celui auquel Villiers de l'Isle Adan n'a peut-être pas songé !...

Quant à Mme Marie Buisson, qui possède les qualités les plus sérieuses de l'art du chant, le style et l'excellence de la voix, je me hasarderai jusqu'à dire qu'elle mit trop de tempéramment ou plutôt pas assez de simplicité et trop de voix, dans les délicieuses chansons anciennes qu'elle interpréta. A titre d'intermède, c'était néanmoins parfait.

J'aimerais avoir à ce sujet l'opinion d'un de nos meilleurs musiciens belges, de M. Lunssens, qui nous donnait récemment à entendre, au Concert Populaire, une de ses grandes ouvertures dramatiques qui ont besoin de deux pages de commentaires pour se faire comprendre... Et encore le compositeur avait-il oublié d'allumer sa lanterne ? On assista, comme à chaque séance du même genre, à ce spectacle éminemment récréatif d'un public s'évertuant à suivre, d'après le programme littéraire, l'idée du musicien, n'y parvenant pas, « écarquillant les yeux, et ne pouvant rien voir.. » Beau travail, sans doute, recherche d'effets orchestraux, triturage de motifs (?) enchevètrement de thèmes (?), et tout cela d'un difficile ! J'aimerais autant, comme disait Grétry, que ce fût impossible...

Une Sérénade pour quatorze instruments, de Bernard Sekles, exquisement écrite, pleine de pittoresque, d'humour et d'esprit, des tableautins finement conçus, complétaient la partie symphonique, avec les airs de ballet du « Prince Igor » de Borodine, vigoureusement rythmés et d'un large coloris.

L'exécutant soliste était cette fois la violoncelliste Jeanne Delune, qui interpréta avec sentiment, mais avec mollesse un concerto de Tartini, et donna une exécution très sage d'un concerto de Louis Delune, œuvre bien écrite et d'une allure presque lyrique, qui témoigne d'un artiste très expérimenté.

Au moment où j'achève ces lignes, voici me revenir subitement le souvenir ému d'une grande et charmante pianiste, dont, il y a un an, j'avais encore le bonheur de faire l'éloge, dans ces mêmes colonnes. Ce bonheur, nous ne l'avons plus aujourd'hui, nous ne l'aurons plus jamais ! Mme Kleberg-Samuel n'est plus ! L'an passé, à cette époque elle nous donnait, à la salle Leroy, son récital annuel, son dernier, hélas ! Nous lui devons de charmantes heures, et aujourd'hui encore, l'évocation nous en remplit de bonheur et de regret. Avec quelle âme de musicienne profonde et sensible, avec quel amour et quel sentiment inné de la beauté classique, cette admirable artiste n'a-t-elle pas si souvent subjugué ses auditeurs, et tenu sous le charme de son style, de sa fine éloquence, tout un auditoire recueilli ! Il nous souviendra toujours de ses interprétations uniques de Bach, de Beethoven, de Schumann surtout, dont elle connaissait tout l'œuvre par cœur, et dont elle comprenait et exprimait toute l'âme avec un sens profond et un art exquis et consommé.

Et voilà qu'un refroidissement contracté pendant une tournée artistique en Suisse, nous l'enlevait en quelques jours, brutalement, peu de temps après ! Ne semble-t-il pas que la mort est plus qu'injuste, et que de tels êtres devraient ne jamais disparaître et ne jamais mourir ?

V. Hallut.

Citons aussi le concert donné le 2 décembre dernier, à la Salle Erard, par Mlle Hélène Gobat, pianiste, au jeu tour à tour brillant et gracieux, et l'importante musique de chambre du lundi 6, à la Scola musicæ, consacrée aux œuvres de Victor Vreuls. On a retrouvé dans les morceaux interprétés à cette dernière séance les mêmes qualités d'invention, d'impétuosité et de technique déjà remarquées dans les compositions symphoniques du même auteur, exécutées aux Concerts populaires et Ysaye, et qui font surtout de Victor Vreuls un polyphoniste distingué Tous les exécutants mériteraient d'être cités. N'oublions pas surtout M. Gustave Simon, baryton, professeur au Conservatoire grand ducal de Luxembourg, dont nous avons déjà pu apprécier, au cours d'un concert donné précédemment à la Salle allemande, et où il tenait seul l'affiche, l'organe généreux et le style intelligent.

J. D. L.

Les théâtres.

THÉATRE ROYAL DU PARC : *Suzette*, comédie en trois actes, de M. Brieux. — *La Blessure*, pièce en cinq actes, de M. Henry Kistemaekers. — *Les Grands*, pièce en quatre actes, de MM. Pierre Veber et Serge Basset. — THÉATRE ROYAL DE L'ALCAZAR : *Le Grand Soir*, pièce en trois actes, de M. Léopold Kampf, adaptation française de M. d'Humières.

M. Brieux doit être d'une force incomparable dans les sciences occultes.

Ainsi, dans cette histoire banale d'un divorce entre époux qui s'aiment au fond, qui voudraient se raccommoder mais qui ne le peuvent pas, — M. Brieux ayant voulu faire mentir le Dicton « vouloir, c'est pouvoir » — vous seriez tenté de croire que cette impossibilité d'entente s'élève de par la faute de beaux parents très provinciaux, rancuniers sans cœur, mais qui, à certains moments, paraissent cependant jouir d'assez d'intelligence et de morale chrétienne pour qu'il y ait incompatibilité entre leur conscience et leur conduite insensée? Ne leur reprochez rien, aux pauvres vieux, pas même d'être les sévères dispensateurs des 50,000 francs nécessaires à l'époux menacé de faillite, ni d'acheter la brouille avec leur belle-fille au prix de l'argent! Ils n'en peuvent mais, les malheureux : « ils ne savent pas ce qu'ils font !... » S'ils agissent ainsi c'est parce que c'est le bon plaisir de M. Brieux — l'Hypnotiseur — de ne point les lâcher, qu'ils n'aient « joué la bête » pendant trois heures en face du public larmoyant infiniment...

Heureusement, il y a cette petite *Suzette* martyrisée, que s'arrachent mutuellement papa, maman, grand-père et bonne maman, et aussi « la tante de sucre », la sœur à Chambert, qui n'est pas mariée...

Mais M. Brieux est bien cruel de faire peser l'unique intérêt de sa pièce — il est vrai qu'il n'est pas lourd — sur les faibles épaules d'une enfant qui doit déployer des efforts prodigieux pour tenir en équilibre l'édifice chancelant de la comédie Un pouvoir d'hypnotiseur lui aura été, ici plus qu'ailleurs, d'une inappréciable utilité...

Tout se termine à merveille, tout s'arrange comme par enchantement. Dès que M. Brieux veut bien nous faire la grâce de lever le charme, dès qu'il juge avoir fait parler et gesticuler ses acteurs pendant un temps assez long pour que soient taries les glandes lacrymales des spectateurs; le cœur de la belle-mère se fond tout à coup en un miel embaumé auquel vient boire l'épouse pardonnée... sans que celle-ci s'en émeuve plus que de raison, alors que le dénoûment attendu serait plutôt de la voir mourir foudroyée, non par le bonheur et la joie, mais bien sous le poids d'un incommensurable étonnement...

Quand je vous disais que M. Brieux est un hypnotiseur: empêcher une femme de mourir! C'est presqu'une résurrection.

Il n'est pas jusqu'au public qui n'ait subi le pouvoir despotique de sa volonté en accueillant avec sympathie une pièce aussi inconsistante, dont l'intrigue est si élastique et traîne l'aile parce qu'encombrée de hors d'œuvre peut-être spirituels mais en tout cas parfaitement inutiles et déplacés.

Ce sont ces hors d'œuvre que le public, hypnotisé, a goûtés le mieux.

Les artistes du Parc ont joué Suzette avec le grand talent qui leur est propre. — Mais ils ne pouvaient nous servir autre chose que ce que leur avait préparé M. Brieux. Celui-ci n'est pas le meilleur dramaturge du monde, et il a bien dû, il semble, s'imposer à M. Reding par quelque sortilège hypnotiseur aussi: celui de son nom.

D. J. D.

—

Cinq actes nouveaux de M. Henry Kistemaeckers! Voilà de quoi réveiller, parmi le public habituel du Parc, d'enthousiastes souvenirs! Aussi, la curiosité éveillée de cette foule se compliquait-elle d'un espoir exigeant, et c'est pourquoi l'auteur qui nous donna jadis cette pièce admirable « L'Instinct » risquait de voir son œuvre nouvelle accueillie avec une froide sévérité.

Ce fut le cas, ces jours-ci, M. Henry Kistemaeckers n'ayant plus atteint, malgré un remaniement total de l'œuvre, cette perfection tant désirée.

La « Blessure » dont il avait rêvé une impression synthétique, est celle que font à tout être humain, et plus spécialement à chaque femme, les flèches jolies, légères et finement aiguisées de l'amour... Eclairs, regards, rayons qui ouvrent parfois dans nos cœurs une blessure large, sanglante, mortelle... Mais est-ce l'amour, vraiment ? Celui-ci ne peut devenir criminel que lorsque ses flèches sont empoisonnées de jalousie. Et, c'est par ce dernier élément surtout que « La Blessure », « L'Instinct » et « La Rivale » expriment la caractéristique du talent de M. Henry Kistemaeckers, toute la vie littéraire de celui-ci ne nous ayant montré que l'analyse des conséquences multiples de cet égoïsme un peu bestial, mais inévitable encore en notre humanité.

« La Blessure », en tant qu'œuvre dramatique, est plutôt inférieure.

Débutant par un acte solidement construit, elle use ensuite de moyens si souvent employés que l'intérêt s'émousse peu à peu. Quelques belles scènes ne suffisent pas à excuser les autres qui sont banales, et l'idée assez grande du dernier acte se voile de quelques détails malheureux.

En résumé, quoique la pièce ait été très vaillamment défendue, elle n'a pas obtenu grand succès. Le public est difficile; il se rappelle ce dont M. Henry Kistemaeckers est capable, et chaque fois que ce nom reparaît à l'affiche, il voudrait un chef-d'œuvre nouveau. C'est la cruelle rançon qu'on exige de ceux qui eurent un jour du génie.

François Léonard.

Aux environs de notre quinzième année, la lecture des livres romanesques et des poètes défendus exalte notre imagination, qui se complaît à l'évocation de l'Amour. Nous en éprouvons mentalement les attraits, les charmes, les souffrances et celles-ci, plus que tous autres impressionnent la «folle du logis» laissant bien souvent notre cœur intact. Et notre besoin affectif, les penchants généreux de cet âge nous font aimer en rêve quelque héroïne classique, quelque création poétique. L'on adore Ophélie, Desdémone, Lucie, la Dame aux Camélias, Fantine, Adrienne Lecouvreur, quelque Chimène. Mais si le rêve prend corps, si, près de soi, une femme passe en qui l'on reconnait l'objet de ses rêves, celui-ci se concrétise comme par enchantement. C'est le Grand, l'Unique — du moins on le croit — Amour pour lequel on se sent capable de tous les dévouements et de toutes les tortures.

Voilà ce qui arrive à Jean Brassier, le personnage principal des *Grands,* la remarquable pièce de MM. Pierre Veber et Serge Basset, avec laquelle le théâtre royal du *Parc* tient un succès. Les auteurs ont placé leurs quatre actes en plein lycée où ils ont noté, avec beaucoup de finesse, l'agitation si attachante. Ils ont donné de ce monde en réduction des tableaux très exacts. Dès le premier acte, de petits faits, fort justement observés, nous déterminent les personnages qui vont avoir à jouer un rôle dans le drame que la passion de Brassier va susciter dans ce milieu scolaire.

Les Grands, ce sont les élèves de dernière année. On les voit agir comme des hommes et leurs bons et mauvais sentiments vont se faire jour. Ainsi que dans la vie courante il y aura du mépris, de l'indifférence, de la générosité, de la grandeur. Comme dit le principal — homme de valeur, qui verra son avancement arrêté, parce qu'on ne lui pardonne pas de réussir — il y déjà là tous les traits qui caractériseront plus tard ces enfants; on peut presque à coup sûr déterminer la voie que suivra chacun... A côté de ces « grands », des types heureusement évoqués de grandes personnes : M. Chamboulin, le pion, maître d'études sans relief, M. Bron, l'économe, atteint par la déformation professionnelle. Hélène, la jeune femme du principal, qui a la coquetterie nécessaire pour affoler Brassier...

Tableaux d'observation qui permettent l'heureux développement d'un état psychologique d'adolescent.

Mmes Terka Lyon, Marthe Lutzi, Renard, MM. De Gravone, Carpentier, Daubry, Duvernay, Delaunay sont à citer très élogieusement dans l'interprétation.

Les troubles profonds qui agitent les peuples en gésine d'émancipation ressuscitent à notre époque pratique et calculatrice, la Foi absolue, et, avec elle le Mépris de la Mort. Et mourir pour la Cause apparait comme la joie suprême, le stade ultime du Bonheur! Bonheur inégalable, bonheur plus savoureux que l'ardente communion des lèvres d'amants éperdus. La Route qui mène au *Grand Soir* libérateur est rouge du sang des Martyrs. Eros vaincu a trébuché sur le chemin; il entend les clameurs annonciatrices des délivrances prochaines où, après l'exaltation des victoires décisives, on lui rendra sans doute son carquois et ses flèches...

Avec un peu de bonne volonté, ceci pourrait être la conclusion du *Grand Soir* de M. Léopold Kampf, qui eut les honneurs appréciables d'une adaptation française de M. d'Humières et d'une série de représentations réussies au théâtre royal de l'*Alcazar*. Qu'a-t-il manqué à l'auteur de cette œuvre pour

qu'elle fût une grande œuvre? De la patience. Ne disons pas une longue patience, ce qui, chacun le sait, équivaut à génie et peut être M. Kampf en a-t-il! Mais ici, il a voulu mettre à profit trop hâtivement l'actualité des événements russes sans en pénétrer les éléments permanents. Dans l'anecdocte qu'il a mise à la scène, il n'a pas *sondé* la crise d'humanité à laquelle est en proie le peuple russe, comme le furent d'autres peuples, avec les symtômes, avec les phases, avec les évolutions semblables qui font des hommes héros, des femmes martyres prêts aux sacrifices grandioses, même au mépris de la Vie, au mépris de l'Amour! L'éternel devenir du Monde ne fait aucun cas des existences individuelles et aux heures tragiques de la Destinée, les croyants, les servants convaincus de la cause acceptent avec simplicité le Devoir, ses cruautés, ses exigences, ses abnégations fussent-elles la Mort!

Mmes Bergé, Sureau, Landray, MM. Paulet, Hauterive, Bosc, Bajart et leurs camarades, ont avec le talent que nous leur connaissons, interprété sans défaillance le drame de M. Kampf, auquel les bruits de coulisse — fort nombreux et bien réglés — ont donné une vie très pathétique.

Léopold Rosy.

Les conférences.

La parole étant la traduction la plus immédiate de l'esprit et de l'urbanité, l'éloquence est naturellement l'apanage du peuple le plus spirituel et le plus aimable : le peuple français.

Cette pensée, qui dut guider les organisateurs et les protecteurs « des conférences des Annales (à la Salle Patria) » nous sera profitable. Comment en Belgique ne pas se heurter aux excès du flamingantisme, si les flots d'un verbe bien français, ne nous aident à atteindre la certitude de la langue?

M. Iwan Gilkin, dont j'eus le regret de ne pouvoir entendre la substantielle conférence, inaugura la série en présentant ses confrères français. Puis ce fut Richepin!... Richepin parlant devant cet auditoire sélectionné parmi les fleurs du Gotha féminin! Richepin le roi des Gueux et de la Canaille, Richepin le chantre des Caresses et des Blasphèmes!!! Que votre vergogne se rassure, aucun choc n'eut lieu malgré ces contrastes; ce fut non pas un torrent d'éloquence qui nous parvint, mais une rosée parfumée, et si finement volatilisée que toutes ces jolies fleurs en demandèrent encore et toujours; ce qui ramena une seconde foisle maître à la tribune.

Son premier sujet « Les Contes de Fées » semblait avec coquetterie, souligner la métamorphose du lion en agneau, je n'ai pas voulu écrire du loup, dont il imita pourtant si bien la tactique, dans sa récitation du « Petit Chaperon Rouge ».

Comme les légendes et les chansons, les Contes de Fées émanent de l'âme populaire qu'ils caractérisent; aussi le maître mène-t-il notre attention à travers tous les pays, de la Perse à la Flandre (d'où il récite la jolie légende les « Hirondelles de Notre Dame, de Mlle Van de Wiele), à travers tous les temps, de l'Odyssée jusqu'à la Mère l'Oye et vers tous les fabulistes et conteurs, de Homère à Perrault, de Tasse à Andersen, pour appuyer sa conclusion sur deux de ses légendes : « La Fille du Roi » et

« Le Trésor du Pauvre ». Les Contes de Fées sont aux petits ce que l'Illusion est aux grands, c'est-à-dire toute la vie... De certaines fréquentations féminines et enfantines, J. Richepin dût se pénétrer comme Anatole France « que les rêves du sentiment et les ombres de la foi sont invincibles et que ce n'est pas la raison qui gouverne les hommes ».

Les Fées, mères des Elfes et des nymphes lui suggérèrent le désir de jouer au Neptune et de prendre, dans sa seconde causerie une revanche en donnant libre cours à sa violente passion pour « la mer ».

Se défendant d'être conférencier il voudrait, dit-il, inaugurer « La Conférence Mutuelle », où chacun découvrant son moi, feuilleterait son album intérieur; exemple qu'il donne aussitôt en récitant ses admirables poèmes écrits dans la fièvre de l'enthousiasme.

Lorsque le maître, la poitrine gonflée par le souffle du large, la voix assouplie à tous les rythmes, clame en ses vers colorés et chatoyants, sa fougue d'homme pour cette divine amante, on sent passer le grand frisson d'art inoubliable. De la mer, il aime non seulement les paysages multiples et changeants, mais aussi les gens qu'il apprécie mieux qu'en poète, en vrai matelot.

Vagabond de l'Idéal, il se saoule de la poésie de l'immensité, de l'arôme des vagues, de la brise du large, du désir d'ailleurs et d'au delà. Amour sensuel pourtant qui éclate en chauds baisers, en désirs cinglants, en âpres sanglots, amour du Richepin qui écrivit :

L'amour que je sens ; l'amour qui me cuit
Ce n'est pas l'amour chaste et platonique
Sorbet à la neige avec un biscuit
C'est l'amour de chair, c'est un plat tonique.

Et pour s'excuser de s'être montré lui-même (qu'en avait-il besoin), il affirme que les mots qui reviennent de la mer ne peuvent être que « salés ».

Richepin n'est pas un conférencier, c'est un charmeur.

Aux troisième et quatrième vendredis « des Annales » MM. Bourgault-Ducoudray et Dorchain nous entretinrent d'un siècle joli, spirituel et pervers : le dix-huitième.

Le docte professeur du conservatoire de Paris après avoir parlé de la naissance de l'opéra vers la fin du XVIe siècle, du prétexte à virtuosité qu'il devint dans la première moitié du XVIIe et de son but manqué : « la résurrection de la tragédie antique » nous rappelle que créé par l'Italie et non par la France, il dut ses premiers succès à Cavalli et surtout à Lulli, qui contenta le tempérament littéraire parisien en donnant une importance réelle au livret.

Un peu plus tard, attiré par la réputation de Couperin, musicien frotté aux belles lettres, et de Rameau, autodidacte, le chevalier Gluck vint à Paris s'éclairer à leurs lumières et en concentrant le prisme, modifier l'évolution musicale, en adaptant le rythme à l'esprit du drame... Assez mince est donc le rôle de la France en cette évolution, si l'on considère que son influence fut contrebalancée chez Gluck, par les progrès symphoniques germains et la mélodie italienne.

Dois-je ajouter que les auditions de Couperin et de Rameau malgré le talent de leurs interprètes : Mme Auguez de Montalant de l'Opéra-Comique et Mlle Delcourt claveciniste ne purent rivaliser avec un air « d'Armide » dont le style pur, serein, élevé n'appartient qu'à Gluck. Nous n'en sommes pas moins reconnaissants à M. Bourgault-Ducoudray de nous avoir, avec tant de science, fait connaître ses prédécesseurs. C'est encore de la corruption aimable et fine du XVIIIe siècle que M. Dorchain

nous parla en évoquant le salon de Mme la marquise du Deffand. Il était certes malaisé de silhouetter devant cet auditoire l'amie des encyclopédistes. M. Dorchain pourtant s'acquitta avec tact de cette mission.

Une jeunesse turbulente, qui valut à la marquise les remontrances très dix-huitième de Masillon, lui fit rapidement connaître l'ennui, d'où naquirent ses fautes et ses malheurs. Elle s'ennuya d'abord avec son mari. Après une séparation, un rapprochement et un veuvage qui l'enrichit, elle se dédommagea en se consacrant au monde et à son salon, où elle attira les plus beaux esprits et les plus grandes dames (non les plus vertueuses), par ses réceptions intelligentes, amusantes et même gastronomiques.

Ce règne inauguré à Sceaux près de la duchesse du Maine, fut continué et illustré, l'hiver, à Paris. Dans son salon, on rencontrait Voltaire, son ami et son correspondant, l'indomptable d'Alembert, Montesquieu, Dorat, Hume, les duchesses de La Vallière, de Grammont, de Boufflers, Mme du Châtelet, Mlle Haïssé dont les romanesques amours avec le chevalier de Malte, M. d'Haydie, paraissent l'azur de cette atmosphère, et surtout Mlle de Lespinasse, son Antigone (elle était devenue aveugle), pour qui elle eut tendresse et rancune égales et qu'elle remplaça par la duchesse de Choiseul.

Ame sèche, la marquise n'aima point et ne fut guère aimée, sa mort très tardive attrista tout au plus son «chien...» Evidemment cette causerie ne nous apprit rien de très neuf sur le XVIIIe siècle mais *nil novi sub sole*, ce que Théophile Gautier traduisait en disant que les hommes n'étaient même pas parvenus à inventer un huitième péché capital.

De certains conférenciers belges à certains conférenciers français, il n'y a guère d'écart. Belges parlant de belges peuvent être intéressants, quoi qu'on en pense; c'est ce qui fut prouvé, ce mois, par Mlle Vande Wiele parlant des « De Rudder » et par M. L. Rosy célébrant « Henri Maubel ».

C'est à la section féminine du livre et de la Presse que Mlle Van de Wiele nous entretint de ses amis les « De Rudder ».

Idéaliste, malgré le naturalisme ambiant, Isidore De Rudder épousa peu après ses débuts, Mlle Hélène Duménil dont le talent en broderie était indéniable. — Union des cœurs et des talents qui produisit les superbes tapisseries en soie que tous connaissent, Isidore De Rudder mit tout son art à composer les dessins et sa femme à diriger l'exécution de ces travaux de fées

La statuaire simple, gracieuse, poètique, d'Isidore De Rudder rappelant les artistes du XVIIe siècle, sa connaissance de la littérature, de la mythologie, sa délicatesse de ciseleur à la Benvenuto, l'inclinaient déjà vers un art raffiné et quelque peu féminisé. Son habileté s'affirma sur des matières ingrates telles que porcelaines et pierreries. Aussi dans les sujets des tapisseries retrouve-t-on toutes les qualités d'un véritable artiste, don du dessin et de la composition, chaleur, richesse harmonie des teintes et des demi teintes, instinct de la perspective, effets de lumière et d'ombre saillie de figures.

Celébrés par de nombreux critiques belges et étrangers, leurs travaux furent appréciés par la ville de Bruxelles, la commune de Saint-Gilles. Mme Hélène De Rudder figure le côté délicieusement féminin de ce talent, et son mari l'envol du grand art. Leur œuvre collective, et pourtant personnelle, reste pleine de grâce intime et de sentiment. Leur procédé général est éclectique, opportuniste ingénieux, avisé; ils possèdent

le savoir et le savoir-faire et sont de leur pays et de leur époque.

Ce sujet inédit (le mérite n'est pas mince) et traité en « expert » par la talentueuse conférencière fait naître chez tous les auditeurs le désir de connaître ces deux vaillants artistes et leurs travaux.

M. L. Rosy donna la même impression lorsqu'il parla à l'Université populaire d'Uccle avec émotion et chaleur du sympathique et délicat artiste Henri Maubel. J'entends ces deux modestes (le conférencier et son sujet !) me prier avec instance de les laisser au silence et à l'ombre de leur retraite. Aussi obtempérant à leur désir vais-je passer à d'autres, non toutefois, sans redire le charme attendri, l'harmonie exquise et la ciselure délicate de l'œuvre du bel écrivain que M. Rosy fait connaître avec une persévérance, un enthousiasme, et une justesse qui l'honorent.

NOTRE DEUXIÈME SAMEDI.

La cécité du hasard dut faire coïncider la lecture de « Pierrot Narcisse », l'œuvre du maître ironiste Albert Giraud, avec l'heure solennelle et émouvante de la mort du Roi. Malgré les grelots du carnaval, et ses quolibets fusant comme la mousse du champagne, nous ne pouvions oublier le grand défunt (qui nous oublia si parfaitement pourtant) qu'une macabre et grandiose promenade aux flambeaux, conduisait de Laeken vers le Palais de Bruxelles.

Mais Pierrot était si beau (il le croyait du moins) si éloquent, qu'il fixa définitivement notre attention et que bientôt nous écoutâmes avec enchantement, sa fatuité rivaliser d'esprit avec la coquetterie d'Eliane. L'élégance mièvre et raffinée de cet amant de la neige, de ce buveur de givre, amène très naturellement la scène du miroir.

J'arrête à ce début analyse et appréciation d'une œuvre que tous les intellectuels connaissent et apprécient comme un de nos joyaux littéraires. Ne savent-ils pas que tant de goût, de finesse, d'esprit et d'ironie ne peuvent être signés qu'Albert Giraud ?

Et félicitons les lecteurs (1), qui aux côtés de Mme et M. Léopold Rosy ont fort honorablement dialogué cette charmante comédie fiabesque.

HÉLÉNA CLÉMENT.

(1) MM. Dubois, Martin, Aron, Hartjens, Petit, Roos. — Que Mlle Kerremans veuille m'excuser d'avoir omis son nom dans mon précédent compte-rendu de la remarquable lecture de : *La mort de Tintagiles* Je me suis promis de réparer cet oubli. Voilà qui est fait.

H. C.

Les revues.

Il est intéressant et fructueux de dégager et de rapprocher l'un de l'autre, parmi l'amas d'idées innombrables que remuent mensuellement nos revues littéraires, les articles qui ont entre eux quelque rapport, soit qu'ils traitent le même sujet, soit qu'ils s'occupent de théories ou de figures d'écrivains ayant entre elles une corrélation plus ou moins directe.

Plusieurs publications ont donné récemment de pieuses études sur Ch. Guérin à propos de l'inauguration, à Lunéville,d'un monument dû aux sculpteurs

Daillion et Lachenal, et destiné à perpétuer le souvenir douloureux du poète du *Cœur solitaire* et du *Semeur de cendre*. Parmi ces études, celle des *Marches de l'Est* que signe M. Fernand Baldenne, est particulièrement remarquable par sa compréhension absolue de l'œuvre mélancolique de Guérin et de son âme désespérée; celle-ci est reconstituée à travers les livres du poète en allé après une vie si courte, un songe triste rarement illuminé par des vouloirs vers l'Action, lesquels, à peine brandis, retombaient piteusement, tels des oiseaux cassés, sur son cœur endolori. M. Baldenne examine aussi la technique du poète, l'évolution de cette technique vers une forme plus classique suivant l'influence des divers maîtres qui l'inspirèrent. De curieux rapprochements entre strophes choisies parmi les pièces d'un même recueil, mais dans des volumes d'éditions différentes, montrent quelle transformation s'est opérée dans l'art de Guérin.

Un autre jeune récemment disparu à l'âge de 25 ans, Charles Demange, l'auteur du *Livre du désir*, est l'objet de deux pages émues que signent dans *La Phalange* MM. Schwab et Dauchot. Plus amer encore fut le destin de ce jeune poète qui n'eut même pas comme Guérin la faveur de pouvoir élever, en quelques années de répit accordées par l'Ange de l'Ombre, une œuvre littéraire ayant quelque chance de redire son nom à la postérité.

« On ne vit pas avec les morts » dit un proverbe d'un pratique qui pue le Vivre intensif et matériel; pour nous, artistes, cet adage est non seulement d'un égoïsme qui blesse, mais encore d'une totale fausseté : tous les écrivains, tous les esprits et tous les cœurs désirant s'élever vers la beauté de l'Idéal doivent nécessairement communier par le rêve avec ceux qui ont souffert et pensé voluptueusement comme eux et avant eux, dans le temps et dans l'espace.

Après cet hommage rendu à ceux que la Mort cruelle nous a sitôt repris, occupons nous des vivants. De plus en plus nombreux chaque jour, les jeunes littérateurs manifestent leurs efforts énergiques vers l'Art, cet éternel tourment qui est aussi la plus pure des consolations; des groupes nouveaux se forment, des revues naissent pleines de promesses, marchant au soleil de l'Avenir : c'est l'*Art libre* de Lyon auquel s'est joint l'éphémère *Epos* et dont le directeur M. J. Billiet paraît vraiment avoir « quelque chose dans le ventre »; c'est l'*Ile sonnante*, redevable de son nom au bon papa Rabelais; c'est encore *Sincérité*, un petit cahier publié mensuellement par M. L. Nazzi, un courageux parfois un peu trop sincère, auquel nous adressons tous nos encouragements.

Souhaitons à ces confrères nouveaux une carrière longue et brillante; et que leurs fondateurs échappent à la maladie très contagieuse, ce semble, qui fait nombre de patients parmi les Jeunes français : celle qui vous oblige à ergoter pendant des mois sur une seule phrase d'un Jean Royère par exemple; à prouver bon gré, mal gré, et souvent contre soi-même combien l'on a raison; à vouloir, en petit Hugo prétentieux, mettre une unité parfaite dans sa vie intellectuelle, une uniformité dans ses opinions littéraires ou autres combien changeantes, on le sait. Car chaque esprit est en constante évolution et doit, à moins que borné et sous peine d'être insincère, penser différemment au fil du temps et surtout pendant ses primes années. Tout le reste est mensonge, fatuité et orgueil.

Les Guêpes sont d'une rare force en cette matière; mais n'est-ce pas se dépenser bien inutilement que de composer des ballades, si bien menées soient-elles, en l'honneur de l'auteur de

Sœur de Narcisse nue, ou de rimer d'autres épigrammes et poèmes qui ne donneront pas plus l'immortalité à M. Bernard qu'à M. Royère? Des œuvres, n'est-ce pas? Des œuvres! Ne perdons pas un temps précieux, qui nous laisse seulement l'illusion de nous appartenir.

Combien l'on aime, après avoir feuilleté ces revues liquéfiées par des discussions aussi vaines, combien l'on aime ouvrir une publication moins puérile, qui permette de boire à la neuve musique d'un poème, de goûter quelque prose solide ou quelque critique bien pensée!

La Rénovation esthétique qui s'abreuve à la source d'éternelle jouvence de l'Art grec, nous donne une suite de délicieux poèmes de Marguerite Gillot : simples, naïfs, çà et là à la manière de celui qui écrivit « De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du soir », ces vers sont la chanson parfois balbutiée, parfois mélancolique, mais toujours charmante d'une âme de femme qui aime et sent profondément.

Jammes, Maeterlinck — dans ce que leurs œuvres ont d'artificiel — voilà bien des écrivains que vous n'irez point proposer à l'admiration de M. Raphaël Cor! Celui-ci condamne en effet M. Claude Debussy — l'auteur de *Pelléas* — auquel il nie toute inspiration et s'élève contre ces artistes-snobs qui font penser à l'Art japonais en ciselant de « petits Netskés biscornus et tarabiscotés » — Cette étude de M. Cor, publiée dans la *Revue du Temps présent*, est accueillie avec sympathie par les *Rubriques nouvelles*. — Mais d'autre part, aux pages de *Pan*, M. Rieu accuse M. Cor — « qui tient en main le bon sens, cette fleur universitaire » — de confondre la nuance avec la chinoiserie, d'identifier la simplicité à la puérilité », de faire autres choses amusantes encore dont l'énumération serait essoufflante...

M. Rieu remarque, non sans un visible plaisir que M. Cor — qui reproche à notre époque le goût du minuscule — se meut lui aussi fort précautionneusement à travers des minuties, lesquelles lui appartiennent en propre...; et il déclare qu'à cause de cet illogisme même, « il ne faut pas frapper M. Cor, ne fût-ce qu'avec sa fleur universitaire ». Tout cela est bien amusant! Ce qui l'est plus, c'est que la *Revue du Temps présent*, qui a ouvert une enquête à la suite de l'article de M. Cor, voit, après des appréciations anti-debussystes publiées dans son avant-dernier numéro, se multiplier dans son fascicule de décembre les jugements favorables à Debussy.

Et l'on sourit en constatant que parmi les personnes invitées à apprécier le compositeur, ce sont précisément les grands artistes qui s'excusent, s'échappent par la tangente, ou avouent tout simplement leur admiration et leur incompétence à émettre un jugement aussi périlleux : il reste alors suffisamment de place aux pages de la revue pour que des amateurs, des lecteurs, « des demoiselles de Paris » ou autres illustres inconnus y puissent user quelques plumes et un grand flacon d'encre en nous confiant les petites choses intimes, agréables ou désagréables qu'éveille en eux la musique de M. Debussy.

Et tout cela n'est pas très flatteur pour M. Cor.

M. A. France ne sera, lui non plus, pas très flatté de l'étude (le terme n'est-il pas impropre?) que M. Nicolas Beauduin lui a consacrée dans les *Rubriques nouvelles* de novembre; ni de la réelle satisfaction avec laquelle la *Rénovation esthétique* applaudit à ce vigoureux éreintement « d'Anatole le Démolisseur ».

Les mânes de Beyle auront frémi d'indignation en apprenant par les *Rubriques nouvelles* comment M. Martineau aurait voulu contre Léautaud et de Gourmont, prouver l'hypocrisie de Stendhal. Il est vrai qu'après avoir tâché de découvrir le manque de vérité et de naturel de Stendhal à travers ses revirements d'idées et ses mensonges d'homme ou de littérateur, M. Martineau finit par croire que cette diversité, cette inconséquence, cette opposition flagrante qu'on découvre dans les opinions de Beyle est peut-être le signe le plus certain de sa sincérité; l'auteur de la *Chartreuse de Parme* n'ayant jamais rien fait « pour les autres, ou forcé par l'opinion » mais n'agissant, sans concession, qu'en vue de lui-même — *par égotisme.* »

N'est-ce pas aussi votre sentiment?

M. Mockel va-t-il faire école? Il fallait s'y attendre, personne d'ailleurs ne s'en plaindra. Nous avons lu dans la *Revue du Temps présent* une gentille nouvelle de Maxence Legrand, qui aurait pu trouver place dans les « Contes pour les enfants d'hier ».

M. Delattre lui, écrit dans *Le Florilège* une bien remarquable étude sur Hubert Stiernet, cet excellent conteur pour les enfants d'aujourd'hui; comparant entre eux les deux recueils de contes de Stiernet, M. Delattre montre très clairement ce par quoi diffèrent les moyens dont l'auteur use dans ces volumes pour renouveler l'intérêt de ses histoires et retenir l'attention si fugitive de ses jeunes lecteurs: la bonté, une douce atmosphère d'amour enveloppante ont remplacé dans *les Contes à la nichée*, le goût de l'extraordinaire, du fantastique qui donnait une si rare intensité de vie à cette inimitable *Histoire du chat, du coq et du trombone.*

Du nom de Stiernet il me plaît de rapprocher celui de son ami Krains, deux Hubert que je me représente volontiers rêvant de concert sur les grand'routes, parmi le paysage mélancolique et grave de notre chère Hesbaye; l'auteur du *Pain noir* dont on n'admirera jamais assez le style d'une sobriété si puissamment évocatrice nous donne dans *le Florilège* et dans la *Belgique artistique et littéraire* la faveur trop rare de goûter, une fois de plus, à l'âpre saveur de ses nouvelles originales.

M. Rency est un critique que nous apprécions hautement; ses réflexions sur l'*Ame Belge* lui suggérées dans la *Vie intellectuelle* par l'*Histoire de la littérature....* de Liebrecht sont très judicieuses; et nous le suivons dans son article avec une approbation entière; pour terminer, M. Rency compare Valère Gille à un pavé: cette fois nous manquons d'imagination.

Espérons que M. Bonmariage ne s'imaginera point avoir eu là une initiative bien inédite en se décidant à interviewer « ses chers maîtres » au sujet de cette question d'intérêt si palpitant et pourtant si puéril: « Y a-t-il une littérature belge, une âme belge? » M. Picard aura bientôt encore l'occasion de lancer à la face du monde... quelques phrases acétiques. Nous reparlerons du travail de M. Bonmariage dès que l'aimable bavardage que reproduit *la Belgique*, se sera quelque peu étendu, la présente chronique menaçant elle aussi de s'étendre indéfiniment. En attendant l'article de M. Wéry: l'*Ame Belge* (*Thyrse* de novembre) pourra rappeler à M. Bonmariage l'éternel *Nil novi sub sole.*

Il appartenait à *la Province* de nous présenter « cet ermite des lettres » qu'est M. Henry Cormeau, un poète qui imprime lui-même ses œuvres à la presse à bras et qui oublie sa rêverie en bêchant son courtil et en plantant des oignons: nous aimons beaucoup les vers de M. Cormeau quoique celui-ci ait écrit et

imprimé à lui seul un roman de 600 pages.

Les *jeunes* n'auront désormais plus à se plaindre de l'indifférence que témoignent les revues dites *grandes*, à l'égard de leurs productions littéraires.

Voici en effet une *grande revue* dont les portes ne resteront pas obstinément closes et gardées par l'Académie en fonction de sentinelle aux abords d'une poudrière : M. Fersen n'a aucune crainte de voir sauter son *Akadêmos ;* — et si anarchiste soyez-vous, si révolutionnaire, vous serez admis — à moins qu'ayant fait preuve de dispositions particulières pour le barbouillage — à en noircir avec lui les feuillets considérables.

D'aucuns ont trouvé que la diversité d'opinions et de talents de ses collaborateurs donnait à la revue un semblant d'inconsistance et de contradictions d'effet désagréable ; — nous n'avons pas ce regret à formuler ; — M. Ernest Charles dirait avec un sourire que « c'est là le spectacle le plus divertissant du monde ».

Le spectacle est en même temps d'un rare intérêt.

Dans le volume de décembre (car c'est un volume) nous nous sommes spécialement arrêté à la lecture du premier acte de *La Vie de l'Homme*, un drame traduit du russe et dont l'impression de mystère intense est visiblement inspirée de la « première manière de Maeterlinck ».

A signaler aussi : des traductions de l'œuvre de Sappho, la poétesse de Lesbos ; une étude de Fersen, très claire, très attachante, ayant titre : « De la Glorification du Vierge dans l'œuvre d'Osc. Wilde ». Enfin des pages sur Anatole France, qu'il serait intéressant (la place nous fait défaut, hélas !) de rapprocher de l'étude de M. Nicolas Beauduin.

Pour terminer, nous vous parlerons de ces chers *Visages de la Vie* qui — c'est M. Dulait qui l'avoue, « sans modestie » donc il faut le croire — nous ont donné (en partie s'entend) la meilleure littérature de ces trente dernières années. — Si l'on en supprimait vingt-neuf ? Mais passons. — Nous avons trouvé là un bien gentil « poulet » où il s'agit d'un individu qui a nom Désiré-Joseph Debouck ; seulement parce que ce nom est suivi d'une série d'insolites points d'interrogation et d'une parenthèse destinée à nous apprendre que l'individu en question est au « régiment » en compagnie d'un certain M. Piérard — lequel y doit bien enrager puisqu'il est antimilitariste ; — parce qu'aussi cet individu porte « des sabots » dont il use pour caresser M. Piérard, qui a « un visage » ; parce qu'enfin tous les états-civils consultés n'ont pu nous éclairer sur le mystère des « interrogations », nous avons longtemps hésité avant de nous identifier à l'individu dont s'agit. Heureusement, il s'agissait là aussi d'un certain M. Léopold Rosy, directeur d'une « certaine revue » ou « publication » dont on n'eut garde d'émettre le nom, sans doute de crainte que des lecteurs charmés ne s'abonnassent — sans être pour cela nécessairement bonnasses — au *Thyrse*, laissant ainsi misérablement pleurer leurs *Visages* de jadis au fond de l'ombre...

Plus de doute donc ! Alors nous nous sommes souvenus d' « un sieur » Piérard, auteur entre autres choses d'une *Musique* dont nous ne voulons plus parler parce qu'elle menace de devenir célèbre.

M. Piérard (pour ces dames Louis) est bien aimable d'attacher une importance qui nous flatte à une seule de nos phrases, lesquelles ne dégagent peut-être pas toutes le parfum mielleux de celles qu'il s'en fut dire à Maeterlinck lors de la nuit de Saint-Wandrille.

Mais doit-il s'en prendre à nous si sa

prose sent l'eau ? (du moins était-ce une qualité dans cette page dont nous ne dirons plus le nom), s'il est pétri des plus délicieuses contradictions ? N'est-ce pas ce dernier travers auquel sont sujets tous les gens qui font de la littérature un moyen de triompher de leurs ennemis politiques ? C'est pourquoi M. Piérard qui, (en politique, notez-le), est républicain et étranglerait volontier Albert Ier, devient en littérature le plus désopilant petit caporal — pas antimilitariste du tout — qui voudrait nous apprendre avec quelle déférente précision on doit, pour le saluer, escamoter sa *chique de pauv' pioupou* et maintenir le petit doigt tremblant de la main gauche sur la couture du pantalon...

Seulement comme M. Piérard votera bientôt (en politique, notez-le) la suppression de l'armée et par le fait, de la salle de police et de tous les ennuis et punitions du *pauv' pioupou*, nous élevons vers le Soleil de l'Egalité et de la Paix universelle des Peuples la lourde crosse du fusil, et nous passsons.

... Puis très romantiquement, nous disons des vers de Lamartine et d'Alfred de Musset...

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

Lettres russes.

FEODOR SOLOGOUB — POÈTE ET ROMANCIER (1)

Poète et romancier, F. Sologoub, occupe et occupera une des meilleures places dans la littérature russe. Son œuvre ne constituera pas une époque, mais elle sera une des colonnes solides qui soutiendront le grand et intéressant édifice qu'ont élevé les écrivains russes.

Poète et penseur il a su dire avec originalité et beaucoup de talent l'angoisse de son âme, les tourments et les désespoirs que la vie lui infligea ; il a su crier d'une façon saisissante et profonde l'effroi des pensées et des doutes, qui le brûlaient.

Poète et peintre il jette sur sa grande toile les couleurs rares de ses bizarres impressions, les éclats lumineux et multiples de sa riche imagination ; il dessine des tableaux empoignants qui poursuivent jusqu'à la folie.

Féodor Sologoub est une grande et intéressante figure.

Le grand martyr que fut Dostoevsky arracha un jour du fond de son âme, avec un cri douloureux, les « maudites questions » qui le dévoraient et les jeta à la figure paisible et tranquille de cette partie de l'humanité qui croit pouvoir expliquer tout. Il y eut des hommes qui tranquilles dans leur inconscience, regardèrent en s'étonnant, haussèrent les épaules et ne firent aucune attention. D'autres habitués depuis longtemps à porter le masque parasite d'un système philosophique ou religieux quelconque, acquis sans effort personnel, haussèrent dédaigneusement la tête, sourirent et passèrent. Mais des cris se tordirent, mais des yeux, larges et questionnants, s'ouvrirent, mais des âmes s'agitèrent,

(1) 1895 — Premiers livres de poèmes.
1896 — Recueil de contes *Les Ombres* et 2e recueil de poèmes.
1903 — Poèmes (3e et 4e livres).
1906-1907 — Poèmes (5e et 6e)· *Des Contes* et le roman qui fit beaucoup de bruit *Les petits Diables*.
1908 — *La Victoire de la Mort* — tragédie, etc.

telles les vagues mouvantes d'une mer courroucée par les souffles énormes des vents éternels. Ces cris et ces tourments vivent et vivront toujours dans l'humanité jusqu'au moment suprême où quelqu'un viendra et dira: *je sais*, et que l'humanité entière pourra crier: *il sait*. Jusqu'à présent il n'existe pas de religion, de *système*, de théorie, de conception qui n'aient essayé de résoudre les problèmes multiples d'une telle manière que tout le monde la puisse adopter. Et si le doute quand même persiste parmi les humains cela ne signifie-t-il pas qu'il est impossible d'enserrer ces questions, entre les murs étroits de la logique et de l'éthique, dans les chaînes de ce que nous appelons aujourd'hui science, et ne nous reste-t-il pas seul le domaine de l'intuition créatrice de l'artiste, le domaine de la vraie philosophie, dans l'ample signification de ce mot?

Si quelqu'un venait me poser cette question brusque et bizarre: que fait-on maintenant en Russie? Je répondrais sans hésiter: la Russie cherche. Oui, la Russie intellectuelle et consciente, la Russie littéraire et artistique, après avoir détruit toutes les barrières de la « connaissance positive », des systèmes et des théories, après avoir piétiné tous les préjugés qui s'étaient glissés dans le sang et les cerveaux, cherche âprement et douloureusement et cette recherche est une question de vie pour elle. Cela ne date pas d'aujourd'hui, cela vient de loin, et il suffit de parcourir l'histoire de la littérature russe pour comprendre et saisir toute la signification de cette recherche. Vers les années 1840 c'était le grand et le sensible critique russe Belinsky, qui a eu une influence énorme non seulement sur son époque mais sur presque toutes les œuvres littéraires qui ont été produites depuis en Russie, c'était lui, dis-je, qui clamant les douleurs de ses pensées, exigeait hautement de la vie, de la philosophie et des savants un compte « concernant toutes les victimes des conditions de la vie et de l'histoire, toutes les victimes des accidents, de la superstition, de l'inquisition, de Philippe II, etc., etc. Je ne veux pas de bonheur, même gratuitement, si je ne dois pas être tranquille pour ce qui concerne chacun de mes frères par le sang... » Parmi beaucoup d'autres, c'était Dostœvsky qui mettait dans la bouche d'un de ses héros, Ivan Karamazoff, des mots qui sont siens. ... « Je n'accepte pas ce monde de Dieu, — disait-il, — et quoique je sais qu'il existe, tout de même je ne l'admets pas du tout. — Ce n'est pas Dieu que je n'accepte pas, comprends bien ceci, c'est le monde qu'Il a créé, c'est le monde de Dieu que je n'accepte pas et je ne puis consentir à l'admettre ».

Et tous ceux qui osèrent regarder dans leur âme ouvertement et sans lâcheté, au risque de leur existence même, qui osèrent regarder pour se demander avec effroi : « en quoi consistent la signification. le but et la justification de la vie personnelle, de la vie générale de l'humanité, de l'histoire universelle des hommes », cherchèrent et ne trouvèrent pas de réponse.

Feodor Sologoub, sensible et pensif, chercha aussi à pénétrer dans les profondeurs de ce mystère que nous appelons la vie et nous dit en une langue riche, tout à la fois éclatante et simple, embaumée d'une véritable poésie, comment il chercha et ce qu'il vit.

Il regarda la vie et un froid glacial de désespoir saisit ses membres, une peur atroce l'entoura et des pensées lourdes comme les anneaux d'une chaîne se lièrent sous son crâne. De la douleur éprouvée le poète tordit ses lèvres convulsivement, fronça ses sourcils et cria ses désespoirs et ses doutes dans des pages saisissantes.

La vie, n'est-elle pas une ménagerie

affreuse où nous sommes, comme des bêtes, enfermés ?

Nous — des bêtes captives,
Nous crions, comme nous pouvons.
Les portes sourdement sont fermées
Et nous n'osons point les ouvrir.

« Tout est indifférent envers nous et n'existe pas pour nous : et le vent, et les bêtes, et les oiseaux, qui multiplient on ne sait pourquoi toute cette énergie effroyable. Des flots inutiles soumis à des lois éternelles, se précipitent sans buts — et sur les bords des forces toujours mouvantes, faibles comme des enfants les hommes s'angoissent. »

Psychologiquement la peur s'explique par la faiblesse, l'impuissance ou l'impossibitilé de comprendre la vie, et une vie qui ne peut pas être expliquée est effroyable, plus effroyable que la mort.

Tristement je rêve, en cajolant le chagrin
Je déchire la toile d'araignée de la vie.
Et je ne puis arriver à comprendre
Pourquoi et avec quoi je vis.

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il médite, c'est médusé par les affres d'un pessimisme inconsolable. Car les hommes se détestent les uns les autres, « ils inventent, l'un pour l'autre, d'effroyables, de lourds, de noirs mots, qui brûlent les cœurs, jusqu'au trou ». Ils préparent des chaînes lourdes « comme le plomb de la mort » Ils écrasent les faibles, battent et martyrisent les malades. Ils attrappent une jeune et belle fille pour la souiller et l'insulter. Ils enferment les hommes dans une maison pour brûler et la maison et les hommes vivants, et ils passent dans des danses joyeuses autour de l'incendie horrible. « Quelle douleur d'enfer — se brûler vivant dans le feu diabolique du supplice terrestre! Qui donc est le supplicier ? L'homme ou bien le Diable ? L'homme pour l'homme — est Diable ».

Dans les rues, dans les maisons, partout autour de lui, il ne voit que des ombres, qui se meuvent, qui s'agitent sur l'écran grisâtre de l'existence, on ne sait pourquoi. C'est un cauchemar effroyable qui le prend à la gorge, le saisit par les cheveux, par les mains, entre dans l'âme et brutalise le cœur, déchire et incendie les entrailles, frappe sur le crâne, bouleverse le cerveau ; c'est un cauchemar où les ombres, les ombres noires, les ombres rouges sont les héros aux dents de fer, aux jambes d'acier qui lancent des chansons folles de leurs gosiers de cuivre.

Où donc est la délivrance ?

« Je prends un morceau de la vie, grossier et pauvre, et je crée de lui une douce légende, car je suis poète. Croupis dans la nuit, le terne et le quotidien, ou bien mugis en un incendie furieux, au-dessus de toi, vie ; — moi, poète, j'édifierai la légende *créée* du ravissant et du beau... »

Et cette légende qu'il crée, ce monde qu'il trouve dans les espaces interplanétaires est vraiment poétique et émane d'une imagination riche et développée. « Sur l'Oïlé lointaine et magnifique se trouvent tout mon amour et toute mon âme » — dit-il et il voit sur elle « le monde éternel du bonheur et de la tranquillité, le monde éternel du rêve réalisé ». Il tourne le dos à la réalité qui l'entoure et perce les ténèbres des lointains pour y trouver le consolant repos.

D'une part il regarde la vie et nous décrit sans mensonges les affres de la réalité et de l'autre il essaye de créer un monde où il voit réalisé tout « ce qui nous manque ici bas, tout ce qui était l'espérance de la terre pécheresse ». Et ainsi toute sa production littéraire peut se diviser en deux parties qui s'entrecroisent, en deux tendances bien marquées, l'une qui *décrit*, l'autre qui *invente*. Certes, on ne peut faire cette division brutalement, car il a cherché

à trouver tous les moyens possibles pour affirmer la vie comme elle est, il a chanté la beauté comme consolation, il a montré la folie même comme délivrance, mais il a vu bientôt que ce sont là des palliatifs peu sérieux, qui peuvent servir à des moments donnés, mais qui ne peuvent être élevés à la cîme de l'absolu. A-t-il répondu aux questions qui nous tourmentent? Certes, non, il n'a pas répondu, il n'a pu répondre, mais il n'est pas non plus demeuré inerte, passif devant ces questions. Il ne s'est pas attaché à un dogme admis, à une théorie prise comme vérité, à une conception qui explique tout très facilement, et s'il est arrivé à cette idée, peut-être très discutable, qu'il faut se réfugier dans un autre monde, il a su créer ce monde lui-même, sans répéter les légendes poétiques qu'on nous impose depuis des siècles. Il a cherché et en cherchant il a gémi, il s'est tourmenté, il a pleuré et ce sont ces tourments et ces larmes qui nous sont chers.

. . . . de l'ours
Tu te sauveras! mais ayant rencontré dans ton [chemin]
La mer tourbillonante — vers la gueule de la [bête]
Tu te retourneras.

Ces mots vécus que le génial Shakespeare a mit dans la bouche du roi Lear caractérisent bien toutes les souffrances de l'homme qui doit créer.

Fils de cette époque de 1880, quand une tristesse lugubre régnait sur toute la Russie, frère de Thékhov et se rattachant indirectement au pessimiste démoniaque que fut Lermontoff, Feodor Sologoub est incontestablement une des figures les plus intéressantes que la Russie littéraire a connues.

CONSTANT ZARIAN.

MEMENTO. — Dans « La Balance » de beaux poèmes de Serge Solovieff, et de Boris Sodovskoï — Très curieux l'article de V. Rozanoff. « Une page magique de Gogol. » De Mme Ellis comme toujours très entendue, la critique des livres nouvellement parus. En somme « La Balance » est incontestablement une des meilleures revues russes.

J'allais oublier « La Colombe d'argent » d'André Biely; je me contenterai de la signaler, car j'espère m'arrêter plus longuement sur la physionomie de cet auteur si intéressant, et les traductions des « Aventures merveilleuses, etc. » de Charles van Lerberghe, dans le numéro de septembre.

Lettre de Suisse.

LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

Depuis l'époque où Alphonse Karr déclarait que la propriété littéraire est une propriété, le paradoxe de l'auteur des *Guêpes* s'est mué en une vérité qui a fait du chemin. Cette propriété est maintenant protégée comme les autres, bien que dans certains pays le droit d'auteur ne soit pas encore considéré comme une propriété, proprement dite, mais réputé simple concession de la loi. Elle a même donné naissance à une des premières unions internationales, *l'Union pour la protection des œuvres artistiques et littéraires,* fondée à Berne en 1886 et dont font partie, à l'heure actuelle, l'Allemagne, la Belgique, le

Danemark, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, Haïti, l'Italie, le Japon, Libéria, le Luxembourg, Monaco, la Norvège, la Suède, la Suisse, la Tunisie, ainsi que les colonies allemandes, espagnoles, anglaises et françaises. La convention de Berne a été revisée et perfectionnée par deux conférences qui ont eu lieu à Paris en 1896 et à Berlin en 1908. Elle assure aux œuvres des écrivains et des artistes des divers états fédérés une protection qui, à quelques exceptions près, ne s'éteint que cinquante ans après leur mort. L'Union possède, comme organe central, un bureau international qui a son siège à Berne.

Les pays qui font partie de l'Union sont naturellement ceux où la propriété artistique et littéraire est le mieux défendue. Ailleurs la protection s'arrête le plus souvent à la frontière et abandonne à la piraterie nationale les œuvres des étrangers. On sait que Camille Lemonnier aura bientôt l'honneur de pouvoir lire ses œuvres en langue russe et que cette traduction ne lui rapportera pas un kopek. Même dans les pays de l'Union, du reste, les lois n'atteignent pas tous les délits qui peuvent se commettre. C'est que la propriété intellectuelle — la propriété littéraire surtout — n'est pas une propriété comme une autre. C'est la plus difficile à clôturer et celle sur laquelle on grapille, braconne et maraude le plus aisément. Les intéressés facilitent d'ailleurs souvent par leur indifférence les petits et même les grands larcins. Les ouvriers aujourd'hui, de par la vertu des syndicats, connaissent leurs droits aussi bien que les industriels, les négociants et les marchands. Mais les peintres, les sculpteurs, les poètes, les romanciers connaissent-ils les leurs? Beaucoup évidemment les ignorent ou les connaissent mal. Les ouvrages qui pourraient les éclairer ne manquent cependant pas. Mais ce sont pour la plupart de sévères ouvrages de droit pur et tout le monde n'a pas la passion de Stendhal pour le style austère du code. C'est la remarque qu'a faite M. Poinsard, sous-directeur du bureau international de la propriété artistique et littéraire, et c'est ce qui lui a donné l'idée d'écrire un livre (1) destiné, en première ligne, à ceux que cette question intéresse le plus. « A l'heure actuelle, dit-il dans sa préface, un grand nombre de personnes s'intéressent, d'une manière plus ou moins directe, à la propriété des œuvres de l'esprit. La légion des artistes, des écrivains, des traducteurs, des éditeurs, des directeurs de spectacles, des musiciens tend à s'accroître sans cesse. Il en résulte que les relations juridiques en matière de droit d'auteur vont se multipliant, et en même temps les occasions de conflit ».

Ceux qui ouvriront le livre de M. Poinsard ne doivent naturellement pas s'attendre à y trouver une solution pour tous les cas qui peuvent se présenter. La matière est trop vaste et trop complexe pour se prêter, avec succès, à une tentative de ce genre. Mais ce livre est, en même temps qu'un excellent ouvrage de vulgarisation, un guide pratique et sûr, solidement documenté, qui mettra immédiatement sur la bonne voie ceux qui se donneront la peine de le consulter. L'auteur, esprit méthodique et clair, pourvu de par ses fonctions d'une grande expérience, a su donner à son travail une forme très rationnelle et très pratique. En outre,

---

(1) *La Propriété artistique et littéraire* (Répertoire alphabétique rédigé d'après la Législation, les Traités, les usages et la jurisprudence des divers pays). — Paris. Librairie générale de droit et de jurisprudence, rue Soufflot. — Prix : 9 francs.

plus d'une question nouvelle y est effleurée. C'est ainsi qu'à propos des bibliothèques, il écrit : « Les bibliothèques réalisent une sorte de multiplication obtenue avec un ou deux exemplaires seulement. Ce fait peut contribuer à la réputation d'un auteur et favoriser la vente de ses ouvrages. Souvent aussi elle diminue cette vente au détriment des auteurs et des éditeurs. Lorsque le prêt a lieu moyennant paiement, comme cela se pratique dans les cabinets de lecture et autres institutions analogues, il est permis de se demander si le commerçant qui exploite ainsi les ouvrages d'autrui ne devrait pas être astreint à payer une redevance. Il serait dès lors traité à peu près comme l'impresario et le chef d'orchestre qui, après avoir acheté une comédie ou un morceau de musique imprimés doivent rémunérer l'auteur pour obtenir la faculté de représentation ou d'exécution ».

Rien de plus juste que ces remarques. Les cabinets de lecture sont des institutions très utiles sans doute et on ne peut songer à entraver leur développement; il est même possible, comme l'observe M Poinsard, qu'ils contribuent à mettre en lumière des écrivains de talent que la critique, qui a quelquefois des yeux de taupe, ne découvre pas toujours; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent avoir pour effet de restreindre la vente des ouvrages, surtout depuis qu'ils se sont mis à voyager sous le nom de bibliothèques circulantes.

Le livre de M. Poinsard contient aussi une quantité de renseignements intéressants et de conseils utiles. En quelques lignes, il nous initie, par exemple, à l'importance des grandes bibliothèques du monde ou expose le développement de la librairie allemande et le caractère pratique de son organisation; ailleurs ce sont de substantiels commentaires sur le contrat d'édition, le domaine public, le droit moral. Ceci est l'apport de l'érudit et du savant. M. Poinsard est en effet l'auteur de nombreux travaux sociologiques très estimés. Son grand ouvrage, *La Production, le Travail et le Problème social dans tous les pays au début du XXe siècle*, qui a paru il y a deux ans, constitue un exposé remarquable ainsi qu'une critique très judicieuse de l'énorme activité qui s'exerce à l'heure présente, dans les champs et dans les usines, sur toute la surface du globe.

HUBERT KRAINS.

Petite chronique.

Notre prochain Samedi *aura lieu samedi 15 janvier, à 8 heures précises du soir, à l'ancien Hôtel communal, parvis Saint-Gilles (local de la Fédération Postscolaire).*

Au programme : Lecture dialoguée de Les Racines, *pièce en trois actes de M. Henry Maubel.*

Nos Samedis *sont publics et gratuits. Nous adresserons des invitations aux personnes qu'on voudra bien nous renseigner.*

A nos prochains sommaires : *Le Lyrisme dans la littérature portugaise*, de notre correspondant João de Barros; *Le théâtre italien*, de Paolo Buzzi; *Le peintre Maurice J. Lefebvre*, par G.-M. Rodrigue; des *Stances*, de Sylvain Bonmariage; un *Conte*, de Georges Virrès, etc.

—

Le peintre Frans Gailliard exposera au Cercle Artistique de Bruxelles, du 27 janvier au 6 février, un énsemble d'œuvres ayant pour titre : *La Grèce.*

—

La nouvelle série de soirées littéraires et musicales (Vendredi des Poètes) a lieu dans les salons de la Smart Company, avenue Louise, aux dates suivantes : 21 janvier, 25 février et 24 mars 1910, à 8 1/2 heures très précises du soir. Elles sont placées sous la direction littéraire de M. Charles Dulait.

L'abonnement se prend à la *Smart Company* ou au Secrétariat du *Vendredi des Poètes*, 76, rue de Wauthier, à Bruxelles-Laeken.

—

Les bibliophiles fantaisistes. — Les souscriptions pour la première année courent du 1er octobre 1908, sauf avis contraire du souscripteur. M. Eugène Marsan, administrateur de la Société (11*bis*, rue Poussin, Paris (XVIe), est chargé de les recevoir.

Ouvrages déjà publiés par la Société : Marcel Boulenger : *Nos Elégances* (15 novembre 1908.) — René Boylesve : *La Poudre aux Yeux* (1er février 1909.) — Louis Thomas : *L'Esprit de Monsieur de Talleyrand* (1er mai 1909.) — Jacques Boulenger : *Ondine Valmore* (15 mai 1909.) — François de Curel : *Le Solitaire de la Lune,* avec un frontispice de Armand Rassenfosse (10 juin 1909.) — Louis Laloy : *Claude Debussy* (1er octobre 1909.)

Ouvrages en préparation : Maurice Barrès : *L'Angoisse de Pascal.* — René Boylesve : *Nymphes dansant avec des Satyres* (avec des ornements de Pierre Hepp.) — J.-E. Blanche : *Essais et Portraits* (Fantin-Latour, Whistler, Forain, Watts, Aubrey Beardsley, Conder...) — Jacques Boulenger : *Candidature au Stendhal-Club.* — Claude Farrère : *Quatre Contes à Stratonice.* — Gérard d'Houville : *Les Fourberies de l'Amour.* — Louis Loviot : *Alice Ozy (1820-1893.)* — Pierre Louys : *Versions Grecques.* — Paul Margueritte : *Nos Tréteaux.* — Eugène Marsan : *Giosué Carducci.* — Francis de Miomandre : *Gazelle* (Mémoire d'une Tortue) — Nozière : *Trois Pièces Galantes.* — Henri de Régnier : *Les Dépenses de Madame de Chasans* (documents sur la vie de famille au XVIIIe siècle). — Laurent Tailhade : *Au Pays de l'Alcool et de la Foi.* — Jérome et Jean Tharaud : *La Tragédie de Ravaillac.*

—

L'Argus de la Presse, qu'un violent incendie avait détruit, est complètement réorganisé et réinstallé au faubourg Montmartre.

L'*Argus de la Presse,* publication spéciale, n'a jamais interrompu sa parution; quant à l'*Argus de l'Officiel* et aux *Archives de la Presse,* l'un et l'autre fonctionnent comme par le passé.

—

L'Ecrin. — Si La Fontaine a quitté sa femme, écrit M. Albalat, il a quelques excuses à sa faute, *celle-ci le trompant à tour de bras.*

(*Le Petit Belge*, 14 novembre 1909.)

M. Albalat est l'auteur de l'*Art d'écrire.*

A propos d'Académie.

Comme le mot : « littérature » tombait d'augustes lèvres, le cœur de M. Georges Rency se mit à fermenter comme sous l'action chimique d'un acide. Et puisant dans cet état peu ordinaire une faculté de divination subtile, il interpréta le sens caché des paroles souveraines. On ignorait, jusqu'à présent, les qualités de médium de M. Rency. Petit cachotier, va! On ne peut rien lui dissimuler. Sire, il faudra vous méfier. M. Rency se met l'index sur le front et s'écrie : *Je sais tout!*

Comme le mot : « littérature » tombait des lèvres de Votre Majesté, le cœur de M. Rency se mit à fermenter comme sous l'action chimique d'un acide, une effervescence se manifesta ; une petite fumée de gloire surprit son imagination et il entrevit les fauteuils tous pareils, d'une académie de rêve, dans lesquels il s'assoirait un jour, lorsqu'elle serait devenue réalité!

Temps bénis où M. Charles Dulait aura enfin trouvé en cette bonne Académie une « tête de Turc » immortelle ; où les frères ennemis, MM. Liebrecht et Rency fouleront la terre promise où ils se sont réconciliés ; où M. Valère Gille aura découvert le dernier « Salon où l'on cause », disposant sans nul doute d'une des « commodités de la conversation ».

Gaudeamus!

M. Rency a la foi robuste des premiers croyants. Les excellentes raisons que l'on a fait valoir il y a trois ans déjà contre la création d'une académie n'ont pu que fortifier sa conviction. Il *veut* d'une académie des lettres belges d'expression française, car il ne craint pas la littérature d'Etat, civilisée, policée, administrative qu'elle *organisera*, en école des convenances littéraires doucereuses et anodines. Il n'aura de repos qu'on ne crée un pendant à l'Académie flamande, qu'on ne nous donne une contrefaçon caricaturale de l'Académie française.

La *section gantoise de l'Association pour la culture et l'extension de la langue française* vient, paraît-il, d'adresser à la législature une pétition conforme aux vœux de M. Rency. Pourtant l'*Association flamande pour l'encouragement de la langue française*, dans un bulletin de 1906 donnait au sujet des effets déplorables qu'ont les primes décernées par l'Académie flamande, l'avis d'un écrivain de haute valeur, de probité intacte : Cyriel Buysse. « Pour être couronnées, » rapporte M. Léon Paschal (1), les » œuvres doivent satisfaire aux exi- » gences les plus bêtement odieuses et » ridicules qui se puissent concevoir ». Douce perspective qu'on offre aux écrivains belges de langue française. Cette académie, modèle pour l'institution similaire, à créer, n'a pas compté dans son sein des écrivains comme Vuylsteke, Frédéricq, Vercouillie, Pol de Mont, Guido Gezelle, représentatifs, sans contredit, de la littérature flamande. Semblables ostracismes atteindront tant des nôtres!

Mais M. Rency n'envisage pas cette éventualité. Il voit l'Académie constituée ; elle siège ; la plus parfaite harmonie y règne : notre littérature n'a-t-elle pas donné des preuves d'indépendance, du respect des droits de chacun, de détachement des luttes de parti? (2)

Parfaitement. Mais ici deux objections. D'abord par qui sera nommée cette assemblée? Par le gouvernement, n'est-

(1) *Revue de Belgique*, novembre 1906.

(2) *Le Soir*, 26 janvier. Gringoire : Une Académie des Lettres.

ce pas? Celui-ci mérite-t-il un crédit sans réserve aucune? Depuis la création du fameux ministère des Sciences et des Arts, dont on nous disait merveille, a-t-il nommé à la place de conservateur du Musée Wiertz celui que la voix unanime des écrivains y appelait? Parmi les vœux des écrivains, il y en avait qui ne suscitaient aucune restriction, s'en est-il préoccupé? Ne nous hâtons donc pas à endormir notre vigilance.

Ensuite M. Rency est-il si persuadé que le passé de notre littérature garantisse sa mentalité de l'avenir? Au récent banquet du Xe anniversaire du *Thyrse*, M. Henry Maubel, avec discrétion courtoise, n'a-t-il pas dit : « Le succès!... la » faveur du public... et des pouvoirs » publics! Cela nous est venu tout à coup, » par miracle, comme la fortune à de » pauvres gens. Il est naturel que, dans » l'ivresse de ce bonheur, nous n'ayons » pas toujours *gardé* le sens exact de nos » possibilités et la claire notion des » devoirs que la nécessité nous dicte » pour notre accomplissement. »

Et de ce que des classes existent spécialement à l'Académie de Belgique pour la musique, la peinture, les sciences morales, etc., faut-il en induire qu'il en faille une soigneusement étiquetée, pour les lettres? Comparaison n'est pas raison. La musique, la peinture sont des arts qui ne participent point intensément au mouvement social, intellectuel, ils n'ont sur lui aucune action décisive, tandis que la littérature influence la sensibilité générale de la nation. Il est de l'intérêt de celle-ci que ses écrivains ne soient point assujettis aux « convenances » dictées par une Académie, qui serait l'émanation du pouvoir du moment.

Qu'un gouvernement en fût partisan, on l'admettrait. Il couvrirait de cette autorité la répartition des primes, qui tiennent tant au cœur de M. Rency. De grâce, puisque jusqu'à présent, il en a assumé la responsabilité, qu'on la lui laisse! Il obéit à des considérations très savantes sans doute, pas toujours très lucides, mais qu'importe; il nous reste le droit de les apprécier en toute indépendance. Et s'il allait déléguer cette tâche de « distribution des prix » à quelque deux douzaines d'écrivains, *choisis par lui,* avec notre assentiment, nous n'aurions qu'à nous incliner.

Heureusement, nous n'en sommes pas là. Quoi qu'en dise M. Rency, ce n'est pas l'immense majorité des écrivains qui pensent comme lui. Ceux pour qui la question n'a pas d'intérêt ne sont pas à dédaigner, quant aux autres, ceux qui y sont franchement hostiles, nous pensons avoir exprimé leur opinion.

LÉOPOLD ROSY.

Un Jacobin de l'an CVIII (1).

— Nous nous arrangerons pour nous revoir. Maintenant, laisse-moi... A demain...

Et elle s'éloignait, mutine, un peu gauche...

Sa porte refermée, je m'arrêtai sur le trottoir d'en face et je fixai la façade, éperdument. Un tumulte me bouillonnait aux tempes. Une fenêtre allait s'éclairer... Je verrais une ombre animer les rideaux... Aucune fenêtre ne s'éclaira... Elle devait occuper une chambre de derrière... Ce mince espoir encore

(1) Fragment d'un roman à paraître sous peu, à la *Belgique Artistique et Littéraire*.

déçu m'exaspéra. Quoi! Elle était là, de l'autre côté de cette muraille, et rien, rien d'elle ne me joindrait plus... Pas un soupir, pas un geste. Toute la nuit, cette maison se renfermerait dans son insupportable herméticité, m'opposerait ce visage impassible, inexorable... Rien ne la différencierait des autres, celle où reposait l'aimée... L'aimée... Elle se dévêtait en ce moment. Sous la lumière dorée de la lampe éclosait la nudité rose de sa gorge, de ses épaules, de ses bras; la souple splendeur de son buste gonflait le linon tendre, que retenait encore — dédoublement furtif — le modelé des hanches auxquelles ses plis s'étaient asservis... Et je ne la ferais pas mienne, d'un baiser plus sauvage qu'une morsure! Je pleurai de dépit. Je perdis tout à fait la tête. J'étais très ivre, au demeurant. Je meurtris mes poings sur ce mur aveugle et sourd... Puis, d'un mouvement rageur et puéril, j'introduisis ma clef de rue dans la serrure...

L'arrêt du pène céda et la porte s'entrebâilla sur l'ombre. Je restai stupide.

Je me ressaisis aussitôt. Hasard piquant, certes, mais non pas providentiel: vieille rue, vieilles maisons, serrures d'un système désuet, que nargue toute clef de dimension à peu près congrue. Après une brève hésitation, j'entrai et je refermai la porte.

Il me parut que ce fut avec un fracas horrible, qui me glaça. Pendant deux minutes, je n'osai pas mouvoir un muscle. Il n'y avait plus de vivant en moi que l'ouïe. Quelqu'un s'éveillerait-il? J'attendais des bruits de pas... Et je perçus tout à coup celui de mon cœur. Au même instant, une phrase des *Martyrs*, ânonnée jadis, en cinquième, se trouva dans mon esprit: « Je n'entendais que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux ». Je l'articulai deux ou trois fois de la langue et des lèvres, sans y placer de son. Puis, cette gymnastique faciale, dans les ténèbres, me sembla d'un comique prodigieux et je me mis à rire sans plus de tapage.

Cette hilarité me rendit à moi-même. Qu'avais-je à craindre? Quelques minutes auparavant, Christiane n'avait-elle pas pénétré de même dans ce vestibule, n'était-elle pas montée chez elle sans s'évanouir à songer que l'escalier pourrait craquer?

Oui, mais si, l'ayant entendue, elle, on s'étonnait d'une seconde entrée, si mon pas paraissait insolite, et louches mes tâtonnements, si quelqu'un me plaçait soudainement et simultanément sous le nez la flamme d'une bougie et le canon d'un revolver, en me priant, sans énormément de révérence, de lui exposer le but de cette visite matinale? Compromettre Christiane était ce qui pouvait m'arriver de moins fâcheux et j'y répugnais tout à fait.

Il fallait que je m'interdisse le moindre souffle. Je fis deux pas en avant.

Et je m'arrêtai de nouveau. Comment me diriger dans cette nuit, et où? Une allumette? Je me maudis de n'être pas fumeur en prenant le soin, bien superflu, de me fouiller. Et surtout, à quel étage dénicherais-je la chambre de Christiane? M'enhardir à heurter aux portes, c'eût été fou. Alors?

Je faillis quitter la partie. Deux scrupules m'en détournèrent: celui de décourager une fortune jusqu'à présent des mieux intentionnée à mon endroit; le ciel m'avait aidé et je ne m'aiderais pas! Celui, aussi, de me donner à moi-même le spectacle d'une poltronnerie: je me souciais fort de mon opinion. Puis, cette aventure commençait à me paraître d'une fantaisie bien bohème qui m'amusait; enfin, le fruit de l'exploit offrait une chair si merveilleusement savoureuse à mes dents, longues non moins merveilleusement...

Je me remis à avancer, les bras éten-

dus. Je heurtai bientôt une rampe et, à travers les crépitements de marches vétustes qui m'éclataient aux oreilles comme autant de détonations, j'atteignis le premier étage.

J'évoluai, sondant l'ombre. Je reconnus un palier étroit et profond comme un corridor, et deux portes, l'une à ma gauche, l'autre en face de moi, tout au fond. Je pris des attitudes de Peau-Rouge sur la piste de guerre. Aux trous des serrures et sous les battants, pas une lueur. Au-delà, pas un soupir. Pourtant... Oui... Mais non... Mais si... Une respiration se faisait perceptible...

Frapper? Et si ce n'était pas elle qui dormait derrière ce mur? La maison contenait dix chambres peut-être. Il m'échéait donc quelque neuf chances de donner dans un guépier contre une de forcer l'éden convoité — convoité et non promis; interdit même, ce qui débilitait singulièrement cette pauvre chance unique; car Christiane réveillée me défendrait sans doute sa porte, et cette équipée me vaudrait de passer pour fâcheux et butor..

La fièvre du désir l'emporta. Je grattai à la porte.

En vain. Je grattai plus fort. Alors, il me sembla que l'haleine s'était tue. Mais mes sens me secouraient-ils encore? Le sang me mugissait aux oreilles; mon cœur avait repris son trépignement. Je dus m'appuyer au chambranle. Mais au lieu d'émietter mon audace, cette suée lui communiquait l'animation du désespoir, la fureur qui lance en avant les foules prises de panique. Je finis par appeler à voix basse: « Christiane! Christiane! » Et comme tantôt, une réminiscence me chantait absurdement dans la tête: « Ah! Tu trembles, carcasse! Eh bien, je m'en vais te faire trembler! »

Tout à coup, une porte s'ouvrit au second étage. De la lumière plongea dans la cage d'escalier, posant contre le mur une rampe fantastique. Je me jetai dans l'ombre du palier, vacillant, étranglé.

Une voix d'homme, jeune mais un peu rauque et frelatée d'accent, demanda:

— Est-ce vous, Mame Moreels?

Le poil hérissé, je me ramassai, prêt à dégringoler les marches. La voix continua, projetée maintenant à l'intérieur de la chambre:

— Quand je te disais que t'es pocharde. Tout le monde roupille en bas.

Alors, une autre voix — oh! je la connaissais, celle-là! M'avait-elle cette nuit assez ravagé:

— Descends tout de même, va, mon petit coco. Je te jure que c'est pas les rats que j'ai entendus.

— Zut, tu m'embêtes, grommela l'homme en refermant sur lui la porte.

Dans l'ombre, je me redressai, mordu de haine. Puis je me gourmandai. Christiane m'avait-elle celé l'existence de cet « ami »? Je m'expliquais à présent son ostracisme, et cette découverte, garante de délices futures, ralluma ma luxure. Aussitôt, je connus la première souffrance de ces amours crapuleuses, comme dès la seconde heure j'en avais éprouvé la première nausée. Ces joies dont la fringale me soulevait, le bélître, là-haut, s'en gavait peut-être; j'assistais presque, témoin éperdu et bafoué, à leurs noces goulues. Dénouement bouffon, certes, et de haut goût, à ce vaudeville, et qui m'aurait déridé, si la jalousie, comme un crabe, ne m'eût happé les viscères. Je voulus fuir. Le pouvais-je, hélas? On était encore éveillé au second, et cette fois, le plus faible gémissement de l'escalier me trahirait. Il fallait attendre.

J'attendis, debout dans la nuit dense, tressaillant parfois aux colères du vent soulevant une tuile. Mille pensées

pénibles ou atroces se jouaient de ma rage enchaînée. Et l'une d'elles à la fin les dominait toutes : le sentiment de l'avilissement, en moi, de l'héroïsme de ma race. Quoi! D'un cœur hautain, l'Ancêtre était descendu dans l'arêne alors que s'y entredéchiraient montagnards et girondins, dantonistes ; et hébertistes, robespierristes et dantonistes ; il avait étouffé deux insurrections dans le Midi ; trois fois, le fer ou la balle des aristocrates avait cherché son sein ; il avait traversé la réaction thermidorienne et la terreur blanche ; et les dernières ardeurs de cette âme enflammée, je les avais employées, moi, à violer, avec des précautions de cambrioleur, le domicile d'une coquine.

Déchéance! me lamentai-je ; déchéance! Est-ce le premier triomphe d'une gangrène que je resssens ? Dois-je m'amputer d'une appétence néfaste ou courir sus à la bête afin de ne la laisser qu'abattue ? Quel est le haut fait ? Quelle, la lâcheté ?

Ma méditation tournoyait sur elle-même. Cependant l'heure s'écoulait. Je jugeai tout à coup que je faisais là, depuis bien assez de temps, grotesque figure, et que je prenais, de l'honneur de la carogne,un soin excessif. Je redescendis alors tranquillement et sortis en faisant claquer la porte.

PROSPER-HENRI DEVOS.

J'ai vu, voici deux ans...

J'ai vu, voici deux ans, le sinueux chemin
Qui suit le filet d'eau dans ses nombreux méandres.
La vierge tisserande y suspend ses filandres,
Comme feront ses sœurs, au soleil de demain.

Voici le sombre houx et puis, là-bas, le saule,
Qui laisse, au fil de l'eau, traîner ses cheveux longs.
Comme ceux d'autrefois, les caustiques frelons,
Passent, en éclair vif, et me frisent l'épaule.

J'ai vu, voici deux ans, sous le saule et le houx,
Denise, cette enfant espiègle et ravissante.
Elle frôla le loup dans l'ombre de la sente,
Mais le loup a passé tant ses regards sont doux.

Et voilà qu'aujourd'hui, je revois le beau site.
Il est le même, il a même charme et couleur ;
L'onde apporte une larme à son même pleureur ;
Ce sont les mêmes taons que le soleil excite.

Et j'y revois Denise,allant, l'air sérieux .
Elle n'est plus la même et passe rougissante.
Il n'est rien de changé dans la rustique sente,
Rien que des cils faits d'ombre et voilant de beaux yeux.

Naïveté.

Voici l'aube sereine et légère, entr'ouvrant
Son voile, où le soleil glisse sa clarté blonde.
Plus de grisaille, enfin, dans le ciel transparent.

Aussi, pour assouvir son humeur vagabonde,
Jeannot quitte le seuil et court, en trébuchant,
Jusqu'au bout du chemin, pour lui, le bout du monde.

Il se rappelle bien le frêne, au bord du champ,
Où, l'automne dernier, sous la feuille dorée,
Un merle, beau siffleur, éparpillait son chant.

Comme ce jour est loin ! C'était à la tombée
Du soir, et les rayons rouges, à leur déclin,
Faisaient une ombre immense à Jeannot le pygmée.

Car il n'a que trois ans mais si rusé, tout plein,
Que le maître d'école a dit ce mot superbe :
« Que lui sert d'être grand puisqu'il est si malin ! »

Mais qu'importe, à Jeannot, ce semblant de proverbe.
Il veut revoir le merle aux airs de baryton,
Et c'est pourquoi l'enfant coupe, à droite, dans l'herbe.

Car c'est là ! Tout de suite, il est à croppeton
Pour mieux ouïr encor la note belle et franche ;
Mais ses doigts étonnés tourmentent son menton :

Il ne voit plus d'oiseau qui chante sur la branche !...

OMER DE VUYST.

La *Chanson des Aubes,* poèmes, à paraître incessamment aux éditions du *Thyrse.*

CROQUIS D'ARTISTES.

Maurice-J. Lefebvre, peintre.

Celui-ci est un délicat et un sensuel qui pourrait dire comme le Tentateur de Ruyters : « Il n'est au monde rien de charmant dont je puisse me défendre. Vers tout ce qui est exquis, cette fatalité intérieure à qui rien ne résiste, invinciblement m'attire et me presse. »

Il a voulu goûter à tout, jouir de tout avec une égale plénitude ; chez lui, le sujet trahit toujours un état de son âme voluptueuse et douce, facilement impressionnable et affinée à l'extrême, et

il a surtout voulu chaque sujet exprimé chaque fois dans les couleurs et l'atmosphère qui lui conviennent le mieux.

C'est là sa force et sa faiblesse. Sa force est dans cette unité de sa vie et de sa peinture, laquelle comme toute œuvre jaillie du fond d'un être, sentie avant que de s'exprimer, tentera de refléter l'extrême des multiples sensations de l'artiste; sa peinture toute en nuances, par cette tendance même n'est pas de celles qui s'imposent brusquement, son charme agit lentement, mais une fois que le spectateur en a été saisi, il en garde l'impression profondément. C'est sa faiblesse aussi, cette diversité dans le choix des sujets et dans la manière de les traiter : par ses nombreux aspects, l'œuvre du peintre se dérobe à la critique synthétique; elle déroute le jugement de ces gens qui aiment une œuvre toute d'un bloc ou se contentent d'un art issu d'une formule adroite et toujours répétée, parce que devant ces toiles ils peuvent paraître avertis et dire sans crainte de se tromper : « Ah, un X. » « Tiens, un Y. »

M. Lefebvre a d'ailleurs peu exposé; les quelques toiles de genres chaque fois différents qu'il envoie annuellement au *Sillon* le font mal connaître; l'esprit de conception d'ailleurs de ses tableaux est un obstacle à leur facile compréhension.

Il lui arrive de peindre par amour du morceau, comme on dit en langage de peintre, ainsi son petit « modèle au repos » ou cette « Nuque rousse » qui sue la vie : alors il s'oublie, il peint avec ferveur des chairs savoureuses et nacrées ou des intérieurs aux teintes délicatement nuancées; mais le plus souvent son esprit descend dans son cœur; vouloir faire plus que le beau morceau l'attache à son œuvre; avec un grand souci d'art et de perfection qui va jusqu'à l'obsession, il voudra exprimer un état de son âme raffinée, toujours un peu inquiète, malgré son scepticisme. C'est pourquoi les peintres disent que ses œuvres manquent de franchise et sont littéraires.

Il dédaigne les tons crus, il aime les jeux nuancés de clairs et d'obscurs d'une lumière douce sur des objets aux couleurs tendrement mariées ou la caresse d'une lueur discrète sur des chairs morbides, voluptueusement blotties en la tiédeur des boudoirs. Ses figures, il adore les baigner de brume; il ne les noie pas dans l'obscurité, mais il les enveloppe d'une ombre transparente où les blancs semblent s'aviver et les yeux éclairer. Telle cette « Madone aux orfèvreries » dont la belle nudité dorée resplendit dans l'atmosphère veloutée d'une alcôve bleue (1).

Léon Wéry a bien déterminé l'art de M. Lefebvre. « Il est peintre, dit-il, avec plus de science, d'acuité de vision, de volupté du coloris que nombre de ses confrères dont on admire la seule richesse de palette. Il ne s'arrête pas à la tache qui n'est, somme toute, que l'indication sommaire du ton. Il va plus avant : ce ton, il le fixe dans son infinie mobilité; il le perçoit avec tous les affinements de son continu chromatisme. »

Il n'est pas arrivé, d'emblée, à cette mobilité du ton : à ses débuts, il est très « Sillon », il peint comme un myope à qui l'on aurait enlevé son lorgnon et qui voit les objets en plaques de couleurs, sans détails; puis brusquement, comme si la nature lui était soudain révélée, il peint avec la minutie d'un artiste du moyen âge, tout en restant bien moderne dans sa facture; il y a tels de ses portraits qui, malgré leur science, sont d'un faire tout à fait gothique.

---

(1) Cette toile, exposée en 1904 au *Sillon*, suscita l'admiration générale; l'on parlait de la mettre au Musée. Entre autres articles, voir celui de Léon Wéry, *Thyrse* de décembre 1904, page 236.

Parallèlement, sa vision s'éclairait : de ses premiers paysages, fortement saucés, grattés, frottés, poncés, d'un métier inquiet, il est arrivé lentement à pouvoir sonner aujourd'hui de gaies claironnées de lumière, comme son « Printemps versaillais ».

Versailles ! C'est dans les toiles essaimées un peu partout où il a évoqué la cité des eaux, que l'on pourrait le mieux étudier les transformations de son talent. Ici l'artiste s'est mis tout entier ; il n'a pas aimé le parc des rois de France pour ses parterres corrects et ses allées régulières, il n'y a pas, comme Gaston Latouche, transposé d'élégantes visions mi-antiques, mi-modernes ; il n'a pas la nostalgie du passé, il a senti Versailles en poète. Ce qui a d'abord séduit son âme doucement mélancolique, c'est, comme l'a dit H. de Regnier :

La grandeur taciturne et la paix monotone
De ce mélancolique et suprême séjour
Et ce parfum de soir et cette odeur d'automne
Qui s'exhalent de l'ombre avec la fin du jour.

Il a peint d'abord les sous-bois déserts, les coins ombragés, les étangs rouillés de lentilles, il a regardé s'éteindre les soirs derrière de tendres feuillages dans les miroirs des bassins ; il a tenu de longs colloques avec la « Dryade outragée » si palpitante avec son nez cassé et son sein rongé de mousse ; il a interrogé la statue mutilée « dans l'atmosphère ouatée d'un sous-bois humide devant un haut mur de lierre au delà duquel, à des teintes argentées, se devine le plein air, la vie. Le « bassin carré », il l'a choisi à l'heure délicieuse entre toutes, en juin, à la tombée du soir ; l'on ne voit le ciel que dans l'eau audessus des arbres en reflet fondu de verts tendres et d'ors pâles si bien harmonisés avec la chevelure d'une blondeur exquise et la chair nacrée de la jeune fille qui rêve.

Peu à peu, à mesure que s'éclaire sa vie, il apprend à aimer le parc autrement que dans l'ombre ; il adore encore les coins d'intime poésie, mais sa palette plus souvent sourit : ce seront des terrasses, des statues au soleil, le petit pavillon français, la jolie maison des glycines et des roses pour aboutir enfin à ces morceaux de bravoure, élégants, gracieux et clairs « Printemps versaillais », « Allée des tilleuls », « Salle des marronniers », exposés au dernier *Sillon*. (1)

En somme, si j'excepte les dernières œuvres, l'on pourrait dire de la peinture de Lefebvre, ce que Fromentin a dit des petits maîtres hollandais :

« C'est une peinture qui se fait avec application, avec ordre, qui dénote une main posée, le travail assis, qui suppose un parfait recueillement et qui l'inspire à ceux qui l'étudient. L'esprit s'est replié pour la concevoir, l'esprit se replie pour la comprendre. Aucune n'est plus condensée, parce qu'aucune ne renferme plus de choses en aussi peu d'espace et n'est obligée de dire autant en un si petit cadre. Tout y prend par cela même une forme plus précise, plus concise, une densité plus grande. La couleur y est plus forte, le dessin plus intime, l'effet plus central, l'intérêt mieux circonscrit ».

Il a quelque chose du métier patient d'un Hollandais, mais cela est avivé par je ne sais quelle pointe sensuelle d'esprit français, qui l'apparente autant à un Fragonard qu'à un De Braekeleer. Si l'on ne trouve chez lui rien de ce que nous demandons à la peinture d'aujourd'hui, la gravité et la robustesse que remplace, hélas, si souvent la rudesse, M. J. Lefebvre possède admirablement, avec un métier solide, ce que l'on pourrait appeler des qualités d'attrait, la distinction, la grâce et le charme : et ce n'est pas si commun.

G.-M. Rodrigue.

(1) Voir l'article de M. Drapier, *Thyrse*, décembre 1909.



MAURICE-J. LEFEBVRE. — L'ombre du Palais (Versailles)

Les poèmes.

GEORGES RAMAEKERS : *Les Saisons mystiques* (Librairie moderne, Bruxelles.) — PROSPER ROIDOT : *Le Jeu des dix-huit ans* (Bruxelles, chez l'auteur, 15, rue du Midi.) — HENRI MARTINEAU : *Pierre Fons* (Edition du Divan.) — G. DUHAMEL et CH. VIRDRAC : *Notes sur la Technique poétique* (à Paris, 66, rue Gay Lussac). — NICOLAS BEAUDUIN : *Les Triomphes* (Paris, Édition des Rubriques nouvelles.) — ADRIEN HUGUET : *Sous les Saules* (Saint-Valéry-sur-Somme, Ricard Leclercq).

« La génération nouvelle aime le réel en profondeur. Les apparences sensibles, les phénomènes ne sont un mur infranchissable que pour la connaissance abstraite. Une âme, ayant le don et l'émoi, crève cette toile sans effort ».

Ainsi s'exprimant, Jules Romains (1) rejoint au but Pierre Fons qui veut « admettre la vie dans les ordres de relativité où nous l'avons reçue, en acceptant l'ambiance du mystère. »

C'est Henry Martineau, dans quelques pages de critique profonde et impartiale qui dégage la personnalité du poète de la *Divinité quotidienne ;* pour lui, P. Fons a le souci de la sérénité et de l'harmonie antiques ; avec un mélange de sensibilité et d'orgueil, de mélancolie et de tendresse, avec un stoïcisme adouci par l'amour, il a analysé le problème de vivre; le défaut de son œuvre est d'être plus une poésie du cerveau que du cœur, souvent une méditation, rarement une rêverie.

. N'est-il pas étonnant que l'œuvre de P. Fons, qui aboutit à une sorte de mysticisme anticlérical, puisse s'appuyer sur la même pensée de Saint Paul de Tarse, qui servit d'épigraphe au poète G. Ramaekers pour le *Chant des trois Règnes*, son premier volume : *Ce Monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement.* En conformité avec cette pensée, P. Fons voudra se conformer aux lois de l'univers pour dégager la divinité qui est au fond des êtres et des choses et G Ramaekers dira : « Par la mystique et par elle seule, le sens de l'univers se révèle en toutes ses correspondances mystérieuses, en tous ses rapports harmoniques. »

Ainsi comprise, la première œuvre de Ramaekers ne pouvait manquer d'être un peu didactique ; l'auteur avoue d'ailleurs avoir du sang de bâtisseur dans les veines. « Il a, comme a dit V. Kinon, quelque chose de médiéval qui le rapproche de J. K. Huysmans. Médiéval, il l'est par la rigueur de sa dogmatique, par la netteté intransigeante de sa morale, par l'ardeur de son mysticisme et aussi par un certain goût de l'ordonnance systématique, de la construction vaste et solide, patiemment et puissamment édifiée. » Mais il possède d'autre part des dons incontestables d'artiste et de visionnaire, en sorte que le dogme, sur lequel il s'appuie constamment, est célébré en des vers qui atteignent à la farouche grandeur des textes des prophètes. Dans son nouveau volume, *Les Saisons mystiques*, Ramaekers ne chante plus isolément les choses créées, mais les paysages, les tableaux successifs de l'univers de saison en saison en concordance avec les mystères religieux ; son beau sentiment de la nature, l'emporte malgré lui : aussi il court à travers tout le volume une belle flamme de lyrisme. Avec la sérénité d'une âme chrétienne que n'abattrait nulle désillusion, et la forme d'une indéraci-

(1) *Nouvelle Revue française*, août 1909, n° 7.

nable conviction, il chante la lumière increéée dans les décors de notre exil terrestre, il chante le soleil, ostensoir d'or de Dieu, le Graal dont la présence auguste guérit et vivifie. Comme « Parsifal », c'est une symphonie des trois vertus théologales : nous avons vu la passion du soleil en l'automne, saison du repentir, mais après l'attente confiante durant l'hiver, saison de la *Foi*, nous le verrons renaître avec la saison de l'*Espérance*, le printemps, pour s'épanouir complètement en la saison de l'*Amour*, l'été. Tel est dans ses grandes divisions le beau poème de Ramaekers...

Quelque chose de mystique imprégnait les premiers *Poèmes pacifiques* de Roidot, lequel découvrait un peu d'éternité dans la plus humble vie et, sûr de sentir autour de lui une immortelle atmosphère, se voulait pensif et bon, satisfait de peu avec en soi tout l'amour humain ; mais lentement, le poète, inclinant vers un scepticisme épicurien, en arrivait presque à la négation de l'action. Dans *Au Seuil de l'Aventure*, au contraire il acceptait du moins que, s'il n'y a pas de but, il faut magnifier l'effort et se réaliser suivant la voie que l'on s'est tracée ; son roman, si bien écrit : *Ferveur*, accentuait encore cette tendance : il faut aimer la passion qui marche, inventer en quelque sorte sa vie par l'exercice de sa volonté. Par ces deux états extrêmes de sa sensibilité, la courbe de vie du poète présentait donc une brisure que vient renouer — et peut-être continuer — son dernier volume *Le Jeu des dix-huit ans*. Ici Roidot ne situe plus ses pensées dans des paysages ordonnés, il ne se révèle, ni par la contemplation d'une nature idéalisée, ni par l'expression de pensées qui se veulent hautes, bonnes ou surhumaines ; non, ici, il n'y a plus qu'un homme avec toute sa sincérité, il accepte la vie ordinaire, familière et sans cause, il aime la beauté quotidienne du devoir accompli simplement. Il nous montre un homme, rien qu'un homme ; il l'a voulu jeune, ardent et, par je ne sais quel scrupule, il a chanté ses 18 ans, confiants, enthousiastes, mais ce n'est pas sans y laissé une certaine mélancolie sous des dehors rieurs et fanfarons parfois, car il y a erreur de date : celui qui chante ses 18 ans en a au moins trente.

Ai-je dit que Ramaekers et Roidot sont verslibristes ? Il y aurait d'intéressantes comparaisons à faire sur des œuvres de natures aussi différentes, mais cela m'entraînerait trop loin : des réflexions suggérées par leurs lectures, les poètes G. Duhamel et Ch. Vildrac ont trouvé matière à un volume intéressant, si pas neuf ; car j'estime que ces simples notes, mieux que des livres d'érudits, feront saisir au public le génie caché dans certaines œuvres poétiques et l'aideront à comprendre pourquoi tel poème libre de Vielé Griffin a plus de beauté que tel modèle classique de Jean Aicard.

Au contraire de Roidot, N. Beauduin croit encore à la mission divine du poète. Dans : *Au Sommet de la Tempête*, la première partie de son livre qui est un hymne puissant à la mer, déplorant les grands siècles de gloire susciteurs de héros et de dieux, en face de la veulerie des hommes, il exaltera la mer purificatrice, chemin de toutes les conquêtes neuves, qu'espère son amour créateur et divin. La seconde partie, *Les Triomphes* chante l'âge d'or de la Grèce héroïque et lumineuse ; quelques titres suffiront à indiquer les tendances de l'œuvre : Orphée aux hommes, Orphée vainqueur, les Argonautes, l'Ivresse de Pégase, Psyché, la Colère du Centaure, l'apothéose d'Hercule. Inutile d'ajouter que les poèmes sont d'un pur classique, mais N. Beauduin possède un tel souffle qu'il sait constamment renouveler sa verve poétique et ses vers sont emportés d'un

lyrisme puissant comme le vent du large qui pousse victorieuse la nef de la beauté au sommet de la tempête.

A côté de ces cris de triomphe, bien fluet semble l'air de flûte de M. Adrien Huguet que M. A. Dorchain a daigné écouter sous les saules et a trouvé charmant : après ce compliment, je n'ai plus rien à dire, puisque ce soir par disposition d'indulgence, j'ai, comme l'écrivit Chateaubriand, abandonné la critique des défauts pour celle des beautés.

G. M. RODRIGUE.

P. S. Il paraît, que dans ma dernière chronique, à propos de Laforest, je n'ai pas dit qu'il avait écrit trois médaillons belges : C. Meunier, A. Stevens et Léopold II. Voilà l'omission réparée, mon cher Monsieur.

Les expositions.

L'ESTAMPE. — A LA SALLE BOUTE. — AU CERCLE ARTISTIQUE.

« Il avait fait tapisser de rouge vif le boudoir, et sur toutes les cloisons de la pièce, accrocher dans des bordures d'ébène des estampes de Jan Luyken, un vieux graveur de Hollande, presque inconnu en France.

Il possédait de cet artiste fantasque et lugubre, véhément et farouche, la série de ses *Persécutions religieuses*, d'épouvantables planches contenant tous les supplices que la folie des religions a inventés, des planches où hurlait le spectacle des souffrances humaines...

Ces œuvres, pleines d'abominables imaginations, puant le brûlé, suant le sang, remplies de cris d'horreur et d'anathème, donnaient la chair de poule à des Esseintes, qu'elles retenaient suffoqué dans ce cabinet rouge... »

C'est par la reproduction de cette page de *A Rebours* que Jules Destrée, l'artiste si raffiné, le collectionneur si averti, commence la notice qu'il consacre à Jan Luyken dans le catalogue du quatrième Salon de l'Estampe.

C'est une initiative heureuse de plus à l'actif du secrétaire de l'Estampe que de faire présenter par des écrivains de talent les exposants-vedettes de son salon. Ainsi se continue l'œuvre qu'il a voulue d'éducation et de propagande en même temps que de diffusion artistique. Avec un bel enthousiasme, M. Robert Sand s'applique, non pas, évidemment, à réhabiliter cet art si curieux de l'estampe, mais à lui donner un essor nouveau. Il semblait bien, en effet, que les arts photographiques dussent lui donner un coup mortel. Mais si, de plus en plus, les procédés scientifiques ont supplanté la gravure dans la reproduction des œuvres d'art qu'ils parviennent à rendre avec une vérité, une servilité que jamais ne pourrait atteindre un artiste, si consciencieux fût-il, on a bien compris cependant qu'il restait pour les graveurs, à côté de ce champ, où si souvent ils s'étaient confinés, un vaste domaine qui leur était propre.

Aussi assistons-nous en ce moment à une renaissance de cet art et, chez nous, le Cercle de l'Estampe, et surtout son Secrétaire, n'y seront pas étrangers.

Donc, après nous avoir fait connaître et révélé dans ses trois expositions précédentes maints et maints artistes étrangers et avoir célébré plusieurs maîtres disparus tels que Hippolyte Boulenger, Goya, Piranèse et Rops, l'Estampe, cette

année, dédie son salon à la gloire de Jan Luyken et de Charles De Groux.

Cette exposition de dix-huit planches de Jan Luyken fut certainement pour presque tous les visiteurs de l'Estampe et même pour ceux qui avaient gardé de *A Rebours* le souvenir de cet hallucinant artiste, une véritable révélation. Comme l'on comprend, devant ces œuvres et après la lecture de la notice de Destrée, si instructive dans sa brièveté, l'étrange fascination que dut exercer sur l'esprit torturé de J. K. Huysmans le génie affolant de Luyken.

D'une génération qui connut les affres et les horreurs des luttes religieuses, les angoisses s'exaspérèrent, chez le graveur, jusqu'au délire. « Calviniste fervent, sectaire endurci, affolé de cantiques et de prières, il composait des poésies religieuses qu'il illustrait, paraphrasait en vers les psaumes, s'abîmait dans la lecture de la Bible d'où il sortait, extasié, hagard, le cerveau hanté par des sujets sanglants, la bouche tordue par les malédictions de la réforme, par des chants de colère et de terreur. » En effet, c'est bien la terreur sacrée qui semble avoir inspiré des planches telles que les *Plaies d'Egypte*, le *Sinaï*, la *Destruction de Jérusalem et du temple* et les *Martyres des Chrétiens* où se déroule avec une abondance et une précision presque sadiques de détails, toute la série des supplices dont son esprit était hanté. Partout, même dans ses œuvres les moins tourmentées règnent une vie, un grouillement frénétique et toujours cette même épouvante du mystère et de l'inconnu, comme dans cette planche merveilleuse, *Le Voyage à la Nouvelle Zemble* où l'on voit les matelots aux prises avec un de ces monstres formidables et apocalyptiques dont son imagination terrifiée peuplait les mers inexplorées.

Avec Charles De Groux, c'est à des préoccupations plus humaines que nous revenons. En quelques pages, Camille Lemonnier nous donne, au début du catalogue, une synthèse admirable de l'art si ému de l'auteur du *Bénédicité*. Il est difficile, après ces lignes définitives, d'ajouter quelque chose à l'étude de ce peintre. Cependant, dans les dessins que l'Estampe nous montre, apparaît un aspect bien différent de son talent et si, à propos de telles de ses œuvres on peut rappeler le nom de Millet et parler de la « soumission — que tous deux ils traduisent — des âmes simples au devoir quotidien de la reconnaissance envers la vie et ce qui l'exprime pour les chrétiens, Dieu », ici se reconnaissent une amertume et un sarcasme, une ironie cruelle et désespérée et je ne sais rien de plus sinistrement drôle que ces dessins aux légendes d'un humour tragique ni que cette macabre fantaisie, le *Cloueur de Cercueils*.

Aussi est-ce une sensation exquise de détente et de charme que l'on éprouve en arrivant devant les lithographies de Belleroche : 84 numéros dans lesquels l'artiste parisien célèbre la louange de la femme moderne, en étudie la physionomie nuancée et subtile, en dégage la psychologie si mobile.

L'exposition de Charles Cottet nous ramène à une vision plus tragique, plus poignante, et plus profonde aussi de la vie. Les eaux-fortes exposées à l'Estampe, sans nous apprendre rien de bien neuf sur son talent n'en sont pas moins infiniment remarquables car nulle œuvre de cet artiste n'est indifférente. Il s'est fait le chantre ému des populations rudes et résignées des côtes bretonnes, il a décrit leur pays en des pages admirables et a dit leurs misères avec l'accent le plus pénétrant. Ce sont elles encore qui l'occupent surtout ici et il n'est rien de plus émouvant ni de plus pathétique que ce *Triptyque du pays de la mer,* que cet *Enterrement breton* (et notez que je cite un peu au hasard) ni que *La Tristesse,*

la douleur du corps humain, cette œuvre de souffrance et de pitié exaspérées. Dans toutes, d'ailleurs, il reste le coloriste puissant que nous connaissons et quelques-unes de ses eaux-fortes en couleurs, *Avila*, *Pont en Royaux* en témoignent particulièrement.

La gravure sur bois a trouvé un fervent en Arthur Jacquin dont la curieuse technique est étudiée par Verneuil et dont certaines planches sont singulièrement impressionnantes dans leur parti-pris de simplification.

Enfin voici un illustrateur, et l'un des plus admirables qui soient : Alberto Martini ! Combien rares sont les dessinateurs qui ont pu s'assimiler si parfaitement l'œuvre que leur crayon ou leur burin devait commenter! Les contes d'effroi, d'angoisse, de torture, l'imagination hallucinante, les cauchemars d'Edgard Poë se trouvent ici rendus avec l'art le plus étonnant. L'illustration s'identifie au texte avec tant de précision que vouloir en parler serait vouloir récrire l'œuvre du poète américain. Et l'on sort de cette exposition — car on a réuni ces œuvres dans la petite salle dont la demi-lumière contribue encore à les rendre plus effrayantes — saisi d'horreur et d'épouvante.

Pour signaler avec quelques détails les artistes mis en vedette par les organisateurs de ce Salon, j'ai dû passer maints artistes dont les œuvres méritaient pourtant une mention. L'importance que prend cette chronique ne me permet malheureusement pas d'y revenir comme je l'aurais voulu et je ne pourrai que citer le vénéré maître Danse qui nous montre entre autres œuvres, une admirable reproduction de l'*Embarquement pour Cythère*; H. De Groux avec un très beau portrait de son père et son véhément *Christ aux outrages;* Hazledine et ses tragiques vues de la Tamise; Claus; Chahine dont on se rappelle certainement la belle exposition de l'an dernier et qui nous donne cette fois de très belles études de chantiers; Gisbert Combaz, Khnopff, Finch, Ensor, Marc-Henry Meunier, Victor Mignot avec de délicieuses impressions de Versailles et ses *Hauts-Fourneaux* (d'après Adler), toutes eaux-fortes en couleur d'une extrême habileté, et d'autres encore que je m'excuse de devoir passer sous silence.

A la Salle Boute

Exposition Lucien Frank

Plusieurs fois j'ai eu l'occasion de signaler les œuvres si délicates de Lucien Frank. Cette fois, c'est à la Salle Boute qu'il nous conviait. J'y ai retrouvé avec joie — est-ce un éloge ou une critique? — les notes si exquises dont j'ai déjà dit le charme. C'est surtout l'heure indécise où tombe le soir, où la lumière des becs de gaz se mêle à la clarté mourante du jour, ce sont les bruines ou la brume imprécisant la perspective des rues et des boulevards qui requièrent le peintre et il en tire des effets d'une extrême séduction.

Au Cercle Artistique

Exposition Franz Gailliard

Au moment où je terminais cet article s'ouvrait, au Cercle Artistique l'exposition de notre ami Franz Gailliard. Les lecteurs du *Thyrse* connaissent bien ce peintre et se rappellent certainement la belle étude que lui consacra Léon Wéry. Mais Gailliard est de ceux dont chaque exposition vaut d'être commentée car toujours un nouveau progrès, une nouvelle recherche s'y remarquent. Aussi ai-je tenu à en parler dès aujourd'hui.

C'est la Grèce, après Paris, après l'Italie, que Gailliard chante maintenant et c'est une impression merveilleuse, un enchantement unique que de trouver réunies, baignées de soleil, interprétées

avec un tact extrême, les études qu'il a rapportées de là-bas.

A peine est-on entré que déjà le charme opère. Les seuls titres des œuvres sont des évocations. Ils sont admirables et sans nulle mélancolie ces temples en ruines, ces paysages sacrés traversés du vol des cigognes, ces colonnes décapitées, ces amoncellements de marbre. Ce sont des œuvres d'art auxquelles chaque année a ajouté une beauté et qui restent harmonieuses malgré tout.

Les *Bois et la Mer*, la *Porte des Lionnes* de Mycènes, les *Reflets des Couchants* sur le Parthénon sont parmi les plus belles toiles de Gailliard et je souhaite ardemment de pouvoir bientôt revoir au Musée moderne cette œuvre admirable, l'*Ombre des nuées sur l'Acropole* d'une grandeur si émouvante.

MAURICE DRAPIER.

Les concerts.

L'événement musical du mois est sans conteste, l'exécution de l' « Orféo » de Monteverde, au Concert Populaire.

L'œuvre date de 1607. Elle constitue, après les essais timides de Peri et Caccini, la première partition d'opéra sérieux qui ait été écrite en Italie, à l'époque de la Renaissance. Entendue aujourd'hui, à notre époque de fièvre musicale, de dramatisme effréné, de complications rythmiques et harmoniques de toute espèce, elle apparaît réellement comme l'aube de tout notre art dramatique et théâtral. Ces stances naïves, avec leurs ritournelles, ces chœurs simples, mais bien conçus et bien traités, ces accompagnements caractéristiques, tout cet ensemble revêt je ne sais quelle grâce antique, quelle fraîcheur, et quelle sincérité d'expression... Et de temps à autre telle phrase, tel récit, comme les plaintes d'Orféo, et la « Sinfonia » du IIIe acte, nous font entrevoir une grandeur et une intensité dramatiques émouvantes... Des accords hardis, une mélodie pleine d'invention, une volonté aussi de revêtir d'un caractère chaque personnage, en lui donnant son orchestre à lui seul, toujours formé d'un même groupe d'instruments, tout cela a quelque peu surpris et dérouté le public, mal averti et incapable de se rendre compte des intentions du compositeur. Que n'avait-on, pour la circonstance, ajouté au programme une petite notice qui eût éclairé les auditeurs? Le public, non prévenu, accueillit assez froidement cette œuvre unique et réellement belle, et sembla moins s'émouvoir de la musique elle même que s'intéresser au crin-crin de la guitare et à la soufflerie primitive de l'orgue de régale...On comprit beaucoup mieux les fragments de «Parsifal» qui nous furent donnés ensuite, mais sauter de Monteverde à Wagner, voilà de ces bonds peu ordinaires dans un programme. Il est vrai que Sylvain Dupuis ne s'effraie pas pour si peu.

Le Concert Durant du 8 janvier brilfait par la présence d'un excellent soliste: le baryton Louis Frölich, qui interpréta avec art, sentiment et aussi avec autorité, le charmant air du *Laboureur*, des *Saisons* et les *Plaintes de Amfortas*, de « Parsifal ». Schumann, Wagner et Strauss occupaient la partie symphonique, d'une interprétation satisfaisante, avec quelques faiblesses à déplorer dans l'exécution, surtout de la part du quatuor.

Le 23 janvier, après Monteverde il nous était donné d'entendre à Bruxelles deux charmants intermèdes de l'ancienne école italienne également. La *Servante maîtresse*, de Pergolèse, et *Le Peintre amoureux* de Duni; deux maîtres rivaux nous révèlèrent les trésors charmants de l'école napolitaine du dix-huitième siècle. Duni, plus superficiel et plus léger, a aussi plus d'esprit comique et de gaîté que son rival... mais combien Pergolèse lui est supérieur par la profondeur du sentiment musical! Et que sa « Servante maîtresse » est une œuvre incomparable de couleur et de style! La musique est aussi bien plus scénique et d'une réelle psychologie. Ces deux œuvres excellemment mises à point par M. Vermandèle, reçurent de là part de Mme A. Tyckaert une interprétation réellement classique et très distinguée.

Il nous est agréable de pouvoir mentionner ici la charmante audition donnée par l'école de musique de Saint-Gilles à l'occasion de la distribution des prix. Les conservatoires nous habituent à ces auditions qui sont devenues aujourd'hui de sérieux concerts. Mmes Frédérici, T'Kint, Vandyck, et L. Gantier, ainsi que MM. De Leener, Wulput, et Petit, se sont fait valoir dans un répertoire choisi et des plus étendus... Voilà qui promet pour l'avenir. Aussi faut-il en savoir gré à l'excellente direction de M. Léon Soubre, qui nous a dotés d'une école de musique digne de figurer a côté de ses rivales.

V. Hallut.

Les théâtres.

Théatre de la Renaissance (Avenue de la Reine, 199). — *La Madeleine repentie*, pièce nouvelle en deux actes, de M. Charles Desbonnets. — *Clapolin*, pièce nouvelle en trois actes, de MM. Candrey et Clerc. — Théatre royal de l'Alcazar. — *Prostituée*, pièce en cinq actes, tirée du roman de M. Victor Margueritte, par M. Henri Desfontaines. — *Le Marquis de Priola*, pièce en trois actes, de M. Henry Lavedan. — *Les Amants de Sazy*, pièce en trois actes, de M. Romain Coolus. — Théatre royal du Parc. — *Comme les Feuilles*, pièce en quatre actes, de Giacosa, traduction de Mlle Darsenne.

Une nouvelle pièce d'un jeune auteur belge vient de remporter un gros succès. Quoique mal interprétée, elle a conquis d'emblée toutes les sympathies, et ce, plus encore par l'art qu'elle contient que par l'émotion qu'elle communique. Aussi importe-t-il de signaler cette victoire, malgré son apparente modestie, car elle attire notre attention sur un *jeune* qui promet.

La Madeleine Repentie de M. Charles Desbonnets nous offre en effet le spectacle assez rare d'une simplicité de lignes, d'une beauté de proportions qui séduit, surtout lorsqu'elle s'allie, comme ici, à un conflit passionnel rendu violent par la concision même de l'intrigue.

A vrai dire, celle-ci n'est pas absolument originale; elle semble inspirée d'une scène de la Tosca, et l'atmosphère qui l'entoure est assez semblable à celle du *Grand Soir*; néanmoins, ce qui dénote en ces deux actes des qualités personnelles, c'est le naturel du dialogue traduisant avec une exactitude presque photographique le tumulte des senti-

ments, et cette beauté nette de l'ensemble, faite du souci de la forme et d'un équilibre harmonieux entre les diverses parties du sujet. Aucun ornement inutile ne vient encombrer le déroulement bref de l'action, et il en résulte une vraie impression d'art, mêlée à un reflet de vie d'une émouvante sincérité.

FRANÇOIS LÉONARD.

—

On nous convia aussi à une autre comédie *nouvelle*, comme disait le prospectus, mais d'un modèle fort suranné : *Clapotin* qui figura avec la *Madeleine repentie* au spectacle d'ouverture du « Théâtre de la Renaissance ». Tentative hasardeuse : une salle de spectacle presque dans la banlieue avec une troupe de fortune et des moyens financiers réduits. Ceux qui l'entreprirent, avec la vaillance juvénile qui convenait à leur âge, mais qui ne pouvait suppléer à l'indigence de leurs moyens matériels, puiseront dans cette expérience pleine de périls, de fructueux enseignements pour les futures campagnes qu'ils organiseront. *Clapotin* n'était pas pour passionner les foules qu'il eût fallu impressionner. Non qu'elle manquât d'habilité scénique, mais le sujet n'offrait guère de palpitantes situations ni d'imprévus développements. Le nobillon de contrebande, décavé, qui croit épouser la jeune fille riche et courtise la mère ; le père, gros parvenu, que tente le blason ; l'amoureux sympathique, l'oncle prudent, de conseil sage, ont trop souvent fait l'ordinaire des fabricants de pièces à dénouement moral, où l'on voit le fourbe démasqué et la vertu récompensée, pour nous émouvoir encore. M. Raymond Colleye, directeur du Théâtre de la Renaissance, a une revanche à prendre. Nous la lui souhaitons éclatante.

Ce fut un mois extraordinairement intéressant, et tous les genres occupèrent l'affiche du théâtre du Parc et du théâtre de l'Alcazar suscitant une variété d'impressions du plus haut attrait.

Voici d'abord, à l'Alcazar, le succès persistant de *Prostituée*, la pièce tirée du roman de Victor Margueritte. Celui-ci, tout comme M. Brieux, croit à la portée éducative du théâtre. Conviction louable certes, qui nous vaut des pièces forcément déclamatoires. Elles sont douloureuses, par la nature du sujet, qui emprunte son intérêt aux plaies sociales : ici il s'agit de montrer dans toute sa hideur le martyr de ce « bétail d'amour » comme on l'a appelé. Après avoir tenté de nous émouvoir avec le *Ruisseau et la Femme X*, sur le sort des victimes du commerce de la chair dans des circonstances assez spéciales et fausses, l'Alcazar nous en donne des tableaux plus exacts. Il ne s'agit plus ici de la prostituée idéalisée, mais de la femme publique, telle que l'homme, le grand coupable, l'a faite. Sans doute, tous les éléments qui tendent à la rendre sympathique sont réunis dans la pièce de M. Margueritte, depuis la première chute jusqu'à la déchéance finale et lamentable, jusqu'à la mort. Mais ils sont admissibles, les documents sont authentiques, et ont permis à l'auteur une sincérité indignée dont l'effet est évident sur le public. Ceci n'est pas à dédaigner et n'aurait-on retenu que cette phrase lapidaire mais combien éloquente: *Lisez des livres sains,* que le dramaturge aurait atteint un but dont il faut le féliciter.

Mlle Beer a donné au personnage de Rose un naturel très caractéristique et M. Hauterive une distinction correcte à celui du *bon médecin*. Leurs camarades — parmi lesquels M. Bosc, qui témoigne d'une souplesse d'adaptation remarquable, et Mme Herdies, très pittoresque, — les ont très convenablement secondés.

La direction de l'Alcazar, qui multiplie les occasions de se rendre sympathique, a

fait paraître à l'affiche, coup sur coup, deux reprises vraiment heureuses : Le *Marquis de Priola* avec M. Le Bargy et Mlle Juliette Clarens; les *Amants de Sazy* avec Mme Arlette Dorgère. Autant la première impressionne par sa solide armature, autant la seconde amuse par la fantaisie légère de sa trame. Sazy n'a, parmi ses amants, aucun Priola, elle n'aime pas *Don Juan*. Elle prête son corps, en souriant, et quand elle donne son cœur, c'est pour rien, parce qu'elle aime. C'est une bonne fille. Ce n'est pas un caractère.

Priola est un artiste du vice; il jouit de sa puissance malfaisante; il raffine ses cruautés; il n'aime jamais, il meurtrit les cœurs, en virtuose de la méchanceté. C'est un type qui restera dans notre littérature comme celui du séducteur moderne ardemment sollicité par des conquêtes sans que son cœur s'émeuve, et des victoires où sa férocité érotique se délecte.

La pièce de M. Coolus est un aimable badinage émaillé de mots exquis tissé sur une situation douteuse. Celle de M. Lavedan est une comédie puissante, révélatrice d'un tempérament où se condense la «culture artistique du mal».

Et voici que loin des conflits sans cesse renouvelés de l'amour, le Parc nous a offert le très prenant spectacle d'un drame humain, grand dans sa touchante simplicité. Quelle est l'action du malheur sur une famille à qui la fortune cesse de sourire? Selon les dispositions de chacun, il y aura de nobles victoires sur l'adversité, il y aura de mornes défaites dans le désarroi moral et sentimental. Les uns résisteront à la tourmente, les autres iront à la dérive, vers les inconnus lamentables, comme les feuilles.

Patiemment Giacosa déroule devant nous les tableaux impressionnants de la misère qui atteint ses personnages, de la lutte qu'ils entreprennent, avec les accidents, les succès, les déboires de cette famille. Il note, avec un scrupule d'historien, les traits du caractère de chacun, qui rendent si vraisemblablement humaines l'évolution, la dislocation de cet intérieur, qui finira par se régénérer, délesté de ses éléments de dépression et de défaillance. Dans le tourbillon dangereux des aventures sans scrupule, ils s'en iront, comme les feuilles...

Spectacle infiniment passionnant par le côté si douloureusement humain qu'il nous révèle, spectacle intensément artiste et poignant par le côté d'observation émue qui nous confronte avec une réalité profondément émotionnante, sans sensibleries pitoyables. Il faut féliciter la troupe du Parc qui nous a donné de *Comme les Feuilles*, une interprétation de discrétion contenue. Mmes Terka Lyon, Hamont, MM. Seran, Scott, Daubry, ont fait preuve d'un sens des nuances très remarqué.

Léopold Rosy.

Les conférences.

Une fièvre nouvelle et contagieuse sévit, à Bruxelles, cet hiver : la conférencite. Cas isolés d'abord, réunis aujourd'hui en véritables épidémies sous les plus puissants patronages : « Annales de Paris », « Amis de la Littérature », «Cercle Artistique», «Conférences internationales» et d'autres et d'autres encore. Aussi je propose au Comité de l'Exposition, un pavillon spécial, où les orateurs

en mal d'éloquence se gargariseront à l'aise et formeront par le nombre, si ce n'est par l'attention, un auditoire... mutuel.

Pendant, ce mois — coïncidence curieuse — tous ces fils de Démosthène dirigèrent leur effort lingual vers l'histoire.... celle des autres d'abord et puis chacun un peu la sienne. L'altruisme n'est-il pas une vertu pour les autres?

En diplomate, nous débuterons par le sourire et le parfum des conférences aimables de la *Salle Patria.* C'est à M. Fierens-Gevaert qu'échut l'honneur de guider vers le repos éternel, la défunte année. Il le fit, en « vrai belge », blaguerait Octave Mirbeau, puisque cet enterrement fut accompagné de « chansons »... Dans l'envolée des notes joyeuses, M. Fierens avait semé des trémolos, que sa virtuosité fit apprécier à son délicat auditoire. Impossible de nier son art de dire, sa technique et son érudition cachées sous de jolis couplets, et la diversité de ses analyses allant de l'hymne religieux aux chansons d'amour et de la ronde à la berceuse.

Ce lui fut occasion de broder sur l'éternel thème « âme wallonne et âme flamande » quelques variations célébrant la race germaine après la race latine. Deux charmantes interprètes Mlle Reine Davanzi et Mlle Marguerite Rollet apportèrent à cette musicale conférence l'appui de leur voix souples et jeunes. Mlle Davanzi soutint avec une prédilection marquée « l'âme flamande », en mimant avec une réelle intensité d'expression des histoires artistement rythmées, par M. F. Beauck.

L'*ouverture* de 1910 fut sonnée par M. d'Esparbès, en accords claironnant l'épopée napoléonienne. Aucune recherche technique, guère de philosophie, ni de thèse, mais un très agréable historique présenté sous forme de contes et de poèmes récités. Plus que le soleil d'Austerlitz, le déclin rouge de Waterloo l'attire et chauffe son enthousiasme ; souffle héroïque, patriotisme exalté des « vieux de la Vieille » devant l'agonie des aigles. Thème grandiose et vibrant s'il en fût et que M. d'Esparbès soutient avec plus de bonheur dans ses œuvres que dans sa conférence. Sa talentueuse partenaire, Mlle Roch, de la « Comédie Française » détailla avec un art incomparable « Les Voix Intérieures » de Victor Hugo et « Les Grognards » de Théophile Gautier.

Suivant son confrère dans l'histoire, M. Georges Cain, sous une forme imagée, vivante, enthousiaste parfois et plus souvent ironique, opposa à l' « Agonie des Aigles », le « Retour des Lys ». Leur lutte suprême, le pâle triomphe des royalistes figuré par la cour de Louis XVIII et de Charles X et par Madame Royale, l'orpheline du Temple, ne lui inspirèrent qu'une médiocre admiration et quelques coups de griffe ; il réserva patte de velours et ronronnements joyeux, aux artistes contemporains, les Lamartine, les Hugo, les Chateaubriand, les Géricault et les Delacroix.

Pour enclore notre esprit dans le cadre de l'époque, on nous fit admirer après de vieilles estampes, deux charmantes ballerines de l'Opéra : Mlles Meunier et Chasles, qui nous rappelèrent par leur costume et par leur maintien, les grâces du « temps ». Force nous est bien, faute de place, de remettre à notre prochaine rubrique, les deux dernières conférences des « Annales », pour en arriver aux « Amis de la Littérature » représentés à l'Hôtel de Ville par M. Georges Rency.

Chargé de caractériser l'âme et l'influence wallonnes, M. Rency s'acquitta de cette mission avec habileté et aussi avec une mesure et une modération qu'on aurait cru dictées par le spectre de l'âme belge veillant à ses côtés, telle la statue du commandeur ! Exorde prudent, souhaits de continuité dans l'union cor-

diale et politique de deux fractions du pays, qui à l'instar de la France réunissant provençaux et bretons, normands et lorrains, doivent marcher fraternellement sous le même régime.

M. Rency oublie la question des races, tous les Français sont latins, est-ce le cas de tous les Belges ? L'instinct, la grande loi naturelle, qu'en fait-il ? On pourrait lui opposer la race israëlite, dont les fils, jetés de par le monde, sous toutes les latitudes et tous les régimes, n'en restent pas moins admirablement unis et solidaires.

MM. Delattre, des Ombiaux, Séverin, Mockel, Glesener, Krains, Garnir et quelques autres représentent aux yeux de M. Rency les Wallons les plus caractéristiques. Sans contester le mérite de ceux-ci, j'eusse souhaité qu'il en nommât d'autres (une nomenclature est si vite faite !). Comment oublier Rodenbach (né à Tournai et de culture flamande comme Albert Giraud, né à Louvain, est de culture latine) Henri Maubel, Mmes Blanche Rousseau, Marie Closset, MM. Maurice Wilmotte, le comte Albert du Bois, Franz Mahutte, Arnold Goffin, Hector Chainaye, Henri Nizet.

Reconnaissons en toute équité que M. Rency avec une technique et une philosophie remarquables, un style coloré, a déduit adroitement les causes de la différenciation wallonne et flamande.

De l'Hôtel de Ville au Cercle Artistique, nous voici à la « Série de Conférences sur le Romantisme » aspect général présenté sous deux formes : par un ennemi, le critique français, M. Lasserre et par un ami, le poète Albert Giraud. En objectif, le critique dédaigne et dénigre le lyrisme effréné du romantisme dont le poète, en vrai subjectif, admire la sensibilité et l'imagination. Ce ne fut pas un plaidoyer avec réponses acides du tac au tac, mais deux thèses entre lesquelles je vous laisse choisir.

La vieille querelle entre le classicisme et le romantisme s'est amplifiée, nous dit M. Lasserre, au point de devenir, au XIXe siècle, un conflit général. S'appuyant sur la définition d'Auguste Comte : « Le Romantisme est la sédition de l'individu contre l'espèce » et sur celle de M. Brunetière : « Le Romantisme c'est le triomphe de l'individualisme, l'émancipation entière et absolue du « moi », M. Lasserre fait remonter l'origine de ce sentiment de révolte et d'indépendance à J.-J. Rousseau. Il lui reproche cabotinage, individualisme forcené, rêverie romanesque, inquiétude étalée, incapacité de se connaître à cause de son impuissance à se mesurer.

Sédancourt lui sert de passerelle pour arriver à Chateaubriand, qu'il juge rêveur nostalgique incontentable, épris de succès, passionné et sec, incandescent et glacé, esprit amer, qui a dit : « La société ne m'intéresse pas, je suis l'homme de la solitude » et qui, partant, contribua à rendre son art complètement antisocial et à en faire la « littérature du déclassé ».

Après avoir indiqué la corrélation existant entre les principes du Romantisme et ceux de la Révolution, conséquemment l'illogisme des romantiques légitimistes, M. Lasserre prévoit cette objection : les lyriques ont rempli leur mission littéraire. A quoi il répond : la valeur esthétique du romantisme est plus étendue parce que la morale et la philosophie littéraire se touchent, comme le prouve Sainte-Beuve, en démontrant ainsi le renouvellement des littératures.

Concédant au romantisme la recrudescence du culte de la nature, l'apport de lyrisme personnel d'émotions plus poétiques que sociales, « d'impressionnettes » telles que la mélancolie et l'ennui, il l'accuse de pauvreté d'idées sous la magnificence des mots de pathétique

mis au service de petites choses, de faiblesse psychologique émanant de sa philosophie anti-sociale et enfin d'une déformation de l'exactitude, quant au fond et à l'Esprit.

Delacroix n'affirmait-il pas que le Beau c'est la réunion de toutes les convenances et Gœthe que, si le classicisme est sain, le romantisme est malsain. Pour revenir au classicisme, un art ne doit pas servilement imiter les anciens, il lui suffira de posséder l'équilibre de l'intelligence, la santé physique et morale.

C'est une erreur de croire que la plante humaine peut vivre isolée, l'air de famille des classiques n'enleva rien à leur originalité et à leur gloire. La grandeur de l'art ce n'est pas l'individuel, c'est « l'humain » ....

A la doctrine de M. Lasserre on pourrait opposer l'opinion d'Anatole France: « L'art n'a pas la vérité pour objet, il faut la demander aux sciences et non à la littérature, qui n'a et ne peut avoir d'autre objet que le Beau. »

Je m'excuse de cette courte réfutation qui semblerait un empiétement sur le terrain du talentueux contradicteur de M. Pierre Lasserre. M. Albert Giraud se rappelant que l'époque romantique fut celle où l'on raisonna le plus mal, restreint, avec habileté, le débat à la seule littérature. Pourquoi dit-il, reprocher au romantisme la victoire de l'imagination sur la raison? Cette prépondérance dangereuse en histoire et en politique ne l'est point en littérature, où la sensibilité et l'imagination sont qualités indispensables des créateurs. L'intelligence et la raison ne donnent qu'une lumière froide, l'art, c'est la chaleur de la vie.

L'origine du romantisme ne remonte pas au XVIII[e] siècle, elle est plus lointaine, affirme l'histoire. N'y eut-il pas des préromantiques en Angleterre : Shakespeare et ses disciples, en Allemagne : Gœthe, en France : Montaigne, Rabelais, Agrippa d'Aubigné, les poètes de l'école lyonnaise, Ronsard et sa pléïade, tous n'ont-ils pas le style débridé, pittoresque et fantasque nécessaire à cette caractérisation? Le style dit Louis XIII au commencement du XVII[e] siècle inspira au XIX[e] les Ruy Blas, les Capitaine Fracasse et les Cyrano. Le lyrisme de Corneille, la sensibilité de Racine et du douloureux Pascal ne sont-ils point romantiques?

Au XVII[e] siècle la littérature dirigée vers le théâtre subordonna, comme le voulait ce genre, l'imagination à la raison; au XIX[e], apothéose de la poésie lyrique, l'imagination est reine. N'oublions pas qu'il existe un équilibre instable et que partant, on peut, sans tomber, incliner du côté de ses qualités naturelles. Les romantiques ont trouvé cet équilibre dans les chefs-d'œuvres, où ils ont réalisé leur idéal, en quoi ils furent les continuateurs des classiques, dans la mesure où cette soumission était nécessaire à l'art.

Impossible, comme le prétendent les bureaucrates de la littérature et les pharmaciens de l'histoire, de sectionner l'histoire de la pensée humaine; les morts revivent en nous, c'est leur pensée, qui nous suggestionne. Hugo fut nourri de la sève classique, Musset pétri de la pensée du XVIII[e] siècle, rima, en quelque sorte, les idées de Diderot, les romantiques de 1830 sont bien les descendants des romantiques de 1640.

Malgré certaines réserves concernant V. Hugo, Dumas père, Sainte-Beuve, Musset, Gautier, Vigny, M. Lasserre oublie de mentionner l'afflux de chefs-d'œuvre, véritable couronne lyrique, produit par ce romantisme, qui nous valut Lamartine, V. Hugo, Musset, Leconte de Lisle, Baudelaire.

Le réquisitoire de M. Lasserre contre la littérature d'imagination n'a rien prouvé; ce n'est pas parce que d'aucuns

chez nos voisins du Sud, veulent une restauration qu'il faille tout renverser! « L'*orléans* d'ailleurs est une étoffe qui ne se porte plus en France. »

Mon rôle de critique me réduit hélas, à faire cette sèche dissection! Le riche coloris, la subtilité de la pensée, la clarté de l'esprit, l'ironie des traits donnèrent à cet exposé une vie incomparable.

Cette rubrique, commencée par le sourire des « Annales », se terminera par le rire d'une conférence-vaudeville, débitée par M. S. Bonmariage, à la Fédération post-scolaire de Saint Gilles, qui a pour président M. F. Bernier. En parlant d'un sujet sévère : « La Culture dans les Lettres belges » et sans le secours d'une chanteuse, on peut être un amusant conférencier. Et la chose étant rare, le mérite n'est pas si mince!

Au lieu de s'offusquer, l'auditoire prévenu de se trouver devant un humoriste, s'amusa franchement de ses paradoxes, de ses anecdotes, de ses saillies imprévues.

M. Bonmariage affirma ne connaître pas ou guère le mouvement littéraire belge, aussi, ajouta-t-il, c'est une raison pour en parler. Taine, détracteur de notre aptitude aux belles-lettres, serait étonné de voir, comment unité et prospérité politiques firent naître un mouvement littéraire qui, frotté à notre école de peinture fléchissante, est devenu descriptif et plastique.

Si la littérature est le reflet d'une époque, nous sommes de petites âmes, vivant en des temps secondaires, règne du toc, temps de cabotinage et de maquillage, où le but de tous est de s'enrichir. S'enrichir pourquoi? Tel qui s'enrichit avec habileté est incapable de se ruiner avec élégance. La prodigalité et l'oisiveté sont souvent difficiles à pratiquer. Aussi, les vrais artistes au lieu de s'embourgeoiser, vivent dans le passé et se résument dans une attitude.

Après éloge et lecture des poèmes de MM. Elie Marcuse et Georges Marlow, M. Bonmariage effleura la question des âmes (et de trois!), niant la possibilité d'une fusion intellectuelle qu'aucune union politique n'amènera. Le nationalisme, c'est une histoire inventée par quelques vieux renards, qui ont trouvé les raisins trop verts.

Toutes ces opinions pailletées de scintillements semblaient jetées avec aisance et désinvolture par un spirituel sceptique.

NOTRE TROISIÈME SAMEDI.

Plus d'une fois l'art exquis de M. Henry Maubel sollicita mon attention et ce me fut un plaisir d'y être ramenée par la dernière lecture, au *Thyrse*, des *Racines*

Cette pièce en trois actes, qui met en scène des âmes plutôt que des corps, caractérise admirablement la mentalité de cet écrivain, son dédain des vérités trop crues, des lumières trop vives, son esthétique de la nuance et de la modulation, sa philosophie tour à tour douloureuse et optimiste, s'exprimant par des réticences et des mots suspendus sur les lèvres.

Ce Jacques, des *Racines*, qui se cherche, souffre et s'inquiète en silence, ce chercheur d'idéal aux aspirations vers l'ailleurs et l'au-delà me semble pétri avec l'âme de M. Henry Maubel.

Son hésitation à quitter le sol natal où l'attachent les racines de son esprit et de son cœur, sa lutte, sa souffrance, et jusqu'à la catastrophe, qui dénoue son angoisse et lui apporte, après l'air du large un instant respiré, la clarté définitive et l'apaisement final, tout laisse transparaître l'âme de celui, qui a fait dire à Jacques : « Je ne fais pas les livres, je laisse les livres se faire en moi ».

Mentalité émotive, élevée, sereine et

aussi éloignée que son héros de tous les batteurs d'estrade d'aujourd'hui,

HÉLÉNA CLÉMENT.

P. S. Notons les mérites d'une interprétation, qui a fait saillir, en toute simplicité et sincérité, les beautés de l'œuvre. A côté du silencieux « *Jacques* » la grave et studieuse « *Ella* », si intelligemment comprise et incarnée par Mme Rosy, nous a délicieusement émue.

Les autres rôles furent convenablement lus par Mlle G. Laur, MM. Aron, Dubois, Martin, Hartjens.

Lettres portugaises.

LE LYRISME.

Conférence prononcée à « l'Université Nouvelle » *de Bruxelles.*

Mesdames, Messieurs,

Avant de vous parler des œuvres et des figures vraiment *représentatives* de la littérature portugaise, il faut que je vous dise que cette littérature possède un caractère distinctif qui la différencie nettement de toutes les autres de l'Europe : c'est un sentiment d'enthousiasme ou d'amour devant la nature ou la vie, amour plutôt attendri que fougueux, plutôt délicat que violent. Ce sentiment imprègne d'ailleurs toute l'âme nationale ; chez nous on aime par amour de l'amour, et on aime jusqu'à la tristesse qui provient de l'intensité de nos émotions. Nous avons même en portugais un mot, absolument intraduisible, qui exprime bien notre façon d'être : c'est le mot *Saudade,* qui veut dire quelque chose comme regret douloureux et agréable en même temps, et qu'un de nos plus grands écrivains du XIXe siècle définissait :

« *un amer plaisir des malheureux.* »

En effet, ce que nous désirons toujours, c'est d'être émus, c'est d'avoir une sensibilité continuellement vibrante et frémissante. Peu importe la douleur, si elle est un signe de vie. Au fond, il y a quelque chose de mystique dans cet amour enveloppant et fort, au moyen duquel nous incorporons à nous-même tout le monde extérieur, tout le monde réel, et qui ne nous laisse presque jamais faire de l'ironie ou maudire nos malheurs mélodramatiquement. Je donne à ce sentiment le nom de *lyrisme*, puisqu'il n'est, en somme, que l'exaltation perpétuelle de la vie. Ce lyrisme est le trait commun de toutes les œuvres des écrivains portugais : vous le trouverez dans la poésie, dans le roman, dans le théâtre de chez nous. Il est le caractère essentiel, fondamental, irréductible, de la littérature portugaise. Et mieux que cette affirmation, deux ou trois exemples choisis dans notre histoire littéraire, vont vous prouver aisément ce que j'avance et qui, au premier abord, peut vous paraître trop paradoxal.

* * *

L'influence si connue de la poésie provençale, de la poésie troubadouresque, a été très grande au Portugal. Soit qu'elle réveillât en nous des qualités non encore révélées, extériorisées, soit que (comme le prétend notre grand historien littéraire Theophilo Braga) elle ait été beaucoup moins importante, parce que cette poésie, apparue d'abord dans le noyau péninsulaire d'où est né le Portugal, a irradié jusqu'en Provence et en est revenue plus

forte et plus caractérisée, le fait est que, pendant le XIIIe et le XIVe siècles, la poésie troubadouresque se développe énormément au Portugal, sous l'influence de la littérature du midi de la France. Mais est-ce que cette influence a été complète, absolue ? Est-ce qu'elle nous a entièrement façonnés? En aucune façon. Certains poètes, des moindres, en tout cas, l'ont vraiment subie, comme d'autres subiront plus tard l'influence espagnole. Mais chez la plupart et, surtout, chez les meilleurs, notre *lyrisme* apparaît clairement, lyrisme que nous ne trouvons point chez les poètes provençaux de cette époque. En effet, Gaston Paris dit, en parlant de la poésie des troubadours français :

« L'amour y occupe toujours la place prépondérante, et c'est presque toujours un amour conventionnel, qui a ses règles et ses formules, comme la poésie qui lui sert d'expression, et la musique dont cette poésie est accompagnée. Les poètes adressent leurs hommages lyriques à des dames qui s'en font gloire, en sorte que la précaution obligatoire de ne les désigner que par un *senhal* convenu n'est le plus souvent qu'un jeu, comme d'ailleurs toute cette poésie. Il est convenu, entre autres choses, qu'un homme ne peut aimer qu'une femme mariée, généralement de plus haut rang que lui; et cela se comprend, étant donnée la nature de cet amour, fait tout entier de soumission et d'aspiration. On chante sa dame surtout pour être admiré des connaisseurs, et on la chante dans les formes voulues... »

Cette critique de Gaston Paris ne pourrait jamais être appliquée à la poésie portugaise du moyen âge. Il y a en elle, certes, de la soumission et une continuelle aspiration en face de la femme que le poète aime : mais ces deux sentiments ne proviennent jamais de la position sociale de celle-ci ; mais tout simplement de la nature de l'amour qu'on a pour elle, amour si grand qu'il se croit petit et sans valeur par égard à son inspiratrice. Les troubadours portugais ne se sont jamais préoccupés du rang de leur dame. Le roi D. Diniz, le plus grand poète de cette époque, semble même avoir choisi plusieurs de ses meilleures inspirations dans des sujets populaires. Il n'y a, chez lui, rien de convenu, rien d'artificiel. Voyons, par exemple, une de ses poésies. La traduction n'en peut donner le rythme, ni la beauté qui résulte de certains assemblages de mots. Mais elle vous donnera peut-être une *suggestion* des vers.

DIALOGUE

Oh! fleurs, fleurs du pin verdoyant
Pouvez-vous me donner des nouvelles de mon ami?
— Hélas, mon Dieu, où est-il?
Oh! fleurs, fleurs du vert rameau
Pouvez-vous me donner des nouvelles de mon aimé?
— Hélas, mon Dieu, où est-il?
Pouvez-vous me donner des nouvelles de mon ami,
De celui qui a trahi les serments qu'il m'a faits?
— Hélas, mon Dieu, où est-il?
Pouvez-vous me donner des nouvelles de mon aimé,
De celui qui a menti après avoir promis?
— Hélas, mon Dieu, où est-il?
« Vous nous demandez où est votre ami,
» Et nous vous dirons qu'il est bien vivant...
— Hélas, mon Dieu, où est-il?
» Vous nous demandez où est votre ami,
» Et nous vous dirons qu'il est bien portant...
— Hélas, mon Dieu, où est-il?
» Et nous vous dirons qu'il est bien vivant
» Et qu'il sera ici avant le délai fixé...
— Hélas, mon Dieu, où est-il?
» Et nous vous dirons qu'il se porte bien,
» Et qu'il sera avec vous avant la fin du délai... »
— Hélas, mon Dieu, où est-il?

Ce sont des vers d'une grande saveur populaire, simples, délicieux de fraîcheur ingénue. Mais ce n'est pas seulement l'émotion qui caractérise notre poésie troubadouresque.

Comme l'a fait justement remarquer le célèbre critique allemand *Wilhem Storck*, en parlant de la poésie primitive portugaise, il y a des différences essentielles de technique entre cette poésie et celle des autres nations à cette époque. Ainsi : l'emploi fréquent de l'assonance remplaçant la rime; la construction

simple de la strophe qui se réduit souvent à deux vers, quelquefois même à deux hémistiches, bien que nettement séparés tous les deux; et *surtout*, le parallélisme des idées qui se répètent, en général, dans deux strophes, uniquement différenciées par la rime ou par une légère variation de la phrase poétique, mais jamais essentiellement par le contenu. C'est ce qui arrive dans le «Dialogue» que je viens de transcrire. Il y a encore d'autres différences importantes, mais trop techniques pour qu'il vaille la peine de les détailler toutes.

Storck dira aussi : «ce genre de poésie est sans modèle et sans égale dans aucune littérature». Où trouverez-vous en effet, des poèmes, écrits au XIIIe siècle, dont le charme puisse égaler celui de cette petite composition :

« Dame dont le corps est svelte
Je suis né dans une terre de malheur.
Car je n'ai plus jamais perdu souci
Ni anxiété depuis que je vous ai vue...
Quelle terre de malheur, celle où je suis né,
— Madame — pour vous et pour moi.

Avec cette anxiété qui ne finira plus
Je suis né dans une terre de malheur...
Car je vous aime sans vouloir vous aimer
Et cela vous fait de la peine, à vous aussi.
Quelle terre de malheur, celle où je suis né
— Madame — pour vous et pour moi!

Hélas! captif et infortuné
Je suis né dans une terre de malheur,
Car j'ai toujours vainement cherché
Un bien que je n'ai jamais pu atteindre!
Quelle terre de malheur, celle où je suis né
— Madame — pour vous et pour moi!

Comment exprimer d'une façon plus délicate l'impossibilité et la profondeur d'un amour qui nous tient au cœur? Cette sorte de résignation, cette mélancolie fière qui n'est pas désespérée, mais qui aime plutôt ce qui la cause, — voilà des sentiments bien portugais que vous ne rencontrerez que difficilement chez les poètes contemporains des autres pays.

A titre de curiosité je vous traduirai encore une petite chanson de la même époque, où la mer a le rôle principal. Il y a en elle, comme en plusieurs autres, d'ailleurs, le germe de cette anxiété que nous aurons toujours en face de l'océan, anxiété triste ou héroïque, selon les cas :

Le roi du Portugal
A fait construire des barques,
Et dans ces barques il emmènera avec lui
— Ma fille — votre ami.

Le roi Portugais
A fait faire des barques.
Il emmènera avec lui dans ces barques
— Ma fille — votre ami.

Il a fait construire des barques
Et les a fait mettre à la mer,
Et dans ces barques il emmènera avec lui
— Ma fille — votre ami.

Il a fait faire des barques
Et les a mises à naviguer....
Et dans ces barques ira avec lui
— Ma fille — votre ami.

Ces poésies ont été choisies dans les deux principaux recueils de poésies portugaises du XIIe au XVe siècle. Je pense que leur lecture vous a démontré, mieux que mes affirmations ou mes explications ne pouvaient le faire, que nous n'avons jamais copié le conventionnalisme de la poésie provençale, que nous n'avons jamais adopté ses règles, plutôt sévères; et que notre émotion sincère, profonde, loyale, a toujours brisé les cadres étroits où la mode du temps voulait l'emprisonner.

Je dois aussi vous faire remarquer que nous n'avons pas eu au moyen âge, comme il est arrivé en France avec la *Chanson de Roland*, un poème épique où l'aspiration et le génie nationaux se fussent condensés. Il y a, certes, chez nous une grande quantité de chansons chevaleresques, de *chansons de geste;* mais leurs auteurs ne fesaient que se servir de sujets qui nous venaient du dehors. C'est

ainsi que la *Chanson de Roland* elle-même fait son apparition chez nous sous plusieurs *travestis*, plus ou moins intéressants. Et, s'il est certain que le célèbre roman de chevalerie *Amadis de Gaule* a été définitivement rédigé en prose par un portugais, Vasco de Lobeira (c'est un fait vérifié il y a très peu de temps) nous ne devons pas oublier que si le sujet n'était pas d'origine portugaise. La rédaction est certainement bien portugaise : Vasco de Lobeira a mis dans sa façon de parler de cet amour mystique d'un chevalier qui va combattre pour sa dame, tout le lyrisme de la race. Mais ce qui a été bien nôtre, à cette époque, c'est la poésie lyrique. Nous aurons un jour une épopée géniale; mais elle sera due à un élément spécial : à nos navigations; et elle sera encore, comme nous le verrons plus tard, une suite d'épisodes lyriques auxquels un même souffle épique donne de l'unité, et non une simple narration d'aventures héroïques.

« L'homme du moyen âge, affirme avec raison Brunetière, ne semble avoir pensé ou même senti qu'en corps, pour ainsi dire, et en groupe ou en troupe. Et ans doute, c'est ce qui explique la pau-eté de la veine lyrique au moyen âge ». oilà une expression, *pauvreté lyrique*, ui ne nous est pas applicable. Et dès u'il y a lyrisme, c'est-à-dire émotion rsonnelle, les formes d'expression se fférencient. C'est peut-être là le secret l'individualité de notre littérature; dividualité si profonde que même au IIIe siècle, avec des professeurs français seignant à la cour de nos rois, et une incesse française, elle s'est toujours firmée. Nous nous sommes maintenus ujours bien portugais, excepté au VIIIe siècle, où l'influence française us écrase absolument. Et un autre emple vous montrera encore notre iginalité, notre *imperméabilité* aux fluences étrangères, qui, laissant souvent leur empreinte chez nous, n'ont jamais pu changer notre façon d'être.

Il y a eu, en Europe, pendant le XVIe et le XVIIe siècles une production excessive de romans bucoliques. Ce fut la célèbre *Arcadie* de l'italien Sannazar qui détermina ce courant littéraire. Cette *Arcadie* — tous les critiques s'accordent à le dire — est une nouvelle sans naturel, sans simplicité, pleine de la plus désagréable affectation. Il semble qu'on ne devait pas s'attendre à cela, et que ce livre, dramatisant, sous des noms d'emprunt, la vie de son auteur, devait conserver, au moins, une certaine fraîcheur d'émotion. Mais on a même avancé que ce n'était pas une œuvre vraiment originale.

Cependant on l'a lue, on l'a imitée, ou imité les nouvelles espagnoles qui en sont dérivées. L'expression des sentiments prit alors une tournure absolument emphatique, conventionnelle. Un des plus grands écrivains et poètes espagnols de cette époque, Herrera, définissait le genre bucolique en ces termes :

« Sa matière, ce sont les faits et les œuvres des bergers, surtout leurs amours; mais des amours simples et sans dangers, sans mauvaises conséquences, non rendus funestes par la jalousie, ni tachés d'adultère; des luttes, des concurrences de rivaux, mais qui ne donnent jamais lieu à des morts ou à des effusions de sang; les cadeaux qu'ils font à leurs aimées n'ont qu'une valeur sentimentale, car ils leur envoient des pommes dorées, ou des tourterelles prises dans le nid : leurs mœurs sont celles de l'âge d'or; leur diction est correcte, simple, élégante; les sentiments affectueux et doux; les mots ont la saveur du langage campagnard, mais sans rudesse et non sans charme... »

Cette définition, contemporaine de la première période de la nouvelle bucolique, c'est-à-dire, de la période où elle conservait encore le plus de naturel compatible avec ce genre faux, nous prouve bien comme il était compliqué et artificiel. Ce qui n'a pas empêché, comme je l'ai dit, que l'influence de l'*Arcadie* n'ait été très grande, effaçant même quelque-

fois les caractères nationaux de certaines littératures. Chez nous, cependant elle a eu, au plus fort de son retentissement, un résultat assez imprévu : l'œuvre maîtresse du bucolisme portugais est un roman romantique, sentimental, vaguement champêtre par le décor, un roman qui n'est qu'une longue poésie écrite en prose rythmique, mélangée de quelques poésies ; un livre où vit, intensivement, tout le subjectivisme de la race. Son titre est ce mot *Saudades*, que j'ai essayé de définir précédemment. Son auteur est un poète, Bernardim Ribeiro. Son sujet est une mystérieuse histoire, où des bergers et des chevaliers apparaissent, qui ne nous intéressent pas beaucoup. Car, seule, l'aventure amoureuse nous retient. Et elle est tellement ingénue et touchante, tellement émue et passionnée, que le charme en est indicible. *J'en connais d'immortels qui sont de purs sanglots,* a dit Alfred de Musset ; tel est le livre de *Saudades*. Et pour vous donner un peu de sa suggestion je vais vous traduire une page, vous prévenant, toutefois, de l'impossibilité de bien exprimer en langue étrangère des images et des sentiments si fondamentalement portugais. C'est une jeune fille qui parle :

« Si ce livre se trouve un jour entre les mains de ceux qui sont naturellement joyeux, je les prie de ne pas le lire ; car leur vie, comme celle dont je vais raconter l'histoire, leur paraîtra immédiatement sujette à de mauvais changements, et leur plaisir de vivre deviendra alors moindre. Où que je serai, cela me ferait du mal ; car il me suffit d'être née pour mes malheurs, et je ne voudrais pour rien au monde causer celui des autres.

» Ceux qui sont déjà tristes peuvent lire ce livre : les hommes non, car il n'y en a plus qui soient tristes, depuis que les femmes ont appris la pitié. Les femmes, oui, parce que chez les hommes, il y a toujours de la cruauté. Mais ce n'est pas pour elles que je parle : leurs maux sont déjà si grands et si nombreux que la connaissance de ceux des autres ne peut leur apporter aucun réconfort, et je ne veux pas qu'en lisant mon livre elles s'attristent sans raison ; je leur demande, au contraire, de s'éloigner de lui, et de toutes les choses tristes ; car même en le faisant, elles auront peu de jours contents ; il en est ainsi ordonné par la mauvaise étoile sous laquelle elles sont nées.

» Il ne pouvait être écrit que pour une seule personne ; mais je n'ai rien su sur elle après que ses malheurs et les miens la firent partir vers de lointains pays, où je sais bien que, mort ou vivant, la terre le possède sans aucun plaisir pour lui.

» Mon seul amour véritable, qui vous a emmené si loin ? Vous et moi, nous étions habitués à passer ensemble nos deuils si grands, mais si petits en comparaison de ceux qui sont venus après. Lorsque vous êtes parti, la tristesse est arrivée tout de suite : il me semble qu'elle guettait votre départ pour venir...

» Et afin que tout me soit encore plus douloureux, je n'ai pas même cette consolation de savoir où vous êtes parti : si je le savais, mes yeux pourraient au moins se reposer en regardant du côté où vous demeurez maintenant... »

Et plus loin :

« Pauvre de moi qui vous parle et qui ne remarque même pas que le vent emporte mes paroles et que celui à qui je parle ne peut même entendre ce que je dis... »

Je sais que vous allez penser qu'un peuple, dont un tel morceau de prose poétique est si caractéristiquement national, n'est qu'un peuple d'amoureux. Ce qui est vrai, d'ailleurs. Pour nous, Portugais, l'amour est une chose sérieuse, profonde et grave. Rien de la galanterie française, de la présiosité italienne, et rien non plus, de sa jalousie, ni de la jalousie espagnole. Mais quelque chose de plus délicatement fort et intense. Un des personnages de Lope da Vega, le véritable créateur du théâtre espagnol, qui vécut au XVIe siècle, dit pour bien exprimer la profondeur de son amour : *J'ai une âme de portugais.* Et dans un livre d'un de nos plus grands romanciers au XIXe siècle, Camillo Castello Branco, l'écrivain qui le mieux a su comprendre et sentir la vie portugaise de son époque. nous trouvons une phrase qui exprime comme nulle autre notre façon d'aimer. C'est une jeune fille qui la dit à son fiancé : « Dis-moi que

tu m'aimes et tu auras dans tes bras une femme perdue, disant bien haut à tout le monde sa perdition comme si c'était son plus grand triomphe. » Elle nous semble naturelle, cette phrase,à nous,qui lui trouvons une saveur familière : elle est dans notre note, dans ce sens qu'elle résume l'intensité, la spontanéité et la sincérité de notre sentiment. Mais cet aveuglement, qu'on dirait, qui est souvent conscient, doit sembler tout-à-fait inexpliquable pour qui n'a pas vécu au Portugal et observé nos mœurs. Vous pouvez cependant vous rendre compte de la violence de notre amour, violence contenue mais irrépressible, en lisant les *Lettres d'une religieuse portugaise,* dont je ne vous lirai pas un extrait, parce qu'on vient d'en publier encore deux nouvelles éditions, et vous connaissez certainement le livre.Il a eu une grande influence sur la littérature française et on affirme même que ce n'est qu'après sa première édition, au XVII[e] siècle, que le genre épistolaire a commencé à avoir de la vogue en France.

Cette religieuse s'appelait *Sœur Marianne d'Alcoforado.* Ayant été la maîtresse d'un chevalier français qui était venu guerroyer au Portugal et qui l'abandonna, elle lui écrivit cinq admirables lettres qui sont de purs chefs-d'œuvres. En les lisant vous aurez bien l'impression d'une âme qui souffre énormément de son amour, mais qui, cependant, a du plaisir à souffrir, un plaisir presque mystique, de passion absorbante, qui est fière de sa folie et qui pourtant s'humilie, qui aime sa douleur, son désespoir, qui les voudrait plus grands et plus violents. Ce mysticisme transfigure et ennoblit la sensualité, presque brutale, que toutes les lettres dénoncent. Si je vous dis encore que l'expression de cet amour est toujours claire et limpide, terre-à-terre, pour ainsi dire, même aux moments de plus haut mysticisme, de la plus grande élévation et noblesse de sentiment — vous aurez à peu près une idée de la valeur des *Lettres d'une religieuse portugaise,* de leur beauté littéraire, et de la profondeur de leur émotion.

Eh ! bien, c'est une émotion semblable que nous aurons toujours en face de tout ce qui nous intéresse, de tout ce qui nous enthousiasme — et nous l'exprimerons toujours aussi simplement. Nous l'aurons, cette émotion, au XVI[e] siècle, devant la mer qui nous attire depuis longtemps et qui nous apporte des rêves de gloire et de conquête ; nous l'aurons au XIX[e] siècle, en aimant avidement et en défendant les nobles idées scientifiques ou humanitaires qui font le tour de l'Europe ; et c'est encore elle qui rend si profondément national notre idéalisme contemporain. Cette façon de sentir est notre plus grande qualité nationale — d'autres disent : notre plus grand défaut. Je pense que c'est une qualité : nous lui devons, à cette émotion perpétuellement vibrante, la possibilité et la faculté de n'être pas restés en arrière des autres peuples lorsque de mauvais gouvernements et l'éducation jésuitique voulaient nous empêcher de continuer notre évolution sociale ; car elle ne laissait pas éteindre en nous le sentiment de notre individualité. Et nous lui devons aussi toute l'originalité de notre littérature, puisque c'est elle qui produit notre *lyrisme,* dont l'existence et l'importance vous ont été démontrées, je crois, par les trois exemples que j'ai choisis dans notre histoire littéraire. Ce lyrisme atteint son expression la plus haute dans l'œuvre de notre grand poète national, de Camoens qui, poète épique, lyrique et dramatique, résume toute une littérature, comme l'a affirmé un critique étranger, et j'ajouterai : — toute une petite patrie, toute une grande et glorieuse nationalité.

JOAO DE BARROS.

Lettres italiennes.

LE THÉATRE ITALIEN CONTEMPORAIN. — SES AUTEURS ET SES MALHEURS. — PAOLO BUZZI : *Aeroplani*. — GIAN PIETRO LUCINI : *Carme di angoscia e di speranza*. (Poesia 1909).

Sans compter M. Gabriel d'Annunzio, dont le théatre voudrait avoir une signification idéale qui dépasse les bornes coutumières, M. E. A. Butti de Milan, est, après la mort de Giacosa, avec M. Roberto Bracco de Naples, l'écrivain de théâtre le plus considérable de l'Italie moderne, qui, peut-on bien le dire, n'est pas tout à fait dépourvue de dramaturges. M. Gerolamo Rovetta, Giannino Antona Traversi, Sabatino Lopez, Carlo Bertolazzi, Silvio Zambaldi, Marco Praga sont, désormais, les maîtres plus ou moins reconnus du théâtre italien d'aujourd'hui. Cela ne veut pas précisément dire, cependant, que l'Italie soit un pays riche en chefs-d'œuvre dramatiques. Au contraire, personne, parmi ces auteurs, n'a donné une œuvre qui puisse s'élever, de par son caractère éthique et esthétique, à la hauteur du *Lucifero* de M. E. A. Butti et de la *Piccola Fonte* de M. Roberto Bracco.

M. Marco Praga qui, tout à fait jeune, fut presque considéré comme un chef d'école et dont la renommée, pour des raisons presque étrangères à l'art (il est le Directeur fort bureaucratique de la Société des Auteurs Italiens) est toujours très répandue dans les théâtres d'Italie, depuis longtemps, se tait. De plus, son excessive imperfection d'écrivain nous empêche de le placer à côté de M. Butti et de M. Bracco.

M. E.-A. Butti, après avoir débuté avec des romans profonds tels que *L'Automa*, l'*Anima* et l'*Incantesimo*, se voua tout entier au théâtre : il y a vaincu en des batailles très nobles, touchant même aux triomphes avec *Corsa al Piaoere* et *Lucifero,* pour arriver à *Il Paese della Fortuna* représenté dernièrement à Turin et à Milan. Le succès de cette pièce n'a pas été complet. Au quatrième acte, à vrai dire, de très vives protestations ont éclaté. Mais l'œuvre, reproduisant le tableau tragi-comique de Montecarlo, dans son ensemble, est digne de l'écrivain qui sait toujours unir la science technique du théâtre à une haute noblesse de conception. Et la critique (pour ce qu'elle a de valeur en Italie), a reconnu, encore une fois, le grand mérite de cet écrivain milanais qui veut surtout porter sur les planches des fantômes et des actions humaines d'une grande signification.

A présent, M. Butti vient de donner le *Castello del Sogno*, un grand poème dramatique en vers, sur le type du *Faust* de Gœthe, ce qui nous prouve encore la grandeur habituelle de son inspiration : la valeur poétique de cette œuvre peut paraître douteuse. M. Butti en a publié autrefois les premiers fragments dans « Poesia », la grande revue internationale et futuriste dirigée à Milan par le poète Marinetti. Cependant ceux-ci, soit dit avec franchise, revélèrent, d'un coup sûr, la médiocrité du poète, si l'on entend par poète le musicien, presque fatidique, du Verbe. Des vers durs et plats ; des réminiscences excessives de thèmes classiques ou des non moins excessives nonchalances modernistes ; des images sans originalité ; des cadences très peu variées ; des mots et des accents dépourvus de cet indéfinissable esprit démoniaque qui révèle la grande poésie.

Mais le public italien, qui ne comprend pas encore grand chose de sa

poésie, pourra même être ébloui par cette composition théâtrale inusitée, comme il a été ébloui par une autre œuvre poétiquement insuffisante : la *Cena delle Beffe* de M. Sem Benelli. Celui-ci est un jeune écrivain doué de qualités fort peu extraordinaires. Après un volume de vers, médiocre : *Un figlio dei tempi* et une pièce tragique en vers : la *Maschera di Bruto* écrasée par l'inévitable réminiscence du *Lorenzaccio* de De Musset, M. Benelli vient d'obtenir un succès inouï sur les théâtres italiens avec cette *Cena delle Beffe*, un ragoût de la vie florentine medicéenne, manipulé avec de l'habileté cuisinière sur le réchaud des contes classiques de sa région (le poète est toscan), farcie de drogues tantôt grotesques et tantôt tragiques; le tout composé, évidemment, pour les goûts d'un public facile à se contenter. Ce sera grâce aux goûts grossiers de ce public que le poète pourra se populariser et s'acheter des chalets au bord de la mer.

Le haut théâtre italien, qui selon l'avis de beaucoup de penseurs n'existe pas encore, oscille donc aujourd'hui parmi les sublimes monstruosités de M. D'Annunzio et les grimaces acrobatiques de M. Benelli. Pour ceux qui aiment les spectacles de marionnettes et de mœurs anciennes, et pour ceux qui aiment les hommes en smoking et les femmes en décolleté, bien des auteurs de bonne volonté s'évertuent à leur servir chaque jour des plats plus ou moins savoureux. Mais il manque encore chez nous le grand athlète solitaire qui, au théâtre, évoquera, le Mystère du Phénomène humain, le Mystère divin aux yeux et à l'esprit de la foule attentive. Celui qui essaye, comme M. F.-T. Marinetti, un art révolutionnaire universel, doit faire ses comptes avec les plus terribles coalitions, parfois à coups de poing et d'épée, en une de ces batailles qui ont rendu célèbres les premières du *Roi Bombance* et des *Poupées électriques*.

PAOLO BUZZI.

—

Les *chants ailés* de Paolo Buzzi sont plus souples, et plus fermes en même temps que les aéroplanes imparfaits que nous avons vu évoluer, lourds, gauches, incertains et raides. Mais il ne faut pas chicaner à propos d'un titre : la préface de F. T. Marinetti, nouvelle proclamation futuriste, est, pour le livre de Buzzi, une étiquette plus insistante et plus significative. Elle nous fait croire que Buzzi, se range parmi les *futuristes* : soit. J'avoue ne pas percevoir la nécessité du programme précis que le préfacier expose éloquemment. L'école nouvelle serait-elle la première à exprimer l'idéal de l'homme de l'avenir, à chanter l'espoir toujours renaissant d'un monde plus grandiose ? ou bien, sa volonté de créer va-t-elle se borner à la recherche de formes nouvelles ? Se laissera-t-elle tromper par l'illusion de la nouveauté, lorsqu'elle aura parlé chimie ou évoqué l'automobile, la machine à voler, le funiculaire, « qui chante parmi » les mille fleurs alpestres et les pine- » raies lugubres, pareil à une berceuse » aux vocables romanches... ? » Et cependant combien peu importe le futurisme ou l'archaïsme du héros et du décor, à côté du vol libre de la pensée !

Hâtons-nous de dire que l'originalité de P. Buzzi ne témoigne pas de cette conception mesquine. Il prend du critérium futuriste ce qui s'y trouve de plus clair et de plus louable : Nous enseignons aujourd'hui, dit F. T. Marinetti, « l'héroïsme méthodique et quotidien, le goût de la désespérance, par laquelle le cœur donne tout son rendement, l'habitude de l'enthousiasme, l'abandon au vertige. »

Et, dès l'*Hymne à la Guerre* qui

commence le volume, le fougue sonore et l'élan vigoureux du poète, nous prouvent qu'il possède les qualités indispensables à la réalisation d'un bel idéal, fermé aux petits poètes :

Etre comme le Dieu, meurtrier!
Briser, détruire, de près et de loin!
Donnez-moi la mitrailleuse parfaite de l'avenir,
Ou les dix mille épées brandies par les bras
|romains!

Au reste, la psychologie de P. Buzzi est facile à fixer par quelques citations rapides.

Le poète est l'exilé qui cherche l'aire lointaine,
[sans limite,
Pour y fonder sa Métropole de Visions et son
[Empire.

Ce rêve poétique de P. Buzzi, — la vie libre et forte — surgit à chaque page du livre :

Je cherche à boire le charme divin, l'électrisation
Du vol, du heurt, du bruit qui m'emplit de musi-
[que les sens.

Et ce sont là les aéroplanes de sa pensée grosse d'espoirs et d'énergies; mais ce « songe d'étoiles » et le présent odieux se disputent l'âme du poète :

Je crois un peu au Dragon, un peu au Dieu encore.... je ne sais; sur mon âme toujours poussent le bon et le mauvais champignon, la Gloire et la Peur.

L'atavisme, le poids du passé retardent la libération :

Moi, vieillard maigriot, âme de mille siècles,
Corrompue, amère, lasse,
Dans un corps — encore — d'éphèbe. —
.... Je retournerai dans la prison puissante,
Où je commande
Et suis commandé :
Je débriderai, de rage, mes poulains idéaux,
Sur la piste du rêve, le cœur mort au soir las...
.... Je suis un très pauvre fils de civilisé,
Qui adore la barbarie.

Souvent, en effet, les aspirations grandioses délaissent P. Buzzi et font place à un sentiment plus délicat, mélange de mélancolie romantique et de réalisme l'observation pittoresque. Tels sont s *Petits poèmes rustiques de vérité*, où forme toute moderne encore, a des co leurs moins vives et un dessin plus préci

A ces charmants tableaux il faut com parer deux odes à la nature : *A la Co line bachique* et *Symphonie de l'Eng dine*. Ici les images les plus brillantes les plus neuves célèbrent le délire de couleur :

« C'est le règne des luxures ophtalmique l'ivresse de l'espace et du soleil. »

Personnellement, et les raisons e importent peu, ce sont ces chants d peinture lyrique que je préfère en l'œu vre si puissante du poète milanais. Ma je ne doute pas qu'il n'ait mis davantag de son âme ardente dans le *Dithyramb napolitain*, — à la gloire de la pu poésie, — et surtout dans l'*Epitaphe pr lixe milanaise*. Buzzi a, des satiriques, belle violence et la volupté de la haine

Je te hais, Milan, mère des grasses laiteries
Où la plus belle chose est l'étable au fumier
[plus pourri.
Je n'interroge pas, parmi les brouillards et l
[fumé
Les siècles de ta grandeur bourgeoise...
A Monza, on vendrait comme un chapeau
La Couronne de Fer;
A Lodi, un fromage frais vaut plus que la mémoi
De Bonaparte passé sur le pont;
A Magenta, la rizière mord les belles jambes nu
Des filles face à l'Ossuaire qui ricane...
Brûle! sur tes cendres se dressera peut-être u
[jour la cité futur
La première ville de fer italienne
La force de l'Italie,

qui travaille face à l'univers, et régé nèrera les muscles, les conscience l'idéal :

Que les poètes, sur les cent pyramides chante
[hau
La force du Futur, la nouvelle Raison de l'Ital
Ressurgie de ses décombres pestilentiels
Et de ses funestes cohues lascives!
Tes feux funéraires, ô Sicile,

Tes délires musicaux, ô Naples,
Tes mélancolies divines, ô Rome,
Tes luxures tacites, ô Venise !
Convergent à cette Babylone éclatante du Nord.

Les vers de P. Buzzi, harmonieux parfois, et parfois durs et sonnants comme des coups de marteau, n'avaient donc guère besoin de programme : et son esprit sincèrement vibrant, enthousiaste, ennemi de la laideur, atteint au seul but de tout poète, la Beauté.

* * *

Cet enthousiasme, au contraire, fait un peu défaut dans le petit volume — également édité par la revue *Poesia* — où Gian Pietro Lucini, en ses *Carme di Angoscia e di Speranza,* chante les désastres de Sicile et de Calabre. Le sujet, certes, prête moins aux envolées lyriques : mais il me semble que les beaux vers du poète finissent par lasser à cause de leur uniformité de sens et d'expression, et deviennent une monotone complainte. A vrai dire, comment juger d'un talent sur un morceau aussi court et où les vers sonores sont nombreux, mais assourdis par la phrase un peu longue, et touffue. A la fin du poème, cependant, la voix s'élève pour clamer l'espoir :

Italie, amour et douleur ..., elle est muscle,
Elle est chair saignante ; . . Race grande
D'Italie, trésor inépuisé, Frères, travaillons !

On sent là que le poète vaut mieux que le thème qu'il a choisi.

FERNAND VELLUT.

Petite chronique.

Notre prochain Samedi *est fixé au 26 février, à 8 heures du soir, au local de la Fédération post-scolaire de Saint-Gilles, parvis Saint-Gilles, 1.*

*Au programme : Lecture dialoguée d'un acte inédit tiré de l'*Hallali, *de Camille Lemonnier, avec le concours de M*me *Derboven, du théâtre royal du Parc, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles.*

Rappelons que Nos Samedis *sont publics et que nous adressons des invitations aux personnes qu'on voudrait bien nous signaler.*

Lettres portugaises. — L'étude que M. João de Barros nous donne dans ce numéro sur le *lyrisme portugais* est une introduction aux chroniques qu'il nous fera l'honneur de nous envoyer, dans la suite, sur la *littérature portugaise contemporaine.*

Nous remercions de tout cœur notre éminent confrère.

—

Livres nouveaux annoncés. — *Chansons pour Loulou,* une plaquette de vers de C. Mathy. La *Cariatide*, pièce en trois actes, de Gaston Heux.

—

Expositions. — Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira au début de mars au Musée de peinture moderne de Bruxelles. Son programme, strictement limitatif,

retracera dans quelques-unes de ses expressions caractéristiques l'évolution du Paysage moderne en Belgique et en France. Un choix d'estampes empruntées à l'œuvre des principaux paysagistes du Japon complétera la partie rétrospective de l'exposition. En outre, la mémoire du sculpteur Alexandre Charpentier, mort l'année dernière, y sera évoquée par un ensemble de médailles, de bas-reliefs, de figures et d'objets d'art appartenant aux galeries de l'État et à des collections particulières.

Bruxelles. — 1er mai-15 novembre. Exposition internationale des Beaux-Arts, au Palais du Cinquantenaire. — Février. Exposition d'œuvres du dessinateur Jean Droit à la Galerie du Roi.

Paris. — Février. Septième Salon de l'Ecole française au Grand Palais des Champs-Elysées. — 15 avril-30 juin. Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, au Grand Palais. — 1er mai-30 juin. Exposition de la Société des Artistes français, au Grand Palais des Champs-Elysées.

Lyon. — 17 février-17 avril. 23me Exposition annuelle de la Société lyonnaise des Beaux-Arts (Palais municipal). Renseignements chez le secrétaire de l'Exposition, rue Confort, 24, à Lyon.

Nice. — Février. 22e Exposition internationale de peinture et de sculpture.

Cannes. — 10 février-10 mars. 8e Exposition internationale des Beaux-Arts. Renseignements au secrétariat général, 9, rue Bossu, Cannes.

Monte-Carlo. — Janvier à octobre. 18e Exposition internationale des Beaux-Arts de la principauté de Monaco.

Rome. — Février-31 octobre. Exposition internationale des Beaux-Arts. Renseignements à l'Administration des Beaux-Arts, rue Beyaert.

Venise. — 22 avril-31 octobre. Exp sition internationale des Beaux-Arts.

Buenos-Ayres. — 25 mai-30 septemb Exposition internationale des Beau Arts à l'occasion du centenaire de l'In pendance Argentine. S'adresser au dép tement des Beaux-Arts.

Santiago. — Septembre. Expositi internationale des Beaux-Arts à l'oc sion du premier centenaire de l'In pendance nationale.

—

Un Square Paul Verlaine deva la Prison de Mons. — La *Soci Nouvelle* a pris l'initiative d'une pétiti demandant à la ville de Mons de don le nom de Paul Verlaine au square qui trouve devant la prison où fut éc *Sagesse.*

—

Concerts Durant. — La deuxièn séance des instruments anciens de Pa remise pour cause de deuil national, pourra avoir lieu avant le mois de m prochain.

—

L'Ecrin. — Dans la *Belgique artis que et littéraire*, p. 194 (février 19 ligne 20, de Sylvain Bonmariage :

« La pensée de mon ami devait s'éga *hors du siècle* à cette instant mémorab car en entendant ces mots *âme belge* lorgnon lui tomba du nez...

» Qu'avez-vous donc ? me demand t-il en les ramassant, voulez-vous un p de *fleur d'oranger ?* »...

En *les* ramassant ! Est-ce que le n de Giraud était tombé avec son lorgn en *cette* instant ? Pauvre Giraud !

Dans *En France*, le roman des frèr Marius-Ary Leblond, lauréats, pour 19 du prix Goncourt :

« *Puis il regarda, avec le besoin s'oublier dans la nuit.* »

S'oublier ?... Soyons discrets.

Maurice Wilmotte.

On vient de célébrer par une fête rillante qui rassembla, autour d'une ıble de banquet, l'élite du monde intel- ɛctuel belge, le 25[e] anniversaire d'en- ɜignement de Maurice Wilmotte.)'enseignement? Est-ce assez dire, et e faut-il pas ajouter de luttes, de ombats, de propagande, d'apostolat?

M. Wilmotte a publié, il n'y a pas ɔngtemps, un livre où, étudiant l'œuvre 'Emile de Laveleye, d'Agénor de ;asparin et d'Emile Faguet, il a inscrit e titre : Trois Semeurs d'Idée. A vrai ire, à ces trois semeurs d'idées, il con- iendrait d'en joindre un quatrième : 'est lui-même.

Ceux qui, avec dédain parfois, ont ffecté de ne voir en lui que le philolo- ue, ignorent combien sa science est ɔuriante, aisée, perspicace, mobile et ive. Ah! s'ils avaient entendu les elles leçons de Liége, où, au-dessus es vilains bancs noirs de la Faculté es Lettres, il répandait, comme une ɔsée sur les esprits, ses idées délicates ɪr l'amour courtois au moyen âge, sur ı femme chez Chrestien de Troyes, sur ı sensibilité de Racine, annonçant déjà elle plus exaspérée de Rousseau. Et le este menu et fin, soulignant tout cela ɜmblait se poser sur les poèmes comme ɪr des fleurs pour les ouvrir. Les yeux es auditeurs s'éveillaient sous les re- ards brillants qui souriaient derrière le ince-nez, ironiques parfois, souvent ttendris, car Maurice Wilmotte aime ɘs œuvres qu'il commente et ceux à ui il les révèle.

Puis, l'instant d'après, une remarque hilologique, utile pour établir un clas- ɜment de manuscrits, et nous étions ımenés à la science.

Peu d'hommes rassemblent en eux ette double faculté de pouvoir révéler art et enseigner la doctrine.

Il semble que le philologue dont M. Wilmotte, au banquet du 12 février, tentait la réhabilitation puisse seul réa- liser ce prodige. Renan l'a montré et, avant lui, les grands érudits de la Renaissance : Pétrarque, Boccace, Erasme... La science, analysant les formes du langage et ses transforma- tions par des méthodes qui se rappro- chent de celle de la physiologie et des sciences naturelles, doit nous conduire de la Lettre à l'Esprit. Elle établit par des comparaisons de manuscrits et des textes contemporains la véritable Lettre pour arriver au véritable Esprit. Si elle s'attarde à de minutieux examens de phonèmes, c'est pour fixer plus exacte- ment le dialecte d'une œuvre et aider à la comprendre mieux en la situant dans le temps et dans l'espace.

N'est-ce pas ainsi que M. Wilmotte put restituer au Hainaut cette chante- fable d'Aucassin et Nicolette d'une si malicieuse naïveté, qui apparaît comme un petit Don Quichotte, léger et subtil où le bourgeois picard raille les amours courtoises et les aventures chevaleres- ques.

Les origines et l'éducation de Maurice Wilmotte expliquent assez bien la dou- ble tendance qui se fit jour en lui.

Il aime à rappeler sa grand'mère fran- çaise, fille d'un officier de Napoléon et qui « avait le siècle ». Elle transmit à sa fille et par elle à son petit-fils cette élégance, cette indépendance d'esprit, cette finesse critique du XVIII[e] siècle. Aussi n'est-ce pas merveille, si né en 1861, le futur professeur fit ses pre- mières lectures et ses premières dictées dans Voltaire. Il est resté beaucoup du voltairien en lui. Mais par son père, fils d'un chaudronnier, batteur de cui- vre, qui avait fait son chef-d'œuvre, il est de vieille souche liégeoise et il se

sentira toujours de profondes sympathies pour ce peuple dont, en un bon livre « Le Wallon », il glorifiera la langue dans le passé et le présent.

Après des études de droit, quelconques, mais de solides études classiques, il continuait à se passionner pour la littérature française et se rendit à Paris dans un but assez vague : apprendre à y lire les vieux textes. G. Paris, qui l'aima beaucoup, s'intéressa à lui ; P. Meyer, Arsène Darmesteter l'initièrent à la langue du moyen âge. Mais leurs cours ne suffisaient pas à cette activité impatiente. Il suivait aussi ceux de Taine et ce fut une joie dans les cénacles universitaires (on s'en souvient encore ici) lorsque Taine, ayant dénié aux Flamands tout génie littéraire, s'attira du jeune étudiant belge une réponse qui devait avoir quelque éloquence, puisque le grand philosophe ne dédaigna pas d'y répondre. Par la coupable et trop modeste négligence de M. Wilmotte, cette lettre n'a pas pris place dans la correspondance de Taine. Elle a été publiée cependant dans la « revue wallonne » de 1893, Taine y écrivait notamment ceci :

« J'aurais voulu dire ce que je pense de votre littérature nouvelle, de M. Camille Lemonnier qui est un véritable écrivain et un narrateur de premier ordre, de plusieurs jeunes poètes qui ont formé leur style d'après Adrien Brauwer et Jordaens. Pour Conscience, je l'ai lu et j'avoue que je trouve son talent médiocre. Peut-être suis-je gâté là-dessus par les habitudes parisiennes; ce que nous entendons par le style, me semble manquer partout, dans toutes les proses contemporaines, excepté en Angleterre, en France et chez le Russe Tourgueneff. Par style nous entendons le choix des mots et le tour des phrases ; à nos yeux, c'est là la marque sensible d'un écrivain; on le reconnaît et on le nomme à l'instant sur trois lignes de lui non signées, comme sur une seule figure on nomme à l'instant un véritable peintre. »

Après l'université française, M. Wilmotte voulut connaître l'Allemagne. Il suivit les cours du célèbre romaniste allemand Suchier, à Halle, et celui-c écrivait récemment qu'il était fier d voir M. Wilmotte le considérer comm son maître. Cette sympathie du savan allemand s'est marquée par sa collabo ration aux « Mélanges Wilmotte » œu vre collective dédiée par des savants d tous les pays : Monod, Lanson, Lefranc Bédier, Novati, Menendez Pidal, Sten gel, Wahlund, etc., etc., au maître lié geois. (1)

Ayant quitté Halle, il visita Berli où enseignait Tobler, le meilleur con naisseur de la syntaxe de l'ancien fran çais, et Bonn, où Förster continuait l tradition de Diez, le père de la Philo logie romane. M. Wilmotte refusa u lectorat à Bonn : il préféra enseigner l'école normale des Humanités de Liég où il fut nommé officieusement par un lettre de Van Humbeek en 1884, offi ciellement en 1885.

C'est à l'école du jeune maître que s formèrent notamment Auguste Doutre pont, son collègue à l'Université d Liége, wallonisant distingué, et George Doutrepont, professeur à l'Université d Louvain, à qui l'on doit une savante his toire de la Littérature française en Be gique à l'époque des ducs de Bourgogne

Lui-même cependant ne cessait d rassembler des notes et publiait de 188 à 1890 ses Essais de dialectologie wa lonne, première et seule tentative d classification des dialectes wallons a moyen âge; en même temps d'autre études parues dans la Revue des Pato gallo-romans tentaient de tracer de limites plus précises encore dans le pré sent.

M. Wilmotte fut donc un des précu seurs de cette géographie linguistiqu dont l'atlas de Gillieron devait deven le monument et il ouvrait la voie au vaillants travailleurs Feller, Haust, Dou

(1) Paris, Champion 1910 : 2 vol. in-8°.

:repont qui, actuellement, à la Société le Littérature wallonne travaillent à explorer le domaine wallon et à faire le grand dictionnaire de la langue wal-onne.

Mais la littérature n'avait pas pour cela cessé de préoccuper le jeune pro-fesseur. Après la suppression de l'école normale des Humanités et son passage à l'Université à la section du doctorat en Philosophie et Lettres consacrée à la philologie romane, il retourna à la litté-rature. Ce n'est pas qu'on lui eût accordé quelque grand cours dépassant l'audi-toire restreint de la section. Le ministre avait dit : « Il n'est pas possible d'étendre le cercle d'influence de M. Wilmotte. » Celui-ci se dédommagea en promenant une élite d'élèves attentifs et charmés à travers tous les siècles de la littérature.

Et c'est ainsi qu'il put écrire ses « *Études critiques sur la tradition litté-raire en France* » où l'évolution d'un thème lyrique ou d'un genre est esquis-sée depuis le XII[e] siècle jusqu'à nos jours sans omettre un seul stade intermé-diaire. Lui seul est assez familier avec tous les siècles pour pouvoir accomplir ce tour de force.

En même temps, ne se désintéressant d'aucun aspect de la pensée contempo-raine et de la pensée belge en particulier, dont il fut lui-même un des représen-tants marquants, il donnait ses conclu-sions dans un livre large et compréhen-sif : la *Belgique morale et politique* où, suivant un mot d'Emile Vandervelde, « il se montrait aussi sévère pour ses amis qu'indulgent pour ses ennemis. »

Ce n'était pas assez : M. Wilmotte, conscient de l'importance de la culture française en Belgique et dans le monde, et ayant eu à présider un congrès de la langue française à Liége en 1905, se donna corps et âme à cette œuvre nou-velle : la propagation de la langue fran-çaise dans le monde.

Un second congrès tenu à Arlon, en 1909, vint préciser la portée du mouve-ment. Les associations fondées à Liége, à Bruxelles, à Arlon, à Luxembourg, à Maestricht multiplièrent l'action de l'ini-tiateur, qui alla lui-même faire une reten-tissante campagne en Orient « pour ce souverain sans sceptre ni couronne qui s'appelle le génie français » comme a dit H. Potez.

Dans une revue comme celle-ci, ce qu'il importe de souligner encore, c'est la profonde sympathie du critique pour tout ce que les lettres belges produisirent de meilleur. Aucun fétichisme pour les autorités, mais, avec une sincère admira-tion pour les génies consacrés, les Verhaeren, les Maeterlinck, les Lemon-nier, les Giraud, etc., une attention tou-jours bienveillante pour les jeunes, ceux qui seront les gloires de demain.

Mais Verhaeren a mieux exprimé cela que personne ne pourrait le faire dans une lettre qui fut lue aux applaudisse-ments de tous, le 12 février :

« Je me récuse pour juger le savant
» mais j'estime que le critique littéraire
» est d'une perspicacité vive, d'un juge-
» ment sûr et étendu et d'un goût ferme.
» Et à tant de qualités foncières s'ajoute
» l'ardeur des découvertes et la sympa-
» thie pour ce qui éclora demain. Je
» dois à Maurice Wilmotte beaucoup et
» j'aime à lui témoigner, devant tous ses
» amis réunis ce soir, ma reconnaissance
» ardente et mon amitié solide. »

Si long qu'il soit, cet article a pu à peine esquisser cette vie si chargée de faits et d'œuvres ; on a négligé le confé-rencier et l'improvisateur à la parole spirituelle et légère, qui égratigne en flattant, le polémiste agressif et mordant, dont l'éloge a par là même plus de prix (et je sais des écrivains français qui y sont plus sensibles qu'à tout autre), l'homme dont l'intimité est exquise et charmante, le plus fin causeur qui fût

jamais, l'ami enfin, le plus chaud et le plus dévoué quand il aime et c'est à celui-ci surtout que nous voudrions souhaiter, en terminant, de fêter, après cinc lustres encore, de glorieuses noces d'o avec la science et les lettres.

GUSTAVE COHEN.

Le mystère.

CONTE

Les gens qui avaient échangé, pendant le jour, quelques paroles entrecoupées de silences profonds, frissonnèrent quand vint le soir.

— Vous irez?

— Nous irons, mais oui, nous irons!

On était à cette époque de l'année où l'automne pourrissant donne aux marais des teintes orangées, d'autant plus vives que le ciel est plus bas.

— Hier, il y avait trois cents personnes!

— On l'a entendu?

— Tout le monde l'a entendu!

Et voilà que les vieux souvenirs hantaient les vieilles cervelles. La jeunesse d'aujourd'hui n'interroge pas, comme les anciens, l'énigme que l'ombre apporte avec le vent dans chaque coin de la contrée. Les jeunes n'entendent plus, ils ne voient plus ce que percevaient les ancêtres. Qui donc, des générations actuelles, a jamais ouï dans les branches des chênes les musiques mélodieuses des chattes enchantées, réunies en une bande ailée? On oublie les morts qui hurlaient jadis, au cœur des sapinières où le prêtre, prenant la défense des vivants harcelés par les spectres, avait forcé les âmes torturées à séjourner jusqu'après l'expiation de leurs fautes.

Ces temps reviendraient-ils maintenant?

* * *

L'heure grise du crépuscule choit dans les ténèbres absolues. Depuis que les nuages ont envahi le ciel, il y a une rumeur de tempête au bout de l'horizon. Parfois, les paysans qui rentrent chez eux, préoccupés, inquiets, nerveux, sentent sur leur visage des gouttes de pluie; ils enfoncent dans l'air mou de la nuit, et le vent, par saccades, par à-coups pesants, passe sous le ciel fermé.

Les lumières, aux fenêtres des cabanes, révèlent, çà et là, le chemin du village, le chemin caillouté et son accotement sablonneux. L'obscurité est plus dense après cette éclaircie, comme aussi après que l'on a regardé, au loin, les vitres jaunes et brillantes des maisonnettes perdues dans la plaine.

Quand huit heures sonnèrent derrière les auvents du clocher invisible, on entendit des portes qui s'ouvraient. Un long moment s'écoula avant que le murmure des voix et le glissement des pas sur la route s'étouffassent dans le soir compact. Chacun hésitait à partir le premier, et d'autres portes grinçaient. Tout le village fut prêt pour l'aventure. Sans savoir vers quel prodige ils allaient, des rustres s'étaient mis inconsciemment en marche ils furent suivis; il en vint de chaque chaume, de chaque abri où les lampes s'éteignaient, où le silence et le vide s'installaient près de l'âtre.

La foule avançait et toujours les paroles étaient basses. On se reconnaissait pourtant; quelques-uns se cherchaient, se devinaient. Il y avait des traînards qui s'attardaient dans l'ombre complice. Des garçons et des filles enlacés sentaient leur cœur battre de crainte, mais leurs lèvres se touchaient. Le vent grondait lointai

nement, il ne balayait plus le sol, on l'en-
:endait là-haut, près des nuages qui
levaient remplir le ciel, et la foule mar-
chait, silencieuse, oppressée, et des
amants vivaient dans le rêve mêlé à la
réalité.

Lorsque les paysans approchèrent des *Bangen*, qui sont de grands marais serrés entre des collines plantées de sapins, lorsque se pressentit l'espace de ciel au-dessus des eaux fangeuses, si profondes à dix mètres de la route, si perfides, que le pays dénomma ces roseaux les *Judas*, lorsque les paysans furent devant le marécage, ils s'arrê-tèrent; les gens qui formaient le premier rang cherchèrent à reculer, mais derrière eux la foule devenait impénétrable. Le silence parut une chose tangible, il rem-plissait l'étendue noire comprise entre es bourbes et le firmament sans étoiles. Si des amoureux se tenaient encore par a main, ils sentirent leurs doigts trem-bler. Et ce qui devait arriver, ce qui était arrivé la veille, l'avant-veille, ce qui troublait la région, dominait les campa-gnes, et multipliait les craintes et les angoisses, se réalisa de nouveau.

Une voix cria; elle était rauque, elle était affreuse. Elle vint du bout du maré-cage, elle monta dans le ciel, on l'enten-dit au ras des roseaux. Elle fut à droite, elle fut à gauche. Un instant elle passa si près de la foule, que les rustres épou-vantés hurlèrent et que leurs clameurs couvrirent la plainte mystérieuse, les pleurs, les grincements de l'au-delà, cette voix enfin, qui, pareille à un oiseau de nuit, semblait avoir des ailes, et qui agi-tait le Mystère, le redoutable et redouté Mystère, comme jadis, au temps où les ancêtres étaient enfants.

Ils demeurèrent tous longtemps, long-temps, retombés dans le vide de leurs âmes, les paysans apeurés. Quand la soli-tude redevint vraiment la solitude, sans le trouble de ce cri surnaturel, ils parti-rent comme ils étaient venus. Leurs paroles et leurs pas faisaient à peine une rumeur vague, pareille à celle du vent qui glissait haut dans le ciel, sous les nuages pesants.

*
* *

Hari, le galant avéré d'Anne-Mie, accompagnait la jeune fille. Il ne l'enla-çait plus, parce que le grand Pol marchait à côté d'elle. Tous trois étaient seuls à oublier le cri tragique de la nuit.

Elle pensait : Pol, qui ne se souciait plus de moi, voudrait-il me reprendre, et, s'il le veut, abandonnerai-je Hari?

Hari, d'humeur peu endurante, serrait les poings, et se promettait de couper court à toute entreprise, dût-il employer la force.

Le grand Pol s'avouait qu'Anne-Mie était tentante, et il se trouvait libre, ayant couru les kermesses sans fixer son choix. Somme toute, l'ancienne amie restait la meilleure aubaine du pays.

Pol se rapprocha d'Anne-Mie de façon à frôler son bras; la fille appuya du côté d'Hari, qui, devinant le manège, repoussa brusquement Anne-Mie et en même temps l'intrus.

— Et pourtant vous n'avez pas bu? dit, avec impertinence, le grand Pol, bousculé, à son compagnon de route.

Sourdement, roulant les mots dans son gosier, Hari menaça :

— Ceux qui me barrent le chemin s'en repentissent!

L'emprise de la nuit fut peut-être la plus forte en cet instant. L'ombre s'im-posa-t-elle à leurs rancunes? Mais ils se turent, mais ils furent pareils à tout le village, et minuit ébranlant le clocher, quand ils atteignirent l'agglomération paysanne, les douze coups de l'heure tombèrent comme au fond d'un puits, dans le noir et dans l'inconnu.

*
* *

Pol a retrouvé sa place dans le cœur d'Anne-Mie!

Cette pensée meurtrit le front et la poitrine d'Hari. Il a vu la belle, il a vu le rival, qui sortaient du bois de l'Eglise. Elle s'échappait furtivement du côté du village, et Hari, mordu par le soupçon, avait contourné les halliers, et il aperçut Pol qui, à longues enjambées, disparaissait dans les bruyères.

Il n'avait pas bondi après lui. La haine, qui le serrait de son étau, l'empêchait de rejoindre ce misérable. Il se composa un visage tranquille pour reparaître au milieu des siens. Ses sourcils très épais qui se rejoignaient souvent, au-dessus de ses yeux bruns, eussent révélé son agitation intérieure; des fois, il passait la main dans ses cheveux crépus avec un geste résolu, et pourtant ses grosses lèvres se forçaient au sourire et montraient ses dents blanches.

Il s'absorba avec ses frères, pendant le repas de midi, dans l'interrogation sempiternelle, dans l'énigme insoluble, qui se levait, chaque nuit, des *Bangen* fangeux.

L'après-dînée, il eut le courage de s'astreindre à des mots joyeux en rencontrant Anne-Mie, tandis que son cœur saignait sa peine; ils s'entretinrent, les yeux dans les yeux, et, lentement, la passion glissa de nouveau dans ses veines.

Hari s'interrogeait maintenant sans trêve et il se défiait de ses propres soupçons. Toute la journée fut pleine pour lui d'appréhensions et d'espoirs, de doutes repoussés et de confiances appelées.

Il parvint à se persuader que sa jalousie était vaine, et, dans les ténèbres, sur la route des marais, il retrouva l'oubli contre le cœur d'Anne-Mie. On marchait cependant vers les bas-fonds hantés.

La voix avait poussé une plainte éperdue ce soir-là, pareille à l'appel d'un homme en danger.

Alors un sentiment étrange bouleversa la conscience d'Hari; il se sign dans un grand geste, il gémit comme u enfant, et sa compagne s'effrayant plu de son émotion que du prodige de l'om bre, il la supplia de se taire.

Malgré les feux du ciel illimité, malgr la douceur des constellations, dans cett nuit si différente des autres nuits, il n toucha plus, jusqu'au village, la main d son amie.

Elle craignit qu'il ne connût la vérité

*
* *

Cette vérité, chacun la savait! Anne Mie, jolie, convoitée pour l'éclat de se yeux, pour sa bouche rouge et sa taill ferme, était devenue semblable au femmes qui allument les convoitises afi d'y répondre. Elle était devenue la fill facile, la paysanne d'amour, celle don rêvent les gars roux, avec la courte visièr de leur casquette sur leur regard obstiné celle en l'honneur de qui galopent leur jambes nerveuses dans les grègues d velours fauve. Qui sait, le sarrau ble d'un villageois rassis se serait peut-êtr enflammé à ce contact, comme le vesto collant des jeunes rustres? Ah! quand l cabaret mauvais, l'antre dénoncé par l prêtre, s'allumait de rouge au fond d'u soir dominical, et que la musique rauqu soulevait les danseurs, elle passait d l'un à l'autre, les yeux mi-fermés, l bouche entr'ouverte, frémissante et trou blante. Mais Pol la gardait le plus long temps contre lui. Et, par la porte d bouge, qui tournait un instant et coulai sa lumière dans la campagne, Hari enfin averti, enfin convaincu, buvait s honte, se saoulait de rancœur, et l'aimai jusqu'à en pleurer...

Une fois, Pol était sorti et il jetait der rière l'amant des mots de risée, des mot de mépris, qui rejoignaient le malheu reux dans sa fuite.

Tous ces gaillards bravaient somm toute le ciel ou l'enfer, car savait-on d

uelles profondeurs venait la plainte du ays, la détresse des marais, le frisson es eaux pourries, que leur ivresse ou- liait et méprisait peut-être?

Hari qui avait perdu la force de se enger, lui si prompt jadis aux repré- ailles, au châtiment de ceux qui eussent ntravé un instant son action, Hari entait que ses forces étaient à la merci 'une autre puissance.

Quand Anne-Mie daignait y consentir, lui tendait les bras, et lorque la belle le epoussait, sa bouche se contractait et ardait sa plainte.

***

Voici le ciel noir, la nuit lourde, et le oyage inquiet vers les *Bangen*, enfouis ans l'ombre impénétrable. Ils sont noins nombreux, les rustres. Depuis uinze jours — déjà — le cri monte et se neurt, et beaucoup ont renoncé à ques- ionner le Mystère.

Ce soir, après une courte attente, le cri part du fond des marais. Il est lointain encore; il approche.

Hari et Anne-Mie se tiennent à l'écart. Pol est venu les rejoindre. Ils écoutent, ils écarquillent les yeux.

Le cri se fait pressant, il appelle, il devient humain.

Hari, la peau moite, le cœur fou, s'est rapproché de Pol. Il se trouve derrière lui. Ses mains s'abattent soudain autour du cou de son rival pour l'étrangler.

Les gens n'oublièrent jamais les cris de terreur qui jaillirent tout à coup de l'abîme, cette nuit-là. L'effroi aux trousses, la panique au ventre, ils regagnèrent le village, la cabane, la lumière. Une femme dominait de sa plainte aiguë toutes les voix, et un homme savait bien que l'enfer, à son tour, allait le prendre!

GEORGES VIRRÈS.

Vers

Dans le jardin tranquille et clair de matin calme
Où le recueillement des brumes s'extasie
Mon rêve avec, en main l'offrande de ma vie
S'en est allé par ce matin de vaste calme,
Comme en de lentes processions blanches
Dans la piété ensoleillée des blancs dimanches
Ces anges blancs porteurs de palmes.

Pour lui, sur son chemin, les fleurs
Avec la fraîche joie de leurs couleurs,
Avec leur ombre frêle, aussi, sont des paroles
D'intime apaisement et de divin repos;
Et les vols vifs, soudain posés des fols oiseaux
Passent insoucieux comme des mots frivoles.

Et le chemin s'avance
Dans une telle transparence
De lumière infrangible et d'ombre insaisissable
Et de scintillement coruscants dans le sable
Que les arbres avec leur vie, avec leur voix
Marquent la trace de ses pas
Dans le silence.

Et mes pensées sont droites comme des allées
Et claires comme des herbes dans le soleil,
Et tel est mon esprit si vierge de tourmentes
Qu'il marche sur les eaux fanées, les eaux dormantes
De mes tristesses vieilles
Sans moirer d'un frisson la paix de leur sommeil.

Toute souffrance est morte au cœur de la lumière
Et toute peine est confondue en sa clarté
L'âme renaît par elle à sa virginité
Première.

Tout l'être, sens à sens, s'épand en elle !

Et sa bonté
Avec des lèvres de chaleur lénifiante
Sur mes yeux, d'une longue et suave caresse,
Pose l'oubli des heures de détresse
Où ma si faible volonté
Agonisait, d'avoir été trop confiante.

Mon cerveau
Avait laissé errer par les sentiers nouveaux
A peine encor frayés de l'espérance humaine
Mon esprit
Vierge de tout mépris, de toute haine ;
Et mon esprit
Dès qu'il crût voir l'aube lointaine
Du bien, qui rayonnait sur les vouloirs futurs,
Sans même avoir pour le guider sa défiance
L'espoir nourri de certitude immense
Vers elle, à l'aventure,
Etait parti.

Pourtant il était revenu, un soir,
Sa force en sang et son espoir
En deuil.
Il avait vu vers lui se redresser l'orgueil
Mesquin, tout hérissé de préjugés hostiles ;
Les fouillis obstinés des intérêts futiles
Avaient tressé leurs ronces au travers de ses pas
Pour en mordre sa belle ardeur et son beau songe ;
Et des chemins haineux qu'il ne connaissait pas
Avaient meurtri sa marche aux cailloux des mensonges.

Il en avait souffert longuement. Mais ici,
Dans l'ample et radieuse paix, voici
— Par cette heure ineffable où sa douleur s'achève

En un oubli si simplement éclos
Des jours flétris au jardin clos
De son passé — qu'il ne voit plus, qu'il ne sent plus
Que la vague de rêve dont le vaste flux,
Comme un large bonheur de souffrance apaisée,
Se déroule de l'infini de la clarté
Et vient, en un baiser de très pure bonté,
S'éteindre aux pieds endoloris de ma pensée.

* * *

Les roses m'ont aimé ce soir, dans la lumière.
Le crépuscule bleu d'été les imprégnait
De volupté silencieuse, où se baignaient
Mes sens plus purs et plus fervents que des prières.
Les roses m'ont aimé intensément ; je dois
Avoir pensé longtemps ce soir, au milieu d'elles ;
Et ma pensée, de leur présence était si belle
Que j'ai senti des pétales baiser mes doigts.
Elles avaient penché, toutes, vers ma venue
Leur intime visage au bord de mon chemin ;
Et j'entends maintenant, très doux et très lointain,
L'appel de toutes celles que je n'ai pas vues.
Corolles ! Il s'avive encor de frêles flammes
De point en point parmi la nuit du jardin noir
Et leur clarté longtemps, comme les yeux du soir,
Veille mon corps couché parmi les herbes calmes.
Parfums ! Parfums des fleurs que la nuit a éteintes
A cette heure, et venus de partout ; mon esprit,
Mon corps, mes bras, mes mains, mon être entier est pris
Follement, invinciblement dans leur étreinte.

Dans le jardin où les beaux soirs ont effeuillé,
Muettement, leurs grands pétales d'ombre ; où seule
Ma vie s'étend parmi la vie des feuilles folles ;
Et dans l'odeur qui monte des gazons mouillés ;
Et dans toute cette heure de tendresse immense
Si intime que pas un souffle ne l'effleure,
Et que la nuit, pour elle, a fermé sur les fleurs
Ses paupières d'obscurité et de silence ;
Parmi l'amour divin, puissant et doux des choses
Qui de partout descend vers moi, je me recueille.
Je sens que rien de moi n'est hors de lui. Je cueille
De mes lèvres, la joie sur les lèvres des roses.

GEORGES CLAUDE.

Stances

A Madame la comtesse Gontier de Camy.

J'ai pressenti l'automne à vous voir languissante
et qui vous promeniez
silencieuse, pleurant votre patrie absente
sous les grands marronniers.

Les feuilles d'or, hélas! jonchaient déjà la terre
et vos pieds les foulaient
que rythmait votre marche indolente et légère
et des voix vous disaient :

« Vous êtes triste, enfant, mais l'automne est plus triste
où fermente la mort
et la plainte sans fin de tout ce qui existe
monte comme un remords.

Nous savons aujourd'hui la douceur de l'entendre
briser notre raison
tandis que pâle et las, ce soleil de septembre
défaille à l'horizon.

Nous savons à présent tout ce qu'il nous en coûte
d'avoir naguère aimé,
et notre âme se perd dans les landes du doute
par ce soir embaumé.

Mais s'il fut doux d'aimer, s'il est amer de vivre
de croire et de souffrir
peut-être vaut-il mieux, un soir que vous enivre
le désir de mourir

et levant vers la vie un sourire qui doute,
naïf comme un enfant,
laisser son sang vermeil se mêler goutte à goutte
à celui du couchant.

Pour ma cousine Anne-Marie.

Vous souvient-il encor, madame, qu'autrefois,
(c'est effrayant de voir combien le temps passe)
Nous aimions la prairie, les étangs et les bois.
— Chaque année nous passions la saison de la chasse
au vieux château plein de vieux meubles encombrants,
qu'éclairait mal, le soir, la lumière des lampes.
Aux murs fanés pendaient d'anciennes estampes

et les portraits de nos arrière grands-parents.
Et c'étaient les beaux jours d'une enfance joyeuse
que nous vivions sans nous inquiéter de rien
à suivre les détours des allées ombrageuses,
à lire, à ne rien faire, à caresser les chiens.
— Mais nous eûmes seize ans. Je partis en voyage
et ne revins que tard cet automne au château.
Je vous revis. Plus grave était votre visage.
Vos cheveux d'or ne vous tombaient plus dans le dos
et c'est alors qu'un soir où vous m'aviez suivie
au parc silencieux, en tremblant d'une voix
faible, je vous ai dit : « Je t'aime, Anne-Marie »,
— Et nous avons pleuré pour la première fois.

S. BONMARIAGE.

Hugo et Baudelaire en Belgique.

« Il paraît que Victor Hugo et l'Océan sont brouillés. Ou il n'a pas eu la force supporter l'océan, ou l'océan *lui-même* st ennuyé de lui. C'était bien la peine rranger soigneusement un palais sur rocher! » (1).

Habitation luxueuse et fantasque, en et, cette maison de Victor Hugo perée sur le rocher de Guernesey. Sa fa-de blanche et symétrique contrastait blemment avec son intérieur hétéro-te et quelque peu mystérieux pour le iteur. Aux murs de grandes salles, nciens meubles, simples et hauts, nnaient à certains coins de cette meure la fière et pâle beauté des habi-ions seigneuriales. D'autres pièces, is capricieusement garnies, s'enca-ient de frontons sculptés, d'arabes-es, de torsades ; partout, des bibe-s étranges en laque noire et rouge, faïences, des magots, des chimères, peintures aux faunes géantes et sym-iques, des mosaïques compliquées et antes..... Une complexité fantaisiste de styles avait présidé à la décoration de ce château, riche comme le palais d'un doge, bizarre comme une pagode chinoise ou un temple hindou. On l'eût pris aisément pour l'antique manoir d'un héros de Walter Scott, habité par un grand mandarin en exil.

De son cabinet de travail-véranda, tout au haut de la maison, la vue se perdait dans l'immense horizon du ciel et de la mer qu'il contempla pendant vingt années de sa vie, car jamais, quoi qu'en dise Baudelaire, Victor Hugo n'abandonna définitivement sa retraite. Pendant ce long séjour, il passa quelque temps en Belgique, à maintes reprises; mais Guernesey resta toujours son rocher d'exil, et, malgré tout, il eut la force de braver l'océan.

« Pour une âme indignée et calme, dit-il, c'est un bon voisinage que cet océan en plein équilibre quoique en pleine tempête, et rien n'est fortifiant comme ce spectacle de la colère majestueuse » (1).

1) Lettre de Baudelaire du 12 février 1865.

(1) Lettre du 18 décembre 1869.

A son ardent désir de revoir la France, aux appels mêmes des proscrits libérés par les amnisties de 1859 et 1869, Hugo répond : « Avant peu tombera la barrière d'honneur que je me suis imposée par ce vers :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Alors, et seulement alors. je rentrerai (1). »

Les premiers temps de l'exil avaient dû l'accabler de toute la torpeur des tristesses nostalgiques, mais bientôt, l'expatriation vint nimber son front d'une auréole, qui maintenant l'illuminait. Il se savait, à toujours, la figure symbolique du poète banni qui clame et gémit sur le rocher désert. Nouveau Napoléon de Sainte-Hélène, ce rôle de Prométhée enchaîné convenait merveilleusement à sa taille, et sans avoir le cœur mordu par le vautour, il subissait avec orgueil cette déportation morne, sans plaisirs, mais riche et resplendissante de gloire. Ce n'est donc pas uniquement par point d'honneur, comme il le proclame, s'il attendit jusqu'au 4 septembre 1870 pour rentrer en France avec « le droit et la liberté. »

Au mois de mai 1865, Baudelaire se trouvait chez nous lorsque Hugo se réinstalla momentanément à Bruxelles. De temps à autre, il fixait sa résidence dans la capitale, pour ses travaux d'abord, et ses affaires de famille. Il y séjourna vraisemblablement alors pour marier son fils Charles, qui devait épouser Mlle Alice Lehaene le 18 octobre 1865.

Il habitait une maison au quartier Léopold, rue de l'Astronomie. A cette époque, Baudelaire alla quelquefois passer la soirée chez Victor Hugo qui recevait certains jours de la semaine. L'auteur de *La Légende des Siècles*, d'après ce que nous dit Baudelaire, lui avait fait la cour; c'était pour répondre à ses politesses et surtout aux sollicitations d Madame Hugo, dont la beauté splen dide et l'esprit tenaient d'une femm exceptionnelle, qu'il s'y rendit. C'éta un sentiment de politesse innée q l'avait ainsi conduit à fréquenter le gran exilé : « J'ai cru qu'un littérateur frança en Belgique, ne pouvait, écrit-il à Sainte Beuve, se dispenser de faire une visite Victor Hugo » (1).

Baudelaire connaissait Hugo pou s'être fait présenter rue Royale; il l avait même dédié deux pièces de vers o il avouait avoir imité un peu sa manièr Malheureusement, il avait été désillu sionné, par la suite, en voyant avec quell facilité Hugo traitait de poète le derni rimailleur. Cette sympathie, cette fr ternité intellectuelle, pour peu qu'ell existât réellement lors du procès de *Fleurs du Mal*, avait eu depuis de nom breuses occasions de s'affaiblir. Osait- sincèrement compter sur l'amitié qu Victor Hugo lui manifesta à propo de son livre? Tous les vrais littérateur avaient soutenu Baudelaire; le plu grand de tous pouvait-il rester en deho de cette manifestation, lui qui, en toute occasions, distribuait si bénévolement avec tant de prodigalité les compliment et les sacres!

Dès toujours, Baudelaire avait sépar en Hugo le poète et l'homme; s'il adm rait le poète, qu'il reconnaissait dou d'un génie spécial, il parlait avec dédai de l'homme « sot et bête. »

A vrai dire, il était ennuyé par l'aigl dont les ailes planaient haut et proj taient l'ombre autour de lui. Son nom comme un tonnerre, roulait sur toute les cîmes et emplissait l'âme de tout chose. Ses *Misérables* vendu 300.000 fr paraissant le même jour en neuf langue dans dix capitales de l'Europe; cett première édition épuisant en trois mo

(1) Lettre du 12 septembre 1869.

(1) Lettre du 2 janvier 1866.

plus de 400.000 exemplaires; ce banquet enthousiaste et mémorable de l'éditeur Lacroix invitant l'Europe à fêter l'auteur d'un livre; c'était un succès exceptionnel, unique; c'était le comble de la gloire; c'était magnifier le veau d'or! Lui-même, pourtant, à la parution des *Contemplations* et de la *Légende des Siècles* avait louangé Hugo en plusieurs articles de belle et très haute critique! Il avait fait remarquer, avec un petit point d'ironie il est vrai, que les *Misérables* était «le livre bienvenu, le livre à applaudir, le livre à remercier»; et dans sa correspondance, il n'avait nullement hésité à dénommer cette œuvre «le déshonneur d'Hugo.»

L'impérieux sentiment humain, l'impérieux sentiment social, l'impérieuse bonté venait de s'épanouir dans les *Misérables*. Elle flottait éparse déjà dans plusieurs poèmes de 1848, époque où il se fit, dit Baudelaire, une alliance adultère, une alliance monstrueuse et bizarre entre l'école littéraire de 1830 et la démocratie. Olympio (Victor Hugo) renia la fameuse doctrine de l'*Art pour l'Art* pour prêcher le peuple, et sa littérature se teinta des couleurs révolutionnaires et philanthropiques. Baudelaire avait écrit: l'*Art pour l'Art*, Hugo pensait: l'*Art pour le Progrès*. Concepts peu différents quant au but peut-être, mais entre lesquels Baudelaire ne voulut jamais reconnaître d'étroite parenté.

Depuis lors, les idées humanitaires furent fort en honneur dans la famille de Victor Hugo et dans le cercle de ses disciples, tombés dans la démocratie «comme papillon dans la gélatine.»

Cette politique froissait au vif Baudelaire qui, toujours, en son for intérieur, avait voué une éternelle rancune à la démocratie et à toute idée de progrès. Le Hugo de la préface du *Roi s'amuse* et du plaidoyer social contre la peine de mort; le Hugo dictant des proclamations enflammées, tâchant de soulever le peuple et d'organiser la résistance au Coup d'Etat du 2 décembre 1851; le Hugo des *Châtiments* et de *Napoléon le Petit*, il l'abominait, le blasphémait: Hugo, poète social!

Lui aussi avait accepté les doctrines révolutionnaires démocratiques, lui aussi consentit à être républicain; il faisait le mal, le sachant. Il disait: «Vive la révolution!» comme il disait: Vive la destruction! Vive l'expiation! Vive le châtiment, vive la mort! Au fond, «de ce tendre et profond amour du peuple» comme il s'en «foutait!» Que tout Paris fût Orléaniste ou Républicain, il n'en avait cure, et s'il avait dû participer à l'élection il n'aurait pu voter que pour lui, n'étant d'aucun parti et sa politique dépendant uniquement de ses nerfs. Il était capable de crier aujourd'hui: A bas la calotte! s'il se trouvait au contact d'un curé souillon, et le lendemain d'exalter les Jésuites si quelque Proudhon de la démocratie l'ennuyait de ses déclamations banales. Mais lui, au moins, n'avait pas été dupe!

Hugo, alors, était en plein soleil de gloire. La fortune souriait à sa renommée, tandis que Baudelaire, bafoué, incompris, errait dans l'inconnu et la gêne. Toutes ces raisons avaient exaspéré le poète pauvre contre l'auteur des *Misérables* qui, avec bien d'autres, George Sand, Janin, Musset, Villemain, Deschanel, Lamartine, bénéficièrent des épithètes mordantes et excessives de son amitié haineuse. Par deux fois d'ailleurs, survinrent d'autres incidents plus particulièrement de nature à dissocier cette fraternité d'écrivains. Que l'on se rappelle tout d'abord l'article malheureux intitulé «Les Hommes de demain» où Jean Rousseau, dans le *Figaro* des 6 et 13 juin 1858, accusait Baudelaire d'avoir dit en plein divan Lepelletier: «Hugo! qui ça, Hugo? Est-ce qu'on connaît ça... Hugo?»

Baudelaire lui-même, à propos de

l'anniversaire de Shakespeare, n'avait-il pas pris le dieu à partie ?

Au mois d'avril 1864, la ville d'Avon, pavoisée de bannières et d'oriflammes, célébrait les fêtes organisées par le comte de Carlisle à la gloire de Shakespeare. L'enthousiasme suscité en faveur de l'auteur de *Roméo* et de *Macbeth* passa sur l'Europe entière, telle une bouffée d'encens. Tous les pays voulurent s'associer dans un commun élan d'admiration pour saluer un poète que sa grandeur rendait cosmopolite. Les écrivains français formés en comité décidèrent, personnellement, d'organiser un banquet le 23 avril 1864 à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance du génie (1). Mais l'honneur posthume rendu au grand écrivain anglais n'était, en France, qu'un prétexte de festivités en faveur du barde national Victor Hugo.

Le vrai but de cette manifestation fut démasqué dans une lettre insérée dans le *Figaro* du 14 avril 1864. Baudelaire, que l'on suppose être l'auteur de cet article, après avoir blasphémé contre certains membres du comité : Guizot; Villemain, « cette mandragore sans âme destinée à faire triste figure devant la statue du poète le plus passionné du monde »; Biéville; Legouvé; Saint-Marc Girardin; Jules Fabre; arrache le voile et découvre les dessous de cette manigance :

« Cette fête, lisons-nous, n'a d'autre dessein que de préparer et chauffer le succès du livre de Victor Hugo sur Shakespeare; livre qui, comme tous ses livres, plein de beauté et de bêtises, désolera peut-être ses plus sincères admirateurs. Et puis, vous savez que nous sommes dans un temps de partage et qu'il existe une classe d'hommes dont le

(1) Banquet d'ailleurs interdit par le gouvernement de Bonaparte qui s'inquiéta de ces fêtes.

gosier est obstrué de discours et de cr
non utilisés dont, très naturellement, i
cherchent le placement. C'est l'occasio
pour eux de toaster au Danemark
ensuite à Jean Valjean, à l'abolition d
la peine de mort, à l'abolition de l
misère, à la *Fraternité universelle*, à l
diffusion des lumières au *vrai J.-C*
législateur des chrétiens, etc. Enfin,
toutes ces stupidités propres à ce XIXe siè
cle où nous avons le fatigant bonheur d
vivre et où chacun est, à ce qu'il paraî
privé du droit naturel de choisir se
frères » (1).

Le *Figaro* jouait volontiers du coud
et n'éprouvait aucune crainte à cri
bien haut la vérité. Il était beaucoup l
à Bruxelles. Tous ceux qui, au *Cerc*
des Arts, se piquaient un peu de litt
rature ou fréquentaient la famille Hug
eurent connaissance de cette diatrib
C'est à ce moment qu'un membre de l
« bande Hugo » fit courir des brui
infâmes sur l'auteur des *Fleurs du Ma*
allant jusqu'à faire croire aux Bruxello
que leur hôte était un affilié de la polic
française.

*
* *

Ordinairement, c'était le mercre
soir qu'on se réunissait à la table du die
romantique. On était une dizaine :
dieu, Mme Adèle Hugo, Charles Hug
François-Victor Hugo, Gustave Fr
dérix, un des meilleurs écrivains de
presse belge et française, Juliette Drou
et Mlle Alice Lehaëne. Baudelaire ne pa
lait guère qu'à Madame Victor Hugo q
lui portait un intérêt touchant, matern
même. Il y semblait attiré par le gran

(1) Texte du toast proposé par Victor Hu
au Comité Shakespeare : *Actes et Paroles*, lett
du 16 avril 1864 :

« A Shakespeare et à l'Angleterre, à la réuss
définitive des grands hommes de l'intelligence
à la communion des peuples dans le progrès
dans l'idéal ! »

cœur, l'observation fine et les sentiments toujours hauts de la maîtresse du logis.

C'était pour l'un et pour l'autre une heure agréable. M. G. Frédérix, le chroniqueur de l'*Indépendance belge*, nous raconte que Mme Hugo avait plaisir à entendre causer de Sainte-Beuve, pour qui le titre de « grand poète » n'était point de trop. Charles, de son côté, éprouvait une satisfaction raffinée aux jeux subtils de la conversation ; sa verve, éclatante pourtant, ne plaisait pas précisément au poète ; et la conversation un peu sèche de François-Victor l'intéressait peu, surtout lorsqu'il développait devant lui son plan majestueux d'*éducation internationale*. Le célèbre, (c'est ainsi qu'il désigne Hugo) lui aussi, faisait parfois des discours de deux heures. Ne sachant pas parler facilement à toute heure, surtout quand il avait envie de rêver, Baudelaire se laissait sermonner, il faisait le bon enfant, et il pensait en lui-même à une méchante gravure représentant Henri IV à quatre pattes portant ses enfants sur son dos. A la fin, exaspéré de ces lassantes démonstrations, il lui avait un jour répondu : « Monsieur, vous sentez-vous assez fort pour aimer un merdeux qui ne pense pas comme vous ? » Le pauvre innocent en avait été tout suffoqué !

C'était auprès de Mme Hugo qu'il paraissait trouver contentement, confiance, et goûter à son prix cette hospitalité chaude. Par contre, il ne parlait jamais à deux ou trois jeunes femmes d'assez bonne mine, et pourtant non sans esprit, qu'il rencontrait là. Nous ne croyons pas, dit M. Frédérix, qu'il ait adressé une seule fois la parole à Mme Charles Hugo qui avait pourtant de la bonne grâce, de la beauté et de la simplicité. Devant cette jeune épousée, comme devant son amie, Mme Léon Bérardi, une bruxelloise distinguée que les grands poètes n'intimidaient pas trop, Baudelaire gardait ses lèvres pincées, son regard aigu, sa dédaigneuse politesse, soigné de sa personne, net et muet.

Son wagnérisme avait parfois satisfaction en cette maison où la musique était honorée. Victor Hugo, qui a parlé puissamment de Beethoven dans son *William Shakespeare*, était peu accessible à la musique, et très impatienté qu'on se permît d'appliquer des notes plus ou moins harmonieuses sur sa poésie... Ne disait-il pas, la veille encore de la publication des *Chansons des rues et des bois* : « J'avais envie d'écrire à la première page de ce livre : défense de déposer de la musique le long de ces vers ». Sa femme et ses fils, d'ailleurs, confondaient dans une même indifférence, Beethoven et Offenbach. Mais la jeune Madame Charles Hugo — la jeunesse ne doute de rien — avait hardiment fait transporter son piano dans le nouveau logis, un petit piano d'Erard, et Baudelaire, sans souci de l'ennui probable de ses hôtes, disait parfois, après le dîner, à un ami (1) de la famille de Hugo, lequel connaissait les œuvres modernes et avait lu et relu le Tannhauser : « Allons, jouez-nous la *Rapsodie* de Listz ou faites-nous entendre quelques nobles accords de Wagner ». Telle était sa formule habituelle pour qu'on lui fît entendre le *Chœur des Pèlerins*, la *Marche des Chevaliers* ou la *Prière d'Elisabeth*, de ce Tannhauser qu'il avait si passionnément défendu et si bien caractérisé à Paris (2).

Pendant huit mois, Baudelaire fré-

(1) L'ami de la maison à qui on demandait de jouer du Tannhauser, veut bien m'écrire M. Alfred Frédérix, était certainement mon père, qui avait publié dans la *Tribune* de Liège un article sur la première exécution de l'ouverture du Tannhauser à la Société l'Émulation, le 28 mars 1855.

(2) D'après le feuilleton de l'*Indépendance Belge*, du 20 juin 1887, signé G. Frédérix.

quenta la famille Hugo. Vers la fin de novembre 1865 il cessa de la voir aussi assidûment; la maladie, depuis un mois, le retenant des jours entiers dans sa chambre. Il ne vit plus personne.

Madame Adèle Hugo qui fut dans le cénacle la seule personne qui l'estimât et l'affectionnât sincèrement, le sachant assez sérieusement malade, lui écrivit un mot pour prendre des nouvelles de sa santé : « Qu'au moins, lui dit-elle, vos ennuis soient adoucis par la conviction que vous avez en nous des amis d'un dévouement absolu. Votre couvert est toujours mis ici, ne laissez donc pas votre place vide ». Le couvert resta servi, mais l'hôte ne vint plus. Au début de 1866 la famille Hugo rentra à Guernesey. Baudelaire, plus affligé, quelque temps après retournait à Paris. Sa longue agonie pas plus que sa mort n'arrachèrent, que je sache, un mot de regret à la plume de Victor Hugo. Seule, Adèle Foucher, presque aveugle, immobile en son fauteuil de Houteville-House, dut prêter une pensée émue à celui qui l'avait un peu consolée dans son triste calvaire d'épouse.

MAURICE KUNEL.

A propos de l'enquête sur la littérature nationale, par Sylvain Bonmariage [1].

J'imagine volontiers que ce nom, chantant les mélodies de l'hymen, n'est autre qu'un pseudonyme commun à quelques jolies personnes du sexe, qui nous confient ainsi leur rêve intime et leur ultime espérance.

Sylvain Bonmariage est, en effet, amusant comme une petite femme. J'entends — entendez aussi — parler de ces ultramondaines aux yeux de porcelaine, aux cils peints, aux visages de poupées automatiques qui ne se tournent pas deux fois au lieu d'une ; — de ces statuettes articulées qui savent depuis huit jours ce qu'elles feront dans quinze, qui disent des phrases toutes prêtes, parfumées, poudrerizées, artificielles comme leur joli minois, qui aiment recevoir des visites et surtout en rendre.

Ceci, par exemple, leur offre l'occasion de préparer sur le pot au lait du service à thé de Madame X, ou sur la pince à sucre du même service appartenant à Madame Z., une petite phrase très remarquée, sentant bon, fleurant doux, qu'elles diront dans 3 mois et 26 jours quand M. l'*archicomte* Sigenti viendra pendant 3 minutes 1/4 asseoir dans le canapé grenat ses grâces roides.

Il arrive aussi que ces gentils oiseaux — de passage? hélas ! non ! — viennent se faire héberger et clamer leurs... chansons chez M. Paul André, envahissant le rez-de-chaussée, le premier et le second étages de la *Belgique Artistique*, sans se soucier du sort réservé à ces chers critiques: Daxhelet, Séverin, Pierron, Georges, Goffin, auxquels il ne reste qu'un coin de la mansarde et qui rêvent sous la tabatière, au clair de lune, tandis que Paul André surveille le pot-au-feu dans la cuisine-cave...

Mais trêve à la plaisanterie ! Appelons Sylvain Bonmariage : Monsieur, puisqu'aussi bien il a fumé chez Gilkin des cigares « sableux et noirs. »

Nous avons d'ailleurs, « au nom de la grâce souveraine! de la sincérité du cœur!! et du bon goût!!! » suffisam-

---

(1) La *Belgique artistique et littéraire*, nos de décembre, janvier et février.

ment présenté nos hommages respectueux à la gentille personne que cache peut-être le supposé pseudonyme.

M. Bonmariage s'en fut donc évaluer la superficie des cabinets de travail d'Iwan Gilkin et de Georges Eekhoud; fumer un cigare chez Verhaeren, une cigarette chez Valère Gille, défoncer les fauteuils de Giraud (son ami) et boire l'apéritif en compagnie de Maurice des Ombiaux.

Puis M. Bonmariage s'en retourna chez lui en se frottant les mains, heureux d'avoir fait bavarder les plus illustres génies au sujet de cette petite bête d'âme belge que M. Picard n'a plus même l'honneur d'avoir mise au monde.

Il n'y a pas longtemps, dans un article délicieusement ironique publié ici-même, Léon Wéry rappelait l'enquête organisée par le *Thyrse*, voici dix ans, à propos de la question sur laquelle ont ergoté M. Bonmariage et ses collaborateurs; en ces temps-là, l'auteur des *Attitudes*, un célèbre volume que je ne connais pas, était encore en nourrice sans doute (1); en tout cas, il n'avait point encore ramené M. Giraud dans le siècle...

A la suite d'une comparaison entre ces deux enquêtes, nous avons découvert chez nos écrivains, une grande puissance d'évolution. Rares, en effet, sont ceux qui ont conservé à quelques années d'intervalle, le même sentiment au sujet de l'âme belge et de la littérature nationale. M. Picard, oui; et en cela il a une fameuse tête carrée de Flamand (ceci est un éloge débordant d'admiration). Messieurs André et Séverin mêlent de l'eau avec leur vin, pour dire la chose en vers béquillant sur des hiatus. Quant à MM. Gilkin et Carton de Wiart, ils ont exécuté un cumulet complet au trapèze de l'Idée.

(1) Moi aussi d'ailleurs; — M. Piérard lui, venait justement de faire sa première communion...

Mais il n'importe, si tous sont sincères : il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas, dit-on; et c'est très vrai. Nous tenions simplement à signaler aux âme-belgistes une nouvelle qualité de leurs personnalités si distinguées — qualité qu'ils ne manqueront pas de découvrir à leur tour, ne fût-ce qu'en germe, dans les sept millions d'âmes de leurs compatriotes.

Puisque nous sommes à parler de ce fameux canard (l'âme évidemment; manière de lui donner une forme), nous tenons aussi à émettre notre méchant avis, encore que M. Bonmariage ne nous l'ait pas demandé.

Les partisans de l'âme belge sont, comme on l'a dit, des Flamingants honteux, des Flamands égoïstes, des *mangeurs de wallonie*, qui croient, comme le Parisien, — o dérision ! — que Paris c'est la France et que la Flandre à elle seule forme toute la Belgique.

Voyez Monsieur Gilkin; il découvre l'âme belge dans les *romans flamands* de Lemonnier (le *Petit Homme de Dieu* par exemple). Parle-t-il de Delattre et de des Ombiaux ? Ce sont, énonce-t-il, des évocateurs du monde wallon. Il ne dit pas avoir trouvé dans leurs œuvres le plus petit lambeau de la pauvre âme...

Alors, la Wallonie, ce n'est plus la Belgique ? Les Wallons, ce ne sont plus des Belges ? « Tant mieux ! » criera Colleye; « Bravo ! » hurlera Chainaye. Et Desbonnets ricanera : « On nous chasse ! » Ils ne diront plus maintenant que c'est nous qui voulons l'annexion à la France !»

Style de meeting. — Péroraison.

En vérité, mes frères wallons, je vous le dis ! Les gens du Nord sont d'insinuants et perfides soldats armés pour les lentes mais sûres batailles ! Réveillez-vous ! Prenez garde ! On vous vole (1) !

(1) M. Eekhoud classe Krains parmi les écrivains d'inspiration flamande. C'est d'une rapacité inouie...

On vous tue! On vous mange!! Et vous ne dites rien! et vous continuez à rire au soleil, à chanter de petites choses d'innocence et d'amour en regardant la Meuse aux yeux bleus...

Nous approuvons aveuglément, les faits et gestes des Wallons militants, nous applaudissons à leur souci de défendre notre caractère, nos mœurs et nos traditions — ce que nous avons de plus précieux. Puisse du moins leur effort attirer l'attention du pays sur la justesse de leurs revendications!

* * *

.... Il nous reste à remercier M. Bonmariage, non seulement de nous avoir fourni l'occasion de nous mettre en colère (ce qui est parfois salutaire) mais encore d'avoir apporté maintes choses excellentes à « l'humanité souffrante ».

A Théo Hannon, uu sujet de poésie joyeuse; à Giraud le prétexte d'allonger un coup de griffe au poète de la *Nuit* et à Verhaeren l'occasion d'exalter Piérard et Gauchez. Remercions le surtout, non pas tant parce qu'il a comparé Valère Gille à une cigarette ni donné cette admirable définition de Paul André: « C'est un Monsieur qu'on voit partout et qui est toujours pressé », mais surtout parce qu'il nous a fait ces révélations importantes et mystérieuses :

Le bureau de M. Eekhoud est plus étroit que celui de M. Gilkin (cela vient à propos éclairer nos projets de cambriolage). *L'eau tombait du ciel comme d'un arrosoir* (ceci démontre l'utilité des parapluies). *Le vent me décoiffait à chaque coin de rue* (importance du modeste cordon prévu par les chapeliers — gens infiniment intelligents, on le voit). Et pour terminer, ceci, en substance : « *Je suis l'ami de Régnier, Arthur Symons, Moréas et Merrill au même titre qu'Emile Verhaeren.* »

— Voilà qui n'est pas pour nous étonner beaucoup, par exemple. Il y a des collectionneurs d'illustres amitiés, comme on trouve des amateurs de boîtes à allumettes et de cartes postales.

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

Les romans.

FRANZ HELLENS : *Les Hors-le-Vent* (Bruxelles, Oscar Lamberty.) — LOUIS ALIBERT : *Fatal Inceste* (Édition du « Chroniqueur de Paris ».) — JEAN THOREL : *Geneviève Burnet* (Paris, Librairie Paul Ollendorff.) — MAX REBOUL : *L'Amour Roi* (Paris, Librairie Paul Ollendorff.) — A. MICHEL : *L'Église Sainte-Gudule* (Bruxelles, Albert De Boeck, Éditeur.) — RENÉ JOFFROY : *Nomeny* (Nancy, Albert Barbier, Éditeur.) — *Mémorial du banquet Van den Gheyn.* — ADRIEN MITHOUARD : *Les Marches de l'Occident* (Paris, Stock, Éditeur.)

Une première œuvre de M. Franz Hellens, *En Ville Morte,* avait fait naître de belles espérances; c'était plein de réelles promesses. Les voici tenues, ces promesses, car *Les Hors-le-Vent* sont une œuvre quasi-définitive. Le titre de ce nouveau livre en rappelle d'autres, ceux que trouvait Léon Cladel, ce merveilleux styliste, pour des œuvres qu'aiment à relire les rétifs qui n'inclinent que peu vers certaine littérature hâtive et indigente. Mais ce n'est pas seulement un titre qui fait songer au génial paysan du Quercy. D'autres affinités le

rappellent. C'est l'abondance des images, la couleur tonnante d'une vision large, prenante, éloquente et descriptive et aussi l'inclination du poète, à qui la plèbe offre des ressources insoupçonnées. — *Les Soirs de Gand*, qui fait partie de l'ouvrage en question, est une page superbe. L'atmosphère trouble qui pèse sur les eaux mortes de la vieille ville semble noyer cette prose, parfois étrange, mais souverainement forte. Il faut dire beaucoup de bien de *Salles d'attente* et d'autres nouvelles qui annoncent un écrivain supérieurement doué.

Est-ce une thèse, ou tout simplement une gageure? M. Louis Alibert s'est attaché à légitimer l'union d'un frère avec une sœur consanguine. *Le Fatal Inceste* est un roman où la naïveté de l'auteur s'étale avec une continuité déconcertante. Dans quel monde a-t-il donc choisi des personnages si conventionnels? Ils se meuvent en automates, n'empruntant à la vie que des gestes faux que leur veut un auteur dont le talent n'égale pas la témérité.

On ne sait dans quel genre littéraire il convient de classer cette œuvre de M. Jean Thorel, *Geneviève Burnet*. Ce n'est pas du Richebourg et cependant un sentimentalisme simpliste et benêt larmoie dans nombre de ces pages. Ce n'est pas non plus un roman « ohnète » et cependant il est uniment superficiel. Alors? — Pour n'en pas médire, disons qu'il est honnête.

Et on en pourrait dire autant du livre de M. Max Reboul : *L'Amour Roi*, s'il ne rachetait pas des faiblesses par une psychologie mieux étudiée et plus vraisemblable. Encore doit-on le lire sans songer au dernier livre qui eut l'heur de plaire, car on le refermerait sans trop de regret.

La monographie que consacre M. A. Michel à l'Église Sainte-Gudule est intéressante. C'est un petit guide très utile que le visiteur consultera avec fruit. Cette brochure détaille des curiosités ou des souvenirs que nos compatriotes ignorent peut-être.

En un mémorial de banquet offert au R. P. Van den Gheyn, S. J., par de fidèles amis et admirateurs, à l'occasion de sa nomination de conservateur de la Bibliothèque royale, figurent les discours qui y ont été prononcés et qui sont des mieux venus. La louange du savant a été faite par MM. Godefroid Kurth, A. J. Wauters, Frédéric Alvin et Joseph Van den Heuvel. La spirituelle riposte du maître dont beaucoup des nôtres connaissent la grande aménité a achevé de donner à cette fête un caractère de belle et bonne simplicité.

Ceux qui s'intéressent aux questions archéologiques et historiques trouveront grand plaisir à la lecture d'une brochure que M. René Joffroy consacre à la petite ville lorraine de Nomeny. En historien soucieux et véridique, l'auteur apporte à l'appui de ses démonstrations des preuves découvertes dans les archives de la ville. C'est une œuvre de chercheur patient et probe.

Le brillant écrivain Adrien Mithouard, l'auteur des *Pas sur la Terre* nous convie à méditer sur les *Marches de l'Occident* qui sont Venise la byzantine et Grenade la mauresque. Ce livre est, tout à la fois, de bonne érudition et de poésie. La première est acquise par une étude approfondie qu'on devine sévère; la seconde, innée, est foncièrement enthousiaste. Les tableaux des sites et des splendeurs architecturales, que trace une plume de noblesse élégante, restent gravés dans la mémoire; car, que ce soit la morne perspective d'une lagune morte, le portrait de la Vierge géante et redoutable, la *Vierge mégère* de l'église Santa Maria, ou encore, la mort de la Marrabaise, l'écrivain se révèle, une fois de plus, descriptif et fécond, sans apprêt et sans effort.

Omer De Vuyst.

Les expositions.

POUR L'ART. — CERCLE ARTISTIQUE. — SALLE FORST, A ANVERS.

De tous nos cercles d'art, celui-ci est l'un des plus notoires. Près de vingt expositions l'ont consacré, il compte parmi ses membres plusieurs artistes marquants et même illustres et chaque année, quelle que pût être la tenue générale de son exposition on était assuré d'y trouver quelque toile poignante et pathétique de Laermans, quelque harmonieux, rythmique et noble panneau décoratif de Fabry et de Ciamberlani, quelque sculpture frémissante de vie de Victor Rousseau.

Dire que ces artistes se sont abstenus, c'est dire en même temps que l'intérêt de ce Salon est singulièrement réduit, d'autant plus que les envois des autres membres du Cercle sont loin de compenser ces défections!

Je suis sûr que, dès maintenant, notre ami Gaston Heux, le nouveau secrétaire de *Pour l'Art*, médite pour l'an prochain une belle revanche : elle nous est due et elle est due aussi à la réputation de ce cercle qui ne résisterait pas à plusieurs expériences comme celle-ci.

N'allez pas croire au moins que les œuvres de mérite soient absentes de cette exposition. Il en est même de très remarquables et le voisinage de tant d'autres en devient d'autant plus désagréable.

Malgré les abstentions de Fabry et de Ciamberlani, la peinture décorative n'a pas complètement émigré. Elle est représentée ici par M. Langaskens.

Plusieurs fois déjà j'ai eu le plaisir de signaler l'effort de ce jeune peintre et je suis heureux que ce salon me fournisse l'occasion de dire mon sentiment au sujet de son talent, de façon plus explicite que je n'ai pu le faire jusqu'ici.

De tous les jeunes artistes qu'entraîna l'admirable mouvement créé chez nous par les Delville, les Fabry, les Montald, les Levêque, les Ciamberlani vers la peinture décorative, Langaskens semble le mieux doué et le plus intéressant. Pourtant, je n'oserais dire que ses essais furent toujours heureux. C'est qu'il s'est butté à une difficulté qu'il vaincra sans doute mais dont il est loin de triompher encore. La peinture décorative, en effet, vouée presque inévitablement au symbolisme et exigeant d'autre part une réalisation plastique parfaite, veut une maturité de pensée et de talent à laquelle Langaskens n'est pas encore parvenu. Ses conceptions ne manquent pas d'ingéniosité mais le symbolisme en est souvent maladroit et puéril; quant à ses tons très réels de coloriste, il aurait dû les soumettre à une longue et sévère discipline avant de les exercer en des œuvres aussi considérables.

Pour imparfaites qu'elles soient je les préfère pourtant aux toiles de Camille Lambert dont j'avais souvent admiré les qualités picturales mais qui s'est laissé aller dans sa *Course à la fortune* et dans ses *Bains de Mer* à une bien déplaisante vulgarité.

Amédée Lynen, lui, reste toujours égal à lui-même. Une inépuisable fantaisie, une imagination jamais en défaut s'allient chez lui à l'observation la plus minutieuse. Chacune de ses œuvres semble l'illustration de quelque conte savoureux et pittoresque fourmillant de détails imprévus, de rapprochements, d'anachronismes irrésistibles.

Parmi les paysages, rares sont ceux qui nous émeuvent ou requièrent l'attention. Les toiles de Viérin, de Viandier, de Fichefet sont certes aimables et non sans mérite, la *Rivière débordée* de De Haspe est d'une belle et large vision,

les coins de ville esquissés par Opsomer font regretter qu'il se soit contenté de l'envoi de ces simples cartes de visite — à signaler du même l'*Homme au cierge*, d'une peinture solide — mais seul peut-être Ad. Hamesse nous retient par le sentiment délicat de ses notations aux fraîcheurs d'idylle, par la fluidité de l'atmosphère délicieusement mouillée de sa *Matinée d'Automne* et par la poésie prenante qui se dégage de son *Heure vespérale* où le crépuscule voile de ses vapeurs bleuâtres le mystère de la forêt.

Quant à Ottevaere, je suis heureux de pouvoir noter l'énorme progrès qu'il a réalisé dans presque toutes les toiles qu'il nous montre et particulièrement dans ses *Dunes*, son *Heure silencieuse* et ses *Javelles*. Il semble de plus en plus se dépouiller de cette gaucherie qui paralysait si souvent ses moyens d'expression dans des œuvres où pourtant se marquait toujours un noble souci de style.

L'envoi de Van Holder m'a un peu déçu : je me plaisais à voir en lui un portraitiste de grand avenir et le *Portrait* qu'il expose ici est loin de le montrer en progrès. Je dois dire en revanche que j'ai infiniment goûté le charme et la poésie de sa *Quiétude* et l'intimité exquise de cette vieille maison de campagne ensoleillée.

Firmin Baes s'avère une fois de plus le peintre ému des intérieurs humbles et de la vie quotidienne des gens du peuple. Quant à Alfred Verhaeren, son nom seul évoque ses œuvres aux splendeurs conventionnelles où rutilent les rouges et les ors des chasubles et des accessoires sacrés.

Pour les sculpteurs je citerai Braecke avec des médailles, une belle *Statue décorative* et un groupe : *Femmes de pêcheurs;* Wolfers avec un groupe élégant en marbre l'*Eternelle idylle* et surtout l'animalier Jean Gaspar avec d'admirables *Etudes de Chiens*.

Enfin je ne puis oublier le remarquable panneau brodé de Mme De Rudder : *Echo et Narcisse*, l'un des plus beaux qu'elle ait réalisés.

Cercle Artistique.
Henri Thomas.

Dès ses débuts, Henri Thomas eut la rare fortune de séduire à la fois ses confrères et le public. Le cas est trop exceptionnel pour ne pas le rappeler.

Je me souviens encore de la sensation que provoqua à l'un des derniers salons triennaux l'exposition de sa *Vénus* et de son *Escalier rouge*. Sensation bien naturelle : il s'agissait d'un artiste tout jeune et qui, du coup, s'imposait à l'attention.

A vrai dire, c'étaient des éléments différents qui séduisaient, devant ces toiles, les peintres et les amateurs. Les premiers admiraient le sens exquis du coloriste, la facilité de sa technique, l'habileté de la composition et de la mise en page, tandis que les seconds en aimaient surtout le caractère anecdotique et, avouons-le, ce que ces œuvres dégageaient de capiteux et de pervers.

Alors déjà, cependant, des réserves s'exprimaient, on reprochait à l'artiste des réminiscences évidentes et l'on prononçait les noms de Rops et de Stevens. La critique était facile et de plus perspicaces eurent vite compris que Thomas possédait et dénotait assez de qualités personnelles pour se libérer bientôt de ces influences. Ils ne se trompaient pas. Mais comment espérer que, si vite, le peintre abandonnerait ce qui faisait le plus clair de son succès auprès du grand public. C'eût été, certes, d'un admirable désintéressement, mais il eut été excessif de l'exiger de l'artiste.

Aussi retrouvons-nous, à cette exposition du Cercle Artistique, ces *Femmes*

qui fument, ces impressions de bars et de music-hall, ces physionomies vicieuses, fanées et flétries, ces attitudes canailles que Thomas s'est plu si souvent à noter.

Pourtant j'avoue que tout cela me paraît sonner bien faux. L'artiste me semble exploiter un cliché, développer une formule. Et puis ne croit-il pas avoir tiré de l'étude de ce monde spécial tout l'intérêt que sa nature lui permettait d'y trouver?

Nous nous disons que Rops avait écrit d'un style plus acéré le poème satanique que Thomas a lu et relu.

Si paradoxale que pût paraître cette remarque, je dirais que cette partie de son œuvre est un peu naïve si le mot n'avait pris, je ne sais pourquoi, un sens désobligeant, comme si ce n'était pas le plus précieux éloge qu'on pût faire d'un artiste que de constater qu'il a gardé toute sa fraîcheur de sentiment et toute son ingénuité.

En elles, Thomas a trouvé le meilleur de son inspiration et c'est en s'y abandonnant qu'il nous a donné ces œuvres charmantes de sincérité où son instinct de peintre et sa véritable personnalité que rien ne contrarie plus se révèlent entièrement.

A exprimer les choses familières et l'atmosphère qui les entoure, il se montre plus artiste et déploie avec une grâce exquise ses qualités de peintre affiné en même temps que son métier se fait plus subtil à la fois et plus souple.

Son *Jardin* en témoigne, si frais, si intime avec ses fines gammes de gris et de vert, racontant tout une vie paisible et de calme bonheur. Et la même sensation nous pénètre devant ses *Roses Noisettes* embaumant l'intérieur reposant et tranquille dans le demi-jour que filtre la blancheur des rideaux et devant tant d'autres pages où il chante la douceur des intimités.

A ce point de vue la récente exposition de Henri Thomas fut presque une révélation. Elle semble fixer de la plus heureuse façon l'orientation de l'artiste.

MAURICE DRAPIER.

SALLE FORST, A ANVERS.
Exposition de Bremaecker.

Parmi des toiles de Mlle Marcotte, dont quelques-unes méritaient un véritable intérêt, M. de Bremæcker exposa ici du 12 au 22 février une série de sculptures fort réussies. Ce n'est pas la marque d'une très grande personnalité qu'il faut demander à M. de Bremaecker; pourtant si quelques attitudes ou quelques gestes font parfois un instant songer au grand Meunier, il faut aussi reconnaître à M. de Bremaecker un très beau savoir-faire dans les méplats — qu'il caractérise et différencie très heureusement — et dans certaines draperies, bien creusées, bien fouillées et harmonieusement ajustées. Il manque surtout à ce sculpteur une conception bien définie; il y a de l'hésitation dans nombre de figures et dans leur expression. Le beau buste de jeune homme intitulé *Rancune*, donne moins l'impression voulue par l'artiste, que celle d'un jeune poète frappé d'une soudaine et formidable inspiration. *Ophélie* me paraît une œuvre mal conçue, si tant est qu'elle soit conçue; je passe encore sur ce que la figure a de plébéen et je me demande en somme par quoi cette jeune fille se rattache au titre de l'œuvre. En général, d'ailleurs, les types féminins de M. de Bremaecker m'ont semblé peu aristocratiques et il n'est pas jusqu'à ce *Mystère de la Vie*, symbolisé par une femme posant un doigt sur sa bouche, et présentant un gland de chêne, que je ne trouve d'inspiration trop peu distinguée. Mais M. de Bremaecker a des moyens; ses deux *Eternel Féminin* nous

le prouvent ; qu'il mette autant de noblesse dans l'expression de ses figures que dans certains de leurs gestes, qu'il approfondisse sont art au point de vue de la culture et il ne tardera guère à devenir un de nos artistes les plus complets et les plus équilibrés.

GEORGES BUISSERET.

Les théâtres.

THÉATRE ROYAL DU PARC : *Le Mur de Marbre,* pièce inédite en trois actes, de MM. Sylvain Bonmariage et Albert Giraud. — *Le Bon Billet,* comédie en un acte, en vers, de M. Georges Rivollet. — *Le Fils naturel*, comédie en cinq actes, dont un prologue, par Alexandre Dumas, fils. – Matinée Maeterlinck. — Matinée Jeanne Tordeus. — THÉATRE ROYAL DE L'ALCAZAR : *Le Refuge*, pièce en trois actes, de M. Dario Nicodémi. — *La Retraite*, pièce en quatre actes, de M. F. A. Beyerlein, traduite par MM. Remon et Valentin. — *La Fiole*, comédie en un acte, de M. Max Maurey. — *L'Ami des Femmes*, pièce en cinq actes, d'Alexandre Dumas, fils. — THÉATRE COMMUNAL : Cercle Royal « Euterpe », *Le Retour d'Ulenspiegel*, comédie en un acte, en vers, de M. Jacques Wappers. — *Maître Suzanne*, comédie en trois actes, de Eugène Landoy.

M. Lucien Solvay, dans le feuilleton théâtral que publie régulièrement l'*Etoile Belge*, faisait remarquer récemment la présence « dans l'air » de certaines idées dont le théâtre offrait, simultanément sur plusieurs scènes, le spectacle sous divers aspects. Et il établissait un très juste rapprochement entre le *Mur de Marbre* représenté au Parc et la *Vierge folle*, de Henry Bataille, que Paris vient d'applaudir. Continuant ses investigations,ne pourrait-on dire que la « Vierge folle » nous a été présentée dans de bien nombreux avatars ce mois-ci au *Parc*, à l'*Alcazar* ? Elle s'appelle Claire dans la *Retraite*, Dora, dans le *Refuge*, Clara, dans le *Fils naturel*, Jeanne, dans le *Mur de Marbre*... Et Jeanne de Cimerose, dans l'*Ami des Femmes*, n'est-elle pas aussi une vierge... folle, mais restée vierge pourtant?

En vérité, c'est la soif d'amour de toutes ces femmes qui crée l'intrigue de chacun de ces drames. Et soif d'amour à l'aube de la vie, devant l'inconnu de l'existence. Faut-il, de cette rencontre singulière, conclure à une mentalité déterminée et assez actuelle du public de nos salles de spectacle ?

Sans doute dira-t-on que toutes ces pièces sont loin d'être contemporaines. Mais le flair, peut-être inconscient, de nos directeurs de théâtre ne subit-il pas l'influence d'une curiosité informulée, mais admissible néanmoins : voir les conséquences, dans notre société bourgeoise, de l'accession de la jeune fille à l'acte d'amour, suivant les aspirations de son cœur et les objurgations pressantes de ses sens?

L'émancipation du cœur, la libération des sens ne se concilient pas avec les convenances, déclareront MM. Giraud et Bonmariage : la jeune fille se brisera contre le *Mur de Marbre* des rigides conventions sociales protégeant la famille sacro-sainte. Mais M. Nicodémi, qui est italien, jugera le cas avec plus de

passion; et sans nier les difficultés, les péripéties douloureuses où se débattront les amants en marge du code, il trouvera des âmes assez trempées de mansuétude orgueilleuse pour consentir au spectacle du triomphe de l'amour, malgré le mépris des lois, dans lequel l'amour est né. Si le conflit trouve asile dans une caserne prussienne, l'auteur allemand le dénouera tragiquement, lui, brutalement, d'un coup de feu qui atteindra la jeune fille, victime expiatoire. Alexandre Dumas, plus moralisateur, imbu d'un rôle apostolique, absoudra la femme, la vengera de la lâcheté de l'amant. Le *Fils naturel*, né de coupables amours, honorera sa mère, humiliera son père, par la grandeur de son âme! Et davantage moraliste encore, l'*Ami des Femmes* ramènera dans les voies conjugales la pauvre femme qu'a effrayée l'amour. Celui-ci lui reviendra sous les formes assagies d'un mari qui fut sans délicatesse pour sa pudeur effarouchée, le soir de ses noces.

Ne serait-on pas tenté de donner à ce semblant de débat cette conclusion prudhommesque, avec ordre du jour motivé : la vérité est dans le mariage? Méfions-nous pourtant de traiter la question de cette manière absolue. Mais constatons, plutôt, la différence d'aspect que présente ce sujet selon le temps et selon la latitude. Avec Dumas, s'avère l'influence romantique, humanitariste, philanthropique, de la littérature de l'époque. Nonobstant les qualités dramatiques, la trame intéressante, les traits d'esprit restés heureux, la pièce a vieilli; elle excite la curiosité, ne suscite plus d'émotion. M. Nicodémi, homme du Midi, reste romantique un peu. La fougue de sa race l'excuse et explique probablement le dénoûment qui satisfait l'indulgence générale, tout objective, des spectateurs pour les amants contrariés. Mais M. Beyerlein a fait du théâtre réaliste, a été jusqu'au bout de son sujet, sans concession à la sensibilité commune et bravement a marqué de sang la victime irrémédiable. MM. Giraud et Bonmariage, logiques aussi, ont sacrifié leur petite héroïne. Mais remarquez qu'ici, c'est Jeanne elle-même qui se tue, non sans s'être repentie, tandis que dans la *Retraite,* apparaît en justicier le père de Claire, farouche dans son autorité compromise, l'âme en détresse devant son honneur atteint. Ne faisons pas de déductions hâtives, mais il n'est pas cependant interdit de signaler ces particularités très sensibles.

Chacun des auteurs a développé son sujet avec son tempérament personnel, selon l'esprit de sa race, les contingences du moment...

Ne nous attardons pas à rééditer sur les procédés dramatiques d'Alexandre Dumas fils ce qui a été dit et bien dit, à signaler l'excellente école d'art de la scène, que constitue son théâtre pour les jeunes auteurs.

Lorsque la *Retraite* parut, cette pièce forte, émouvante, si éloquemment évocative des milieux du caporalisme prussien et de l'esprit de caste militaire allemand fut également envisagée dans ses intentions et sa forme.

Avec le *Refuge,* nous assistons à une œuvre nouvelle. Elle est fougueuse, violente, et le souffle de passion qui accélère l'intrigue a suffisamment de puissance pour atténuer certaines invraisemblances. Mais plus d'une scène ardemment vibrante, d'un métier solide, a su secouer nos nerfs et produire un effet très sûr.

Le *Mur de Marbre,* que l'on attendait avec une curieuse impatience, a été une déception. Le sujet, nous l'avons dit, ne manquait pas d'intérêt, mais l'intrigue n'est pas suffisamment étoffée. Elle est à peine indiquée. Le personnage qui a

tenté MM. Giraud et Bonmariage exigeait, précisément à cause de la complexité un peu exceptionnelle de sa psychologie, une présentation plus fouillée. On eut l'impression d'un sujet traité à la hâte par quelque collégien pressé de le livrer au public, dans l'ivresse d'une découverte. Et pourtant nous sommes loin d'une situation tout à fait originale. On attendait mieux d'une collaboration à laquelle le maître Giraud avait daigné associer son nom.

Décidément notre littérature régionale ne semble pas encore mûre pour les grands succès dramatiques. La plupart des pièces du cru, qui jusqu'à présent nous ont été offertes, apparaissent d'un développement pauvre. L'auteur semble ne pas avoir l'optique scénique, ne pas se rendre compte de l'effet de la pièce qu'il écrit et il paraît toujours à bout de souffle. Cela semble laborieux et étriqué. Le mouvement de la scène se dérobe à sa vision. Serait ce que nous n'avons pas suffisamment développé le sens de l'observation ? N'observant pas assez la vie, nous ne *voyons* pas suffisamment nos créations ou nous les voyons mal. Le public est insatisfait, et mécontent. Si nous voulons le conquérir, il faudra que nous étoffions nos pièces et donnions à nos personnages l'illusion de la vie réelle. Ce sont là des concessions qui ne nous obligeront en rien à nous départir du respect que nous devons à nos pensées, à notre style.

M. Landoy, l'auteur de *Maître Suzanne* a, lui, les qualités de métier désirable. Sa pièce, vaudeville sans autre prétention, n'a pas de ces indigences que j'ai signalées plus haut. Elle est copieuse, vivante, alerte. Le sujet ? Les mécomptes d'un ménage où l'homme et la femme sont avocats. Très spirituellement, l'auteur a signalé les incompatibilités qui en résultent, dans des scènes parfois vraiment réussies, avec le secours de quelques types comiques, un peu chargés de ci, de là. Mais n'ai-je pas dit qu'il s'agissait d'un vaudeville? L'occasion est rare, d'applaudir un vaudevilliste natif de Belgique et nous le faisons d'autant plus volontiers qu'il dénote une connaissance plus exacte des obligations de métier, qu'un auteur ne peut négliger s'il veut atteindre le public.

Le *Cercle Euterpe* qui l'avait mis à son affiche avait fait précéder cette pièce du *Retour d'Ulenspiegel*, de Jacques Wappers, un acte en vers, bien tournés et souvent beaux, fort gentiment agencé, où l'action emprunte ses personnages à notre épopée du XVI[e] siècle, mais qui n'ont du temps que les costumes et les noms. C'est l'éternelle chanson d'amour dont on nous dévoile la sincérité, grâce à un stratagème ingénieux. Acte charmant, à dénoûment un peu hâtif, dans sa conclusion inutilement nationaliste.

Nous eûmes à applaudir encore au cours du mois, deux autres pièces en un acte : le *Bon Billet* qui accompagnait le *Mur de Marbre* au Parc : fantaisie pétillante où M. Rivollet exerça sa verve congrument, grâce à une fort aimable aventure de la belle Ninon de Lenclos ; et la *Fiole*, une de ces œuvrettes légères et grivoises, amusantes, de Max Maurey, que nous a donnée l'Alcazar.

Pour être complet, n'oublions pas la matinée Maeterlinck organisée au Parc avec le concours de M. Louis Piérard, conférencier qui parle d'abondance et de M[lle] Marie Kalff, la très impressionnante artiste qui vint au banquet du X[e] anniversaire du *Thyrse* lire des scènes de Maeterlinck et qui les relut ici, avec d'autres, pour le fort littéraire agrément du trop rare auditoire.

Adressons à présent tous nos éloges aux vaillantes troupes du Parc et de l'Alcazar, qui assurent, avec une endurance remarquable, d'aussi multiples

représentations, à côté des vedettes que nous eûmes l'honneur de revoir : à l'Alcazar, la merveilleuse Réjane, mal à l'aise un peu dans le *Refuge*, Mlle Dermoz, très pathétique à côté de la grande artiste, M. Garry, émouvant dans sa sobriété de jeu; Adrienne Berr, de l'Odéon, dans la *Retraite;* le triomphant Lebargy, dans l'*Ami des Femmes,* — au Parc, Juliette Clarel, dans le *Fils naturel.*

Les artistes amateurs du *Cercle Euterpe* ont droit à une mention très honorable pour la manière heureuse avec laquelle ils ont défendu les œuvres de nos compatriotes. Citons plus spécialement Mmes Carley, Bertrand, Michaud, MM. Debièvre, Louvois. Nos félicitations au régisseur, M. H. Jahan.

LÉOPOLD ROSY.

La section brabançonne pour la culture et l'extension de la langue française a eu l'heureuse idée d'organiser en l'honneur de Mlle J. Tordeus, qui prend sa retraite, une matinée au théâtre royal du *Parc*, le 23 février. Mlle Tordeus, en sa qualité de professeur de déclamation au Conservatoire, fut, pour l'extension de la langue et de la culture françaises, un talentueux et précieux auxiliaire. Et l'hommage qui lui a été rendu fut des plus légitimes. Nous nous y associons pleinement. Au cours de cette matinée, un succès pour les organisateurs, on eut le plaisir de réentendre deux actes de *Rome vaincue,* la tragédie d'Alexandre Parodi et *le Passant* de Coppée, avec le concours de Mmes Dudlay, Derboven et Bovy, élèves de Mlle Tordeus.

Les conférences.

L'état de santé de Mme Héléna Clément ne lui a pas permis d'assister aux dernières conférences organisées par les *Amis de la Littérature.* Nous espérons que l'inaction de notre gracieuse collaboratrice sera de courte durée.

M. Georges Virrès, l'auteur tant apprécié de *la Bruyère ardente,* de *l'Inconnu tragique* et de ce tout récent *Ailleurs et chez nous,* n'est pas seulement un de nos plus savoureux romanciers, c'est encore un causeur disert, doué d'une parole sympathique et émotive, et tout vibrant d'une sincérité profonde qui donne à chacune de ses pensées une force capable d'imposer le respect.

C'est lui qui fit la deuxième conférence des « Amis de la Littérature. »

De même que M. Rency avait exalté l'âme et le paysage wallons, de même M. Virrès se chargea de déterminer la part d'inspiration que les *Lettres françaises de Belgique* doivent à l'influence du milieu flamand sur maints écrivains qui sont de nos gloires les plus éclatantes.

L'an passé, dans un discours sonnant comme un clairon, Verhaeren avait fait, si je puis dire, la synthèse de l'âme flamande, découvrant dans les écrivains de Flandre les descendants directs des grands peintres d'autrefois.

M. Virrès, en maints endroits aurait pu nous redire ce qu'avait clamé, de sa voix vibrante, l'auteur des *Villages illusoires* ; si l'on y pense, les deux sujets traités étaient identiques puisqu'ils étudiaient tous deux l'influence du paysage l'un en nature, l'autre sur les toiles que gardent nos musées. Mais M. Virrès

s'est gardé des généralisations; il nous a parlé simplement, amicalement de sa Campine aimée; sa voix avait le parfum sauvage de la bruyère lors des soirs de septembre et des éclats de crépuscule ensanglanté quand, là-bas, de l'autre côté de la terre, le soleil enflambe le rêve mélodieux et odorant des bois de sapins. Il nous a conduit, de son clair village de Lummen, au petit bourg de la Dune que Lemonnier a mis tout entier dans une phrase mélancolique de l'éternelle chanson des flots, des bruines salées et de la saveur âpre des embruns. « C'était à Furnes, près de la mer! » Chemin faisant il a traversé le Polder de Georges Eekhoud, l'Escaut de Verhaeren et la Flandre lumineuse de cet autre Claus admirable, qu'est le peintre du *Vent dans les moulins*. Nous avons retrouvé ensuite toutes les couleurs du paysage flamand et son parfum mystique dans les divers livres que M. Virrès a rapidement passés en revue avec ses auditeurs.

Le brillant romancier a terminé sa causerie par la glorification des poètes français de Flandre, de Verhaeren en particulier, et de Victor Kinon — dont il nous a lu une page splendide, malheureusement déflorée par ce vers, qui est déjà célèbre, en son genre :

« Je transpire et je vais ôter mon paletot. »

Cette agréable conférence a obtenu un succès non moins grand que mérité.

D. J. D.

Nous empruntons à un confrère le compte-rendu de la conférence de M. Louis Dumont-Wilden sur les *Influences étrangères* dans notre littérature :

Parlant d'abord de l'influence française, il fait remarquer que depuis trente ans nous vivons sur une équivoque, à cause de l'expression malheureuse : littérature belge d'expression française, due d'ailleurs à un analyste délicat, Francis Nautet. Dira-t-on de Hamilton qu'il fut un écrivain écossais d'expression française, de Rousseau qu'il fut un écrivain suisse d'expression française ou bien d'un Chamisso qu'il fut un écrivain français d'expression allemande? La vérité c'est que tout écrivain, qu'il soit Lapon, Malgache ou Hottentot, relève de la littérature française dès l'instant où il écrit en français ou s'y essaie. Cependant M. Dumont-Wilden fait une différenciation très nette entre les écrivains français de France et ceux de Belgique. On pourrait invoquer tout d'abord la faute de français faite sciemment et dont on se glorifie; mais cela devient de plus en plus rare. Il y a mieux : pour un jeune Belge qui, quoique n'ayant jamais quitté Saint-Gilles, fait des pièces bien parisiennes comme M. Francis de Croisset, que d'écrivains dont le mérite réside dans des vertus de terroir, dans un ton particulier, qui est parfois un peu germanique, comme chez Verhaeren.

Après un court exposé historique, M. Dumont-Wilden conclut que depuis la fin du XVIIIe siècle l'influence française a été toujours pour notre pays, au point de vue intellectuel, l'excitant nécessaire.

Il montre le rôle joué successivement par les émigrés de 1789, de 1815, (Cambacérès, David), de 1852, (Proudhon, Bancel, Louis Blanc, Victor Hugo), de 1871. (Cette dernière émigration fut l'un des facteurs déterminants de la transformation de Bruxelles en une grande ville, en une capitale européenne).

A côté de ces influences historiques et morales, il y a l'influence du livre, du papier imprimé, le romantisme, Balzac, Flaubert; le naturalisme, le Parnasse, Cladel; le symbolisme, Charles-Louis Philippe, Barrès, Mithouard, Gide, etc.

C'est, à le bien prendre, l'influence de Paris, de la capitale sur la province.

Quant aux autres influences étrangères, nous les avons subies par le canal de la France; elles nous sont arrivées en transit par les traductions.

Les influences germanique et anglaise se font sentir sur un Eekhoud, un Maeterlinck, un Van Lerberghe, un Verhaeren.

Pour conclure, tout en réprouvant le plagiat, l'imitation, il croit que les influences étrangères sont bienfaisantes et qu'il serait puéril de vouloir s'y soustraire.

La conférence et le conférencier ont eu un gros succès.

Les revues.

Verlaine en Ardennes. — L'Aube. — Arlequin. — Les Loups. — Le Mouvement idéaliste et religieux en France. — Deux revues théâtrales. — Notes simples, douces et aigres-douces. — Memento.

C'est encore des *Marches de l'Est* qu'il me faut parler avant tout, de cette riche publication qui s'impose définitivement à nous comme la plus belle, la plus superbement artistique que nous ayons.

M. Thomas Braun est un chercheur heureux. Il avait caressé le pieux rêve de recueillir les souvenirs se rattachant aux nombreux séjours que fit dans nos Ardennes le pauvre Lélian. Et il a la satisfaction de nous apporter à ce sujet des documents inédits et curieux.

Verlaine écrivit les *Romances sans paroles* à Jehonville, dans une maison très pittoresque au large pignon-façade percée de fenêtres asymétriquement disposées; mais le poète a surtout connu nos Ardennes au temps de sa jeunesse, lorsqu'en collégien appliqué, fils aimant et gars heureux, « qui se souciait moins d'écrire que de chasser », il venait passer les vacances de septembre à Paliseul, chez une tante à laquelle il conserva toute sa vie un souvenir attendri.

« Bon Dieu! » écrivait-il plus tard en revivant ces souvenances, « que je me le rappelle donc dans tous ses détails, ce joli village où j'arrivais quand septembre venait, grandi de quelques centimètres, puis d'un, puis d'un demi, puis quelques poils frisant au menton, jusqu'à ce qu'un jour je fusse barbu, et, esquissant une calvitie aujourd'hui outrageante, croissance jusqu'au bout constatée annuellement par un cran au couteau sur l'un des poteaux de la grange ».

En même temps que des notes explicatives, M. Th. Braun publie sept lettres inédites dont une du capitaine Verlaine, une de sa femme, les autres de Paul lui-même à sa tante, à son cousin et à son ami d'enfance Hector Pérot, commis agréé du receveur des contributions à Paliseul.

La première missive dessine un portrait attachant du père Verlaine, brave homme plein de bon sens et de minuties; les dernières nous montrent son fils Paul sous la figure d'un jeune homme tel que beaucoup ne parviendraient pas à se le représenter.

A 13 ans, c'est un écolier tout à fait réfléchi, soucieux de se consacrer entièrement à l'étude; il écrit : « Pendant les classes, je n'ai pas un seul moment à moi; je profite des congés du jour de l'an pour t'écrire ».

A 18 ans : « je tiens à passer les exa-

mens (du baccalauréat) avec succès. »

C'est un caractère essentiellement bon, aimant, respectueux, prenant une vive part aux afflictions d'autrui.

En 1863, il est désolé d'apprendre à son ami l'état précaire de la santé de ses parents : « Nous sommes tous fort tristes » écrit-il ; et plus loin : « Toujours est-il que cela est bien pénible pour papa et pour nous deux maman ».

Et à 36 ans, il n'a pas cessé d'appeler sa mère : « maman » avec un délicieux accent de tendresse enfantine.

On le voit, Verlaine fut un être pétri d'amour ; bien fausse est l'idée que se font de lui ceux qui se le représentent sous l'unique figure d'un dépravé, buveur d'absinthe, d'un vagabond débraillé aux instincts pervers...

— Voici l'*Aube,* revue algérienne, qui nous donne une leçon d'entente et d'énergie ; elle nous rappelle la force de l'union, chose que nous ne connaissons plus, parce qu'on nous l'a trop répétée sans doute, dans ce pays où l'ardeur des *Jeune-Belgique* est bien morte, quoi qu'on en dise ; et où chacun s'en va, de son côté, s'insinuant, rampant à plat ventre, en quête d'une gloirette égoïste et puérile et achetant au prix des courbettes le petit grain d'encens qui embaume.

L'aube du mouvement littéraire français s'éveille au nord de l'Afrique ; une jeunesse vaillante connaît là, les admirables énergies que suscitent les idéals nouveaux ; sous le nom de : « Société des gens de lettres de l'Afrique du Nord », une association florissante s'est fondée, qui travaille avec courage à diffuser le culte de la langue de Malherbe parmi les sujets africains du beau pays de France.

— Arlequin nous est ressuscité, toujours jeune, toujours joyeux, « fier de porter encor le maillot bigarré ». Ci un passage de sa crâne parade :

« Moi fou, je veux tenir boutique de raison
J'ouvre à tous, mais surtout aux jeunes, ma maison
Place aux jeunes ! Messieurs ! Car c'est demain [qui gronde
Dans leur ferme propos de rénover le monde ! »

Plus loin :

La double règle inscrite au fronton du palais
C'est d'avoir de l'esprit et de parler français.
Donc, pas d'esperanto, pas même d'orthographe
Simplifiée, horreur du pauvre typographe...

Un large éclectisme, en effet, classe dès ses débuts, cette revue entre celles qui sauront agrandir l'horizon de l'Idéal, et élever l'Art parmi les astres éternels ; car pour *Arlequin,* on le sent, la Littérature ne sera jamais la pâle lanterne dont certains éclairent leur vanité et leur suffisance et qu'ils soufflent lorsqu'une petite auréole de renommée factice leur permet de se reposer, souriants, satisfaits, et de laisser en paix tomber leurs cheveux trop tôt blanchis sous le poids de la *Pensée!...*

Le père Pacheu exalte chaleureusement la mémoire de Huysmans et administre quelques vigoureux coups de poings aux « chanoines et aux Doumic de la Littérature ».

Maurice Toussaint, lui, reconstitue à l'aide de fragments épistolaires la figure si distinguée de Charles Demange. Et dans le numéro de février, Henri Grégoire prend la défense du bel et courageux écrivain qu'est Jules Bois. Des vers chantent aux pages de la partie anthologique ; et pour terminer, les *coups de batte*, sans être trop méchants, sont habilement administrés et sonnent clair comme nos rires sur le crâne des Qui-de-droit.

Les *Loups,* « journal d'action d'art à 10 centimes », *d'abord* mensuel est un exemple enthousiasmant pour ceux qui aiment pourfendre voluptueusement leurs confrères-arrivistes. Il serait temps que *Les loups* vinssent faire chez nous aussi une ample curée, « se jeter à l'as-

saut du village enseveli sous la neige épaisse et lourde d'une littérature trop blanche, entassée sans art; et teinter cette neige avec du rouge, pour changer la monotonie de cette blancheur imbécile qui submerge tout jusque par delà l'horizon ».

Au fait, les *Loups* feront peut-être mieux d'attendre la prochaine installation de nos académiciens; ils ne devront point tant rechercher alors, à travers les « halliers sociaux, et les chemins creux de la littérature » la proie qui s'écrasera sous leurs crocs redoutables, maculant la neige pâle de la Littérature académique.

— Cette France est bien le grand alambic où se distillent les idées, où les courants intellectuels naissent, meurent et renaissent, où l'on tue le présent et où demain l'on fera revivre le passé.

A l'heure actuelle, une génération d'écrivains, de poètes, et de penseurs, adorateurs de ce qui fut, prennent ouvertement parti pour la monarchie et pour la religion.

Ainsi les choses de la Terre paraissent, vivent et s'effacent... Quand une cause est en minorité des cœurs s'élèvent vers elle parce qu'ils en sentent mieux les beautés, et des esprits, ne fût-ce que par instinct de révolte, assument avec enthousiasme la tâche de la défendre.

Comptez les revues à tendances royalistes, celles moins exclusives, bonapartistes ou autres, qui se déclarent tout au moins contre la République; comptez les revues idéalistes et religieuses, qu'elles soient protestantes, catholiques ou positivistes, peu importe; et vous serez réellement surpris du mouvement qui se manifeste en France contre la forme actuelle du gouvernement.

Mithouard, Gide, de Noisay, Nesmy, Clouard, Marsan, Maurras, Serre, Vulliaud et ceux des *Guêpes*, et ceux de l'*Occident*, des *Loges et Revues théosophiques*, des *Entretiens idéalistes*, de la *Revue critique des idées et des livres*, de la *Coopération des Idées*, et d'autres et d'autres encore (je cite au hasard, sans ordre) voilà je crois autant d'écrivains qui rêvent d'une réforme sociale à base plus spiritualiste.

Austères discussions. Ne perdons pas le sourire. Dans les « Carnets d'un homme de lettres » publiés régulièrement par l'*Eventail*, M. Léon Souguenet réunit des notes touchant un peu tous les sujets mais toujours éclairées par une aimable bonne humeur et une finesse d'esprit toute française.

Plus sérieux, M. Dumont-Wilden entretient ses lecteurs sur les choses de l'Art et de la Littérature. Et il arrive aussi qu'après nous avoir traduit une demi-phrase d'anglais, un jeune *prédicateur-voyant* nous annonce charitablement de nous tenir sur nos gardes : car le jour est proche, paraît-il, de l'invasion de Bruxelles par les Framerisous !...

Avec moins de « grands dîners », de « soirées dansantes », « galopantes » ou « volantes », comme vous voudrez; avec moins de « Toilettes », de « Parfums », de « Corsets » : le *Collant*, de peignoirs au prix modique de quarante louis, et de toutes autres choses capables d'intéresser une charmante femme aux entr'actes; — le *Vrai Mondain*, aux destinées duquel préside le beau poète Louis Moreau, est un journal théâtral d'une information excellente, qui se distingue surtout par une tenue littéraire irréprochable.

L'auteur des *Chansons sans musique* nous offre de petits ragoûts de haute littérature : vers, nouvelles, fantaisies d'un réel intérêt.

Mentionnons, dans les tout derniers numéros, une superbe nouvelle de Georges Virrès, (intitulée le *Père*), et un conte charmant de Boué de Villiers.

Le *Vrai Mondain*, qui a su grouper autour de son chef distingué une élite de littérateurs et d'artistes, se prépare à n'en

pas douter, une carrière des plus brillante.

Notes simples, douces et aigredouces :

La *Revue de la Société internationale de musique* consacre à J. Haydn (à l'occasion du centenaire de sa mort) un numéro spécial tout à fait remarquable. Outre des pages de grands compositeurs contemporains, dédiées au maître autrichien et spécialement écrites pour lui, S. I. M. publie plusieurs articles abondamment illustrés qui projettent sur la personnalité du beau génie que fut Haydn une clarté de compréhension et d'admiration respectueuses.

— Dans la *Nouvelle Revue française,* M. Louis Dumont Wilden déplore l'évolution qui a changé le Maeterlinck de la *Princesse Maleine,* en l'auteur de la *Sagesse et la Destinée.* Eugène Gilbert, quelque part dans *France et Belgique,* si je ne me trompe, avait déjà formulé le même regret. — Puis en bon chasseur, impitoyablement, M. L. D. W. « tue » l'*Oiseau bleu.*

— M. Royère, directeur de la *Phalange,* est un critique qui voit M. J. M. Bernard lui tirer la langue à travers tous les livres qu'il examine. Alors il arrive à Jean Royère de gifler *Louis le Cardonnel* parce que celui-ci a eu l'honneur — ou le malheur — d'être choisi comme maître par le directeur des *Guêpes ;* une autre fois, « maître Jean » met entre les mains de Verhaeren « Le Cloître » et « Philippe II » et dit au grand poète : « Eh ! Frappe donc ! — »

— Mais pourquoi M. J. M. Bernard n'aime-t-il donc pas Jules Bois ?

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

Memento : Le *Divan : Prélude* par Henri Martineau. — La *Nouvelle Revue française.* Les *Heures du Soir,* Emile Verhaeren. — *Vers et Prose.* Le tout est excellent. — *Durendal* : *Garite,* par Hubert Stiernet. — La *Belgique artistique et littéraire*: *Contes d'avant l'amour,* par Louis Delattre. — *Revue des Lettres et des Arts* : *La Forge,* par Ph. Lebesgue. — l'*Art libre : Feuillets,* par Henry de Régnier. — *Emile Verhaeren,* par H. Dérieux. — L'*Ile sonnante* : *Mâme Michu,* par Francis Carco.

D. J. D.

Petite chronique.

Charles-Louis Philippe, le très remarquable écrivain qui vient de payer — jeune encore, hélas ! — son tribut à la mort, fut non seulement un romancier au talent fécond et prometteur, mais un homme qui sut se réserver de solides amitiés. Elles viennent de se manifester à la *Nouvelle Revue Française* qui consacre son numéro du 15 février, entièrement, au disparu. Mmes la comtesse de Noailles et Marguerite Audoux, MM. P. Claudel, Michel Arnauld, Marcel Ray, Régis Gignoux, Emile Guillaumin, André Gide, Beaubourg, Faure, Ghéon, Pilon, Ruyters, Werth ont collaboré à ce numéro, monument discret élevé à la mémoire de ce lettré bon, probe et humain, qui, comme dit Arnauld, « n'était pas » de ces cultivés qui s'enferment parmi » les livres, ou vont des livres à la vie et » ne voient la vie qu'à travers les idées; » mais il était encore bien moins de ces » incultes qui, pour écrire, se fient à leur

» génie, comme, pour vivre, à leur » instinct. »

A propos de *Marie Donadieu*, roman qui faillit avoir le prix Goncourt, mais qui fut évincé par la *Maternelle*, de Frapié, notre ancien directeur, M. F. Ch. Morisseaux a consacré à Philippe dans le *Thyrse*, un article fort sympathique, qui montre en quelle estime il était tenu chez nous.

Nous nous associons pleinement à l'hommage rendu par la *Nouvelle Revue Française* à l'écrivain dont la mort endeuille la jeune école française.

—

Les courriers méditerraniens nous ont appris récemment la mort, en pleine maturité de son talent d'**Edouard Rod**, romancier vigoureux sans exubérance, dont la pondération n'excluait pas l'élégance de la langue et qui possédait cette qualité rare, très rare : une modestie d'autant plus méritoire que la renommée lui avait souri à juste titre. Suisse d'origine, sans renier jamais sa patrie, il avait apporté à son pays d'adoption, l'appoint de son talent si légitimement apprécié.

Il laisse un vide sensible dans l'art français.

Nos Samedis. — Une circonstance fortuite nous a empêchés d'organiser pour la date annoncée la lecture de l'*Hallali*, la pièce tirée du roman de Camille Lemonnier. Elle est remise à une date ultérieure. L'ordonnance de *Nos Samedis* en a été quelque peu modifiée. Nos deux dernières réunions pour cette saison auront lieu au mois d'avril. Nous en ferons connaître incessamment le programme définitif.

—

Nous avons annoncé par erreur qu'*Un Jacobin de l'an CVIII* paraîtrait aux éditions de la *Belgique artistique et littéraire*. C'est dans la collection de l'*Association des Ecrivains belges* que prendra place l'œuvre de Prosper-Henri Devos.

—

Les conférences de M. João de Barros paraîtront à Porto en volume sous ce titre : *La Littérature portugaise* (*Esquisse de son évolution*) (Magathais et Moniz, éditeurs).

—

Les concerts Durant organisent en la salle Patria quatre séances extraordinaires de musique de chambre :

A. Le mercredi 16 mars, à 8 1/2 heures du soir, par la Société des Instruments Anciens de Paris. Quatuor des violes et clavecin, avec le concours de Mme Marie Buisson, cantatrice.

B. Les mercredis 30 mars, 6 et 20 avril à 8 1/2 heures du soir, par le Quatuor Capet de Paris, composé de MM. Lucien Capet, 1er violon ; Maurice Hewit, 2d violon ; Henri Casadesus, alto ; Marcel Casadesus, violoncelle. Ces trois séances seront consacrées aux neuf principaux quatuors à archets de Beethoven.

Abonnements et location : Mon Katto, 46-48, rue de l'Ecuyer, télép. 1902, à Bruxelles.

—

XVIIe Salon de la *Libre Esthétique* (Musée moderne), Bruxelles, du 13 mars au 17 avril : Le paysage en France et en Belgique. Entrée 1 franc. Le mardi, Concert de musique moderne.

—

Errata. — No 6, p. 171, 1re colonne, 2me alinéa, 1re ligne, supprimer d'ailleurs. — P. 172, 1re colonne, 3me alinéa, 9me ligne : lire « statue mutilée » au lieu de : statue mutilée «. — P. 173 : 2e colonne, dernière ligne : lire *force* au lieu de *forme*.

Le projet de M. Wauwermans.

Ni l'âge, ni la grandeur n'ont assagi M. Paul Wauwermans. Il y a vingt-cinq ans, il n'était encore que rédacteur au *Patriote* et à la *Revue contemporaine*. Aujourd'hui, il est toujours rédacteur au *Patriote*, la *Revue contemporaine* a disparu, mais M. Paul Wauwermans est député! Comme tel, investi d'une mission rare, puisque sur sept millions de Belges, cent soixante-six seulement en sont jugés dignes, il se hâte de la ravaler à un rôle d'embuscade. Tapi dans l'arsenal parlementaire, comme un chasseur à l'affût, l'œil au guet, M. Wauwermans s'est découvert une âme de gabelou: le garde civique de la littérature qui sommeillait en lui depuis le procès Waller de 1885, s'est réveillé et a changé d'uniforme. Il s'est précipité sur ces maudits papiers qui viennent de France et tient suspendu sur eux ses menaçantes méditations traduites sous la forme d'un projet de loi établissant :

1° Une taxe de 5 centimes par exemplaire de journal ou recueil périodique publiés à l'étranger et contenant des annonces, avis ou réclames commerciales relatifs à des produits fabriqués ou à des établissements situés à l'étranger.

Cette taxe sera calculée sur chaque page du journal ou du recueil contenant des annonces;

2° Une taxe de 10 centimes par feuille d'impression sur chaque exemplaire de catalogues, prospectus, prix-courants, calendriers ou imprimés de réclames analogues, relatifs à des établissements commerciaux situés à l'étranger.

De deux choses l'une : ou M. Wauwermans croit à l'adoption de son projet, ou il n'y croit pas. S'il n'y croit pas, il n'a commis qu'une gaminerie indigne d'un représentant de la nation; il a voulu, comme on dit, « faire le malin »; ainsi qu'un enfant mal élevé, il a tiré irrévérencieusement la langue au grand frère français. Si celui-ci n'est pas impressionné, c'est qu'il a mauvais caractère et M. Wauwermans en aura bien du chagrin. L'honorable représentant élève la naïveté à la hauteur d'une institution : Sous prétexte de représailles *économiques*, proposer de taxer les publications quotidiennes et périodiques étrangères, créer des obstacles pour leur entrée dans le pays; s'imaginer qu'on va atteindre, de la sorte, les intérêts français, ici, en Belgique, et que notre puissant voisin va reculer, atténuer ses projets douaniers au seul aspect d'épouvantails semblables! Vraiment, la malice est un peu grossière, mise à nu de la sorte, et la pasquinade de M. Wauwermans se réduit à une pirouette de clown qui n'amuse que le tapis et n'effraye pas même les enfants.

Mais diable! aurait-il quelque espoir de faire adopter ces draconiennes mesures? Allons, ce serait insensé d'y croire :

La presse est libre! rendons-en grâce aux Constituants qui l'ont solennellement décrété dans l'article 18 de la Constitution. Cette liberté est entière, absolue. Et le texte lapidaire qui le proclame a été préféré à tout autre, afin qu'aucune équivoque ne pût subsister.

Ignorez-vous, M. Wauwermans, que vos prédécesseurs ont aboli, par les lois du 25 mai 1848 et du 8 juin 1883, l'impôt du timbre qui, frappant les journaux et les écrits périodiques, entravait cette liberté de la presse? Et savez-vous que *cette exemption s'étend même aux journaux qui sont imprimés à l'étranger et importés en Belgique?* (1)

Voudriez-vous donc rétablir l'impôt sous une forme douanière? Que diriez-vous si l'on s'avisait de vinculer de la sorte nos autres libertés : la liberté de

(1) A. Giron.

l'enseignement, la liberté d'association, la liberté d'opinion, celle des cultes?...

Alors, quoi? Vous substituant au surintendant des Finances, avez-vous rêvé que l'Etat battît monnaie en imposant l'intellectualité étrangère? Fi, donc! Ce serait indigne d'un ancien littérateur, fût-il médiocre. Qu'il puisse germer dans l'esprit d'un adolescent de réclamer, mettons 3,000 francs, parce qu'on l'a appelé, par exemple, abcès froid, passe encore, ces temps sont loin. Mais que le pays fasse monter la garde à la frontière pour rançonner la Pensée qui vient, en rosée bienfaisante, vivifier, féconder par un commerce intime la mentalité, l'intelligence de la Nation, ce serait un crime sans nom! Les douaniers belges ne sauraient devenir des traqueurs d'Intellectualité. Prêter à l'Etat ces moyens de gonfler ses caisses de vil métal, rêver de lui procurer des ressources par ces procédés serait faire injure à la Belgique, si elle les acceptait. Elle faillirait odieusement à son devoir de gardienne vigilante de la Pensée de ses enfants. Celle-ci désire ardemment communier en toute liberté avec celle des autres nations. Qu'il prenne garde, celui qui oserait forger des entraves à ses légitimes et impérieux vouloirs!

La Pensée grandit et fortifie dans une atmosphère de liberté qui ne connaît pas de frontière. Nous voudrions même un épanouissement moins pondéré. Chaque jour notre cœur souhaite davantage une éclosion plus vive, plus fervente, plus vigoureuse, plus décisive. Des efforts tenaces, sans cesse multipliés et sans cesse accrus, aiguillonnent nos volontés vers une libération des esprits plus grande, une réceptivité plus complète. Et les efforts, sans être tout à fait vains, se butent à une apathie qu'il faut attaquer dans un corps à corps hardi.

M. Wauwermans n'en a donc pas conscience, ou bien n'en a-t-il cure? Il veut tarifier, marchander l'aide qui nous vient précieusement du dehors en enserrant le pays dans une muraille de Chine.

Ou bien envisage-t-il d'un cœur léger un isolement mental? Le pays souffre déjà d'une anémie intellectuelle: on y lit trop peu, les créations de la Pensée et des Arts n'y trouvent qu'un crédit relatif que nous voulons consolider.

Nous nous opposerons énergiquement à tout coup de main, d'où qu'il vienne, qui serait de nature à compromettre la régénérescence de notre conscience spirituelle. Elever la digue des droits d'entrée contre les courants d'idées qui, du dehors, viennent stimuler nos possibilités intellectuelles, serait diminuer un des adjuvants efficaces de notre mission. Nous ne le tolérerons pas! Déjà deux groupements importants : la *Section brabançonne pour la culture et l'extension de la langue française*, l'*Association des Ecrivains belges* s'en sont émus, avec de nombreux confrères. La protestation sera unanime car, M. Maubel ne l'a-t-il pas déclaré solennellement lors des fêtes de notre Xe anniversaire : « J'ai la » certitude que si quelque danger menaçait notre littérature ou ceux qui s'y » consacrent, nous serions encore capa» bles de nous grouper fraternellement.»

LÉOPOLD ROSY.

Soir d'enterrement [1].

C'est fini, la vieille Gustine est bien tranquille, bien tranquille... pour toujours.

Les deux garnements à la figure rieuse, et qui se faisaient des niches, viennent de galoper vers l'église avec la civière.

Le vicaire repasse, accompagné du sacristain nu-tête, portant, sur le bras, l'étole noire à bordure jaune et le surplis blanc d'où sort la tête hirsute du goupillon. Ils marchent vite, pressés par d'autres besognes.

Beaucoup plus loin, ceux qui ont suivi la bière de Gustine Doguet vont lentement, avec le souci de ne pas dépasser le groupe des parents.

Bien qu'ils ne soient que beau-frère et neveux, au retour, les Doguet du Grand Magasin s'avancent d'abord; puis, les Doguet du Rèwe et les autres Doguet de Hesbaye.

On arrive à la maison des premiers, en face de l'hôtel de ville. Une grande faulx dorée en surmonte la porte. Le trottoir récemment rafraîchi est encore humide par places. Sous le soleil, la large et haute vitrine remplie d'ustensiles de métal, réfléchit la pompe communale surmontée de sa lanterne.

Gisbert, l'aîné, s'arrête, se range et, d'un geste de la main, invite à entrer. Mais une partie — ceux qui portent des casquettes de soie — remercie en regardant l'étalage et rejoint le mari de la morte, Eloi Doguet, le serrurier, qui marche déjà, s'acheminant vers sa demeure.

C'est une pauvresse de maisonnette sans étage, accroupie dans l'humidité qui verdit, jusqu'à mi-hauteur, son badigeon d'ocre clair. Le chemin s'arrête là, découragé; une haie le barre sur laquelle s'aère une toile de matelas tachée.

Devant, enfoncé au milieu de la pelouse banale qui blanchit les lessives, un ruisseau, le Rèwe, coule, bordé d'un archipel de dalles bleues irrégulières, où les femmes aux bras nus s'agenouillent pour rincer leur linge.

Dans la cuisine au sol d'argile battue, pareil à l'aire des granges, Phémie, petite, sèche et droite, toute en pointes, au regard noir et aux cheveux plaqués, accueille les arrivants de quelques propos brefs en avançant des chaises.

Ils s'assoient silencieux autour de la table. La jeune fille découpe un gros pain de charcuterie, fleurant l'ail, qui luit entre deux hautes piles de tartines, pendant qu'Eloi retire sa veste en soupirant :

— Enfin..., enfin...

François, le cousin de Barlenge, osseux et glabre, paraît particulièrement en appétit. Ayant étendu sur sa tranche de viande une couche de moutarde, il tire de la poche de son gilet, qui lui pend mi-déboutonné dans l'aîne, sa serpette à manche de bois et coupe ensemble le pain et la viande, pour en confectionner des cavaliers plus épais que ceux qui suivent la voiture de M. le doyen, le jour de la Saint-Eloi. Il les enfourne tour à tour, entre ses lèvres minces. Quelques lents et puissants coups de machoires relèvent en mesure sa casquette aux tempes. Puis, on voit descendre la copieuse bouchée, à la façon des noix avec leur coquille, le long du col d'un dindon engraissé pour la fête.

On parle peu.

Phémie promène sans cesse, de l'un à l'autre, son grand pot de café, les invitant à « faire comme chez eux ».

(1) Fragment de *La Haute Plaine* qui paraîtra en octobre.

Après le repas, elle verse de petites gouttes de clair genièvre de Huy.

Le cousin François, fixant Eloi et donnant un léger coup de tête du côté de la fenêtre, demande :

— Alors, avec les autres, c'est toujours la même chose ?

Le serrurier se remue sur sa chaise et regarde ses pieds :

— On ne les a pas vus ici, de toute la maladie, répond-il, amer.

— Ils ont honte de nous, dit Nestor, le mari de la fille aînée.

— Avez-vous remarqué les airs du jeune ?

— Le président, he! appuye Phémie, avec une moue de moquerie.

Achille, le cadet, tortille sa moustache d'un air ennuyé.

A ce moment, la porte s'entrebaille. Une petite figure ratatinée apparaît, entre un béguin blanc et un châle noir. Ses yeux font rapidement le tour des têtes, puis se perdent dans les nombreuses rides, pendant qu'on entend une voix fatiguée :

— Bonjour, bonjour... — Ceux de Namur sont déjà repartis.

La vieille se met à table, sans lever le regard.

— Avez-vous pris le café, ma tante Sophie, demande Phémie, d'un ton peu engageant.

— Heu..., j'en ai bu une tasse, ma fille ; mais, avec toutes leurs tartes, leurs bonbons, leurs sucreries et leurs vins..., je mangerais bien un bout de pain.

Elle arrange les plis de sa cotte.

Eloi fait un signe de tête au cousin François :

— Comment peut-on quitter une maison où l'on est si bien traitée?

Sophie ne veut pas entendre. Elle se penche à droite, lève sa jupe, va chercher, dans ses dessous, une boîte à tabac et, sans en offrir, en aspire une bonne pincée.

Lorsqu'elle a mangé deux longues tartines, sans ôter ses mitaines noires, elle passe le bout de ses doigts jaunis aux deux coins enfoncés de sa bouche et s'informe de la famille de François. Puis, elle dit :

— Excusez, il faut que je m'en aille; j'ai promis d'être à la station à quatre heures.

Son départ n'est pas plus bruyant que son arrivée.

— Vieille sotte! prononce Eloi. Et Phémie ajoute :

— Elle va de l'un à l'autre pour voir et raconter.

— Mais, elle est avec eux...?

— Ah! pour ça, oui! Gisbert est son dieu; c'est lui qui sait tout; c'est lui qui touche ses coupons.

— Ils l'attirent, reprend Phémie, c'est pour son argent; c'est bien sûr; d'ailleurs, ce qu'ils ont..., ce qu'ils ont..., il y a beaucoup de choses...

— Ceux qui restent les derniers à la maison sont toujours *advantagés*, affirme François en regardant le plafond et en se passant la main sur la cuisse.

— Vous l'avez dit, mon parent, vous l'avez dit! Voilà le point! Pourtant, c'est injuste.

— Sûrement. *A chaquin s'part.*

Les sèches pommettes de François sont allumées ; il balance en avant son haut buste, raide et maigre qui, vu de profil, prend l'aspect d'un long et impitoyable couperet tranchant les portions égales. Il répète :

— *A chaquin s'part! A chaquin s'part !*

— Tout est resté là, tout, reprend Eloi.

Après quelques instants :

— Le magasin, évalué sept cents francs! Il contenait pour des milliers et des milliers...

He... He...

Je pense à mon pauvre père... Quand

l'ouvrage chômait, il fabriquait des cuillers. Toute la Hesbaye a mangé la soupe dans ses cuillers. Il recommençait sans cesse, il en avait parfois des coffres pleins! Il mourut, à quatre-vingt-six ans. ., un jeudi : le mercredi, il en avait encore fondu huit douzaines...

Et l'on n'en a jamais rien retrouvé, pas ça! — il fait claquer l'ongle de son pouce sous sa dent.

Eloi vide son verre, détourne et hoche la tête.

Le cousin François, comme si l'on parlait d'un million volé, arrondit les yeux. Il relève lentement sa taille, prend son temps, rapproche les lèvres en cul de poule et souffle :

— Pfû... Pfû...

Phémie, le regard concentré, un bras contre la taille, rassemble les miettes de pain sous le majeur de l'autre main :

— Oui, oui... Et la lunette, donc, papa?

— Ah! oui, la lunette de mon oncle Zéphyr! reprennent plusieurs en même temps, rompant la sourdine de circonstance.

Sous le tas des mauvaises herbes trop fraîches, au milieu du champ, le feu couve, laissant à peine passer quelque âcre filet de fumée. Mais souffle le coup de vent! tout crépite et mille flammettes dardent leurs langues.

La lunette de mon oncle Zéphyr! Les voix, les yeux, les gestes se hérissent d'étincelles, les mots oublient qu'ils sonnent dans la maison d'une morte et s'enflent de la fraternelle jalousie.

Le visage d'Eloi, sous la concentration des regards et l'effet de l'alcool, prend un air noir. Le serrurier se frappe la poitrine :

— Ça, je l'ai là! La lunette, elle me revenait, je l'ai là!

Mon père y tenait comme à ses yeux; c'est une pièce de famille. Lorsque je l'ai réclamée, parce que je suis l'aîné, Martin me l'a refusée :

— Elle est aussi bien chez moi que chez toi, prétendit-il. N'empêche que c'est ici qu'elle devrait se trouver. Ç'a été leur chance, mais, ils ne la porteront pas en paradis!

Un parent de Visé, qui n'a pas encore ouvert la bouche et qui ne comprend pas, s'enhardit :

— Est-ce quelque chose de rare, cette lunette?

La question fâche presque Eloi :

— Rare! Rare! Mais, je le crois bien, rare! C'est la lunette de mon oncle Zéphyr, le marin! Elle est longue comme ça!

Il ouvre les bras.

— Puis, c'est notre honneur, hein! C'est l'honneur de notre famille.

— Elle a bien deux mètres, renchérit Phémie.

— Oh hô! oh hô!...

— Et toute en cuivre. C'est un roi qui la lui avait donnée.

— Il paraît qu'on voit d'un bout de la mer à l'autre.

— C'est ça qu'il n'a jamais eu d'accident, remarque gravement le cousin François qui, pas plus qu'un autre de ces simples batteurs de la haute plaine n'a vu la mer.

— Mon oncle Zéphyr était beaucoup plus âgé que mon père, explique Eloi. Je me souviens de l'avoir vu revenir : un homme aussi large que la porte! Il portait de petits ronds d'or aux oreilles; ça préserve des rougeurs aux yeux, comprenez... le fort vent?

On venait du Condroz pour le voir; on était sûr de le trouver *à la Rose,* chez Tavie — que Dieu ait son âme! — où il fumait toute la journée sa grosse pipe en buvant son litre... Il en aurait bu trois d'affilée! Un homme... Seulement, il fallait se contenter de le regarder de loin, parce que mon oncle Zéphyr ne disait pas grand'chose et n'était pas commode. Il n'aimait de compagnie que celle de Fred, son perroquet, qu'il por-

tait sur son épaule et qui jurait, comme lui, dans toutes les langues du monde. Il vous aurait renversé un bœuf d'une bourrade!

Blaret était fier de lui, quoi! Au moins vingt médailles, cinquante ans sur l'eau! Il avait été en Afrique, en Amérique, à Jérusalem, à Dunkerque, que sais-je? partout.

Quand il revint, on voulut de suite le nommer maïeur, mais, il haussa les épaules.

— Il en avait sans doute bien vu? demande l'homme de Visé, ébahi.

— Vu, vu! on en ferait des livres et des livres, et personne ne les croirait.

Le souvenir du marin les enthousiasmait. L'âme héroïque du vieux courreur d'océans, de l'étalon libre, électrisait leurs âmes de chevaux de cirque, et la petite maison de la pauvre Gustine Doguet, embrumée de tabac et empuantée par l'alcool, se transformait en une espèce de caboulot de port, où crachent, crient, tapent du poing, avalent gin sur gin, des matelots en bordée, après dix mois de mer.

Un jour, recommence Eloi, il fut pris, avec l'un de ses hommes, par des sauvages. Ils mangèrent son compagnon sous ses yeux. Alors, Zéphyr Doguet, de fureur, déchira ses habits et, tout nu, n'ayant plus que ses souliers et sa casquette, il se mit à crier, en wallon, toutes les injures qui lui revenaient :

« *Laids mârticos! — Grossès vesseies! — Hôute si plout! — Mâssis récoulisses!* »

— Ha, ha ha! ha ha!

— Il roulait des yeux terribles et exécutait des cumulets de rage, comme un vrai possédé, si bien que les sauvages prirent peur et laissèrent tomber les restes des bras et des jambes du matelot qu'ils dévoraient.

— C'est un sorcier, pensèrent-ils; et ils se mirent à ramper autour de lui, tremblant, poussant des cris aigus de gorets à l'abattoir. Ils imploraient leur pardon.

Toute la tablée, même ceux qui connaissent par cœur cette fameuse odyssée, écoute subjuguée :

— Quel gaillard! Ha, ha ha! Quel gaillard! s'écrie le cousin François, en relevant sa casquette d'une tape brusque et en prolongeant son gros rire.

— Et les trois jours sur une planche, donc, Papa...? rappelle Phémie.

— Trois jours et trois nuits, au milieu de la mer qui le roulait, l'élevait, le noyait : *plitch! platch! plitch!* — Trois jours et trois nuits!

—Comment est-il possible de résister?

— A la fin, mon oncle Zéphyr prit sa lunette qu'il avait au dos, car elle ne le quittait jamais...

— Même qu'il l'avait encore chez les sauvages, interrompt Nestor.

— C'est vrai, je l'avais oublié. — Mon oncle prit sa lunette et aperçut, au loin, un navire.

Il appela et fut sauvé, conclut naïvement Eloi.

Mais, on n'en finirait pas! ajoute-t-il, on n'en finirait pas! —

Il remplit les verres.

— Lorsqu'il sentit la mort, il donna la lunette à mon père : « Tiens, dit-il, ça porte bonheur ». — Elle nous revenait, et voilà...

* * *

L'ombre commençait à remplir la salle. L'homme de Visé se leva : l'heure de son train était arrivée, Achille et Nestor le reconduisirent à la station.

Le cousin François repartait à pied. Eloi en manches de chemise sortit avec lui. Ils coupèrent à travers le pré du Rèwe.

La lune allongeait leurs ombres sur l'herbe. Devant eux, la tour de l'église, toute blanche dans la douce lumière.

A chaque pas, le serrurier tire l'autre par le bras. Ils s'arrêtent :

— Ce qui me fait de la peine, mon parent, c'est notre Achille. Ce garçon-là se ronge. Il a recherché, vous le savez, sa cousine Célie, du Grand Magasin, une bonne fille, la meilleure de la maison. Mais, ils sont trop fiers, il leur faudrait un mylord!

— Bah! les affaires d'amour, ça s'arrange...

— Non, non, ils sont trop fiers... Ils l'appellent « le musicien » parce que, le dimanche, la semaine faite, il va jouer les bals...

Ça damne Phémie, qui leur arracherait les yeux. —

Le mince Eloi s'arrête et redresse la tête. Il élève en l'air l'index de la main droite et, d'une voix qui s'alentit et va s'enflant, sans transition :

— Pour les cuillers, je ne dirais rien, mais — il secoue rudement son doigt levé, puis serre le poing et le lance avec force vers la terre — pour la lunette, ils me la recracheront, un jour ou l'autre!

— *A chaquin s'part*, approuve François.

Mais il paraît pressé de partir.

Eloi change soudain de ton et tend la main :

— Allons, mon parent, merci d'être venu. Bien des compliments à la femme et aux enfants.

Il retourne lentement vers la maison, les mains dans les poches, le regard à terre.

Un rossignol chante. Eloi reste immobile au bord du Rèwe, pour écouter. L'oiseau est par delà le pré des archers, dans les arbres qu'on voit là-bas, tout noirs : ce sont les mélèzes du cimetière. Eloi perçoit la cadence de l'oiseau d'aussi près qu'il entend dans sa mémoire la voix de Gustine.

Vers cette heure, quand il avait laissé tomber ses paupières fatiguées, le menton sur la poitrine et la pipe sur les genoux, elle lui disait en lui touchant doucement l'épaule :

— Viens, Eloi, nous irons coucher.

Cette pauvre vieille Gustine, à côté de qui il a vécu quarante bonnes années, et qui est là toute seule, enfouie pour jamais dans la terre...

Eloi soupire profondément :

— Enfin..., enfin...

Il balance, à droite et à gauche, sa tête lourde et rentre.

Phémie a gagné sa mansarde, après avoir baissé la mèche de la lampe posée sur la table, au milieu des verres, des mares de liqueur et des cendres de pipe.

Dans cette obscurité nuageuse, la petite flamme à l'air de brûler pour une loge funéraire.

Sans penser à aviver la lumière, Eloi se verse une goutte, la boit d'un trait, remplit. Il s'assied, appuie le front sur son bras replié et s'assoupit, la porte grande ouverte.

Mais, le souvenir de la défunte obsède maintenant son demi-sommeil : il donne, sur la table, un coup de poing qui fait tressauter les verres.

On entend du bruit dans le grenier, Phémie apparaît dans l'étroit escalier, pieds nus et en chemise. Elle s'approche de son père qui semble dormir et lui met la main sur l'épaule :

— Pa, nous irons nous coucher.

— Oui, Gustine, répond-il.

Brusquement, il relève la tête, regarde sa fille : l'expression de terreur qu'exprime d'abord sa face, se mue en une crispation douloureuse...

Tous deux se prennent à sangloter.

HUBERT STIERNET.

Le Bonheur.

Etre heureux, tout à fait heureux, quelles alarmes!
Celui qui nous apporte un délice absolu
Est pas à pas suivi par le porteur de larmes.

Comme l'eumolpe noir, dans le soir révolu,
Meurt d'avoir approché la torche radieuse,
L'homme tombe en touchant au bonheur qu'il voulut.

Un aiguillon de guêpe est sous la scabieuse,
Et combien de tueurs ont caché le couteau
Au milieu de la branche odorante et joyeuse.

Ne crois pas à ton rêve: il finira bientôt.
Lorsqu'un ami t'invitera sur la colline,
Donne-lui rendez-vous au penchant du coteau.

J'ai construit ma maison non loin de la ravine,
Et jamais Diana, que j'adore, n'y vint.
Il ne faut pas baiser une bouche divine.

Evite la bacchante. Elude le sylvain.
Mais, si l'un deux t'entraîne à la fête splendide,
Mêle une plante amère au doux parfum du vin,

Et taille dans ton cœur la part de l'Euménide.

—

La Source d'Aganippe.

Elle sort, comme l'Hippocrène,
D'un rocher de quatre couleurs
Que firent éclater les pleurs
D'une oréade souterraine.

Elle arrose, à côté d'Ascra,
Des arbres noirs; et leurs racines
Lui donnent l'odeur de résines
Dont Hésiode s'enivra.

Le long des pierrailles en pente
Vers la demeure où je naquis,
La source aux caprices exquis
Murmure et sourit et serpente.

En traversant le bois sacré,
Où beaucoup de fleurs sont écloses,
Elle prend le parfum de roses
Que Thamyris a célébré.

Et l'union saine et propice
De cette odeur, de ce parfum,
Forme un arome peu commun,
Puisque seul j'en sais le délice.

* * *

Ici, tout près, là-bas, très loin,
L'homme et l'étoile, tout varie.
Il est pourtant dans ma patrie
Un objet qui ne change point.

Qu'on apporte le blé sur l'aire
Ou l'olive sous le pressoir,
Qu'il soit le matin ou le soir,
La fontaine est féconde et claire.

Au pied de l'autel d'Herkeios,
Juste au milieu du péristyle,
Elle jaillit, fraîche et subtile,
Parmi les feuilles de lotos.

Sur les dalles environnantes
Rampent des lierres chevelus
Où, quand le soleil ne luit plus,
Dorment des mouches frissonnantes.

Mais, sitôt que du jour léger
A l'orient brille l'antenne,
L'abeille, autour de la fontaine,
Se réjouit de voltiger.

Parce que l'eau les éclabousse,
Les jambes du Zeus immortel
Et les symboles de l'autel,
Çà et là, se couvrent de mousse.

Et, sans cesse, parmi le bruit
Harmonieux du jet qui tombe,
Accourent tantôt la colombe
Et tantôt les oiseaux de nuit.

• • •

Une fois, à l'heure fantasque
Où la lune éblouit le pré,
J'ai vu le hibou révéré
Se poser au bord de la vasque.

Longuement, il se contempla
Dans l'eau que ride un peu la brise.
Je n'avais aucune surprise
Qu'il fût venu comme cela.

Je pensais que c'est le présage
Que Pallas, à qui tous les ans
Je porte de riches présents,
A compris que j'étais un sage.

Or, doux et grave, reflété
Dans le miroir frais et fluide,
L'oiseau de l'Athèna splendide
But trois fois avec volupté.

Au ciel sans rives et sans voiles
La lune semblait s'élargir.
Près d'elle achevaient de fleurir
Toutes les plus belles étoiles.

Et quand, reprenant son essor,
Le hibou partit vers l'Attique,
La fontaine, un instant magique,
Chanta comme une flûte d'or.

*
* *

O toi mon seul breuvage, eau vive
Née au pays de mes aïeux,
Tu m'as gardé le cœur pieux
Et l'âme rêveuse et naïve!

FERNAND MAZADE.

Le chanoine Guillaume.

SOUVENIRS PERSONNELS.

Pendant mes années d'université, il m'arriva plusieurs fois de passer quelques jours de vacances à Beauraing, chez ma grand'mère paternelle, qui termina paisiblement dans ce village une existence de luttes et de difficultés. Elle vivait modestement et, bien que pauvre, elle avait toujours assez pour aider les malheureux; sa charité obéissait inconsciemment à une loi générale : la générosité, chez les humains, décroît en raison directe de l'argent qu'ils possèdent. Elle mourut âgée de quatre-vingt-dix ans; sa foi était profonde. Tout en se montrant, dans l'observation de ses devoirs religieux, plus stricte que la

plupart des défenseurs bruyants de l'Eglise, ma grand'mère était exempte de bigoterie; elle savait tenir tête au prêtre, si celui-ci obéissait à la lettre plus qu'à l'esprit de sa foi et s'il prétendait restreindre abusivement la liberté, qui est le droit fondamental de chacun. Cette femme d'énergie et de cœur savait combien elle était plus religieuse en son âme que tel fils de vacher devenu prêtre pour avoir une situation sociale d'apparence honorable.

La vie lui avait fait traverser bien des luttes. Née au château de Lisogne, fille d'un membre du Conseil des Cinq-Cents, qui fut entraîné à la ruine par sa générosité et ses goûts larges et dispendieux, elle se chercha un gagne-pain dans l'enseignement, passa, à force de volonté tenace, des examens auxquels rien dans son enfance ne l'avait préparée et se créa ainsi une existence libre et digne; elle épousa un maître d'école qui n'était pas plus riche qu'elle, et éleva ses cinq fils, vaillamment. Quand ses enfants l'eurent quittée et qu'elle eut perdu son mari, elle passa ses dernières années à Beauraing.

Je la revois dans mes souvenirs, avec son visage osseux, son profil d'une beauté regulière et sévère, ses traits accentués; je revois aussi son grand châle gris et son bonnet; je revois la petite maison modeste au bord de la route montante, avec ses quatre chambres, deux en bas, deux à l'étage, séparées par le corridor et l'escalier. Du jardin, l'on apercevait le village, avec l'église et l'école, puis une vallée que mon regard descendait longtemps en rêvant, entraîné par la saine et sainte passion de l'au-delà.

J'entendis alors pour la première fois parler de l'abbé Guillaume. Il était curé-doyen de Beauraing. J'avais appris qu'il était très dévoué à ma grand'mère; mais d'un autre côté, ses adversaires politiques ne lui épargnaient pas les critiques: il savait leur tenir tête. D'après ce que l'on disait, il était orateur, écrivain, humaniste; au surplus, très cultivé et d'éducation distinguée, il se détachait en contraste sur le fond de vulgarité et de médiocrité que le clergé partage avec la bourgeoisie capitaliste et réactionnaire dont il forme l'une des armées de défense. L'abbé Guillaume, en ce temps-là, représentait pour moi un personnage de récit, car, pendant mes années d'université, je ne le rencontrai jamais et n'eus aucune raison de lui rendre visite.

Je passai ensuite un temps assez long à l'étranger; ma grand'mère mourut pendant mon absence. Au retour, le hasard m'ayant conduit à continuer pour mon compte, l'étude des langues anciennes poursuivie, en même temps que la philosophie, à l'université, j'y trouvai un intérêt beaucoup plus vivant qu'autrefois dans les classes; je m'informai, je lus, je cherchai en tout sens, et mes études personnelles m'amenèrent à la poésie liturgique, au latin des hymmes et des séquences. Le livre de Remy de Gourmont sur le latin mystique avait été une révélation pour moi et, dans mon enthousiasme, je m'étais réjoui de cet enrichissement inattendu d'un moyen d'expression que j'aimais. J'insistai, dans plusieurs articles, sur l'intérêt que présenterait l'étude du latin complétée par les plus belles œuvres du moyen âge, et je me réjouis d'apprendre que cette réforme était préconisée par l'abbé Guillaume, curé-doyen de Beauraing. La différence était grande pourtant entre ses arguments et les miens, ainsi que je vais le raconter. Je me plaçais exclusivement au point de vue de l'art et de l'évolution des formes poetiques. Tout en admettant ce genre de considérations, il poursuivait un autre but. Les

circonstances voulurent que je fisse sa connaissance. Je repris le chemin de Beauraing, où je croyais ne devoir retourner jamais.

L'impression que j'éprouvai cette fois fut étrange : le train avait remplacé la vieille diligence qui stationnait soit à Givet, soit à Dinant; de Givet, la route était monotone, mais si l'on venait de Dinant par Falmignoul, la vue de la vallée de la Meuse, au-dessus de laquelle on s'élevait peu à peu, avait une beauté de lignes et en même temps un charme intime dont la nuance émotive était d'une qualité très particulière. Ce que je revis intact, c'est le parc immense et sauvage du château qui avait appartenu à la famille d'Ossuna; le feu avait détruit l'habitation splendide; des pans de mur énormes rappelaient sa grandeur et sa force. A l'abri de ces murs, M. Charneux. l'ancien propriétaire de « l'Ami de l'Ordre », avait construit une maison basse et spacieuse, s'étendant en superficie, à la manière des maisons qu'on voit dans les villages, où l'on dispose de beaucoup de terrain. Du temps où le château, avec sa cour d'honneur et ses larges tours, régnait parmi les grands arbres, je m'étais promené souvent dans le parc solitaire, et j'y avais écrit, d'une plume ultra lyrique, une nouvelle, déchirée depuis; je m'installais alors dans un pavillon, sur la hauteur, et le vent de l'espace ensoleillé traversait mes feuillets et mes rêves. Cette fois, ce furent de longues causeries avec l'abbé Guillaume et les hôtes du « Père Charneux. ».

Le doyen de Beauraing était un homme solide et corpulent, sans pourtant rappeler les curés bedonnants et rouges de trogne dont la caricature se plaît à illuminer la figure ; son visage n'avait pas de traits spécifiques; je mis un long temps à me représenter nettement son image quand j'essayais de m'en souvenir. En ce moment encore, les lignes de sa physionomie m'échappent tout à fait, tandis que j'entends résonner sa voix; il parlait élégamment, sans aucune expression wallonne et sans intonation incorrecte. Il avait été autrefois curé de Châtillon et son esprit était imbu d'une culture littéraire toute française. Cette parole aisée et vivante était au service de convictions toujours sincères, toujours sérieuses. Toutes ses convictions, quelles qu'elles fussent, se ramenaient à une conviction fondamentale, à une foi catholique sévèrement orthodoxe. Tout ce que pensait et voulait l'abbé Guillaume relevait de sa croyance en Dieu et de sa soumission à l'Eglise : cette foi lui fermait bien des horizons, mais elle n'avait rien de formaliste.

Chez moi, l'admiration pour les « Classiques chrétiens » avait surgi d'une émotion purement artistique; l'abbé Guillaume au contraire subordonnait toute préoccupation d'art à la seule idée de Dieu; et si, selon lui, l'art des hymnes de l'Eglise était pénétrant et décoratif à la fois, c'était l'inspiration morale et religieuse qui avait élevé ses auteurs à la perfection, c'était la croyance qui leur avait donné le souffle. De telles affirmations n'avaient, chez lui, rien de voulu ; elles étaient exemptes de toute mondanité et de n'importe quel snobisme. Souvent, dans les longs entretiens que j'eus avec l'abbé Guillaume, soit à Beauraing, soit chez moi, je crus entendre l'éloquent et terrible archidiacre du premier acte d'Axel : *Stat crux, dum volvitur orbis.*

Nous étions donc d'accord quand il s'agissait de combattre une éducation exclusivement formaliste et cicéronienne; mais les raisons morales de l'abbé Guillaume me plaisaient moins. Il croyait, en bon catholique, à une morale absolue. Selon moi, la vie est trop complexe pour qu'on la résume en

quelques principes, et, à bien observer les faits, il n'y a pas une morale, mais des morales multiples et diverses, variant suivant l'état de la société où elles naissent, le tempérament des individus qui les pratiquent et le courant dominant des idées. Laquelle est la vraie? Question mal posée. Laquelle est la meilleure? Question insoluble. Ceux qui rêvent l'expansion la plus belle des personnalités libres répugnent à toute morale; ils savent qu'une morale devient aisément un dogme et qu'au fond, c'est l'affirmation de la vie qui importe avant tout.

Ces remarques faites, il n'est pas défendu, me semble-t-il, d'être compréhensif envers tous ceux qui ont le *sentiment de leurs idées*. L'abbé Guillaume était indubitablement de ceux-là. Son auteur préféré était Saint Augustin; il le louait d'avoir si profondément compris le cœur humain : n'avait-il pas souffert et cherché lui-même? Contrairement à la mode actuelle de l'Eglise, il le préférait aux docteurs dont les systèmes indiquent une prédominance marquée de la raison sur le sentiment. Peut-être découvrait-il une analogie entre notre société et la décadence romaine; il pensait sans doute que celui qui se réjouit plus que quiconque en revoyant le ciel limpide est aussi celui qui a traversé les plus noires tempêtes. Espérait-il qu'en parlant le langage du cœur l'Eglise recruterait, tantôt ou demain, de nouveaux et fervents adeptes et qu'elle retrouverait la vigueur des époques de croyance active? Sans le dire, il s'apercevait certes de la tiédeur des laïques pieux et n'ignorait pas que le clergé se recrute de plus en plus difficilement et n'attire que rarement à lui des personnalités de marque. Avait-il l'illusion de penser que cette crise fût passagère pour l'Eglise? Peut être. Il fallait en tous cas tenter, selon lui, de ranimer les courages. Aussi était-ce un moyen d'éveiller l'enthousiasme religieux, au jugement de l'abbé Guillaume, que d'étudier l'art des Classiques chrétiens.

Où le poète cherchait la splendeur des images, le rythme et le timbre des vers, la notation de tendances spirituelles intenses et mouvementées, le prêtre voyait l'affirmation de la foi par des œuvres fortes et impressionnantes : c'était, à travers ces œuvres, la foi qu'il voulait raviver. Il se mit au travail et publia, avec quelques collaborateurs, une collection de classiques comparés : rapprocher deux poètes, un classique païen et un classique chrétien, c'était, selon lui, provoquer les esprits à penser, à analyser, à comprendre mieux l'un et l'autre et à déterminer leurs mérites respectifs.

La collection à laquelle il consacra ses ressources et son savoir débuta par deux recueils de morceaux choisis. Puis on passa aux auteurs : ce fut d'abord, pour la littérature latine, l'étude comparée d'œuvres d'Horace et d'Adam de Saint Victor; pour la littérature grecque, Isocrate et Saint Grégoire de Nazianze; l'on doit à Messieurs l'abbé Baelde, Legrain, Sterpin et Conrotte un texte soigné, accompagné de notes intéressantes. Ne pas s'attacher uniquement à la forme, mais étudier la pensée et, avec la pensée, les moyens d'expression, l'art de l'écrivain, tel était le but que poursuivait l'abbé Guillaume. Entreprise hardie, en un temps où les études gréco-latines étaient attaquées par de nombreux pédagogues; les partisans des humanités d'autre part n'étaient guère disposés à étendre leurs programmes au moyen âge : ils préféraient se borner à défendre leurs positions.

Puis, les adeptes de la culture formaliste n'admettaient pas que l'on attachât moins d'importance désormais à la syntaxe, à la disposition, au plan de l'œuvre

qu'à l'idée et au sentiment : l'œuvre, dans sa réalisation, leur semblait plus précise et plus sûre que la recherche de l'état d'âme du poète et de sa source d'inspiration : l'abbé Guillaume rencontra ses adversaires les plus décidés parmi les Jésuites, selon qui la foi n'avait rien à gagner à l'étude comparative des chrétiens et des païens ; elle devait rester cantonnée dans les cours de religion ; quant à l'éloquence et au style, Cicéron et Horace les enseignaient mieux que les poésies liturgiques chrétiennes. Les partisans des classiques chrétiens, dont la thèse était très maladroite s'il s'agissait des Grecs, croyaient avoir beau jeu en répliquant que le latin classique avait simplement imité la littérature grecque, tandis qu'au moyen âge, la langue latine avait pris un tour original, avec une rythmique moins artificielle et une ampleur inconnue jusque là.

Ils avaient raison, incontestablement, en ceci : il était arbitraire de limiter à un siècle unique l'étude des chefs-d'œuvre de la littérature latine ; une langue vit, évolue : il est nécessaire de la prendre à plusieurs moments de son évolution. Mais il n'était pas juste de diminuer l'importance des Latins de l'époque d'Auguste. Virgile n'existerait pas sans la culture grecque, dit-on. Soit ! Mais sa création d'images, l'harmonie de son vers, la notation des impressions, des couleurs, des formes, son sens de la vie des choses lui sont bien personnels ; il a son rythme à lui. Le réalisme d'Horace, son observation précise de la grande ville, la description de ses occupations, ses préférences et ses colères : autant de caractères que l'on chercherait en vain chez d'autres poètes.

Enfin, la méthode comparative préconisée par l'abbé Guillaume est une arme qui se retourne aisément contre lui. Qui dit que, de la comparaison, les chrétiens sortiront vainqueurs ? Le contraire a eu lieu souvent. Il semble même que les formes de l'idéal païen répondent plus pleinement aujourd'hui aux tendances profondes de notre société : individualisme, liberté, affirmation de soi et de la force de chacun, suppression des idoles et des préjugés de toute espèce. Il était sans doute plus méritoire encore pour l'abbé Guillaume, dans ces circonstances, de ne pas se décourager ; il ramait à contre courant, ce qui est souvent inutile mais toujours héroïque.

Ses efforts et sa sincérité reçurent l'approbation de l'évêque de Namur dont il relevait ; l'abbé Guillaume devint chanoine honoraire et on lui permit d'essayer l'application de son système au collège Saint-Joseph à Virton. Il abandonna sa cure et se consacra entièrement aux Classiques comparés. L'abbé Baelde, son ami et collaborateur dévoué, fut nommé préfet des études au même Collège.

Doué d'une grande énergie morale, émotif et enthousiaste, l'abbé Baelde s'était fait une idée très haute des devoirs du prêtre ; bien qu'il souffrît de l'asthme au point d'être obligé parfois de passer plusieurs nuits assis dans un fauteuil, il ne perdait rien de sa vaillance et de sa lucidité d'esprit. Ses goûts personnels le portaient vers l'étude et l'interprétation des écrivains ; il était philologue d'instinct et s'appliquait à perfectionner ses dispositions. Aussi fut-il, pour l'œuvre des Classiques chrétiens, une précieuse recrue. Il était plus près du peuple que le chanoine Guillaume ; il comprenait mieux aussi les poètes contemporains les plus hardis, quand leurs vers évoquaient de belles et fortes images ; je lui lus *le Fléau* d'Emile Verhaeren :

La mort a bu du sang
Au cabaret des trois cercueils.

Je me rappellerai toujours l'impression directe que lui donnait l'œuvre d'un grand poète. D'origine flamande, il était accessible à la culture germanique; le chanoine Guillaume, avec son éducation française, s'adaptait moins aisément aux tendances de la philologie allemande; Baelde savait en prendre ce qu'il jugeait utile.

Je rencontrai pour la dernière fois le chanoine Guillaume et l'abbé Baelde au Congrès de l'enseignement secondaire qui se tint en 1901 et je pris la parole pour défendre leur tentative, au point de vue de l'éducation d'art et de la connaissance de l'histoire et de l'évolution du latin et du grec. Le chanoine Guillaume ne prononça que peu de mots : depuis plusieurs années, un cancer à la langue paralysait sa volonté; il supporta la souffrance avec un calme et un courage admirables; il parvenait le plus souvent à dominer son mal et évitait d'en parler; oubliant ses douleurs, il concentrait son énergie à défendre, par la parole et par l'écrit, les idées auxquelles il était attaché.

Voici neuf ans que des voies divergentes nous éloignèrent les uns des autres; l'enseignement de la philosophie et mes travaux personnels m'absorbèrent de plus en plus; le milieu social dans lequel je vis est très différent de celui des prêtres et peu à peu, je les perdis de vue, lui et ses collaborateurs. L'œuvre des classiques chrétiens s'est-elle développée? L'expérience tentée par ses promoteurs a-t-elle donné des résulats heureux? Je n'en sais rien et, dans ces dernières années, je n'en ai plus rien entendu. Souvent je pensais à cette période de ma vie pendant laquelle les belles sonorités et les couleurs vives des hymnes et des séquences m'avaient attiré, mais le temps me manquait pour suivre la littérature, chaque jour plus étendue, qui se développe autour de cette question.

Tout cela s'estompait graduellement dans une mémoire plus grise chaque jour et plus lointaine quand, en rentrant de vacances, au mois de septembre dernier, je trouvai la lettre qui m'annonçait la mort du chanoine Guillaume. A-t-on consacré à cet homme des articles nécrologiques dignes de lui? Je l'ignore. Je me promis, pour ma part, de ne pas lui refuser l'offrande de mes souvenirs et je l'apporte avec émotion sur son tombeau.

GEORGES DWELSHAUVERS.

La Vie Intellectuelle.

YVES DELAGE et M. GOLDSMITH : *Les Théories de l'Evolution*, E. Flammarion, Paris. (Bibliothèque de Philosophie Scientifique). 3 fr. 50.

Le Darwinisme eut le sort de tous les systèmes qui, grâce au livre de vulgarisation, à la conférence, au cours populaire, au journalisme, touchèrent l'esprit public, devinrent célèbres et fournirent aux disputeurs de la morale, de la sociologie, de la politique et de la littérature leurs arguments familiers : il fut déformé, travesti, corrompu, sophistiqué, en un mot, adapté à la mentalité qu'il s'imaginait discipliner. Il n'était qu'une simple hypothèse scientifique et une hypothèse qui, plus que toute autre, exigeait de patients et longs travaux de vérification avant d'être acceptée comme méthode

d'explication biologique : on en tira tout de suite des « certitudes » et des dogmatismes. Des morales « scientifiques » s'esquissèrent, qui donnèrent une signification finaliste aux principes de la « compétition pour la vie » et de la « sélection naturelle » : n'était-il pas évident que, par le jeu des sélections, la société future ne pouvait qu'atteindre aux plus admirables harmonies et aux plus parfaites « adaptations » ! On inventa le « Progressisme » et les « paradis laïcs ». La vie, qui n'avait pas de sens pour une foule de gens, pour la bonne raison que ces gens n'en possédaient pas eux-mêmes, devint compréhensible, puisqu'un but social lui était reconnu, puisque l'Humanité devenait un être continu, infiniment perfectible, aux destinées terrestres bien définies. L'esthétique, qui jusque là avait montré des préférences spiritualistes marquées, découvrit dans le système les éléments d'une beauté neuve ; la Force fut glorifiée en ses modes multiples : Violence, Césarisme, Argent, Machinisme, Expansionnisme..., comme la plus haute manifestation du « génie vital ». Les savants eux-mêmes oublièrent parfois toute prudence. Ils omirent d'observer que le Darwinisme, formulé en une époque de troubles économiques, se laissait gouverner par une mentalité qu'il n'avait pas créée, fournissait des justifications à des idées des plus suspectes, où l'analyse eût rencontré jusqu'à des survivances de préjugés créationnistes, et qu'il acceptait ainsi, avec les interprétations sentimentales de la foule, sa manie d'affirmation, son esprit finaliste et religieux. Beaucoup d'entr'eux ne surent pas éviter les ridicules du lyrisme et du prophétisme...

Aujourd'hui, l'équivoque a pris fin. Le livre que viennent de publier M. Yves Delage et M. Goldsmith sur « Les Théories de l'Evolution » nous montre avec précision combien la science est loin, à l'heure présente, de ce moralisme et de ce messianisme pour lesquels elle eut, autrefois, quelque sympathie. Si le principe sélectionniste continue à inspirer encore certaines littératures économiques, critiques, politiques... la science l'a complétement rejeté. Pour elle, les formules de « lutte pour la vie », de « résistance et de victoire du mieux adapté », de « la nécessité crée l'organe », de « perfectionnement continu et automatique », ne signifient plus grand chose. « Les critiques adressées à l'idée de la sélection naturelle agissant sur les petites variations individuelles et amenant, sans le secours d'aucun autre facteur, toute l'évolution phylogénétique, sont si sérieuses et basées sur des preuves si irrécusables qu'il est impossible désormais de lui reconnaître ce rôle exclusif. Elle peut, incontestablement, éliminer les variations nuisibles, mais on s'accorde de plus en plus à reconnaître qu'elle ne peut faire développer les variations utiles. Le progrès des organes utiles s'explique au contraire très bien par leur fonctionnement même mais cela n'est évident que dans les limites de la vie de l'individu et cesse de l'être aussitôt que nous passons à ses descendants. Pour que ceux-ci puissent bénéficier du résultat heureux de l'exercice d'un organe chez le parent, il faut que ce résultat ait pu leur être transmis. Or la difficulté de concevoir le mécanisme de la transmission des caractères acquis s'applique surtout aux caractères d'usage, c'est-à-dire à ceux qui conduisent le plus directement à l'adaptation. » Ainsi donc la sélection, chaque fois qu'elle intervient, joue un rôle tout conservateur, jamais un rôle adaptateur à des milieux anciens ou nouveaux, jamais un rôle améliorateur. « Lorsque nous parlons d'animaux supérieurs ou inférieurs, ajoutent nos auteurs, nous n'en-

tendons aucunement par là que les premiers soient mieux adaptés que les seconds aux conditions de leur existence : il est certain, au contraire, qu'un protozaire vit dans son milieu aussi bien qu'un vertébré supérieur dans le sien et que le parasite le plus dégradé n'a rien à envier sous ce rapport à un animal supérieur obligé dans sa vie libre à exercer toutes ses facultés pour préserver son existence contre les dangers qui la menacent. » L'homme « chef-d'œuvre de la nature », cela est donc bien près d'être une formule n'exprimant autre chose que la vanité de l'homme! Et l'idée de Progrès, que devient-elle donc, cette idée providentielle, dont tous les sectarismes et toutes les critiques font un si fréquent emploi? Le principe de la sélection naturelle éliminé de la science presque totalement, elle se trouve sans aucune base logique. On pourrait même prétendre que la vie à son apparition, ayant dû précisément rencontrer les conditions les plus favorables à sa détermination, ses conditions idéales, toute évolution et toute mutation démontrent, par leur nécessité même, le fait d'une constante régression vitale... En tout cas, et l'accord est quasi unanime à ce propos, y eût-il même progrès relatif dans le monde organique, la « lutte pour l'existence » serait loin de l'engendrer ou de le favoriser. Car on a constaté que « les nouvelles variations apparaissent non pas là où la lutte pour l'existence est la plus vive, c'est-à-dire dans les conditions les plus défavorables, mais au contraire là où cette lutte est la plus atténuée, où les besoins des êtres sont satisfaits. » Nous voici donc exactement aux antipodes des compréhensions sélectionnistes : c'est par l'expansion d'une puissance latente, par le développement d'un caractère interne, que s'expliqueraient les phénomènes que l'on imaginait autrefois créés par des influences extérieures, par des influences climatériques et économiques...

Telles sont les conclusions générales qu'impose le livre de M. Delage et Goldsmith. J'ajouterai que dans leur détail scientifique, les multiples théories qu'il expose sont, même pour l'esprit simplement curieux des choses de l'histoire naturelle, attrayantes au possible. Car l'histoire naturelle peut être attrayante — croyez-le — sans avoir été habillée « poétiquement » dans les ateliers de Saint Wandrille ou de Cambo...

***

GEORGES DEHERME : *La Crise sociale*. Bloud et Ce, place Saint-Sulpice, 7, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Centralisation à outrance, parlementarisme tyrannique, incohérent, corrompu et corrupteur, fonctionnarisme sinécuriste, incapable et ruineux, absorption de tout esprit d'initiative individuelle et de toute énergie d'association indépendante par la politique et l'Etat, telles étaient, selon Taine, les manifestations les plus caractéristiques de la décadence de la société française du XIXe siècle. Une nouvelle forme de despotisme, avec quelques illusions égalitaires, quelques satisfactions de vanité bourgeoise, voilà, prétendait l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, tout ce qu'on avait gagné à la Révolution française. En plus, le spectacle du « gorille lubrique et féroce », du « carnassier primitif », de la « bête de proie » présentés en liberté...

Il semble que M. Deherme se soit appliqué, dans la « Crise Sociale », en invoquant des faits d'hier et d'aujourd'hui, à montrer combien le maître de l'*Intelligence* avait vu clair et juste. Même thèse : méfaits d'une centralisation sans tempéraments, d'un parlemen-

tarisme et d'un fonctionnarisme despotiques, avortement de l'idéologie révolutionnaire. Mais notre auteur est un peu moins pessimiste que Taine. Le syndicalisme lui fournit quelques prétextes d'espérance; il découvre en lui certaines tendances à reconstituer le corporatisme d'autrefois, avec son esprit positif et respectueux des traditions auxquelles il applaudit. Le malheur est que la mentalité jacobine s'efforce de le détourner de ses voies logiques : l'espoir est donc bien mince... Aussi M. Deherme indique-t-il un autre remède à la « Crise Sociale » : qu'au lieu d'être subordonnée à la transformation économique, la transformation morale la précède et la dirige, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Malgré la similitude des thèses, M. Deherme n'a pas invoqué l'autorité de Taine. On en aperçoit tout de suite la raison. C'est que, par transformation morale, notre auteur entend la victoire des principes chers à M. Charles Maurras et à ses amis de l' « Action française », ou celle des « hautes vérités » promulguées par Auguste Comte et ses fervents disciples Laffite et Deherme. Taine ayant insisté sur ce fait que la Révolution n'avait été que l'aboutissement d'un état social antérieur, qu'elle n'avait été qu'une phase de la maladie dont la France souffrait depuis longtemps déjà, il eût été imprudent d'évoquer le souvenir des conclusions des *Origines*. La logique tainienne admise, que pourrait bien signifier, en effet, cette théorie qui nous offre le retour aux royautés de droit divin ou l'inauguration d'un absolutisme « de droit positiviste » comme condition essentielle de régénération sociale? Pas grand chose, et M. Deherme eût dû s'abstenir de conclure. A moins de réfuter les idées de Taine sur l'Ancien régime... Mais l'auteur ne l'a pas même tenté!

La dialectique de M. Deherme est donc plus que suspecte. Il est visible que c'est uniquement le procès de la République qu'il a voulu instruire. Préoccupation politique? Non sans doute. Mais certes préoccupation d'idéologue systématique : ses convictions positivistes l'obligeant à l'éloge des tyrannies absolutistes et des « retours aux saines traditions », il a tu soigneusement le principal argument — et il s'agit d'un argument de fait — que l'on peut opposer à la thèse comtiste. On peut donc trouver de bonnes raisons — tout en approuvant la critique fort vive qu'il fait des formes actuelles du parlementarisme et du démocratisme français — pour se refuser à reconnaître l'excellence des remèdes qu'il propose. Ce n'est vraiment que pour les gens d'esprit simpliste qu'une contemption de la république prend le sens d'un éloge de la royauté : l'une ne contient pas l'autre, pas plus, par exemple, que le pragmatisme scientifique de M. Poincaré ne contient l'affirmation de la valeur absolue des religions... Entre ces opinions, il y a place pour le plus total scepticisme — scepticisme politique d'une part, philosophique d'autre part. Il semble que l'auteur de « la « Crise Sociale » n'y ait point pensé...

LÉON WÉRY.

*
* *

LÉOPOLD ROSY : *La Religion dans l'enseignement public.* (Extrait de la Revue de Belgique).

Après un exposé historique des rapports de l'Eglise et de l'Enseignement officiel, exposé de documentation abondante et précise, L. Rosy écrit un éloquent plaidoyer en faveur de la laïcité totale de l'éducation publique. « Après avoir constaté l'état traditionnaliste de l'enseignement religieux, conclut-il, on

doit admettre en envisageant la conception moderne de l'éducation, la déchéance dont est frappé l'enseignement, à l'école, des dogmes religieux, même au regard de l'éducation morale : celle-ci est hautement compatible avec une instruction purement laïque ».

*
* *

MAURICE WILMOTTE : *Une Histoire des lettres belges.* (Extrait de la Revue de Belgique).

Il s'agit de l'*Histoire de la Littérature belge* de M. Henri Liebrecht, dont il fut parlé ici récemment. M. Maurice Wilmotte, qui est philologue, et philologue passionné, s'est fait un devoir d'en signaler les multiples erreurs. Il s'est appliqué à démontrer que l'érudition de M. Liebrecht était tout aussi improvisée que sa ferveur nationaliste et il y a parfaitement réussi.

*
* *

GEORGE VAN WETTER : *Le sentiment de la Beauté et son évolution dans la peinture et la sculpture au XIXe siècle.* (Extrait des mémoires de la classe des Lettres de l'Académie de Belgique).

Un très méritoire essai de philosophie de l'art du XIXe siècle. Un peu trop « panoramique » toutefois : mais le sujet est si vaste. Un peu trop tendancieux, aussi. En esthétique, M. Van Wetter semble encore attardé en quelqu'idéalisme à la Victor Cousin et paraît fort indifférent à l'œuvre des psychologues et des physiologues contemporains.

*
* *

MARIUS BOISSON : *L'Ame sceptique.*

« Savoir se taire est la meilleure des forces », c'est là une des pensées nombreuses que formule M. Boisson. Est-ce une ironie de l'auteur vis-à-vis de lui-même ? L'*Ame sceptique* compte près de 300 pages, 300 pages fort copieuses !... « Je n'aime pas à ce que l'on parle de moi et bientôt, j'espère, j'aurai réussi à n'en plus parler », écrit-il encore. Or, il consacre le bon tiers du volume à la « Synthèse de son Œuvre futur (M. Boisson nous annonce déjà dix-huit ouvrages à paraître prochainement : romans, drames, comédies, essais critiques et philosophiques, poèmes ! !) et un autre tiers à reproduire les éloges que lui valurent, en quelque revue amie, ses précédents ouvrages ! Oui, vraiment, M. Marius Boisson est trop du Midi pour faire un parfait sceptique !

L. W.

Les poèmes.

ALBERT GIRAUD : *La Guirlande des Dieux* (Bruxelles, Lamertin). — LOUIS THOMAS : *Les douze Livres pour Lily* (Paris, les Bibliophiles fantaisistes). — JEAN DE BOSSCHÈRE : *Béale-Gryne, des poèmes et des images* (Paris, Bibliothèque de l'Occident). — ALFRED MORTIER : *Le Temple sans idoles* (Paris, Mercure de France). — JEAN-MARC BERNARD : *Quelques Essais* (Paris, Nouvelle Librairie Nationale). — OMER DE VUYST : *La Chanson des Aubes* (Bruxelles, Edition du Thyrse). — C. MATHY : *Chansons pour Loulou* (Bruxelles, O. Mayolez et J. Audiarte). — MAURICE KUNEL : *Sur la Flûte de Roseau* (Bruxelles, la Belgique Artistique et Littéraire). — ROGER DÉVIGNE : *Les Bâtisseurs de Villes* (Paris, Gastein Serge). — CHARLES BATILLIOT : *Le Rosaire des Soirs* (Paris, Sansot et Cie). — MARGUERITE GILLOT : *Le Passé* (Paris, Vers et Prose). — JEAN BOUCHOR : *Le Soleil dans la Forêt* (Paris, Plon Nourrit

et Cie). — ISABELLE DUDIT : *Amour et Maternité* (Paris, Sansot et Cie). — HENRI DELISLE : *Au Large* (Paris, Edition du Beffroi). — CHARLES DOUSDEBÈS : *La Journée Blanche* (Paris, Librairie des Annales). ANDRÉ MABILLE DE PONCHEVILLE : *Marie Antoinette à Trianon* (Paris, Bernard Grasset). — ROBERT VALLET : *Premiers Frissons* (Paris, G. Vasseur). — MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : *Poèmes héroïques* (Paris, la Revue Française). — ADOLPHE DEJARDIN : *Frissons* (Hodimont, A. Kaiser). — ADRIEN HUGUET : *Le Poète Jacques Leclercq* (Abbeville, F. Paillart).

La haine n'est qu'une forme de l'amour : le jour où dans cette revue, j'ai incidemment critiqué A. Giraud, je parlais comme un amant déçu dans sa passion, car j'ai adoré Giraud longtemps avant de pouvoir aimer Verhaeren. Aujourd'hui, malgré que je retrouve dans *La Guirlande des Dieux* les quelques vers incriminés, je suis heureux de faire amende honorable; voici enfin de vrais beaux vers, de ces vers qui vous emportent l'âme comme une immortelle symphonie, de ces vers de grand poète dont on a dit « que la séduction mystérieuse opère moins par la pénétration de la pensée que par la qualité de son extériorité verbale » Trop souvent, il a fallu me contenter de vers de premier coup d'œil, qui paraissent bons au premier abord; nulle part, je n'ai rencontré ces rythmes souples, nerveux, pleins et sonores, déroulant leurs riches périodes avec une pareille aisance; nulle part, je n'ai trouvé cette flamme interne qui vivifie, cette énergie ni ce charme à la poésie. C'est le verbe fait chair : chez Giraud, la forme fait si bien corps avec l'idée que l'on prendrait pour de la facilité ce qui est la marque d'un talent rare et précieux, la griffe d'un artiste fervemment et hautainement épris de son art. Giraud est demeuré le prêtre prestigieux de l'art pour l'art : comme dans *Hors du Siècle*, il clame ici très haut son culte de la beauté; ainsi dans *Le Visage d'Apollon*, ainsi dans *La Mort de Marsyas*, où le chèvre pieds

voit soudain dans ses viles prunelles
Entrer avec l'éclair les divins méconnus
Et gardant dans ses yeux leurs formes éternelles
Ayant nié les Dieux meurt de les avoir vus !

Mais, en général, dans ce volume, l'âme du poète, avec une vierge tendresse s'est penchée plus vers la vie. La forme parallèlement s'est adoucie : d'autres qui, comme Guérin, ont voulu orienter leur art toujours vers plus de fermeté, plus de force, ont trouvé la sécheresse et la dureté; au contraire, A. Giraud, sans rien perdre de son énergie, s'est voluptueusement attendri; son vers, dans sa plénitude, a plus de douceur. Ecoutez le début de cette adorable *Psyché*.

Loin du lit nuptial, toute seule, la nuit,
Tenant encore en main la lampe criminelle,
Psyché, fuyant l'amour que sa chair porte en elle,
Pleure dans la forêt son rêve évanoui.

Pâle, un long cri figé dans sa bouche enfantine,
Ensanglantant sa grâce aux ronces du chemin,
Elle garde à jamais dans son cœur trop humain
Le reflet meurtrier de l'image divine.

Ses vers ont une beauté étrange, inquiétante, presque sensuelle : ils me font songer impérieusement à son Endymion endormi du *Baiser de Diane*.

Le charme est si grisant de sa chair pâle et rose
Qu'il vous prend à la gorge un désir de pleurer.

Il faudrait des mots spéciaux pour dire l'émotion intime, l'intense sensation de poèmes impeccables comme *Soir d'octobre, la Peur du voyage, Sommeil* et d'autres qu'il serait fastidieux de citer.

Je ne veux pas déflorer en les analysant ces vers, dont lui-même a pu dire :

Ces vers où ma douleur devient de la lumière,
Ces vers où ma tendresse a longuement saigné
Comme un soleil couchant dans l'or d'une verrière,

Prenez le volume, lisez-le, un soir, pour vous seul, tout haut, et si vous n'êtes pas conquis, renoncez à jamais à contempler la Beauté !

Lisez ce sonnet « Les deux Amis » :

Dans le rayonnement de la lumière blonde
Que répand ce matin la grâce du printemps,
Parmi les jets d'eau vive et les rameaux flottants,
Nous goûtons sur ce banc la douceur d'être au [monde.

La divine clarté lentement comme une onde,
Dans un silence d'or pleut des cieux eclatants
Et verse à flots vermeils dans nos cœurs incon- [stants
Le rire intérieur d'une ivresse profonde.

Le Dieu resplendissant auquel nous nous offrons
De son doigt radieux trace sur nos deux fronts
Le signe de la Lyre avec des étincelles ;

Et nos esprits jumeaux, tout gorgés de soleil,
Sentent vibrer en eux d'un tremblement pareil
Les poèmes futurs et les amours nouvelles.

Nicolas Beauduin, le poète des *Triomphes*, ne dit-il pas excellemment (1) : « Un poème plaît indépendamment de son sens par la musique des périodes, leur balancement rythmique, leur nombre. On apprécie la splendide beauté des mots autant que la pensée elle-même. C'est que les mots ont une valeur *expressive* sinon supérieure tout au moins égale à leur valeur *significative* ».

Développant cette pensée, Beauduin démontre que le réalisme n'est pas œuvre d'art et que le rôle du poète est précisément de *transfigurer* les réalités. « La création artistique, déduit-il, a toujours été une élimination et un choix ».

C'est ce qu'oublient beaucoup de poètes aujourd'hui, Louis Thomas entre autres, qui veut comme Vandeputte « faire de l'art avec sa vie quotidienne » et néglige parfois le côté artistique sous prétexte de fixer mieux la réalité. Dans les XII livres correspondant aux douze mois, s'il n'a voulu chanter que ses amours avec Lily, soit, ne soyons pas de ces sots, dont il parle dans la jeune revue *Chloé*, « qui veulent savoir et comprendre quand il s'agit de respirer des fleurs ». D'ailleurs, il y a tant de choses exquises dans ces XII livres, des vers d'une étonnante souplesse et d'une harmonie adorable, que l'on oublie facilement les négligences ; il faut les lire comme il les a écrits.

Pourquoi vouloir toujours chercher
Des raisons aux choses ?
Pourquoi vouloir du doigt courber
La pâleur des roses ?

O mon vieux cœur, n'écoute pas
Le vent, ni personne ;
Mais remarque ce qui tout bas
En ta chair s'étonne.

(Les giboulées de mars. XIX.)

Ce sont des vers gamins, écrits au jour le jour, presque sans y songer, des fantaisies gracieuses, jeunes, un peu lestes parfois. Louis Thomas a quelque chose d'un Henri Heine sans mélancolie ; ses vers valent surtout par leur sincérité et quand plus tard l'on voudra déterminer la mentalité des jeunes gens d'aujourd'hui, il faudra chercher dans les œuvres des poètes comme L. Thomas. Nous sommes sortis du pessimisme et nous nous conformons de plus en plus au désir de vivre qui est l'universelle aspiration et dont une des manifestations les plus tangibles est l'amour ; d'accord avec Champfort, la jeunesse veut « la femme faite pour commercer avec notre faiblesse, avec notre folie, mais non avec notre raison ». Ainsi la muse de C. Mathy est cousine un peu de celle de L. Thomas. Ses vers aussi ont parfois des airs négligés, mais, primesautiers,

(1) N. Beauduin : *Le lyrisme transfigurateur*. (Les Rubriques nouvelles. 1er mars 1910.)

alertes, ils ne sont jamais guindés. Pour Mathy, l'amour est plutôt une sympathie d'épiderme, parfois une sympathie d'esprit mais jamais une communion d'âme. Sa Loulou avec des façons impertinentes ou canailles est bonne fille, au fond

Loulou riante et capiteuse
Au cœur leger et déplorable
Divinement belle et menteuse
Avec une science adorable.

Elle a un cœur qui tourne à tous les vents; le poète ne lui demandera rien qu'elle ne puisse donner et si leur amour fut court, il brûla bien :

Rayons donc de nos cœurs sans plaies
Vous, du mien, Loulou, moi, du vôtre
Notre nom écrit à la craie.

Le Temple sans Idoles est encore un livre d'amours : avant que d'être poète, A. Mortier se voudrait le chantre sincère de l'amour. Ce volume écrit sans autre prétention est pourtant d'une belle tenue artistique, il lui manque bien peu pour être parfait. Il se différencie aussi des deux précédents en ce que la passion y est analysée avec plus de profondeur et plus d'inquiétude. Il y a quelque chose de Baudelairien dans les sentiments de ce poète qui ne peut s'abandonner complètement à l'amour caprice et savoure le plaisir d'aimer dans l'horreur du doute; il sait que toute la métaphysique fit bien moins pour l'univers qu'un atour de femme, mais parce que la chair sépare autant qu'elle unit et parce que, comme dit Monelle « tout amour qui dure est haine » il croira pouvoir trouver dans la passion autre chose que l'enchantement charnel. « Celle-ci, dit il, j'aurais pu l'aimer éternellement » et l'instant d'après il raille son sentiment : « Si je parle de la sorte, c'est peut-être parce qu'elle est morte ». Ainsi la femme reste pour lui un corps sans âme, un temple sans idole... et pourtant,

Douleur qui se croit joie, angoisse d'allégresse
O volupté, tes cris sont des cris de détresse!

Les vers d'amour de *Ch. Batilliot* sont plus frêles; il a écrit de délicats sonnets où il évoque ses tendresses en la douceur des soirs; mais il n'a pas su se garder toujours d'un faux pessimisme tout livresque et bien jeune, même de quelques incorrections et de mots usés, d'expressions toutes faites.

Les poèmes de *Marguerite Gillot* sont adorables; ils ne rappellent en rien les vers des autres femmes poètes; simples, d'une émotion contenue, ils chantent l'harmonieuse mélancolie d'un cœur qui, au moment où il sent une vie nouvelle palpiter en lui, regarde les débris du miroir de sa jeunesse et s'aperçoit que chaque éclat mire encore un peu de sa peine.

Et c'est pourquoi je laisse aller mes songes
Au gré de l'ombre qui les prolonge,
Au gré du passé qui revient
Lorsque je puis encor pleurer mes jours anciens.

Il y a loin de la simplicité de Mlle Gillot au raffinement de *Jean de Bosschère*. Son livre, merveilleusement édité par Buschman d'Anvers, attire comme une femme trop jolie et il intimide un peu comme elle; l'on reste un peu déconcerté devant ces gravures d'un dessin savant et d'une fantaisie à la Aubrey Beardsley et devant ces poèmes en prose, tout en images rares, dans lesquels sur un fond de rêves viennent se brocher des détails de réalité; cette figure énigmatique, insexuée de Beale Gryne est troublante dans ce décor de féerie. Certaines de ces proses ont quelque chose d'hermétique qu'il ne faut pas chercher à comprendre, ce sont des fleurs étranges qu'il faut se contenter d'admirer et de respirer; il en est qui ne s'ouvrent pas tout de suite, mais dès qu'elles sont écloses, leur parfum s'affirme obsédant : ainsi je garde en ma mémoire le souvenir de poèmes « La Pêche nocturne, Sous les Fleurs, la

Mélodie, le Parfum, Prière bleue, Dorianède, etc. »

Mais je me suis attardé, il me faudra passer rapidement en revue les derniers volumes qui se sont accumulés sur ma table durant mon inaction forcée de plus d'un mois : toute lecture me fut interdite; les poètes voudront bien pardonner ma concision, je leur ferai la part plus large à l'occasion des œuvres qui suivront.

Maurice Kunel a modulé agréablement quelques airs païens; il excelle dans les descriptions; s'il n'a pas réussi toujours ses chansons amoureuses ou ses poèmes parnassiens, il a de délicats poèmes d'inspiration antique.

Mme Dudit a écrit laborieusement un gros volume de vers dans ce goût-ci :

Il vient un moment où le vernis s'égratigne...
Lorsque je vous aimais, je vous en croyais digne;
Mais vous ne l'etiez pas, je puis donc oublier
Le passé... puis savoir encor vous pardonner.
J'aimais un homme en vous qui n'etait pas vous [même;
A lui j'avais donné toute ma foi suprême;
Mais maintenant, Monsieur, ne nous connaissant [plus,
Nous n'aurons pas à voir d'autres malentendus!

N'est-ce pas amusant?

De Vuyst, dans sa *Chanson des Aubes* a voulu éterniser la grâce des attitudes des enfants et l'exquisité de leurs mots; c'est d'un art difficile : les deux poèmes publiés dans notre numéro de février, mieux que moi vous renseigneront sur la belle tenue de l'œuvre.

Les Bâtisseurs de ville, voici un livre déconcertant par beaucoup d'art et beaucoup de négligence : il renferme des morceaux déclamatoires, du faux art social plein d'incorrections rythmiques et grammaticales; pourtant par son *Intermède* et d'autres pièces superbes, l'auteur a prouvé qu'il était un pur poète, quand il veut se contenter d'être cela tout simplement sans vouloir stigmatiser ou moraliser.

Marie Antoinette à Trianon, une charmante plaquette où est évoquée durant ses jours de bonheur la délicieuse amie de Mlle de Lamballe.

Henri Delisle a l'âme d'un poète tendre et délicat, mais en poésie le don ne suffit pas; il faut suppléer à ses qualités naturelles par le travail; le vers est souvent court, haletant.

Jean Bouchor dans sa « presque préface » bien inutile annonce « qu'il a porté ses soins sur les images qui sont l'âme de la poésie et le rythme qui est la raison d'être du vers ». Il condamne « Bouillet, Manuel et autres Ponsard » et il ne commet que des... oserai-je écrire... vers comme ceux-ci :

L'homme est un être exquis. Toute mon indul- [gence
Lui reste acquise et j'ai. pour son intelligence,
Le respect que l'on doit à l'éternelle erreur.
Il s'agite, se meut, en proie à la fureur
La plus comique, Dieux ! Faut-il qu'il se [remue, etc.

La paille et la poutre?

Si au moins il avait lu Louis Bouilhet? connait-il *la colombe?*

Ch Dousdebès nous montre les menus gestes quotidiens d'une jeune fille sage, en vers tendres et délicats d'une charmante simplicité.

Citons pour finir les *Frissons :* sous ce titre, des promesses de Adolphe Dejardin et des vers quelconques de Robert Vallet. Notons quelques beaux poèmes héroïques de *M. Boué de Villiers* et une étude consciencieuse d'A. Huget sur le mouvement poétique à St-Valéry au XVIIe siècle.

J'allais oublier les « quelques essais » de *J. M. Bernard :* mais celui-ci est trop connu des lecteurs du *Thyrse* pour que j'insiste sur la beauté de son talent ferme et clair; ces purs poèmes trop divers ne se prêtent d'ailleurs guère à l'analyse synthétique; l'auteur me fournira, je l'espère, bientôt l'occasion d'une plus longue chronique.

G.-M. RODRIGUE.

Les expositions.

La Libre Esthétique. — Cercle Artistique. — Salle Boute. — Salle de la Chronique. — L'Art Contemporain a Anvers.

La Libre Esthétique.

L'Evolution du Paysage.

Les organisateurs d'expositions ont, depuis quelques années, trouvé un moyen ingénieux de renouveler l'intérêt de leurs tentatives. Ce moyen — je l'ai à plusieurs reprises signalé — consiste à récapituler l'œuvre de tel ou tel artiste ou à célébrer tel ou tel maître oublié ou insuffisamment connu.

Le succès obtenu par les diverses expositions rétrospectives qui nous furent offertes y encourageait d'ailleurs et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art ne purent que se féliciter de si heureuses initiatives.

Jamais encore cependant effort aussi complet que celui-ci n'avait été tenté chez nous. Mais on ne pouvait s'attendre à moins de la part d'Octave Maus. Il y avait là pour lui, du reste, une épreuve intéressante à faire, et après tant d'années consacrées inlassablement à défendre et à propager l'art moderne, on s'explique que l'organisateur de la Libre Esthétique ait voulu enfin mesurer les résultats obtenus et les progrès accomplis et s'assurer que ses travaux n'avaient pas été vains.

Et puis, n'y eut-il pas aussi chez lui un peu de la coquetterie de l'artiste amoureux des difficultés? Songe-t-on à ce que représente de démarches patientes et de persévérante diplomatie la réunion de tant d'œuvres et la composition, malgré d'inévitables lacunes, d'un ensemble assez complet pour que ce titre *L'Evolution du Paysage au XIXe siècle* ne paraisse pas trop prétentieux.

Certes il en est de graves, de lacunes : bien des maîtres, et des plus grands, tels que Rousseau, Millet et Manet sont négligés; d'autres y sont mal et même parfois fâcheusement représentés. Malgré tout, cette exposition permet de se rendre un compte assez exact de ce que fut l'évolution du paysage au siècle passé.

Siècle ardent, passionné, secoué de convulsion, où se coudoient à chaque instant le meilleur et le pire! Les écoles se heurtent, les aspirations les plus diverses s'entrechoquent, les esprits fermentent.

« Devant les eaux, le ciel, les montagnes, on se sent devant des êtres achevés et toujours jeunes, dit Taine dans les dernières pages de son *Voyage en Italie*. L'accident n'a pas de prise sur eux, ils sont les mêmes qu'au premier jour; le même printemps leur versera tous les ans, à pleines mains, la même sève; nos défaillances cessent au contact de leur force et notre inquiétude s'amortit sous leur paix ».

Quoi d'étonnant donc que, au sortir du formidable bouleversement de la fin du XVIIIe siècle les artistes se soient tournés vers la contemplation de la nature? Aussi, vers 1825, vit-on soudain tout une pléiade d'artistes quitter Paris — car ils étaient, chose curieuse, presque tous Parisiens — et aller demander à la campagne la paix bienfaisante et sereine.

Alors apparut l'une des plus captivantes figures de l'histoire de la peinture, une sorte de bienheureux Fra Angelico du paganisme et du panthéïsme renaissant, celui que maintenant encore on ne peut s'empêcher d'appeler le père Corot.

Presque inconsciemment, il créa l'art le plus raffiné, le plus délicat le plus personnel. Songez donc que, jusque là, sauf de rares exceptions, le « genre du paysage » n'était considéré que comme un aimable passe-temps, qu'il était astreint aux lois les plus saugrenues, que Valenciennes, lui-même paysagiste pourtant, reprochait par exemple à Lorrain, dans ses *Réflexions et Conseils sur le genre du paysage,* « que les dieux, les demi-dieux, les nymphes, les satyres fussent trop étrangers à ses beaux sites»! Mais jamais les fées n'avaient en faveur d'un mortel dispensé à la fois tant de dons : une sensibilité incomparable, l'œil le plus délicat, la nature la plus suave mêlée de l'épicurisme le plus candide. Il s'en va à travers champs « courtiser la belle dame », selon son expression; il écoute chanter en lui le chœur merveilleux des sources, du vent, des oiseaux; il traduit tout cela dans la langue la plus originale et la plus adorable. « Il cherche les tons fins et il les trouve », disent de lui les Goncourt. Nulle passion ne semble l'agiter, mais il vibre à toutes les beautés. Il découvre dans la nature des trésors de tendresse que nul autre encore n'avait devinés. Il a voyagé, mais il aurait pu rester aussi bien toujours dans sa charmante retraite au bord des étangs de Ville d'Avray et il n'aurait pas peint un chef-d'œuvre de moins. Il lui suffisait de regarder passer les heures « en robes diverses et changeantes » de l'aube au crépuscule; il lui suffisait d'un arbre qui s'incline, d'un étang qui miroite, d'une lisière de forêt baignée de lumière humide, de la candeur d'un matin.

Un art si personnel, si subjectif devait fatalement rester trop inimitable pour exercer une influence bien nette sur l'évolution du paysage. Il a appris à voir, il a révélé des beautés, mais son secret, il l'a emporté avec lui.

Théodore Rousseau, au contraire, est bien l'initiateur du paysage moderne. « C'est, dit Fromentin, un homme intermédiaire et de transition entre la Hollande et les peintres à venir ».

Artiste ardent, inquiet, il voulait « jouer sur le grand clavier et toucher à toutes les harmonies. L'arbre qui bruit, la bruyère qui pousse, voilà pour moi la grande histoire, celle qui ne changera pas, écrivait-il. Si je parle bien leur langage, j'aurai parlé la langue de tous les temps ». Or il l'a parlé merveilleusement et il est profondément regrettable que nulle œuvre ne le rappelle ici. Seuls Dupré, avec le *Gué* et Diaz, le peintre multiforme, le précieux joailler, l'un des plus rares artistes du siècle passé, avec quelques *Sous-bois*, représentent l'école de Barbizon, ce groupe d'artistes qui les premiers aimèrent et firent aimer en France, la nature pour elle-même.

Mais en cette période ardente et exaltée, en cette ère de bouleversement, s'est perdu le culte des fortes et saines disciplines.

Les romantiques avaient aéré l'art poussiéreux des classiques, ils avaient ouvert largement toutes les fenêtres. Les réalistes allaient casser les vitres : avec Courbet éclate le 1848 de la peinture.

Après tant d'années déjà et dans la calme et sereine atmosphère des collections et des Musées, nous avons peine à percevoir encore l'écho de ces luttes.

Les tableaux du maître d'Ornans réunis à la Libre Esthétique, son *Sous-bois,* ses *Environs d'Ornaus* ne donnent guère la mesure, malgré leur beauté, de ses dons étonnants, de son habileté à triturer les riches matières, de sa puissance de coloriste. S'il ne fut peut-être pas, comme il le proclamait lui-même avec son habituelle et comique jactance, celui qui peignait le mieux de tout

Paris, il fut certainement l'un de ceux qui peignaient le mieux et il lui a manqué bien peu de chose pour pouvoir être classé parmi les très grands peintres.

Quant à Daubigny, il serait bien fâcheux pour la mémoire de cet admirable artiste qu'on le jugeât uniquement d'après les trois paysages exposés ici.

De ces artistes, la Libre Esthétique nous conduit immédiatement aux Modernes. Ni Troyon, ni Millet, en effet n'y trouvent place.

Pas plus qu'aucune autre école, l'*Impressionnisme* n'offrit un phénomène de génération spontanée. Courbet déjà avait indiqué la formule du plein air et Delacroix en avait été hanté —on le voit dans son œuvre et il l'a dit plus explicitement dans son *Journal* — par le souci constant de conserver à ses tableaux la fraîcheur et la sincérité d'impression des esquisses; il avait même entrevu et exprimé des vérités que les peintres d'après 1870 allaient scruter davantage et plus profondément.

Jamais encore on n'avait poussé aussi loin l'étude de la lumière, de ses mille aspects divers, des accidents qu'elle produit. D'une façon méthodique, presque scientifique, avec un souci extrême — on pourrait presque dire exagéré de l'exactitude — les peintres modernes se mirent à faire sur nouveaux frais l'étude du paysage. J'aurais voulu, si je n'avais craint d'être entrainé trop loin, entreprendre l'étude de cette tendance infiniment curieuse, essayer d'en montrer l'origine, tâcher de faire sentir la part considérable de vérité qu'elle renferme et aussi la part des erreurs auxquelles elle a conduit. Je me propose du reste d'y revenir plus tard, car cette question suscite trop de problèmes et de trop complexes pour qu'elle puisse être absorbée au cours d'un tel compte rendu déjà bien long.

Devant ces Pissaro, ces Sisley, ces Jongkindt, devant ces Renoir — dont la *Prairie* est une merveille de fraîcheur — ces Monet dont les *Dindons* sont une page magistrale et définitive et peut-être l'œuvre la plus complète de ce Salon, devant toutes ces toiles, nous avons peine à nous expliquer l'âpreté des critiques qu'elles provoquèrent. Nous voyons bien cependant ce que leur vision avait de neuf et d'original et ce que leur technique apportait d'incontestables progrès.

Une fois ouverte, il n'y avait plus de raison de s'arrêter. Du moment où l'on en était venu à demander à la peinture une traduction exacte et presque formelle des réalités de la lumière, on devait aboutir à cette débauche de clarté et de couleur, à cette crudité de ton que nous voyons éclater dans la dernière salle de la Libre Esthétique.

Je veux laisser pour une étude ultérieure cette question infiniment intéressante du pointillisme et des divers autres procédés qu'utilisent la plupart des peintres d'aujourd'hui.

Je me bornerai à signaler au hasard des toiles admirables de Signac et de Seurat, de bizarres Van Gogh, *Le vieux port de Menton* d'Anna Boch, des Van Rysselberghe, un Claus, des Vuillard, de très beaux Gauguin aux tons assourdis de tapisserie, *le Village toscan* et la *Statue sous les feuilles* de Dufrénoy, les quatre toiles de Lemmen et surtout son *Printemps*, des Cross, des Laprade, des Flandrin.

Me voici arrivé aux termes de cet article et je n'ai parlé, ni de Fourmois, le premier en date de nos paysagistes et l'un des plus beaux, ni de Boulanger, ni de Dubois, ni de De Greef, ni de Baron, ni de Verheyden, ni de Vogels, ni de Heymans, ni d'autres encore. Je retrouve, dans mon catalogue, au sujet de ces artistes, des notes enthousiastes, car il n'est guère, de tous les peintres

que j'ai cités et dont j'ai parlé plus longuement, de toiles qui vaillent plus ou même autant que les leurs. Que l'on ne voie donc pas, dans mon silence une marque de dédain.

Mais j'ai voulu, me conformant ainsi, je pense, au désir même de l'organisateur de cette exposition esquisser à grands traits l'histoire du paysage au XIXe siècle. Or, il faut bien reconnaître que, à cet égard, nos peintres furent remorqués par les artistes français, que ceux-ci furent les initiateurs, que les divers mouvements artistiques dans notre pays ne furent que les échos des leurs et que si les premiers montrèrent une fois de plus que chez nous, comme le remarque Balzac « rien ne se façonne à demi », il n'en reste pas moins que, au point de vue historique, essentiel ici, le mérite revient surtout aux maîtres français qui ouvrirent la voie.

Comme, et avec beaucoup de raison, on a vu souvent dans le mouvement impressionniste français une influence des articles japonais, la Libre Esthétique nous a offert, dans la première salle, le spectacle infiniment curieux d'estampes des maîtres principaux de l'art nippon au XVIIIe et au XIXe siècle. Ces œuvres admirables, appartenant à la collection Stoclet sont étudiées en quelques pages substantielles par M. Stoclet lui-même, et je ne pourrais mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

Enfin, ce salon était décoré d'œuvres nombreuses du sculpteur Charpentier récemment disparu ; du *Buste de Balzac*, d'une *Eve* et d'un marbre *Psyché regardant l'amour*, de Rodin et d'un très beau portrait de Paul Dubois.

CERCLE ARTISTIQUE.—SALLE BOUTE.
SALLE DE LA CHRONIQUE.

Après cette si longue chronique, on m'excusera de passer un peu rapidement sur les autres expositions qui, le mois dernier, sollicitèrent les critiques.

Je ne pourrai que signaler l'exposition Merckaert au Cercle artistique : vues de villes et de canaux dont quelques unes très remarquables et, à la Salle Boute, celle d'un groupe de jeunes peintres : Navez avec des *Intérieurs* et des *Natures mortes* d'une peinture savoureuse et solide ; Claes avec des vues de Versailles et de St-Cloud d'une ingénieuse mise en page et d'un sentiment délicat, si parfois il leur arrive de s'alourdir un peu ; Genot, avec des notations d'une jolie fraîcheur ; J.-M. Canneel avec d'amusants dessins et Eug. Canneel, un sculpteur que j'ai plusieurs fois déjà cité ici et dont les remarquables progrès permettent de bien augurer.

Enfin, les lecteurs du *Thyrse* ne me pardonneraient pas si je ne leur parlais de l'exposition de notre ami Liedel à la Salle de la *Chronique*, car ils ont eu trop souvent l'occasion d'apprécier le spirituel et verveux illustrateur dont les dessins plusieurs fois égayèrent les marges de cette revue. Ils se rappellent sûrement les charges récentes qui s'encadraient dans le compte-rendu du banquet récent du *Thyrse*.

C'est dans ses croquis de théâtre qu'excelle surtout Liedel. En quelques traits, avec une étonnante vérité, il rend une attitude, un geste, un tic. Parfois peut-être voudrait-on à ces dessins plus d'acuité, qu'ils fussent plus nettement de la charge ou plus complètement des portraits.

Je ne peux évidemment songer à parler des quarante dessins réunis par notre ami, mais je signalerai la fantaisie sinistre de l'*Opération* avec sa légende *Défense de circuler sur les travaux*, qui est une trouvaille.

MAURICE DRAPIER.

⁂

L'Art Contemporain a Anvers.

Il n'est pas douteux que l'actuel salon de l'*Art Contemporain*, témoigne de quelque fatigue, non chez les artistes, mais chez les organisateurs. Il semble bien qu'il y ait au sein de cette vaillante société de l'*Art Contemporain* un fléchissement d'ardeur et de foi ; au fait, la faute en est peut-être au public qui ne parvient décidément pas à s'intéresser de la manière qu'il faudrait à d'aussi courageux et nobles efforts. Et c'est dommage, car l'on commençait vraiment à faire là de bonne besogne de vulgarisation artistique. Encore deux salons semblables à celui-ci et nous conclurons que le rôle de l'*Art Contemporain* est terminé. Ce n'est pas que ce présent salon réunisse un ensemble médiocre de toiles, mais que de déjà vu! A de rares exceptions près, tout, pour ce qui concerne la période moderne, a déjà figuré ailleurs, et même ici, à l'*Art Contemporain*. Et d'autre part, l'exposition n'est pas assez complète, elle contient trop d'hiatus et de lacunes, que pour que l'on puisse raisonnablement la regarder comme une « rétrospective ». Dans son ensemble, elle est donc d'un intérêt très faible, il ne s'en dégage point de pensée générale, tel que ce fut le cas pour le si beau salon de 1908.

Néanmoins quelques beaux noms au catalogue, quelques œuvres admirables à la cimaise. Leys, Baertsoen, Baeseleer, Ensor, Delaunois, Walter Vaes, Charles Mertens, Van Rysselberghe, Mellery, Hageman. Cette liste, seule, trouve déjà l'éclectisme le plus décidé. — Ce serait évidemment pour moi un plaisir que de m'arrêter devant quelques-unes des toiles les plus belles, et de les commenter; il faut pourtant que je sacrifie ce plaisir, car ce serait faire inutile besogne, dans une revue comme le *Thyrse*, pour les lecteurs de laquelle toutes ces œuvres sont déjà du connu, de l'archiconnu. A quoi bon, en somme, leur reparler de *La Mangeuse d'Huîtres* ou de la *Grande Vue d'Ostende* de Ensor, des *Intérieurs de Saint-Pierre à Louvain* de Delaunois, de *Pays d'industrie sous la Neige* de Baertsoen, et de tant d'autres œuvres? J'aurais l'air de les découvrir et je ne veux pas me donner ce ridicule.

Georges Buisseret.

Les concerts.

Félicien Durant poursuit avec succès la campagne de vulgarisation musicale qu'il a entreprise. Les deux derniers concerts d'abonnement, de programme varié, eurent le succès des précédents et brillèrent surtout par les soli. Le violoncelliste Joseph Hollmann donna du concerto de St-Saëns, qui lui fut dédié par le maître, une interprétation remarquable de style et de correction classique. Quant au violoniste Lucien Capet, professeur au Conservatoire national de Paris, il exécuta le concerto de Mozart avec toute la finesse, le brio et l'élégance que comportait le morceau.

La deuxième séance de musique ancienne donnée sous les auspices de Durant, par la Société des Anciens instruments de Paris, obtint de la part d'un public nombreux et choisi, un succès des plus légitimes. MM. Henri et Marcel Casadesus jouent de la viole d'amour et

de la viole de gambe en artistes consommés d'une technique parfaite et d'un goût exquis et récoltèrent un succès enthousiaste dans la suite de Gabbazzi et le concert pour viole d'amour de Asioli.

Quant aux airs tendres de Destouches et au ballet de Montéclair, ils reçurent une interprétation soignée, dans les sonorités moëlleuses et fondues du *quatuor Casadesus*, un des ensembles les plus homogènes qu'il nous ait été donné d'entendre jusqu'ici.

Grande et importante audition le dimanche 13 mars aux Populaires. Consacrée à Wagner et à Richard Strauss, les deux plus puissants polyphonistes de notre époque, elle nous mit à même de comparer les deux maîtres. Strauss brille surtout par l'instrumentation, le coloris, l'art d'orchestrer des idées, comme dans ses poèmes symphoniques de « Mort et Transfiguration » et « Till Ulenspiegel » où l'on sent la volonté d'assouplir la forme musicale et de l'accommoder à la pensée. Quant au monologue d'Electra, il n'est guère possible de porter un jugement sur un fragment aussi peu étendu, d'autant plus que Mme Plaichinger, cantatrice de l'Opéra impérial de Berlin, n'avait rien fait pour donner à ce fragment du relief et de la vie, pas plus du reste qu'au formidable final du « Crépuscule des dieux » où l'excellence de la voix et du timbre ne purent cacher le manque de tempérament et l'impassibilité de l'artiste.

Dans le domaine symphonique, notons un nouvel effort réalisé par le cercle « Crescendo » qui, sous l'habile direction de Léon Poliet, s'est fait à nouveau apprécier dans différentes œuvres modernes, entr'autres la « Mer » de Gilson. Mlle Berthe Bernard et M. Emile Wilmars ont au cours de ce même concert, permis d'apprécier leur remarquable talent de pianiste et ont réalisé une collaboration des plus artistiques dans un ravissant concerto de Mozart et les charmantes « Esquisses » de Schumann pour deux pianos.

Une vaillante et distinguée cantatrice, Fany Hiard, donnait à la salle allemande le 8 mars dernier, un récital de chant qui fut des plus applaudis. Douée d'une voix claire, sympathique et d'un timbre excellent, Fany Hiard a interprété dans un style parfait, une suite de lieder de toutes les écoles. Nous avons particulièrement goûté la mélodie de Lekeu : « Sur une tombe » et le « Furêt du bois » de Pierre de Bréville, comme tout à fait adaptés à son organe. Et tout cela fut dit avec art, méthode et simplicité comme il convient à la vraie musique de chambre.

Deux intermèdes, du plus haut intérêt pianistique, furent donnés par la pianiste Berthe Bernard, qui se tailla un joli succès dans la « Toccate et Fugue » de Bach, et les « Jardins sous la Pluie » de Debussy.

V. Hallut.

Les théâtres.

Théâtre Royal du Parc : *Poliche*, comédie en quatre actes, de M. Henry Bataille. — *La Rencontre*, pièce en quatre actes, de M. Pierre Berton. — *Les Deux Ecoles*, pièce en quatre actes, de M. Alfred Capus. — Théâtre royal de l'Alcazar : *Ces Messieurs*, pièce en quatre actes, de M. G. Ancey. — *Le Demi-Monde*, pièce en cinq actes, de Alexandre Dumas fils. — *Zaza*,

pièce en cinq actes, de MM. Pierre Berton et Ch. Simon. — *Gaby*, comédie en trois actes, de M. Georges Thurner. — TOURNÉE DU THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. *Chantecler*, pièce en quatre actes et un prologue, en vers, de M. Edmond Rostand.

La saison, comme un vêtement usé, touche à sa fin : on multiplie les reprises. C'est d'abord au *Parc :* les *Deux Ecoles*, d'A. Capus qui y étale à nouveau son sourire de conciliation, optant avec certitude pour l'école de l'indulgence, fût-ce même au prix d'un peu de perversité et au grand dam de l'austère et trop grave vertu ! Prétexte à mots jolis, à toilettes élégantes que portaient avec distinction et assurance Mmes Méry, Fériel, Daussmond, Terka Lyon.

A l'*Alcazar:* Ces *Messieurs*, la comédie d'Ancey, qui ne suscite plus les orages d'antan, ramenée qu'elle est à ses justes proportions : œuvre bien charpentée, adroite, qui constitue une vive satire des mœurs de sacristie, lorsqu'elles provoquent, par une déformation de la croyance, la monomanie religieuse et mystique. Le talent de M. Ancey ne peut être mis en doute. M. Burguet, le créateur du rôle de Jean-Marie, l'a bien servi.

On connaît *Zaza*, qui fut un des grands succès de Réjane, et où Mme Suzanne Munte a voulu se produire. Elle a incarné avec bonheur cette *Sapho* de café-concert, quelque peu vulgaire, mais attendrissante, au hasard d'assez invraisemblables péripéties. Le tour de main de MM. Berton et Simon a su néanmoins masquer l'artificiel de cette « grande passion » et lui prêter une certaine sincérité.

M. Le Bargy, qui affectionne l'*Alcazar*, et c'est tout à la louange de la direction, nous a ressuscité pour quelques soirs le *Demi-Monde*. La pièce de Dumas fils trouve en M. Ch. Le Bargy l'interprète idéal et celui-ci a rajeuni ce bavard, spirituel et perspicace Olivier De Jalin, plus averti des situations dramatiques qu'un auteur ne l'est des trucs de théâtre A tel point qu'on se figure que c'est lui qui a fait la pièce, à moins que ce ne soit Dumas qui se soit mis en scène. Il mène une intrigue dans un monde spécial qu'il qualifie d'un mot qui restera — et dont la signification évoluera — et dénoue cette intrigue avec ses propres moyens. La fourberie est démasquée, la vertu récompensée, tout le monde est satisfait : De Jalin, Dumas, le public. Celui-ci n'a cessé d'être intéressé.

Mais voici du nouveau : *Chantecler!* Nouveau ? On en a tant parlé que c'est déjà ancien. Qui ne connaît *Chantecler ?* Que d'opinions contradictoires.

Pour ne pas me faire remarquer, j'ai aussi été voir *Chantecler*. Entre le panégyrique absolu et la détraction outrancière, — *Chantecler* n'a mérité « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ! » — n'y a-t-il pas de place pour une opinion intermédiaire. Reconnaissons loyalement que Rostand a *osé* introduire dans le répertoire théâtral moderne une formule non encore usitée. Cette hardiesse eût pu tomber sous le ridicule. A ce point de vue, la réclame exaspérante qui a précédé la représentation de ces quatre actes n'a, probablement, pas été inutilement imaginée, pour prévenir les esprits et les yeux. Accordons qu'il y a là un excès de prudente habileté peu compatible avec la conscience artistique. Inclinons-nous, puisque cela nous a immunisé contre un ahurissement qui aurait pu être fatal à la couvée de l'homme de Cambo. Pour délivrer celle-ci, le metteur en scène a fait des prodiges, que déparent à peine certaines puérilités visibles...

Et Chantecler a chanté.

Un effort considérable, une virtuosité déconcertante, un luxe de mots étourdissants, une verve surabondante, servis par un goût douteux à mainte reprise... Une action fort simple qu'anime la magie déconcertante, je voudrais dire kaléïdoscopique, du vers. . Une allégorie transparente : M. Rostand a fait acte de patriotisme. En Chantecler vit et chante le coq gaulois, mais un coq à sentiments nationalistes. Quand il est sorti de l'œuf — l'*affaire* n'était pas oubliée — il a dû crier : *Vive l'armée!* Mais il y a si longtemps.

Maintenant, il va promener dans le monde son *cocorico* sonore, tout à sa mission d'*éveilleur*, dont il a pu douter un jour, sous l'influence d'une passion, peut-être *étrangère* aux honnêtes aspirations de son cœur. Brave, héroïque, généreux, laborieux, il va continuer sa tâche sans plus de défaillances...

M. Henry Bataille scrute ses personnages jusqu'aux profonds replis de l'âme. Poète, il prend conscience de leurs misères morales, il sent leurs souffrances, il contemple leurs douleurs. Avec une âpreté violente, il nous les livre, de toute la beauté de son talent, de toute la force de son éloquence.

Poliche est l'homme qui fait rire, pour que Rosette, qui aime ça, ait pour lui quelques égards. Il est le symbole de ces lamentables humains qui sont gais pour étouffer, dans leur rire, le bruit de leurs sanglots. *Poliche* est fou d'amour pour Rosette et Rosette, le cœur vacant, lui a accordé ses faveurs, parce que l'histrion l'amuse. Il joue un rôle. Il l'abandonne : il est perdu! Rosette a pitié de lui, mais ne peut l'aimer. Et c'est la rupture désespérante... Donnée simple, comme on voit, dont certaines situations ont, paraît-il, offusqué le public du Théâtre Français. Et pourtant, dégagé de son affabulation scénique — le premier acte est hésitant, le dernier inutile — quel drame prenant, passionné, vibrant, cruel où pleure un cœur sanglant de la blessure térébrante de l'amour, un cœur qui s'ingénie à des combinaisons inattendues, pour ramasser les miettes d'une festin de volupté. M. De Féraudy a incarné le personnage de *Poliche* avec l'art pénétrant qu'on lui connaît et a vraiment donné l'impression du frisson angoissant que M. Bataille a fait passer dans son drame.

La *Rencontre* de M. Pierre Berton a toutes les qualités qu'il faut pour réussir : L'épouse aristocrate et dédaigneuse, l'époux, roturier, mais illustre. Antinomie. L'âme sœur qui passe. Attraction. Rencontre. Conjonction. Mais l'épouse apprend. Et comme elle est loin d'être blanche, la scène qu'elle fait à sa rivale tourne à son désavantage. Le mari outragé chasse enfin l'épouse coupable. La rencontre finit bien.

L'auteur, qui connaît le métier théâtral, a traité cette pièce dans la note grave et sentencieuse. Ce n'est pas sans agrément. Cela nous éloigne du *capusisme* qui devient un peu fade à la longue. Et le spectacle est des plus attrayant : Mlle Sorel nous y a montré un côté dramatique de son talent et il ne manque pas de vigueur et Mlle T. Lyon a soutenu avec succès son rôle à côté de sa redoutable partenaire. MM. Grand, Carpentier, Scott, complétaient fort dignement l'interprétation.

Et voici pour terminer cette longue chronique: *Gaby*. L'œuvre de M. Thurner a déconcerté maint spectateur. Cependant elle est fort intéressante. Il ne s'agit ici ni d'un mélo brutal, ni d'une bénévole comédie. Non. Nous assistons aux péripéties émouvantes d'un drame, où seules les âmes semblent engagées, dont tout l'intérêt réside dans le mouvement de ces âmes l'une vers l'autre, guidées par une sorte de fatalité qui

arrête son aveugle besogne devant la détresse affectueuse d'un cœur honnête et aimant. Cela se passe dans un milieu où rien n'incite à la violence, mais où, dans la quiétude matérielle, se développent des sentiments. L'action extérieure en est fort atténuée et peut-être pourrait-on reprocher à M. Thurner de ne pas avoir suffisamment « étoffé » l'exposé de la vie intérieure dont on sent ses personnages animés. Il en résulte un peu de précipitation parfois dans la succession des scènes.

Néanmoins l'œuvre est d'un intérêt assez intense et mérite un accueil des plus sympathique, d'autant mieux que la troupe de l'*Alcazar* fait de fort louables efforts pour en faire valoir les qualités. Félicitons donc l'auteur et ses interprètes MM^mes S. Munte, Dieudonné, Devigny, MM. Paulet, Hauterive, Bosc et leurs camarades. LÉOPOLD ROSY.

Le théâtre publié.

GASTON BÉRAUD : *Vers la Gloire*, 3 actes. — EDOUARD BUISSERET : *Iphigénie à Tauris*, 2 actes en vers. — EDOUARD DAANSON : *Le Mal d'Amour*, 2 actes en vers.

C'est avec un réel plaisir que j'ai lu ces jours-ci la pièce de M. Gaston Béraud, intitulée *Vers la gloire* et dont le théâtre du Parc nous donna, l'année dernière, quelques représentations.

Epinglant comme épigraphe à son livre cette phrase de Mme de Staël; « Pour une femme, la gloire ne peut être que le deuil éclatant de son bonheur. » *M.* Gaston Béraud s'est proposé, évidemment, de nous présenter, en son héroïne, l'incarnation douloureuse et cruelle d'une volonté orgueilleusement tendue vers la gloire, en dépit de la vie simple et banale, heureuse sans difficulté.

Mais l'intrigue qu'il a choisie nous montre aussi, et surtout, la douleur d'un être vivant à côté de cette aspiration, ne pouvant la partager et se sentant humilié par elle; d'un cœur sincère, plein de bonté et d'amour, que blesse involontairement mais terriblement aussi, le mensonge de l'orgueil.

Pierre et Marthe Sauron, lui modeste employé de banque et elle fille d'écrivain, sont mariés depuis peu et s'adorent. Mais la jeune femme, à son tour, écrit; le succès lui vient, puis la notoriété; la gloire enfin, comme une divinité farouche, s'installe au foyer, et, devant elle, l'amour recule, lentement. L'homme, affolé, timide, se croyant inférieur, souffre en son amour-propre, sent de jour en jour s'élargir la blessure de son âme, mais, humblement héroïque, se tait. Cependant, Marthe, atteinte aussi en son bonheur, le devine et veut le sauver. S'adressant à l'un de ses amis, directeur de journal, elle parvient à faire engager Pierre comme administrateur d'une grande revue, moyennant des appointements élevés qu'elle paie elle-même, secrètement... Inutile stratagème, qui retarde un peu mais en le rendant encore plus cruel, le dernier supplice de leur amour, irrémédiablement condamné. Le pauvre homme, découvrant enfin la vérité, ne peut, malgré le motif généreux du mensonge, échapper à la honte nouvelle qui l'écrase, et, vaincu, le cœur plein de

désespérance, et d'amertume, il repousse, pour toujours, celle que seule il aima.

Ce sujet original, exprimé avec une émouvante sincérité, se développe clairement et logiquement en trois actes de belle allure et d'heureuses proportions; le dialogue y est rapide; la pensée y est juste; c'est une belle pièce, en un mot.

L'*Iphigénie à Tauris* de M. Edouard Buisseret — deux actes nouveaux sur un sujet très ancien — brille surtout par les qualités d'un style extrêmement soigné, harmonieux et souple, bien fait pour s'adapter à la noblesse de la formule tragique.

Malgré l'apparente témérité qu'il y avait à traiter une fois de plus ce qu'a immortalisé Gœthe, cette tentative n'était pas dépourvue de grandeur, et l'audace de M. Buisseret nous aurait donné entière satisfaction si la version antique avait été complètement respectée (étant donné le style de l'œuvre nouvelle, c'eut été très beau) ou si l'élément neuf avait été à la fois logique et surhumain.

Modifiant le dénouement qu'avait imaginé Euripide, M. Buisseret a cru possible le meurtre d'Oreste par Iphigénie; soit; mais il a essayé d'expliquer ce geste par une obéissance soudaine et inconsciente à la volonté des dieux, et c'est là, je trouve, une explication bien insuffisante. Ce crime n'étant pas motivé par des passions humaines, il fallait y préparer longuement le lecteur, montrer, dans l'âme d'Iphigénie, le confit violent qui éclate entre son devoir et son amour; expliquer le développement de ce conflit, ses sursauts et ses craintes, jusqu'au geste fatal. Il y avait moyen de créer là une scène magnifique; de montrer, par exemple, dans le dialogue, le vol noir des Erinnyes rôdant d'abord autour d'Oreste, jetant leurs ombres ensuite sur l'âme d'Iphigénie et entraînant peu à peu celle-ci dans leur horrible tourbillon.

M. Buisseret, voulant raccourcir l'action pour lui donner plus de force, n'a pas atteint le but qu'il poursuivait. C'est surtout regrettable dans cette œuvre-ci, car elle est bien écrite, et, étant remaniée, elle pourrait devenir un petit bijou de simple mais fine élégance; elle est, au point de vue du style, claire et limpide comme un pur diamant.

Vous parlerais-je aussi de cette autre pièce « Le Mal d'Amour » par M. Edouard Daanson? Si on la jouait, ce serait un gros succès de rire; mais que l'auteur ne s'y trompe pas; ce ne serait ni l'imprévu de sa pensée, ni la fantaisie de son expression, ni aucune des qualités de l'esprit qu'eut Molière et que lui aussi, hélas, croit avoir; ce ne serait rien de tout cela qui donnerait à sa pièce cette apparence de valeur; tout le monde rirait, mais ce serait de M. Daanson lui-même, n'en déplaise à son jeune orgueil. S'il veut faire la joie du public par le spectacle même de sa naïveté, qu'il continue! Mais s'il a rêvé faire de l'art, qu'il n'oublie pas que l'art est difficile, et que pour produire une œuvre, il faut, par le travail, et généreusement, transformer en beauté pour l'offrir ensuite à la foule, le meilleur de son cœur et de son cerveau.

François Léonard.

Les conférences.

Le succès des conférences organisées à l'Hôtel-de-Ville par les Amis de la Littérature diminue, dirait-on, de soirée en soirée; le public belge, qu'on espérait conquérir, se lasse, et redevient indifférent; les efforts se perdent, semble-t-il. Mais la raison n'en serait-elle pas dans le choix des sujets traités plutôt que dans la soi-disante apathie de cette foule à qui M. Edmond Picard, chaque fois qu'il se trouve en face d'elle, reproche une ignorance voulue de notre art national?

Ce que le public désire avant tout, c'est apprendre à connaître, *sans effort personnel*, les œuvres dont on lui a promis de lui parler. Il eut été, en conséquence, plus habile d'offrir à ce grand juge anonyme et impartial, après l'étude d'ensemble (où les auditeurs furent nombreux et assidus) une étude détaillée, auteur par auteur, et une série de lectures d'œuvres marquantes, sans même les discuter. Le public, par ce fait, aurait *connu* les livres belges, et il n'est pas douteux qu'après ces auditions lui donnant une idée d'ensemble, il aurait eu le désir de savourer plus à l'aise, plus en détail, la beauté de ces œuvres par des lectures personnelles.

Ce n'est pas ce que les Amis de la Littérature ont fait. Chaque série de leurs conférences, au lieu de s'approcher méthodiquement du but poursuivi, le montre *de loin* sous un aspect nouveau, s'occupe d'une idée générale qui s'y rattache, répète que le but est merveilleux, mais exige du public qu'il y aille voir lui-même. Et, il faut le constater, c'est ce que celui-ci ne fait pas.

Certes, les conférences de cette saison ne sont nullement dépourvues d'intérêt. Les talents sérieux y exposant cette idée d'ensemble « Les influences qu'eut à subir notre littérature nationale » n'abdiquent point leurs mérites, et ils y font briller, selon leur caractère, une ardeur combattive ou une élégante argumentation. Mais, pour le public, ce ne sont là que des joutes parfois très jolies entre un chevalier visible et un invisible ennemi; l'art belge, dans la curiosité et dans le plaisir de l'auditoire, ne compte, hélas, presque pour rien.

Ainsi, ce fut le cas encore pour cette 4e conférence où M. Firmin Van den Bosch prit la parole, et nous fit l'historique des rapports qui existèrent, depuis 1880 jusqu'à nos jours, entre le journalisme belge, cette force ancienne, d'une part, et la littérature belge d'autre part, cet élan jeune, nouveau, d'abord impertinent et radieux, puis grave, puissant, admirable et mûr. Et ce spectacle de trente ans de lutte pittoresque, se terminant par la réconciliation lente, réfléchie et heureuse de ces frères ennemis, dont l'un, dans l'intervalle, avait gagné quelque sagesse, et dont l'autre avait tout simplement et harmonieusement grandi, fut pour M. Firmin Van den Bosch l'occasion d'évoquer quelques silhouettes claires, quelques duels isolés, mais jamais, cependant, de véritable bataille. Car, malgré la gloire réelle de nos lettres, la vie littéraire en Belgique est encore bien trop neuve, trop fraîche, et trop semblable encore à nos campagnes paisiblement ensoleillées, pour entendre sur les routes le pas rythmé des cohortes enthousiastes et le cliquetis des grandes polémiques. Notre littérature, adolescente et belle, robuste et encore engourdie, s'éveille à la joie de vivre, mais elle n'a pas encore vécu.

François Leonard.

Petite chronique.

Samedi 16 avril, à 8 1/2 heures du soir, au préau de l'école, place de Bethléem (Saint-Gilles-Bruxelles-Midi)

SÉANCE LITTÉRAIRE

organisée, sous les auspices de la Fédération postcolaire, *par le* Thyrse, *revue d'art, avec le concours de :*

Mesdames Derboven, du Théâtre Royal du Parc, professeur au Conservatoire, Léopold Rosy; MM. Maurice Chomé, professeur au Conservatoire, Léopold Rosy, directeur du Thyrse.

LECTURE DIALOGUÉE DE

— L'HALLALI —

Drame lyrique inédit en quatre actes, tirés de son roman, par Camille Lemonnier en collaboration avec Mme Jeanne Landre. (Partition de M. Guillaume Astresse.)

Nous remercions chaleureusement le Maître qui nous fait l'inappréciable honneur de nous réserver la primeur de sa nouvelle œuvre.

Nous sommes persuadés que l'on répondra en foule à ce geste si sympathique de notre grand Ecrivain et que ceux qui voudront l'acclamer seront si nombreux et fervents qu'ils transformeront, en une manifestation à l'adresse du Maître Ecrivain, la solennité littéraire à laquelle nous avons la joie de les convier.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro le compte rendu des intéressants volumes d'histoire d'Hector Fleischman.

—

Le monument Max Waller. — Le Comité a, comme on sait, sollicité l'intervention des administrations communales. Quelques-unes ont refusé, d'autres n'ont pas même répondu, mais en revanche, il en est certaines qui ont mis un véritable empressement à souscrire. A défaut de tableau d'honneur, inscrivons leur nom dans les colonnes de cette revue, où le souvenir de Waller ne s'est pas perdu, afin qu'elles soient entourées du respect des écrivains et citées en exemple à celles qui jusqu'à présent n'ont point cru devoir émettre leur avis. Voici, avec le montant de leur souscription, la liste de ces administrations qui ont le culte des lettres :

Ville de Bruxelles : 1.000 francs, ville de Louvain : 50 fr., communes de Watermael-Boisfort : 20 fr., de Laeken : 50 fr., d'Amay 5 fr., ville de Charleroi : 25 fr., communes de Lummen : 25 fr., de St-Gilles-Bruxelles : 200 fr., de Schaerbeek : 50 fr., de Dison : 25 fr., de St-Josse-ten-Noode : 50 fr., d'Ixelles : 100 fr., commune d'Uccle : 25 fr., ville de Tournai : 25 fr., communes d'Houdeng-Aimerie : 5 fr., de Molenbeek-St-Jean : 50 fr.. de Herstal : 50 fr., de Hodimont : 20 fr., de Marcinelle : 20 fr., de Esneux : 20 fr., ville de Mons : 50 fr.

Les Conseils provinciaux du Brabant et du Hainaut ont voté un subside, l'un de 1000, l'autre de 500 francs.

—

Rodin fut citoyen d'Ixelles, vers 1870, et y habita une très modeste chambre, rue du Bourgmestre, 15. Il avait 30 ans. Aujourd'hui que le voilà arrivé à la gloire, on a songé à commémorer ce passage à Ixelles, en donnant

le nom de l'artiste à une avenue nouvelle reliant les étangs à la Petite Suisse. Une pétition dans ce sens, provoquée par M. Taymans, a été adressée à l'Echevin des Beaux Arts, M. le député Cocq. Nul doute qu'il n'y soit fait bon accueil.

—

Expositions : *Bruxelles.* — 18 mars-17 avril. Salon de la Libre Esthétique au musée moderne.

Bruxelles. — Mai-novembre. Exposition dé « L'art belge au XVIIe siècle » principalement sous le règne d'Albert et Isabelle.

Bruxelles. — 1er mai-15 novembre. Exposition internationale des Beaux-Arts, au Palais du Cinquantenaire.

Anvers. — 13 mars-18 avril. Salon annuel de l'Art Contemporain.

Liége. — 1er mai-31 mai. Salon annuel du Printemps. Secrétaire-général M. Albert de Neuville.

Liége. — Mai-juillet. Au parc de la Boverie : Exposition régionale liégeoise d'Art ancien et moderne.

Paris. — 15 avril-30 juin. Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, au Grand Palais.

Paris. — 1er mai-30 juin. Exposition de la Société des Artistes français au Grand Palais des Champs-Elysées.

Monte-Carlo. — Janvier à octobre. Exposition internationale des Beaux-Arts de la principauté de Monaco.

Venise. — 22 avril-31 octobre. Exposition internationale des Beaux-Arts.

Florence. — La 5e exposition de l'Association des artistes italiens a lieu jusqu'en juin.

Rome. — Février-31 octobre. Exposition internationale des Beaux-Arts. Renseignements à l'Administration des Beaux-Arts.

Munich. — 25 mai-7 août. Exposition de la Société des Artistes indépendants.

Buenos-Ayres. — 25 mai-30 septembre. Exposition internationale des Beaux-Arts. S'adresser au Département des Beaux-Arts.

Santiago. — Septembre 1910. Exposition internationale des Beaux-Arts à l'occasion du premier centenaire de l'Indépendance nationale.

—

Mlle Germaine Lievens, élève du maître Arthur De Greef, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, donnera un Récital de piano, le lundi 11 avril 1910, à 8 1/2 heures, en la salle Patria, rue de la Chancellerie.

Cartes chez les éditeurs de musique.

—

Chanteclerlana. — Un romancier qui a eu l'agrément de lire le manuscrit de *Chantecler,* tel qu'il devait être joué, avant les coupures, dit avec une sorte de désespoir comique, à un auteur dramatique bien connu :

— Vous savez qu'à la scène, il manque plus de trois cents vers?

— Ah! répondit l'auteur, sans la moindre émotion... Ce sont les poules qui les auront mangés.

(*Le Cri de Paris*).

—

Errata. — Il s'est glissé dans notre dernière chronique des Revues, deux erreurs qu'il ne nous paraît pas inutile de redresser.

Un *lapsus calami* nous a fait confondre Jules Bois avec Léon Bloy. C'est l'auteur de l'*Invendable* dont M. Grégoire a pris la défense dans l'*Arlequin* de février. Nous retirons, en outre, notre observation finale à M. J.-M. Bernard, à propos de son éreintement de l'auteur de la *Furie* (*Les Guêpes* de janvier), éreintement que, dans notre pensée, par suite d'une lecture inattentive, nous croyions dirigé contre le robuste écrivain du *Mendiant ingrat.*

D. J. D.

Dans notre dernier n°, p. 201, 2e colonne, avant-dernier alinéa, lire : *repentent* au lieu de *repentissent.*

A propos du flamingantisme.

De mauvaises langues ont crié et crient encore sur tous les toits que les flamingants exagèrent leurs revendications linguistiques. Et malheureusement, le silence coupable de quelques personnalités flamandes, avec la désapprobation tacite qu'il implique, a prêté un certain crédit à ces rumeurs. Ainsi, en plein Parlement, par exemple, on a eu le regret de voir des hommes d'Etat éminents et flamands se retrancher derrière une réserve qu'ils estiment prudente et raisonnable, alors que de petits députés flamingants de rien du tout fonçaient sur cette question épineuse, tête perdue et avec une vaillance auprès de laquelle celle de Don Quichotte courant sus aux moulins à vent, nous paraît bien tiède.

Nous exagérons? Je voudrais bien savoir en quoi. Que demandons-nous en somme? Tout bonnement qu'on ne reconnaisse plus à la langue française la demi-prépondérance qu'elle avait eue jusqu'à présent, en Belgique, et que semblaient justifier l'éclat que lui donnèrent d'admirables artistes, le prestige dont elle jouit dans le monde entier et l'usage quasi universel qu'on en fait. Ces raisons sont spécieuses : la langue flamande, elle aussi, n'a-t-elle pas eu, n'a-t-elle pas encore de brillants écrivains, et n'est-elle pas parlée par de nombreux individus?

Où je ne suis plus d'accord avec mes amis, c'est quand ils invoquent cet autre argument : tous les Flamands savent au moins s'exprimer quelque peu en français; pourquoi les Wallons n'apprendraient-ils pas à en faire autant en flamand?

A priori, l'argument parait péremptoire; mais en y réfléchissant un peu, je crois qu'il se tourne contre nous : car si les Flamands n'ignorent pas la langue française, on est en droit d'admettre que c'est parce que l'expansion de celle-ci ou sa nécessité est flagrante; tandis que si la généralité des Wallons ne parle pas la langue flamande, ma foi, il n'est pas excessif de conclure que c'est parce que le besoin ne s'en fait pas sentir et qu'ils peuvent parfaitement s'en passer. C'est plutôt mortifiant pour notre adorable « moedertaal » et il me semble qu'il vaudrait mieux que nous « frottions l'éponge là-dessus. »

Car dans l'intérêt même de nos revendications, nous devons montrer une prudence de serpent. Ce qui ne veut pas dire que nous devons être craintifs. Ah! non! Et nous saurons joindre à cette prudence, quand il le faudra, la voix éclatante et farouche de l'âne.

Et précisément, une occasion superbe s'offre à nous d'enfler nos poumons. Mes amis, un grave abus a échappé à vos méticuleuses investigations : il s'agit de l'emploi exclusif de la langue française dans les relations diplomatiques. Ne vous récriez pas, rien n'est plus exact. Oui, les destinées du monde se règlent en français! Qu'une simple phrase d'un rapport d'ambassade soit mal comprise par un diplomate flamand, et nous voilà à deux doigts de la guerre. On n'ose y songer sans frémir.

Aussi nous faut-il protester, — avec énergie, — contre cette dangereuse iniquité. Et nous avons le devoir de sommer les nations allemande et anglaise, notamment, dont les langues respectives sont dans de nombreuses bouches et ont autant d'importance, si pas plus, que la langue flamande, oui, nous devons les sommer de se joindre à nous pour une revendication qui les intéresse autant que nous. Que les

rapports diplomatiques soient traduits en flamand et dans les langues que l'on est convenu d'appeler véhiculaires. Et si, pour de déplorables raisons de courtoisie, les grands hommes des nations intéressées s'obstinent à fermer les yeux sur la gravité de la situation actuelle et continuent à tolérer la prépondérance blessante de cet idiome français, eh bien! nous, les vaillants lions flamingants, qui n'avons pas l'échine si souple, ni le cerveau si étroit, nous ne désarmerons pas, dussions-nous mourir de notre isolement orgueilleux!

Oh! ce n'est pas la mort qui nous fera jamais trembler! Et si la guerre que j'évoquais tantôt, éclatait, qu'on le sache bien, nous serions les premiers à voler à la frontière et à offrir largement nos poitrines à la gueule des canons!

Notre courage est d'ailleurs légendaire. La récente manifestation d'Anvers ne l'a-t-elle pas mis, une fois encore, en relief?

Tout le monde connaît les faits. Nous nous formâmes en un cortège imposant de plusieurs dizaines de personnes et nous parcourûmes la métropole ahurie en poussant de grands cris, en trimbalant des bannières sur lesquelles s'étalait cette fière devise: *Al wat waalsch is, valsch is*, et en attaquant de nombreux citoyens. La chose vaut qu'on s'y arrête un peu, en raison des critiques sévères qu'elle provoqua. Je me plais d'abord à vanter tout l'esprit délicat que comporte la devise précitée, qu'un esprit timoré trouvera peut-être exagérée. Evidemment, il doit bien y avoir un Wallon ou deux qui ne sont pas faux. Mais quel est l'homme doué d'un cœur généreux, comme l'est tout bon flamingant, qui n'a jamais été la victime, la belle victime de ce viscère?

Monsieur Souguenet, qui est un écrivain très distingué et que l'on peut hardiment comprendre parmi les deux Wallons dont il s'agit ci-dessus, nous a reproché aigrement nos violences à l'égard de passants paisibles. Monsieur Souguenet, pour qui je confesse avoir énormément d'estime, m'a très chagriné à ce propos et je vais lui démontrer qu'il s'est mépris ou qu'on l'a mal renseigné.

Je ne suis pas du tout partisan des coups de poing et des coups de pied en manière de polémique: ce sont des procédés qui dénotent toujours un certain manque d'éducation. Mais je déclare solennellement à Monsieur Souguenet que si mes amis se sont laissés aller à cette gymnastique répréhensible, c'est par pure fantaisie. Je concède volontiers que cette fantaisie a coûté quelques blessures; mais je suis convaincu que les Wallons en ont odieusement amplifié la gravité.

Et puis M. Souguenet a-t-il pensé un instant que mes amis ont peut-être été provoqués et qu'il se trouvaient alors en état de légitime défense? Qu'il me prouve donc que les papas et les mamans houspillés étaient pacifiques et inoffensifs.

Non, les flamingants ne sont pas des tigres féroces, comme on l'a prétendu. Ils sont au contraire d'une mansuétude rare. En voulez vous des preuves? Elles sont innombrables.

Il s'imprime en plein cœur de la Flandre des journaux rédigés en français. Avez-vous jamais entendu dire que les flamingants aient monté à l'assaut de leurs bureaux qu'ils saccagèrent et dont ils écartelèrent les occupants?

La Flandre fut la mère d'écrivains tels que Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach et tant d'autres, qui, reniant leur origine, se transfugièrent dans la littérature française où ils occupent, paraît-il, des places en vue. Un flamingant a-t-il jamais levé une main justi-

ière sur ces traîtres pour leur administrer une correction méritée?

Et ici même à Bruxelles, en région flamande donc, les deux premières scènes belges n'ont-elles pas un répertoire entier de pièces écrites en français? Cruelle dérision! L'une d'elles a même représenté des opéras en allemand et en italien. Pourtant la Monnaie et le Parc ne flambent pas encore.

Ah! je nous mets en garde, mes amis : oui, nous sommes trop mansuets et c'est ce qui nous perdra. Non seulement, nous subissons servilement le joug gaulois, mais nous nous laissons bénévolement piller par tous nos voisins. Et je constatais encore tantôt en lisant un journal de Paris, Dieu me pardonne, combien de mots français sont presque identiques aux mots correspondants flamands. Et quand je songe que les mêmes parentés inavouables et arbitraires nous lient à d'autres peuples, je ne puis m'empêcher de jeter ce cri d'alarme : mes amis, notre autonomie linguistique, base fondamentale de notre race, est fortement ébranlée et son écroulement est fatal si nous ne la consolidons pas. Cette pieuse mission incombe surtout aux intrépides chefs flamingants dont les noms illustres, je veux le croire, brillent comme des étoiles de première grandeur au firmament artistique flamand. Car il s'agit en cette occurence, d'adresser un ultimatum enflammé à toutes les académies des belles-lettres de la terre, leur enjoignant l'ordre d'expurger leurs dictionnaires respectifs de tous les vocables flamands dénaturés. « Noter » ressemble à « noteeren ». « prétendre » à « pretendeeren », « monter » à « monteeren » : que la France raye ces mots de son vocabulaire. « Ouate » offre, il me semble, quelque analogie avec « wat »; et « alcool » n'est-il pas un travestissement hypocrite de « alkohol »? Messieurs les académiciens, imbibez votre ouate d'alcool, faites-en un autodafé et qu'on n'en entende plus jamais parler. « Hollande » ne constitue-t-il pas un cynique plagiat de « Holland »? Que le mot « fromage » disparaisse à tout jamais de la langue française.

Et quand cet élagage aura été consciencieusement pratiqué partout où il aura été jugé nécessaire, notre « moedertaal » s'épanouira comme une floraison magnifique et unique. Son intégrale beauté s'imposera à tous les peuples civilisés, et même à ceux qui ne le sont pas. De puissants parfums de fraternité s'exhaleront d'elle et qui sait? Peut-être aurons-nous alors la joie d'entendre chanter par l'univers réconcilié, ce chœur formidable et doux :

Français, Prussiens, Anglais, ne sont que des prénoms,
Flamands, est notre nom de famille.

C. MATHY.

Une matinée d'été.

(NOUVELLE).

Nous marchions à travers routes et champs, cueillant au passage tantôt un bleuet sombre, tantôt un flamboyant pavot.

Nous parlions, et presque à notre insu, toujours, nous abordions quelque question d'intérêt vital. Emportés par nos individualités très différentes, nous

ne parvînmes jamais à nous mettre d'accord.

Parfois les sentiers trop étroits, ou l'état des chemins, détrempés par de récentes pluies, nous empêchaient d'avancer ensemble. Durant ces trèves forcées, nos esprits continuaient encore à peser les arguments de nos opinions toujours si tranchantes, dans leur absolue opposition.

Nous étions jeunes, nous étions beaux: nous avions l'enthousiasme de la jeunesse et de la beauté.

Pourtant, avec loyauté, nous cherchions à raisonner objectivement et juste.

— Vous clamez vos théories, très belles et tout idéalistes, basées sur la conception d'un amour unique, en dehors duquel, par la raison, par la volonté, tout désir, tout sentiment charnel, seraient vaincus. L'esprit atteindrait à une élévation telle, que serait exclu tout acte, toute impulsion même qui n'aurait pas sa source dans la réflexion seule. L'homme vraiment noble, dites-vous, ne peut ressentir l'amour qu'une fois dans sa vie; il s'interdira toute caresse, et finira par vaincre la séduction. Les êtres supérieurs, de culture raffinée, ne cèderont donc jamais aux entraînements des sens?

— Jamais! Et ma devise serait assez semblable au vieil adage allemand, qui affirme :

> Nur einmal blüht in Jahre der Mai,
> Und einmal im Leben die Liebe.

— Le grand Amour, l'amour unique, auquel vous subordonnez si absolument l'union des sexes, demande un concours exceptionnel, presqu'impossible de circonstances heureuses. Ainsi vous voulez sevrer d'affection la majorité des hommes? Cependant tout être humain a droit au bonheur — bien plus, a le devoir d'être heureux — car seul l'homme heureux peut pleinenent faire valoir ce qu'il a de meilleur en lui : la Bonté et la Beauté!

— Et après, ... ces passades...? La désillusion, l'amertume, le dégoût.

— Pourquoi? si l'illusion a été sincère? Elle aura duré, ce qu'elle aura duré. Et le souvenir en sera lumineux encore. Cet amour que vous réprouvez, s'il ne peut être scellé par le serment de fidélité de toute une existence, ce besoin de tendresse que vous niez, auquel vous vous leurrez de pouvoir échapper par votre supériorité, moi, je l'affirme, inéluctable!

— Vous faites bon marché de la vertu, de la chasteté, de l'honneur!

— De l'honneur? Oh! non. Mais l'honneur le plus exalté peut se passer de chasteté. Le véritable honneur consiste à s'estimer soi-même, et non pas à être estimé des autres. L'honneur! c'est la conscience des devoirs envers soi-même et envers autrui, tandis que ce qu'on appelle « vertu » n'a aucun rapport avec ces devoirs-là, et n'est construit que par l'ambiance. Combien admirables et enviables, l'homme et la femme, qui auraient l'audace de s'organiser la vie, conformément à leurs plus intimes aspirations individuelles.

— Ils s'exposeraient à des souffrances d'autant plus aiguës que leur sensibilité serait plus vive!

— Mais leurs joies aussi seraient d'une intensité sans pareille.

— Selon vous, on aimerait donc, ici, aujourd'hui; ailleurs, demain?

— Peut-être, — mais jamais avec... préméditation, si je puis employer ce terme. Ne vous méprenez pas sur la signification de mes paroles; je combats l'ascétisme que vous prêchez sans faire l'apologie du sensualisme.

— Mais vous laissez une trop grosse part à l'impulsion...

— Croyez-vous? Un regard, un sou-

ire, un silence, peuvent émouvoir au oint de déchaîner des tempêtes, et surout chez les êtres les plus affinés. Un egard, un sourire en silence — et voilà 'éclosion d'énergies inassouvies — qui ous poussent vers la destinée en narche.

— Dans ces tempêtes-là, l'esprit et 'âme n'ont rien à voir!

— Pourquoi? Souvent le cœur et les ens ne font qu'un. Naturellement, nnocemment, —oui, je sais, l'innocence, ncore un point où nous ne sommes pas l'accord! — sans avoir été aucunement e but, — la caresse, l'étreinte pourront levenir le résultat d'une attirance intelectuelle, basée sur la sympathie, sur 'amitié, le respect mutuels. Ce besoin l'affectueuse tendresse entre deux êtres oyaux, sera comme la preuve même de eur parfaite communion d'âme.

— Quel paradoxe!

— D'avoir été amants, ils peuvent lemeurer amis. Ils sont jeunes, ils sont eaux, leurs conceptions sont enthouiastes, — comment leurs corps, eux ussi, ne le seraient-ils pas?

— Toujours l'enthousiasme! Quand e calme, le raisonnement, la pondéraion reprendront le dessus, ils seront les remiers à se jeter la pierre, ils s'en oudront d'avoir profané leur intimité laire.

— Je ne vois pas qu'il y ait profanaion. C'est l'hypocrisie extrême d'une noralité inique, ce sont les conventions dieuses, — n'admettent-elles pas universellement la polygamie, cachée sous les apparences d'austérité légale? — ce ont ces conventions-là qui nous ont aussé le jugement. La morale est une hose individuelle : comment peut-on lécouvrir sa propre sincérité, étouffée ous l'amas de suggestions et d'affirmaions d'autrui? Le baiser spontané, échangé sous l'empire du désir, n'est pas condamnable. Ce qui seul est vil, c'est le mensonge; ce qui seul est haïssable, c'est de faire de la peine à autrui.

— Parfaitement, notre raison doit intervenir pour entraver de toute sa puissance nos vélléités instinctives. Suivons le philosophe : « Agis de telle « sorte, que tu traites toujours l'homme » soit dans ta personne, soit dans la » personne d'autrui, comme une fin, et » que tu ne t'en serves jamais comme » un moyen». — Mais encore faut-il de l'ordre, des règles, de l'équilibre.

— De l'équilibre, oui, seulement le vôtre n'est pas le mien. Le chemin aplani, l'étendue à niveau bas, ne sauraient me tenter ou me suffire; l'altière voie des altitudes n'est accessible qu'à de rares privilégiés, — parmi lesquels je ne suis pas... Mon équilibre sera donc celui des vallées et des montagnes, celui des douleurs et des joies; — elles se compenseront peut-être et formeront une route difficile sans doute, mais possible.

— Et l'idéal, qu'en faites-vous?

— Comme si l'idéalité était autre chose qu'une sensualité dévoyée! — J'ai mon idéal aussi, — je crois au dieu qui enfanta la neuvième Symphonie, qui conçut Faust, mais je renie celui qui voudrait étouffer la vie qui bouillonne en moi.

— Vous chercherez donc votre soutien, non dans les conventions sociales, mais dans les lois de votre propre nature, en rejetant notre critérium de la moralité? On ne saurait impunément enfreindre les règles consacrées; il faudrait de la vaillance, de l'héroïsme même. Les femmes, surtout, en souffriraient, si votre théorie prenait racine.

— Les femmes souffriraient? Mais oubliez-vous donc, qu'une femme irréprochable au point de vue « vertu », est honorée et respectée, même si elle est fausse, paresseuse, coquette? Tandis qu'une femme loyale, généreuse et hon-

nête dans le vrai sens du mot, si elle réclame le droit à la vie normale, se verra refuser l'estime de la société! Quoi d'étonnant, que sa volonté de vivre une existence complète se révolte? Elle sait que le but n'est pas de se résigner à n'user qu'en partie les droits à la vie et de s'enfermer dans sa « Tour d'Ivoire » suivant le terme consacré depuis Alfred de Vigny... Liberté ne signifie pour elle, en réalité, qu'esclavage et douleur. Le soir, après une journée de labeur, que trouve-t-elle? Des paperasses, quelque livre ouvert? — quand tout son être se tend vers des bras familiers, vers une présence amie, qu'elle cherche en vain! — Cependant, le droit absolu de sa personne est indéniable. La seule tendresse impulsive est morale!

— J'admets que la monogamie légale est une institution qui fonctionne mal. L'union libre, — cette expression même est séduisante, — m'apparaît belle, idéalement noble, mais réalisable seulement dans un avenir lointain. De nos jours, cet idéal-là est impraticable encore. J'apprécie le charme exquis d'une personnalité gracieuse, jolie, d'un esprit élevé, mais de là à confondre les sentiments qu'ils inspirent avec l'amour... L'amour est comme cette divinité orientale qu'on ne peut implorer plus d'une fois, sans commettre un sacrilège : elle n'exauce qu'une fois!

— Les lois implacables de la nature ne connaissent que la beauté et l'ardeur. L'être voulant, l'être pensant, l'être vraiment supérieur, se donnera, à son heure et à son choix.

— Je ne peux admettre qu'un galant homme, qu'une femme vraiment digne... L'être humain est plus qu'un simple animal; ... et, même parmi les animaux, nous en rencontrons, qui sont strictement monogames.

— Oui, la monogamie pourrait être entrevue comme l'œuvre possible d'une époque encore éloignée, où hommes et femmes vivraient dans les conditions les plus parfaites. La sélection serait si intimement une avec toutes les aspirations de l'individu, que le vœu idéal : un homme pour une femme, une femme pour un homme, — pourrait se réaliser, peut-être... Mais, pour le présent, la monogamie n'est ni chez l'homme, ni chez l'animal, un signe distinctif de supériorité.

— Si l'on doit faire remonter l'amour à son origine animale, il faut admettre pourtant, que de nos jours, l'amour humain n'a plus rien de commun avec cette origine-là, et qu'il s'est affiné par la civilisation. S'il prend sa source dans l'attirance sexuelle, ce formidable facteur a été déguisé pour l'être civilisé sous une multitude d'ornements divers, d'ordre sentimental et spirituel.

— Les attraits se feront plus subtils, la sélection aura plus d'exigences. Mais en raison directe des innombrables facettes dont étincelleront pour lui l'âme, l'esprit, le corps, — l'être humain sera capté par le charme de ce miroitement, lequel, en sa séduisante diversité, inexorablement, l'entraînera vers une même résultante.

— Jamais!! Et tandis que vous m'avez tenu ce beau et véhément discours qui ne m'a, d'ailleurs, pas convaincu le moins du monde, je vous ai amenée vers ce petit talus, où vous pourrez un peu vous reposer et continuer encore à émettre de ces idées, qui vont à l'encontre de celles qu'avouent la majorité des femmes...

. . . .

Nous nous assîmes, un peu las. Pas un bruit, personne. La campagne exhalait une odeur de fièvre. Des carrés de terre en friche, des moissons jaunes, des prairies rases s'étendaient à perte de vue, sous la voûte d'un gris d'acier; aux

confins de l'horizon, dans une réverbération blafarde, de gros nuages translucides se surplombaient, menaçants. Des myriades d'insectes minuscules, tournoyaient, ivres d'espace.

Quelques graminées, des brins de paille, des herbes folles.

. . . .

— Il est temps de rentrer?

— Oui.

— Partons?

— Non...

Brusquement, vous m'avez enlacée; deux fois, étroitement, vos lèvres ont brûlé mes lèvres.

— ... Vous voulez donc me fâcher?

— Non, oh non!...

Mais déjà, vos bras m'ont attirée, toute contre vous, et passionnément votre bouche a pris la mienne...

Doucement je me suis dégagée de votre étreinte...

. . . .

— Pardonnez-moi! Je ne sais comment j'ai pu... Combien vous devez m'en vouloir!... Pardonnez-moi? Il m'est impossible de rassembler mes pensées; je n'y comprends rien, absolument... Ah, elles se tiennent, mes théories... Et moi, me voilà tombé de bien haut! Mais parlez donc, dites-moi...

Courbé en avant, vous cachiez votre tête contre vos genoux.

— Donnez-moi la main?

Vous me la tendîtes, sans vous redresser. Lentement, je me penchai vers vous, j'entourai votre cou de mon bras, je mis ma joue contre la vôtre. Nettement, je perçus les battements de nos cœurs. Enfin, je parvins à maîtriser mon émotion.

— Ne vous faites pas trop de reproches... J'ai du chagrin à vous voir ainsi tout désemparé...

— Je vous ai fait de la peine...

— Les théories, vous le voyez, sont fragiles parfois. Les vôtres ressemblent un peu à la logique, qui ne veut pas admettre de nuances. C'est sur les nuances cependant, que reposent toutes les vérités, — et qu'y a-t-il de plus vrai que la vie? Nous mourons tous les jours un peu; ils sont si rares, les instants, où nous vivons... M'avez-vous fait de la peine? — Je ne peux pas vous en vouloir. Bien malgré vous, vous venez de le prouver : nous ne sommes pas uniquement une âme dans un corps, mais un corps doué du besoin sublime de tressaillir, de vibrer, d'aimer. Il n'existe aucune puissance supérieure aux droits glorieux de la Vie!

Venez, rentrons...

STÉPHANIE CHANDLER.

Fièvre

Dans le glauque sommeil des eaux molles que griffe
Le reflet sulfureux de la lune... sans bruit,
Un fantôme verdâtre, et dont le corps reluit,
Soudain a surgi là, cruel hiéroglyphe!

Ses gestes, lacérant l'ombre qui se rebiffe,
Ont dardé son horreur, dont je tremble aujourd'hui,
Vers ma force, ma joie et ma vie; et j'ai fui,
Sentant poindre en mon cœur l'éclair bleu de sa griffe.

Haletante, affolée, en mes yeux élargis,
La flamme de mon âme a sous les feux rougis
De l'ardente douleur, éclaté, purpurine.

Ma raison a faibli, puis, pâle comme un lys,
Est tombée; et j'ai vu, dans la brume, Osiris
Dont le triomphe noir m'écrasait la poitrine.

—

Printemps.

Pourquoi vos yeux sont-il baissés?
Pourquoi regardez-vous ces roses?
Leurs bouquets sont éclaboussés
De clair soleil, mais vous pensez
A d'autres choses.

Votre regard, presque peureux,
Semble se cacher sous les feuilles;
Pourtant, il devrait être heureux,
Ce rayon d'âme, ce cri bleu
Que l'ombre cueille.

Vous vous taisez? Décidément,
Vous devez en vouloir au peintre
Qui mit tant d'or au firmament
Qu'il en écrase, en ce moment,
L'arc en plein cintre.

Mais que vois-je au bord de vos cils?
Est-ce un éclair neuf qui se joue
Parmi les grâces de l'avril
Et qui fond, comme du grésil,
Sur votre joue?

C'est une larme?... Vous pleurez?...
Votre silence me supplie?...
Oh, je comprends! Ciel! Espérez...
J'ai vu dans vos yeux éplorés
Que votre âme est jolie...

Ecoutez-moi... Votre âme, ainsi
Qu'un oiseau blessé, bat des ailes,
Et je la vois, là... Non?... Mais si!
Votre sourire tremble aussi,
Rival de Praxitèle.

Les ailes battent; elles sont d'or;
Déjà le chagrin noir recule
Devant la clarté de l'essor
Qui s'illumine, vibre et sort
Joyeux du crépuscule.

Ne pleurez plus; regardez moi;
Je vais vous dire un beau poème
Tout plein de douceur et d'émoi,
Mais très court, je ne sais pourquoi...
Le voici... « Je vous aime. »

FRANÇOIS LÉONARD.

Les romans.

LOUIS DELATTRE : *Les Carnets d'un Médecin de Village* (Bruxelles, Association des Ecrivains belges). — JEANNE LANDRE : *Echalote et ses Amants* (Paris, Louis Michaud). — PROSPER-HENRI DEVOS : *Un Jacobin de l'an CVIII* (Bruxelles, Association des Ecrivains belges). — A. FLAMENT : *Les Ecrivains belges d'aujourd'hui* (Bruxelles, J. Lebègue et Cie).

Après s'être complu dans la grâce de ces sujets si simples qui demeurent vivaces dans la mémoire de ceux qui les connaissent, Louis Delattre nous fait aimer d'autres facettes de son brillant talent. Je connais ses déjà lointains *Contes de mon Village* dont la sincérité égale celle des *Marionnettes rustiques*. Rien de plus vrai, de plus vif que ces personnages, ces tics comme palpables, ces gestes inoubliés. Ainsi sont, d'ailleurs, les choses et les gens qui entourent *Friquet*. — Aujourd'hui, l'auteur nous donne une œuvre imprévue; sa ronde bonhomie s'y fait plus rare, sa sensibilité s'y aiguise et nous touche profondément.

Oui, Louis Delattre a, dans ses *Carnets d'un Médecin de Village*, délaissé ces jolies historiettes qu'agrémente toujours quelque type au profil amusant. Comme dans ce *Pays Wallon* dont j'eus la joie de signaler, ici-même, la superbe tenue, il a élargi son horizon, dépeint plus amplement, voulu des situations poignantes ou tragiques et tout ceci sans négliger le détail qui, dans l'œuvre de notre auteur, est la caractéristique de son originalité.

Ces « Carnets » ont des pages invariablement belles. Tout est à citer dans cette œuvre, mais je me souviendrai comme des plus nobles œuvres du « Cas du Docteur Rose » qui est un conte digne d'Hoffman. Il y a aussi « Sylvie au Jardin » et le « Châle de Noces » qui sont de grandes choses et d'autres, et d'autres...

Et maintenant un souvenir: Il y a quelque vingt ans paraissait, à Bruxelles, où les tentatives de l'espèce n'étaient pas rares, une revue intitulée : — ai-je bon souvenir? — « Le Roman pour tous » Le directeur de cette feuille accueillait, parfois, les essais du débutant qui osait ouvrir à lui ses folles espé-

rances : être inséré ! J'étais alors presque un enfant, mais, attentif à tout ce qui s'écrivait ici, je retins le nom d'un élu, objet de notre envie, qui parvint à forcer l'entrée de ce temple de mémoire. La pièce reçue avait pour titre : *Gosseline de Gueux*. Louis Delattre s'en souvient-il ?

J'y songe, ce soir, à ces heures lointaines, heureux de la belle fortune littéraire de l'auteur de la « Gosseline » seuls vers que je connaisse de lui. Et je referme ces « Carnets d'un Médecin de Village » certains de les rouvrir souvent, car on aime à rouvrir des livres qui contiennent, à la fois, tout le charme et tout l'enchantement.

C'est une œuvre remarquablement écrite que cette *Echalote et ses Amants,* par Jeanne Landre. Spirituelle, originale, décolletée au point que la gaze la plus fluide pèse comme une chape de plomb aux graciles épaules de cette gourgandine d'Echalote qui amuse par ses réparties faubouriennes, par son bagout argotique, mais qui, je l'avoue, n'appelle pas la sympathie. Il s'agit ici d'un livre de réalisme autrement sincère que celui de Zola lui-même. La présente Echalote rejette Claudine au couvent malgré votre verve étourdissante, ô Willy ! — Echalote mérite de demeurer — et elle demeurera sans doute — comme le type accompli et définitif d'un être vénal et vicieux. Ce qui déconcerte, c'est que ce type a été si vigoureusement esquissé par une plume féminine. Cette plume a des plongées de bistouri et ce qu'elle crève n'est pas propre, il faut oser le dire.

Un livre de débutant : *Un Jacobin de l'an CVIII,* de Prosper-Henri Devos ; mais, déjà, c'est une œuvre de penseur et de probe écrivain. Les personnages qui y discutent et polémiquent, sont purement représentatifs et façonnés selon les concepts philosophiques de l'auteur ; — si ce texte est animé d'une vie intense et forte c'est que M. Devos oppose à ses propres affirmations ou hypothèses, tous les éléments susceptibles de les combattre ou de les détruire. On devine aisément les ressources que trouve un esprit averti d'analyste dans un procédé qu'aimait Diderot et qui nous valut son admirable Neveu de Rameau. — M. P. Devos mérite des éloges. Il n'est certes, pas téméraire de lui prédire une place enviable parmi les écrivains jeunes qui s'affirment des mieux doués.

M. A. Flament, inspecteur de l'Enseignement primaire, vient de rassembler à l'intention des enfants, des écrits d'auteurs belges. Il a demandé à nombre d'entre ceux-ci une page susceptible d'être entendue et comprise par son jeune public. Le livre : *Les Ecrivains belges d'aujourd'hui* vient d'être lancé mais il ne répond pas totalement à ce que son auteur en espérait.

La plupart des pièces qui figurent dans cette anthologie dépassent, et de haut, la compréhension des enfants. Ce sont, le plus souvent, des extraits d'œuvres applaudies qui s'adressent aux lecteurs de culture raffinée. M. Flament l'a si bien compris que, au lieu de consacrer le livre à l'enfance, il l'offre aux adultes des classes moyennes.

Il résulte donc de cet essai que nos auteurs semblent dédaigner d'écrire pour les petits. Pourquoi ? Serait-ce sous le prétexte discutable que cette littérature-là est d'ordre secondaire ? Cette opinion est trop accréditée pour que nous cherchions une autre raison aux faits que nous signalons. Il est certain que s'il visait au niveau strict de la compréhensivité enfantine, l'auteur aboutirait au terre-à-terre le plus déplo-

rable. Il est non moins certain qu'en écrivant pour l'enfant des choses plus relevées, mainte image lui paraîtra obscure malgré toute la simplicité des traits que l'auteur aura voulue. Mais qu'importe, l'ensemble aura eu l'heur de plaire et c'est assez!

Au surplus, ces petites histoires serviraient à délecter les grands enfants que nous sommes. Qui oserait prétendre que « si Peau d'Ane lui était conté, il n'y prendrait un plaisir extrême? » Cela repose, vraiment, des tirades alambiquées, des gestes extatiques et des périodes creuses!

Lisez dans le livre qui nous occupe ce conte admirable de Demolder : *L'Héritage de la Mère Labouvolle.* Vous n'y découvrirez pas la naïveté charmante d'Andersen, ni la fantaisie ravie de Grimm, ni l'imagination débordante de Perrault. Mais vous concevrez que les enfants suivront, délicieusement émus, les péripéties de cette histoire d'une Misère. Je gage que les petits heureux trouveront des mots de pitié pour ces petits pauvres, et qu'ainsi s'éveillera, en eux, le sentiment altruiste qui attestera qu'au contact des tristesses de ce monde les enfants, tout comme les hommes, deviennent meilleurs.

C'est l'apathie des bons écrivains qui est cause de l'extraordinaire éclosion d'œuvres médiocres que collectionnent, à l'usage des petits écoliers, les Mame de Tours et d'ailleurs. N'est-il pas évident que des œuvres saines et fortes, simples et jolies, instructives et agréables sont nécessaires pour relever le goût et pour éveiller la beauté au cœur des cent milliers de lecteurs de demain?

Omer De Vuyst.

Trois livres d'histoire.

Hector Fleischmann : *Mémoires de Charlotte de Robespierre,* A. Michel, Paris. 5 francs. — *Joséphine infidèle,* Méricaut, Paris. 3 fr. 50. — *Rachel intime,* Fasquelle, Paris. 5 francs.

Charlotte de Robespierre n'a point joué de rôle historique. Mais elle complète le trio familial. Pour les historiens elle a fait mieux : elle a éclairé la vie de Maximilien. C'est un titre à leur reconnaissance. Elle n'a pas besoin d'en avoir d'autre. Ses *Mémoires* ont été pillés et *arrangés.* M. Lenôtre, qui en a *arrangé* bien d'autres en furetant mal dans les *vieilles maisons* et les *vieux papiers,* en sait quelquechose. M. Fleischmann les publie, les commente, les discute en homme avisé, relève les erreurs, fait ses réserves. C'est d'autant mieux qu'il ne cache pas son « admiration » pour *le Tigre.* Mais surtout il fait sortir de la nuit le rédacteur des *Mémoires.* Et la vie de Charlotte est désormais connue : roman, oui roman, d'une femme qui ne fut ni grand homme, ni Egérie, mais qui passa sa vie à l'ombre d'une vie énorme et qui, heureusement oubliée après Thermidor, languit quarante ans encore, ne songeant qu'aux morts et à *son Mort,* dans une misère approximative, avec des souvenirs dont les événements qui se déroulaient sous ses yeux — si prodigieux et si vainqueurs pour elle fussent-ils — ne pouvaient mordre le profil gigantesque.

⁂

« Joséphine infidèle fait aimer Napoléon », dit M. Fleischmann. Il n'avait

pas besoin de justifier son « amour » pour les *Napoléonides* (après la *légende napoléonienne*, voici que s'annonce le phénomène de l'apothéose finale bien connu dans l'histoire des religions). Nous le connaissions par ses publications et il est excusable. On aime de moindres choses. Pour nous, qui n'aimons ni le mari ni la femme, nous comptons les coups et ils sont ici rudement assénés. Les mânes de la «bonne», de la « tendre », de la « douce » Joséphine ne pardonneront pas à l'auteur. Il la nudifie proprement. Qu'elle fût « bête et sotte », créole « avariée » (M. de Vogüé) et que Bonaparte — il ne s'agit pas encore de Napoléon — ce Jean-Jean ardent, fût berné, tout cela est plutôt curieux. Mais le but de M. Fleischmann est plus élevé. Il veut étudier scientifiquement le rôle de l'amour chez Napoléon et ses deux femmes. Il l'a fait pour le mâle. Il le fait pour la première f...... Il le fera pour la seconde. L'œuvre tend à justifier le premier de ses écarts afin de le grandir dans l'ensemble. Nous apprécierons le but et le résultat quand nous aurons vu la suite.

Et la Beauharnais est disséquée. Je vous assure qu'il n'en reste pas lourd. Cet « oiseau des îles » si... luxuriant de plumage et... de reste est anatomisé de façon menue. Et cela fait un joli volume de haut intérêt historique et de belle psychologie : ou plutôt une psychophysiologie féminine qui grouille de détails, de preuves, très vivante, hardie, qui dit les mots crûment et donne au cœur... le regret de n'avoir point été des intimes du sujet.

***

Juive, femme, tragédienne, telle fut Rachel. Que fut-elle d'abord? On la croyait tragédienne. Elle le fut à coup sûr. Elle fut juive surtout. Et femme avant tout. On pouvait le supposer. On ne s'en doutait point. Elle eut des amants riches qui l'enrichirent. La juive pourrait dire si elle les prit pour l'argent seulement. Elle en eut dont on ne connait que le prénom. Elle dut les connaître autrement. Au vrai, elle mêla le tout : le cœur, l'argent... et le reste. Elle fut ainsi vraiment femme. Et c'est la femme avant tout que nous projette avec minutie M. Fleischmann. Une inconnue, il faut l'avouer. Une Rachel nouvelle sort du fond du désert. Mais elle n'est pas brillante de clarté. Qu'importe. Elle est mieux ainsi. Elle est plus intéressante parce que plus vraie. Et l'on comprend que l'auteur se soit passionné pour son sujet. La tragédie qu'elle a galvanisée et qui l'a enrichie ne s'en portera pas plus mal en sa tombe. Mais l'histoire possède désormais, grâce à M. Fleischmann, le portrait en pied — on l'avait à peine jusqu'à la taille — d'une des sœurs des grandes actrices du XVIIIe et du XIXe siècles, âmes tendres et heureusement sans scrupules, débordantes de talent et d'amour, fines et sensibles, libertines, tragiques à la scène seulement et jouant pour de bon, chaque nuit, la passion dont elles tonitruaient les éclats ou soulignaient délicatement les teintes, aux chandelles, chaque soir.

***

Ainsi le hasard réunit sur notre table, en même temps, trois livres semblables et divers. Trois femmes — une inconnue, une méconnue, une mal connue ; — trois milieux — la Convention, la cour, la scène ; — trois époques — la Révolution, l'Empire, la seconde République et le second Empire ; — trois tranches d'histoire — révolutionnaire, impériale, théâtrale ; — trois quarts de siècle en menus morceaux.

Et l'on a l'impression d'un labeur énorme. M. Fleischmann est un érudit. Son œuvre est déjà considérable. Il fouille les archives publiques et privées et trouve de l'inédit. Il a du flair : ses découvertes étonnent. S'il ne fixe pas les caractères généraux d'une époque ou les lois du processus historique, il aide à les trouver. Il remue les documents à la pelle et avec sagacité les commente, les discute : il éclaire. Il a aussi l'enthousiasme et il fait beau le voir mettre en pièces ses adversaires. Nous aimons cela. L'histoire frigide est lamentable. Pourvu qu'elle soit impartiale dans ses observations, il nous suffit. Et si nous ne partageons pas toutes les vues de l'auteur, nous applaudissons à ses découvertes et à ses œuvres.

VICTOR DEVOGEL.

Les expositions.

AU CERCLE ARTISTIQUE : GEO BERNIER.

Geo Bernier occupe les deux salles du Cercle. C'est beaucoup, mais c'est loin d'être trop ! Soixante douze toiles ! Cela permet à l'artiste d'attester les ressources multiples de son art qui a des incursions charmantes, imprévues, réussies : voici des notations de plages qui nous apportent la fraîcheur de l'air du large avec des tons délicats et clairs, où par moment une tache, vive mais sans violence, semble concentrer la lumière et créer des vibrations récréant l'œil.

Voici des paysages aux larges horizons, aux cieux tourmentés ou sereins. Là-bas, une mise en page inattendue : une ferme, dont on ne voit que le mur rouge, est placée tout en haut du tableau, dont elle occupe toute la largeur. C'est d'un recueillement presque austère. Ici, l'artiste a « miniaturisé » et, sans désavouer la grandeur du paysage dont la toile donne, malgré tout, l'impression, il a délicatement détaillé le troupeau de ruminants. C'est presque mignard.

Les pinceaux de l'artiste ont des ressources déconcertantes.

L'envoi, comme bien l'on pense, est constitué surtout par les toiles où s'affirme la maîtrise habituelle. La majesté des cygnes, l'ingénuité des poulains, la tendre hébétude des veaux, la grâce inquiète des daims lui sont prétexte à des « plein air » qu'anime la vie et que magnifie la santé de ses hôtes. Le Fosteau, qui lui fournit tant de sujets déjà, est amplement représenté ; étables, écuries aux colorations chaudes que l'artiste interprète avec franchise, sans hésitation, nous montrent un luxe de bétail, d'animaux, ses modèles de dilection.

Et ce sont encore des paysages aux plantureuses prairies, grassement peintes, aux cieux immenses et tourmentés. c'est la pelouse des Anglais ainsi que l'allée des Cavaliers, évoquant les splendeurs de notre Bois de la Cambre, cette dernière toile dans une harmonie de fauves et de verts des plus chatoyante.

Il est difficile de tout citer : Geo Bernier a exposé les fruits d'un labeur énorme qui atteste une diversité d'inspiration et de moyens des plus intéressants. Son exposition remarquable confirme une maîtrise, celle d'un peintre qui œuvre de franche couleur pour le plaisir des yeux, évoquant de préférence

la nature dans ses aspects les plus captivants, alors qu'elle revêt la parure chatoyante des bêtes puissantes qui la peuplent. Et si des sujets qui s'éloignent de cette manière ont le don de séduire sa fantaisie, il les peint avec un égal souci d'affirmer son talent qui ne ruse pas avec le procédé mais qui, hardiment, étend la couleur suivant les enseignements des maîtres d'autrefois, qu'il continue très dignement.

Nous avons, l'an dernier, consacré un article à Bernier. Son exposition d'aujourd'hui vient démontrer la vérité de nos très favorables impressions d'alors. L. R.

AU STUDIO, *rue des Petits Carmes.*

L'Exposition des femmes artistes y eut lieu dans le courant d'avril. Exposition plutôt médiocre. Malgré le nom plein de promesses de Mlle Uytterschaut, l'exposante la plus talentueuse, sans conteste, fut Mme Catz-Enthoven, l'artiste hollandaise bien connue, qui remporta précédemment plus d'un succès. Sa touche très grasse, éprise de coloris vibrants, reste toujours aussi savoureuse et l'on constate avec plaisir un progrès dans l'harmonisation des tons. Ceux-ci moins heurtés qu'auparavant donnent une expression plus soignée aux types que peint Mme Catz.

Remarqué une de ces têtes de vieille Hollandaise, qu'elle excelle à interpréter — une jeune fille aux bluets et coquelicots, de touche délicate, — une Pierrette joliment campée.

Mme Catz soutient bravement la renommée des femmes peintres.

H. C.

Les concerts.

Le dernier concert d'abonnement dirigé par Félicien Durant clôturait dignement la série des grandes auditions données par cette œuvre d'extension musicale, à laquelle on ne peut refuser les meilleurs éloges.

L'exécution du « Concerto brandebourgeois » de Bach, une de ces pages qui sont des merveilles par la fermeté d'écriture et leur force rythmique, fut irréprochable, de même que la « Symphonie fantastique », cette haute fantaisie de Berlioz, et peut-être ce qui restera de meilleur de cet apôtre fervent de la musique réaliste. Enfin la « Grande Pâque Russe », ouverture d'un copieux effet musical et à grande allure, de Rimsky-Korsakow, termina ce programme symphonique, qui fut au point de vue de l'interprétation, un des plus soignés, notamment la Symphonie fantastique, dont la mise au point fut excellente, et l'exécution une des meilleures qui aient été données à Bruxelles.

M. Laurent Swolfs, l'ex-pensionnaire de la Monnaie, se fit entendre dans les airs de Glück, Kienzl et Moussorgsky. Voix bien timbrée, style juste, artiste très consciencieux, auquel il ne manque plus que de perfectionner un peu la diction.

Mais l'œuvre de Durant ne se borne point là ; à côté des grands concerts, il organise des séances de musique de chambre dont le programme est des mieux inspiré. Nous avons eu les deux séances de musique ancienne, qui furent pour beaucoup une révélation. Celles-ci

furent suivies de trois séances données par le quatuor Capet de Paris, et consacrées aux principaux quatuors de Beethoven.

On ignore trop les trésors de la musique de chambre, surtout ces fameux quatuors de Beethoven, dont les exécutions sont si rares, hélas! à Bruxelles. Nous devons au quatuor Capet, admirable de finesse, de légèreté et de précision, cette joie bien précieuse de nous avoir fait entendre une série d'œuvres du plus haut intérêt et dans les meilleures conditions d'interprétation. Nous notons pour mémoire, l'exquis et pimpant scherzo de l'op. 18 n° 1; l'allegretto fugué du n° 4 et l'admirable op. n° 131, avec son prélude austère et ses alternatives de joie et de douleur, ses pensées funèbres traversées de rondes folles, tourbillons d'idées joyeuses et fantasques. Et l'op. 132 avec son adagio sonore et doux comme un choral! Les derniers quatuors de Beethoven sont indescriptibles. Appartiennent-ils à la musique ou sont-ils des poèmes vivants? Par leur forme bizarre et tourmentée et leur variété de mouvements, remplis d'interruptions, de heurts, de saccades, ne sont-ils pas la vie elle-même telle que la vécut Beethoven dans ses dernières années, cette vie troublée, agitée, aux visions riantes et sombres, avec ses rêves, ses cauchemars et ses phantasmes, coupés d'appels vibrants à la réalité?

Nous devons au quatuor Capet une exécution irréprochable de ces pages uniques. Admirablement secondé par MM. Hewitt, Henri et Marcel Casadesus, Lucien Capet provoqua maintes fois l'enthousiasme par ses brillantes qualités de virtuose, l'excellence de la sonorité, la sûreté du coup d'archet et la pureté du style.

Ce fut un véritable régal d'art aussi que le récital, donné à la Grande Harmonie, par Félia Litvinne, dont les triomphes au théâtre de la Monnaie sont restés dans toutes les mémoires.

Outre le cycle complet des « Amours du Poète » de Schumann, que l'éminente artiste a chanté dans une nouvelle traduction d'elle-même, le programme comprenait un air d'Alceste, des lieder de Beethoven, Fauré, Moussorgsky et le final de « Tristan et Yseult. »

A ses côtés se produisait un jeune violoncelliste de grand talent : Paul Bazelaire, qui obtint grand succès dans un concerto de Boëllmann; et le pianiste Lauweryns qui accompagna tout le concert avec la maitrise qu'on lui connaît.

Un remarquable récital de piano nous fut donné à la Salle Patria, le 11 avril, par Germaine Lievens, une des élèves les plus distinguées du maître De Greef. Germaine Lievens possède la fougue, l'ampleur et l'élan qui donne à son interprétation une grande puissance d'expression. Elle produisit grand effet dans le « Prélude Choral et fugue » de César Franck, ainsi que dans l' « Appassionata » de Beethoven, par ses qualités éminentes de compréhension et de style, et aussi, il faut le dire, par cette perfection du mécanisme qui caractérise les disciples de De Greef. Dans la sonate de Chopin, elle fit preuve d'une grande délicatesse. et obtint enfin grand succès dans le Scherzo-Caprice, d'Erasme Raway, une page d'un grand intérêt pianistique.. On ne peut que louer cette grande artiste, non seulement d'avoir fait preuve d'un talent sérieux et d'une technique approfondie, mais d'avoir présenté, dans un récital, quatre œuvres importantes et d'une aussi grande valeur. C'est d'un bel exemple et d'une réelle vaillance!

A signaler encore le récital donné par le violoniste Schkolnik, élève de Thomson, et qui notamment dans la Chaconne

de Bach, fit preuve de qualités de mécanisme et d'une sûreté peu ordinaire du coup d'archet. Dans l'ensemble, avec les concertos de Ernst et Tschaïkowsky, exécution assez froide, mais soignée, et d'une impeccable correction.

V. HALLUT.

Les théâtres.

THÉATRE ROYAL DU PARC, *Lysistrata,* comédie en quatre actes et un prologue, par M. Maurice Donnay, d'après Aristophane, musique de M. Amédée Dutacq. — THÉATRE ROYAL DE L'ALCAZAR : *L'Après midi byzantine,* comédie en un acte de M. Nozière, musique de scène de M. Esteban-Marti. — *Le Chat et le Chérubin,* pièce en un acte et trois parties, de M. Jean Bernac, d'après la pièce chinoise de M. Chester Bailey-Fernald, musique de scène de M. Gabriel Marie. — *L'Ecrasé,* comédie en un acte, de M. Maurice Froyez. — *Par une Nuit d'Eté,* comédie inédite en un acte, de M. Armory. — SALLE RAVENSTEIN : *La Madone,* deux actes de M. Paul Spaak. — *La Jeune Fille à la Fenêtre,* poème de M. Camille Lemonnier, musique de M. Samuel-Holeman. — *La Tragédie Florentine,* de Oscar Wilde.

Au souvenir de la triomphante reprise de *Lysistrata* au Parc, restera impérissablement joint celui de ce deuil horrifiant : Renée Félyne est morte! Et la disparition de l'être de grâce, de jeunesse, de beauté et de talent qui incarnait avec une souplesse d'attitudes tout athéniennes la radieuse Lysis, serre le cœur indiciblement.

Oh ! mort ! à quelle volupté stupide obéissiez-vous pour cueillir ainsi de vos doigts osseux et repoussants, une fleur vivante qui s'épanouissait, éblouissante, dans la lumière ?

De quel satanique désir de sensations morbides étiez vous animée pour toucher de vos mains frigides cette chair jeune et ardente qui vibrait au souffle de la vie et dont les frémissements chantaient l'hymne à la beauté ?

De quel besoin de sang jeune et chaud étiez-vous avide pour plonger ainsi vos ongles acérés dans le cœur qui hier encore battait si allègrement en l'honneur de la vie ?

Oh ! mort ! votre bouche a mis aux lèvres de cette femme le baiser empoisonné et vos ricanements ont fait taire à jamais, par leur sinistre claquement, les modulations harmonieuses de sa voix caressante.

Oh ! mort ! qui l'emportez dans votre course impitoyable, arrêtez un moment que nous la saluions avant qu'elle entre pour toujours au royaume des ombres et que nous déposions sur sa bière le rameau vert de nos regrets.

Elle avait fait de Lysistrata une création délicieuse, figurant à ravir cette femme d'Athènes, fine, vive, spirituelle, parlant de sujets scabreux avec une élégance et une discrétion si charmantes, une aisance si sereine que nul n'y eût pu voir de graveleuses intentions. Certes, l'œuvre elle-même est d'une mesure exquise, les auteurs y ont dépensé une verve libertine exempte de grossièreté. Elle peut choquer la pudibonderie, mais ne peut effaroucher les esprits que les hardiesses, même grivoises, de conceptions et de mots ne peuvent que récréer.

Les auteurs ? Oui, ils sont deux, mais le talent de l'un a pénétré le talent de l'autre, l'adaptation moderne a su, à propos, utiliser la version antique. L'œuvre a une unité, une pureté de lignes si claire qu'on voit, à la lumière

du génie antique, s'animer nos mœurs et la satire moderne y mordre et provoquer un mouvement distrayant et artiste.

On a dit d'Aristophane : « Les Grecs, » cherchant un sanctuaire indestructible, » trouvèrent l'âme d'Aristophane ». Il serait téméraire sans doute d'attribuer dès à présent à l'âme de Maurice Donnay le dangereux honneur d'être un sanctuaire indestructible. Mais pourtant le rapprochement s'impose. Si l'écrivain n'a pas le mérite de l'invention de cette fable de *Lysistrata,* ne peut-on pas dire de lui comme de son illustre confrère grec qu'il a peint à merveille, en maniant la périlleuse arme de l'ironie, les mœurs de ses contemporains, raillant leurs défauts... et leurs qualités, excusant leurs vices... et leurs vertus ?

La Direction du Parc avait monté *Lysistrata* avec un soin dont il faut la louer. La troupe a apporté une bonne humeur et beaucoup de conviction à l'interprétation. Citons particulièrement Mlle De Brandt, qui a joué avec une ingénuité délicieuse et susurré d'une voix fort agréable le rôle de Callyce, la jeune fille qui ne veut pas mourir sans avoir connu l'Amour.

L'évocation de l'antique a aussi tenté M. Nozière. Byzance et ses courtisanes ; l'éternel féminin ; Hippolyte, cocher de cirque, en qui s'incarne la beauté docile et puissante du mâle ; Clinias, jeune sculpteur, dont la perversité habile a raison des plus rebelles amoureuses. Et c'est, autour de ces personnages, la reconstitution de la Byzance lascive, dans son atmosphère d'érotisme, de voluptés subtiles ou exacerbées. Indubitablement, la comédie de M. Nozière a des qualités de style, mais elle a paru languissante.

Plus mouvementée et partant d'un intérêt dramatique plus intense fut le *Chat et le Chérubin*, un conte qui se déroule dans un décor exotique : le quartier chinois de San Francisco. C'est cette atmosphère curieuse qui lui prête son charme principal et lui donne un attrait du meilleur aloi. Le conte est fort simple et d'une psychologie rudimentaire. Mais il est agrémenté de développements originaux qui ne manquent pas de poésie et de profondeur. Sans compter que le dénoûment est fort moral : ce traître, qui a voulu s'emparer d'une jeune fille et n'a pas craint de tuer le fiancé de celle-ci, qui s'opposait à ses projets, meurt, assassiné par le père de sa victime. Et le justicier prononce cette sentence : « Et quand le cadavre est au bord de l'au-delà, l'expiation commence. »

M. Hauterive a interprété ici avec beaucoup de talent son rôle de vieux philosophe, alors que dans l'*Après-midi byzantine,* il avait composé le rôle d'Hippolyte, attestant une souplesse d'adaptation fort méritoire. MM. Paulet, Bosc, Bajart, Mmes Landray, Bergé, De Vigny, Devimeur eurent l'occasion, dans ces deux pièces de faire valoir leurs qualités très réelles.

Deux piécettes : l'*Ecrasé* et *Par une Nuit d'été,* dont l'une fut amusante, l'autre moins, complétaient le spectacle. L'*Ecrasé* nous a donné l'occasion de revoir Mme Dupeyron qui ne se lasse pas de faire applaudir les formes devêtues de son corps, fort belles d'ailleurs.

A LA SALLE RAVENSTEIN, la *Vie Intellectuelle* nous conviait à une soirée d'art, le 26 avril. Nous avons répondu à son invitation. Fort aimablement, le régisseur a fait appel à l'imagination des auditeurs pour suppléer à l'absence de décors. On se serait cru aux *Samedis du Thyrse!* Et l'on a entendu *La Madone,* l'aimable comédie de Paul Spaak et la *Tragédie Florentine,* d'Oscar Wilde, jouées par Mlle Montigny, MM Renier et Norêt. Ces acteurs ont interprété les œuvres avec intelligence.

Mais l'intérêt principal de la soirée fut l'exécution de la *Jeune Fille à la Fenêtre*. Le poème, d'une belle simplicité de lignes, est de Camille Lemonnier. M. Samuel y a adapté une musique assez évocative qui, dans le prélude surtout, ne manque pas d'une certaine fraîcheur d'inspiration. Mais il n'a pu se défendre de puérilités et de prolixité qui ont provoqué quelque lassitude. Anssi les applaudissements n'ont-ils pas été aussi nourris que le méritaient la poésie troublante du texte et le talent incontestable que révélait la composition.

LÉOPOLD ROSY.

Les conférences.

LÉONARD DE VINCI, *par Joséphin Peladan.*

A l'*Institut des Arts,* un public nombreux et passablement curieux est venu écouter M. Joséphin Peladan, le mage au manteau de pourpre. Mais, non pourtant, le *sar* est très conforme aux usages, il est de noir vêtu, cravaté de blanc et comme un vulgaire conférencier s'assoit derrière la petite table où s'érige modestement le verre d'eau obligatoire. Et M. Peladan va parler pendant une heure, d'abondance, avec conviction, avec un enthousiasme respectueux et disert de *Leonardo da Vinci*. Non pas du peintre, mais du *Penseur* qui s'est révélé lorsque, sur le déclin de sa vie, il s'est mis à coordonner ses notes, de 1516 à 1519, à la cour de François Ier. Et le conférencier souligne l'honneur qui revient à ce Roi de France d'avoir accueilli le génial vieillard à sa cour.

C'est dans cette retraite que Léonard établit les formules de l'expérimentalisme, qui est à la base de la Science moderne, et qu'il délimite le domaine du mystère. C'est donc à tort qu'on revendique ses méthodes comme l'apanage du matérialisme.

Seulement Léonard eut conscience du prurit d'évidence qui tourmente l'humanité et faisant la part de la croyance et de l'expérience, il les a nettement différenciées. « A moins de mauvaise foi » ce sont deux terrains sur lesquels le » prêtre et le professeur ne se peuvent » rencontrer ». Inventant la méthode analogique il a déterminé les rapports du monde moral au monde matériel. S'il existe du mollusque à l'homme une gradation ascensionnelle, il en existe une autre de l'homme à l'ange, cette dernière résolvant le besoin d'imagination qui travaille les êtres humains. L'art satisfait ce besoin d'imagination. Il est un rite sacré qui bannit l' « amateur », être abominable. Les artistes sont des sages qui transforment en chimères les désirs inavouables du péché... La sagesse, c'est de découvrir la beauté artiste cachée dans la nature et dans l'homme. L'artiste est celui qui, dans l'état de « voyance », dévoile l'âme des choses. Et l'on évoque le sourire de la Joconde, celui du Saint Jean qui sont au Louvre et le sourire du Sphinx qui se dresse au bord du désert. Ils parlent à ceux qui les interrogent. Aussi l'artiste doit être universel, doit s'enrichir du plus de rapports quitte à ne choisir qu'un moyen d'expression.

Et Léonard est cet esprit d'harmonie. Il est croyant selon l'évangile de Saint Jean. Qu'est-ce que la vie? Nul ne le sait. Mais c'est la Vérité! Celle-ci est en

nous. Conversons avec les sphinx, les œuvres d'art, qui en sont les expressions éternelles!

Le conférencier a la parole facile, la phrase familière; il y trouve une assurance téméraire; il erre un peu parmi ses notes, éparpille ses idées, embrouille son sujet; il parle de Léonard physicien qui réfute l'occultisme, repousse l'ésotérisme — ce qui a mécontenté Jean Delville — il a foncé sur l'Institut — M. Picard, qui a fondé une Académie, a froncé le sourcil — il a agoni les rapins — et les bourgeois ont applaudi, tout comme les artistes ou ceux qui se croient tels ont battu des mains au massacre de l'amateur...

Quoi d'étonnant dès lors qu'il y eut dans cette conférence un peu de confusion qui a quelque peu nui au succès de l'orateur. Celui-ci n'en a pas moins satisfait l'espoir que nous avions d'entendre une étude captivante et substantielle.

L. R.

CAMILLE LEMONNIER AUX « AMIS DE LA LITTÉRATURE. »

Les Amis de la Littérature ont clôturé la série de leurs conférences de cette saison, par un digne, par un superbe couronnement. Aussi leur dernière séance fut-elle mieux qu'un succès; ce fut un véritable triomphe.

Ce soir là — 9 avril — un maître parlait d'un autre maître. Lemonnier, tout vibrant d'un enthousiasme jeune, intarissable, exaltait la mémoire du génial De Coster, le poète de la Mère Flandre, le chantre d'Uylenspiegel, son fils, le héros aux exploits glorieux, qui continue à vivre à travers la Race.

La salle gothique de l'Hôtel de Ville est littéralement envahie par une foule ardente qui salue de bravos l'entrée de Camille Lemonnier. Edmond Picard arrive, paternel et bon comme toujours, dit quelques paroles spirituelles et s'assied, tandis que, debout, le Maître commence d'une voix émue son admirable discours.

Après avoir dépeint le milieu béotien dans lequel vivaient nos littérateurs avant 1880, après avoir rappelé des souvenirs personnels qui ne manquent point de saveur — telle cette causerie que fit Baudelaire, dans notre capitale, à des bancs déserts, — le conférencier parle du grand Decoster et de ses œuvres.

Celles-ci n'ont point connu et ne connaissent pas encore chez nous la juste gloire qui leur revient.

Voici l'*Uylenspiegel,* cette fresque énorme, véritable chant héroïque où rit, pleure, palpite, vit, souffre et revit sans mourir jamais, l'âme éternelle de tout un peuple, de toute une race. Livre admirable que traverse d'un bout à l'autre, comme un vent gonflé d'amour, un ardent souffle d'épopée.

Camille Lemonnier appelle volontiers le grand romancier « Notre Père De Coster », suivant l'expression filiale de Fierens-Gevaert. Il le propose comme une leçon patriotique toujours vivante, comme un exemple glorieux. Et dire que l'on oublie, dans notre pays, cet homme qui a immortalisé les gens de Flandre, alors que l'Allemagne tout entière achète et lit comme une bible, la traduction complète de ses œuvres!

Le Maître exprime toutes ces idées avec une mâle énergie, dans cette langue superbe, cette langue riche et vibrante dont seul il a le secret.

Et il conclut par un suprême *sursum corda*, fouettant les indifférences, exaltant, forçant les enthousiasmes et les admirations :

« Je sens battre sur mon cœur les cendres de Claes! » dit Uylenspiegel, chaque fois que son cœur bat pour la patrie. C'est que, dans une pincée de

cendres, il y a la race, et la terre et la transmission des âges. Mais un livre aussi est de la substance chaude et éternelle quand, comme celui de Ch. De Coster, il est à la fois composé des cendres d'hier et de l'argile où se sculpte demain; quand, comme le sien encore, il est fait d'essence patriale et d'humanité générale... Vous qui m'écoutez, emportez au moins la leçon que le premier en date et en génie de nos livres doit être pour vous le livre par excellence.

Comme les cendres tressaillantes de Claes, portez-le, profondément, au cœur de votre cœur ! »

Une ovation interminable salue cette péroraison. Des admirateurs ont déposé devant notre illustre doyen une palme, que M. Edmond Picard lui remet, d'un geste qui eût pu avoir un peu plus d'élégance et de distinction, semble-t-il.

On crie, on acclame, on bat des mains interminablement.

... Et nous mettrons, à cette page, en guise de signet, une brindille de laurier vert, dans le livre d'or de nos souvenirs.

Notre quatrième Samedi.

Lecture de l'*Hallali*, pièce inédite en 4 actes, tirée de son roman, par Camille Lemonnier, avec collaboration de Mme J. Landre pour le libretto et de M. G. Astresse pour la musique.

Il appartient aux Maîtres de nous donner de grandes et utiles leçons. — Les jeunes littérateurs, en effet, observent les faits et gestes des aînés, écoutent les paroles sorties de leurs bouches vénérables; — et comme ces gestes et ces paroles partent de très haut, viennent d'êtres dominant les piédestaux de la Gloire, ils en acquièrent une signification qui porte en elle quelque chose d'éternel, et dont l'influence heureuse est parfois très grande sur les nouvelles générations.

En réservant au *Thyrse* la faveur et l'honneur de faire connaître au public son drame inédit *L'Hallali*, le Maître Camille Lemonnier — que je salue ici au nom de notre enthousiaste phalange tout entière — ne nous a pas seulement donné une précieuse marque d'estime et de confiance dont nous le remercions infiniment et dont nous avons le droit d'être fiers; — mais il semble avoir voulu surtout encourager la campagne hautement louable (et trop peu appréciée par ceux-là mêmes qu'elle défend) entreprise par le vaillant Léopold Rosy, en faveur du *Théâtre Belge* (expression consacrée).

Alors que de vagues débutants semblent redouter de confier à notre Directeur des pièces qui jamais, sans doute, ne verront les feux de la rampe, craignant, dirait-on, d'enlever à leurs productions immortelles (comment mourraient-elles puisqu'elles ne viendront jamais au jour), une inappréciable saveur d'inédit; le *Maître*, lui, généreusement, sans compter, n'a pas hésité à accorder au *Thyrse* la primeur d'une de ses merveilleuses créations.

Eh! l'on dira bien que le public auquel s'adressent nos *Samedis* n'est pas tant nombreux qu'il puisse autour d'un nom faire une rumeur écoutée de gloire! ni attirer sur la tête d'un dramaturge les bénédictions d'un directeur de théâtre!

Mais il n'en est que mieux choisi, notre public, et par le fait, plus apte à une compréhension d'art, et possédant d'autres aptitudes à la critique intelligente, que celui des feux d'artifice, par exemple, ou des nationales *Kermesses aux boudins*.

D'ailleurs tous les grands artistes n'ont-ils pas trouvé leurs premiers admirateurs parmi une élite dont l'enthousiasme a peu à peu gagné la foule ?

Mais venons à parler de cette belle soirée du 16 avril qui restera, elle aussi, parmi nos meilleurs souvenirs.

Ce fut d'abord une causerie charmante de Léopold Rosy sur le théâtre de Camille Lemonnier; rapidement le conférencier passe en revue les diverses pièces qu'a données le Maître, en fait une courte analyse et termine sa substantielle étude par quelques indications au sujet de l'*Hallali*, l'attrait particulier de la séance.

Madame Derboven, ensuite, dit avec une belle fierté, la page des *Deux Consciences* où Wildman clame le droit de tout artiste et de tout penseur au respect sinon à l'admiration de chacun.

Puis, grâce à l'intelligente interprétation d'un groupe de lecteurs (1) auxquels va toute notre reconnaissance, les phases terrifiantes du drame se déroulèrent devant notre esprit angoissé d'un dénouement tragique; l'imagination put se donner carrière au pays du fantastique et de l'irréel; — une contrée hallucinée, peuplée de visions plus grandes que nature — tels ces spectres qu'on aperçoit parfois entre ciel et terre, sur les nuages, et qui écrasent par leurs proportions gigantesques.

Cet extraordinaire seigneur de Quevauquant est diabolique dans son agonie Toute une race palpite en lui; elle pantèle au bord du gouffre, elle meurt, elle saigne rouge, mais parfois se relève avec des cris de volupté, plus cruelle et plus terrible, parce qu'elle sait et veut sa mort.

Le baron, héros à sa manière, qui eût fait un admirable type de brigand est le personnage central de la pièce; — grand, effrayamment au milieu de sa famille dégénérée, il se détache de l'ensemble de l'œuvre comme une obsession à la Rops, un *Semeur d'Ivraie* disproportionné et fou qui jette l'épouvante dans l'âme de ceux qui l'approchent.

Rosy a eu, à son endroit, cette comparaison heureuse : « On dirait un vautour obligé de vivre dans une basse-cour. »

Le drame du Maître est puissamment original et très bien construit; écrit dans une langue assouplie — espèce de prose rythmée qui n'en garde pas moins beaucoup de couleur et de force, il est destiné à produire la plus grande impression.

Signalons sa finale admirable, qui constitue une véritable trouvaille; ces paroles du prêtre à Sybille criminelle : « Et maintenant, mon enfant, je vous écoute. »

Que nous reste-t-il à dire? Si ce n'est à souhaiter bonne réussite au compositeur M. Astresse; afin que cet *Hallali* que toute une foule a déjà acclamé, résonne bientôt par le monde comme un chant de victoire!

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

(1) Mmes Derboven et Rosy, MM. Rosy, Dewolf, Dubois et Aron.

Les revues.

Trois articles nécrologiques. — *Les Rubriques nouvelles.* — *Durendal* — *La Revue des Lettres et des Arts.* — *Les Entretiens idéalistes.* — A propos du vers libre (*Nouvelle Revue Française.* — *Les Guêpes.* — *La Phalange.* — *Les Marges.* — *L'Ile sonnante.* — *Le Divan*). — Paul Adam. — Rémy de Gourmont. — Jules Renard. — Notes diverses.

Encore une fois la grande Faucheuse, rouge et soûle, a bu du sang *au cabaret des Trois cercueils.* Et trois jeunes artistes s'en sont allés,

sur les tombeaux desquels, de pieuses mains ont déposé des couronnes tressées avec les roses du regret.

C'est d'abord Ch. L. Philippe, le romancier déjà célèbre de *Croquignole, La Mère et l'Enfant, Bubu de Montparnasse,* etc., sans oublier ce tout récent *Charles Blanchard* publié par la *Nouvelle Revue Française* — lequel, bien qu'inachevé, peut être considéré comme un véritable chef-d'œuvre.

Edouard Rod, lui aussi, s'est vu briser la plume entre les doigts, — brutalement, dans la rue, il a été terrassé.

C'est une noble et grande figure qui disparaît avec lui. Il ne manquait à sa gloire que la consécration académique; mais Rod n'en voulut point; une trop grande modestie fleurissait dans son cœur, à côté d'une inépuisable bonté. C'est ce que nous rappellent des *Souvenirs* émus que signe M. Chabault dans la *Revue du Temps présent.*

Enfin, Moréas, stoïquement s'est éteint en pleine maturité, emportant du moins dans la tombe, la consolation suprême de laisser après lui une chanson immortelle et d'impérissables gestes de Beauté. — M. André du Fresnois lui dit un noble adieu dans le n° 4 d'*Arlequin.*

Que ces défunts amants de l'Art dorment en paix et continuent à songer loin des entraves charnelles; que leurs âmes vivent et chantent dans les sphères bleues de l'Idéal, entrevues aux vitraux de leurs Rêves; et que leurs noms aimés, roulant comme des échos sonores par delà les âges, abordent aux grèves lointaines de l'immortalité!

On pourrait dire que les grands artistes font semblant de mourir; en vérité, ils restent bien vivants parmi nous. Leur présence nous entoure, nous imprègne; nous parlons journellement d'eux; nous leur vouons une admiration enthousiaste que les ans ne tiédissent point. En leur consacrant des études dans les revues et les journaux, nous forçons le public à garder le culte du *Souvenir.*

C'est ainsi, que l'ombre de Flaubert était récemment évoquée dans les *Rubriques nouvelles* par M. Henri Steckel. Celui-ci nous fournit de captivants détails sur la vie du grand romancier et sur ses manuscrits inédits, conservés à la *Villa Tanit.* Une lettre de Berlioz à Flaubert prête à cet article un attrait tout particulier.

Robuste aussi, malgré la maladie, et noble, comme celle d'un martyr, la figure de J. K. Huysmans se détache des documents inédits que publie, dans sa revue, le directeur de *Durendal.* On peut aimer ou ne pas aimer, quant au fond, l'œuvre de Huysmans catholique: mais ce que l'on doit admirer en lui, c'est cette incroyable et sublime énergie dont il a fait preuve jusque dans la mort.

En lisant les lettres qu'il écrivit à M. l'abbé Moeller au moment même de la publication de la *Cathédrale,* on aura une idée de toutes les attaques auxquelles le romancier chrétien fut en butte et l'on verra combien courageusement il les supporta.

Bien intéressantes sont les quelques pages écrites par M, Delhonny, dans la *Revue des Lettres et des Arts,* à propos de « Henri Heine, poète allemand, esprit français ».

M. Delhonny met en relief l'originale dualité qui existe chez ce beau génie. Eprise de mystères et de légendes, son inspiration est bien de source germanique; elle jaillit de l'âme même du vieux terroir. D'une sentimentalité un peu précieuse, Heine s'exprime pourtant en une langue presque toujours dénuée de recherche; car il tient en horreur les tirades emphatiques.

D'autre part, sur ses douleurs peut-être trop complaisamment entretenues,

il étend le voile à peine transparent d'une ironie toute française, comme si, pris de pudeur, il voulait cacher ses plaies saignantes aux regards profanes. Parfois son rire trop bruyant sonne creux, est amer comme un sifflet de saule frais taillé aux lèvres d'un enfant en pleurs.

Heine eût pu chanter sur une flûte, comme Max Waller, ce refrain triste :

« Mes vers qui font semblant de rire
Et sanglotent très doucement. »

Puisque nous sommes à parler des grands morts, disons un mot aussi de ce géant de Barbey. Il s'est levé de la tombe, immensément, superbement ; et il publie dans *Les entretiens idéalistes* quelques pages inédites.

— Cependant, au pied de ces beaux phares qui illuminent la route jusque dans l'avenir, le flot mouvant des Idées continue à couler. Parmi cette mer tourmentée des productions de l'esprit, les courants sont multiples. Ils entraînent et passionnent, parfois, toute une foule d'écrivains ; mais parmi ceux-ci il en est de courageux par nature qui les remontent où, inébranlables, ne bougent pas.

Tout récemment, MM. Vildrac et Duhamel ont, par une *Etude sur le vers libre*, déchaîné la publication d'un nombre considérable d'articles, les uns enthousiastes de la poésie nouvelle, les autres restant plutôt tièdes, les derniers enfin ouvertement hostiles au mouvement. Il n'est pas de revue qui n'ait hospitalisé le sien. Plusieurs émettent des vues intéressantes sur la question tant discutée du *Vers-librisme*.

Ce fut d'abord, une étude de Michel Arnauld, publiée dans la *Nouvelle Revue Française*. Pondéré, calme, un tantinet sceptique même, il s'y déclarait également peu satisfait et de la forme classique et de la technique nouvelle. Il était dans l'attente d'une formule idéale à trouver. S'il reprochait à l'alexandrin et aux strophes régulières, une rigide monotonie peu faite pour s'adapter à la gamme infinie en nuances des sensations et des idées, il leur reconnaissait, néanmoins, un rythme bien caractérisé et la belle musique des rimes, deux choses indispensables pour qu'un poème soit un chant et se fixe, avec une beauté immuable, dans la mémoire.

M. Henri Ghéon a répondu aux objections de M. Michel Arnauld. Quoique enthousiaste partisan de la Poésie nouvelle, M. Ghéon partage plutôt les vues de M. Vildrac que celles de M. Duhamel. Ce n'est pas que ces deux poètes aient, dans leur brochure, exposé séparément leur manière de voir. Mais leurs œuvres sont là pour nous révéler qu'en certains passages — celui qui condamne la rime et l'assonance, par exemple — c'est l'avis de M. Duhamel qui a prévalu.

M. Jean Bernard, lui, avait dans les *Guêpes* de janvier déjà, exprimé nettement son opinion. Il est inutile de dire ici dans quel camp s'est rangé M. Bernard. Tout le monde le sait irréductiblement classique, ce qui ne l'empêche pas d'écrire en vers libres. C'est là de bel éclectisme.

Puis ce fut — l'inévitable contrepoids du précédent, un article de M. Jean Royère, dans la *Phalange* de mars. Le cher camarade de M. Bernard ayant mis trois mois à y réfléchir, sa réponse, qu'il intitule d'un air plutôt indifférent : *Sur la Poésie actuelle*, est anormalement intéressante.

Dans le n° 20 des *Marges*, M. Marc Lafargue et un sien ami firent de l'esprit huit pages durant, si bien qu'en fin de compte, le lecteur ne savait pas trop si les deux copains n'avaient point voulu se payer les têtes de MM. Vildrac et Duhamel, et la sienne.

L'*Ile sonnante*, elle aussi a sonné sa cloche. M. Callet ne nous y apprend

rien de bien extraordinaire sous le rapport de l'inédit. – Enfin, Jean Mariel, comme un sage, a parlé dans le *Divan* de mars.

Les idées émises par M. Mariel sont de nature à plaire beaucoup; je crois que l'avenir est de leur côté.

« En employant les mètres classiques, dit-il, en les combinant à tous les mètres impairs que Verlaine sut manier avec tant de bonheur, ne pourrait-on créer un vers libre doué véritablement de souplesse et conservant ses qualités rythmiques ? »

On souhaiterait aussi voir conserver les rimes, mais en les mêlant, en les rendant moins tyranniques; de telle sorte que l'émotion puisse jaillir, la pensée s'exprimer sans rencontrer des entraves à l'élan du lyrisme.

De tout ceci que résulte-t-il? Bien peu de choses, n'est-ce pas? Ce n'est pas tant les discussions, si nombreuses soient-elles, qui créeront le vers libre nouveau. Avant tout, disent MM. Vildrac et Duhamel à la fin de leur ouvrage, « il faut être un poète », c'est-à-dire qu'il faut créer, faire des vers. Néanmoins, ces échanges de vues peuvent avoir leur raison d'être, puisque, (écrit un jeune qui les aime par dessus tout) : « Elles créent l'atmosphère où doit vivre le poète ; elles sont l'aliment du vrai génie poétique ; elles l'éveillent, le nourrissent et le fortifient. »

M. Paul Adam croirait qu'elles sont surtout bonnes et recommandables parce qu'étant un prétexte à ne point laisser se rouiller les plumes. Le puissant romancier expose, dans la *Phalange*, les effets utiles de la fécondité littéraire, de la *culture des digressions*, sur l'œuvre d'un écrivain.

Il y a évidemment là une question de tempérament. Tout le monde n'a pas la nature exubérante de l'auteur du *Trust*. Lui, tandis qu'il élabore *Irène*, la *Force*, l'*Enfant d'Austerlitz*, le *Mystère des Foules*, les *Mouettes*, il écrit parallèlement des essais : *Basile* et *Sophia*, la *Morale de la France*, les *Impérialismes*, la *Morale de l'Amour*, l'*Icone* et le *Croissant*, d'autres encore. C'est très beau, cela.

Les pages de M. Paul Adam, intitulées *Remarques sur la fécondité littéraire*, sont une volée de bois vert aux « paresseux grinchus ».

Pourvu seulement, qu'elles n'encouragent pas, dans leur labeur terne, certains hommes dits de lettres, qui pourraient s'éprendre amoureusement du conseil : ceux-là qui, par suite d'une prolixité absorbante, ne s'élèvent jamais au-dessus d'une égale, d'une immuable médiocrité.

M. André Gide est, à sa façon, *un amateur* de *Rémy de Gourmont*. L'amusant amateur ! Et qu'elles sont captivantes, en vérité, ces pages de la *Nouvelle Revue Française*, où il découvre certain côté risible et vide dans la pensée de son confrère (si l'on peut dire) !

M. Jules Renard reste bien ce chasseur d'images qui « saute du lit de bon matin et ne part que si son esprit est net, son cœur pur, son corps léger comme un vêtement d'été ». C'est dire combien son style aussi sera net, précis, plein de lumière claire. J'imagine un Jules Renard très ennuyé quand il lui arrive de lâcher une phrase de plus de trois lignes. Son art simple est tout en traits délicats; on dirait des dessins *écrits*, à la manière de Donnay. Mais toutes ces images constituent autant de trouvailles.

Poil de Carotte, par exemple, en fourmille. Et les *histoires naturelles* ne sont pas moins remarquables. Qui ne connaît ces admirables *Moutons*, cette *Famille d'arbres* et ce *Grillon* qui « par une chaînette dont la poulie grince, descend jnsqu'au fond de la terre ? »

Les essais de Jules Renard, publiés dans le dernier n° de *Vers et Prose*, nous remettent en mémoire ces merveilles. Toutefois ils nous ont paru, à certains endroits, moins concis et moins heureux que les œuvres du même auteur, dont nous parlions plus haut.

NOTES :

— *La Belgique artistique et littéraire* a publié dans son fascicule de mars un conte de M. Hubert Stiernet intitulé l'*Aéroplane*, qui est un petit chef-d'œuvre.

— *Les Argonautes*, sont une revue assez intéressante. M. Lemercier d'Erm, directeur, y célèbre ses mérites sur tous les airs, populaires et autres.

— Dans les *Documents du Progrès* a paru une étude de M. Léon Bocquet sur le *Sonnet de Quinze vers*. Le directeur du *Beffroi* en attribue l'invention à M. Fernand Mazade, que le *Thyrse* s'honore de compter parmi ses collaborateurs.

— M. Merlet fait de bonne critique dans ses *Propos* mensuels.

A LIRE. Les admirables *heures de soir* d'Emile Verhaeren, dans la *Phalange ;* l'*Œuvre de Léon Dierx*, par Henry Derieux dans l'*Art libre ;* les *Bandeaux d'or :* poèmes de Jouve, Castiaux, Varlet et Duhamel. — *Chloé :* vers de Francis Carco.

La Revue critique des idées et des livres : La cocarde de Barrès, par H. Clouard. *Isis : Poèmes* de Touny-Lerys et de A. de Bersaucourt.

La Vie intellectuelle : Une préface de Paul Adam et *une lettre de Rome*, par Ch. Van Lerberghe.

FINALE : Je suis ineffablement reconnaissant aux deux poètereaux de *cinquième* ordre, qui, malgré la température, se sont mis en bras de chemise pour rimer à mon endroit neuf vers caraméliques. Ceux-ci hélas ! ont bien peu de chances de redire à la Postérité que j'étais un terne individu et que ces Messieurs des *Guêpes* avaient de l'esprit à revendre. J'en remercie non moins chaleureusement, ces Messieurs, qui me sont devenus, depuis très sympathiques. Leur attention me comble, il faut bien le dire ; je n'en demandais pas tant.

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

Lettres russes.

LA PHILOSOPHIE DES « MASQUES », DE L. ANDREEFF (1).

Mesdames, Messieurs,

Ce qui forme toute la base de l'art russe, c'est la douleur. Elle passe, costumée et masquée de différentes façons, dans toutes les œuvres ; elle suggère des pensées âpres et douloureuses, elle mène vers les chemins ensanglantés de la recherche, et fatale et impitoyable, elle dicte sa volonté et martyrise le créateur.

Muse douloureuse au front courroucé, aux yeux pleins d'angoisse — c'est elle qui a inspiré les chefs-d'œuvre de l'art russe.

Dostoevsky parla des misères de la réalité, du crime et du châtiment, des horreurs de la maison morte, il décrivit les détresses des petits, des miséreux, il jeta les étincelles de son esprit révolté

(1) Conférence prononcée à la Société Logo-Archiste.

et alluma un bûcher où s'enflammèrent les maux de cette terre glaciale et où brûla son cœur ulcéré.

Gogol qui débuta en peintre enthousiaste de sa belle patrie, l'Ukraine, et chanta un chant sublime et pourpré à la nature, finit par pleurer jusqu'à la folie. Les choses et les êtres prirent des bosses et des cornes difformes et dansèrent une danse infernale sur son âme tourmentée. Il fit des efforts inouïs pour rire et n'eut qu'une grimace douloureuse qui clama horreur.

Gogol, en une nuit désormais célèbre, brûla son dernier chef-d'œuvre, — c'est la Vie, monstre qui l'étouffait, qu'il voulut brûler.

La beauté sainte et tragique de la lutte héroïque pour le bien immortel, la pensée profonde devant les choses et les êtres, l'âpre recherche de la vérité, qui échappe malgré tout, le souci constant de s'élever au-dessus de soi et de tenir en bride les sentiments divers qui le dévorent, telle fut et telle reste la vie du grand artiste qu'est le patriarche de « Jasnaïa Poliana ». Tolstoï en Russie est le symbole de tout un siècle. En lui se dévisage, d'une façon claire et simple, toute la multiplicité du caractère russe où on se heurte à des contradictions bizarres, étonnantes, à des antipodes tragiques. C'est d'un grand plaisir intellectuel et moral que de méditer sur la vie et les œuvres de ce génie passant dans les torrents de l'existence, la tête haute, scrutant et cherchant jusqu'à son dernier souffle. Ne croit-on pas assister à une scène biblique quand on voit ce vieillard maigre et affaibli, s'écrier devant le monde entier : « Je ne peux plus me taire, je ne peux vivre de cette manière, mettez à ma tête aussi, puisque vous mettez à la tête des autres un sac et un bonnet, pour me pousser à bas d'un banc, de façon à ce que, par mon propre poids, je resserre autour de mon vieux cou la corde savonnée. »

La douleur, ai-je dit, est à la base de l'art russe, elle l'est parce que dans toutes les manifestations de la vie elle forme le ton fondamental.

Schopenhauer disait que l'élément essentiel de la vie qui domine et souffre s'éclaircit et se dessine complètement, seulement dans l'homme. Cette pensée fut l'idée directrice de la philosophie, de ce grand martyr de notre temps, qu'est Fr. Nietsche, et c'est elle qui l'amena à dire que dans l'œuvre d'art se découvre l'unité interne de tous les êtres, l'unité métaphysique de l'éternel fondement de l'Univers. Il est à remarquer que lui aussi, après les auteurs russes, vient à cette conclusion que le but de la nature dans la multiplicité de ses processus n'est point la joie, le bonheur, le contentement parasite d'une tranquillité constante, mais la *douleur*, qui est le chemin rocailleux menant au sommet désiré de la formation morale tout être conscient.

Le peintre des recherches dans le domaine de la morale, le poète « de la folie et de l'horreur », le psychologue de la solitude écrasante, Léonide Andreeff, a suivi aussi ce chemin.

Depuis bientôt dix ans il retient l'attention des lecteurs russes. Pas une de ses œuvres ne passe inaperçue, mais chacune soulève une discussion âpre et des commentaires multiples qui sont possibles seulement en Russie. C'est que chaque fois qu'il parle, il touche une des blessures de l'âme de sa patrie.

La douleur découverte, l'abîme muet de l'effrayant silence du tombeau, l'aveugle brouillard des cauchemars et de la folie, les brûlures de l'amour outragé. Voilà les éléments artistiques qui cimentent ses œuvres.

Le héros d'une de ses pièces, « Vers les Etoiles », caractérise ainsi l'homme en général : « L'homme ne pense que sur sa vie et sur sa mort, et pour cela même il lui est aussi terrible de

vivre et aussi ennuyeux qu'à une puce égarée dans un caveau... Pour remplir le vide horrible, il invente beaucoup d'une façon belle et forte, mais même dans ses inventions il ne parle que de sa mort, que de sa vie – et son effroi augmente. Et il devient ressemblant au tenancier d'un musée de figures en cire. Pendant la journée il bavarde pour ceux qui fréquentent son établissement et leur prend de l'argent, mais la nuit dans sa solitude il rôde avec effroi parmi les morts »...

S'il était permis de comparer l'auteur à un de ses héros, j'aurais volontiers dit qu'Andreeff, pour ce qui concerne le fond spirituel de son être, ressemble étrangement au tenancier du musée dont il parle.

Seul, enfoncé en un tombeau de doutes, l'esprit cabré sous l'angoisse qui l'écrase, les yeux largement ouverts, comme pour fixer et approfondir, il passe dans la vie et observe. Il sait voir. Et une fois qu'il a vu, il saisit les côtés drôles, les lignes bien marquées, les couleurs criardes, pour dessiner à grands coups de brosses des portraits ou plutôt des masques, aux grimaces difformes, aux folies des regards et aux rides profondes. Et il sait « raconter ». Dans des phrases riches, sonores, où se déchaînent parfois les forces sauvages des avalanches, les bruits des cascades, les cris terribles des bêtes blessées; dans des phrases sculpturales qui dénotent la main sûre et avisée du maître martelant le marbre, il raconte, chante et crie la vie et la mort.

Il y a pourtant dans son art un côté que je considère comme un défaut. Chaque fois qu'on lit un de ses contes ou une de ses nouvelles on sent l'effort de l'auteur de démontrer une idée préconçue et souvent même, ce qui est pire, une thèse. A coup sûr, c'est le côté faible d'Andreeff, mais je ne cacherai pas que justement ces défauts faciliteront pour beaucoup ma tâche qui consiste à exposer devant vous ses idées et son art, le plus clairement possible.

Ainsi, pour démontrer, cette idée très juste, que l'homme pour l'homme est un mystère, une énigme aussi difficile à résoudre, que les secrets les plus profonds de l'Univers, il écrivit, au commencement de sa carrière littéraire, un conte, en un style encore réaliste, portant le titre : « Pas de pardon ».

Au maître d'école, Krilow, homme bilieux et étrange, vient à la tête l'idée bizarre, entre toutes imbécile, de se faire passer pour un espion. L'auteur explique d'ailleurs les raisons; cette idée lui est venue « du vide de l'estomac affamé et méchant ».

Il déclare haut devant les gens qu'il est un espion, et attend avec impatience le résultat de son acte, qui le frappe d'une façon terrible, car tout le monde, sans difficultés, sans étonnement, prend très naturellement au sérieux, ce qu'il vient d'avancer. Personne ne trouve de raisons pour douter de la possibilité d'une aussi monstrueuse action. La jeune fille devant qui il plaisante le prend au sérieux, avec une facilité, une légèreté étonnante et tous ceux qui se trouvaient par hasard dans la salle le croient aussi...

Krilow est surpris, frappé, meurtri de ce qu'on peut le prendre aussi simplement, aussi facilement pour un espion et essaye de répéter l'expérience devant sa femme légitime. Mais, hélas! elle aussi croit à la confession de son mari. Plus que cela. Beaucoup de traits dans le caractère du maître bilieux restaient vagues et incompréhensibles depuis leur vie commune et maintenant la confession du mari vient à temps pour éclairer beaucoup de choses qu'elle cherchait vainement à comprendre.

Voici la scène :

— Je suis un espion — dit-il à sa femme?

— Comment.

— Un espion, oui. Comprends-tu?

« Marie Iwanowna s'affaisse drôlement, comme une pâte qu'on vient de trouer et après avoir frappé ses mains l'une contre l'autre, prononce :

— Je le savais bien — malheureuse que je suis. Mon Dieu! Mon Dieu!

« Après avoir bondi vers sa femme, Mitrofan Wasilievitsch, agite son poing devant sa figure, fait un effort pour ne pas lui donner un coup et commence à crier si haut que dans la salle à manger la vaisselle cesse de sonner et toute la maison devient silencieuse.

— Imbécile! mille fois imbécile! Je le savais bien, mon Dieu! Mais comment pouvais-tu savoir? Douze ans! Douze ans! Grand Dieu! Ma femme, mon amie... toutes mes pensées, l'argent, tout... »

Après douze ans de vie commune, Krilow, n'est pas compris même par sa femme, avec laquelle il a partagé ses « pensées, son argent, tout... »

N'est-ce pas là en réalité, un drame dont nous sommes tous chaque jour les spectateurs? N'est-ce pas une douloureuse vérité à laquelle nous pensons si souvent?

Et quelle doit être la situation du maître d'école, après le coup terrible qu'il vient de recevoir des hommes? Sera-ce le poignard, le rasoir ou bien le poison? Il y pense, mais à la fin il choisit le pire — la solitude.

Tous les héros d'Andreeff sont des solitaires. Cela frappe tous ceux qui connaissent ses œuvres. Chez chacun de ses héros, tôt ou tard « la conscience de la solitude, comme un éclair illumine l'abîme noir qui l'éloigne... du monde entier et des hommes ».

« Il était mortellement solitaire — le « Gouverneur » — et même il ne sentait pas cela, comme si toujours, dans toutes les journées de sa vie longue et variée la solitude était un état naturel et inviolable, comme la vie elle-même! »

Et plus augmente le nombre des hommes qui l'entourent, plus âprement, plus douloureusement il ressent l'inévitabilité de l'atroce solitude, plus clairement il comprend qu'il est impossible de lier, d'enchaîner fortement sa vie avec la vie des autres.

Certes, l'histoire est là pour nous dire que souvent les intérêts économiques, les malheurs, les goûts communs, l'idéal qui jette ses rayons sur les mêmes fronts, unissent les hommes pour une action d'ensemble, pour une perfection à réaliser, mais cette union efface-t-elle l'effroi de la solitude? — Non. Et c'est bien cela qui rend terrible l'imbécile géant, la foule des villes, car en elle nous voyons l'absurdité de la vie d'un homme pris à part, répétée mille fois, des centaines de mille fois. A cette thèse, Andreeff a consacré d'abord un conte qu'il appelle : « La Ville », et puis un autre qu'il intitule : « La malédiction de la bête ».

« La ville était énorme et peuplée, et il y avait dans ce qu'elle était si peuplée et si énorme quelque chose d'opiniâtre, d'invincible, d'indifféremment brutal. Du poids colossal de ses maisons gonflées et en pierres, elle écrasait la terre sur laquelle elle s'était mise debout, et les rues entre les maisons étaient étroites, tordues et profondes, comme les fentes sur le rocher ». « Et le plus effroyable de tout — continue l'auteur — étaient des hommes qui circulaient dans les rues. Leur nombre était grand, et ils étaient tous des inconnus et des étrangers, et ils vivaient tous de leur vie particulière, fermée pour les yeux des autres; naissaient et mouraient incessamment et il n'y avait ni commencement, ni fin à cette avalanche ».

« Et plus augmentait le nombre des hommes qui ne se connaissaient pas, plus devenait terrible la solitude de chacun. Et dans ces noires et tracassières nuits, Pétroff, souvent ressentait un besoin de crier de peur, de se cacher quelque part dans une cave profonde et de rester là-bas tout seul. Alors on peut penser seulement à ceux qu'on connaît et ne pas se sentir si infiniment solitaire, parmi l'énormité des êtres étrangers. »(1)

Dans « La malédiction de la bête », Andreff est effrayé par « cette ressemblance tragique et fatale de ce qui doit être différent », par « cette égorgeante nécessité pour chacun de prendre une même forme : avoir un nez, un estomac, sentir et penser selon les mêmes manuels de logique et de psychologie. »

La nature elle-même ne peut soulager ce sentiment, car les nuages « ces monceaux de vapeurs touffues, difformes et sans figures » lui sont étrangers ; les rejaillissements des vagues ne soufflent sur lui que du froid et du limon ; « l'indifférence de l'éternité du coucher du soleil enflammé me fait peur ». Et l'homme vivant dans la nature ressent un besoin impérieux d'aller en ville, de voir des hommes qui vivent et s'agitent. « Je veux des maisons en pierres, — dit-il. — Je veux de l'électricité que j'allume moi-même, que j'éteins moi-même ! Te rappelles-tu la nuit, sous la fenêtre, le chant des trams, le claquement des sabots sur l'asphalte, l'odeur de la poussière humide, la circulation intense de la foule échauffée, les paroles flammées d'or, de vert et de rouge, brûlant sur l'immensité des maisons...

— « Chocolat et cacao »... C'est de ces mots que tu parles... — lui demande son amie.

— Oui, « chocolat et cacao » — répond avec défi l'homme. Et que me dit le soleil ! — Eternité. Et que me disent la lune et les étoiles ? — Eternité et mystère. Je ne veux pas de l'éternité et du mystère. Je veux du « chocolat et du cacao ». Je veux que même sur le ciel il soit inscrit ce que je comprends, ce qui est doux et ne m'effraye pas ».

Vous remarquerez facilement ici le besoin de l'homme de mentir à soi-même intentionnellement pour échapper aux questions qui le dévorent, à la solitude de ses méditations, le besoin de se plonger dans quelque chose qui lui fera oublier son propre moi ; l'espoir de trouver la vérité si non dans la lumière du soleil, au moins dans la beauté artificielle de l'électricité : la foi en ce que le « chocolat et le cacao » lui donneront cette satisfaction morale de la vie qu'il cherche vainement partout.

La ville aussi lui refuse cette satisfaction. Parcourant les rues et les places, entrant dans la foule, dans les établissements, il commence à comprendre que son effroi ne fera qu'augmenter.

Et en effet, avez-vous observé cette chose terrible qu'est la vie des villes ? Ici, tout se fait mécaniquement, machinalement. Tout tourne, tout marche et court, on ne sait pourquoi et vers quel but. La ville est le néant de l'individualité. En venant à la ville, on achète un costume à la mode, un chapeau, une canne, on met une fleur à la boutonnière, — comme tout le monde. On fréquente les cafés, on va au théâtre, au musée, — comme tout le monde. On pense, on agit, on discute, — comme tout le monde. Quel état sinistre et bruyant que de faire une chose, parce que les autres la font !

Et l'homme d'Andreeff non seulement ne trouve pas de délivrance dans le spectacle stupide qui l'entoure, mais tout au contraire maintenant il a peur de s'unir avec les choses vers lesquelles il tendait ardemment ; maintenant il a conscience

(1) Andreeff « La Ville ».

du non-sens objectif de toute la vie humaine et mondiale.

Meurtri de désespoir, effrayé par l'inutile et la trop quotidienne existence des gens de la ville, les nerfs tendus et le cœur affolé, il s'arrête devant le spectacle d'un phoque mourant dans un bassin étroit et sale du jardin zoologique, et croit entendre le dernier cri de la bête emprisonnée.

... « Tout d'un coup glacé par un sentiment indescriptible, je compris que le phoqué — maudissait. Il s'est mis debout dans son sale cuveau, au milieu de l'immense ville et il maudit par la malédiction de la bête et cette ville, et les hommes, et la terre, et le ciel... Il n'attendait pas de réponse; seul, mourant, il ne cherchait pas à comprendre; il maudissait les siècles et les espaces, il jetait sa voix dans leur vide monstrueux et fou. Et il me semblait : avec ses malédictions sortent ensemble des tombeaux les ombres gigantesques des siècles défunts, qui marchent solennellement dans le brouillard ensanglanté; et d'autres encore les suivent, et la bande infinie des ombres gigantesques, pâles, saignantes, revêtent silencieusement la terre et dirigent leur chemin effroyable dans l'espace. »

Voilà la tragédie non seulement de la vie d'un seul homme, mais de la vie de toute l'humanité, de toute la terre, à laquelle l'homme s'empresse de joindre la sienne.

« J'ai peur de la malédiction de la bête. Pourquoi me maudit-il! Pourquoi? Est-ce ma faute que la terre est si mauvaise? » Et en s'adressant à la bête : « Nous maudirons ensemble. Crie, crie encore plus fort! Pour que la ville t'entende, et la terre, et le ciel! Crie le danger, crie l'effroi de cette vie, crie la mort! Et maudis, maudis, et à ta malédiction de la bête je joins ma dernière malédiction de l'homme!

Et l'homme affolé court vers sa bien-aimée qui l'attend pour le soulager et opposer aux maux de l'homme conscient et solitaire son amour infini et consolateur.

CONSTANT ZARIAN.

(*A suivre.*)

Lettres italiennes.

FEMMES ÉCRIVAINS : Mmes M. SERAO, NEERA, SFINGE, DELEDDA.

Des deux femmes de lettres les plus célèbres d'Italie, Mme Mathilde Serao et Mme Neera (Anna Radius Zuccari) cette dernière tient encore la première ligne de bataille. Chaque année elle nous donne un roman, ou un livre de petites chansons, ou un recueil de contes, ou une gerbe de pensées. *Crevalcore, il Canzoniere della Nonna,* la *Sottana del Diavolo,* le *Idee d'una Donna,* ce sont des ouvrages fort répandus dans le public italien : et, incessamment, nous aurons *Forze Occulte,* un roman tout à fait nouveau qui sera une étude très délicate d'âmes modernes et antithétiques. L'art de Mme Neera, comme presque toujours l'art d'Italie, est d'inspiration régionale. Cette femme connaît à merveille — et elle sait rendre avec une très simple puissance de style, simple jusqu'à en paraître quelquefois banale — l'âme médiocre mais formidable de la vieille bourgeoisie lombarde, ses petites passions, ses patiences endor-

mies, son esprit de relativisme économique et d'acquiescement passif à tout ce qui ne confine pas à son activité laborieuse. Cette bourgeoisie se réveille cependant et, bon gré malgré, ne fût-ce que pour s'envoler en automobile, devient *futuriste*. Mais Mme Neera paraît très peu pressentir ces nouveaux frissons. Elle se renferme dans des silences énigmatiques : et nous écrit les *Idee d'una Donna* (les Idées d'une Femme) qui n'est qu'un essai glacial d'anti-féminisme : très audacieux, sans doute : mais, néanmoins, d'une valeur éthique moderniste très discutable.

Mme Mathilde Serao, infiniment plus grande artiste, mais peut-être moins profonde que Mme Neera, se repose depuis quelque temps sur ses lauriers très abondants, qui suffiront à couronner sa vieillesse de fière napolitaine. Elle a évoqué tous les aspects psychologiques de sa race depuis les plus véhéments, les plus colorés et jusqu'aux plus savoureux.

Mme Serao et Mme Neera ont, désormais, l'âge des grand'mamans; mais elles sont, toutes deux, admirablement vivantes, vives, spirituelles : leurs yeux noirs ont encore l'éclat de la jeunesse : et leurs idéals sont, plus que jamais, vivaces à la flamme de l'espoir. Le Nord et le Sud de l'Italie d'hier sont symbolisés éloquemment par ces deux vénérables princesses de la littérature féminine : le Nord hermétique, méditatif, d'un laconisme calculateur : le Sud bruyant, exubérant, impulsif, d'une expansivité babillarde. Deux mondes avec des lumières et des mouvements tout à fait antipodiques, deux véritables petits hémisphères d'un même univers où l'âme de la Patrie, qui était hier désunie, paraît ardemment s'ériger, aujourd'hui, dans une accolade de fraternité esthétique. Peu de femmes glorieuses sont sincèrement aimées dans leur Pays comme Neera, la milanaise et Mathilde Serao, la napolitaine. Et peu de femmes, glorieuses ou non, se vouent réciproquement une amitié aussi sincère que celle des deux romancières italiennes.

Mais nous voulons parler aussi de deux jeunes femmes écrivains éminentes et particulièrement chères à l'Italie pour l'évocation très poétique des régions natales qu'elles ont donnée dans leurs livres. Mme Sfinge et Mme Grazia Deledda.

Mme Sfinge est une grande dame de Romagne qui porte, avec une altière beauté, un nom, aussi illustre dans l'histoire de sa terre d'origine que dans l'histoire de l'Italie moderne. Elle est de la famille comtale des Codronchi Argeli d'Imola, fille du comte Giovanni qui fut député des plus illustres, sénateur du Royaume, ministre de l'Instruction Publique, vice-président du Sénat et gouverneur de Sicile à l'époque des Fasci (fédérations socialistes) anéantis par Crispi, dont il était un des amis les plus fidèles. Mme Sfinge est un écrivain très noble, d'une clarté psychologique pénétrante, d'un courage indomptable, d'une loyauté qui ressemble à celle des femmes classiques auxquelles on donnait à résoudre les questions les plus compliquées d'art et d'amour. Mme Sfinge a traité le Roman et la Novella (conte) d'une main de maître. Je veux mentionner *Il Colpevole* (le Coupable) et *L'Erede* (l'Héritier), des essais d'un art très passionné, où l'âme de la Romagne faite d'une fierté presque antique et d'une générosité toute aborigène, flambe à chaque page. Un autre roman, qui est parmi les meilleurs de la littérature italienne de ces dernières années, *La Vittima* (La Victime) est une étude de femme campée avec une belle hardiesse et je voudrais presque dire, avec de la volupté anatomique. Mme Sfinge vient de publier récemment *L'Anima gemella* (l'Ame jumelle) dans la première Revue

d'Italie, *La Nuova Antologia* de Rome. Ce qui lui a valu les louanges les plus flatteurs de son directeur M. Maggiorino Ferraris (un des plus considérables hommes de lettres et de politique de l'Europe contemporaine). Mme Sfinge a un style tout personnel, dépourvu de réthorique, ferme, clair, aigu comme une lame de couteau. La langue italienne, sous sa plume, est un instrument délicieusement facile et précis. Ses descriptions sont des tableaux à couleurs triomphales : son dialogue est plein d'ardeur et de naturel, on y sent l'écrivain qui aime le théâtre et qui pourra y triompher. En effet, Mme Sfinge tient achevés deux drames très beaux : *Regina di Golconda* et *il Nido* qui seront, bientôt, jugés par le public italien. Mme Sfinge est une audacieuse, comme tous les véristes de nature. Son art ne reconnaît aucun droit aux réticences hypocrites et aux pudeurs stupides. Elle n'est pas précisément toujours accessible aux demoiselles. La tragédie humaine, Mme Sfinge la donne telle qu'elle la voit de ses grands yeux bleus de Minerve qui entend tout et ose tout interpréter.

Cet art magnifique du Roman régional, de Mme Grazia Deledda, commence à se compromettre avec le somptueux maniérisme.

Ecrivain sarde, jeune encore, elle jouit d'une renommée retentissante. Ses deux premiers romans intéressèrent beaucoup l'Italie : *Cenere*, *Edera*.

C'étaient des livres qui peignaient au vif la terre et l'âme de la Sardaigne, cette cendrillon des régions italiennes.

L'excès photographique des systèmes représentatifs semble être le défaut capital de l'art de Mme Grazia Deledda. Ses personnages, presque exclusivement rustiques, commencent à nous laisser indifférents. Depuis, les intrigues de ses romans et de ses contes se ressentent quelquefois d'artifices, exagérés : même dans leur simplicité, les descriptions de cette vie là, si éloignée de nous et presque exotique, ne nous émeuvent plus avec l'intensité légitime d'autrefois.

L'Italie attend, même de ses femmes, un art souverainement national. Parmi toutes, Mme Sfinge, la chanteuse épique d'Adelaïde Cairoli, Cornélie mère des Gracques de l'Italie nouvelle, nous paraît, dorénavant, pour la pureté et la hauteur de l'idéal, la plus apte à ce rôle magnifique de génie et de patriotisme.

PAOLO BUZZI.

Petite chronique.

M. le Comte d'Arschot, à qui les lettres doivent notamment des vers d'une fort agréable inspiration, d'un charme délicat, vient d'être nommé Chef de Cabinet de S. M. le Roi.

Nos félicitations à notre noble... confrère.

—

Concours de beauté.— Pour l'Exposition, on réunit les portraits de nos littérateurs. Ne craint-on pas des scènes regrettables? Quand on aura mis en présence nos irascibles gens de lettres, M. Picard ne va-t-il pas tirer la langue aux anti-âmebelgistes, M. Bonmariage ne descendra-t-il pas de son cadre pour ....serrer la main à M. Maurice Gauchez et M. Rency, saisissant le martinet du père Fouettard, ne va-t-il pas se précipiter sur M Maurice Wilmotte?

Le « festival de littérature dramatique belge ».

En 1905, lorsqu'on fêta, avec le luxe thurifère que l'on sait, les soixante-quinze ans de bonheur et de prospérité de la Belgique, petite par son territoire, mais grande... vous connaissez l'antienne, on oublia de convier aux réjouissances la Littérature, cette Cendrillon tard venue, que, parmi ses filles chéries, l'heureuse Belgique adore avec une si touchante indifférence. Cendrillon pleura, quelque peu dépitée. Et la bonne ville de Bruxelles, qui l'entendit, jura de la venger. En 1910, l'occasion se présenta. Une grande manifestation de l'activité nationale eut lieu. La capitale, fée tutélaire et compatissante, vota quinze mille francs pour conduire à la fête la belle Cendrillon, parée de la chlamyde, la branche de lierre et le masque de *Thalie*. La fête eut lieu au théâtre Royal du Parc; mais malgré son déguisement, Cendrillon fut reconnue et, contrairement à ce que raconte Perrault, avant même qu'elle fût annoncée; les Grands du Pays, peu désireux de se trouver en sa compagnie, s'abstinrent de paraître au spectacle. Il en vint bien quelques-uns; mais ils furent fort tristes et penauds, et l'on ne sut jamais si c'était d'être ainsi isolés, ou bien, si c'était de honte de voir les leurs si mal polis. On ne leur en eut pas moins de la reconnaissance et on les admira même d'avoir osé, de la sorte braver les préjugés. Mais M. Reding, qui dirigeait le théâtre, et qui est homme de ressources, fit appel au menu peuple, aux artistes, aux gens de plume, comme on le fait dans les circonstances tragiques où les destinées de la Nation sont compromises. Et tout ce monde, auquel se joignirent quelques bourgeois, petits et grands, de bonne volonté, prêts aux généreux mouvements, accueillit avec joie les six cents billets de faveur que lui transmit pour chaque soirée, le très aimable M. Hérin, secrétaire du théâtre royal du Parc. Cela dura quinze jours environ, mais ce qui donna du piquant à l'aventure, ce fut l'intervention d'un certain M. Maurice Maeterlinck à qui l'on avait emprunté, sans son autorisation, pour corser la fête, un costume de religieuse : celui de *Sœur Béatrice*. Quand il l'apprit, déjà deux fois on en avait utilisé les vêtements. On dut les rendre et l'on en eut quelque désappointement. Heureusement, il y a, dans la loge des artistes du Parc, pour faire face immédiatement aux contretemps, des costumes que l'on doit à un M. Spaak. Et si l'on fut privé des atours de *Sœur Béatrice*, le public put applaudir ceux de *Kaatje*. C'est le titre que notre Cendrillon vit inscrit en grandes lettres au fronton du théâtre, ce soir-là, en son honneur. Et, sans se lasser, le public applaudit avec une sincérité convaincue, un enthousiasme sans forfanterie, la petite Cendrillon parée de la chlamyde de Thalie et portant le masque et la guirlande de lierre symboliques...

Telle est l'histoire véridique du « festival de littérature dramatique belge » qui eut lieu à Bruxelles, en Brabant, à l'occasion de l'Exposition internationale et universelle de 1910.

Et telle est l'histoire que raconteront à leurs petits enfants, plus tard, MM. Gilkin, Lemonnier, Picard, Spaak, Vanzype, Verhaeren, les auteurs qui eurent leur nom au programme. Peut-être ajouteront-ils que le succès qu'ils obtinrent, les uns très grand, les autres moins, leur fut très doux, car il fut spontané et sans arrière pensée.

* * *

Ce furent donc MM. Gilkin, Lemonnier, Picard, Spaak, Vanzype, Verhaeren, et aussi, dans les conditions assez particulières que l'on a vues, M. Maurice Maeterlinck, à qui échut l'honneur d'être élus pour représenter la littérature dramatique française de Belgique. Peut-être n'eût-on pas vu sans déplaisir un jeune — Van Offel n'avait-il pas été annoncé? — être joint à cette série, et sans doute eût-on applaudi à un hommage possible à rendre, entre autres, à cet éternel oublié qu'est Maubel. N'aurait-on pas dû être heureux de profiter des circonstances,où il n'était point question de bénéfice à réaliser, pour nous donner trois représentations de son *Eau et le Vin*, par exemple.

Mais ne récriminons pas. On a choisi des noms connus. Les erreurs étaient moins probables. Et pourtant, n'en fût-ce pas une que ce regrettable *Trimouillat et Méliodon*, que je veux bien croire d'une philosophie très profonde, puisque son auteur lui-même l'affirme; mais j'avoue, à ma courte honte, ne point l'avoir découverte et aussi ne point avoir été séduit par cette littérature grossière. Evidemment l'adultère en est absent, mais la vulgarité, hélas, y règne en maîtresse. Parmi tant de « pensées » que M. Edmond Picard met dans la bouche de son personnage Tournebourne, je n'ai pas trouvé celle-ci qui eût été de mise : « Qui court après l'esprit, attrape la sottise ». Démontrer que l'amitié, comme toute chose humaine, est fragile, pouvait séduire l'esprit universel de « Notre Oncle ». Et qui l'eût blâmé d'en avoir poursuivi la réalisation scénique s'il ne s'était laissé aller à une pitrerie informe, sans autre caractéristique que celle d'une bravade au public devant lequel on a l'air de se camper en criant : « Moi, j'*ose* ce que personne n'a osé. Je secoue tout le monde et ceux qui ne sont pas de mon avis sont des imbéciles! Ah! l'on nie l'âme belge! Eh bien, je vais montrer, moi,qu'elle existe, voyez la mienne!...»

Ce fut douloureux. Cet homme dont la vitalité ardente nous a tant de fois tiré des applaudissements, nous le voyons avec un indicible serrement de cœur,se livrer à des extravagances séniles, usant en épithètes folles,en imaginations débridées, sa belle combativité d'antan contre ses adversaires, consternés de tant d'intolérantes diatribes. Dans la pièce qu'on nous a donnée, se retrouve cette manière.

C'était bouffon. Et l'on a ri.

Mais quel contraste avec la « tenue » si réconfortante des autres spectacles : *Sœur Béatrice,* le mystère féerie, au symbole touchant de la rémission des péchés à ceux qui ont souffert, écrit dans cette langue harmonieuse dont Maeterlinck se sert en Maître.

Un Mâle, qui marque une date dans l'histoire du théâtre. L'œuvre de Lemonnier, qui nous évoque le prestigieux roman dont elle est extraite, est belle malgré le redoutable souvenir de celui-ci. Elle est vivante, colorée — encore que le patoisement général ne nous ait pas paru des plus heureux — elle laisse sourdre vers nous, à travers les tableaux qui la composent, les pénétrants parfums de la belle forêt qui en est certes le grand et lyrique acteur et que les exigences scéniques et dramatiques réduisent forcément à un rôle très effacé.

Les Etapes, cette pièce de probe conception, dont les développements ont l'éloquence sobre et grave qui sied aux œuvres qui tendent aux vérités cruelles : Demain, pour mieux édifier à son tour, remanie ce que hier a construit. La science est inéluctablement soumise à cette loi fatale.

Le Cloître, qui met en scène ce micro-

cosme où l'on voit vivre et s'agiter les passions éternelles, où se cotoient les plus divers spécimens de l'âme humaine avec ses tares et ses beautés, ses défauts et ses vertus, où s'agrippent les traditionnelles mentalités et les systèmes modernes, et où s'avère la Rédemption salvatrice dans la Justice qui s'embaume au souffle ingénu de la Bonté. (1)

Kaatje, le conte délicat qui charme les âmes tendres, les enveloppant dans sa poésie humble et caressante et se résolvant, après les agitations vaines vers des horizons hantés d'inaccessibles mirages, dans la quiète communion de deux cœurs d'enfants, l'un tout neuf dans son ingénuité, l'autre dont les vibrations agitées ne demandent qu'à se calmer.

Et enfin *Etudiants russes,* la pièce quasi inédite de Iwan Gilkin. Un gouvernement incapable devant une révolution impuissante, a-t-on dit, de la révolution russe. Gilkin nous a évoqué les convulsions qui résultent pour le peuple russe de cette situation. Et il a essayé de nous en esquisser les raisons par une représentation du tempérament russe synthétisé par le personnage principal : Egor, être supérieur que l'inquiétude tiraille sans merci. Le raccourci du théâtre n'a pas permis les investigations psychologiques que nécessitait un programme aussi vaste. Et l'on n'a point manqué d'y observer des défauts inévitables de transition. Malgré les développements parfois trop copieux, l'action a des brisures, des brusqueries, qui ont rompu l'intérêt. Néanmoins les qualités littéraires, autant que l'impartialité dans l'exposé très délicat, et le croquis parfois fort réussi de certains types, ont valu à cette pièce un gros succès auquel l'interprétation courageuse et intelligente de la troupe a contribué. Celle-ci fut d'ailleurs, au cours de ce « festival », digne de tous les éloges.

Elle dépensa autant de vaillance que de talent. Pour être juste, il faudrait nommer tout le monde. Citons cependant hors de pair : M[mes] Clarel, Lyon, Herdies, De Brandt ; MM. Carpentier, Daubry, De Gravone surtout, qui fut supérieur dans le *Cloître* et *Etudiants russes,* Achten, Séran.

Il serait impossible, je crois, de dégager de ces pièces, si diverses, des caractères généraux pour conclure à l'existence d'un théâtre belge autonome.

Ce sont des œuvres qui font partie du patrimoine dramatique de langue française et elles peuvent y faire figure. Certes, à plus d'une, on pourrait faire grief d'inhabiletés scéniques ; ce sont là questions de métier bien accessoires si l'on juge au point de vue artistique uniquement. Dans le cas présent, c'est le seul qui nous préoccupe. Disons, à la louange des écrivains qui furent représentés qu'aucune de ces pièces n'a fait de concession au mauvais goût, que le mobile mercantile en est absent. Elles furent écrites avec cette préoccupation primordiale de créer une œuvre d'art avant tout et si le succès est venu, il ne fut sollicité par aucune manœuvre blâmable. C'est l'honneur des lettres d'ici. Puissent-elles ne jamais l'oublier !

LÉOPOLD ROSY.

(1) *Le Cloître* vient d'être réédité en même temps que *Philippe II,* en un seul volume sous le titre : *Deux Drames. (Mercure de France,* 3 fr. 50.)

HISTOIRE NATURELLE

Croquis de basse-cour[1].

LES OIES.

Voici les oies, mes douces amies, aux blancheurs de fiancées.

J'ai rêvé tant de fois, devant la pureté de leur plumage, et tant de fois aussi, j'ai pleuré de n'être plus candide comme elles; — et c'est parce qu'elles donnent une éternelle leçon d'innocence à la dépravation des hommes, que je ne veux point médire de leurs grâces déhanchées...

— C'est, sur terre, le clair matin de printemps; — elles vont vers la mare qui dort comme une flaque de soleil au creux du pré reverdi. Un jars fièrement conduit la bande, qui s'avance à la file et dévale le coteau, cahin-caha, d'une lourde marche de paysannes en sabots. De grandes ailes blanches par instants battent, comme un éparpillement de pétales de lys immenses semés au gré du vent.

Elles passent en face de moi; elles se dandinent avec importance sur leurs pattes informes; elles portent majestueusement leurs cous immuables, comme des symboles.

Dans leur plumage immaculé, on dirait de jeunes communiantes qui vont vers l'Eau-sainte, laver leurs âmes pâles d'imaginaires souillures; — et l'Etang les accueille et les bénit en chantant, par la voix des roseaux, le cantique suave de la lumière reflétée que ride à peine la caresse d'une brise.

Alors leurs cous rigides, au bout desquels flambent de gros becs jaunes, sont des cierges purs, allumés tout à coup par l'éclat de leurs coincoins de cuivre.

...Et voici que j'ai tout à fait oublié, au fond de ma poche, le crayon d'humoristique caricaturiste qui me les eût fait voir dans les verres déformants de l'ironie.

Je connaîtrai du moins la douceur du renoncement et du sacrifice, s'il me vient, plus tard, le regret de ne les avoir point montrées : affligées d'une poitrine de mégère, à grand peine contenue dans la rigidité d'un plastron amidonné; boîteuses comme des mères-grand; portant en guise de bec une carotte charnue, et ayant stupidement marché, comme des aveugles, sur des pelures d'oranges engluées.

— Et en cela encore, les oies, qui m'auront donné une leçon nouvelle, auront droit à ma reconnaissance...

LES CANARDS.

Cette nappe d'eau bleue, vernissée de soleil clair, est comme le miroir même de l'heure paisible.

C'est sur ses rives, dans la prairie de velours, non loin des peupliers sensibles et du ruisseau batifoleur et enfantin que, pendant les journées blondes, au bon temps, je vais m'asseoir, lisant mes poètes, ou rêvant, les yeux lustrés de lumière, l'âme mêlée à la vie de la terre et des choses.

Je n'y suis pas seul; — il y a aussi les cousins qui dansent sur l'onde d'interminables quadrilles; — les abeilles qui ronflent comme des cloches dans les fleurs de la berge; — il y a toute la vie active et mystérieuse des herbes et des eaux; — mais il y a surtout messieurs les canards, qui béquillent leurs formes emplumées jusqu'à la mare rafraîchissante.

Ils y viennent clopin-clopant tels de petits vieux rhumatisés; ils ont des mines sévères de religieux maussades et incompris qui discourent sans cesse sur la folie des hommes.

Je les appelle « les petits tailleurs »,

(1) Voir *Thyrse* d'août 1909 : *Les Poules*.

parce qu'ils ont l'air grave et mélancolique du jeune homme difforme qui, au village, tire l'aiguille derrière la vitre verte. Comme lui, ils sont bossus et déhanchés, comme lui aussi, ils portent toujours une paire de grands ciseaux : leur bec jaune qu'ils ouvrent et referment avec un bruit métallique.

On dirait qu'ils découpent d'invisibles patrons dans l'atmosphère en soie bleue du pré fleuri. Ne sont-ils point les couturiers des Ondines et des Nymphes gracieuses qui, les nuits de lune, dansent de féeriques ballets sur la surface du lac, et pour lesquelles ils confectionnent des vêtements de silence et d'azur? Ils aiment l'Eau, mystiquement, comme une sainte Providence; ils en sont les petites âmes familières et ingénues; elle les caresse fraîchement, sans les mouiller. Cependant, par un excès de prudence, tels des célibataires rangés, ils érigent vers le ciel le défi, l'ironie plantée droit de leurs solides manches de parapluies; mais on ne les vit jamais tirer du fourreau ces objets qui leur assurent, il semble, une préservation bien superflue.

Une fois l'an, leur existence de philosophes désabusés s'éclaire; ils mâchonnent moins désespérément leurs coin-coins qu'on n'écoute pas. — De petites choses de vie frêle, des boules légères poudrées d'un tendre duvet de mimosas, mettent dans la horde triste un peu de soleil. Tous maintenant, en bande folle, voguent joyeux sur l'onde parmi le rêve blanc des nénuphars; et ils fendent de larges becs dans un rire démesuré.

Mais bientôt, les blonds petits paquets d'amour ont grandi; leur plumage devient sombre, prend des teintes d'acier bleu, qui ramènent avec elles les moroses et infinies pensées.

Les canards sont à nouveau les tailleurs bossus et déhanchés d'avant l'éclosion; — ils ont cessé d'être les jardiniers de l'Amour qui cisaillaient l'atmosphère lumineuse de rires, à larges coups de becs, comme le paysan réjoui qui tond les haies, au bord du chemin, quand doit passer Messire le Printemps.

Et, certains jours, ils paraissent bien las de vivre près de l'Eau, la fiancée du Silence, aux lèvres fermées.

Sans doute, d'aucuns désespèrent tout à fait de l'existence, cette chose obscure que toutes les philosophies et profondes rêveries au bord de l'Etang — miroir de l'Eternité — ne parviendront pas à éclairer, mais qui restera désespérément bouchée comme l'horizon suant la brume, un soir d'octobre, sur la prairie. C'est pourquoi on en voit qui piquent une tête dans l'onde avec une ferme volonté d'en finir au plus vite; — seulement, ils n'ont pas toujours le courage de mettre à exécution leur sinistre projet. Il en est même qui, amusés de ce petit jeu de bravoure l'exécutent par pure distraction — leur vie étant si monotone; — d'autres veulent par là faire trembler un compagnon peureux; — d'autres encore, taquins comme des enfants gâtés ne cherchent qu'à ennuyer l'Etang en troublant son accord avec cette puissance redoutable invincible : l'Horizontale.

Pauvres canards! dites, sait-on ce qui se passe en eux?

Peut-être, lourds et dégénérés, regrettent-ils, lorsqu'ils voguent sur l'onde et se penchent si mélancoliquement vers le miroir du ciel; peut-être, malgré les fleurs agrestes des berges, la caresse du soleil et les chansons bleues des oiseaux, regrettent-ils l'espace immense et clair dont ils ne possèdent plus que l'image illusoire, et où ils voudraient s'envoler comme leurs frères, les sauvages, les vrais, les fiers, s'envoler vers la Lumière en formant un angle aux rigides arêtes d'éternité, entre lesquelles — qui sait? — voyage l'œil de Dieu...

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

(Extrait des *Pages agrestes*).

Sonnets.

Nul ne pourra savoir à qui j'aurais rêvé
De donner ardemment ma tendresse et ma vie,
Nul ne devinera quelle ombre j'ai suivie
Car parmi tous mes vers aucun nom n'est gravé.

Nul n'aura plus que moi cependant éprouvé
Les désirs dont mon âme est encore envahie,
Nul n'aura plus souffert de ma poignante envie
D'atteindre à l'idéal que je n'ai pas trouvé.

Toi pour qui j'écrivis pourtant ce vain poème,
Sans vouloir l'avouer, tu sais fort bien qui j'aime,
Mais tu n'as pas osé me crier : j'ai compris!

Notre amour fut trop pur, hélas, pour cette terre,
Mieux vaut l'ensevelir au linceul du mystère
Et personne ici bas ne nous aura surpris.

—

Pourquoi donc m'as-tu dit ces amères paroles,
Qui m'ont rendu tout triste et dont j'aurais pleuré
Si je ne t'aimais pas assez pour espérer,
De ta bouche, un beau jour, d'autres mots qui consolent.

Peut-être penses-tu que mon cœur est frivole,
Que je t'écoute mal, que j'ai dénaturé
Quelque vague propos sans doute murmuré
Au hasard parmi tant de phrases qui s'envolent.

Pour toi, tu le sais bien, mon amour est profond,
Tu devrais pressentir le chagrin que me font
Ces vaines cruautés qu'il me faut bien entendre.

Il vaudrait mieux, vois-tu, te taire auprès de moi;
Au moins je pourrais croire encor, de bonne foi,
Que nous nous chérissons d'une même âme tendre.

—

Aux jardins désertés où seuls règnent les dieux,
Une à une les fleurs sur leurs tiges se penchent
Et dans les bosquets noirs déjà les nymphes blanches
Voilent leurs seins de marbre avec leurs bras frileux.

Les ronds points sont plus grands et moins mystérieux
Avec leurs hauts tilleuls dressant leur vaines branches
Dont les rameaux taillés, au crépuscule, tranchent
Sur l'azur verdissant et plus pâle des cieux.

Une tristesse étreint, lourde, indéfinissable,
Cependant que vos pas s'impriment sur le sable
Où meurt tout doucement votre ombre à vos côtés.

Pourtant, à la surface, aux bassins qui s'endorment,
On voit, du fond de l'eau, la dépouille des ormes
Avec leurs feuilles d'or jeter de la clarté.

ABEL LEGER.

Doléance.

Motif de mosaïque.

C'est une nouvelle
et douloureuse
doléance
d'une pucelle
malheureuse
(mais pas d'Orléans)
d'une pucelle
fine et belle
(assez pour ma romance)
C'est ainsi...
Ses yeux semblaient deux étoiles
Sur des cieux de blanches toiles
— C'est assez banal!
(Tu le dis.)
Mais sa bouche où sa langue bouge,
une nerveuse flamme rouge :
un tentant fanal
dans la nuit!
(tu me suis?)
Ses bras semblaient deux balustrades
blanches d'ésotériques rades
— C'est assez curieux!
(le trouves-tu?)
Mais ses seins où deux seings saignent
(bourgeons que les couchants teignent)
un bouquet spécieux,
odorant
(Tu comprends?)
— Mais enfin!
Oh! la fin :
Et le fait est — trêve d'amphigourisme —
qu'à sa trentième année
n'ayant pas trouvé d'amant
Elle en fut désespérée
Et mourut languissamment.
(Tu saisis?)

*
* *

Et comme une âme
Paul Verlaine.

Mon âme a des tranquillités parfois
comme un vieux voile blanc que, lentes, des mains vierges
filèrent autrefois
pour la foi
Et les ostensoirs antiques.
—

Mon âme a des placidités parfois
comme un long cierge droit, de ces droits et longs cierges,
que l'on voit quelquefois
(au moins moi !)
Dans de très vieux chœurs gothiques.
—

Mon âme a des rayonnements parfois
comme un cœur très blessé et très saint qu'on héberge
(j'y trouve chaque fois
quel émoi ?)
Dans des reposoirs rustiques.
—

Oh ! mon âme, que n'en est-il point ainsi toujours ?
toujours et tous les jours ?
tous les jours et toujours ?

—

Le Pèlerin.

Puis ! va.

Tel un pâle pèlerin vêtu d'une pauvre pélérine
je pérégrine
par de drôles de chemins
vers la porte des demains
où se tendront mes mains
pour l'aumône...
(quelle aumône ?)

— Allons ! bancal bossu, misérable ménestrel
Lève-toi de ta pierre Béthel
Et pince ta mandoline
Nous danserons, pince !
Nous sauterons, pince !
Nous boirons, pince !
Nous prierons, pince !
Nous prierons Saint-Antoine,

Le compagnon
du cochon !
Et les filles
sont gentilles
ma foi !

(N'est-ce pas que ces dévots, par ces temps-ci, n'ont plus
[que peu de Foi ?)
Gaudrioles,
cabrioles,
farandoles
folles !
Nous prierons Saint Cochon, le compagnon d'Antoine.
— Je suis un pâle pèlerin vêtu d'une pauvre pélérine.
Pince la mandoline !

ANDRÉ LEBRUN.

Le Lit.

Comme le corps est seul, ce soir, sur le grand lit.
Naïvement les mains se sont croisées.
Les yeux se taisent. La ville est morte, ensommeillée.
Mais, dans le corps, l'âme se gonfle et réfléchit.

On a brisé les fils qui l'attachaient au monde.
Plus de rumeur, plus de lumière, plus de parfum,
Plus rien : l'Ame qui songe.
Ah ! qu'on est isolé ce soir au fond de soi.
Le cœur égal et doux palpite et se débat
Et c'est la vie qui lutte et flambe.
Rien que la vie !...

Des souvenirs emprisonnés rompent leurs chaînes
Et surgissent du fond du passé qui noircit :
De vieux cris désolés, de pauvres vieilles haines
Et la voix éraillée des peines poussiéreuses.
Mon Dieu, que tout cela est bien mort aujourd'hui
Que nous crûmes, jadis, irréparable !

Morts aussi les levers de soleil sur la chair
Et sur nos torses nus les mains de nos amies,
Mort le spasme adorable où nous mourrions un peu :
La rosée au soleil s'est toute évaporée...

Prisonnier de la vie, prisonnier de soi-même,
Comme on est isolé, ce soir, au fond de soi ;
On ne peut plus mentir et l'âme est trop sincère
Et l'on est pauvre avec ses larmes et ses joies.

Car, malgré la fraîcheur des yeux où l'on se perd,
Malgré les rires d'or et les bonnes paroles,
Malgré l'élan royal des chairs qui s'entremêlent,
On sait qu'on restera toujours seul sur la terre.

—

Instruments.

Une flûte module.
Un souffle égal et doux dans l'air silencieux
Monte en volutes.
Une flûte module et sanglote.

Le chant des violons s'éveille,
C'est le vent qui susurre et glisse sur les fleurs,
Dans un bruissement d'abeilles...
Le chant des violons s'éveille et pleure...

Des cloches d'argent tintent en riant,
Des poussières d'or tombent des cymbales,
Et le doux haut-bois clair et résigné
Est comme un baiser sur des yeux aimés.

Comme un essaim d'oiseaux mystiques
Palpite dans le ciel sonore,
Les notes de toutes les cordes
Bondissent de la harpe d'or.

La douleur alors des violoncelles,
Grave, retentit jusqu'au fond de l'âme
Et les blancs archets aux cœurs délaissés
Tissent de longs voiles.

—

à M...

Ardeur des mains ! Splendeur des seins ! Douceur des cils !
— Deux âmes affolées dans deux corps qui se frôlent —
Vertige de la lèvre entre les lèvres chaudes
Oubli du monde ! Ivresse claire ! Lueurs limpides...

Le soleil sur la mer et l'amour sur les yeux,
Un attendrissement de la mer sur le sable.
— Confusion sonore de vagues —
Et la fraîcheur des chairs qui se fondent.

Et puis, c'était la joie de fleurir et de rire.
Les repos éclatants et les pleurs parfumés,
La confiance et la fidélité
Cueillaient pour l'avenir une moisson de souvenirs.

Nous vivions avec des visages d'enfant,
De graves visages si doux,
Que nous lisions au silence des nuits d'été
Nos deux bonheurs réflétés en nous.

Te souviens-tu du petit jardin triste,
Aux plateblandes violettes.
Il faisait bon, sous les caresses
Fermer les yeux et se taire.

Le soir tombait sur les cytises
Et tuait l'orgueil des roses...
Il montait à mes lèvres closes
Des paroles lumineuses.

... Et nous nous sentions si forts
Dans l'obscurité profonde
D'entendre palpiter nos corps,
Sous l'étreinte des mains blondes.

CLAUDE-ROGER MARX.

Mes Amours.

A René Fauchois, acteur et poète.

A tous les longs moments de mes lentes journées,
Dont ma pensée a languissamment fait le tour,
Des soirs voluptueux aux pures matinées,
Le corps lâche et soumis, je rêvai de l'amour.

Je rêvai d'un amour aux lèvres tôt décloses,
Aux doigts légers du poids de tous les souvenirs,
Belle et fragile fleur, naissant avec les roses,
Morte avec le soleil qui les vit s'entrouvrir.

...D'un instant éperdu de volupté furtive,
Qui s'endort aux bras blancs de sa propre langueur,
D'un coup d'aile envolé vers la changeante rive,
Avant-goût d'infini dont s'affame mon cœur.

Je rêvai d'un amour d'artiste et de poète,
Qui prendrait en bouquet, pour me les offrir mieux,
Tous les mots parfumés, avec un air de fête,
...D'un amour délicat, factice et dangereux.

...D'un amour automnal qui se sait éphémère,
Comme un goût d'amertume aux lèvres d'un baiser.
Et se penche, et gémit, comme une douce mère,
Qui sent, très lentement, son fils agoniser.

...D'un amour très subtil et que mélancolise
La chute d'une feuille ou l'adieu d'un oiseau;
Il s'éteint, triste un peu, dans une douceur grise,
Et glisse entre vos doigts comme glisse de l'eau.

Je rêvai d'un amour durant toute la vie,
Contre la loi du monde, et contre son espoir;
Sa chaîne est faite en fleurs et se nomme l'envie,
Il ignore à jamais l'affreux mot de devoir.

D'un grand amour de vent, de tempête et d'orage,
Dont la flamme est très rouge et ne s'éteint jamais;
La mort glauque peut seule arrêter son passage,
Le plus fou de tous ces amours, je le voulais.

Il est venu vers moi, le voyageur nocturne,
Il est venu poser sa tête entre mes bras.
De sa lèvre brûlant ma lèvre taciturne,
Et c'est le seul amour que je n'attendais pas.

JUNIA LETTY.

Délire.

Ce soir bien près de la fenêtre
Laissez-moi,
Car doucement je vais renaître
A l'air froid.

Poussez, poussez le volet sombre
Au-dehors,
Il emplit la chambre de l'ombre
De la mort;

Or je veux quitter en un rêve
L'Ici-bas,
Afin qu'en moi l'espoir se lève...
Mais hélas!

S'il faut une muse aux pensées
Pour fleurir
Les miennes alors sont vouées
A périr...

Ramenez donc le volet sombre
Du dehors,
Il peut m'emplir, s'il veut, de l'ombre
De la mort.

JEAN CHEYRE.

La jeunesse de Fouquier-Tinville [1].

Féconde, grasse et opulente, la Picardie déroule vers les confins de l'horizon des champs de blé onduleux, balaie des vagues dorées de ses moissons des plaines unies, et par le Vermandois, le Santerre, le Ponthieu, le Boulonnais, le Valois, l'Amiénois et la Thiérache, terres pacifiques et riches, témoigne de sa prospérité. Noble prolongement de la belle Ile-de-France, elle donne au royaume une race obstinée, rude, forte, prudente aussi, d'un esprit vif et aiguisé, qui, chez Camille Desmoulins, paraîtra, plus tard, le génie même de la race. Là, de bonne heure, les hommes se sont mis à la peine. Un heureux soleil ne leur fait pas mûrir les lourds fruits du Midi; les eaux chassent vers ici le froid de leurs humides brumes, en imprègnent le sol et forcent au labeur. Devenue riche, la terre a enrichi les hommes, a formé le fonds des fortunes péniblement édifiées, et, en faisant de ses paysans des châtelains, les a laissés laboureurs. Tel Eloy Fouquier de Tinville, seigneur d'Hérouël.

Ce seigneur a, suivant l'us féodal, droit à la girouette sur sa maison, au moulin, au premier banc d'office de l'église, mais il ne continue pas moins de mener sa charrue dans les terres d'Auroir et de Foreste, qui, jusqu'en 1698, ont appartenu à Charles du Passage. Ces terres, c'est toute la fortune des Fouquier, mais fortune solide qui, partagée entre les cinq enfants, leur assurera une opulence, un bien-être, survivant même aux désastres agraires de la Révolution, du moins pour l'aîné de la famille.

Eloy Fouquier de Tinville est né en 1695. A quelle époque a-t-il pris le titre de seigneur d'Hérouël? Il semble assez difficile de le savoir avec précision. Ce qui demeure établi, c'est qu'il y a droit, puisqu'on le voit ainsi désigné dans divers actes de la procédure de sa succession. Il a épousé une demoiselle Marie-Louise Martine, née à Villers-Saint-Christophe, en 1718, fille d'un conseiller rapporteur du Point d'Honneur au bailliage de Saint-Quentin.

Le ménage habite à Hérouël, aujourd'hui Foreste, et c'est là que naissent tous les enfants: en 1745, Pierre Eloy; en 1745, Antoine-Quentin; en 1749, Jean-Louis;

---

(1) Notre collaborateur Hector Fleischmann publiera ce mois à la librairie des Annales politiques et littéraires, à Paris, un nouveau volume sur la Terreur: *Les Coulisses du Tribunal Révolutionnaire (Fouquier-Tinville intime)*, Nous en offrons aujourd'hui aux lecteurs du *Thyrse* un chapitre inédit.

en 1752, Charles-François; puis deux enfants encore : Quentin, en 1755, et, en 1747, Louise-Pélagie. Cette dernière se mariera avec Me Claude-Honoré Torchon, qui, dans un acte de 1778, signe comme avocat au Parlement, avec le titre de seigneur de la terre de Lihu. Cette sœur et ce beau-frère, que nous retrouvons dans la vie de Fouquier-Tinville, à propos du baptême d'une de ses filles, n'y apparaîtront plus jamais. Ils s'effaceront et s'éteindront quelque part, oubliés, inconnus, on ne sait quand, on ne sait où.

L'aîné d'Antoine-Quentin est Pierre-Eloy, héritier, à la mort de son père, survenue le 22 juillet 1759, du titre de seigneur de Tinville et d'Hérouël. Ses goûts semblent, au début de sa carrière, le porter vers les armes. A trente ans, il est écuyer, fourrier des logis du Roi. Plus tard, on le trouve député du bailliage de Saint-Quentin à la Constituante. Son rôle y est des plus effacé. La session terminée, il revient dans l'Aisne comme juge de paix du canton de Vermand, et, lors des élections à la Convention, il se trouve parmi les suppléants. Il n'eut jamais l'occasion de siéger. Pendant la Terreur, il n'entretint avec son frère que des relations presque nulles. C'est ce qu'on peut supposer devant l'absence de toute lettre de sa part à l'accusateur public. La réaction thermidorienne venue, Fouquier-Tinville emprisonné, il ne se rangea point parmi ceux-là qui accablaient l'homme tombé. Nous savons, par des lettres de l'accusateur public à sa femme, que Pierre-Eloy était venu à Paris pour s'occuper du procès de son frère. « Mais qu'y ferait-il ? demande le prisonnier à sa femme, sinon qu'il pourra t'épargner quelques démarches, car tu dois être bien fatiguée. » Le procès terminé, Fouquier regagne le Vermandois. Des débris de la fortune paternelle il se constitue une assez large aisance. Sous l'Empire, il devient membre du collège électoral de l'Aisne et meurt en 1810, à l'âge de 65 ans.

Il laissait un fils, lequel adhéra au coup d'Etat du 2 décembre et fut fait sénateur par le second Empire. Pierre-Eloy avait ajouté à son nom de Fouquier celui d'Hérouël. C'est celui que portent aujourd'hui ses descendants.

A Antoine-Quentin fut attribué le nom de la terre de Tinville. Le troisième frère, Charles-François, prit celui de Vauvillé. Né en 1752, il sembla vouloir suivre la carrière choisie par Antoine-Quentin. A trente ans, il se qualifie de bachelier et semble en être demeuré là. Il s'est fixé sur une des terres de la famille, à Auroir, et, comme ses frères, s'occupe de l'exploitation agricole du domaine. C'est une belle terre, féconde et riche, qui, à l'infini, étend ses plaines unies, coupées çà et là de légers vallonnements. Aujourd'hui, elle est telle qu'alors. C'est là que Saint-Eloy a fondé un oratoire fameux, de là le nom d'Oroir ou Auroir. « Saint-Eloy, est-il dit dans les Annales de Noyon, Saint-Eloy qui prioit jour et nuict, avoit ou trouvoit ses oratoires partout, en quelque lieu que la nécessité le portast, au Mont-Saint-Eloy, s'il s'acheminoit à Tournesis, à Oroir, si à Ham. » De là vient que la chapelle du château d'Auroir est consacrée à l'évêque du Vermandois. La cloche, qui y appelle les rustres du domaine a été baptisée, en 1771, par le curé de Saint-Quentin. Elle est là encore, dans son minime clocher, muette désormais et sans voix, depuis les jours perdus de la splendeur seigneuriale. Jusqu'à sa mort, Charles-François Fouquier de Vauvillé gère le domaine, l'accroît, en constitue une terre riche, base de la fortune du fils qu'il a, en 1791, de Françoise Delvigne, au temps où il est administrateur du district de Saint-Quentin. Il meurt en 1825. Deux

autres frères de Fouquier disparaissent sans postérité : Jean-Louis, à Paris, le 3 août 1771, et Quentin, lequel, à son nom, a ajouté celui de Forest. Ce dernier, avocat au Parlement, se trouve réduit, après la suppression du barreau, à prendre le poste de receveur du district de Saint-Quentin. Il paraît avoir vécu à l'écart de ses autres frères, réduit à une existence assez médiocre et difficile.

A l'âge de soixante-douze ans, on le trouve devenu secrétaire de la mairie de Saint-Quentin. Ce fut chez lui que se retira, pendant les quelques semaines de la belle saison, la veuve de l'accusateur public. Lui seul l'accueillait, avec une tristesse résignée et touchante, craintif et peureux de remuer les cendres du tragique passé des années de la Terreur. Quand il mourut, la veuve demeura seule, plus pauvre que jamais, véritablement sans famille.

En moins de quarante ans, la famille Fouquier s'était considérablement étendue. Aucune de ses alliances ne l'avait fait déroger. Ses membres étaient entrés dans des familles de haute bourgeoisie, voire de robe, riches, et estimées. D'année en année, elle s'accrut, attachée à ce sol picard par de profondes et vivaces racines, continuant la tradition léguée par l'ancêtre. Ils sont nombreux, aujourd'hui encore, les Fouquier qui cultivent ce sol où les aïeux poussèrent leur rustique charrue, où dorment les morts de leur race. Tous, — hormis celui qu'on jeta, le 18 floréal an III, au charnier Saint-Paul, — gisent là, sous les herbes toujours reverdies de la terre natale. C'est là encore, après avoir assisté au désastre de son fils, qu'est venue reposer la mère de l'accusateur public. Sous les dalles bleues et fraîches de la petite église d'Hérouël, le père dormait; elle seule demeurait debout, condamnée au terrible cauchemar du procès de floréal. Sans doute, par ce nommé Asselin qu'on voit, au temps du procès, servir d'intermédiaire entre Mme Fouquier-Tinville et Fouquier d'Hérouël, la vieille mère apprend les détails du drame qui se joue, là-bas, dans la Maison de Justice noire et sinistre, au bord de la rivière. Elle sait ainsi que des juges ont condamné au supplice qu'a subi le Roi, et qui a été celui de la Reine, ce fils qui est parti, voilà trente ans déjà, vers ce Paris qui lui a réservé un aussi horrifique destin. Depuis près de dix ans, elle ne l'a point revu; des lettres ont apporté de brèves nouvelles; par les gazettes, on a appris son rôle dans la Terreur. Et maintenant la vieille femme sait que c'en est fini. Ce fils, elle ne le reverra plus. Prend-elle alors en horreur les lieux où elle l'a vu enfant, ou est-elle chassée du village par l'hostilité des paysans? On ne sait. Elle quitte cependant Hérouël pour aller à Ham, peu distant de là. Six ans encore, elle y traîne une vie effacée, dont on ne sait rien, qu'enveloppe l'ombre d'une destinée aussi tragiquement traversée de l'éclair de la catastrophe. C'est là qu'elle meurt, sous le Consulat, et qu'on dresse, à la date du 16 messidor an IX, son acte de décès.

Les fils ramenèrent la morte à Hérouël et l'ensevelirent près du père, du seigneur des terres de Tinville et d'Hérouël. Désormais, pour tous ces frères parents et alliés, ce fut l'oubli, le silence, l'ombre. Aucun d'eux ne tenta de se hausser à la lumière et à l'éclat de l'histoire. L'accusateur public, seul, s'y était sacrifié et seul il comparut devant la renommée avec sa tragique auréole. Les autres retournèrent à la terre de leur race. Ces paysans demeurèrent fidèles à la glèbe natale et continuèrent l'œuvre à peine interrompue du père. Leurs charrues

sillonnèrent les champs de Tinville, d'Hérouël, d'Auroir et de Vauvillé; ils creusèrent le sillon du frère disparu; et fauchèrent l'or houleux de ses moissons.

Elle est là toujours, la maison natale de l'accusateur public, flanquée de la ferme ancestrale où le colombier pointe vers le ciel sa mince flèche. Pour qui la regarde avec les yeux du souvenir, elle évoque tout un passé paisible et heureux. Là, ce tragique enfant du sol picard a vécu ses premiers ans; il a passé sous ce porche en ruines; ces paysages familiers et pacifiques ont été les siens. Rien de ce qui fut cet autrefois obscur et charmant de son enfance n'a changé ici, dans ce village silencieux qui dort sous le givre de ce jour d'hiver où nous le visitons. Vers les mêmes champs de naguère partent les chevaux; sur le même toit grince et gire la girouette criarde. Ce vieil arbre, dépouillé maintenant, a toujours incliné ses branches, et penché son ombre bleue et fraîche vers le logis du fermier-gentilhomme. Là, le jeune Fouquier a joué; là, peut-être, il a rêvé à son avenir. Ses rêves, alors, lui promettaient la vie heureuse et opulente de ceux de sa race. C'est d'ici, de ce seuil usé, qu'il partit pour gagner, sur la route de Ham, la diligence de Paris. Ses yeux, une dernière fois, purent errer sur la périssable beauté de ces harmonieux paysages, s'emplir à jamais de leur nobles lignes françaises. Cela, cette vision et ces aspects, ne les conservera-t-il point jalousement, comme un cher trésor de ses jeunes années, même aux rudes et rouges heures de 94? Qu'est-ce, sinon que tout cela qui se dresse et passe dans son aveu : « J'aimerais mieux être laboureur ! » A ces regrets, ses destins le dérobèrent. Seuls, au lendemain de l'holocauste de floréal an III, ses frères demeurèrent ici, et on les voit, dans cette vieille maison hantée du spectre du guillotiné, on les évoque, le soir, sous la lampe tremblante et familière du logis silencieux, on les entend parler de celui qui expia si cruellement, si terriblement la faute commise en désertant la terre natale où il ne creusa pas le sillon de ses pères.

HECTOR FLEISCHMANN.

A propos d'Emile Verhaeren.

GEORGES BUISSERET : *L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren.* (Editions du *Mercure de France*, fr. 0.75.)

« La plus grande partie de la pensée consciente chez un philosophe, disait Nietzsche, est secrètement menée par ses instincts et forcée à suivre une voie tracée. — Pour peu que nous admettions ce déterminisme, voilà singulièrement diminué le crédit des plus grands constructeurs de systèmes. Et qu'alors se présente à nous un poète dédaigneux du jargon métaphysique et des vaines abstractions, un poète trop ingénu, trop véritablement profond pour simuler *l'impossible* désintéressement intellectuel de l'homme des Sorbonnes, et que ce poète, en sa langue un peu rude, exprime fortement les espoirs et les certitudes qui agitent son cœur et notre cœur, c'est celui-là que nous écouterons de préférence à d'autres, c'est à lui que la jeunesse portera son amour, son admiration — et sa confiance. Emile Verhaeren est ce poète; il est venu à son

heure, précisément à l'instant où l'on avait le plus besoin d'une poignée de paroles fortes et exaltantes... Ces paroles, il ne les trouva pourtant qu'après bien des luttes et au bout d'une longue évolution. »

C'est cette évolution que M. Georges Buisseret s'est appliqué à nous décrire. Les lignes que j'emprunte à son étude disent quelle fut sa méthode: montrer la relation des pensées exprimées par Verhaeren à sa sensibilité lyrique, rétablir le sens psychologique de sa « philosophie ». Cette tâche exigeait certaines qualités spéciales, une compréhension précise des choses de la vie intérieure, une science avertie des multiples manifestations de l'intellectualité contemporaine: c'est donc constater que le critique possède ces qualités que de dire qu'il l'a menée à bonne fin. Et la constatation prend le sens d'un vif éloge: une telle compréhension et une telle science se rencontrent si rarement chez nos critiques!

Est-ce à dire qu'elles soient ici parfaites! Non, et pour le démontrer j'opposerai M. Buisseret à lui-même. Il a une tendance assez prononcée à conférer à la « philosophie » de Verhaeren une valeur générale, une valeur de « système moral », que le mot même de philosophie trahit. Or si tout phénomène intellectuel est la traduction d'un état de sensibilité, si l'intelligence est menée par les instincts, — comme lui-même l'affirme — je ne vois rien qui rende légitime cette tendance. Pourquoi le Verhaeren malade et pessimiste des *Flambeaux noirs* doit-il — par exemple — être considéré comme possédant moins de *certitude*s que le Verhaeren optimiste et serein des *Heures claires?* Si l'on doit réduire toute idée à quelque réalité vitale première, à une formule dynamique en quelque sorte, où prendre le critère qui autorise une telle préférence? La maladie confère à certains hommes un affinement de sensibilité et une lucidité d'esprit admirables : au point de vue de l'intensité de la vie intérieure, est-elle inférieure à la santé? Elle est anormale, soit, mais tout dans le génie est anormal! Verhaeren est à mon sens une succession d'états psychologiques dont les plus typiques possèdent chacun une valeur propre. Ils s'enchaînent, mais ne se subordonnent pas les uns aux autres, et la dernière phase de l'évolution verhaerenienne n'est point une *conclusion*.,.

Le reproche que je fais ici à M. Buisseret c'est donc d'avoir donné, parfois, au mot évolution le sens de progrès et de perfectionnement continus. Il laisse supposer par là qu'il se dégage des pensées dernières du Maître un *enseignement*, tandis que, fidèle à sa méthode nietzschéenne, il devrait ne voir en elles qu'un *renseignement*. Il pose même le poète en exaltateur de la jeunesse contemporaine, en « professeur d'optimisme » : Cet optimisme a-t-il un sens en dehors de Verhaeren et peut-il se communiquer et se propager sans dégénérer en pur verbalisme? Et cette propagation peut-elle signifier autre chose qu'une absence ou une faiblesse d'individualité chez ceux qui paraissent en bénéficier!

Mais il n'y a chez M. Buisseret — je le répète — qu'une tendance à accepter une telle compréhension « moraliste ». Très souvent il réagit contre elle, victorieusement. Maintes fois même il insiste à ce propos : le « sens de la vie » qu'exprime le Maître, c'est le sens de « sa » vie; sa philosophie est « sa » philosophie. Des doctrines qu'il projette extérieurement par la puissance de son lyrisme, le critique écrira qu' « il n'est pas sûr qu'elles soient accessibles à tous les poètes ou applicables par tous. Leur

grandeur, leur force sont à la mesure de la grandeur et de la force de qui les conçut; appelées à la vie par Verhaeren peut-être ne sont-elles bonnes que pour un Verhaeren. » Mais pourquoi n'être point plus catégorique? Ce serait précisément l'originalité de la méthode de considérer l' « idéologie » et le lyrisme du poète, non en eux-mêmes et avec leur « sens extérieur », mais comme des « expressions » d'une force *solitaire* par sa grandeur même. Logiquement, l'anti-intellectualisme de M. Buisseret eut dû aboutir à cela...

Mais cet anti-intellectualisme est une attitude critique extrêmement difficile à maintenir, surtout à propos de Verhaeren. Les restrictions que fait M. Buisseret au sujet de la signification du socialisme ancien et de l'actuel « nationalisme » du poète, ainsi que celles, plus générales que je viens de citer, montrent qu'il n'est pas loin d'en acquérir la pleine conscience, et celà suffit déjà amplement à distinguer son étude de tant d'autres qui se bornent à entourer d'un verbalisme abondant des vers évidents par eux-mêmes.

L. W.

EMILE VERHAEREN : *Les Rythmes souverains.* (Mercure de France).

Le talent d'Emile Verhaeren aboutit, dans sa maturité, à cette *multiple splendeur* où la vie humaine se trouve magnifiée. Et son ardeur et son exhubérance, il les exalte, sans honte devant les gestes simples et grands des humains, victorieux dans la nature!

Ceux-ci ne rythment-ils pas souverainement les pulsations de la terrestre épopée?

Voici une œuvre nouvelle qui s'élève radieuse à la gloire de l'Homme, Roi du Monde, souverain héroïque du domaine où il règne : la Bonne Demeter féconde. Verhaeren érige l'Humanité confiante dans sa Destinée, fière de sa Mission, orgueilleuse de son courage et contemplant avec joie l'accomplissement de son éternelle ascension vers l'Infini inaccessible. N'a-t-il pas dit :

La vie est à monter et non pas à descendre?

Il loue le Paradis, prestigieux. Eve en aperçoit le seuil, là-bas :

L'ange était accueillant, la porte était ouverte;
Mais détournant la tête, elle n'y rentra pas.

Préférer l'âpre volupté de vivre ici bas à l'amollissante et coupable félicité des immobilités dans l'Eden de l'Au-delà, quel symbole du Devoir Humain!

Et le poète accorde sa lyre pour chanter tous ceux qui, au cours des siècles, l'ont accompli avec noblesse. Individus ou collectivités, ils ont apporté au perpétuel enfantement des civilisations neuves leur part de beauté, d'effort, de ferveur, d'enthousiasme, de délire,

Chaque geste servait à quelque autre plus large,
Et lui vouait l'instant de son utile ardeur
Et la vague portant la carène et sa charge
Leur donnait pour support sa lucide splendeur.

La belle immensité exaltait la gabare,
Dont l'étrave marquait les flots d'un long chemin,
L'homme qui maintenait à contrevent la barre,
Sentait vibrer tout le navire entre ses mains.

Il tanguait sur l'effroi, la mort et les abîmes,
D'accord avec chaque astre et chaque volonté,
Et maîtrisant ainsi les forces unanimes,
Semblait dompter et s'asservir l'éternité.

Sur ces vers se clôt ce recueil nouveau où l'inspiration puissante du poète s'est donnée derechef libre cours, dans toute sa force, sa véhémence, sa robustesse, son imagination émerveillée, claire et saine.

Qu'un sujet de pareille envergure soit exempt de mièvreries, qui s'en plaindra; qu'il ait des rugosités par moments et que par endroits des mots très roturiers

ou tout simplement sans relief semblent déparer le vers, faut-il s'y arrêter?

Ces poèmes ravivent en nous notre respect de l'homme et de la vie. Ceux-ci pâtissent si souvent d'un injuste dédain qu'il faut savoir gré au poète qui dans le langage des dieux sait louer leurs mérites et leurs vertus.

L. R.

Le portrait belge au XIXe siècle.

Il est vraiment remarquable que, de tous les genres, celui du portrait soit celui qui ait le moins souffert des modes et des théories. Les époques mêmes les plus léthargiques ou les plus néfastes pour la peinture nous en ont laissé des témoignages, et il sera beaucoup pardonné à David et à son école pour les admirables effigies qu'ils nous ont léguées.

C'est que là, il n'y a plus ni discussions, ni esthétiques qui tiennent. Le problème posé à l'artiste est à la fois rigoureux et simple. Ce n'est pas à dire qu'une seule solution s'impose, mais la fantaisie et la vision personnelle de l'artiste y trouvent moins que partout ailleurs l'occasion de s'exercer. Aussi ne trouvons-nous pas dans cette exposition du portrait au XIXe siècle que nous offre cette année la Société royale des Beaux-Arts, les différences essentielles qui séparaient les paysagistes du siècle dernier et que la Libre Esthétique nous faisait voir récemment.

Les préoccupations de couleur et de lumière qui agitèrent les peintres modernes, ne pouvaient pas évidemment ne pas se traduire dans le portrait; mais comme se sont adoucis et atténués ici les contrastes qui nous frappaient à l'exposition des paysages.

Il semble que, devant la figure humaine, les esthétiques les plus différentes ou même les plus contradictoires se réconcilient.

C'est qu'il s'agit ici pour le peintre de toute autre chose encore que de traduire sa sensibilité propre, de faire vibrer la lumière ou de chanter la poésie des heures. Il doit faire vivre son modèle, en exprimer la psychologie, mettre en valeur son caractère et ses traits essentiels, ceux que la griffe du temps n'atteindra pas, et laisser dans l'ombre ceux qui ne sont pour ainsi dire qu'accidentels et passagers et que les années effaceront; bref, tout en restant observateur précis et scrupuleux et en rendant la physionomie propre de son personnage, en dégager la vie profonde et en faire transparaître l'âme. Faute de quoi, ce portrait, intéressant peut-être pour les familiers et les proches du modèle, sera incapable de nous émouvoir et aura perdu toute valeur du moment où se seront effacés de la mémoire les traits qu'il était chargé de ressusciter.

Pourquoi donc un portrait de Holbein, de Rembrandt, de Latour, — je prends à dessein des artistes aussi éloignés l'un de l'autre, — pourquoi nous arrête-t-il? Nous y percevons bien les détails mystérieux qui confèrent la ressemblance, je ne sais quoi nous avertit que cette œuvre est l'exacte transcription d'un visage qui a vécu, mais en même temps nous y sentons s'agiter des pensées, des passions qui nous agitent nous-mêmes et une sympathie secrète nous lie à elle. C'est toujours nous-mêmes que nous aimons dans une œuvre d'art.

C'est assez dire les écueils auxquels se sont heurtés presque tous les

peintres qui se sont adonnés au portrait. Il n'est guère, en somme, à moins qu'ils ne soient très médiocres, de paysages qui ne nous séduisent par l'un ou l'autre côté, mais on compterait aisément les portraits qui nous retiennent dans une exposition.

Aussi faut-il savoir gré aux organisateurs de ce Salon d'avoir pu réunir tant d'œuvres intéressantes et curieuses.

Au premier rang, il faut signaler l'ensemble de l'admirable artiste qui domine toute cette exposition, je veux dire Liévin De Winne. Un tel peintre ne peut que gagner à être étudié dans une série de ses œuvres, si incomplète qu'elle soit, qu'elles expriment la grâce, la séduction, le charme féminins, la force majestueuse d'un souverain, où la sévère austérité d'un juge. Quiconque a vu son *Premier-Président Leclercq*, ne peut oublier cette figure imposante, toute blanche sous des cheveux blancs, où seul les yeux semblent vivre, mais d'une telle vie et d'un éclat si hautain! Une lumière étrange et fatale s'en dégage et je ne sais quoi aussi d'inquiétant et d'implacable pour avoir fouillé tant de cœurs, être descendu au fond de tant d'âmes. Il semble que l'homme se soit effacé derrière les plis rouges de la toge et qu'il soit devenu la personnification du code. Je ne sais que Lenbach, dans les temps modernes, qui ait formulé d'aussi absolus symboles.

A côté de De Winne, voici quelques portraits et esquisses de cet admirable peintre, mort trop jeune pour donner toute sa mesure : Ed. Agneessens. Quelles œuvres savoureuses que sa *Loge* et son portrait de *Mme Vanderstappen* et quelle grâce il a enclose dans cette délicieuse tête de *Mme Bourée-Janssen!*

Dans la salle suivante, nous sommes transportés de soixante-dix ans en arrière! Et vraiment on n'a pas envie de rire de ces modes désuètes, de ces physionomies de parlementaires pénétrés de leur rôle et de leur mission. Il y a là de très beaux Navez, dont aucun cependant ne fait oublier son admirable *Famille de Hemptinne* et un portrait d'*Auguste Orts* par Wiertz, qui raconte toute une époque!

Voici maintenant la salle consacrée à Emile Wauters. Séduisant, brillant et superficiel, lui aussi dépeint une époque; une époque bien différente, il est vrai, celle qui récolte ce que la précédente a semé, avec son général de cour, ses grandes dames, son financier calé, son prélat souriant d'un sourire indulgent et malicieux qui semble regarder d'un œil amusé parce qu'il a confessé toute cette société.

Puis s'offre à nous toute une série de portraits encore : le *Maître d'armes*, de Charles Hermans, admirable de force élégante et où se retrouve les merveilleuses qualités de coloriste et les délicates harmonies de gris du maître de l'*Aube;* une délicieuse *Jeune fille* d'Alfred Stevens; le *Peintre Taelemans* et le *Portrait d'une dame âgée* de Eug. Smits, impressionnants de vie profonde et réfléchie; deux Dubois; quelques effigies de Evenepoel, le jeune artiste si tôt disparu, après avoir conquis déjà la parfaite maîtrise et dont chaque œuvre avive nos regrets de son départ prématuré; des portraits de facture précise et archaïque de Leys; celui de *M. Vinçotte* par de Lalaing, l'un des plus beaux de cette exposition et bien d'autres encore qu'il serait intéressant de passer en revue si je ne devais clore cet article, — non pas cependant avant d'avoir signalé parmi les modernes le portrait *Willy Finch* par Ensor; celui, si délicat de *Mme V. Rousseau* par Van den Eekhoudt; un autre d'Alfred Bastien et enfin le portrait, adorable de jeunesse et de fraîcheur de *Mme Paul Dubois* par Van Rysselberghe.

MAURICE DRAPIER.

Le théâtre publié.

MARCEL LOUMAYE : *L'Actrice*, 4 actes; *Le Bouquet de Violettes*, 2 actes. (*La Belgique Artistique et Littéraire.*)

Dans la paisible clarté d'automne, tandis que les petites vagues de la Meuse clapotent étrangement et se bleuissent, au long des quais, des premières cassures nettes qui annoncent l'hiver, M. Marcel Loumaye se demande, au cœur de sa cité absolument tranquille (1), de quelle façon il pourrait enrichir notre littérature nationale. Il rêve; il oublie les légendes qui charmèrent son enfance; il voudrait écrire quelque chose de nouveau, et ne voit pas danser, dans l'air, autour de lui, l'âme multiple et jolie de sa race qui le regarde et l'interpelle amoureusement. Enfin, il se décide; il composera des pièces comme en font à Paris les meilleurs auteurs qu'il a lus; ces pièces sont bonnes; elles ont du succès; pourquoi lui n'en aurait-il pas?

Octobre lui suffit pour mettre sur pied une première œuvre, en quatre actes, intitulée « L'Actrice » et ayant pour thème le conflit qui peut exister entre l'amour et la vocation artistique; en décembre, il écrit « Le Bouquet de Violettes », deux actes ayant pour but de nous montrer la mélancolie du retour au foyer conjugal après l'ivresse déçue de l'adultère.

Maintenant, si vous le voulez bien, lisons ensemble ces deux pièces; ce n'est pas long; chacun de ces actes n'exige à la scène que cinq minutes de dialogue.

Voici, prises au hasard, quelques scènes de « L'Actrice » :

Henri (à sa fiancée, comme se parlant à lui-même :) Mon mariage me fera déjà suffisamment de tort! (Se reprenant :) Mais j'aime ma petite Suzanne, moi, je l'aime follement; tant pis si je me nuis!... Je suis un imbécile, comme me l'a dit mon oncle et ancien tuteur M. Flébize, lorsque je lui ai annoncé que j'allais t'épouser!... Ah! si tu avais vu sa mine, d'abord ahurie, puis sévère, puis colérique! Tu sais qu'il a fini par me menacer de me déshériter?

...*Henri* (à sa femme :) ...mon avenir d'avocat, d'homme politique! .. mon avenir au bout duquel il y a peut être la gloire!... Car, enfin, j'ai du talent, c'est certain : j'ai fait mes preuves... Avec cela, de la volonté, de la persévérance, une certaine audace en même temps que du savoir-vivre... En un mot, tout ce qu'il faut pour réusir.

...*Suzanne* : Mon pauvre Henri!... Quelles idées te mets-tu donc en tête? Ne sais-tu pas que je t'aime, que je suis ta petite femme aimante et dévouée, que je n'appartiens qu'à toi seul?... Ne le sais-tu pas, dis? — *Henri :* Quelque chose en moi me le crie, mais je ne veux pas l'entendre...

...*Suzanne :* ...Tu causais, dans ton bureau, avec une cliente. Je te l'avoue : après vous avoir écouté quelque temps, j'ai eu la curiosité de regarder par le trou de la serrure...

...*Suzanne :* C'est une affaire décidée, au contraire. Je retourne chez ma mère.

En voilà assez, n'est-ce pas, pour vous donner une idée d'ensemble de cette pièce? Passons à l'autre :

Berthe (à son amie Marie :) ...En cet instant, je revois toute ma vie... Oh! comme le passé est douloureux derrière moi!,.. Pense qu'on m'a mariée de force à un homme qui, profitant de mon inexpérience, avait honteusement abusé de moi... que j'étais mère à seize ans...

...*Berthe* (à Roger)... Vois-tu, chéri, il ne faut jamais me faire de la peine, jamais la moindre peine... Il faut que tu sois pour elle à la fois un amant qui l'adore et la comble de caresses, un père qui la guide et la protège, et une mère qui l'entoure de soins et la console quand elle a du chagrin...

...(Pierre, le mari de Berthe traverse la scène; avant de s'éloigner, il jette un coup d'œil scrutateur sur les deux amoureux qui s'entretiennent à voix base.) *Berthe* (à mi-voix ;) Il est parti. *Roger* (de même :) Oui, mais il vaut tout de même mieux que je me retire : ce n'est pas le

(1) Huy.

moment de l'indisposer. *Berthe* (de même :) Méchant de me quitter si vite! Mais tu sais, quand nous serons tout à fait l'un à l'autre, je ne te lâcherai plus; tu seras mon prisonnier! *Roger* (de même :) Sois tranquille, je trouverai toujours moyen de m'échapper!

Comme vous voyez, ces pièces sont amusantes. Ce n'est peut être pas ce que M. Marcel Loumaye a voulu, mais enfin, c'est amusant tout de même.

François Léonard.

Lettres russes.

La philosophie des masques de L. Andreeff (suite et fin) (1).

« Sur toute la vie de Vasili Fiveisky pesait une sévère et énigmatique fatalité » — ainsi Andreeff commence l'analyse du héros d'un de ses contes. Il aurait pu, par les mêmes paroles, commencer tous ses contes et toutes ses nouvelles. Le gymnasien Pawel (« Le Brouillard»), raisonne sur « la triste vie dépourvue de sens » et sur « la vie, où tout est incompréhensible, où tout se passe avec une nécessité brutale ». Dans « Lazare » les hommes se sentent comme «des esclaves soumis à la vie exigeante, des serviteurs dociles du terriblement silencieux « Rien ». « Et comme réponse lui fut le silence » sont les premières paroles du « Silence ». Et cette ville si méprisée par l'auteur parce que dans sa grandeur « il y avait quelque chose d'opiniâtre, d'invincible et d'indifféremment brutal », et ce « Mur » qu'il décrivit d'une façon si saisissante, contre lequel viennent se briser la foi et l'espérance des hommes, tout cela lui apparaît, tel un Destin, telle une Fatalité, le Quelqu'un en gris que nous trouverons plus loin.

« Nous frappâmes de nos poitrines le mur et il se colora du sang de nos blessures, mais resta sourd et immobile... Immobile et haut était le mur et insensible il parait les hurlements... — Donne moi mon enfant! — dit la femme. Et nous tous, nous nous taisions, en souriant furieusement, et nous attendions ce que répondra le mur... nous attendions impatients, terribles, ce que répondra le lâche assassin... Mais lui, — lui, se taisait. Plein de mensonge et de lâcheté, il feignait de ne pas entendre, et le rire méchant ébranla nos joues ulcérées, et une rage folle remplit nos cœurs douloureux. Mais lui se taisait toujours, insensible et bête, et alors la femme avec courroux agita ses mains maigres et jaunes et jeta inexorablement : Sois donc maudit! toi, qui tuas mon enfant! »

L'homme regardant la vie qui l'entoure, les horreurs qui l'obligent à pousser des cris fous, l'homme faisant des efforts surhumains pour concentrer toutes ses forces intellectuelles afin de pouvoir se rendre compte de la complexité de ce Quelque chose qui est fatal, de ce Quelque chose qui n'a pas de sentiment et qui, lourd et gigantesque, pèse sur sa pauvre tête, cet homme tombe et finit par un même cri fou : je maudis. Ce mystique est indéfinissable. « Quelque chose » reçoit une forme sensible et un type visible sous le nom de « Quelqu'un en Gris », dans une des meilleures pièces d'Andreeff.

Là, il se met debout devant l'homme dans toute sa force, et pas à pas observant et suivant les scènes de sa vie, il verse le poison de sa fatale indifférence sur toutes ses pensées, sur tous ses mouvements et ses actes. Il n'est pas, mais il est là, terrible et révoltant; il n'est

(1) Voir notre numéro précédent.

pas, mais il marche, mais il guette, et l'homme le voit, ou plutôt le sent et prend conscience de lui. De là, la tragédie complexe, profonde, qui existe depuis toujours dans l'humanité, dans l'homme. Dans la belle pièce « *la vie de l'homme* » qui incontestablement prendra place à côté des meilleurs chefs-d'œuvre de la littérature mondiale, Andreeff a pu montrer l'âpreté de cette lutte, dessinant, comme toujours dans ses dernières œuvres, à grands coups de pinceaux.

L'auteur a pris un Homme, mot qu'on a le droit d'écrire avec une lettre majuscule : homme de grand talent, artiste, énergique, un être nécessaire à la vie et ailé du bonheur d'un amour partagé. Le jeune lutteur est convaincu qu'il est le maître de sa vie. Inconnu, sans fortune, il passe des journées sans manger, supporte la misère avec sa jeune femme sans protester, et ne doute pas un instant de ce que toutes ces difficultés sont passagères et le moment viendra où il sera le vainqueur. Comme il est fier, fort et beau, dans la description d'Andreeff, cet Homme prêt à lutter avec le Destin !

« Hé toi, comment t'appelle-t-on là bas : Fatalité, diable ou bien la vie, je te jette mon gant, je te provoque à la lutte. Les hommes de petite foi s'inclinent devant ton pouvoir énigmatique; ton visage de pierre leur suggère l'effroi, dans ton silence ils entendent la naissance des malheurs et leur chute terrible. Mais moi, je suis brave et fort et je te provoque à la lutte.

» A ton croupissement pernicieux j'oppose ma vaillante et vive force; à ton obscurité mon rire clair et sonore! Tu possèdes un front en pierre, dépourvu de raison — je lui jette les boulets de ma pensée scintillante; tu possèdes un cœur en pierre, dépourvu de pitié — recule, je verse en lui le poison brûlant des cris de révolte !...

» Couvert de blessures, versant du sang vermeil, je rassemblerai mes forces pour crier : tu n'as pas encore vaincu, méchant fléau de l'homme ! »

L'homme fier arrive relativement vite aux hauteurs de la vie. Il est nerveux et victorieux. Mais après les victoires suivent les malheurs. Le talent pâlit; les forces s'épuisent; un vaurien, sans raison, blesse son fils d'un coup de pierre, et « le bal » de la « Vie de l'Homme » est remplacé chez lui par la conscience déshonorante de sa faiblesse de vivre comme il veut, en homme et en maître de son destin.

Sa vieille épouse écrasée par l'anéantissement de la vie de son fils, ne peut plus supporter les malheurs. L'homme fier est vaincu. Il se met maintenant à genoux devant celui qui est le plus fort.

« Je prie, le vois-tu? J'ai plié mes vieux genoux, je me suis affaissé devant toi, j'embrasse la terre. — Tu vois? Il se peut qu'il me soit arrivé de t'insulter, eh bien! pardonne moi, pardonne. Il est vrai, j'ai été insolent, orgueilleux, j'ai exigé au lieu de prier, j'ai souvent condamné. Pardonne moi. Et si tu veux, si Ta volonté est telle, punis, mais seulement laisse moi mon fils. Laisse le, je Te prie. Ce n'est pas la miséricorde que je Te demande, ce n'est pas la pitié, non, mais seulement la justice... je prie, à genoux, affaissé, embrassant la terre — rends la vie à mon fils. J'embrasse Ta terre ! »

Indifféremment écoute la prière du père et de la mère Quelqu'un qu'on appelle Lui.

Le fils est mort. La prière docile que l'homme lui adressa, oubliant sa fierté

d'antan, ne répara pas le malheur. Alors l'Homme, comme auparavant la bête, jeta sa malédiction.

« Tu as outragé une femme, vaurien! Tu as tué un garçon!

» Je maudis tout ce qui est donné par toi!... Je maudis mon cœur, ma tête — et je rejette tout, en arrière, sur ta face cruelle, Destin affolé, sois maudit, sois maudit pour toujours! Et par la malédiction je te vainc... »

...Indifféremment Quelqu'un en Gris écoute la malédiction.

Remarquez ce dernier passage : l'homme dit qu'il a *vaincu!* Vaincu, parce qu'il a maudit. Le dieu d'Andreeff est un dieu effroyable, indifférent et ennemi de l'homme. Cette conception est toute nouvelle et, si le temps me le permettait, j'aurais pu vous démontrer, en suivant cette idée dans toute l'histoire de la littérature, comment fatalement l'humanité devait aboutir, minée de plus en plus par la souffrance, qui augmente de jour en jour, à une nouvelle religion où le dieu traditionnel des chrétiens, à barbe blanche et plein de bonté découvrirait sa face monstrueuse pour imposer à l'humanité non point le renoncement, mais la lutte. Andreeff a été un des premiers pour sentir le véritable Dieu. Ses œuvres sont comme un immense soupir de la *pensée* logique. Son scepticisme dérive de sa pensée. C'est bien cela qui le fait parler avec tant de sarcasme et dans son « Judas » et dans sa « Pensée. » Mais il n'oublie pas qu'il y a encore un autre côté dans la vie intérieure de l'homme : la région de ce qu'on appelle le sentiment.

Et voilà pourquoi à travers son scepticisme amer, sa furie contre l'homme et la vie, les douleurs de sa pensée impuissante, perce l'espérance, certes, imprécise, vague mais pleine de sentiment intense. Les hommes sont comme des bêtes féroces qui tuent leurs apôtres, les hommes sont des esclaves et les meilleurs sont ceux qui savent cacher et dissimuler leurs actes et leur pensée, mais si on s'approchait d'un homme pareil, pour l'embrasser, le caresser et lui demander ses secrets, alors il s'écoulerait de lui, ainsi que des saletés d'une blessure déchirée, toutes sortes de mensonges, de vilenies, etc. (« Judas. ») Eh bien, en dépit de cela, vous vous étonnez en lisant les paroles magnifiques que l'auteur a mises dans la bouche d'un de ses héros, il est vrai, d'un anarchiste, qui dit : « *La terre mérite le manteau royal.* » Cette terre qui porte depuis toujours la casaque révoltant du prisonnier.

D'aucun verront là une contradiction. Et comme j'ai l'honneur de me trouver dans une enceinte où la « logique » est prise en très grande considération, on pourra, avec raison, d'ailleurs, me demander d'expliquer cette inconséquence.

Pour l'auteur de « Sawwa » la raison n'est pas cette faculté toute puissante qui explique tout et la logique comme telle n'existe pas. Ce que lui dicte simultanément le « non » et le « oui », c'est une voix vague et indéfinissable qui gite dans l'intérieur de son être, dans le mystère de son âme. Il comprend très bien qu'il y a une division entre sa pensée et son sentiment, car il a hâte d'expliquer cela dans « La Défense. »

L'accusateur foudroyait l'accusé.

« Le procureur était terrible et sans pitié, comme la logique même, dit-il avec sarcarsme, *cette logique dont rien d'autre n'existe de plus mensonger au monde quand par elle on veut mesurer l'âme humaine* ».

Un critique, M. Tchoukowsky, avec beaucoup de raison, a remarqué que

chez Andreeff tous les types ressemblent étrangement à des « gueules », non seulement au point de vue physique, mais aussi au point de vue moral. Sa pièce « La faim » est une effroyable caricature de la société moderne, dessinée au noir fusain dans des lignes hardies, où toutes les classes en lutte apparaissent. Il y a là des ouvriers qui ressemblent aux instruments dont ils se servent, l'un est comme un marteau, l'autre comme une courroie qui murmure, le troisième un levier et voilà encore un qui dit : « Je suis une petite vis avec une tête coupée en deux. Je suis vissé hermétiquement. Et je me tais. Mais je tremble avec le tout, et le bruit éternel est dans mes oreilles. » Il y a des paysans qui ressemblent à des gorilles, des vagabonds et des personnages de bas-fonds représentant quelque chose d'extrêmement sauvage, rappelant de loin des hommes, avec des fronts très bas, des crânes difformes, des machoires développées, habillés dans des costumes fantastiques et sales; parmi ces monstres brillent seuls les souteneurs avec leur mise à la mode, leurs cravates éclatantes et les coiffures soignées sur des têtes de microcéphales. Vous voyez des masques difformes, les uns très sombres, les autres très rouges et vous voyez des masques horriblement méchants, horriblement pâles ou bien très blancs avec du rouge sur les joues. Inutile de rappeler les ingénieurs, les fonctionnaires, les juges, les curés qui viennent sur la scène, leurs marques ne sont pas moins effroyables.

On a reproché à Andreeff la forme des œuvres de ces dernières années. En effet, si dans la conception de la vie de l'auteur de « Judas », jusqu'à présent peu de chose s'est modifié, il est certain par contre qu'il a complètement changé la manière de s'exprimer. Si ses premières œuvres étaient écrites dans les formes traditionnelles des grands maîtres réalistes, ses dernières productions marquent une étape vers une nouvelle manière. Les lignes simples de ses dessins se sont tordues convulsivement pour prendre des courbes bizarres, douloureuses, mais toujours sincères dans leur puissance.

La myopie de certains critiques n'a pas voulu comprendre qu'une telle transformation chez un véritable artiste qui cherche est naturelle et compréhensible. L'erreur évidente de ces messieurs consiste, dans leur imbécile obstination, à voir derrière une œuvre d'art l'homme avec la souplesse de son cerveau sensible, la multiplicité de son âme blessée, la supra délicatesse de tout son organisme vibrant. Il existe des questions qui hantent la pensée des uns mais qui étonnent les autres; de même il y a des couleurs, des sons, des parfums qui enchantent certains hommes mais qui n'existent pas pour beaucoup d'autres, et cela est ainsi pour tout ce qui concerne la vie large et ardente et peut-être aussi la mort inconnue et effroyable. L. Andreeff n'a jamais été un spectateur tranquille des choses et des événements, encore moins un homme venu avec une conception préconçue pour satisfaire la parasite passivité mentale des uns et la curieuse oisiveté des autres. Il a vibré et changé avec la vie. Regardant de près ce qui l'entourait, approfondissant de plus en plus les questions qu'il s'était posées, cherchant âprement à connaître et à comprendre, il a touché le plus près possible les blessures du cœur mondial. Et voilà pourquoi, quand les reflets lumineux de la vie augmentèrent dans leur force, s'allumèrent en un incendie destructeur dans l'âme de l'écrivain, il fut obligé de laisser la forme première de ses œuvres. Au lieu de s'adonner à des analyses délicates de ses héros, au lieu de faire de petits

tableaux d'aquarelle, il cassa ses petits pinceaux et commença des tableaux immenses sur lesquels crièrent les couleurs éclatantes et rirent dans des grimaces de folie les masques de la vie.

Dans la grande foire de l'existence, parmi les marchands de quiétude, les cris des charlatans qui tirent les dents par des méthodes récentes et sûres, parmi les mensongères joies des artifices des caroussels tournants et de l'apparente splendeur en carton découpé, il ouvrit son musée sinistre de figures en cire, se mit devant sa gigantesque boutique et cria ainsi à la foule : « J'ai passé dans vos rangs, j'ai souffert avec vous pour amasser des secrets des profondeurs de vos âmes. J'ai entendu des cris sauvages qui perçaient l'air, j'ai vu les folles étincelles de vos yeux, et vos cœurs ensanglantés ont palpité dans mes mains tremblantes. J'ai plongé mon regard dans les yeux monstrueux de vos jours et de vos nuits, et j'ai gardé l'empreinte de vos traits. J'ai vu aussi le cancan de vos joies et il me parut que ce sont des bêtes blessées sautant convulsivement pour soulager leurs douleurs. Et je me suis dit : Dansent-ils, rient-ils ou passent-ils en des larmes comme derrière des corbillards — ils ne pensent qu'à la vie et à la mort.

J'ai ouvert ce musée sinistre pour que chacun puisse voir ici son image. J'ai mis au même rang les meilleurs et les pires et ils ont eu peur de se regarder ouvertement, car ils savaient bien que l'abîme qui les sépare est imaginaire. Aux regards clignotants et traîtres où fume la bêtise sournoise et atroce, ils versent les uns sur les autres le poison de leur haine de cafard ».

Voilà ici la face pitoyable d'un homme qui porte des faux-cols et des manchettes en papier et qui aime les négresses. C'est un homme ordinaire et même sympathique, mais regardez un peu dans le fond de son âme et vous verrez l'effroyable et le fantastique. Toute sa personnalité morale, toute la richesse de son être s'est encadrée en une phrase, en une même exclamation maigre : « J'aime beaucoup les négresses. Il y a en elles quelque chose d'exotique. »

C'est un mensonge, car jamais il n'a vu et n'a aimé une négresse. Mais toute sa vie il a vécu avec cette phrase. Dépourvu de sentiment, de foi et d'idée il n'a possédé que :

— J'aime beaucoup les négresses. Il y a en elles quelque chose d'exotique.

En répétant ces mêmes paroles il a fait une carrière, il s'est marié, s'est fait connaître et estimer, et même au moment fatal quand il devait rendre son dernier soupir, il n'a pu dire rien d'autre au prêtre qui le confessait que :

— Moi, mon père, j'aime beaucoup les négresses. Il y a en elles quelque chose d'exotique.

Changez la phrase et vous reconnaîtrez ceux qui vous entourent et peut-être vous même.

A côté de lui, voilà celui qui se croit être coq et bat des mains comme si elles étaient des ailes, et cet autre qui ramasse partout des papiers colorés et les conserve comme des millions; et cette fille apeurée par l'idée qu'après sa mort on lui achètera un cercueil trop court qui ne lui permettra pas d'allonger ses pieds. Venez, entrez, et vous en verrez beaucoup d'autres et vous entendrez mes récits. Et quand on vous demandera, comme Lipa demande à Sawwa, si vous n'avez peur de rien, vous pourrez répondre comme lui :

— « Moi? — jusqu'à présent, de rien, et dans l'avenir je ne crois pas non plus. Peut-il exister, Lipa, quelque chose de plus effroyable encore que la naissance de l'homme. Ta question ressemble à celle qu'on pourrait poser à un noyé : et quoi, oncle, n'as-tu pas peur d'être

mouillé? — Si depuis que j'ai vu la vie je n'ai pas eu peur, il ne reste plus rien d'autre pour m'effrayer. La vie, oui. Voilà, j'étreins de mes yeux la terre tout entière, tout le petit globe, et je ne vois rien de plus effroyable que l'homme et la vie humaine. »

Ainsi nous parle L. Andreeff.

CONSTANT ZARIAN.

Littératures étrangères.

GEORGE MEREDITH (1) (1828-1909). — SOPHUS CLAUSSEN (2).

« Modern Love », poème étrange et fascinant ! L'assujettissement est douloureux intensément de ces deux êtres qui ne peuvent se comprendre ;

Pareils à des effigies sculptées, on eût pu les voir
Sur leur tombe nuptiale, une épée entre eux,
Chacun aspirant à l'épée par qui tout est disjoint.

La volupté peut les rejeter aux bras l'un de l'autre, le cœur est adultère. C'est une erreur intellectuelle de croire l'amour immortel : la nature joue pour des saisons et non pour des éternités. Le rustre, sans réflexion, est plus sage qui prend la femme à sa vraie valeur. Le poète voudrait à l'aimée plus de cerveau, il la désirerait plus près de son esprit, mais le sens des femmes est encore tout mêlé de leurs sens et quand l'esprit voudra maîtriser le limon, d'un limon grossier, il sera envahi. Le poète en vain voudra revenir à la nature, vainement il se penchera vers un nouvel amour, l'ancien, comme un fantôme, se dressera toujours entre lui et sa nouvelle idole.

La douleur de cet amoureux, qui s'analyse, est poignante : elle s'intensifie par ce qu'elle a de contenu et de noble. D'ailleurs une caractéristique de Meredith, c'est que, dans ses œuvres, rien d'horrible jamais n'arrive. Symons a pu dire : « Pour lui et ses personnages, ne rien faire est en soi presque un acte ; chaque conversation est une précipitation de l'action mentale. »

En lisant « Amour moderne » je me suis souvenu de cette scène profondément triste, à la fin de « Richard Feverel » du même auteur, quand Lucy, malgré la cruelle blessure du départ de Richard, danse et chante pour calmer l'enfant, sur qui s'égouttent abondamment ses larmes.

Meredith s'offre toujours ainsi, inquiétant et fascinant comme cette jeune femme qui sourit avec des larmes dans les yeux. Vous avez beau lui trouver des défauts, vous finissez par être subjugué et pourtant c'est en vain que vous analysez ses œuvres, poèmes ou romans, la raison de leur cbarme échappe toujours. Comme dit A. Ruyters dans l'admirable étude qu'il consacra à Meredith : (1)

« Le fer glisse sur cette cuirasse dorée sans trouver le joint, et si, à le regarder de près, nous parvenons à isoler les raisons que nous avons de l'estimer, force nous est bien de constater que le principe qui combine de si riches matières continue de nous échapper et que

(1) *L'Amour moderne*, poème par George Meredith, traduction A. Fontainas (Paris, *La Phalange*).

(2) *De Thulé à Ecbatane*, poèmes de Sophus Claussen, traduits par Guy-Charles Cros (Paris, *Vers et Prose*).

(1) *Nouvelle Revue française*, juillet 1909.

nous ne saurions rien dissocier sans rompre du même coup l'unité morale qui fait la grandeur de l'œuvre. »

La raison, c'est dans cette unité morale que Ruyters la cherchera et, de déduction en déduction, il conclura : « Meredith toujours écrit pour Meredith. Son art s'est dévoué à lui-même et jamais ne lui a servi qu'à produire de son cœur, de l'homme tel qu'il le voulait, de l'existence telle qu'il l'approuvait, l'expression la plus lyrique, la plus stylisée et la plus vivante à la fois.

Le poète A. Fontainas n'a pas trahi Meredith: il était tout désigné pour rendre excellemment l'œuvre du poète anglais, qui n'est pas sans quelque affinité avec celle de Mallarmé.

Si, même en prose, Meredith fut surtout poète, ses vers ne sont rien moins que lyriques: l'écueil, pour Fontainas n'était donc pas à craindre sur lequel vint parfois se briser G. C. Cros.

La beauté d'un poème lyrique réside surtout dans le choix des mots, la musique interne des vers et la nouveauté de l'image, qualités que doit nécessairement annihiler la transposition dans une autre langue, Ils doivent être riches excessivement les poèmes essentiellement lyriques qui résistent à une traduction littérale. C'est le mérite de G. C. Cros d'avoir su choisir, parmi les quinze volumes du poète danois, des poèmes assez remarquables et de leur avoir gardé suffisamment de couleur et de caractère pour nous les rendre intéressants et attachants.

Voici le poème qui ouvre le volume :

Un rêve de beauté fut toute ma vie.
C'est pourquoi j'ai marché, c'est pourquoi j'ai [frappé,
C'est pourquoi l'on m'a ouvert.

Bruissements ! envolées ! [la danse ;
Etre attendu sur le seuil, se rencontrer dans
Saisir la victoire, la consécration, la couronne.

La Beauté a pris pitié de moi,
La Sagesse m'a donné de l'eau de son puits.

J'aime encore ce monde de péché.

J'ai choisi ce court poème, faute de place, et parce qu'il n'est guère possible de détacher un fragment d'une longue pièce.

A côté de poèmes d'amour délicats et mélancoliques et d'autres d'une aiguë sensibilité, tintent des vers d'une ironique fantaisie, tandis que des visions animées de villes et de vivantes impressions de voyages voisinent avec des poèmes philosophiques : ainsi de Thulé à Ecbatane, c'est du rêve à la réalité, mais chez S. Clausen, comme chez tous les vrais poètes, la vie et le rêve ne s'opposent point l'une à l'autre, ils se confondent; le lyrisme illumine la simple réalité et en crée de la beauté.

G.-M. RODRIGUE.

JOAO DE BARROS : *La littérature portugaise.* (Magathães et Moniz. Porto.)

Notre correspondant portugais vient de réunir, dans un élégant volume, les conférences « réalisées » à « l'Université nouvelle » et au « Cercle Polyglotte de Bruxelles », sur la *littérature portugaise.* Il en a sous-titré le recueil : « Esquisse de son évolution. » Et de fait on dégage à lire ce volume une idée d'ensemble de cette littérature. On en acquiert l'évidence de caractères propres : l'originalité notamment, qui résulte de ce lyrisme particulier que M. João de Barros exposa récemment, ici même, avec éloquence et sincérité. L'auteur, qui est ardemment patriote, exalte avec passion le génie littéraire de son pays, nous initie à ses beautés réelles qui portent l'empreinte d'un tempérament puisant en lui-même l'essentiel de sa richesse.

L'intérêt de l'œuvre de M. de Barros est incontestable; elle nous révèle toute une littérature touffue et sympathique,

lont seuls quelques échos nous étaient amiliers; elle est attachante par la onviction même que met l'écrivain à ious persuader de l'admirable effort l'Art et de Pensée qu'il nous convie à applaudir. Et nous le faisons avec joie, heureux d'acclamer ce petit peuple qui, à regarder sans fin la mer, a senti son âme s'élever et les horizons lointains agrandir la vision de ses yeux.

L. R.

Entretiens spirituels avec Monsieur de Banville.

Le Futurisme [1].

La tristesse des soirs de pluie s'égoutte esamment au dehors. Nulle amie à la aille légère... et je ne puis baiser ce soir es doigts blancs qui chiffonnaient à 'automne dernier, les milles langues eigeuses des chrysanthèmes se tordant ur mon vase vert de Corée. Pour bercer ur terre mon ennui, il me reste l'espoir t une pipe de Gold Flake. Je prends au asard des rayons un Banville : bonne ccasion pour causer avec mon vieux naître.

Je relève la tête. Il est devant moi, nfoui dans le fauteuil, jambes croisées, s doigts roulant une immatérielle cigaette. C'est la sagesse qui me rend visite, issimulée sous un masque de Pierrot osthume.

— Eh bien! mon fils, chantonne la oix aigrelette, bonne saison pour trailler. De la pluie, de la solitude, du abac. Vous êtes gâtées, jeunesses!

— Ah! tout est bu! tout est mangé, non bon maître!

— Et vous n'êtes pas ivre? Bizarre empérament ou pauvre cave! Mais 'inexploré en deça ou en delà du rêve?

— Seriez-vous futuriste? vous? Caliope se voilera la face.

— En compagnie de M. Sylvain Bonmariage, elle doit en avoir perdu l'habitude, si toutefois elle condescend à couronner des feux si ingénus. Mais à des bars, elle préfère encore, je pense, la virginité des éthers. Pour de tels voyages, les aéroplanes vaudront bientôt Pégase. Beaucoup plus même. Pindare n'avait qu'une monture. Vous, c'est avec 60 chevaux-vapeur que vous violerez l'infini.

— Vous plaisantez agréablement. Tout ce futurisme n'est pas sérieux.

— Que vous voilà bien, genus irritabile, avec votre jalousie! Voilà un mouvement qui nous eût fait bondir il y a presque un siècle. A la bataille, vous préférez le débinage! Ah! ces jeunes! Si au moins vous blaguiez!

— Mais on essaie; et M. Adolphe Brisson...

— Fi! quelles déplorables relations vous avez! Pourquoi pas Sarcey? Mais, malheureux enfant, êtes-vous encore capable de lire l'étiquette d'un pot à moutarde? M. Brisson a peur! il s'effraie de ces appétits barbares! il abhorre la force brutale! il aime les tableaux, tout comme il apprécie le bœuf à la mode. De grâce, ne parlons point des grimauds et des cuistres. Au vrai, nul, je pense, n'a pris la chose comme il la fallait prendre.

— Vous en jugez à votre aise; aux Champs Elysées, vous goûtez mille

(1) Un manifeste fulminant vient d'annoncer u monde, la fondation à Milan, d'un groupe de eintres futuristes.

charmes, et les bienfaits de la pure Raison sont le moindre de vos apanages.

— Mais non, mais non ! Réfléchissez : qu'est-ce qu'un Italien ? Un Machiavel qui serre ses ruses sous un manteau de bouffon. Est-il du Midi ? C'est la cape rayée de Scapin. Est-il du Nord ? C'est celle de l'illustrissime Capitan Fracasso. Marinetti est de Milan : Nord de l'Italie : Machiavel et Fracasso. Et voilà !

— Sherlock Holmès ! Tout de même, Fracasso est plus agressif que nature. Il faut savoir lire entre les lignes.

— Ta ! ta ! ta ! les lettres tuent l'esprit qui ne vivifie pas toujours quand il survit : au grand désespoir de M. Claretie, d'ailleurs. D'abord, Marinetti n'a guère plus de vingt-cinq ans. Et qu'il le sait bien, le fat ! Puis, nous autres poètes, n'avons jamais passé pour des agneaux. Somme toute, le manifeste futuriste n'est guère plus révolutionnaire que les décrets littéraires qui l'ont précédé. Imaginez-vous l'effet produit par la « Deffence et Illustration » ? Tudieu ! quel pavé dans la mare aux grenouilles ! Brûlez les musées et pillez les sacrés trésors de ce temple delphique, c'est toujours défaire. Défaire et faire, c'est toujours travailler. Ergo, glue, glue, glue. Est-ce pas raisonné ? »

Pour que mon bon maître parle de son XVIe siècle, il faut que l'affaire soit grave ; mais me trompé-je ? Le voici qui évoque sa jeunesse. Le sujet, décidément, le tient au cœur.

« — Et nous-mêmes, mon ami, et nous-mêmes ! Marinetti menace-t-il de saigner les Philistins ? Arbore-t-il des gilets sang de bœuf et s'adonne-t-il la taille d'un mignon poignard de Tolède ? C'est tout au plus s'il porte un aéroplane en épingle de cravate ! Comparez la première du *roi Bombance* et celle d'*Hernani !*

— C'est que, mon vieux maître, l'Espagne n'est pas plus le royaume du Ventre que Ruy Gomez ne ressemble à Vachenruget.

— Eh ! je ne vous ai pas parlé de la valeur, je vous ai parlé de l'ambiance. Non, mon petit, il n'est ni plus ni moins violent que ses ancêtres de race ou de littérature. Ce bon Marinetti, il le serait plutôt moins. Pardieu, tout changement ou velléité de changement bouleversent. Ah ! quand on a dépassé quarante ans, on n'aime pas se voir jeter au panier ; quand on est femme, c'est l'âge où la galanterie commence à se raffiner. Ah ! soit que l'on désire être nommé conservateur de musée ou bibliothécaire, soit que l'on ait un fils peu génial ou un petit cousin à pourvoir d'une sinécure, on craint de voir disparaître l'objet de la curée. Quand on a des biceps de 18 centimètres de tour et une bedaine de chef de bureau, la gifle n'a rien d'engageant. Quand l'estomac réclame de la camomille, on devient moraliste. On méprise la vitesse quand on n'a pas d'automobile, et quand les femmes ne goûtent pas d'un homme, c'est alors que cet homme commence à goûter la femme. Tout ceci revient à : « Quand on n'a pas de génie, on ne pardonne pas à autrui de vouloir montrer le sien. »

— Et voilà pourquoi les « Annales » ne sont pas muettes.

— Je vous dirais bien que, l'amour et la haine ne faisant qu'un, on aime par les mêmes raisons que l'on hait. Si vous faites de mauvais tableaux, vous détesterez les musées où vous ne pouvez entrer sans rougir. Si vous avez dix mille francs, quittes et francs de toutes charges, vous apprécierez les Demoiselles Santos Dumont. Enfin si tu méprises la femme, tu te réjouiras avec M. de Fersen et comme lui...

— Merci bien ! Très peu pour moi !

... ... — Salut Macbeth ! Tu seras futuriste !

— Le faudrait-il ?

— Eh! non, petite bête! soyez vous, et soignez vos rimes. Peu importent, Jacques, Joseph et F.-J. Marinetti en regard de votre personnalité. Notez qu'il y a d'excellents principes dans le manifeste et qui tous reviennent au conseil susdit : « Soyez vous! » Ne faites pas du Flaubert, ni du Beethoven, ni du Léonard. Votre métier une fois connu — encore qu'on ne le connaisse jamais à fond — brûlez les bibliothèques et les musées — en pensée, en pensée seulement. N'y retournez pas pour vous, mais pour votre fatigue. Dites des femmes comme le vieux Corneille :

Et sans en voir jamais qu'avec un prompt adieu,
Aime les toutes, mais en Dieu !

Vous les aimerez toujours assez autrement. Souvenez-vous que les grands Grecs étaient de bons atlhètes et que nulle pensée impure ne vient à un corps bien musclé et qui fait jouer ses muscles. Aimez la guerre : comme Ronsard, clamez à la délibération :

Mais puisqu'il faut mourir,
Donne-moi que soudain, je te puisse encourir
Ou pour l'honneur de Dieu, ou pour servir mon [prince,
Navré, poitrine ouverte, au bord de ma province.

— La guerre et la violence, mon bon maître, je ne demande pas mieux. Mais les gendarmes? Et le Congrès de La Haye?

— Est-ce que ça compte, tout cela, pour un poète lyriqne? Pour vous, tenez, je vais manquer de respect à mon père Hugo : de la tuberculose d'Olympio, libérez-nous, Seigneur! Et faites-en autant de la neurasthénie symbolique ou de l'anémie laforquienne! Le poète est un dieu, sapristi! ce n'est pas une fausse-couche!

— Alors, revivra-il Futurismo?

— Autre danger : le poète est encore moins un valet. Tenez, ce qui m'a exaspéré dans cette levée de boucliers, c'est l'aplatissement de ceux qui se croient nos confrères .. et leur fatuité. Tous les futuristes ont du génie : ils le disent si ingénûment que « Poesia » leur en donnera en prime, n'en doutez pas. Aussi, comme ils remercient, comme ils paient d'avance! C'est le cher et immortel père du roi Bombarce! ou le splendide Marinetti! « Unique poète » susurrera Sapho! L'un de ces sportulaires, plus cynique ou plus fin, dira bien : « Avoir du génie. C'est la seule école admissible, à mon gré. Homère en était, et Corneille et Mallarmé. Vous aussi, mon cher confrère et moi, naturellement. » Au piédestal de fleurs qui submerge la statue, celui-là a joint son bouquet, mais qui est de « vergissmeinnicht ». J'apprécie tant de prudence.

— Il en est un pourtant qui a donné la note juste, mon vieux maître, c'est M. de Montesquiou.

— Oui mais voilà! Il est de race, celui-là et comme tout bon gentilhomme, il sait tout, sans rien apprendre, ou si vous préférez comme s'il n'avait rien appris. Comme il a bien pensé : « Au fond, petit Marinetti, tu fais bien le malin, mais que serais-tu sans Léonard, ou sans l'Alighieri? Tu veux conquérir les étoiles : c'est d'un brave homme. Mais vois-tu, l'autre est entré au Paradis par droit de cité. Tu le recommences, comme tu recommences Benvenuto dans ton désir de massacre ou le désir dans ton besoin de faire comme les oiseaux. Italien, tu es, Italien tu resteras. Ni plus! ni moins! » Et avec quelques fleurs, le sourire, en un mot la manière, voilà comme on fait la leçon au plus splendide des Italianissimes !

— Il est vrai. De deux choses l'une : ou Marinetti est convaincu, ou il ne l'est pas. Dans les deux cas il est bon de lui répondre avec le sérieux d'un âne qu'on étrille.

— C'est de bonne prudence et de judicieuse philosophie. Mais, voyez-vous, tout compte fait, cette tentative, ironique ou non, ne me déplaît point, de loin. Elle mérite la sympathie. Le mal de l'époque, de toutes les époques, est visé et atteint. Froide ironie ou fantaisie grandiloquente, l'arme a touché le monstre : la médiocrité. Ce monstre n'en mourra point. Car il est d'œuvre divine comme le chaos : *rudis indigestaque moles*. Mais la lignée des clairvoyants peut impunément tolérer les sots. Dans la phalange sacrée un sot vaut mieux qu'un imbécile ou qu'un neutre. Et pardonnez tout à qui a ou veut avoir la flamme. Pour d'une folle rapière éborgner les étoiles, il faut croire aux étoiles et posséder une rapière. Hélas mon ami ! combien sont-ils qui lèvent encore le nez au ciel en comparaison de ceux qui ont remplacé le glaive d'Achille par un couteau à papier, — en bois ? »

MAURICE PELLETIER-OSMONT.

Petite chronique.

A peine s'éteignent les dernières paroles des oraisons funèbres, prononcées pour Moréas, qu'un nouveau deuil frappe les lettres françaises : Jules Renard disparaît, en pleine maturité. Il avait relativement peu écrit : mais il était parvenu à une concision, une simplicité voisines de la perfection, se gardant pourtant presque toujours de la sécheresse. Observateur incomparable, il avait découvert chez les humbles, les plus humbles, et même chez les bêtes, les traits décisifs et poétiques, et les notant avec un scrupule délicat et charmant, il avait donné des petits tableaux de la vie rustique, de la vie modeste, qui sont presque autant de chefs-d'œuvre.

Le Congrès des œuvres intellectuelles de langue française se tiendra les 3-5 septembre. M. Fürstenhoff, secrétaire général, rue de Pologne, 28, à Bruxelles, tient des circulaires de propagande à la disposition des personnes qui lui en feront la demande.

—

A propos d'Académie. — On connaît notre sentiment. Les vains honneurs qui s'attachent à la qualité d'académicien nous indiffèrent.

Quant à l'utilité des compagnies du genre, elle est pour le moins douteuse. Que celles qui existent persistent, par habitude, nous n'y contredirons point. Ainsi comprenons-nous que la *Section brabançonne pour la culture et l'extension de la langue française* ait prié l'Académie française de nommer des membres correspondants à l'étranger et partant en Belgique, tout comme les autres compagnies illustres qui forment l'Institut de France. Sous la coupole on est tout disposé à donner suite à ce vœu. C'est un succès pour la section. Il gène *la Vie intellectuelle*, on se demande bien pourquoi? L'hommage qu'on rendra à nos écrivains en les nommant correspondants de l'Académie française aura-t-il si peu de valeur? On imprime pour les ridiculiser le vocable « larbin ! » Notre irrespect pour les Académies n'ira jamais jusqu'à prononcer de pareils gros mots. Vraiment, c'est manquer de mesure, et M. Picard, qui le premier, paraît-il, a employé l'épithète, nous fait bien de la peine. Il nous avait autorisés à compter sur plus d'urbanité, quand il s'agit d'Académie et d'académiciens.

—

L'Ecrin. — De notre spirituel confrère *Pourquoi Pas?*

Durant la période d'organisation, on a renvoyé tous ceux qui demandaient un renseignement ou un ordre de *Ponce à Pilate*...

LE TEMPLE A LA PENSÉE
projet par FRANÇOIS GARAS,
Architecte à Paris.



Le temple à la Pensée.

Lorsque, parfois, nous plongeons nos gards avides et inquiets dans les ténè- es du passé, et que, de toutes parts, ous frissonnons au contact des lois de nature éternelle, une de nos douces nsolations est d'arrêter le vol de nos nes fragiles sur les silhouettes encore istantes de quelques temples, dont s symboles divers, bien mieux que les gnes, mettent comme des oasis lumi- euses dans la nuit.

Témoins de la vie humaine, ils sem- ent en avoir concentré l'histoire dans vibration muette de leur matière paremment pensive. Ils gardent, par là les siècles, quelque chose de pro- ndément émouvant, en tout conforme la vie des peuples qui les ont érigés.

Plusieurs civilisations disparues ne ous ont même transmis le souvenir de ur idéal, de leur élan intellectuel, de ur philosophie, que par ces hymnes de erres dédiés à leurs dieux et composés lon les principes mêmes de leurs reli- ons, ces dernières formant dans les mps primitifs le seul lien véritable tre l'Infini et les Hommes.

Or, la science offre à notre civilisa- n actuelle un piédestal nouveau, et blige par conséquent à exprimer, en e de la nature, des exigences nou- lles; la science s'efforce de scruter pace et le temps, d'expliquer, de miner la matière et la force; toutefois certitude de l'unité, traduite par la mpréhension de l'infini et de l'éternel, 'elle croit pouvoir conquérir, lui appe encore, et il en sera peut être ujours ainsi, malgré les conquêtes rveilleuses et quotidiennes de ses nombrables génies. Les lois de Képler le Newton n'expliquent que les mou- ments mécaniques de l'univers, non nature de sa puissance motrice. Et c'est vers celle-ci précisément que la pensée humaine, en un effort peut-être vain mais toujours héroïque, se dresse comme un phare, toujours plus haut dans les ténèbres.

Pour satisfaire entièrement notre soif d'infini, une seule solution, je crois, se présente : l'union entre la Science et les Religions. Est-ce une utopie? Est-ce un rêve réalisable? Les races futures en décideront.

Mais « peut-être n'est-il pas exagéré » de penser que, dans un avenir pro- » chain, la métaphysique même paraîtra » respectable aux plus scientifiques des » savants et que le jour n'est pas éloi- » gné où ces derniers voudront bien » comprendre que c'est une inéluctable » fatalité de notre esprit de vouloir en » savoir, sur la nature des choses, beau- » coup plus que notre raison, aidée de » nos sens et de nos instruments, ne peut » nous en apprendre, et qu'ainsi, nous » sommes nécessairement portés à re- » chercher, par delà la foule innom- » brable des faits, quelque hypothèse » synthétique de l'univers. Certains » penseurs érudits et profonds, dont » Burnouf, nous ont annoncé déjà, » depuis un certain nombre d'années, » cette probable réconciliation de la » science avec le fond ésotérique des » grandes religions Aryennes. »

C'est ainsi que s'exprime à ce sujet M. François Garas, et c'est dans l'espoir de cette réconciliation qu'il a conçu les plans de son Temple à la Pensée.

Ces plans, ainsi qu'une maquette traduisant en une petite réalité la splendeur gigantesque de ce rêve, sont exposés au Salon International des Beaux-Arts, au Cinquantenaire; quelques photographies et des Aquarelles dues aussi à M. Garas se trouvent au Salon des

Arts Décoratifs, dans la section française de l'Exposition (Solbosch), et complètent, avec une poésie prestigieuse, l'évocation de l'œuvre.

Voici d'ailleurs la description qu'en donne son auteur :

« L'extérieur de mon temple se com-
» pose de trois parties qui définissent
» l'évolution de la pensée : 1° l'inquié-
» tude devant le mystère représentée
» par l'énorme sphynx à peine ébauché
» qui garde l'entrée ; 2° le recueillement
» représenté par la coupole surbaissée,
» semblable à un crâne gigantesque et
» soutenue par des sphynx, plus cons-
» truits que le premier, mais conservant
» leur caractère énigmatique et calme ;
» 3° l'effort de la pensée vers l'infini
» représenté par l'élan de la tour. Le
» style, un peu composite de mon tem-
» ple, peut être interprété comme une
» union des symboles de l'Inde, de
» l'Egyte et du Christianisme primitif.

» A l'intérieur, chacun des huit
» groupes de piliers comporterait un
» épisode de la vie humaine : La nais-
» sance et la mort, puis la guerre, la vie
» pastorale, l'industrie, la religion, la
» philosophie et la science, représentées
» par des hauts-reliefs d'un art très
» réaliste. Les chapiteaux seraient ornés
» de figures allégoriques, au contraire,
» synthétisant chacun de ces groupes.
» Au-dessus, à la naissance des voûtes
» s'ordonnerait toute une composition
» en mosaïque d'or représentant les
» divers aspects de la nature terrestre,
» idéalisés en des paysages de rêve.
» Chaque voussure comporterait une
» composition en harmonie avec l'idée
» exprimée par le pilier correspondant.

» Au-dessus de ces compositions, dans
» une bande de ciel les dominant toutes,
» planerait, autour de la coupole, une
» théorie de figures représentant les arts,
» et, particulièrement, la musique ber-
» çant le rêve humain.

» A la partie supérieure de la coupole
» dominant la réalité et l'art synthé-
» tisés par les mosaïques précédentes,
» les figures colossales des philosophies
» et des religions conservant, dans leur
» attitude et leur expression le calme
» éternel du Bouddha.

» Les peintures murales des petites
» chapelles pourraient évoquer les di-
» verses étapes de l'humanité, chacune
» étant consacrée à l'idée qui résume-
» rait le mieux chaque époque. »

Selon moi, l'harmonie des détails, mêlant une rare élégance à la puissance lourde de l'ensemble, en fait un tout très agréable aux yeux ; mais c'est là une question de goût qui peut être discutée.

Ce qui ne peut pas l'être, je pense, c'est la beauté philosophique de la conception, l'ordonnance mathématique des symboles et l'expression de lyrisme architectural qui distinguent ce grand et généreux effort d'art.

N'est-ce pas là un projet grandiose, digne d'être réalisé ? N'est-il pas synthétique de toute la pensée contemporaine ?

O rêve ! Ce temple, bâti au sommet d'une montagne sauvagement abrupte, ce temple auquel on n'arriverait qu'après un certain effort, ce serait la Pensée elle-même rendue tangible en tous ses mystérieux détails. A le visiter, l'Homme aurait l'illusion de parcourir son propre cerveau, élargi en coupole, dressé en élans d'architecture, et riche de connaissances universelles harmonisées par l'Art.

Et au flanc de la montagne, dans l'ombre du géant symbolique, se reposerait, heureuse et modeste, une simple maison, celle-ci ayant, selon M. François Garas, mission d'exprimer le reste de sa vie intérieure, et réalisant ainsi avec le Temple, en une apparente antithèse, ce rêve noble de poète : « Réunir le songe des grandes choses à la paix d'une vie obscure. »

François Léonard.

Le galant préteur.

(CONTE FANTAISISTE).

Au temps des persécutions de Dioclétien, le décurion amène devant le préteur une jeune femme d'une grande beauté, convaincue d'appartenir à la secte des chrétiens. Le préteur la regarde avec intérêt, admiration et concupiscence; il se tait, et songe aux moyens de la sauver sans se perdre lui-même. Il lui paraît tout à fait absurde d'envoyer cette belle femme aux bêtes. « Voyons, pense-t-il, comme toutes ses pareilles, elle va prononcer de grands mots compromettants, le mieux est de la traiter comme une enfant malade et de ne pas la prendre au sérieux. » Il fait alors un salut respectueux à la jeune femme et s'excuse de la nécessité de l'avoir, pour quelques instants, arrachée à son foyer. Il s'agit tout simplement, lui dit-il en souriant, d'une petite formalité tout extérieure, à laquelle, il est persuadé qu'elle se prêtera de bonne grâce.

Un réchaud flambe sur un trépied de cuivre devant la statue de l'Empereur. Le préteur, d'un geste élégant, prend dans une coupe quelques grains d'encens, et les offre à la jeune femme :

— L'Empereur, Madame, vous demande que par respect envers son image vous lui offriez cet encens; jetez ces quelques grains dans le brasier et je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

— Non, répond la jeune femme, indignée, je ne sacrifierai pas à l'Empereur; je n'adore qu'un Dieu, qui est le Christ; il est mort...

— Oui, je sais, acheva le préteur, pour sauver les hommes du péché. L'Empereur, Madame, ne vous interdit pas d'avoir une philosophie particulière, mais il vous commande de vénérer la religion de l'Empire et d'en accepter les rites; autrement, vous comprenez que ce serait l'anarchie. Je vous prie seulement de jeter cet encens sur ces charbons; cela ne saurait vous être désagréable.

Elle répond :

— Le Christ seul mérite d'être adoré.

LE PRÉTEUR. — Voyons, Madame, pour me faire plaisir : un petit grain d'encens à César, et je vous tiens quitte. Faites-le en pensant à autre chose.

ELLE. — Je préfère mourir.

LE PRÉTEUR. — Mourir; c'est grave, cela. Songez que vous êtes jeune et belle et que la vie est bonne...

ELLE. — Mourir pour mon Dieu m'acquerra la vie éternelle.

LE PRÉTEUR (se tournant vers ses assesseurs). — C'est un cas très curieux, mais qui relève de la pathologie : vous voyez bien que cette femme est folle, hystérique.

ELLE. — Je suis chrétienne! Jésus m'attend dans le ciel où il m'a préparé une couronne d'immortalité.

LE PRÉTEUR. — Elle a le délire et ne sait ce qu'elle dit; elle répète ici une vaine phraséologie..., qu'on la reconduise chez elle, et qu'on la recommande aux soins de ses proches.

ELLE. — Non, je ne suis pas folle, et je préfère mourir que de renier le Christ.

LE PRÉTEUR. — Vous tenez donc bien à mourir, Madame.

ELLE. — La mort pour les chrétiens est le commencement de la vie.

LE PRÉTEUR (après quelque hésitation, mais voyant qu'il n'y a plus moyen de la sauver malgré elle-même). — Eh bien, soit, vous irez aux bêtes, Madame, mais c'est bien pour vous être agréable.

Il salue respectueusement et sort. On emmène la condamnée.

JEAN DE GOURMONT.

Grands Bois...

Grands bois, mon cœur s'en vient chercher parmi votre ombre
Quelques trésors, car je suis pauvre et je suis nu.
Et je n'ignore pas vos richesses sans nombre,
Vos flancs voilés, emplis d'un mystère ingénu.

Autrefois, énervé des odeurs de la plaine,
Sentant mon cœur épars en des désirs nouveaux,
J'arrivais haletant, me soutenant à peine...
Je sentais frissonner ma pauvre âme en lambeaux...

Je ne savais : Votre solitude royale
Possédait la grandeur d'un temple abandonné.
Et j'écoutais de loin, se répandre un long râle
D'un autel où mourait, farouche, un dieu damné.

Et j'avais peur encor : parfois trop de mystère
Peut blesser à jamais les cœurs endoloris,
Qui s'en viennent et dans la peine et la prière...
N'entendant point d'échos, ils meurent, incompris...

L'on m'a dit cependant qu'une Paix ineffable
Seule, règnait en vous avec des chants d'éveil.
Des âmes ont encor la joie inoubliable
D'une heure douce et blanche en vos coins de soleil!

J'ai cru ce qu'on a dit à mon âme craintive.
Et c'est pourquoi je viens vous implorer, grands bois,
De répandre en parfums votre douceur naïve
Et l'or de vos chants clairs, entendus autrefois.

Et tout ce qui fleurit de virginal et tendre
Germe, se lève, embaume et rend, ivres, mes pas...
Et j'entends des chansons le long des fleurs descendre,
Et je sens du soleil... Mon cœur ne comprend pas

Et s'abandonne au Rêve en un divin sourire...
Et le Rêve surgit en des sentiers tout blancs.
Le voici, qui me tend la main pour me conduire
Parmi les fleurs, parmi leurs aromes troublants...

De ma course sauvage en la Forêt meilleure,
Mon âme n'a gardé, dans ses bonheurs défunts,
Qu'un chant vague et plaintif, où s'écoule et fuit l'Heure
Et le lent souvenir d'indicibles parfums...

L'attente du Pauvre.

C'est l'heure où je l'attends : il fait soir sur la route,
Qui se prolonge au loin et s'enveloppe, toute,
D'une indicible paix s'écoulant des talus...
Dans les chênes altiers tous les chants se sont tus.
C'est l'Heure où je pourrai recevoir sa parole
Que l'on ne comprend pas, mais qui toujours console.

Dans l'âtre presqu'éteint j'ai jeté du bois mort :
La flamme se ranime et s'élance et se tord
Et dans la salle il flotte une clarté joyeuse...
Sur la table j'ai mis une nappe neigeuse,
Une cruche de vin dont le parfum s'épand,
Des fruits mûrs, un morceau de pain de pur froment...

Et je l'attends toujours avec du trouble en l'âme,
Ce pendant que, pensif, je regarde la flamme
Qui caresse et qui fait crépiter le fagot...
Seul... j'étouffe en mon cœur un long et vain sanglot.
Et mes yeux étonnés L'aperçoivent en rêve...

« Mon fils, dit-il, voilà que ta peine s'achève
Et que la paix emplit les vides de ton cœur.
Je ne puis te donner la joie et le bonheur.
Mais sois calme, et, le soir, quand tu sens en ton être
Le poids de ton labeur, ouvre alors ta fenêtre :
Le vent t'apportera la douceur de la nuit
Et puis, dans ta demeure, où ne règne aucun bruit,
Il planera partout un parfum ineffable...
Rêveur, sois dans l'attente, accoudé sur ta table,
Le front penché très bas sur un vieux livre ami...
Et quand, les yeux lassés, tu seras endormi,
Peut-être le Bonheur — son heure est inconnue —
Par ta lèvre où sourit ta candeur ingénue,
T'insufflera, dans un baiser, sa grande paix...

Et tu ne sauras pas les dons qu'il t'aura faits. »

—

Car c'est l'Heure qui blesse...

J'entends des pas légers dans le long chemin creux :
C'est elle qui descend, dont la lèvre chantonne ;
L'on dirait qu'il s'effeuille un sourire en ses yeux...

Et douce, elle s'en vient aux pâles soirs d'automne,
La cruche sur l'épaule où coulent ses cheveux,
Vers la Fontaine où chante un Désir monotone...

Et j'écoute sa voix... mais c'est l'Heure qui sonne
Dont l'écho va, pleurant, dans le long chemin creux...

*
* *

Elle boit et son corps s'agite en un frisson...
La cruche est pleine... et puis se penchant avec grâce
Sur l'eau claire, elle rit et reprend sa chanson.

Elle va lentement, tête baissée et lasse
Et s'arrête parfois devant quelque maison...
Elle va dans le soir, ne laissant point de trace ..

Et je regarde encor... Mais c'est l'Heure qui passe,
Qui fait trembler mon cœur d'un douloureux frisson...

*
* *

Le soir royal et pur, dans sa pourpre se meurt.
Tout se tait, hormis la Fontaine qui, sans cesse,
Jette le cri plaintif d'une vague douleur.

Dans les airs embaumés il flotte une caresse ;
Et le cœur morne et froid s'imprègne de douceur...
Un Angelus, soudain, gémit dans sa tristesse :

Je sens planer l'Effroi, car c'est l'Heure qui blesse,
L'Heure où mon vain Espoir s'assoupit et se meurt...

—

L'heure lointaine et sombre.

A mon grand ami, Armand Delvigne.

Plein d'insouciance, je chante :
Je n'ai vécu que de bonheur...
Et pourtant une voix méchante
Me dit : Tu verseras des pleurs.

Ineffablement mon cœur aime,
Si fort qu'il voudrait en mourir.
Et cette voix, toujours la même,
Me dit : L'amour fait bien souffrir !

Mon âme neuve, aux jeunes ailes,
Espère et naïvement croit.
Et ricane la voix cruelle :
C'est le doute qui suit la foi.

Je me sens enveloppé d'ombre,
Je tremble et je deviens peureux :
Lointaine, pleure une heure sombre,
J'ai peur de me sentir heureux...

NOËL DUBOIS.

Les romans.

HENRY CARTON DE WIART : *Les Vertus bourgeoises* (Paris, Perrin et Cie). — MARIE DELÉTANG : *Les Mains tendues* (Paris, Edition du Beffroi). — MARCEL ROGNIAT : *Péchés de jeunesse* (Paris, E. Sansot et Cie). — E. STIÉNON : *Entre nous* (Bruxelles, J. Lebègue et Cie). — ROBERT VEYSSIÉ : *Grain de Foule* (Paris, Edition de la Renaissance contemporaine). — J. F. LOUIS MERLET : *Histoires pour les grands enfants* (Paris, Société de l'Edition libre). — MATHIEU BASTIN et ADOLPHE DEJARDIN : *Histoires tragiques* (Verviers, A. Kaiser). — PAUL PRIST : *Le Piédestal* (Bruxelles, Louis Verhellen). — VALENTINE DE SAINT-POINT : *Une femme et le désir* (Paris, Messein).

Créer une atmosphère, une ambiance dans laquelle se meuvent des personnages d'autrefois, qui nous suggère cette pensée, à nous qui avons le recul nécessaire : « Oui, c'est ainsi que cette société devait vivre et agir » voilà ce qu'a réalisé admirablement M. Carton de Wiart dans son roman *Les Vertus bourgeoises*.

Il serait même juste d'ajouter que peu d'œuvres sont mieux adaptées aux époques que des auteurs se sont proposés de nous décrire. Tout y est narré avec une vérité qui fait que nous semblons être des témoins et c'est un mérite attestant la force d'un ouvrage qui n'emprunte rien à l'emphase ni aux subtilités coutumières. *Les Vertus bourgeoises* sont une œuvre de belle et bonne facture littéraire.

Voilà pour la forme de ce roman. Quant au fond, à sa signification, à sa portée — car il touche à l'histoire — chacun le jugera d'après sa propre philosophie. On suit avec grand intérêt les attitudes complexes et, peut-être, un peu incertaines de Thierry de Longprez et, sans doute ne lui pardonnerait-on pas la fragilité de ses convictions si on ne le savait sous la puissance de deux belles créatures de perdition, qui font taire les tressauts d'un cœur resté candide et bon.

Aussi comprend-on bien les remords de Thierry, qui commit des actions presque déshonorantes pour faire figure dans un clan de conspirateurs français dont les dites dames étaient le galant ornement. Les menées de ces conspirateurs sont décrites avec maîtrise comme aussi l'irréductible maintien de M. Charlier de Longprez dans son rigorisme

entier. De douces figures de fiancée et de sœur séduisent malgré leur effacement; des foules se heurtent et participent à l'animation qui fait que cette belle œuvre est à lire et à aimer.

Une femme et le désir, par Valentine de Saint-Point. Il s'agit ici du désir des autres, adorateurs mâles et même femelles. Elle, la femme, est sans désir : Aude n'aime qu'elle même. Aude est la belle insensible qui voit venir à elle les passionnés : elle les provoque sans les accueillir. Et nous la trouvons, Aude, lisant, un soir de lassitude et d'ennui, les épîtres, toutes les épîtres qu'inspira son étrange beauté. Si l'impassible adulée prend un relief vigoureux, il n'en est pas de même de ses admirateurs qui ont le même geste, à peu près. Ainsi, peut-être, l'auteur l'a-t-il voulu.

Dites, M. Rogniat, quel est l'auteur qui ne voudrait avoir commis quelques *Péchés de Jeunesse* comme les vôtres? Ce sont là des péchés dont vous ne rougirez jamais; vous les habillez d'une mousse si fluide, d'un scepticisme si léger que, lors même que vous voulussiez le contraire, ils s'avéreraient français, spirituellement. Louis Thomas nous a donné de ces pages joyeuses mais, bien que je prise fort sa fantaisie, je préfère la vôtre qui se présente si verveuse, si inattendue, avec une grâce de si bon aloi. Vos esquisses amoureuses, sous les diverses latitudes où vous les situez, sont des modèles d'exactitude et de finesse, et, entr'autres, votre « hantise » ce conte aux péripéties un peu menues mais si étourdissant d'aperçus et de vivacité, fait qu'il faut considérer vos *Péchés de Jeunesse* comme des vertus très prometteuses d'une gloire littéraire.

Pour écrire des *Histoires tragiques,* deux jeunes gens collaborèrent et de leur collaboration résultèrent *trente* pages de texte. Dans la pensée jumelle des auteurs, les histoires qu'ils écrivirent furent épouvantables. Elles le sont moins pour le lecteur, car elles n'apportent même pas un frisson. Ces histoires ne sont donc ni tragiques, ni terribles et, puisqu'il ne faut faire aux enfants nulle peine... — pourquoi pas? — elles sont quelconques, disons-le froidement...

Voici les entretiens d'une institutrice avec ses élèves et ce recueil est intitulé *Entre nous.* Ce ne sont pas des exemples secs et suffisants qu'un magister discoureur donne à ses victimes, mais des conversations empreintes d'une morale élevée qui trouvera un écho dans le cœur des enfants lecteurs de ces pages. Ils les liront avec d'autant plus de fruits, que ces pages sont écrites dans une langue très belle et qu'elles révèlent en Mme Stiénon un auteur qui a, pour leur parler, l'autorité d'une âme avisée et sensible unie à la connaissance parfaite du petit monde qu'il fait agir et penser.

Ces *Histoires pour les grands enfants,* par J.-F.-Louis Merlet, sont de lecture attachante. Elles sont de signification très diverses et, toutes, portent l'empreinte d'une conception originale, hardie, d'un esprit que n'effraye aucune vérité. Sous une apparence de froideur, l'auteur sait émouvoir et tel conte, par sa fin imprévue, découvre le but de l'auteur qui est de nous arrêter de force devant le cas exposé et de provoquer la réflexion. Ceci est d'un art sobre et volontaire.

Conter des histoires même avec agrément est-ce assez pour faire œuvre d'artiste? Il est certain que ces histoires perdent de leur pouvoir de plaire et de

charmer si elles ne sont pas charpentées, bâties logiquement. Ainsi, il y a dans le livre de M. Robert Veyssié : *Grain de Foule*, des défauts que n'excuse pas le prestige d'une écriture châtiée. Ces défauts se manifestent toujours dans la conception du sujet. Ce Grain de Foule, par exemple, ce gavroche qui ne le cède en rien à l'autre, le légendaire, est plaisant à considérer tant qu'il exerce sa « blague » dans la rue, qui est sienne. Mais lorsque l'auteur nous le montre dans l'usine, obéissant au remords d'avoir volé et se mutilant la main qui osa le larcin, il y a là du faux qui détonne et la situation voulue tragique en devient triviale. C'est le reproche qu'on pourrait faire à d'autres de ces contes : manque de naturel, psychologie fantaisiste... et c'est dommage.

Etrange *Piédestal* que celui de Paul Prist! Quel est l'artiste digne de ce titre qui voudrait de la gloire au prix de l'infamie? Ce Montoisy, ce peintre, dont la belle et fière attitude se mue, dès les premières pages du livre, en l'exécrable conduite qui le mène jusqu'à proposer à sa femme de servir, par sa beauté, ses desseins d'arriviste, quel fantoche! Et comme après cela ses remords sont risibles. Ce roman, pas mal construit, contient des extravagances qui déflorent les plus belles pages. Paul Prist, qui ne manque pas, pourtant, de puissance créatrice, a puisé parfois dans la chronique scandaleuse. (Voir Willy.)

Et bien, non, Madame, *Les Mains tendues* ne le sont pas dans la lumière. Le début de votre livre avait fait espérer une belle étude du cœur féminin que vous connaissez si bien, et voilà qu'en feuilletant ces pages on se détache de cette passionnette sans grand caractère. Votre amant falot et si inconsistant n'est pas de ce monde, et là où les sentiments, dans leur torturant contraste, devaient nous faire aimer cette aventure, nous n'avons trouvé, comme votre héroïne, que désillusion. Est-ce à dire que rien dans ce petit livre ne retient le lecteur? Certes, non. Il y a des descriptions vigoureuses d'une nature très belle qui font regretter que l'action ne soit digne du décor. OMER DE VUYST.

JEHANNE D'ORLIAC : *Le Cahier des charges*. (Sansot, Paris.)

Voici un livre admirable. On sort de sa lecture comme d'un jardin parfumé, avec le désir d'y retourner. La pureté du style y est pareille à la fraîcheur d'une eau impolluée et murmurante. Et notre esprit a frisonné dans le ravissement.

Des charges? Oui, si on les comprend aiguës sans méchanceté, spirituelles sans fiel, adroites sans déformations outrées.

Une observation pénétrante servie par un don d'expression exacte, subtile, imagée, sur laquelle brode le précieux stylet de l'ironie. Celle-ci peut être acerbe et la plume que tient Mme d'Orliac fait sentir ses pointes, elle peut être compatissante et alors elle ne peut celer les émotions d'un cœur mélancolique :

« Certes, notre désir de paix est incon-
» testable et justifié, mais ce n'est pas à
» nous à la posséder... nous n'en savons
» que faire... il faut que ce soit elle qui
» nous possède... et cette paix là,... ce
» sont les grands cyprès qui la filent
» autour de nous comme des quenouilles
» inlassables... »

Ceci est la conclusion d'une de ces « charges » : Le *Droit des Autres* qui est un petit chef-d'œuvre de finesse, épilogue sur les obstacles constants qu'élève contre la paix de notre vie le droit des autres, et aussi les propres inquiétudes, jamais inapaisées, de notre « sociabilité. »

Il est de ces « charges » qui sont des raccourcis de drames, émouvants dans la fermeté de l'écriture; il en est qui sont des « portraits » d'un dessin sobre et nerveux, qui ont la prenante éloquence des eaux-fortes où chante la lumière ou bien l'attrait chatoyant des tableaux où les objets semblent vivre de la clarté des couleurs ou encore la patine délicate des vieilles estampes...

Le Cahier des charges, œuvre d'un talent sain, apporte à la moisson actuelle des ouvrages en prose la riche gerbe qui s'adorne des rares qualités de la jeune école française : la lucide simplicité du style dédaigneuse du verbalisme, la grâce des images, la sincérité de l'observation et du sentiment.

L. R.

Les poèmes.

VERS UN CLASSICISME.

La poésie est à un tournant de son évolution : il semble que les poètes dédaignent le vague, le flou et le mystérieux. Les symbolistes avaient cherché à rendre l'inexprimable, le ténébreux; les nouveaux poètes veulent serrer la vie de plus près et, selon leurs tempéraments, les uns la veulent chanter simplement tandis que les autres s'efforcent d'en rendre magnifiquement les aspects d'éternité. La tendance nouvelle est d'être humain avant tout, de pénétrer mieux et plus profondément la nature; pourtant il ne faut pas, sous couleur de simplicité nous rendre toute banale l'écœurante réalité; il ne nous faut pas non plus un balbutiement puéril, ni une énumération sèche, ni une froide compilation scientifique.

L'heure n'est plus de l'originalité à outrance; pour un peu l'on en reviendrait à cette parole bouddhique. « Celui-là seul est sage qui sait voir les choses en dehors de leur individualité ».

Jules Romains n'a-t-il pas voulu recréer « l'unanisme ».

Depuis sa première œuvre « la Vie unanime », que j'ai signalée ici, je guettais l'apparition d'un nouveau volume; je ne sais ce qu'apporta son « Premier livre de prières » mais la dernière œuvre (1) m'est une déception. Je sais que c'est la pensée, la volonté de l'auteur de détruire tout individualisme en lui, mais le but ici a tué la poésie : il n'y a plus dans « Un être en marche » qu'intellectualité; avec un peu d'application, chacun pourrait écrire son poème unanime.

Dans la première partie de son œuvre, J. Romains fait « l'épopée », au point de vue unanime, s'entend, de la promenade d'une pension de jeunes filles et dans la seconde partie, qu'il intitule lyrique, il chante la promenade du poète unanime à travers la ville.

Je dis « il chante » un peu à tort, car son poème n'a rien d'un chant, le rythme y est purement mécanique; il y a par accident une petite pièce rimée presque jolie en strophes de 4 vers, deux alexandrins et deux vers de quatre syllabes : dans le reste du volume, plus de rimes, les phrases allongent l'une après l'autre leur douze syllabes, puis tout-à-coup sans que rien le justifie, le mouvement est plus haletant, l'auteur précipite sa

(1) Jules Romains : *Un être en marche.* (Paris, *Mercure de France,* 3.50.)

pensée en petits vers de 4 syllabes; il n'y a pas de raison pour que cela finisse et pourtant crac, le voilà qui aligne de longues files de faux alexandrins que suivent, en longues théories monotones, des vers de 5, de 4, de 8 ou de 9 syllabes Cela n'a souvent du vers que la forme typographique, car il écrira :

Les yeux craignent le son ;
On dirait qu'ils entendent
Le bruit des wagons rudes
Et qu'ils se ferment pour
Remplacer le silence
Par la douceur de l'ombre.

Il est triste de voir dilapider un tel talent, car malgré sa volonté d'annihiler sa personnalité,

Mes yeux n'ont pas de regard ;
Ils ne voient rien et me tendent
Une espèce de miroir.
J'ai mon âme en haut de moi ;
Je la tiens, je lui défends
De descendre et de partir.

malgré lui, dis-je, ses dons de poète éclatent dans de fulgurantes images qui viennent rompre à coups d'éclairs la mécanique monotonie du poème.

Ainsi de même qu'il disciplinait sa pensée, il voulait la forme de ses vers bien arrêtée. C'est une tendance générale de nos jours; les jeunes abandonnent de plus en plus le vers libre. Celui-ci a eu son heure; après le Parnasse, il fut nécessaire; si le symbolisme nous a donné un métier qui ne nous satisfait plus complètement, du moins aura-t-il eu une heureuse influence, assouplir encore le vers romantique et le vers nouveau gardera certes quelque chose de l'harmonie de la laisse symboliste. D'ailleurs une forme ne peut périr quand elle a donné des œuvres comme celles de Verhaeren, Vielé Griffin, Van Lerberghe ou de Regnier.

C'est le principal de ce qu'on peut déduire de l'enquête de Marinetti (1) sur le vers libre. Des diverses réponses, les plus intéressantes sont celles de Vielé Griffin, Camille Mauclair et Henri Ghéon. Certains comme Henri de Regnier semblent se désintéresser de la question, tandis que d'autres qui n'écrivent qu'en vers réguliers, avouent leur admiration. « Le vers libre, a pu dire le poète de « la Clarté de Vie » est *deux fois traditionnaliste,* dans son souci de l'adéquation de la forme à la pensée et celui de l'ordre asymétrique.

La symétrie est une chose absurde en poésie, le dernier livre de J. Romains suffirait à en faire la preuve; celle d'un Racine ou d'un Hugo n'est qu'apparente : la beauté de leurs vers n'est pas seule dans le nombre; aussi pourrait-on poser en règle première du vers nouveau la suppression de la césure fixe.

Les règles d'ailleurs ne sont pas immuables, puisque les poètes ignorent les raisons pour lesquelles ils les suivent. Les symbolistes ont brisé l'ancien appareil, déjà bien usé, des règles prosodiques; ils ont continué l'évolution romantique, jusqu'à la véritable anarchie. Aujourd'hui pourtant, si le vers régulier ne nous satisfait plus, le désordre nous fait horreur. Cependant l'on ne peut ramener l'art d'une époque disparue, ni l'imiter; il faut être de son temps, la tradition n'est pas une routine. C'est pourquoi Michel Arnauld, (2) celui-là même qui donna à l'Ermitage de si remarquables études sur Gœthe, désirerait conserver le vers libre, mais il le voudrait ordonné de telle façon qu'il pût le lire comme l'auteur l'a écrit et surtout qu'il pût en garder la forme en la mémoire. Quel-

(1) F. T. Marinetti : *Enquête internationale sur le vers libre et manifeste du Futurisme* (Milan, éd. Poesia).

(2) *Nouvelle Revue française*, 1er janvier 1910.

qu'un imprudemment répondit à cela : « Le vers libre discipliné n'est plus le vers libre », comme si cette discipline devait être mécanique.

Henri Ghéon (1) prétend d'ailleurs que cette discipline existe et il propose la *strophe analytique,* dans laquelle « *chaque unité expressive de la pensée, chaque unité logique du discours, créera une unité rythmique* » et ainsi la strophe sera l'expression totale et harmonique de la pensée. Qu'importe la façon dont on arrive au but, pourvu que le chant soit beau. Comme le dit N. Beauduin, (2) « l'art véritable n'est jamais étriqué ». La technique n'a qu'une importance secondaire. Ce qui fait le charme, l'invincible rayonnement qu'exerce la génération nouvelle, c'est sa foi inébranlable dans la vie, dans l'effort.

Elle s'est enfuie du scepticisme dissolvant. Sa conception du monde se distingue de celle de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance, par une plus grande unité, par une valeur plus égale attribuée à tout ce qui existe, et cela est dû à sa plus profonde compréhension des processus naturels. »

La génération nouvelle a l'obsession de plus d'unité; elle s'achemine *vers un classicisme ;* elle ne peut retourner au classicisme, en art on ne fait pas machine arrière, « *il y a en art un fonds, ce qu'on appelle l'immuable, ce qui s'oppose à la mode, à tout l'artificiel des conventions et des goûts du jour. Et c'est certainement à l'expression de ce fonds qu'un vrai poète s'attachera* ».

Si je cite N. Beauduin, c'est parce qu'il m'aidera à expliquer N. Beauduin : celui-ci justifie pleinement ce qui, si souvent, fut répété : la critique, quoique l'on veuille s'abstraire, reste toujours personnelle. Quand le poète des « Triomphes » (1) écrit : « La jeune littérature, éprise d'une discipline profondément latine et française, l'a bien compris, elle qui se tend avec foi vers une sorte d'oratorio triomphal, vers de vastes symphonies poétiques où le chant sera mis en valeur, poèmes d'une signification largement humaine, d'un langage polyrythmique, d'une déclamation faite pour être entendue et comprise, alors c'est surtout à lui que je songe, à sa « *Divine folie* » (2) qui vient de paraître.

Cette « divine folie » c'est celle dont parle Platon et qui est la joie de créer. Elle est synthétisée par quelques types de profonde humanité élus parmi les plus belles et les plus grandes figures de la légende et de l'histoire : l'enchaîné (Prométhée), le poète (Le Tasse), le Christ, le roi pénitent (David), Salomon, Job, Samson, Michel-Ange.

Prométhée souffre de vouloir se connaître : son désir de savoir, voilà le vautour qui lui ronge obstinément le cœur; si sa souffrance du moins le rend meilleur et le grandit, il garde encore en soi le doute amer de la stérilité de sa souffrance et comme le soleil, seul dieu pour lui visible, reste silencieux, il se résigne à accepter l'énigme qui lie l'homme à l'animal, il se soumet aux lois inéluctables avec une héroïque douceur, pressentant déjà que l'homme ne pourra se grandir vraiment que par l'amour. Le Christ achèvera cette pensée : lui, qui n'a pu donner que sa vie et son sang, il demande à son père de redescendre sur la terre pour y souffrir et lutter parmi les hommes :

> Je reprendrais ma place et je dirais ta gloire
> Et ton règne céleste et ta force notoire,
> Mais seulement, Seigneur, le jour sacré, le jour
> Où sur le monde entier luirait l'immense
> [Amour.

(1) *Nouvelle Revue française,* 1er avril 1910.
(2) *Rubriques nouvelles,* 1er mai et 1er juin 1910.

(1) Voir le *Thyrse* de février 1910, page 174.
(2) Nicolas Beauduin ; La divine folie (Paris, *Les Rubriques nouvelles,* 3 fr. 50).

David, le roi luxurieux pleure d'avoir senti son corps plus puissant que son âme, Salomon superbe et triomphant est misérable, car il a connu la vanité des choses, Job est tenté par Satan, Samson a eu la faiblesse de l'amour parmi des êtres lâches et bas, ainsi tous ont succombé aux lois humaines. Tous d'ailleurs doivent s'agenouiller devant la Mort; ils peuvent comme

Michel-Ange, debout, ivre d'ombre et de force
Sous la fièvre d'ardeur qui dilatait son torse,
Modeler la nature en un geste vermeil,
Et, nouveau Jehovah, recréer le soleil,

il faut se résigner et se réfugier dans « *l'Illusion magique* », la divine folie.

Je veux tout posséder, je veux tout accomplir,
Et l'existence morne, il me faut la remplir
D'un rêve foudroyant et riche qui l'embrasse;
J'y mettrai tant de feu, tant de foi, tant d'extase,
Que ce néant futile, équivoque et banni,
Deviendra tout un monde et tout un infini.

Voilà du vrai lyrisme et du meilleur; il y a dans tout le volume un souffle de vitalité qui exalte et emporte ce que l'œuvre paraît avoir de trop littéraire, de trop savant ou de trop philosophique, car j'entends déjà les reproches que pourront faire à cette œuvre les gens qui prônent un art soit disant simple, un art d'une naïveté si empruntée que Giraud a pu dire de tels poèmes simples que c'étaient « les salivations d'un vieux nègre retombé en enfance ».

Je tiens pourtant pour sincère l'art de N. Beauduin; d'ailleurs qui le condamnerait devrait nier l'œuvre de Verhaeren : il y aurait à faire un rapprochement entre les Rythmes souverains et la Divine folie, l'on pourrait comparer le génie latin et le génie germain dans leurs conceptions de Michel-Ange à la Sixtine : le parallèle ne serait pas tout au désavantage du poète latin.

Le vers eurythmique de N. Beauduin sera peut-être, à côté du vers libre, celui de la nouvelle génération : la césure fixe n'existe plus; plus de cheville puisque le mélange des mètres est permis, l'hiatus est toléré, l'allitération est un moyen de beauté, la seule tyrannie est celle, si nécessaire au vers français, de la rime, encore celle-ci se réduit-elle à l'écho sonore, à l'assonance. Il y a peu de beaux vers isolés, mais il y a de belles périodes.

A côté du vers de N. Beauduin, celui de Louis Mercier (1) se ressent tout de suite d'une contrainte.

Et quand la foule vit, au seuil de l'ossuaire,
Lazare, en son linceul, apparaître debout,
Livide, frissonnant et clignant des paupières,
Comme un dormeur qu'on vient d'éveiller tout [à coup,
Elle eut peur du prodige et s'enfuit dans la [crainte,
De voir le Très-Haut face à face et de mourir.

Au demeurant, c'est un beau livre : le vers est riche, les images sont grandes et les pensées nobles. La figure de Lazare ressuscité est intéressante : il se voudrait donner tout entier au bonheur de vivre, mais ses sœurs l'interrogent sur l'au-delà du tombeau et Lazare ne se souvient pas; il voudrait aimer comme autrefois, mais son amante se prosterne à ses pieds.

Elle était devant lui comme on est devant Dieu.

La mère qui vient d'enterrer son enfant lui demande un mot de consolation, mais Lazare ne sait rien du tombeau. La populace lui demande des miracles, mais Lazare est un doux qui ne peut qu'aimer et croire.

Plus traditionnaliste encore que L. Mercier nous apparait Henri Allorge (2) qui s'est dépeint dans ces vers:

(1) Louis Mercier : *Lazare le ressuscité, suivi de Ponce Pilate* (Paris, Calmann Lévy, 3 fr. 50).

(2) Henri Allorge : L'*Essor éternel* (Paris, librairie Plon, 3 fr. 50).

O poète, reçois avec des mains très pures
Le feu resplendissant qui te vient des aïeux;
Entretiens en la flamme avec un soin pieux,
Et puisses-tu laisser pour les races futures
Plus brillant le flambeau que tu reçus des [Dieux!

Ce n'est pas de la rêverie, mais plutôt des méditations; c'est bien du même poète qui écrivit ce volume de vers qui fit sensation « L'âme géométrique » malgré qu'ici il paraisse véritablement inspiré. La noblesse de l'inspiration, la beauté des images, la grandeur des pensées et la fermeté du rythme font aimer l'auteur et s'il fallait, à son propos, évoquer un poète aimé, m'apparaîtrait la figure si noble et si sympathique de Sully Prudhomme.

Comme nous voilà loin du vers libre! Faut-il ajouter que Henri Allorge vient d'obtenir, en partage avec Alexandre Arnoux et d'autres, un prix Davaine.

Voici un autre lauréat de l'Académie, W. Chapman (1) qui partage avec Vallery Radot, le poète des *Grains de Myrrhe* et Hélène Seguin le prix Archon-Despérouses. Je ne sais comment se pratique la distribution de ces prix, mais elle donne lieu à de singuliers rapprochements. Les « Rayons du Nord » ne renferment pas mal de prose rimée, ce sont presque tous poèmes de circonstance avec des vers comme ceux-ci :

Le soleil flamboyant du progrès illumine
Les trésors de pays sans borne et sans rivaux.

Comme Hamlet, je lis des mots, des mots.

Que veut dire cette strophe qui termine le poème que A. Dorchain propose à notre admiration, dans les *Annales*, où je lis les noms des lauréats?

(1) W. Chapman : *Les Rayons du Nord.* (Paris, *la Revue des poètes*, 3.50).

Il (le poète) plane sans frayeur, sans contrainte, [sans règles;
Et les yeux sur le ciel de l'art qui le ravit,
Tout baigné des rayons de l'idéal, il vit
Dans la communion des anges et des aigles.

Il semble d'ailleurs qu'à la *Revue des Poètes*, l'on n'édite que des médiocrités : le mot d'ordre est ici se ressembler; je songe à ces dominos noirs, (dont parle, je crois, Mme de Stael), qui, pour reconnaître leur image dans la glace, devaient faire un signe de tête.

Voici de Riberolles : (1) à part les quelques poèmes du « Foyer » ce ne sont encore que des pièces de circonstances; elles ne manquent pas de facilité ni de cadence, mais à la correction d'un rimeur, je préférerai toujours les fautes d'un vrai poète.

Paul de Chèvremont, (2) avec de la fantaisie et de l'esprit, a quelque chose d'un poète du XVIIIe siècle : il vous fait un joli poème sur n'importe quel sujet, sur une boîte de pralines, par exemple, sur un parapluie ou sur un face à main ou bien il dit mille choses précieuses sur les charmes de son amie. La joliesse n'est point l'art.

Il y a dans ces volumes de petits papiers où, à se contenter de louanger les auteurs, l'on trouve une critique toute faite; chacun de ces trois livres de la *Revue des Poètes* est un chef-d'œuvre. Si j'en crois le papillon qui s'échappe maintenant de ce gros volume, Edmond Gojon (3) est un de nos jeunes les mieux doué. « *Les pages sur Paris, le poème de la chevelure, le livre d'Hélène* avec leurs visions grandioses, leurs images hardies et neuves et la

(1) A. de Riberolles : *La Ronde des Idées.* (Paris, *la Revue des poètes*, 3.50).

(2) Paul de Chèvremont : *Images blanches et noires* (Paris, *la Revue des poètes*, 3.50.)

(3) Edmond Gojon : *Le Visage penché* (Paris, E. Fasquelle, 3 fr. 50).

force lyrique de leur mouvement que règle une forme toujours impeccable, font de cette œuvre très moderne l'une des meilleures de la poésie contemporaine».

Oserai-je regarder ce jeune homme en face et relever ce «Visage penché»?

Le long poème qui ouvre le livre laisse assez paraître sa suffisance; *le Jardin de mon oncle,* je le laisse à J. Ochsé à qui il est dédié; passons toute cette littérature « *Chanson du poète pauvre* », ah! voici *le livre d'Hélène;* le thème d'amour, l'auteur l'a-t-il su rajeunir? qu'apporte-t-il qui n'ait pas été dit? des mots encore, des mots creux. A propos de lettres d'amour, il écrit :

Ah! je voudrais les coudre entre elles, pour en
Avec du fer, avec des ronces et du crin [faire
Un habit de douleur, un brûlant scapulaire.

C'est à peine si dans le poème titré *le Retour,* il y a par ci par là des éclairs de vrais sentiments. La meilleure partie du livre serait encore le *Refuge de l'enfance* que ne cite pas le complaisant prospectus. En somme, ce volume aurait, aussi bien que d'autres, qui furent primés, mérité un prix de l'académie.

G.-M. RODRIGUE.

P. S. La poste m'a remis en avril, *sans son contenu,* une bande à mon nom affranchie de 20 centimes, timbrée de Paris XVI, place Chopin : prière à l'auteur de renouveler son envoi.

Le Salon des Beaux=Arts.

Messieurs les peintres sont gens fort dépourvus de philosophie. Tandis que tout, dans l'organisation de l'actuel triennal, était fait pour provoquer l'humour et l'ironie, ils s'oublièrent en de lourdes indignations. Ils allèrent même jusqu'à s'assembler en de tumultueux meetings protestataires. Il fallait les entendre faire le procès de l'Administration! Il fallait les entendre comparer à une grange le hall du Cinquantenaire et les salles de la collection Michotte à quelque installation de labyrinthe forain; parler de scandale à propos de certaine location de tapis, juger malséant le soin qu'on prit de les reléguer loin du Solbosch. Il fallait surtout les entendre commenter les divers incidents qui agrémentèrent l'inauguration officielle! Tudieu, quelle musique!

A mon avis, ces belles colères contre l'administration trahissent plus de naïveté que de bon sens. Ces messieurs découvrent-ils donc aujourd'hui seulement le vrai caractère du Mécénat qu'exerce l'Etat! S'imaginent-ils donc que ce Mécénat a quelque autre raison d'être que des extensions de cadres administratifs, de « laborieuses » missions en Italie, et quelques satisfactions données à la vanité organisatrice de braves gens titrés et rentés, en quête d'un passe-temps aristocratique!

Sans doute, dans les discours, les papiers officiels, les cantates, les conférences « âme belge », on célèbre sur les modes lyriques, les « glorieuses manifestations du génie pictural de la race »; on affirme qu'elles constituent, les dites manifestations, « les plus beaux fleurons de notre couronne artistique »; ou avoue « de légitimes fiertés » à ce propos. Mais qui peut se laisser prendre à cette littérature! Une pudeur budgétaire, ce lyrisme! Tout le monde sait

cela. Et voici précisément que des artistes dont, à toutes les occasions, on vante le parfait esprit réaliste, agissent comme si de telles constatations banales bouleversaient toutes leurs notions des choses et de la Vie! Où donc ça se passe-t-il d'autre façon? En France, dans les Allemagnes, au Kamchatka? Où donc? — Je le répète : par son organisation, l'actuel Salon ne fit que préciser ses principes intimes, que réaliser son essentielle logique. Loin de s'étonner qu'il soit tel, il y aurait plutôt lieu de s'émerveiller chaque fois qu'il ne l'est point. Oh! si la gent irritable et ingrate des Peintres pouvait prendre exemple sur la gent sensible des Poètes! Quelle admirable leçon celle-ci lui donnerait! Trois mètres de cimaise... pardon, d'espalier, dans une galerie obscure... et si vous voyiez leurs joies, leurs reconnaissances, leurs fiertés, leurs dilatations, à nos nourrissons des muses!

*
* *

Quant à la peinture, est-il bien nécessaire d'en parler longuement! Les expositions des produits du « génie pictural de la race » sont si fréquentes — Sillon, Pour l'Art, Indépendants, Beaux-Arts, Printemps, Salle Boute, Cercle Artistique... — que nos triennaux deviennent sans inédit et sans surprise. Sans doute, le plaisir est grand toujours de retrouver des œuvres comme le *Mort* de Laermans, le *Soir* et *l'Automne* de Claus, l'*Ecole de Platon* de Delville, la *Mangeuse d'huîtres* d'Ensor, la *Nuit* de Heymans, les *Pâturages* de Bernier, les *Bouleaux* de Verstraeten, d'autres encore. Et l'avantage n'est point mince de savoir reconnaître, de loin, les inévitables Lempoels, Cambier, Detilleux et autres qui jouent, dans nos salons, des rôles utiles d' « éléments de comparaisons » : on passe vite, et c'est du temps gagné... Mais un certain sentiment de malaise, qui tient à ce manque d'imprévu, est difficilement évitable. Si les yeux sont satisfaits, l'esprit, lui, ne l'est point. Quelque chose froisse sa logique. Cette idée que, puisque fatalement les Triennaux répètent les expositions particulières et les expositions de cercles, ils devraient se donner une mission de sélection intelligente et offrir ainsi, périodiquement, un tableau complet, ou presque, d'un moment de la peinture belge, cette idée lui parait d'une réalisation si simple, que la voir méconnue lui cause une réelle déception. N'est-ce point là, en effet, le seul enseignement dont soient capables, aujourd'hui, les grands salons de peinture? Ce salon représentatif, le critique et l'amateur, grâce à leurs souvenirs, le constituent en imagination de façon si parfaite, qu'ils ne peuvent pas ne pas ressentir vivement l'incohérence de celui qu'on leur présente. Et cette année, le voisinage des Sections étrangères, et principalement celui de la Section française, où se manifeste, tout au moins, une tendance à se soucier d'une telle synthèse, rend cette incohérence plus sensible encore...

Bien entendu, j'analyse simplement ici l'impression générale, chez beaucoup un peu confuse, que procure la visite de l'actuelle Triennale. Je n'ai nul dessein de « formuler des vœux » en vue du perfectionnement de l'institution. Ce serait là chose fort vaine, dénotant quelque ingénuité. Les institutions collectives sont vouées à la médiocrité en vertu de leur principe même : il faut apprendre à ne leur rien demander qui contrarie leur nature foncière... En consentant à cette Sagesse, nous en trouverons, d'ailleurs, la récompense. Faisant bon marché de l'incohérence de l'ensemble, nous pourrons d'autant mieux nous plaire à certains détails charmants, aux nus de Gou-

weloos, de Colin, de Navez, soyeux, nerveux, savoureux, au paysage subtilement lumineux de Binard, à un Opsomer plein d'observation narquoise, aux Lambert même, quoique papillotants à l'excès, à de très beaux Oleffe; à... — mais évitons les palmarès, n'est-ce pas! — Ces œuvres là sauvent le Salon de la monotonie et de la banalité. Elles lui conservent une apparence de raison d'être. C'est plus que rien.

JACQUES LEBLANC.

Le « blanc et noir » au Salon.

Aujourd'hui, mieux que jamais, notre race éprise de colorations savoureuses, a su en exprimer toute la puissance, en refléter l'impression vivante et animée, même dans le « Blanc et Noir » ainsi nommé, parce que le blanc et le noir (qui n'existent pas au sens absolu dans la nature)... n'y jouent non plus qu'un rôle vraiment minime. Bien plus souvent, en effet, les belles tonalités fauves, brunes ou sanguines, tentent particulièrement nos dessinateurs et nos graveurs, et ce n'est donc là, en somme, qu'une rubrique fatalement restrictive, englobant par à peu près tous les genres dont le mode d'interprétation principal est le dessin, cette éternelle probité de l'art.

Exprimer par les modulations d'un ton neutre et d'un ton clair, toute l'échelle des colorations, leur relativité, leurs gammes les plus subtiles est un problème spécialement attirant, mais dont la solution s'est tôt diversifiée en innombrables recherches objectives, en questions de procédés, variables au gré de l'esthétique contemporaine et qui ont par leurs ressources propres, modifié les conceptions artistiques elles-mêmes. — A présent, que la vie circule à pleines coupes, la multiplicité de ces moyens pratiqués à la fois, répond parfaitement à la diversité des recherches individualistes, embrassant l'infini des formes et des aspects naturels. D'ailleurs l'impression première s'en ressent, elle est quelque peu papillotante et l'on a peine à reconnaître des tendances déterminées lorsque l'on parcourt pour la première fois cette section du blanc et noir que méconnait parfois le profane aguiché avant tout par les tonitruances de la couleur.

Tels, évidemment, se contentent de la franchise du fusain, du crayon, de la sanguine, mais la plupart se taillent dans l'eau-forte et ses dérivés colorés, dans la lithographie, la gravure sur bois, etc... une mine à effets spéciaux, à caractéristiques originales; de moins en moins rigoureuse, elle devient la frontière qui sépare ce genre des procédés picturaux.

Le dessin lui-même se ressent chez nous de ces recherches pittoresques, et rares sont ceux dont le coup de crayon, le trait pris en lui-même, soient le souci dominant. C'est dire que parmi les dessins proprement dits, l'on rencontre surtout des études d'aquafortistes, de sculpteurs, de peintres, mais que rares sont les purs dessinateurs.

Quoi qu'il en soit, je tiens à rapprocher tout de suite deux maîtres inconciliables dans leur conception personnelle: Minne et Khnopff. Certes, Minne consacre un retour au style, mais à un style fortement mâtiné de caractère, tout spirituel et souffrant, comme le créa la ferveur gothique. Des stylistes

moins novateurs peut-être, et qui n'ont pas abandonné le sillage préraphaëlite se réclament d'une noblesse impassible et précieuse comme le marbre. Au contraire de la manière émue, compatissante ainsi qu'une sœur aînée de Minne, le tryptique de Khnopff : « en souvenir d'œuvres rêvées et perdues », son dessin intitulé « des caresses » ne touchent point, mais s'imposent par leur hautaine élégance. Les portraits teintés d'Artôt sont également d'une rare sérénité de ligne. A la tradition anglo-saxonne, singulièrement persistante, se peuvent rattacher encore certaines illustrations de légendes par Van Neste, qui évoquent ce style charmeur dont les dessinateurs d'outre Manche, comme Walter Crane et tant d'autres, tirent un si heureux parti.

Attirés par l'exceptionnel, nous sommes allés d'abord à la tradition rare des Khnopff, des Minne, etc., mais en regrettant l'absence d'autres maîtres stylistes représentés ailleurs, et qui sont avant tout d'impeccables dessinateurs, nous voulons parler des Delville, des Fabry, des Montald.

Si nous quittons cet art plus ou moins quintessencié, nous rencontrons immédiatement la poursuite énergique et puissante de la vie et de la réalité largement vue et soulignée par un métier robuste et nerveux, parfois même amoureux du « morceau » au point de n'être plus que du métier. Cette technique se délecte parmi le paysage et les vieilles demeures pittoresques, mais le dessin proprement dit se complait surtout dans le portrait ou l'étude, traitée d'une façon spéciale qui méconnait rarement l'enveloppe. Voir par exemple les belles études de Thiébaut, celles d'Ensor, des curieuses têtes d'enfants de René Ernest, des portraits par Schirren, J. du Jardin, le profil perdu de Veenmuller, les têtes d'étude de von Syben, le portrait d'un si vivant impressionnisme, de F. Metdepenninghen, et surtout « Jeunesse » et « Hiercheuse debout », de Rassenfosse, d'une facture si châtiée.

La gravure, elle aussi, s'oriente remarquablement vers la vie, par toutes les audaces du procédé. Depuis longtemps, a cédé la place, l'antique gravure de reproduction, dont le tour de force, exclusivement technique, étouffait trop souvent l'essence originale de l'œuvre interprétée. Devant l'inimitable mot à mot des procédés mécaniques, le souci esthétique réveillé l'a transformée complètement, au point de lui garantir pour ainsi dire la valeur d'une œuvre originale Ainsi l'a fait par exemple L. Peeters, dans sa « Nichée » d'après Courtens, dont les pourceaux ont la même ampleur grouillante et grassouillette, rendues par un métier aussi plantureux que celui du maître termondois. Parmi les gravures de reproduction, remarquons encore la robuste hiercheuse d'après Bourlard, magistralement comprise par A. Danse, la « Reddition de Breda » qu'interprète Le Nain en belles tailles régulières sans doute, mais poussées de vivante manière, sans la mornitude lassée des tailles-douces de jadis, et dans des procédés indéfinissables, la « Maternité » d'après Carrière, par T. Cole, gravure d'une légèreté qui exprime toute l'ambiance impressionnante de ce chef-d'œuvre.

Incontestablement, l'eau-forte originale règne en maîtresse au « blanc et noir », souvent d'ailleurs, elle se pare de couleurs qui la font presque sortir de son domaine. Un genre lui convient particulièrement, qui est cher à notre race, c'est celui des vieilles maisons reflétées dans les calmes canaux de province. Ainsi la « cité flamande sous la neige » et les « vieilles masures » de Gilsoul, répondent par leur morsure solide et colorée à cette intimité instinc-

tive et archaïque, comme aussi le « Soir de Noël à Bruges » d'Omer Coppens, les vieilles maisons de Marten van der Loo, le robuste « Vieux porche » de J. Célos, peut être un peu brutal, etc.

Cette impression se nuance de tristesse solitaire dans la « maison Arents » de Gœthals, les « petits paroissiens » de Werner Harou, le pont gothique » de Le Mayeur, l' « hiver » de J. Frison, le « calvaire au Béguinage » d'Is. Opsomer, la ville morte en hiver » de W. Stevens — D'autres encore sont émus par les pilotis tragiques, les grandes barques aux destins inconnus, dont les sabrures de l'eau-forte rendent parfaitement les vieilles coques ravagées, et les mâts dressés tout noirs sur le ciel, voici le port de Blankenberghe, de Mme Franchomme, les « remorqueurs » de si vibrante facture de Hazledine, la puissante « épave » de Franz Hens, etc... Notre amour du morceau s'exalte au puissant héroïsme latent des choses inanimées, chez Marc Henri Meunier, dont la « rafale » et la « barrière » sont d'une rare intensité évocative, dans leur simplicité violente. Dans « Voleur de chiens » de Fr. Gailliard ou les « Haleurs » de Thysebaert, nous reconnaissons la tradition humanitaire, l'apitoiement démocratique moderne tandis que les entassements industriels trouvent des interprètes comme H. Le Roux.

En un mot, tout ce qui est émouvant, puissant, triste, fuligineux, fourmillant, tout ce qui a subi l'âpre morsure du temps, des éléments, des événements ou de l'injustice immanente, s'exprime parfaitement par les frustes profondeurs et la fougue généreuse de l'eau-forte et de notre esthétique nationale.

C'est un genre plus archaïsant, moins docile, plus récemment rénové, que la gravure sur bois, trop galvaudée au XIXe siècle par une méconnaissance de ses véritables destinées et par des adaptations surtout commerciales. Aujourd'hui elle renaît en se souvenant des belles impressions linéaires qu'en surent tirer les Holbein et les Dürer. Dans le portrait surtout, elle accuse le caractère avec des moyens forcément simplificateurs, dont Dratz a tiré un rare parti dans ses deux portraits de célébrités belges, son Ysaïe et surtout son Paul Janson à l'attitude puissante de lutteur obstiné. Les deux têtes d'hommes, par Pellens, dont les rides expressives, les coiffures pittoresques et le regard animé se ressentent d'une tradition plus détailliste, ne leur cèdent en rien.

Ces quelques gravures sur bois, semblent annoncer, malgré leur petit nombre, une renaissance sérieuse de ce franc procédé, mais nous ne pouvons passer sous silence, dans les genres précédents, les nerveuses et spirituelles eaux-fortes de Titz, qui reflètent toute la verve du maître dessinateur, les « Impressions vénitiennes » de Walter Vaes, délicates mais un peu morcelées, les eaux-fortes de Ramah, un peu trop solides, mais dont les « Taureaux » ont quelque chose de sculptural, et une ampleur qui annonce un style très personnel. Dans ses « Avocats » et ses « Hâleurs », Thysebaert poursuit avec bonheur l'accentuation du caractère, et enfin, les portraits à l'eau-forte de Peeters, et celui très méritant de Mme B. à la pointe-sèche, par A. Duriau, sont traités avec une réussite de l'expression, une sincérité et une sûreté de métier, qui leur garantissent une valeur artistique du meilleur aloi.

Néanmoins, il serait hasardeux de conclure au sujet de cette accumulation d'œuvres un peu éparpillées dans leurs tendances et leur ensemble, et qui restent souvent d'intéressantes études, plutôt que des œuvres accomplies.

L'on regrette également de ne rien

compter, ou fort peu de choses, de maîtres caractéristiques, tels que Baertsoen, mieux représentés ailleurs, et qui eussent accentué l'orientation générale.

En Hollande, l'art de la gravure se différencie singulièrement du nôtre. Dominante apparait d'abord la précision mesurée qui tient au cœur de la race et se colore parfois d'une nuance d'archaïsme exquise. Cette subtilité détailliste, nous la trouvons dans les beaux portraits dessinés de Haverman et Laurens Verwey, par exemple, si intéressants à opposer dans leur netteté rigoureuse, aux œuvres tout aussi poussées, mais plus libres de notre Lucien Wollès. Je citerai tout de suite deux admirables gravures de reproduction de C.-L. Dake : « La fiancée » d'après M. Maris, une eau-forte enveloppée, légère, extraordinaire de fondu et de douceur, puis « Fils d'une vieille race » d'après le mélancolique et typique tableau d'Israëls. Il a su rendre à merveille la facture singulière et brouillassée de l'œuvre originale. Ce sont alors des eaux-fortes précises mais puissantes de Dekker, les « Avants de barques » de Derksen van Angeren, le « Chêne mort », les « Meules » de Graadt van Rooggen, et le « Petit pont dans les polders » de T. de Jong, vraiment naturaliste. Quelques aquafortistes échappent cependant à cette préciosité amoureuse de détails, ce sont Van der Stock, dans sa « Lutte des Titans », etc... largement gravée, puis Storm van 's Gravesande, dont les eaux reproduites par une facture parfois hachée, un métier d'une aisance bien personnelle, ont une vie indéniable. Les eaux-fortes de M.-A.-J. Bauer, scènes indiennes ou orientales, côtoient les impressions monumentales et fabuleuses chères à Rembrandt, dans ses géniales eaux-fortes. Elles ont comme elles d'expressifs coups de lumière, des ombres chaudes et des accumulations grouillantes de foules rendues avec maîtrise.

Witsen montre de belles épreuves sombres, fortement retroussées — pour employer le terme consacré — d'un aspect lithographique et atteint parfois l'héroïsme fruste à la Millet, dans des œuvres comme l' « Arracheuse de pommes de terre ». Enfin les admirables gravures au burin de Dupont synthétisent en une formule intensément artistique, la tendance naturaliste des Hollandais. Ses belles « tailles » régulières révèlent un sens exquis et scrupuleux de la forme. Rien ne lui échappe; il est vraiment affolé de détail, et cependant, il garde à son art une haute tenue qu'accentue un archaïsme prononcé. Et s'il est un maître de sa race, que sa puissance contenue rappelle plus spécialement, c'est Lucas de Leyde.

Quelques gravures sur bois ne démentent pas l'esthétique précitée des dessinateurs hollandais, ce sont surtout une « Tête de pêcheur » par Veldheer, une tête de vieille de T. Visser, bien dans la tradition linéaire de ce procédé simplificateur, et propre aux amplifications caractéristiques. Parmi les lithographies, de placides petites vues du parc royal « Het Loo » par S. Moulyn, semblent avoir été exécutées avant 1830. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce genre, ce sont les études lithographiques de van Hoytema, des animaux et des plantes, reproduits avec un caractère et une saveur singulière. L'on y découvre l'influence de cet art touffu et détailliste des Indes néerlandaises qui pour le moment semble devoir impressionner assez fort l'art hollandais, surtout dans ses formes décoratives.

Les arts graphiques français, enfin, confirment leur tradition nationale de pureté harmonieuse, dont l'originalité,

ni la recherche ne font toutefois le principal mérite.

Voici les petits portraits au crayon de J. Lignier, plus poussés que des miniatures, mais d'une très curieuse et réelle intensité de vie, voici « Légende d'Armor » de H. Royer, dont les têtes auréolées de coiffes bretonnes ont une suavité aussi grande mais plus d'agreste naïveté. Les dessins bien connus de Renouard : « Au Conservatoire », « Les Invalides », témoignent d'une compréhension et d'une mémoire de la forme et des attitudes, ultra-rapides, traduites par un crayon alerte et spirituel. Au contraire, les « Victimes » et les « épaves » de Monceaux, exaltent le tragique des humbles et pourraient être signés par quelque Laermans.

En France, la gravure de reproduction, si florissante jadis, est restée plus puissante qu'ailleurs. Je cite quelques planches des plus réussies : l' « Adoration des Mages » d'après Tiépolo, par Alasonnière, le « Cavalier qui rit » d'après Hals, par C. Dupont, la si raffinée « Vierge à la pomme » de Memling, par A. Crauk, et surtout l'impressionnant « Rembrandt vieux » par Michel Cazin. Je m'en voudrais cependant, d'oublier « Mes Cousines » d'après Zuloaga, par Labrouche, qui a su rendre toute la fougue et la sobre puissance du maitre espagnol... mais il en est trop encor à citer, pour oser l'entreprendre! L'erreur fréquente de ce genre, c'est le métier trop sage, qui se dépersonnalise parfois en poursuivant l'exacte reproduction de l'œuvre originale. Cela paraît surtout dans la gravure sur bois la « Légende Bretonne » d'après Maxence, par Boileau, et les bois de Eug. Dété par exemple, dans lesquels le but évident est l'assimilation avec la subtilité de tailles du burin, alors que le bois exige un métier bien différencié, surtout ample et synthétique. Ce qui à notre avis fait le véritable mérite du « Blanc et Noir » français, c'est la lithographie, ce procédé si artistique, dans lequel les Français se révèlent maîtres incontestés. Dans la délicate lithographie de Neumont, qui s'intitule : « Montmartre » le grenu léger du beau métier, ajoute un charme très pur à la juvénilité du sujet ; il en est de même pour « Baisers discrets » par M. Eliot. La femme de « Bruges » de Hodebert, la « Mort d'Abel », par C. Bellanger sont de très belles lithographies sobres et habiles ; ce genre a encore servi abondamment à la reproduction d'œuvres originales, mais avec moins de perfection cependant que la gravure proprement dite. Nous avons regretté de ne rencontrer qu'une seule des pointes sèches de Rodin, d'après Victor Hugo. L'eau-forte en couleur ne trouve pas en France autant d'interprètes que chez nous. A citer cependant la « Mosquée à Alger » de Labrouche, d'une tonalité très harmonieuse et les études de fruits de G. Lecreux. L'eau-forte pure est traitée avec moins de fougue qu'en Belgique ; voir celles très réussies de Bracquemond, de Brunet-Debaines (vieille tour à Rouen), de Legrand, etc...

Elle a également tenté les Italiens. Mazzoni-Zarini met en page d'une façon très caractérisée des coins de paysages et d'antiques jardins d'une harmonie presque féerique. La « Villa Borghèse » de A. Rossini, le « Château de Madonne » de Prencipe Umberto, la « Fontaine de Biancone » par Graziosi exaltent par un riche métier toute la noblesse décorative italienne. Or une tendance idéaliste, d'un symbolisme plutôt bizarre, se manifeste également, dans le « Triomphe de la mort » de Luigi Russola, dans une eau-forte de Sartorio qui montre aussi d'admirables et nerveuses études d'animaux féroces, et surtout dans les conceptions d'Alberto

Martini, qui rappelle avec un humorisme sensuel et un peu maladif le caractère des œuvres d'Aubrey Beardsley, dans sa « Sainte Agathe », la « Belle Vénitienne », etc., sauvées heureusement par leur bon dessin. Je signalerai encore les morceaux de Vico Vigano exécutés avec une facture impressionniste, déchiquetée, mais vibrante. Enfin un dessin de Siro Penazini, un pélican, montre en quelques coups de crayon une rare maîtrise qui fait regretter la modicité de son envoi.

Parmi les autres étrangers s'impose d'abord l'anglais Frank Brangwijn, dont les trois eaux-fortes représentent l'une le profond canal, sous le Pont des Soupirs, l'autre un « Coin de quai vénitien » avec des mâts et des avants de navires se détachant sur les coupoles de Santa Maria della Salute, et la troisième « Retour du travail », une foule animée d'ouvriers. Tout cela est traité dans cette manière profonde, colorée, vigoureuse qui vaut à ce maître une juste célébrité.

J. Pennell aime les hautes cheminées d'usines, leurs fumées et la vie trépidante qui les entoure; il excelle dans l'aspect industriel et embrumé des grandes villes modernes.

Enfin, un troisième anglais, Belleroche, présente de magnifiques lithographies, têtes de femmes d'un charme tout anglo-saxon, crayonnées d'une main spécialement légère et poétisante. L'allemand Ismaël Gentz, dessine avec une belle maîtrise des portraits habiles et ressentis, parmi lesquels, le tryptique : « Van der Stappen, Georgette Leblanc et Israëls » forme un ensemble remarquable mais un rapprochement assez hétéroclite. Le caractère de ses personnages est excellemment rendu, surtout celui d'Israëls, au chef dépenaillé, mais si vivant, de vieux juif hollandais.

La note émue, dramatique et démocratique, est atteinte par le métier volontairement brutal du suédois E. Zoir à la facture plutôt « sordide ». Son compatriote Larsson, au contraire, est gai, clair et juvénile, ses dessins rehaussés ont une santé et un humour familier, qui réjouissent par leur franchise. Du norwégien Nordhagen, un portrait de Björnstierne-Björnson, pointe sèche très expressive, captive l'attention.

La Russie, enfin, trouve un art des plus curieux, à la fois très moderne et pittoresquement traditionnel parfois. Les pointes-sèches d'Edg. Chahine, « Ghemma » et « Mme L. France », trahissent une audace et une sûreté rare. Certaines gravures sur bois, admirablement comprises, indiquent des temples, des escaliers, des coins de terrasses et des dômes de Ostreoumow, et le vieil iconisme moyenâgeux enrichit d'or et de vives couleurs les illustrations pour des contes russes de M. Ivanoff, en réveillant l'exotisme éclatant et barbare de la race slave.

Si nous terminons cette visite en retraversant les salonnets réservés au blanc et noir belge, notre impression s'unifiera et se complètera. Un esprit morose pourrait conclure en nous reprochant un amour dangereux du morceau d'étude, un penchant trop complaisant à la mélancolie des vieux pignons, des béguinages, des villes mortes, mais n'est-ce pas précisément cette tendance à l'expression du terroir, aux colorations corsées, qui fait notre force, parce qu'elle se complète par la recherche de l'esprit industriel et démocratique moderne, et surtout par la pénétration de la vie. La diversité technique de nos graveurs-dessinateurs ne s'embarrasse d'aucun souvenir dangereux ou restrictif. Quant aux œuvres étrangères, leur leçon, quelque minime qu'elle soit, est excellente; la France appelle notre attention vers

a lithograghie, la Hollande vers la ninutie archaïque, la Russie et la Scandinavie apportent une fraîcheur juvénile qui est comme un correctif des dernières formules conventionnelles.

En résumé, ces manifestations purement graphiques peuvent servir de clefs aux esthétiques locales modernes en général.

GEORGE VAN WETTER.

Les théâtres.

THÉATRE ROYAL DU PARC. — *Les représentations de la troupe allemande.*

Nous pouvons dire, sans exagérer, que les représentations de la troupe de M. Max Reinhard sont passées presque inaperçues. Non seulement la partie du public qui daigne s'intéresser au théâtre sérieux, était absente, mais aussi cette soi-disant élite intellectuelle qui prétend avoir une certaine compréhension de tout ce qui concerne les choses du théâtre, et qui critique, dans les cénacles où l'on parle littérature, l'état peu enviable dans lequel se trouve le théâtre belge. Et pourtant, l'occasion était particulièrement favorable pour attirer l'attention du public sur un art de recherche, honnête et révolutionnaire, qui essaye, en brisant le cercle étroit et traditionnel dans lequel on étouffe, de s'acheminer vers d'autres horizons.

Il y eut des critiques dans les journaux et les périodiques : les uns chuchotèrent quelque chose de confus et d'incompréhensible, les autres essayèrent de louer « par politesse pour les hôtes », mais personne n'essaya de comprendre, ce qui est, avouons-le, un manque de politesse.

Et cependant l'événement était considérable et digne d'un attentif accueil.

Il n'est pas dans mes intentions de combler cette lacune et d'étudier profondément toutes les questions que M. Reinhard vient de nous poser; j'y reviendrai ici-même très prochainement; maintenant je voudrais dire très rapidement mes impressions personnelles.

Une chose est certaine : M. Reinhard a compris son époque; il a saisi l'état d'âme de ses contemporains et a su lui présenter les visions du passé à travers un voile moderne. Car chaque époque a sa façon de comprendre, et, on aura beau dire le contraire, les œuvres d'il y a trois siècles ne pourront nous saisir profondément qu'en se casant dans le cadre déterminé de notre « manière de voir ».

L'art dramatique évolue pas à pas, comme la littérature, se modifie, se perfectionne et suit la marche conquérante de toutes les autres branches de l'art. Voilà pourquoi, ni pour ce qui oncerne le jeu des acteurs, ni pour les décors, ni pour la diction, il ne peut s'agir de tradition. Je me méfie des gens qui parlent d'une école fixée une fois pour toutes et qui, paraît-il, reste immuable et nationale. Ame, race, style, haute culture, délicatesse et politesse, voilà les valeurs avec lesquelles on joue beaucoup trop depuis quelques années; méfions-nous, il y a là une tendance louche qu'on veut cacher sous les lieux communs annoncés avec fracas!

Il est clair, qu'après avoir été classique, romantique et réaliste, le théâtre doit forcément être symbolique, pour s'acheminer vers d'autres idéals. Nous

vivons dans une époque de symbolisme dans toutes les branches de l'art; nous sommes nourris d'une littérature, spéciale par ses visions, par sa langue, par sa structure, d'une peinture qui diffère considérablement des œuvres anciennes, et il est logique et nécessaire que nous ayons un théâtre qui se base sur les données de notre littérature et de notre peinture. Beaucoup de pays ont compris cela et ils ont un théâtre moderne, d'autres ont peur de s'aventurer dans ces voies nouvelles, — tant pis pour eux!

La troupe allemande a complètement répondu à mes désirs. J'ai vu « Hamlet », « Le Marchand de Venise » et « Faust » et j'étais étonné de l'audace et de l'intelligenoe de ces véritables artistes. Parler de l'un ou de l'autre acteur serait commettre une faute grave, car ce qu'ils ont cherché c'est *l'ensemble*, c'est l'harmonie entre la voix et les gestes, l'éclairage et les décors, les sons et les couleurs; ils ont passé devant nous dans des tableaux évocateurs, dans des visions grandioses, farouches et impressionnantes. Quelle simplicité profonde dans la diction, dans les gestes, dans les décors! Ils ont stylisé, rendu moderne Shaekespeare, Gœthe, *tout en restant dans la vérité!*

Max Reinhard nous a démontré que le théâtre n'est pas un lieu où les bourgeois s'amusent pour leur argent, mais un temple; qu'avec la compréhension, le talent et l'audace on peut réaliser une œuvre d'art même en dépendant directement de la foule. C'est une belle œuvre qui marque une étape dans la voie qui nous mènera vers le *Théâtre Futur*.

CONSTANT ZARIAN.

SAISON D'ÉTÉ.

Le Théâtre du Parc lutte avec vaillance contre la vogue de l'exposition. L'engouement que celle-ci suscite draine vers le « Solbosch » et ses attractions le public avide de distractions et d'émotions. Et cependant il se trouve encore des gens pour leur préférer celles que procure le *brutalisme* de M. Bernstein, ou la *fantaisie libertine* de Mme de Grésac et de M. Francis de Croisset. M. V. Reding, en directeur adroit, pense qu'il peut distraire ce public d'été et il le tente en inscrivant à son affiche la *Passerelle* après la *Rafale*, le *Député de Bombignac et la Tortue*, le *Secret de Polichinelle* après *Tête de Linotte*, en attendant la prose moraliste de M. Brieux, dont on donnera les *Avariés*, avec Dumény. Tout ceci procure l'occasion de revoir bien des œuvres qui sont d'excellentes leçons de *métier* scénique pour nos jeunes auteurs. Et les spectateurs, sans effort de pensée, goûtent, avec une satisfaction non dissimulée, les joies et les attraits du répertoire à succès d'hier et même d'avant hier.

L. R.

Lettre de Suisse.

PHILIPPE MONNIER : *Mon Village* (1).

Si, avec Edouard Rod, la Suisse a perdu son écrivain français le plus connu et le plus fécond, il lui reste toute une phalange de littérateurs dont quelques-uns n'ont pas moins de talent que l'auteur de *Michel Teissier*. Un Seippel, un Gaspard Vullette, un Godet, par exemple, sont des critiques de premier ordre; Dumur, Cornut, William Ritter, Vallotton, Ramuz, Rossel sont d'excel-

(1) Genève. A. Julien, éditeur. 3 fr. 50.

lents romanciers; puis il y a des conteurs, des poètes, des essayistes délicats : Cougnard, Tavan, Spiess, Courthion, de Reynold. Un jeune auteur dramatique, Morax, Vaudois comme Edouard Rod, fait représenter depuis plusieurs années, avec un succès très grand et très mérité, sur un théâtre construit spécialement pour lui dans un village du Jorat, des pièces tirées des mœurs, de l'histoire et des légendes de son pays. Tous ceux qui s'intéressent aux choses d'Italie connaissent les beaux livres que Philippe Monnier a consacrés au Quattrocento et à Venise. On connaît peut être moins ses volumes de nouvelles qui sont cependant, eux aussi, d'une profonde originalité, tout particulièrement le dernier : *Mon Village*.

A vrai dire, *Mon Village,* n'est pas tout à fait un volume de nouvelles. C'est plutôt une œuvre d'ordre composite, où il y a des croquis, des essais, des poèmes en prose et même un poème tout court. L'auteur n'a suivi d'autre méthode que celle que lui a dictée sa fantaisie. Il ne s'est pas livré à la chasse aux histoires. Il s'est contenté de faire dans son village le tour du propriétaire. Il est allé partout en flâneur curieux et indulgent. Il a poussé la porte du café pour contempler les buveurs; au coin de la route, il a arrêté Burkel, le vagabond; il est allé surprendre le menuisier à son établi; quand des citadins sont arrivés en villégiature, on l'a vu avec les commères sur le pas de sa porte; à la bibliothèque communale, il a passé la tête par dessus l'épaule de Mlle Fanny Dufour et il a noté les titres des livres qu'elle lisait; il s'est assis chez le châtelain et chez le pasteur. Il a peint tout ce monde tel qu'il l'a vu, honnêtement, loyalement, avec fidélité et précision, sans reculer devant le trait caricatural. Car M. Monnier a le sourire narquois et les petits ridicules humains ne lui échappent pas. Lisez ce portrait d'un personnage politique :

« Dans la bibliothèque du château, où on voit des panoplies, des recueils de lois et un râtelier de fusils derrière la vitre d'une armoire, le valet de chambre à veston bleu vous introduisait tout de suite. Il écrivait sur un bureau à cylindre aux belles poignées de cuivre, à côté d'une écuelle remplie de sable d'or. Il se levait à votre approche, la main tendue. Aussitôt il ordonnait au domestique d'apporter une bouteille. La débouchant, il s'écriait :

— Ah! il ne vaut pas votre septante-six. En avez-vous toujours, Duboule, de ce fameux septante-six?

On disait :

— Encore quelques bouteilles, Monsieur Perceval. Tout à votre service.

Il disait :

— Sapristi, c'est une fine goutte que vous avez là.

Il versait. On trinquait. Et puis, on causait ensemble des affaires de la commune, de la reconstitution du vignoble, du service, des prochaines récoltes, des prochaines élections. En parlant il se caressait la barbe avec la main. Il vous regardait droit en face. On se sentait bien, à l'aise, comme il faut. Il y avait sur un rayon toute la collection du *Mémorial*. Quand on partait, il vous reconduisait jusqu'à l'escalier; il vous serrait la main; il ajoutait :

— Rappelez-vous, Duboule, que chaque fois que vous venez me voir, vous me faites plaisir.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit? demandait le premier collègue qu'on rencontrait dans la rue.

On répondait :

— Ah! nom d'un chien, c'est un type d'attaque.

Et puis on crachait par terre en gardant le silence. »

L'ironie, comme on le voit, se tempère chez M. Monnier de beaucoup de bonhomie. En outre, le plaisir qu'il éprouve à surprendre le ridicule chez ses modèles ne l'empêche pas de voir leurs qualités, ni même de les amener au premier plan et d'en faire le centre lumineux de ses tableaux.

« Nous prisons la bonhomie des manières — écrit-il au sujet du pasteur — et lui affecte d'être grave. Nous aimons la grande prédication, et lui prêche d'une voix aussi faible qu'un souffle. Et puis, si nous ne sommes point des saints — il n'y a pas de saints — nous sommes de braves gens gens, honnêtes, travailleurs, qui chantent le cantique suisse, qui dans le toast à la patrie parlent même du Créateur : lui n'en tient aucun compte. Christ, Christ, Christ! ce nom de Christ revient constamment à ses lèvres. Il en a plein la bouche. Il semblerait qu'il n'y ait que le Christ au monde. Nous jugeons cette insistance déplacée. Un tel manque de tact de sa part choque chez nous des délicatesses respectables. Nous sommes baptisés, nous avons été reçus, nous appartenons à notre ancienne Eglise nationale : que veut-il dire avec son Christ? et avec sa grâce? et avec notre péché? et avec cet éternel salut dont il ne cesse de nous rompre la tête? Sommes-nous perdus? Nous ne sommes pourtant pas des sauvages. Nous redoutons qu'il soit un peu mystique. Ah! Monsieur Périllat était une autre paire de manches! Cordial, jovial, épanoui, aumônier, bugle dans la fanfare, patriote en première, orateur d'attaque, et le cœur sur la main! Et les après-midi des dimanches, on allait à la cure; et on jouait au tonneau; et on se servait soi-même de bière; et on fumait la pipe en bras de chemise; et Burkel lui faisait son jardin! Nous le regrettons souvent. Nous disons : « Ah! ce n'est pas Monsieur Périllat! »

Et néanmoins, quoiqu'il soit différent de nous, peut-être parce qu'il est différent de nous, le pasteur de mon village nous en impose. Le pasteur de mon village, qui nous gêne, nous oblige. Ce n'est pas en vain qu'on l'a vu, une nuit de neige, ramasser dans un fossé le pauvre la Violette qui était saoûl. On se souvient de dévouements pareils. On dit : respect! Et lorsqu'il nous regarde avec ses grands yeux qui sont si douloureux, avec ses grands yeux qui jusqu'au fond vous fouillent l'âme, il y a des minutes où l'on se sent comme bouleversé. Tout chavire. Et puis ça passe.

Parce qu'après tout, on peut bien l'avouer, si nous ne tuons pas, et ne commettons guère d'adultères, nous n'en valons guère mieux quand on y réfléchit. Hélas! dans mon village, les pensées ne s'élèvent guère plus haut que les fumiers, et nous sommes couchés sur nos instincts comme sur des litières. Lui nous montre le ciel. Lui recueille ce qu'il y a de meilleur dans nos âmes et l'offre en sacrifice à Dieu. Lui est la foi, la spiritualité comme il est la sécurité de mon village. Avec lui, qui pense pour nous, qui sent pour nous, qui aime pour nous, nous pouvons dormir sur les deux oreilles, sans inquiétude ni cauchemar. Ces soins que nous lui avons commis et dont il s'acquitte avec exactitude, il nous dispense de nous en acquitter nous-mêmes. Le souci de nos destinées religieuses lui appartient. Le remords de nos fautes le regarde. Nous le payons pour ça. Il fait son métier. Aussi pour rien au monde ne voudrions-nous être privés de son office, vivre comme des bêtes, être une commune sans pasteur. Certes que nous n'allons pas à son église, mais quand il mourra, il peut être sûr d'avoir le village entier à son honneur.

Les jours de pluie, il m'arrive d'aller passer chez lui une heure. Il me reçoit avec une bien vive affection. Il me té-

ıoigne de douces prévenances un peu érémonieuses, m'offre un cigare qu'il este un temps infini à choisir, me herche une chaise, se plaint que je sois ıal, s'excuse, me sourit, et jamais ne ıit une allusion aux petites choses que publie. La croisée est ouverte. Deors, le ciel gris a la même nuance que es boiseries de la chambre. La pluie ombe sur les feuilles du platane ainsi u'une bonté. Au hasard des occasions, ous nous entretenons de Marc-Aurèle, es pensées de Joubert, des vers de rancis Jammes. Il me lit une page dmirable d'un vieux livre qu'il va quéir sur une tablette. Il m'exprime sur 'événement du jour un avis souvent rofond et toujours personnel. Il ne me emercie plus. Il parle. Les paroles qu'il rononce viennent de plus loin que lui t vont plus loin que moi. J'écoute. En ace de cette obéissance, au contact de ette vie qui n'est point de la terre, sous a caresse de ce regard que la tombe ne lora point, je pénètre dans un plan ouveau où les choses prennent une utre valeur et s'éclairent d'une autre umière. Tout devient plus grave. Tout e fait plus silencieux. Et lorsque je l'ai uitté, je me dis que je me trompe, que ous nous nous trompons, que nous ommes de pauvres automates à nous démener dans le vide. Les maisons me emblent différentes, et les gens me saluent avec plus d'amitié. »

Il y a beaucoup de pages de cette variété, de cette souplesse et de cette ampleur dans *Mon village*. L'observateur, chez M. Monnier, ne se sépare jamais du moraliste et du poète. S'il sait voir, il sait aussi se recueillir et rêver. La Reine des prés, le joli Chemin, Octobre, le mois magique, lui inspirent des pages de la plus pure et de la plus haute poésie. Il s'amuse de tout, aime tout et comprend tout. Si le soleil lui manque, il chante la pluie :

« Ce matin j'ai été réveillé par un bruit léger. On eût dit le bruit frais des feuilles de peuplier qui frémissent au vent. C'était la pluie.

Je ne suis pas de ceux qui disent ; bête comme un jour de pluie. Les gens qui parlent ainsi ne s'arperçoivent pas qu'eux-mêmes sont des bêtes. Ils accordent à la couleur des jours leurs propres sentiments. Leur génie manque de ressource. J'aime la pluie qui m'a toujours paru spirituelle.

Elle accroche au minois des filles, comme au calice des roses des perles et des gouttes. Elle retrousse les jupes. Elle met des ailes aux pieds. Elle fouette les carreaux et les esprits. Elle s'amuse à inscrire des arabesques sur la poussière des routes. Contre les tuiles et contre les feuilles, elle bat de ses doigts menus de petits pas redoublés et de prestes allégros. L'Amour mouillé, si cher aux Grecs, n'est pas le plus sot des amours.

Ceux qui vivent à la campagne savent encore de quelle poésie est empreinte la pluie, et combien le troupeau des nuées qu'elle voit au ciel revêt le paysage de brumes élégantes et de gris délicats. La montagne que l'on aperçoit de la fenêtre se tend de bleus passés, de verts passés ainsi que l'ancienne tapisserie du château. La terre sent bon. Des bois, monte le chœur des odeurs suaves. Les herbes, les feuilles, les mousses rendent tout leur parfum. Des formes vagues errent sur les étangs.

La pluie est apaisante. Elle invite aux longues songeries qu'elle accompagne de son rythme discret. Elle tient compagnie à l'âme solitaire. Elle incite au travail casanier. Elle oblige le cœur à rentrer en lui-même et à savourer de fines joies. Faite du silence et de nuance, elle est faite aussi d'affection.

Tombe, tombe, bonne pluie ! »

Dire aujourd'hui d'un livre que c'est

un bon livre, c'est presque le dénigrer. Et cependant c'est là le seul qualificatif pour définir d'un mot le livre de M. Monnier. Sa beauté émane surtout de son étoffe morale, de son optimisme généreux, de la probité de son style. La vie n'y est maudite nulle part. « La vie, écrit-il, est sacrée. La vie offre un type de beauté supérieure qui doit éclater à nos yeux jusque dans les erreurs qu'elle commet et jusque dans les horreurs qu'elle montre. » Ce livre où il y a s peu de matière est un livre plein d cervelle. Il est à la fois profond et joyeux austère et tout imprégné de grâce latine C'est une œuvre reposante comme u jardin fleuri. Il nous met de la joie dan le cerveau et de la rosée au cœur M. Monnier n'affecte pas des attitude de surhomme; il se contente d'être u homme simplement, et c'est beaucou mieux. HUBERT KRAINS.

Les revues.

Il y a les *grandes revues;* plusieurs sont obèses; toutes, plus remarquables par l'embonpoint que par l'originalité de l'esprit. Elles se piquent non seulement de littérature et de critique, mais encore de sciences physiques, mathématiques, commerciales, de politique internationale et universelle.

Au fond, ce sont de respectables personnes qui ne manquent pas de prétention, encore qu'elle soient vêtues de châles-tapis démodés de nos grand' mères; elles ont le geste onctueux, la parole siroteuse, pleine de respect pour les choses consacrées, la routine imbécile et l'expérience déformante; — elles bavardent comme des aïeules au coin du feu; on les écoute avec beaucoup de bonne volonté, et l'on s'endort soûlé d'ennui. — Mais elles sont très fières, toujours; — cette qualité morale en vaut une autre; et malgré qu'elles radotent, disent des choses bêtes, rient quand il faut pleurer, pleurent quand il faut rire, elles ne fréquentent que chez les gentilshommes, dont le sac, il est vrai, est plutôt bourré d'écus que d'intellectualité. Elles veulent des hôtels dorés, brillants de glaces pour mirer leurs charmes vétustes; et avant de pouvoir leur baiser les doigts leurs amoureux doivent s'être « fait » deux fois les ongles.

Elles méprisent les *petites revues*, ces infâmes prostituées du boulevard littéraire qui se donnent douze fois pour une pièce de cent sous; celles-là sont les amies accueillantes des artistes-bohémes, de ceux qui vivent de poésie et d'azur, et croient avoir bousculé le système planétaire quand, un matin, ils lisent leur nom au sommaire d'une petite feuille du canton.

Cependant, ces dames antiques ont célébré leurs noces d'or avec ces Messieurs de l'Académie; elles ont de gentils valets très respectueux de leurs bandeaux gris et de leurs bonnets vénérables. Mon Dieu! il y a bien toute une hiérarchie! C'est M. le directeur, c'est M. l'administrateur, M. le rédacteur, M. le secrétaire, M. le secrétaire-adjoint. Qui encore? Tous ces braves enfants blottis dans le giron de la grand'mère ont des amitiés solides et jouissent de la considération universelle; ils connaissent la cuisine de M. Faguet, les meilleurs vins d'Anatole France, et l'accueillante douceur des fauteuils de J. Ernest Charles. Ces critiques féroces leur font

: profondes révérences, et leur écrivent
·s « chers amis », en leur envoyant des
.niers de « poignées de mains ».

Ensemble, l'aïeule, ses enfants, et les
essieurs de la critique préparent le
otage littéraire que vient boire la foule
spectueuse; ils distribuent les décora-
ons, rendent des jugements sévères, et
contentent de découvrir un génie
aque fois qu'un nouvel élu prend place
rmi les Immortels.

Ils daignent bien aussi, de temps en
mps, *commander* de la copie à Ver-
eren et à Maeterlinck; du jour au
ndemain, ils en sont abondamment
urvus, — ils ne doivent rien à per-
nne puisqu'ils paient 10 ou 15 frs. la
ge de conversation avec la grand'-
man.

Enfin, pauvre petit « homme de
tres » ne leur faites point tenir un ma-
scrit avec timide « prière de réserver
n accueil », ils vous répondront :
Monsieur, il y a encombrement », mais
and ils rencontrent Maurice Barrès
foyer de l'Odéon, ils ne manquent
nais de lui décerner un sonore « cher
nfrère ».

A côté des *grandes revues*, il y a les
mes, leurs plus redoutables ennemies.
lles-ci font de bonne besogne, il en
de maigres, très maigres...; ce sont
plus nerveuses : elles servent de
upe-papier lorsqu'on lit les *vieilles* et
rrive souvent que les premières dé-
quètent les secondes.

D'aucunes ont acquis rapidement une
toriété enviable; — elles ont même
ngraissé » : mais malgré cet embon-
nt, elles sont restées jeunes et bien
antes; elles savent distinguer l'artiste
i du cabotin, et se défient en général
dieux encensés de l'Académie.

Parmi ces publications auxquelles sou-
nt les promesses de l'Avenir, l'une
plus intéressantes et des mieux com-
sées, c'est, à côté de cette admirable
anthologie ouverte à tous les vrais talents
qu'est : « *Vers et Prose* », la *Nouvelle Revue française* de M. André Ruyters.
Je ne sais ce qu'à la lecture de cette bonne revue, on doit le plus admirer, ou des poèmes et des proses qui sont de tout premier choix, ou de la façon entendue, impartiale, sévère, parfois rigoureuse, même, mais toujours polie et souriante, dont on y fait la critique.

Rigoureuse, oui. A preuve l'étude intitulée *M. Paul Adam, penseur*, que signe A. Ruyters dans le numéro de juin. Nous n'accuserons pas le critique d'injustice; mais il est certain qu'au milieu du chœur de louanges suscité par l'apparition du *Trust*, cette condamnation irrémissible aura étrangement détonné, et que M. Paul Adam, lui-même en sera resté surpris jusqu'au malaise. Il fallait l'esprit pénétrant de André Ruyters pour faire des remarques d'une portée aussi haute. Mais cette phrase M. Ruyters (de Paris) qu'est-ce pour du français ?

« C'est cette admiration même, disons-le pour finir, *qui* autorise dans la discussion de ses ouvrages une rudesse et une franchise *dont* il faut convenir *que* c'est parce *qu*'elle s'est peu à peu désaccoutumée *que* la critique actuelle a perdu le plus clair de son efficacité et de sa raison d'être. »

M. Ruyters, même quand il habitait Bruxelles, nous avait habitué à plus de clarté et de correction.

Les Documents du Progrès continuent l'enquête sur la dépopulation de la France. M. Fernand Mazade en a recueilli tous les documents et les présente avec beaucoup de tact et d'esprit à ses lecteurs charmés.

Une publication qui a des similitudes avec celle du docteur Broda, c'est la *Revue pour les Français* dont le programme est aussi très étendu. Sous la direction de M. Gaston Bordat, elle

commente les principaux événements de la politique mondiale, s'occupe des intérêts français à l'étranger, fait de la critique philosophique et littéraire, donne des nouvelles, des romans, etc.

Dans son nº du 25 avril, a paru une étude très fouillée de Maurice Wilmotte sur la poésie d'Albert Giraud. Le distingué critique examine avec sa sagacité, sa compréhension habituelles, l'œuvre entière de Giraud, depuis *le Scribe*, jusqu'à *La Guirlande des dieux*. Il définit la nature de la sensibilité de ce poète hautain, auquel manque le « vague indéfini du sentir »; puis il fait admirer sa langue martelée, vibrante, aristocratique, « parée des couleurs qui sont le prisme de ses rêves. »

Puissent ces quelques pages faire connaître en France le nom d'un de nos grands ouvriers du verbe.

Pourquoi M. Giraud ne mériterait-il pas le titre de grand poète? Est-ce parce que M. Rency ne consent pas à le lu décerner? Que faut-il donc pour être u des dieux choyés des Muses? Saisir dominer, posséder la Beauté. Est-i requis qu'on doive vibrer à l'unisson de foules de son époque, se baigner dans l bêtise du courant moderne? Un être une âme, un cœur souffrant et chantan s'égale dans le temps et dans l'espace la foule tout entière. Le mouvemen inconscient des masses est un geste qu s'imprécise dans la nuit des siècles; et l Beauté d'un livre écrit par un vrai poèt est éternelle, qu'elle auréole d'un rayo superflu la lueur des lampes électrique admirées par Marinetti, ou qu'elle vêt d'un manteau harmonieux les rêves nos talgiques entrevus par le poète au pay fantasmagorique du souvenir.

Mais je m'attarde à de vaines discus sions; seul le recul des années pourr caser M. Giraud à la place qui lui revien sur les gradins de l'Histoire littéraire.

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

Petite chronique.

René Dethier, notre jeune confrère qui dirigeait la *Jeune Wallonie* est mort. Il n'avait que vingt-deux ans. Déjà il avait su attirer l'attention sur son nom par une activité débordante. Si son action manqua parfois d'àpropos et de bon goût, sa jeunesse et sa maladie furent son excuse. Il laissera le souvenir d'une volonté peu commune au service d'un talent encore imprécis, mais qui ne demandait peut-être qu'à s'épanouir.

Le Thyrse publiera sur le Salon des Beaux-Arts une série d'articles. Feront suite, au prochain numéro, à ceux qui paraissent aujourd'hui :

Le *Paysage* par Maurice Drapier, la *Sculpture* par Gaston Heux, le *Portra* et les *Humoristes* par Oscar Liedel.

Maurice Drapier y commenter l'Exposition : « l'Art Belge du XVI Siècle ». L' « Exposition des Peintres d la Figure et de l'Idée » au Palais de Arts y fera l'objet d'une étude égal ment.

A un prochain sommaire paraîtront u article de M. H. Lonchay sur « le règn des Archiducs Albert et Isabelle », un étude de M. Emile Cauderlier sur u aspect inconnu de l'œuvre de Jef La beaux, etc.

—

Le Congrès des œuvres intellec tuelles de langue française organis à Bruxelles, et qui aura lieu les 3-5 sep

tembre, est assuré d'un très beau succès.

Voici la liste des rapports dès à présent annoncés :

1re SECTION : *Art dramatique.* — *M. Victor Reding :* Le théâtre français en Belgique. *M. Jules Destrée :* Le théâtre populaire. *M. Léopold Rosy :* L'œuvre des lectures populaires. *M. J. Ranschaert :* L'activité des sociétés dramatiques de langue française. *M. Paul :* Les encouragements officiels aux sociétés dramatiques. *M. Paul Cornez :* La diction et la culture esthétique dans les cercles dramatiques.

2e SECTION : *Enseignement.* — *M. Ant. Grégoire :* Diction des instituteurs belges. *M. E. Ulrix :* L'enseignement grammatical du français. *M. W. Ravez :* Les réformes à apporter dans l'enseignement de la littérature française en Belgique. *M. Troclet :* Les meilleures méthodes pour répandre la connaissance du français dans la classe ouvrière. *M. H. Bossu :* Comment développer la langue française dans les milieux flamands. *M. G. Chotiau* : La diffusion de la langue française par les Universités populaires. *M. Ansiaux* : L'enseignement du français dans l'agglomération bruxelloise.

3e SECTION : *Sciences et lettres.* — *Mlle M. Vande Wiele* : L'œuvre des conférences françaises dans les hôpitaux. *M. G. Jorissen* : Les sociétés savantes de province en Belgique pour la diffusion de la langue française. *M. Louis Dumont-Wilden* : Le prix quinquennal. *M. G. Harry* : Les revues et journaux de langue française en Belgique. *M. M. Wilmotte* : Les conférences littéraires françaises en Belgique.

4e SECTION : *Librairie et bibliothèques.* — *Mmes C. Dangotte-Limbosch* et *M. De Vries* : Les bibliothèques enfantines. *M. Omer De Vuyst* : La littérature pour enfants. *M. Defrêcheux* : Comment constituer le premier fonds d'une bibliothèque populaire et comment procéder aux accroissements périodiques. *L. Houben* : L'œuvre des bibliothèques intéressantes. *M. Georges Buisseret* : Les livres qu'il faut avoir lus. *M. M. Wilmotte* : Les bibliothèques dans les gares. *M. E. Vandeveld* : Le mouvement de la librairie française en Belgique. *MM. Masoin* et *Angenot* : La circulation à prix réduit des revues scientifiques entre les membres des Sociétés savantes.

Les adhésions sont reçues par le Secrétaire général du Congrès : M. Furstenhoff, 28, rue de Pologne, à Bruxelles. La cotisation est de cinq francs.

—

Ecole de Musique de Saint-Gilles. — L'annuel concours de chant individuel a eu lieu mardi 28 juin, dans la salle des mariages de l'Hôtel de Ville. Le jury présidé par M. l'Echevin Morichar a accordé les distinctions ci-après : *Jeunes filles. 2me division* : *2me mention* : Mlles Van Leeuw, Hélène et Decoster, Bertha. *Jeunes gens. 2me division* : *1re mention avec distinction* : M. De Lil, Gaston. *1re mention* : MM. Roos, Jean ; Janssen, Guillaume ; Géroline, Maurice ; Vandergoten, Pierre. *2me mention* : M. Aron, Jacques. *Jeunes filles. 1re division* : *1er prix avec distinction* : Mlle Lulli, Marie. *1er prix* : Mlle Frédérici, Elise. *2me prix avec distinction* : Mlle t' Kint, Madeleine. *2me prix* : Mlle Vuylsteke, Marguerite. *Jeunes gens. 1er prix* : M. Roger, Charles.

Le président du jury a félicité le directeur, M. Soubre, les professeurs Mme Schouten et M. Vander Goten, l'accompagnateur : M. Tihon.

—

Le monument Max Waller. — La Maison Fonson vient de faire frapper, à l'effigie du Directeur fondateur de la *Jeune Belgique*, une médaille grand module, mise en vente, dix francs, au bénéfice de la souscription pour le

monument. L'œuvre est fort réussie : elle est de G. De Vreese. On peut s'en procurer en s'adressant au secrétaire du Comité, notre Directeur, M. Léopold Rosy, 130, rue de Bruxelles, Uccle.

—

Concours dramatique. — La Société royale *La Grande Harmonie* organise, à l'occasion du centième anniversaire de sa fondation, un concours de littérature dramatique française et flamande qui commence le 30 avril 1910 pour être clôturé le 31 décembre de la même année, à midi.

Le concours a pour objet exclusif des comédies, drames ou vaudevilles en un ou deux actes, en vers ou en prose, non encore publiés ou représentés.

Les œuvres nécessitant une musique de scène ne seront pas écartées ; seulement, il ne sera tenu aucun compte de la valeur de la partition.

Les manuscrits devront être adressés au Président du Conseil d'administration de la Société royale *La Grande Harmonie*, 81, rue de la Madeleine, à Bruxelles, par pli recommandé à la poste, dans des conditions déterminées par le règlement.

Le concours est exclusivement réservé aux écrivains belges de naissance ou par naturalisation.

Il pourra être décerné trois prix, à attribuer autant que possible à une comédie, à un drame et à un vaudeville.

Chacun de ces prix sera de 300 francs en espèces.

S'adresser, pour obtenir le règlement du concours, à M. Albert Poelaert, président de la *Grande Harmonie*, rue Royale, 47, à Bruxelles.

—

Exposition d'Art Ancien (XVIIe siècle). — Palais du Cinquantenaire, avenue des Nerviens. Tous les jours de 9 à 6 heures. Concerts les vendredis à 3 heures. Restaurant, tea-room. Cartes permanentes 20 francs. Entrées. En semaine de 9 heures à midi, 3 francs, de midi à 6 heures, 2 francs. Le prix de 3 francs sera maintenu toute la journée le vendredi. Les dimanches de 9 heures à midi, 2 francs, de midi à 6 heures, 1 franc. Réduction de 50 % sur ces prix pour les artistes munis d'une carte d'exposant à l'Exposition des Beaux-Arts au Cinquantenaire.

—

D'un compte-rendu de l'*Etoile Belge* : « Tout au moins, et bien que ce ne soit pas là de la peinture flamande au sens traditionnel du mot, l'œuvre de M. Delville mériterait de figurer dans un de nos musées ».

C'est vrai pourtant, pourquoi ne ferait-on pas une exception pour cette œuvre, qui n'est pas de la *peinture flamande ?* Une petite *faveur*, s. v. p.

—

Poésie officielle. Pourquoi pas ?

A la cérémonie du XXVe anniversaire de l'Etat Indépendant du Congo, on a lu de Georges Garnir un Hommage à Léopold II, dans lequel disent les journaux, « ces strophes de début furent surtout acclamées » :

C'était le Souverain d'un tout petit royaume,
Mais ses yeux pénétrants regardaient au-delà ;
En le voyant rêver, le menton dans la paume,
Ses grands cousins disaient ; « Qu'est-ce donc [qu'il fait là ? »

Rien ! Il ne faisait rien ! Il songeait. Sa pensée
Suivait l'explorateur aux pays fabuleux
Où, sur les océans par le roulis bercée,
Emplissait tout le ciel de desseins orgueilleux !

Sur la carte d'Afrique, il traçait des frontières...
Puis il dit (vingt-cinq ans depuis ce jour, ont fui !) :
« Je veux à mon pays ajouter tant de terres
« Que le plus grand Etat sera jaloux de lui !

« Je veux créer une ère imprévue et féconde ;
« Je veux, en dominant ces temps désabusés,
« D'un seul geste agrandir l'héritage du Monde
« Et revivifier des peuples épuisés ! »

Nos félicitations au poète.

Pourquoi pas ? Après tout, Rostand en a fait d'autres.

La jeunesse et M. Remy de Gourmont.

C'est le propre de la plupart des que-les littéraires d'être oiseuses; il en est ème de fort nuisibles. Pour avoir mis ıte la passion de leur jeunesse à en nenter, de nombreux écrivains dont eût pu attendre de beaux livres se ent astreints, avant que d'avoir donné ır mesure, à des renonciations plus moins pénibles et définitives. Il existe pas de jeu plus que celui-là vorable à la déperdition de nos forces rveuses et l'on ne saurait assez se nir à l'écart des petites coteries et des tites chapelles qui ne connaissent pas utre activité véritable.

Cependant, la querelle qui vient de llumer dans quelques revues fran-ises autour de la personnalité de .Remy de Gourmont est d'un intérêt op direct et trop grand que pour n'être int remarquée et attentivement suivie. n connaît les positions prises par acun des adversaires. M. André Gide nne depuis un an à *La Nouvelle Revue ançaise* des petites notes qui ne ten-nt à rien moins qu'à miner par en-ssous l'influence de M. de Gourmont. terrain ainsi préparé, il écrit l'article e tout le monde attendait : *L'Ama-ır de M. Remy de Gourmont*. Répon-s de MM. Charles-Henry Hirsch dans *Mercure* et de M. Montfort dans *Les arges*. Ce dernier fait d'ailleurs plus e signaler le débat; il y prend parti s nettement pour Gourmont contre de. C'est dans l'ordre, l'auteur des *étextes* ayant surtout reproché à celui s *Promenades* sa haine de la pudeur de la morale. Mais M. Montfort se mplait singulièrement à restreindre champ de la querelle. En réalité, il a pas ici que Gide contre Gourmont; rrière Gide il y a presque toute la jeu-sse et derrière Gourmont il y a... mettons qu'il y a une compagnie un peu mêlée. Au surplus, M. Montfort ne s'abuse-t-il pas en croyant avoir tout dit d'André Gide pour l'avoir qualifié de huguenot ? (Il est vrai qu'il le traite aussi d'opportuniste, mais laissons cela qui n'est peut-être que méchant). Huguenot, soit. Et *Les Nourritures Terrestres?* Et cette définition de la sensualité, si ingénieuse, tirée d'une page enthousiaste sur *Les Mille Nuits et une Nuit :* « la sensualité consiste simplement à considérer comme une fin et non comme un moyen l'objet présent et la minute présente ? » *(Xe Lettre à Angèle)*.

Quant à M. Remy de Gourmont, il est certain que, d'une manière générale, on lui doit bien quelque chose. Et il est même probable qu'on lui devrait davantage, si seulement il l'avait voulu. Son influence pendant fort longtemps fut bienfaisante. Dans ses deux *Livres des Masques*, il se donna d'abord pour le héraut du symbolisme ; c'était un poste qui réclamait du courage. M. de Gourmont n'en manqua point et y ajouta souvent de l'insolence. Son audace et aussi l'autorité qu'il ne tarda pas de prendre sur le public lettré enhardirent l'attitude non moins que les efforts de l'école nouvelle et il faut convenir que nombre de paroles vives ne furent prononcées que parce que l'on sentait M. de Gourmont présent. *Le Mercure de France*, où il fait depuis toujours — ou presque — les *Épilogues*, étendant rapidement sa clientèle, l'influence de M. de Gourmont se trouva par le fait même accrue. Toutefois ce n'était déjà plus le poète ou le critique littéraire, exclusivement, que l'on écoutait en lui. Philosophe et savant, il avait prétendu devenir le « maître à penser » de ses lecteurs et il avait réussi dans la grosse majorité

des cas. Sa méthode favorite était la dissociation des idées. Par ce moyen, il parvint à assouplir beaucoup d'intelligences et, usant de la méthode pour son propre compte, il débrouilla habilement et utilement quelques concepts que la paresse spirituelle de l'homme laisse, pour l'ordinaire, agglutinés. Il passa ainsi après quelques années pour un esprit très libre; des connaisseurs s'accordèrent même à dire qu'il était devenu l'esprit le plus libre de ce temps; et cela est vrai si la liberté intellectuelle consiste à se croire définitivement guéri de « l'horrible manie de la certitude »; cela est vrai s'il suffit toujours d'un sourire pour nous tirer de l'angoisse; oui, cela est vrai si l'on prouve que Montaigne eut raison d'appeler le doute un mol oreiller. Mais il se fait précisément que les hommes s'arrangent fort mal de l'oreiller de Montaigne; ils n'y trouvent point le repos de leurs nuits; l'insomnie les y tourmente. Ah! qu'une petite certitude ferait bien ici l'office du cachet de bromure! Et comme, de jour, cette petite certitude les réconforterait! Humain, trop humain, dites-vous? Eh! oui, Nietzsche ni Gourmont ne nous ont pas tellement transformés, et c'est toujours le Pascal du premier chapitre des *Pensées* qui tient le bon bout : « *Ce sont des personnes qui ont ouï-dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté.* »

Que sert après tout de s'emporter? Soyons plus simplement ce que nous sommes; acceptons notre humanité avec ses faiblesses et ses besoins et ne balançons pas à reconnaître que d'avoir si longtemps vécu sans bien savoir à quoi nous prendre, nous nous sentons l'âme un peu lasse et l'esprit insatisfait. Certes, il est beau d'avoir le sourire et c'est peut-être plus courageux en définitive; pourtant cela laisse une empreinte à la longue et c'est un vilain rictus que cette empreinte. Il convient donc qu'en rais[on] de leur courage nous admirions un A[na]tole France et un Remy de Gourmo[nt;] vraiment ils ont quelque chose [de] héros. Mais il faut les mettre sous ver[re] dans le coin du musée réservé aux ph[é]nomènes.

M. André Gide n'est pas tout à fait [le] premier à réagir contre l'influence [de] ces deux grands écrivains. M. Christi[an] Beck dans *Antée* ne cessa pas de fa[ire] pièce au scepticisme crispant et ricane[ur] de M. de Gourmont et, d'autre part, l'[on] n'a pas suffisamment remarqué l'arti[cle] admirable, en dépit de quelques exag[é]rations téméraires — que M. Char[les] Dulait fit l'an dernier sur le quiétism[e] un peu veule, issu des doctrines intell[ec]tualistes. Il disait entre autres bon[nes] choses : « Soyons de notre époq[ue,] c'est-à-dire contre notre époque : la m[is]sion du penseur est de faire contrepoi[ds] aux erreurs de son siècle. Il suffit q[ue] chacun pense, parle et agisse selon qu['il] importe au temps dans lequel son œ[u]vre s'accomplit. Ainsi sourirent Ren[an] et MM. France et de Gourmont, alo[rs] que l'intelligence comme la nobles[se] imposaient le sourire. Depuis, l'imi[ta]tion de ce sourire a été si grimac[ière] qu'aujourd'hui ce n'est plus sourire q[ui] est noble et intelligent. »

M. André Gide se place à un point [de] vue spécial. Lui qui jadis écrivit *L'I[m]moraliste*, c'est de l'immoralisme [de] M. de Gourmont que surtout il s'irrit[e.] Il nous promet de montrer, et ce av[ec] un des derniers romans de M. de Gou[r]mont lui-même, que l'épicurisme e[st] une philosophie nuisible à l'art. M. Mon[t]fort aussitôt en bon chevalier, relève [le] gant pour l'aller porter à son seigneu[r :] « Pour peu que M. de Gourmont, ins[i]nue-t-il, consente à répondre en mo[n]trant de son côté comment l'esprit pr[o]testant peut être également ruineux [et] nocif pour l'œuvre d'art, cela no[us]

ffrira une belle controverse. » Evi-
emment, évidemment; le père Gour-
nont est beau joueur. Pourtant que
I. Montfort prenne garde que ce n'est
as de son côté que sont les atouts. Car
Jn Cœur Virginal (1) servira fort bien à
a démonstration de M. Gide, tandis que
e *La Porte Etroite*, ce pur chef-d'œu-
re, M. de Gourmont, si bon critique
ttéraire qu'il soit, ne pourra point tirer
arti.

Quand M. Gide proclame médiocres
es *Dialogues des Amateurs*, je présume
ue personne ne proteste très sérieuse-
nent; tout au plus, des commis-voya-
eurs trouveraient-ils encore quelque
rofit à la fréquentation de MM. Des-
naisons et Delarue. M. Homais aurait-
donc passé par là? Bouvard et Pécu-
het auraient-ils lu Gourmont, le bon,
elui de *La Culture des Idées*, des deux
remières séries de *Promenades Philo-
ophiques* et l'auraient-ils si mal assi-
nilé? En ce cas, M. de Gourmont est
ort à plaindre, on ne le lit pas bien et il
un exécrable public. Gourmont passe
ncore, mais ces petits Gourmont: De-
arue, l'autre et tant d'autres, grâce! Au
it, je crois que lui-même, lui, le pro-
otype, l'étalon, le parangon de la
ariété Gourmont décline bien un peu.
Cela paraît surtout à ce que son raison-
ement a perdu en qualité comme en
igueur, il ne fonce plus tout droit sur
objection comme jadis; il la détourne
— et pas toujours avec adresse; parfois
même il l'évite bonnement. Il n'y a pas tant d'années qu'il écrivait encore: « Soutenir un paradoxe m'a toujours paru l'exercice le plus méprisable » et aujourd'hui ce n'est plus qu'à force de paradoxes qu'il arrive au bout d'un de ses fameux *Dialogues* (1).

Sans dire de M. de Gourmont qu'il se fait vieux, pourquoi ne le persuaderait-on pas qu'il n'est plus de notre génération? Aussi bien, a-t-il besoin seulement qu'on l'en avertisse? Ne l'a-t-il pas senti déjà? Sans doute, si l'on met d'accord son attitude actuelle avec les pages d'une si remarquable clairvoyance qu'en 1904 il donna sur Sainte-Beuve. On y lisait: « ... les bons jugements littéraires ne sont pas purement intellectuels; il s'y mêle beaucoup de sentiment. Or le sentiment diminue avec l'âge, ou du moins, les facultés de sympathie n'étant pas indéfiniment extensibles, il arrive un moment où la production littéraire des nouveaux venus, si elle nous intéresse encore, ne nous passionne plus. Nous sentons bien qu'il y a un débat, mais il est à régler entre des hommes d'une autre saison. » Et voilà pourquoi, je suppose, il est si peu question des écrivains contemporains dans les deux derniers volumes de *Promenades Littéraires;* voilà pourquoi, lors même qu'il s'occupe d'eux, M. de Gourmont ne fait plus que liquider des souvenirs; voilà aussi pourquoi nous ne connaîtrons probablement jamais son avis sur le Claudel des *Muses* et de *Partage de Midi*, sur le Suarès de *Bouclier du Zodiaque*. « Il vaut mieux s'abstenir que d'écrire les deux

(1) A ce sujet une petite note. J'ai vu ce
oman exposé chez un bouquiniste de Bruxelles.
ans doute ne se vendait-il pas assez vite au gré
u marchand, car repassant par là après quel-
ues semaines, je pus lire au-dessus du titre, ce
ot tracé par un crayon épais et dur: AMUSANT!!!
Ce n'est pas moi qui mets les points d'exclama-
on). Il est à présumer que si le hasard apporte
n jour *Couleurs* dans la boutique de cet habile
omme, celui-ci jugera la couverture du livre
ffisamment parlante par elle-même...

(1) Quiconque a suivi le débat aura constaté le petit fait que voici: c'est *immédiatement* après l'article de M. Gide que M. de Gourmont a délaissé la forme plus ou moins récente du dialogue pour celle plus ancienne et même plus vivante de l'*Epilogue*. Coïncidence? Rapport de causalité?

articles de Sainte-Beuve sur *Salammbô* » ajoutait-il dans la même étude. Certes, mais nous avions une si grande confiance en vous, sur ce terrain, M. de Gourmont; certes, mais la prudence est bien la dernière vertu dont nous vous eussions cru loti. Serait-ce, d'aventure, que le catholicisme de Claudel vous empêche? Mais non, vous avez à trop de jeunes gens fait aimer le grand Villiers. Il est vrai de dire qu'elle doit être déjà bien loin, l'eau de la Seine qui dans ce temps-là coulait aux abords de la rue des Saints-Pères. Car MM. Delarue et Desmaisons, aujourd'hui, ne sont jamais mieux d'accord que s'il s'agit de déclarer combien les religions sont laides et sottes et de décider qu'elles nous inspirent mal.

Cette prudence qui retient M. de Gourmont en littérature, ne le retient pas avec moins de force en philosophie. Il a appelé un jour M. Bergson « un des plus distingués et le plus à la mode des philosophes d'aujourd'hui. » Je ne sache pas qu'il ait jamais fait à l'auteur de *L'Evolution Créatrice* d'autre allusion que cette ironie polie, mais un peu mesquine. M. Bergson est en train de faire présent à la jeunesse d'une petite poignée de certitudes; ces certitudes seront peut-être controuvées demain; la jeunesse les accepte cependant et cela suffit à M. de Gourmont : M. Bergson est un philosophe à la mode.

C'est donc que la mode a changé, car M. de Gourmont lui aussi fut un temps à la mode. Il serait prématuré sans doute de rechercher lequel des deux engouements aura été le plus durable; mais le raisonnement logique fournit déjà quelques données au calcul. Renan, Nietzsche, France, Gourmont démolissaient et déblayaient. Claudel, Bergson, Verhaeren, construisent. Peut-être que ceux-là, sans le savoir, faisaient la place nette pour ceux-ci.

GEORGES BUISSERET.

Indifférence.

A Rodrigue, mon grand ami de lettres.

I. SÉRÉNITÉ.

Extase! inaction! Sommeil de toute envie!
Doux aspect de la mort dont s'entoure la vie!
Lumière, âme en exil, âme errante des dieux
Dont la révolte humaine a dépeuplé les cieux,
Et qui, le soir, malgré l'obscur tendeur de voiles,
Glisse encor par les trous des clémentes étoiles!

Ascètes! ô fervents qui viviez à genoux!
Bienheureux qui portiez votre ciel avec vous,
Plongés au plus profond des veilles extatiques,
L'approche de vos dieux fermait vos yeux mystiques.
Ils y passaient... leurs mains se fondaient en clarté...
Ils se nommaient Amour, Douceur, Sérénité,
Et tant que leur présence étoilait vos paupières,
Vos longs cils s'écartaient sous d'intimes lumières.

Puis, lorsque le réveil de ces hautes amours,
Rouvrait, hélas! vos yeux sur la pâleur des jours,
Haletants du regret de ce ciel qui vous quitte,
Pour mériter encor son auguste visite,
Vous consumiez sans fin votre long avenir,
Entre un obscur espoir et l'obscur souvenir.
Mais moi, moi! reniant les dieux qui nous délaissent,
Libéré des amours dont les meilleures blessent,
Jamais ton rude acier ne m'a plus menacé,
Regret, flèche vibrant sur l'arc d'or du passé.
Détourné du futur par la crainte d'y croire,
Dans l'éternel présent des êtres sans mémoire,
Sereinement, libre d'effort et les yeux clos,
O temps, calme avenir, je descendis tes flots.
Et les soirs constellés suspendaient dans tes ondes,
Pour me mêler aux cieux le reflet de leurs mondes.
Rien de réel qui dût encor me retenir.
Que m'importait d'ailleurs que l'on en pût mourir,
Trop heureux, mille fois, de m'engloutir en elle,
Si l'onde constellée était l'onde mortelle.
Combien ai-je connu de ces âmes, mes sœurs,
Ophélias des temps qui mourrez d'être ailleurs.
Comme autrefois la vierge, au fil fatal du fleuve,
Rêvait son rêve, inconsciente de l'épreuve,
Sans qu'un geste réel, l'arrachant à la mort,
Ait crispé sa main pâle aux roseaux verts du bord
Tel aussi votre rêve au fond des cieux oublie
La détresse où se meurt la terrestre Ophélie...
L'extase vous entraîne en ses funestes eaux,
Mais les banalités, comme de grands roseaux
Qui s'élancent vers vous des profondeurs secrètes,
N'arrêtent pas vos yeux, éternelles distraites!

Ainsi, sous la rigueur d'une infaillible loi,
Jaillissant de mon cœur, puis résorbée en moi,
Ne vivant qu'un instant l'existence immobile
Des fleurs qu'épanouit l'eau féconde et tranquille,
Ma pensée évoquait ce nénuphar géant
Qui sur son lac natal se replonge au néant.

II. Corbeille.

Dans la corbeille d'or des paisibles années,
Comme un osier flexible aux doigts des Destinées,
Mes jours entrelaçaient leur souplesse à mes nuits.
Ils m'offraient la récolte odorante des fruits :
Pampres qu'aux espaliers des vendanges insignes
Pleure longtemps encor le sang meurtri des vignes;

Pêches d'un clos jaloux, doux fruits dont la saveur
Dans une tendre chair prolonge un goût de fleur;
Vous, mûres, qui semblez, le soir, cristallisées
Par la fraîcheur de l'ombre en pesantes rosées,
Raisins clairs où, le soir, quelque rayon perdu
Retrouve tard encor le frelon suspendu,
Et traverse, d'un trait de lumière expirante,
La grappe diaphane et l'aile transparente;
Maturité, Fécondité, Suavité,
Dont les splendeurs, depuis, ne m'auront plus tenté!
Vous vantiez vainement à mes détresses sourdes
La volupté des vins dont les vignes sont lourdes.

GASTON HEUX.

Oscar.

NOUVELLE.

A Liedel.

Un modeste café, presque un bouchon, pas bien loin de Paris. Du soleil et des mouches. A la terrasse, assis, Oscar et Jules sirotent un pernod-glace. En face d'eux, miroitante, une petite 14-16, deux baquets, peinte en jaune-clair, rit dans la lumière. Elle est gentille, c'est un bijou. Cela fait du soixante en palier, sans douleur. Et cela grimpe la côte de Saint-Cloud en quatrième, même les jours où il faut aller doucement, à cause des grands omnibus qui se rendent aux courses. Enfin, une gracieuse petite bonne femme d'auto, qui n'a l'air de rien, comme cela, immobilisée, le levier au point mort, mais qui sur la route fait la pige aux limousines pansues et aux doubles phaétons cossus. Une voiture pour amoureux, par les jours printaniers. Ou pour les camarades. Précisément, Oscar a un chagrin d'amour. C'est même à cause de ce chagrin qu'il a acheté la petite 14-16. Il la sort pour la première fois et c'est presque la première fois qu'il tient le volant.

Le chef-mécano du garage est venu avec eux jusque là, Jules s'étant accroupi sur le marche-pied. Jules est fluet et timide; il ne s'est pas plaint de sa position incommode. D'ailleurs, il est arrivé chez Oscar au moment où celui-ci allait sortir. Il avait une communication importante à lui faire. Mais, tout à son chagrin, Oscar n'a rien voulu entendre. Seulement il a prié Jules de l'accompagner. Celui-ci, séduit par une ballade en auto et se disant d'autre part qu'il aura bien, en route, l'occasion de causer avec Oscar, a accepté. D'ailleurs, c'est la première fois que Jules fait de l'automobile. Oscar, lui, a appris à conduire, deux fois, derrière Bagatelle. Ce n'est plus un profane. A vrai dire, il ne se risque pas encore trop. Cependant le mécano, qui, à peine arrivé dans le petit patelin où ils sirotent leur verte, les a quittés sous prétexte d'aller voir sa fiancée — une indigène, comme par hasard, — tarde beaucoup.

Jules, maigre et pâle, sourit au soleil et aux mouches. Oscar, gros et rouge, a l'œil tragique des grands amoureux méconnus. Après la course rapide entre les arbres qui fuient, l'immobilité lui pèse. Soudain, il se dresse, et dit :

— Mon vieux, c'est pas possible, le

canо se paie notre fiole. On se rase
.

— Je pourrais peut-être, propose timi-
ment Jules, te parler de ma sœur.

Oscar devient écarlate. Il est très
ché :

— Mon vieux, ne ravive pas ma dou-
ur : je souffre assez comme ça.

En vérité, c'est bien la sœur de Jules
i a fait de la peine à Oscar, en lui
fusant de l'épouser.

— Et puis, ajoute Oscar, nous ne
mmes pas ici pour parler de ta sœur.

— Pourtant... dit doucement Jules.

Oscar se lève et s'approche de la
tite 14-16. Est-elle mignonne! Il est
pris par sa passion toute neuve. Il
mire son acquisition récente. Il sent
brer en lui l'âme des champions. Jules
manque pas de psychologie. Il com-
end qu'en flattant l'enthousiasme de
n ami, il pourra plus facilement lui
ire la communication pour quoi il l'est
enu trouver. Jules est mauvais orateur,
t le sait : il n'a point l'art des exordes
sinuants, ni des transitions habiles.
ourtant, il demande, assez adroite-
ent :

— Alors, mon vieux, tu es content
e ton auto?

— Ah! mon vieux!

De plaisir, Oscar passe au rouge ce-
ise. Il explique :

— Regarde-moi ce capot, si c'est effilé,
i c'est fini : on dirait une boîte à den-
elles. Pige moi ces pneus, si c'est doux
l'œil, velouté aux doigts, souple à la
ourse!

— Et ce petit machin à crans? Mon
vieux, fais une chose : dis-moi à quoi ça
ert...

Oscar n'est pas très calé. Mais comme Jules ignore tout de l'automobile, Oscar peut au besoin proférer quelques inexactitudes. D'ailleurs, quand on est possesseur d'auto, il faut toujours avoir l'air de connaître à fond sa machine.

— Ça, mon vieux, c'est le train baladeur. Au milieu, le point mort : le levier doit se trouver là à l'arrêt. Quand tu veux partir, tu commences par produire le contact. Une étincelle... j'ai l'allumage par magnéto et par accus, mon vieux...

Oscar s'embrouille un peu. Mais les mots techniques suffisent à Jules, puisqu'au grand jamais, il n'oserait en demander le sens à Oscar.

Ce dernier, d'ailleurs, s'est tu. Une idée plisse son front brusquement soucieux. Un travail soucieux lui taquine la cervelle. D'un jet, il dit :

— D'ailleurs, comme le mécano ne revient pas, on va se grouiller, nous deux. On reviendra dans une heure reprendre le chauffeur. Comme ça, je pourrai t'expliquer pratiquement comment fonctionne la machine.

Jules qui professe volontiers un grand enthousiasme pour les théories émises par Oscar, a une confiance moindre dans sa connaissance pratique. Aussi murmure-t-il, conciliant :

— Mon vieux, le chauffeur va revenir d'un moment à l'autre. Il vaut mieux ne pas commettre d'imprudence. Et puis je pourrais te parler de ma sœur...

Oscar jette à Jules un regard courroucé. Il néglige volontairement la sœur de Jules, mais n'admet pas la suspicion de son ami au sujet de sa propre compétence :

— Dis tout de suite que je ne sais pas conduire! En voilà un mufle!

— Mon vieux, calme-toi. Je n'ai pas voulu dire...

— Alors, Jules, toi aussi tu m'abandonnes? Toute la famille est contre moi! C'est bien...

Il ajoute, pour fortifier sa douleur :

— Dans le baquet, tu aurais été mieux assis que sur le marche-pied. Ce que j'en voulais faire, c'est pour toi...

Jules est vaincu par tant de grandeur

d'âme. Il s'assied dans le baquet où Oscar était tout à l'heure, quand le chauffeur conduisait. Oscar, rasséréné, dit :

— Tu vas voir, mon vieux...

Jules sait qu'il va voir. Mais que va-t-il voir? Toute la question est là.

Oscar vérifie la petite manette des accus :

— Surtout, mon vieux, touche pas à ça. Ça peut vous fiche un retour de manivelle. Et alors, pan! le bras cassé...

Oscar n'a nullement besoin de faire entrer l'épouvante dans l'âme de Jules, ce dernier ayant suffisamment peur comme cela.

Oscar met très bien le moteur en marche. Un demi-tour de manivelle et ça y est. Rrrrrrr! fait la petite 14-16.

— Je coupe les gaz, dit Oscar.

En en même temps, puisqu'on est en banlieue, il ouvre l'échappement. Une fumée bleue entoure la voiture.

— Diable ! dit Jules.

— C'est rien, mon vieux. Tu vas voir si c'est plus doux.

Il débraie, met la première, embraie doucement. La 14-16 s'en va dans la poussière dorée de la route.

— Tu vas voir, mon vieux. Je vais passer en quatrième en moins de cent mètres...

— Bigre! dit Jules, qui aimerait autant rester en première, sans d'ailleurs savoir pourquoi le moins du monde.

Oscar fait quelques mouvements désordonnés, que Jules s'explique mal. A un moment un raclement se fait entendre, comme si on grattait de la pierre bleue avec une hache pas très bien aiguisée. La 14-16 titube et tangue fortement vers la droite. Mais Oscar la redresse :

— Ce n'est rien, mon vieux, j'ai taquiné un peu rudement mon cône d'embrayage.

— Ce ne serait pas à faire, dit Jules en souriant vert.

Il est de moins en moins rassuré. Pour se donner du ton, il ajoute, tout en retenant son feutre de la main gauche :

— Mon vieux, je voudrais bien te parler de ma sœur.

— Tu vois, nous filons en quatrième. Je prends ce petit machin et...

La voiture ronronne. La route est droite, plane; du miroir.

Jules s'abandonne à sa destinée. La petite 14-16 a des ailes.

— Attention! des poules, dit Oscar.

Jules, tout à coup, s'intéresse aux poules, à un point de vue uniquement mécanique. On passe. Une montée.

— Mon vieux, on grimpe ça en quatrième!

— Quelle veine! dit Jules, qui pense à sa sœur.

Vers le milieu de la montée, très raide, la 14-16 commence à haleter. Oscar, le front soucieux, se penche :

— Il y a un des quatre cylindres qui ne donne pas.

Jules apprend sans enthousiasme qu'on possède quatre cylindres et que l'un d'eux se refuse à donner. A donner quoi? Il l'ignore. Il se contente de flatter la manie de son ami :

— Dis donc, mon vieux, cet autre levier, qu'est-ce que c'est?

— Frein de sûreté, dit Oscar.

— Et cette petite boîte en acajou?

— C'est la boîte à... Nom d'un chien!

Un tournant raide. Une lourde charrette, là, devant l'auto, à trois mètres. Un coup de volant à droite, un à gauche, une embardée formidable. Deux cris. Plus rien.

Ventre à l'air, la petite 14-16 est dans un champ de seigle, en contre-bas. Quelques mètres plus loin, et côte à côte, Oscar et Jules, sans blessure. Quelques instants d'étourdissement.

ıles, n'ayant pas encore recouvré :s esprits demande, par habitude :

— Et ça mon vieux, qu'est-ce ıe c'est ?

— Ça, c'est se casser la gueule...

Un silence. Puis, Oscar :

— A propos, mon vieux, la communication que tu avais à me faire ?

— Mon vieux, je venais t'offrir la main de ma sœur.

F-CHARLES MORISSEAUX.

Bouboule.

NOUVELLE.

Ce nom, aujourd'hui, n'a plus de aison d'être.

Il avait été donné par sa jeune maman musée au poupon si mœlleusement ıpitonné que sans dommage il pouvait hoir de toute sa hauteur. Ça faisait plouf », un bruit de pâte à pain qu'on anque dans la corbeille. Il restait 'abord penaud, puis tout rieur comme uelqu'un qui vient de jouer un de es tours ! De reprendre la noble station erticale présentait de grosses difficultés cause de son petit derrière si mal quilibré !

Or voici la jeune maman happée par grand noir. Et qui reconnaîtrait bébéoule dans cette maigre fillette empauetée d'une robe couleur samedi au essous de laquelle tricotent des jambes ıarron chinées ? On achète dans les ıires des bonshommes en pâte de uimauve cochon-lait. Quand on tire essus de toutes ses forces ils perdent urs belles couleurs, le front bombé 'aplatit, les yeux en billes se fendent, e nez s'effile et se pince, la bouche onde abaisse deux coins mélancoliques. Pourquoi les gamines de huit ans ıarfois arborent-elles le masque des outes vieilles qu'elles seront un jour ?

Bouboule avait un cou d'oiseau ombé du nid, et une si navrante etite figure que lorsqu'elle paraissait la cuisine barbouillée de gelée de groseille, Mélanie jetait de hauts cris croyant voir du sang.

C'était la Sainte Pélagie. Bouboule, tablier blanc, cheveux plaqués, mains poncées, se tenait raide vers le milieu du salon, lisant comme on énumère, au catéchisme, en seconde classe, de mystérieux péchés, par exemple ceux d'un trop libre commerce avec les personnes de l'autre sexe :

Chère et vénérée tante,

« Depuis ma plus tendre enfance, remplaçant mes parents défunts, vous ne cessez de me prodiguer vos innombrables bienfaits. Ange tutélaire, vous écartez de moi tout danger et semez des fleurs de votre bonté le chemin de ma vie ; aussi est-ce avec une gratitude profonde et sans bornes que je viens à l'aurore de ce jour solennel vous prier d'agréer, chère et vénérée Tante, les meilleurs souhaits de mon cœur. Que le Tout-Puissant verse sur votre tête Ses faveurs les plus insignes ! Qu'Il vous accorde bonheur, prospérité, bonne santé, longue vie et après une mort toute chrétienne, une place parmi Ses élus. Lui, qui du haut du Ciel veille sur la veuve et l'orphelin daignera exaucer, chère et vénérée tante, les vœux de fête bien sincères que forme pour vous,

Votre nièce obéissante et affectionnée,

Bouboule Fréchard. »

L'ange tutélaire, d'un coup de langue assujettit son râtelier, redressa d'une chiquenaude son binocle et prit la lettre.

Sur l'écœurante blancheur du papier de riz enguirlandé de myosotis et de roses moussues, l'essor d'une colombe. Plus bas, le désarroi des énormes jambages puérils, se bousculant, se chevauchant, cramponnés aux lignes. Ils disent les doigts frêles trempés d'encre, crispés autour d'un porte-plume trop gros, le bout de langue passé entre les dents, une balafre violette sur la joue droite, le coup de coude d'une voisine, (ce qui faillit provoquer un drame terrible), les yeux immenses rivés au tableau noir où resplendit l'impressionnant modèle de Sœur Louis de Gonzague ; et l'adorable angoisse des fins de lignes !

Bouboule, très surexcitée, ronge l'ongle de son index gauche, d'ailleurs réduit à sa plus simple expression. « Si le soleil », songe-t-elle, « lèche la grosse fleur jaune du tapis, je suis flambée. » Mademoiselle Pélagie en ce moment tourne la page. « Qu'est ceci, Bouboule ? » (Ce nom en passant sur ses lèvres devient incroyablement anguleux). « Eh bien, ma tante, voilà : il y a eu une tache et alors sœur Louis l'a grattée, mais comme c'était très vilain, j'ai coupé ce beau petit carré avec des ciseaux !!... »

— « Comment, à ton âge, gâcher une feuille de quatre sous ! C'est honteux !... Je crois me rappeler que tu aimes bien la crème au chocolat. » L'enfant comprend que tout à l'heure il lui faudra aller trouver Mélanie : (« Tante fait dire de ne mettre qu'une seule assiette à dessert »). « La crème, je m'en moque ! Ça sent la colle et il reste dedans des bouts de chocolat qui craquent comme du sable !! » « Très bien, tu n'en auras plus jamais ! » Bouboule fixant la rosace du plafond : « Quand je serai grande je la mettrai dehors sur une pierre, dans la pluie, dans la nuit ! » Puis elle scande avec rage : « Hypo-thèque, hypo-thèque ! » C'est le plus gros mot de son vocabulaire, celui dont la consonnance l'épouvanta lors d'un entretien plus qu'animé de sa tante avec M. Poirier, le notaire. Une voix grince : « Je connais quelqu'un qui montera au grenier ce soir ! » « Cela m'amusera... beaucoup ! »

C'était à vrai dire pour l'enfant, impressionnable et nerveuse, la plus redoutée des pénitences. Mais la veille, Pierre était venu, les mains plaquées sur ses poches prometteusement gonflées : « Surprise, Bouboule ! Devine un peu ! » Pierre Charmette, presque neuf ans, une frimousse rose, des cheveux noirs en boucles et d'invraisemblables yeux verts, frais et clairs ainsi qu'une source sous bois.

« Est-ce que ça se mange ? » — « Non » — Est-ce vivant ? — « Non ! » — Un sifflet ? — « Non ! » — « Des épingles de couleur ? Une peau de serpent ? Un caillou doré ? Une cage à mouches ? Un collier de quinerodons ? Une plume neuve ? Un crayon rouge ? De la ficelle en argent ? — « Non ? » « Je donne ma langue au chat ! »

« Eh bien regarde : des bougies pour l'arbre de Noël ? Je les ai trouvées dans l'armoire où on range mes vieux jouets. Il y en a neuf, je te les donne toutes ! Puis, tiens, j'ai chipé pour toi des allumettes qui sentent le diable et qu'on frotte contre le mur. Cela te fera une jolie lume-lume quand Carabosse t'enverra dans le noir !

Bouboule avait caché ce stock de précieux luminaire dans sa commode entre deux chemises de nuit, gardant au fond de sa poche une bougie rose et deux allumettes. A maintes reprises dans le courant de l'après-midi palpa-t-elle son trésor, presque joyeuse à l'idée de la petite procession au flambeau. Mais lorsque l'ombre eut dévoré toutes choses,

d'abord les sombres et ensuite les claires, la peur vint qui vous tord le cou, vous casse les genoux et vous douche le long des reins comme d'une eau plus froide que glace.

Mélanie desservait. Un verre heurté teinta la nappe de rouge. De la corbeille placée sur le dressoir une orange se détacha. Sa chute brusque, lourde et mouillée parut formidable. Un souffle s'insinua par la porte entr'ouverte frôlant la nuque de la fillette. Puis frissonna, de toutes ses feuilles satinées,une gerbe de monnaie du pape, et tintèrent les pendeloques du lustre. Qui dira l'intense terreur des objets familiers quand autour de la maison rôde le malheur ou le crime?

« Va me chercher une couverture de laine dans le placard du fond sur le troisième rayon ». L'enfant lève sur la vieille fille un regard plus angoissant qu'un cri, plus suppliant que deux mains jointes. Et Mélanie : « Mademoiselle, puisque c'est demain l'Ascension... » — « A vos fournaux, ma fille, à vos fournaux! Ou plutôt non! Tenez, remontez-moi cette pendule! »

Une lampe à huile éclaire faiblement le vestibule. A la septième marche Bouboule s'arrête, regarde. Une si petite bougie rose pour tant de noir! La première allumette ne prend pas La seconde brille avec une flamme suffocante que l'enfant éteint en toussant. La porte de la salle à manger s'ouvre : « Eh bien, qu'attends-tu? »

Pour avoir moins peur, Bouboule serra dans sa main l'inutile petite bougie et monta très vite. Même voulut-elle crâner : « Cela m'amuse... beaucoup, beaucoup! » Mais une boule dans sa gorge fit de sa voix de gamine, aigrelette comme une prunelle, la plus lamentable des plaintes.

Lorsqu'on pousse la porte du grenier, elle gémit; on dirait une personne. Par la lucarne filtrent de vagues et terrifiantes clartés. Et là tout près, n'est-ce pas, ô mon Dieu, l'homme qui coupe les fillettes en morceaux! L'enfant le reconnaît. Mélanie, l'autre soir, lui avait montré son portrait sur le journal. Pour ne plus voir sa longue barbe et ses grands bras qui s'agitent et vont la saisir, elle se jette à terre, sa petite figure convulsée heurtant le plancher.

Il se fait dans sa tête un bruit étrange, à la fois très proche et très lointain, comme quand Mélanie en lui lavant les oreilles, met trop de savon ou qu'elle écoute aux gros coquillages de la cheminée.

Alors elle se dit : « C'est un cauchemar. Je suis couchée dans mon lit, je vais me réveiller en criant comme, l'autre fois, où « elle » me gronda si fort parce que cela prouvait que j'avais mangé trop de pommes de terre. Mais il faut me jeter en bas pour que ça finisse plus vite! » Elle se relève, chancelle, cherche un appui, et comme une horrible chose froide s'abat et l'enveloppe, elle se précipite.

Il n'y a pas eu de cri, mais seulement sur les dalles un choc sourd! « Elles » ne s'expliquent pas tout de suite cette serviette humide accrochée à la rampe. La vieille fille se penche et voilà que bouge le petit visage inexprimablement meurtri : « Quand serai grande... dehors... pierre... la nuit!! » Une petite main exsangue gratte l'étoile de la mosaïque. L'autre est un peu rose de cire écrasée. Elle tient si fort la « lume-lume » de Pierre!

Jean Duren.

Lettres.

Lancenay à Madame de Verneuil.

Madame, point n'est utile de vous rappeler, en cette lettre, l'amour que vous avez souventes fois accueilli avec une bonne grâce charmante, point n'est besoin non plus de renouveler à reprises différentes, mais qui seroient frivoles, les sermens échangés, les baisers sous la charmille du duc d'Alençon et surtout, Madame, notre première rencontre près d'une gente fontaine, dans la forêt.

Et cependant, toutes ces choses adorables, ces riens, ces délicats souvenirs se pressent à l'envi sous ma plume grinçante. Vous les redire, Madame, à vous qui les connaissez si bien, vous charmer encore de loin, vous, dérobée sous vos rubans, moi, pauvre serviteur du Roy, accoudé à une boîteuse table d'auberge, serait agréable passe-temps.

Vous souvenez-vous, Madame, de ce joli soir lunaire, dans les jardins du duc d'Alençon? Les papiers multicolores, illuminés d'un rien de cire blanche prenoient à vos yeux des parures d'âmes en souffrance, en désespérance, disiez-vous. Je riois de cette folle imagination et toute ma littérature les comparoit à des vers luisans parsemés dans la verdure. C'était mignon, et votre bras trembloit d'émotion pure sous le mien. Un moment, gagné par la douce ambiance, ébloui du grand honneur de votre compagnie, un rien me grisoit; les échos affaiblis des violes d'amour bourdonnoient dans ma pauvre cervelle d'homme de guerre.

A ce moment où les confidences sont prêtes à s'envoler des lèvres, vous m'avez dit, Madame, de votre voix adorable : « Monsieur le lieutenant, si nous allions sous la charmille? » Je formois en rêve ce que vous veniez de réaliser. Oh! que la nuit paroit délicieuse avec la femme que l'on aime! Vous étiez toute fière, Madame, de vous appuyer au bras d'un guerrier.

Votre tête blonde se penchait vers moi; dans vos yeux je lisais comme dans un livre ouvert l'aventure de mon amour. « Madame, je vous aime. » Souventes fois, je vous répétois ces beaux mots, et vous, espiègle, me fermiez la bouche de votre lèvre rose. La chambre grossière, où le hasard de la guerre nous a réfugiés, se transforme soudain lorsque je songe à votre lèvre mutine, et tout me paroît adorable, les combas, l'auberge, la route détestable et même cette horreur, Madame de Renoir — oh! ne me grondez pas.

Monsieur de Prusse s'est encore avancé et la grande mêlée est proche. Vous songerez à moi, Madame, de votre beau Paris, tantôt je serai loin, notre marche en avant se fera sans répit, Monsieur de Renoir me regardera d'un mauvais œil en souvenir de vous. Déjà, j'espère les mousquets de Monsieur de Prusse...

Adieu, Madame, croyez à mon amour, à mon admiration, à mon dévouement.

LANCENAY.

Lancenay à Madame de Verneuil.

Rien encore, Madame, rien de cette guerre en dentelles qu'on nous promet depuis longtemps. Oh! que la solitude nous pèse à tous, dans ces provinces détestables où les filles de ferme ne sont pas jolies, où le vin est un mauvais pichet sans une ombre du rubis chatoyant... toute notre distraction est nulle ou presque. Monsieur de Renoir, à menacer contre un ennemi fantôme,

ɔasse le plus beau de sa vie; son visage ɔrend pour de longues heures un teint ombre. Cette plaisante mésaventure uit toujours de près l'arrivée d'un cer-ain noble courrier que l'on disoit venir le Paris, par étapes. Il me falloit bien roire lorsque ce jour passé il me bailla votre lettre, mignonne missive em-ɔreinte encore des parfums de la cour le Versailles Vous me savez curieux ɔour un serviteur du Roy, aussi sans la noindre déplorable intention, je laissois ɔarler cet homme. Oh! Madame, il ɔarle bien! La première chose qu'il n'apprit fut votre publique liaison — st-ce possible, Madame, et ne suis-je as le jouet d'un cauchemar? — avec 'abbé Fanfreluche. Il m'assuroit même ue l'abbé, avec le consentement du car-linal abandonneroit son saint état. Dieu 'en préserve, Madame; je suis jaloux, ffreusement jaloux, et de retour à Paris, mon épée pourroit bien ne plus especter en lui le caractère inviolable lu prêtre! C'est beaucoup pour cette aison que je souhaite les combats... à ne ruer parmi les gens de Monsieur de Prusse, à me servir selon toute équité le ma lame de Tolède, l'impression me estera de occire autant d'abbés Fan-freluche... Que vous paraissiez, Madame, eaucoup aimer votre époux, Monsieur le Verneuil, c'est là très compréhen-sible sentiment... mais, vous abandon-ner à ce freluquet sans morale dont notre nère la Sainte Eglise ne veut plus, est une action indigne.

Le roman de nos tendresses est fané, notre doux et mutuel épanchement sur un brusque départ vers les choses viriles s'est tari. Je les regrette, ces heures déli-cieuses passées, vécues auprès de vous... le courrier est près de moi qui attend cette lettre... en me courbant je cueille une fleur pour vous, gentiment déposée entre ces feuilles elle sera l'arôme pur de ma pauvre profession de foi et le dernier échange entre nos deux âmes.,. je la baise... Voulez-vous présenter mes hommages à Madame de Renoir.

Madame, adieu. Croyez à mon amour.

LANCENAY.

Lancenay à son cher abbé Fanfreluche.

Mon cher abbé, toute ma plus sincère admiration pour votre beauté, vos ma-nières délicieuses et frivoles qui ne sont pas des manières d'abbé sérieux et orthodoxe.

... Entre un abbé de cour et un offi-cier au service du Roy dans les pro-vinces barbares, la comparaison amou-reuse n'est pas possible, Fanfreluche. Madame de Verneuil à laquelle je vous recommande comme une petite horreur d'abbé, prend très au sérieux les atten-tions fines et charmeuses dont en bon et prodigue apôtre vous l'entourez. Pour vous elle auroit toujours ces grands airs de déesse fatiguée, qu'elle feignoit pour se permettre plus de liberté dans mes bras. Déjà, je vous vois à ses ge-noux, très ennuyé de votre position, maudissant votre amitié pour moi.

Madame de Verneuil est heureuse; elle tomberoit en pâmoison si un reste de pudeur à mon souvenir ne la rete-noit... Vous parlez de moi alors... elle vous écoute... elle rêve sous les char-milles du duc d'Alençon. C'est ainsi que vous restez fidèle à vos chères idées, tout en berçant la solitude d'une belle isolée par de jolies paroles d'amour et de souvenances. Bon Mentor obéissant auquel son lointain Ulysse a imposé la tâche la plus au-dessus de ses forces, et qui s'en console en songeant à la parole divine : « Aimez-vous les uns, les autres. »

Et me voilà bien heureux dans ma campagne monotone!

Depuis de longs jours nous cheminons d'heure en heure sans plus rencontrer

d'ennemis qu'en bon pays de France. Notre compagnie nous donne l'impression d'être une compagnie fantôme commandée par des officiers fantômes dans un hameau fantôme... A force de souhaiter une aventure, notre regard conserve une illusion de leur tunique prussienne... ce que M. de Chardin dans ses relations de Perse appeloit le mirage au désert.

Monsieur de Renoir m'a prêté un volume de M. de Racine. Entre autres choses plaisantes, j'y relevois une préface de *Despreaux* qui m'a fortement amusé.

M. de Racine, assure notre courrier, renonce à écrire encore des tragédies où l'on se passionne. Paris et la cour, attend son « Esther »...

Mon cher abbé, croyez à ma reconnaissance et à mon dévouement.

LANCENAY.

L'abbé Fanfreluche à Lancenay.

Il faut que je vous narre une aventure qui a fort peiné la cour dans la nuitée d'hier. Le Roy invitoit la noblesse à un court divertissement de comédie. Les charmantes enfans de Saint-Cyr que Madame de Maintenon adore s'amusoient en jouant devant nous une très belle tragédie de M. de Racine, « Esther» Parmi les filles du chœur se trouvoit une enfant de la plus délicieuse fraîcheur, son visage nous rappeloit les vierges que peignoit Murillo. Le Roy fut intrigué aussi, et se penchant vers Madame, lui demanda le nom et l'origine de l'enfant. Madame répondit que la petite lui avoit été confiée par un moine espagnol ; elle s'appeloit Janina et ignoroit tout de ses parens et de son pays. Le Roy est soupçonneur; tout ce qui vient d'Espagne lui déplaît. Il ne voulut pas permettre, malgré les prières de Madame, de laisser l'enfant à Saint-Cyr. Ce qui l'inquiétoit surtout dans cette histoire estoit la mystérieuse disparition du moine. Le Roy fit appeler la jeune étrangère. La pauvrette éclatoit en sanglos à toutes les questions... la cour estoit émue, mais le Roy la renvoya en maintenant sa première décision.

Madame de Verneuil estoit fort émue; votre lettre contenoit un adieu méchant... et Dieu sait Lancenay si la chère femme vous aime ! de toute sa petite âme délicate, elle vous aime et abhorre son grand époux qui menaçoit de me tuer. Elle se faisoit expliquer l'autre jour la marche d'une armée, les privations des soldas et des officiers et me laissoit décrire des contrées où je n'ai jamais mis un pied. Pour vous plaire, j'en esquissois une description affreuse, et elle, tremblante à mon récit, craignant pour votre vie, se serroit contre moi en murmurant : « Mon pauvre Lancenay, priez pour lui, Monsieur l'abbé ». Voulez-vous présenter mes respecs à Monsieur de Renoir et croire à mon amitié.

ABBÉ FANFRELUCHE,

Lancenay à Madame de Verneuil.

Madame, voulez-vous encore à cette heure d'un guerrier infirme ? Ne vous effrayez pas, mes blessures ne sont pas de la dernière gravité, puisque je vous écris, en reposant la main ça et là, le mouvement de la plume fatiguant les muscles de l'épaule, disoit le docteur. Je guérirois facilement de cette blessure... Ma pensée n'est pas de vous ennuyer de mes doléances, de vous narrer par le menu et avec tous ses détails, l'attaque imprévue des Prussiens, nos vingt heures de combas, et notre victoire complète. La mêlée prenoit fin. Les nôtres en bon ordre se replioient sur le camp. Avec deux officiers de

tte belle compagnie placée sous la ute protection de Monsieur de France, m'appliquois à reconnaître ceux des ôtres blessés et vivants sur le champ u combat. Un petit parti de Poméraiens se disputoient encore avec six de os cavaliers, qui privés de leurs courers, embarrassés dans leurs hautes ottes avoient toutes les peines à se éfendre. A notre vue, les Poméraniens e se démenèrent pas longtemps, bienôt même ceux qui restoient tournèrent ride et disparurent au galop de leurs erveux chevaux de selle. Hélas! un oup de sabre porté avec une féroce uvagerie m'avoit balafré le genou.

Nos gens, pour me porter au camp, oyant sous la douleur, se servirent 'une sorte de lit assemblé avec quatre ousquets, deux sabres et une couverure enlevée à un cadavre ennemi.

C'est dans cet état que je faisois au illage nne lamentable entrée. Notre octeur me pansa la jambe. Et ce matin m'annonçoit que ma blessure, très rave, nécessitoit un repos absolu et eut-être l'abandon complet des armes... ette nouvelle me plongeoit dans une orpeur voisine du désespoir... Je pleuois comme un enfant... Demain, trois e nos hommes m'accompagneront dans non retour vers Paris... Je serois dans os bras bientôt et cette pensée m'assiste et me console dans ma douleur.

Croyez, Madame, à mon amour, à non admiration.

LANCENAY.

L'abbé Fanfreluche à son ami le comte de Roanne, à l'armée du Rhin.

Je suis encore sous l'impression des événements dont Versailles fut le théâtre ces jours derniers. Je vous narrois dans ma missive précédente par quelles circonstances mon amitié pour Lancenay s'estoit affermie. Le bon garçon, qui estoit officier aux compagnies du Roy, aimoit en secret la gracieuse Madame de Verneuil. Pour estre dans la vérité, je dois vous dire que ce soudain amour estoit partagé... mais un ordre supérieur appela Lancenay dans le Nord, rallier son régiment.

Comme il est très laborieux de suivre à notre époque les actes de la politique, je ne disputerai pas avec vous la situation que nos gouvernans veulent imposer à la Prusse. Ce n'est plus de ma mission, qui est celle de la paix et de l'amour. Lancenay ne répondoit pas de forcer son souvenir à Madame, et il me proposa l'arrangement que vous savez. Pendant son absence je devrois feindre l'amour pour Madame et dans nos entretiens parler toujours de Lancenay. Le rôle me parut léger et agréable et j'apportois à son accomplissement une fougue inusitée. La chère personne en toute sincérité croyoit à mon amour; les lettres de Lancenay à de très rares momens venoient la tourmenter; dans nos réunions c'est elle que me prioit de ne plus nommer Monsieur de Lancenay. Et j'en arrivois à oublier ma promesse! Mais, là-bas dans le Nord l'amant fut blessé dans une rencontre. Par conseil du docteur il rentra à Paris où tout se compliqua. Au moment précis où Lancenay, faible encore, boîteux pour toujours à la suite d'un coup de sabre au genou, se promenoit dans le jardin du duc d'Alençon, Monsieur de Verneuil me surprenoit aux pieds de son épouse. Oh! l'orageuse rafale qui passa sur ma pauvre tête! Madame tout affolée trembloit... Monsieur serroit désespérément la garde de son épée... Soudain une ombre surgit entre nous deux, Lancenay, attiré par les éclas de voix et qui venoit en bon chevalier prendre ma défense et se charger de tous les méfais. Ces deux bouillants personnages ne tardent guère à se servir de

leurs armes... ils dégaînèrent... on estoit accouru. Lancenay, maigre, titubant, faisoit pitié à voir... un faux mouvement le porta en avant, sa lame violemment troua dans le pourpoint de son adversaire; celui-ci poussa un cri, et tous deux s'effrondèrent...

On emporta Monsieur de Verneuil et Madame se tournant vers moi, me tendit sa main fine, en montrant Lancenay entouré de quelques nobles : « Comme il est vilain, fit-elle. »

Abbé FANFRELUCHE.

Pour copie conforme :

HENRI MAASSEN.

Le paysage au salon des Beaux-Arts.

Au risque d'encourir à mon tour le reproche de naïveté, je veux, moi aussi, y aller de mes récriminations. On nous avait promis pour ce salon une sélection rigoureuse; on nous avait parlé de l'impitoyable sévérité du jury ; on citait le nombre de toiles envoyées et celui, infime, de toiles reçues. Ce jury même avait été élu par les artistes et, si nous nous étions étonnés de certains résultats de ce scrutin, nous avions espéré, malgré l'insuccès de semblables expériences antérieures, que les artistes choisis auraient à cœur de réhabiliter l'institution tant décriée du jury.

Quelle candeur était la nôtre! Un salon banal s'est ajouté aux autres, le déballage annuel s'est produit, l'acceptation ou le refus des œuvres se sont faits une fois de plus à la hâte et aux hasards de la bonne ou de la mauvaise humeur.

Pourtant il y a l'appoint des salons étrangers : de la section française si bellement ordonnée avec ses Monet, ses Renoir, ses Ménard, ses Le Sidaner, ses Madeline, ses Dauchez, ses Cottet et tant d'autres; de la section hollandaise, assez terne mais où tranchent les personnalités curieuses de Breitner et de Bauer; de la section italienne, si fraîchement et coquettement ornée où triomphe Tito.

Quant à la Belgique, elle n'a pas voulu qu'il fût en rien dérogé à la tradition, ni que fût interrompu l'implacable roulement des salons triennaux. Elle a jugé cette besogne plus urgente que de nous donner l'intéressante et instructive exposition que nous avions rêvée, où les organisateurs se seraient efforcés de marquer une étape, de nous montrer les résultats acquis. C'est dommage. De quel enseignement n'eût pas été une telle entreprise et quel profit en eussent tiré les peintres aussi bien que la critique.

Cela n'eût en rien empêché de nous faire admirer Laermans, Heymans, Claus et tous les maîtres que nous aimons et qui sont la gloire de ce salon ; le superbe patriarche Courtens n'eût pas été nécessairement séparé de ses enfants. Mais nous y aurions gagné d'être débarrassés de pas mal de superfétations et d'inutilités et maintes œuvres de mérite qui durent être reléguées dans les « catacombes » eussent trouvé une place plus digne d'elles et cette manifestation eût pris une signification exceptionnelle.

C'est à propos du paysage surtout qu'une telle exposition était souhaitable.

Voici près d'un siècle que l'étude directe de la nature accapare nos peintres. C'est elle qui a provoqué les théo-

ries, les recherches, les discussions et les querelles souvent ardentes et passionnées dont l'écho ne s'est pas tu encore. Le portrait, lui, a échappé à ce que Besnard appelle les esthétiques dévastatrices et ce n'est qu'indirectement qu'il a profité parfois des découvertes des luministes.

Le grand courant qui, dès le début du XIXe siècle entraîna tous les chercheurs à entreprendre sur nouveaux frais l'étude des phénomènes, ne pouvait pas laisser les peintres indifférents. Eux aussi renoncèrent à accepter sans examen les doctrines toutes faites et perdirent la foi dans les enseignements traditionnels.

Ils s'en allèrent par les champs, leurs yeux s'ouvrirent, ils s'efforcèrent de regarder les choses avec ingénuité et ils firent des trouvailles qui les émerveillèrent.

Leur enthousiasme nous valut la prodigieuse moisson que l'on sait. Mais lorsque le public fut convié à le partager, il y eut des révoltes et des indignations.

De graves critiques se lamentèrent sur la fin de la peinture et les bourgeois ahuris crièrent à la plaisanterie. On s'inquiéta sérieusement de ces ophtalmies qui faisaient voir des ombres violettes et des prairies vertes, alors qu'on les avait vues noires jusque là. Les uns et les autres étaient de bonne foi ; mais c'est justement ce que ni les uns ni les autres ne pouvaient admettre. Les peintres s'exaspérèrent. Loin de se décourager, ils outrèrent : il n'y eut plus de couleurs assez crues, plus de soleils assez éclatants, plus de midis assez flamboyants et — lorsqu'on voulut bien les y recevoir — les cimaises des salons s'incendièrent.

Une telle tenacité devait finir par en imposer. Peu à peu les querelles s'apaisèrent. Des littérateurs et des critiques étaient venus à la rescousse, stimulant les bonnes volontés hésitantes. Les yeux se dessillèrent. Il n'est plus personne aujourd'hui qui conteste les vérités élémentaires conquises par les luministes. On peut dire que désormais ce mouvement appartient à l'histoire de l'art. Aussi l'occasion semblait-elle propice pour le noter.

Dans l'encombrement de l'exhibition du Cinquantenaire, il est bien difficile de se faire une opinion.

A y bien regarder cependant, il semble qu'une impression générale se dégage. Je n'oserais pas affirmer que d'autres n'en emporteront pas une tout opposée. Un peu de scepticisme convient à la critique.

A force d'interroger la nature et la lumière, les peintres se mirent à les aimer pour elles-mêmes et plus profondément. Ce qu'en général ils avaient cherché à surprendre jusqu'ici, c'était leurs secrets. Ce qu'ils étaient allés leur demander, c'était bien souvent des arguments pour leurs théories.

Ce travail n'était pas vain. Mais pour intéressant qu'il fût, les résultats n'en étaient pas toujours en rapport avec les efforts et les talents déployés. Ils n'étaient fréquemment que de curieuses « contributions à l'étude de la lumière » comme on dirait dans les revues scientifiques.

Ils ne furent pas long cependant à s'apercevoir qu'autre chose surtout importait. Les peintres qui jadis quittaient la ville le matin pour y rentrer le soir et rapporter des études ensoleillées, séduits par la paix agreste, par le grand air et la poésie prenante des horizons cultivés, allèrent se fixer en pleine campagne. Ils surprirent alors la tendresse et la candeur des matins; la profonde et grave beauté des soirs. Dans les midis même ils virent autre chose que la turbulence du soleil : il en surprirent le silence accablé et le lourd sommeil.

Un paysan disait à je ne sais plus quel peintre qui lui demandait son avis sur son paysage, une prairie : « C'est bien joli... Mais je n'y mettrais pas paître mes vaches ! » Peindre une prairie où on pourrait mettre paître des vaches, tout est là. Mais ce n'est pas pour avoir passé parfois une après-midi à la campagne qu'on l'a comprise et qu'on en a saisi toute la beauté mystérieuse. La nature est une dame fière. Elle ne se donne qu'à ceux qui l'ont longtemps courtisée.

C'est ce que nos paysagistes ont compris et c'est ce qui nous vaut quelques uns des admirables poèmes exposés ici : le *Réveil de la ferme* et la *Belle Nuit* de Heymans; la *Rosée* et le *Soir de Juin* de Claus; le *Matin* de Binard; l'*Heure calme* de Madeline pour ne citer que ceux-là.

De toutes ces œuvres, d'apparence sî sereine, il semble pourtant qu'une mélancolie se dégage.

Nulle part plus qu'à la campagne on n'a le sentiment de la fuite du temps. Plus que partout ailleurs on y est attentif au rythme des saisons. A aucune époque non plus on n'en a été plus préoccupé. Ce n'est ni de l'inquiétude, ni de la révolte, mais un regret attristé. Et l'on sent chez presque tous les peintres du paysage la volonté et le désir de fixer les heures, d'en retenir le parfum respiré.

C'est qu'il n'est rien de poignant, pour celui qui médite, comme le spectacle du conflit de l'homme éphémère et de la nature perpétuellement rajeunie. Le paysan, lui, s'est si parfaitement assimilé à la terre par une longue et atavique accoutumance qu'il peut, comme elle, se croire éternel. C'est à elle qu'il retournera, là-bas, dans le silencieux et calme « cimetière » de Laermans. Mais ceux qui n'ont pas mis uniquement en elle leur confiance ne peuvent se défendre de moins de philosophie. Et alors ils se retirent plus complétement en eux-mêmes et ils tentent d'éterniser les minutes heureuses, de bonheur intime et recueilli, de sérénité ou d'allégresse.

N'est-ce pas ce qui explique à la fois le succès du paysage et la tendance générale à l'*instantané* et à la recherche de l'effet fugitif, en même temps que l'absence de cohésion et l'anarchie qui règnent apparemment dans la peinture moderne et que maintes fois ont déplorées des critiques amoureux d'ordre, de clarté et de classification.

MAURICE DRAPIER.

Le salon des humoristes français.

C'est dans les halls immenses, une petite oasis que nous réserve la section française. Le visiteur ahuri par le bruit des batteuses et des machines à chocolat, le nez malade d'avoir absorbé des senteurs d'huile chauffée et de lierre fleuri, les yeux clignotant de la vision rapide de mille et mille objets de toutes formes et de toutes couleurs, les jambes lourdes des kilomètres parcourus dans le labyrinthe pompeusement agencé par l'entente des nations, s'arrête au seuil de ce salonnet, surpris par l'inattendu, se penche sur les légendes et son visage crispé se détend... Il rit et écarte

vite les enfants... car la gaudriole, la grivoiserie inspirent la majeure partie des humoristes français. Le thème est même à la longue, monotone et lassant. Mais il n'est heureusement pas exclusif, et pour une plaisanterie un peu lourde comme les *Œufs sur le plat* de Léandre, que de choses fines et gracieuses ou plus simplement drôles, tels les dessins d'Abel Faivre, de Willette, l'*Embarras du choix*, *je sème à tout vent* ou *le Départ pour la revue*, de Neumont.

L'étiquette d'humoriste ne convient pas à toutes les œuvres qui figurent ici, car je ne vois pas bien l'humour ou la caricature dans le *Coco de la gloire* et le *Café d'Austerlitz*, non plus que le côté amusant des impressions, très curieuses cependant, d'Abel Truchet sur le « Bal des 4 z'arts »...

Ricardo Florès enlumine désagréablement ses fantaisies, Jean Guiet s'est louablement efforcé de noter au pastel des mouvements d'actrices telles que Sarah Bernhardt et Felyne, M. Kuhn-Régnier amuse, — s'il amuse — un peu laborieusement, par des dessins bien appliqués dans lesquels la partie gaie se limite à placer Ulysse dans un autocanot. Jarach saisit à merveille le mouvement onduleux des petites femmes en robes entravées et la « ligne » du gommeux, mais il se spécialise vraiment trop.

La laideur repue et satisfaite des bourgeois sans joie et sans passion a souvent tenté le pinceau d'Hermann-Paul. Fernand Bac dessine avec correction, très sagement des choses qui s'efforcent d'être gaies. Une petite page, genre XVIIIe siècle, « Le Noël galant » est signée Barcet. Grün, lui, nous présente une charge de police, au cours de laquelle deux sergots ont certains ménagements pour la poitrine de petites femmes surprises dans la bagarre, tandis qu'un de leur collègue moins bien partagé soigne particulièrement le chapeau et le crâne d'un manifestant. Avelot étudie les moyens de transport dans de lestes croquis à la plume. De Losques a campé la sèche silhouette de Wilbur Wright et G. Redon note avec délicatesse de belles « Madames ».

Attendons avec constance que notre compatriote Mars se lasse de rééditer sous des costumes divers le même type unique de la Vénus désagréablement callipyge qui l'inspire depuis de si longues années. Tournons vite nos regards vers les petites planches d'une imagination folle de Moriss et vers les gosses de Poulbot. Abel Faivre, dont les dessins valent autant que les légendes mordantes, nous offre une veuve inconsolable s'effarant de constater que malgré tous les pleurs versés, elle pèse encore 92 kilogs.

L'infatigable Albert Guillaume, épris de nus ambrés et élégants, traités dans une note très personnelle devenue presque une recette, signe deux grandes pages *On n'entre pas* et *Le mouvement*. Sa malicieuse observation s'est exercée *aux Eaux* à l'heure du concert.

Le vieux Lutteur de Léandre souligne l'amertume de la déchéance physique chez l'artiste qui veut œuvrer quand même. Car les humoristes sont des philosophes, des observateurs aigus, estimant que bien des choses n'ont dans la vie d'importance réelle que celle dont les hommes les affublent et leur verve s'exerce à faire dominer dans leurs œuvres le côté bouffon, un peu cruel aussi, et ridicule, de certains aspects de la banale existence de tous les jours. Dans nos foules, nos réunions, ils voient d'abord le « je ne sais quoi » de grotesque inséparable de nos actes, et en appuyant légèrement sur cette vision spéciale, en exagérant, en dégageant plutôt cet aspect, démolissent les fausses

gloires, réduisent nos prétentieuses attitudes, nos bouffissures morales à leur toute petite importance réelle et nous rendent plus sensiblement évidente l'amertume de nos soi-disant joies et plaisirs.

OSCAR LIEDEL.

Les expositions.

LA GRAVURE ORIGINALE EN NOIR. — LE SALON DES INDÉPENDANTS. — LES PEINTRES DE LA FIGURE ET DE L'IDÉE. — LES AQUARELLISTES ET PASTELLISTES.

LA GRAVURE ORIGINALE EN NOIR.

Un peu déserts, les deux salonnets du Cercle Artistique, où expose « La gravure originale en noir », ensemble plus intéressant par les talents qu'il confirme que par ceux qu'il révèle. Nous y avons revu les pointes-sèches bien connues de Rodin, parmi lesquelles son étude si aiguë d'Antonin Proust, qui fut un de ses bas-reliefs les plus colorés de vie. Nous avons pu apprécier le métier à la fois opulent et sage de Dallemagne, qui revêt de majesté évocatrice les vieux donjons, les colonnettes des cloîtres et les théâtres antiques, tandis que le trait franc et ferme de Le Meilleur convient surtout à l'emmêlement des aspects industriels. Des barques vigoureuses, traitées avec un large brio tout à fait personnel, sont signées De Beaupré, De Jouas ; voici des quartiers du vieux Paris, des plus savoureux, et Pinet rend avec intensité les aspects originaux de Notre-Dame et de ses frustes sculptures, sous la lune et la neige. Renefer masse en ombres tragiques des ruines sur de vieux rochers, au bord de l'eau. Ce sont là de vaillants aqua-fortistes. Cependant, les très simples eaux-fortes de M. H. Meunier, ne représentent qu'une meule de foin, un coin de bois sombre, sous un ciel lourd, etc..., mais cela est traité avec une perception brûlante du sujet et surtout de son mystère intime qui le rend capital, car vraiment le maître graveur leur prête une âme émue. Les quais et les maisons basses de Baertsoen, que couronnent de vieilles tours trapues, révèlent cette même intuition, qu'accentue sa rare originalité de mise en page. Plus loin, le Hollandais van Muyden parle un langage précieux, dans ses petites têtes de femmes, mais qui s'élève sûrement jusqu'à une belle puissance, dans son combat de deux aigles. Le suédois E. Zoir, cherche en une technique peut-être trop volontairement brutale, le rythme secret de la vie, mais rencontre souvent l'aspect le plus triste des êtres et des choses. Encore bien des graveurs, habiles à magnifier les silhouettes des arbres, des pignons anciens, et le prolongement des quais, sont rassemblés ici : Bremond, J.-F. Simon, Gobo, Feau, etc. Voici les pendus de G.-L. Bruyer et... des Goya semble-t-il ? Non, mais de folles imaginations diaboliques, de Gayac, très modernes et en même temps d'une sombre fantaisie, qui fait songer aux « Caprices » du grand espagnol.

Je m'en voudrais d'omettre les impressions de théâtre de Hallo, que séduisent les élégances féminines et les éclairages factices. Voici enfin de vraies gravures sur bois, de P.-E. Colin, dans la meilleure tradition du procédé, des

lithographies de Hochard, parfois un peu trop caricaturales, comme son soi-disant Puvis de Chavannes. Des études de têtes complètent cet ensemble, celles de Dehérain, puis un portrait de H. de Groux, éclatant de vie, par Toupey, les portraits minutieux de Paulus, ceux de G. Charlet encore plus approfondis, et de J.-M. Cazin de bonnes physionomies de paysans d'une facture nette et simple. E. Friant enfin, se montre excessiment « français » en d'habiles portraits d'hommes et de jeunes femmes très observés et véritablement châtiés.

Que conclure de cet ensemble ? Il ne manque point de valeur, mais il serait abusif de croire qu'il puisse imposer un souvenir décisif à nos sens saturés d'art plastique pour le moment.

Le Salon des Indépendants.

Une petite dame en crinoline caricaturale, signée A. Blandin, nous conviait d'un air alangui, à visiter le Salon des Indépendants. Nous nous sommes rendus à ce désir, si décorativement exprimé. Dès l'entrée, les dessins de Van Offel nous ont séduit, par leur interprétation très spéciale et personnelle des mœurs populaires. Tels types, à peine déformés, sont d'une saveur excellente. Comme les humoristes d'antan, il se plait aussi à d'agréables diableries et nous offre une danse des morts bien à lui et toute moderne. Cet essai nous remémore un sujet semblable d'un exposant — posthume, hélas — du même cercle, « le Bourgeois et la Mort » par Coppieters. Ce jeune, trop tôt disparu, est suffisamment représenté ici, pour que l'on puisse apprécier son œuvre. Vraiment, elle se fût imposée, s'il eût vécu, car il y a en elle une autorité, une individualité nettement marquée. Sa grande ferme à Dixmude, avec son vieux paysan, si bien carré, sa « place Saint-Josse », toute lumineuse, dans son aspect un peu provincial, seraient difficiles à oublier. Sa vision se caractérisait, par une acuité pénétrante jusqu'à l'obsession, parfois nette jusqu'à la dureté, mais d'une vraie sobriété de tons, constamment.

Revenons aux vivants : Bastien, toujours solide et robuste, a peint d'instinct deux jeunes filles arabes, dans des tonalités corsées; elles ont un charme exotique pénétrant. Van Beurden mène, dans une atmosphère embrumée d'humidité, ses vaches et ses blondes petites Campinoises que le soleil auréole. Heintz est allé demander aux Abruzzes le secret de leurs imposants paysages, un peu maussades, mais très subtilement harmonieux. Voici de Latinis, un singulier passage de train, reflété sur des quais mouillés; il semble peint il y a longtemps, longtemps, et emporte avec lui notre nostalgie des poudroyantes lumières et des ciels purs. Puisse-t-il nous mener au pays des clairs luministes comme Jefferys, si amoureux de l'air et de la libre lumière, et dont « Préparatifs de fête » porte en soi une joie de belle couleur et de métier débridé, qui fait plaisir à regarder. Jelley ne lui cède en rien ; son clair impressionnisme poursuit et atteint, avec de belles truculences de pâtes, des notations ensoleillées, que domine toujours un sens très délicat des plus nobles harmonies.

Les deux De Smet, et surtout Léon De Smet, ne manquent pas d'un certain moëlleux nacré, dans leur pointillisme discret. Paerels a dans son « Balcon » et d'autres études, bien rendu la légère atmosphère marine. Lantoine trouve lui aussi des vibrations très fines de couleurs, et reste élégant et aéré, avec un emploi judicieux des tons violacés. A citer encore : Leroux, ensoleillé, Willem, frais et original, De Man, dans une gamme plus sourde, Frison,

qui ne prétend qu'aux saines réalités d'une heureuse vision, et Van der Swaelmen qui cherche un métier prismatique et décompositeur, à la Van Rysselberghe. N'oublions pas Patterson, qui aime les violences du plein air et du franc soleil et sait éviter les crudités cependant; ni Thévenet, ni Genot ni... tous les autres! Mais Duhot et Parent entourent leurs œuvres d'une sorte de trait noir, et semblent étrangers à la relation graduée des tons; enfin, le Serrec de Kervilly ne manque pas d'originalité, ni de distinction, tandis que son compatriote le Fauconnier, semble hypnotisé par un parti-pris de simplification, à la Gauguin, dont le sens est plutôt problématique.

En dernier lieu, les têtes féminines et enfantines de O. Petyt, reflètent une sagesse tranquille et une réconfortante expression spirituelle ; elles constituent probablement la plus haute manifestation artistique de ce salon.

H. de Groux a exposé un buste sculpté de Wagner, qui tend à être monumental, mais ne possède ni la vie, ni l'expression du grand créateur. De L. Thumilaire, nous remarquons une petite figure de femme très fouillée, et de Schirren, des études-portraits dessinées avec une folle indépendance de moyens, qui trahissent cependant le sculpteur; voici enfin les statuettes en bois, de Mlle Van Hall, familières, conçues par larges plans, avec un humorisme précieux, tout hollandais.

Les « Indépendants » restent fidèles à leur enseigne ; l'on ne pourrait leur reprocher de « déteindre » les uns sur les autres.

Mais en somme, à quelle énigme songe donc la dame sentimentale échappée au crayon de Blandain, car ce que l'on fait le moins ici, c'est du sentiment? Peut-être son âme naïve est-elle hantée par la problèmatique destinée des œuvres présentes et futures dont l'amoncellement se poursuit interminablement? G. VAN WETTER.

LES PEINTRES DE LA FIGURE ET DE L'IDÉE.

De la création de l'*Institut des Arts* dans les locaux de l'ancien hôtel Somzée, et particulièrement du manifeste qui paraît en tête du catalogue de l'Exposition que les *Peintres de la Figure et de l'Idée* y ont ouverte, le père de l'âme belge peut être content. Sans doute cela ne vaut pas l'ancienne *Maison d'Art* de M. Edmond Picard — où pourtant l'occultisme pictural et littéraire fit aussi parfois des siennes, — mais enfin c'est belge, belge jusqu'à l'aveu, et ceci peut suffire. Belge d'ailleurs, c'est le catalogue qui le prétend. Pour nous, nous avons vu là quelques œuvres qui pour la plupart nous ont semblé dans diverses manières étrangères, par exemple de Puvis de Chavannes, ou de Gustave Moreau, ou même de Beardsley, mais rien en tous cas de Jordaens, ce qui néanmoins donnerait, paraît-il, la quintessence la plus belge de l'art belge. Croyons-le.

Exposition rétrospective, où l'on a retrouvé avec plaisir quelques bonnes pages. Ah! les captivants de Groux, les divins Rousseau, les Fernand Khnopff, et ce Delville, qui s'appelle : « Les Trésors de Satan »! Puis ce bel envoi de Maurice Lefebvre : la Femme au diable rouge et deux esquisses pour la Femme aux Bijoux. Levêque, on le sait, n'a pas que des instincts littéraires, et sa peinture prend quand même souvent le dessus. Et Montald met au service de conceptions puériles des qualités rudement dignes d'une meilleure cause.

Mais après cela, Fabry, Ciamberlani et quelques autres, voilà ouvertement l'ennemi (l'allégorie, l'ennemi; oui, c'est bien cela). Regardons plutôt ces petits

dessins — ceux, par exemple, de M. de Bosschère ; — ici, oui, l'imagination est à sa place ; quelle autre imagination, du reste! Et d'abord, pourquoi pas Rops ou Henri Thomas? Figure et idée, voilà pourtant comme seulement on peut l'entendre. Ces noms ne sont pas parmi ceux dont le catalogue regrette l'absence. N'aurait-on pas cependant beaucoup aimé voir là quelques figuristes un peu compromettants, c'est-à-dire à propos desquels il eût été difficile de parler d'art « moralisateur », afin d'allécher les pouvoirs officiels ?

L' « art moralisateur », le « grand art », l' « art supérieur » et autres foutaises de dimensions, — de grandes dimensions, voire kilométriques, — nous entendons bien ce que cela veut dire. On regrette Portaels et Gallait, pourquoi pas Wiertz aussi bien ! Il y a même M. Van den Bussche, à l'Hôtel des Postes. Figure et idée, soit; mais nous l'aimons autant en petit format, surtout si c'est mauvais.

Nous aussi, pourtant, nous préférons Rembrandt à M. Stobbaerts et un beau nu à un cul de chaudron. Une exposition des *Peintres de la Figure et de l'Idée*, le combat pouvait être beau. Mais on est tout de suite prévenu en lisant en première page du catalogue que ce « Salon n'aura rien de doctrinal » ! La suite du manifeste, et quelques petites notes tendancieuses dans les bienveillantes revues amies, nous apprennent vite, en effet, que ce Salon a un tout autre caractère. Des appels à la « commande » ne sont jamais rien moins qu'idéalistes, Messieurs de la *Figure et de l'Idée*. N'en disons pas plus.

Ch. D.

Les Aquarellites et Pastellistes.

Ce salon a passé quelque peu inaperçu au milieu des multiples et copieuses manifestations picturales de la saison. Et l'administration du cercle s'est plu à accentuer les conditions défavorables dans lesquelles s'ouvrait cette exposition: indigence et oubli d'invitation, de réclame... Le *Thyrse* en a été victime. Parent pauvre négligé, il ne pourrait parler des *Aquarellistes et Pastellistes* que par ouï dire. Il eût été cependant heureux de signaler en détail la participation nombreuse à ce salon d'artistes hollandais de grand talent et les envois intéressants des peintres de qualité qui composent le cercle.

L. R.

Les revues.

J'ai parlé, le mois dernier, des *grandes*, des *moyennes* et des *petites* revues; il me faut bien dire un mot aussi des *revuettes:* elles méritent qu'on s'occupe d'elles parce qu'elles font grand tapage pour attirer l'attention.

En vérité, elles sont amusantes, soit que, comme la *Wallonie française* ou *Belgique Athénée*, elles prennent leur tâche au sérieux, vilipendent le bourgeois et entament des discussions (à suivre) sur le *rôle de l'écrivain dans la société actuelle;* soit qu'elles fassent de très profonde critique littéraire comme la *Revue Mosane* par la voix de M. Paul Dermée, ou que, plus modestes, elles veuillent simplement se montrer bêtement dégoûtantes, et tout à fait épouvantables, comme l'*Epouvantail,* soit enfin qu'elles publient des vers tels que ceux du *Rameau* (n° 4). *Le Rameau?* Oui, Monsieur : *Organe mensuel des*

élèves de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles; tout abonné a le droit de collaborer. Distrayez-vous :

On met la lampe sur la table.
Et l'ombre *s'envole* au plafond
Qui *recule* et se fait profond
Le plancher *luit comme du sable.*

L'ombre *s'envole,* le plafond *recule :* il n'est plus *plat* puisqu'il se fait *profond :* — enfin! consolons-nous, il nous reste le plancher luisant *comme du sable?*

Continuons :

Sous la cloche de l'abat-jour
S'écoule douce l'onde claire
Qui *monte.*

Voici une onde qui *s'écoule* en montant. C'est un phénomène de jet d'eau!

La vieille tricote sans cesse,
Le vieux lit; les fronts très blancs.
On n'entend rien, *en écoutant.*
Est-ce la suprême sagesse?

N'écoutons plus : peut-être entendrons-nous quelque chose. La suprême sagesse? mon cher Monsieur Lefèvre de A., c'est d'écouter toujours pour ne plus rien entendre et ainsi ne plus rien dire.

Non, mais vraiment, il faut vous savoir gré, ô philanthrope généreux, de l'idée charitable que vous avez eue d'interdire, à l'égal d'une plaie publique, la propagation (par reproduction) de vos vers malades.

Je m'en voudrais aussi de ne pas signaler à l'attention de tous les lettrés un bien remarquable critique qui fait de bonne besogne dans le *Florilège. Bonne,* oui, bienfaisante aux rates indisposées.

C'est dommage pour la revue de M. Baland qui nous donne souvent d'excellentes choses. Enfin, je vous communique ce qui suit, avec un éclat de rire :

(Critique des *Mains tendues,* par Mme Delétang.)

« Dans votre livre, Madame, trois défauts.

« 1° Vous ne respectez pas suffisamment l'homogénéité du sujet. Même reproche pour les descriptions.

« 2° Le mot juste vous échappe souvent; vous désirez trop le trouver et c'est pour cela qu'il vous fuit. — (Ne dirait-on pas des sentences de devin?)

« 3° Décrivez-vous un objet, *etc.,* voyez-le sous ses formes réelles, décomposez-le logiquement, et décrivez-le *tel,* sans y ajouter une poésie qui souvent le *dépare* (?) aux yeux du lecteur. »

M. *Pourbaix* a le droit de faire des reproches à Mlle Delétang, personne ne le lui conteste. Mais pourquoi ne cultive-t-il pas lui-même le terme propre? Il est vrai que lorsqu'il décrit un objet, *etc.,* il le voit sous ses formes réelles; peu s'en faudrait qu'il ne le décomposât *logiquement* dans ses plus secrètes parties; enfin (chose très importante) il le décrit *tel* et ne met point de la poésie où il n'y en a pas.

Voyez : « Car on ne salit pas pour une vulgaire question de satisfaction charnelle, *l'endroit* par où a passé l'être pour lequel une mère se sacrifie : son enfant... »

Est-ce assez évocatif? Pourtant, cher confrère, le terme propre?

Plus loin : « Laissez aux hommes le soin de *salir* les femmes » (??)

Plus loin : « Je ne pourrais m'empêcher de trouver que cela pue la sueur érotique, car au fond, je n'y verrais qu'un épiderme à la recherche d'un autre épiderme. »

Voilà des *termes propres* au moins! Et n'oublions pas que M. Pourbaix parle à Mme Delétang.

Un conseil, M. Pourbaix? en échange de celui que vous donnâtes à Mme Delétang. Au lieu de : *lire beaucoup, et de retenir un peu de tout,* au lieu de pontifier comme un magister obscur dans une chaire que vous déshonorez, vous feriez mieux d'apprendre les règles les plus

élémentaires de la grammaire française! Cela vous épargnerait à l'avenir, le ridicule d'écrire des phrases comme celles-ci :

1° « *Il* ne le fait pas par besoin, car *s'il* en était ainsi, *il* ne serait pas ce *qu'il* est...

2° « Et au fond de cet abandon, *j'y* trouve... »

Mais j'en oublie une bien bonne :

Page 74. ... « Cette souffrance le pousse à jeter... des *excréments* sur tout ce que nous avions coutume de chérir... Oh! croyez-m'en je vous en prie, il ne le *fait* pas par *besoin...* »

Bizarre! Bizarre!

NOTES :

Une nouvelle revue — *Le Masque* — spirituelle et d'une belle tenue littéraire, s'est affirmée dès ses premiers numéros comme une des bonnes publications du genre. MM. Dumont-Wilden et Marlow y ont inauguré des « essais de critique dialoguée et contradictoire », pages curieuses et intéressantes, qui le pourraient être plus encore, si ces bons amis n'étaient visiblement préoccupés de se mettre d'accord, en fin de compte.

On rencontre encore aux sommaires du *Masque* les noms de MM. Leroy, Dominique, Van Offel, André Salmon, G. Furst, etc.

— Dans les *Rubriques Nouvelles*, Nicolas Beauduin, un jeune poète d'une fougue merveilleuse, signe mensuellement des articles sur la poésie actuelle, qui témoignent d'un remarquable équilibre de pensée et d'un égal et puissant souffle d'inspiration.

— *Les Guêpes* ont consacré un beau numéro à la mémoire de Jean Moréas.

— *Arlequin* (n° 6). Une étude très attachante de Georges Virrès sur H. Carton de Wiart.

— Plusieurs Revues ont publié des articles empreints de regrets sincères, mais sans grandes phrases, à propos de Jules Renard, dont la mort récente laisse un vide immense dans le groupe de quelques rares prosateurs-artistes de France.

La Nouvelle Revue Française, avec une belle étude de Michel Arnauld et des souvenirs de H. Bachelin, a payé un digne tribut d'admiration respectueuse, à l'esthète disparu. M. Legrand-Chabrier signe, dans *Vers et Prose*, des pages très tristes, que rend plus émotionnantes encore le souvenir obsédant des essais que le maître publiait, trois mois plus tôt, dans la même revue.

— Dans la *Vie Intellectuelle*, avec une supériorité écrasante et une sévérité directement proportionnelle à son obscurité, Monsieur le critique Pierredon, qui doit être aussi un pharmacien très apprécié, marchande et pèse sur une balance de précision, de microscopiques éloges à l'adresse du génial créateur de *Poil de carotte*.

DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK.

MEMENTO.

S. I. M. (15 juin). Le dogme en musique. Un thème de Haendel chez Beethoven. *Rubriques nouvelles :* Une bonne étude de Rodrigue sur Paul Spaak. *La Belgique Artistique :* Suite et fin de la curieuse étude de M. O. Thiry sur la « Jeune Belgique ». *Les Marges*, Jean Moréas (Lafargue). Gourmont contre Gide (E. Montfort). Le numéro de juillet vient de paraître avec de très curieuses *notes* inédites de Flaubert.

La Plume : Observations sur la théorie de Descartes *La Renaissance contemporaine :* Une étude sur Jules Renard. — *L'Ile sonnante :* poèmes (Francis Carco). — *L'Aveu* (Francis Eon). — *Durendal :* un poème de Ramaekers. — *Les Marches de l'Est.* — *Le Divan*, etc., etc.

D. J. D.

Petite chronique.

Le Salon des Lettres. — Nous avons un *salon des lettres*, à l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles. On ignore pourquoi on l'a intitulé de la sorte et non pas, pour demeurer dans le cadre : *stand de la littérature.* On peut y admirer les moustaches en croc de Gauchez et les enflures de ses biceps sous le drap redingotique; on y voit la chevelure tracée au cordeau de François Léonard, Gaston Heux, — mon cher, tu es mieux en nature — M. Picard méditant, beau portrait de Levêque; Georges Ramaekers immobile — ça, c'est une gageure — Verhaeren et Lemonnier en plusieurs éditions, Giraud, Gille, Gilkin, Marlow, Octave Pirmez, frisé comme un St-Jean de procession, la tête de pipe de Grégoire Le Roy; le sourire de Paul André, celui de Omer De Vuyst, paternel, le rire de bonne femme de Marguerite Coppin, Marguerite Vande Wiele, en blanc, comme son âme, Caroline Gravière, en « entravée », Fernand Severin, qui ressemble à Rodrigue, Eekhoud, Roidot, Carton de Wiart, Fierens-Gevaert, etc... Bien des noms y manquent. Nous n'en citerons aucun, car on ignore si, n'ayant pas été invités, les absents en sont flattés, ou s'ils sont heureux d'avoir, éventuellement, résisté aux sollicitations. Par contre bien des portraits auraient pu, avec toutes garanties de vraisemblances, porter, dans le goût des œuvres non authentiquées des musées de peinture : *Inconnu. Ecole Belge.*

Outre ces portraits, ce salon, qui vraiment a un aspect accueillant, contient des manuscrits précieux et même un vieux numéro du *Thyrse* qu'on a mis sous verre avec d'autres fascicules de revues défuntes : il repose en paix.

L'inauguration solennelle du *salon* eut lieu le 10 juin. M. le Baron Descamps radieux y présida. Il s'y prodigua avec une bonhomie digne d'un sort meilleur que celui qui l'attendait peu après.

Le Roi et la Reine y assistèrent à une séance solennelle le 5 juillet. Le geste de LL. MM., acceptant de venir entendre ceux qui parlèrent au nom de la littérature nationale fut on ne peut plus gracieux. Une déférente et reconnaissante sympathie les y entoura. En réponse à la harangue de Verhaeren — qui sait parler aux grands de la terre — le Roi prononça un bon discours. Après lui MM. Picard, Verriest et Chauvin organisèrent une joute oratoire tricolore, pardon, trilingue. Si M. Picard s'abstint de citer des noms, à part celui de Maeterlinck, M. Verriest n'évita pas le palmarès, qu'il enguirlanda d'ailleurs avec une éloquence familière. M. Chauvin, lui, prononça une sorte d'oraison funèbre du Wallon, un peu inattendue. Sur l'autel de l'âme belge il sacrifia les idiomes wallons, téméraire ainsi qu'un jouvenceau.

Et la séance se termina par des présentations et congratulations. Le couple royal semblait heureux, les littérateurs exultaient. Et combien s'en furent dans un rêve de gloire dorée?...

Plaisent aux dieux secourables qu'ils ne s'y enlisent point. La Cour accorde son estime aux gens de lettres. C'est fort bien. Ce ne pourrait être mieux. Le Roi et la Reine y mettent une cordialité exquise; sachons leur en gré. Mais n'oublions jamais que la Littérature est une belle vagabonde qui a besoin d'indépendance et de grand air pour crier à ses amants ses appels passionnés. Le Roi Albert saura lui garantir cette liberté. Que les écrivains ne l'aliènent point par un zèle inopportun.

Le baron Descamps-David quitte le ıinistère des Sciences et des Arts. Ce 'est pas pour nous surprendre. Nous ommes persuadés qu'il prit le porte-ᴇuille avec des dispositions excellentes l'égard des artistes, mais il avait insuf-samment médité, avant son entrée au ouvernement, sur cette *spécialité* qu'est ı politique et qui ne convient pas à tous ᴇs tempéraments. Plus encore avait-il égligé de s'inspirer des fructueux ensei-ıements que le doux La Fontaine a aduits par : *Tout flatteur vit aux dépens e celui qui l'écoute. — Rien n'est si angereux qu'un maladroit ami, mieux audrait un sage ennemi.* On pourrait ter d'autres maximes que le baron escamps a oubliées pendant son règne qui, sans doute, lui reviennent à pré-ınt à l'esprit, par exemple : *On n'est amais trahi que par les siens.* Que 'a-t-il invoqué, durant son séjour au inistère, la Divinité : *Seigneur, débar-ıssez-moi de mes amis; quant à mes ınemis, je m'en charge!* Et à présent, sera curieux d'observer l'attitude de ᴇux qui n'avaient pas pour lui assez éloges lorsqu'il était au pouvoir.

Voici comment le *Soir*, qui pourtant ıt à son adresse bien des louanges, lui dresse son p. p. c. :

Sans doute le sénateur de Louvain ne jouit pas ıne brillante santé; cependant, si l'on n'avait nsulté que lui, il serait resté au ministère de ᴇs nombreuses années encore. Mais son départ ait virtuellement décidé, dans l'esprit de ses llègues du ministère, comme de la plupart des embres de la droite, depuis la fin de la dernière sion parlementaire. Tous étaient d'accord ur estimer que le ministre des Sciences et des rts n'avait pas été à la hauteur de ses fonc-ons (sic) et qu'il n'était pas possible de le laisser ce poste important à la veille du jour où ıvent se discuter la réforme scolaire et l'éta-ssement de l'enseignement obligatoire.

Est-ce à dire que le professeur de Louvain fût esprit quelconque? Que non pas. Mais l'at-osphère de la Chambre paralysait ses moyens. ıand un membre de l'opposition s'en prenait à lui, il était véritablement affolé (sic) et, lui qui au Sénat, par exemple, se fût parfaitement défendu, ne trouvait rien à dire

Le baron Descamps s'en va. Il emportera des regrets, car il était plein de bonnes intentions. Son indécision seule — indice peut-être d'une bonté qui confinait à la faiblesse (sic) — aura provoqué sa chute.

Le coup de pied de l'âne?

—

Disciples de Thalie et Melpomène. — Nous donnons ci-après les principaux résultats des concours de déclamation et d'art théâtral au Conservatoire et à l'Ecole de musique d'Ixelles. Qu'on nous permette de les encadrer de deux sollicitations : 1° dans les vers qu'on ne supprime plus les *e* muets, lorsqu'ils ne s'élident pas. Pas plus que dans une phrase musicale on ne peut escamoter une note, dans un vers, il n'est permis, sous peine de rompre l'harmonie, de négliger une syllabe; 2° qu'on s'inspire pour la correction de la diction, de l'excellent manuel de prononciation qui a pour auteur Mlle J. Tordeus, qui fut professeur au Conservatoire et siège actuellement au Jury de cet établissement. Bornons ici, pour cette année, les suppliques que nous soumettons respectueusement à l'examen du grand Pontife de la rue de la Régence, du majestueux Hiérophante de la rue Souveraine et des prêtres de Thalie et Melpomène en fonctions au Conservatoire Royal de Musique et à l'Institut des Hautes Etudes Musicales et Dramatiques (alias Ecole de Musique d'Ixelles).

Sur ce, voici le palmarès :

Institut des Hautes Etudes Musicales et Dramatiques d'Ixelles. — Concours d'art théâtral. 2° prix avec distinction à l'unanimité : Mlle Marguerite Flameng; 1er accessit à l'unanimité : Mlle Berthe Patigny; 1er accessit : Mlles Elise Wallet et Paule Lamy.

Conservatoire royal de musique. —

Déclamation : *Jeunes filles :* 1er prix avec distinction : Mlles Latour et Cajot. 1er prix : Mlle Vanderstraeten. Diplôme de virtuosité : Mme Boine et Mlle Leroy. *Jeunes gens :* 1er prix avec distinction : M. Heynsbergen. 1er prix : M. Dewolf.

Nos félicitations à tous les lauréats et particulièrement à notre ami Dewolf qui lut avec autorité le rôle du *Baron* de l'*Hallali,* à notre dernier « Samedi ».

—

Lauriers. — Le concours de littérature dramatique organisé par la Fédération nationale des cercles dramatiques de langue française, à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles, vient de se terminer.

Pour les pièces en vers, l'*Indifférent,* pièce en un acte, de M. Henri Liebrecht, a obtenu le prix. Pour les pièces en un ou deux actes, en prose, le jury a couronné *Boulot,* un acte de M. Morisseaux, et *Pouliche,* un acte de M. Liebrecht. Pour les pièces en trois actes : *Flupets,* de M. Morisseaux.

La section féminine du Livre et de la Presse avait institué un concours pour une petite comédie destinée à un public d'enfants. La première mention est accordée à Mme Héléna Clément, pour une comédie en trois actes, intitulée *Colombine ;* Mlle Jane Poirier et un auteur désireux de garder l'anonymat reçoivent, chacun, une troisième mention, pour les pièces intitulées *les Images* et *le Singe.*

Nos félicitations.

—

Errata. — No du *Thyrse* du 5 juillet. *Lettre de Suisse.* P. 352, 2e colonne, 3e ligne, lire : Gaspard Vallette, au lieu de : Vullette — p. 355, 2e colonne 4e §, 4e ligne, lire : qu'elle paît, au lieu de : qu'elle voit — 5e §, 7e ligne, lire : Faite de silence, au lieu de : Faite du silence — page 356, 1re colonne, 2e ligne, lire : c'est le seul qualificatif qui convienne pour, au lieu de : c'est le seul qualificatif pour — 2e colonne, 3e ligne, lire : moelle au lieu de : cervelle.

—

On demande une bonne tête de Turc pouvant remplacer le Baron Descamps David, hors d'usage. Faire offres au *Pourquoi Pas ?* Gazette hebdomadaire, 4, rue de Berlaimont, Bruxelles.

Table des matières.

Bruxelles. — Imp. N. DEKONINK, rue du Fort, 16.